

Patryk Niezewsky

## **MA COPINE-TORTUE**

**Tome 21 : Juste avant de partir**

*Les petits pas de Gérard et Patricia, amoureux l'un de l'autre sans se l'avouer. Sous mille variantes, la même petite histoire, miraculeuse*

Christophe Meunier, 2017

Nouvelle	Page n°
ARTICLE « GÉRARD ET LES FEMMES »	4
POINT ABRUPT, TROIS ANS APRÈS	7
DOMMAGE QU'IL NE SOIT PAS JUIF ?	9
MARRE MARRE MARRE !	12
FILS DE DIEU OU QUOI	14
SAUVER LA NAINÉ	17
RETOUR INVERSÉ MODIFIÉ	19
EXPLICATION PEU SIMPLE	21
PATY-51 MUZDANG	22
TROIS PAPIERS ET UN CRAYON	24
ASSOCIATION DE TENDRE-FAITEURS ?	27
LETTRÉ EXTRA-PROFESSIONNELLE	29
TENTATIVE CONSOLATRICE	32
CONVERSATION SEMI-MATHEMATICO-LOGIQUE	35
CÉLÈBRE, LUI ?	37
ANTI-FÊTE DES AMOUREUX	38
SOCIO-SEXOLOGUE TUEUSE	40
DISCUSSION PARA-EXPLOSIVE	43
RÉCOMPENSE DIVINE	45
CAUCHEMAR RACONTÉ	47
DISCUSSION EN MARGE DE LA PÂTISSERIE	48
LETTRÉ D'IMMENSEMENT LOIN EN ARRIÈRE	51
DE « GENS NORMALS TOUT NUS »	53
LE COURRIER DEMANDÉ	56
L'ENVELOPPE-MYSTÈRE INTERDITE	59
BOUTEILLE A LA MER	63
BOUDDHISME CAFÉINÉ	64
PRIX DE CONSOLATION À LA LOTERIE	69
PARTIR	72
FLAN AUX AMANDES SPÉCIAL POUR LUI	73
PRÉSIDENTIELLES	75
QUESTION DIRECTE, PAF	76
ENCORE PLUS GRAVE	78
TÉLÉPHONER À SA FIANCÉE	79
CASQUETTE « GÉRALDINE » SUR COMMANDE	83
STURMFIRE ET SPITVOGEL-141 AU 144-ÈME	86
DÉSACCORD EXISTENTIEL	89
JUGEMENT PROFESSIONNEL	91
HÔPITAL PROGRAMMÉ	94
EXPLIQUER L'ANTISIONISME	96
JEUX INTERDITS	100
BÉBÉPHILIE	101
PUNIE PAR SA TUTELLE, POUR LA DANSE	102
QUASI ANTHROPOLOGIE	107
REPLACEMENT ANODIN ?	109
ÉCRIRE, « S'Y VOUS PLAÎT »	111
GÉRARD SEMI-COMATEUX	113
« TARTE AU FLAN »	114
SAVOIR S'IL A EU DES ENFANTS, LUI ?	115
PROVERBE PÂTISSIER	116
CONSOLATION EXTRA-PROFESSIONNELLE	117

LE GRAND LIVRE DE GÉRARD NECEY	120
TRAVAIL ET « PIPi DEBOUT »	126
CHÈQUES ET LETTRES MYSTÈRES	129
CELLULE DE SOUTIEN-PSY	132
MÉCHANT SUR COMMANDE	134
EXPLICATIONS POUR REMBOURSEMENT	136
COMME UN DOCTEUR, « DE N'ÉSPLIQUER »	138
INSPECTRICE DU COMITÉ MISS-LILLE	140
MADAME IMPRÉVUE	142
VIA REMPLAÇANTE ET AUTRE	145
LE NON-DIT VOLE EN ÉCLATS	148
« PSYTONOGUE »	151
DISPARUE	153
AVEUGLE ET CONNE	157
LE COUP DE FIL DE LA MORT	159
BOUCLE TEMPORELLE	161
FÉTOPHOBIE	163
ENTREVUE POUR SAVOIR ENFIN	165
VODKA ET POITRINE	169
VRAI ANGE GARDIEN	171
SEMI-DISPUTE DOUCE	172
CONSEILLÈRE POLITICIENNE	173
GRANDE RÉOLUTION	176
SAUVETAGE EN PLUSIEURS TEMPS	182
« ÉNORMES » PROBLÈMES	184
LETTRÉ APRÈS FERMETURE	188
LETTRÉ IMPOSSIBLE	190
ROMPRE LE GENTIL SILENCE	191
LE HANDICAP, PARLONS-EN !	193
JEU DE RÔLE, IN EXTREMIS	194
RETROUVÉ PAR INFIRMIÈRE	197
QUESTION PAS ANODINE	199
GÉRARD IMAGINE QU'ELLE EST TRISTE EXPULSÉE	200
LA PÂTISSERIE CANCÉRIGÈNE ?	203
GÉRARD EN ROBE OU AVOCAT	205
LETTRÉ DE VŒUX ESCOMPTÉE	208
LE FUTUR DANS UN AN	211
SELFIE	213
NUMÉRO DE « TÉHÉPHONE »	214
SORCIÈRE ASSURÉMENT	216
CONCURRENCE DÉCOLLETÉE	221
COPROPRIOS	222
EXPLICATION PRÉ-ANNONCÉE	223
LE FLAN « LETTRÉ À LA MER »	225
MATA HARI	228
LOS ANGELES DE LA MUERTE	230
ATTENTAT PLUS OU MOINS PARÉ	232
FIN DU MONDE OCCIDENTO-CENTRÉ ?	233
TUEUSE SUR DEMANDE	236
PRÉSIDENT TOUT NU	237
CARRIE BIS	239
UNE QUESTION ANODINE AU DÉBUT	241
ADIEUX	244
UN SYNDROME À NOM COMPLIQUÉ	246
MULTI-QUESTION IMPRÉVUE	249
LECTURE RÉCIPROQUE ÉTRANGE	250
RÊVE ANTI-PRÉMONITOIRE	252
TROIS TYPES D'HOMMES	253
WORLD WAR 3 ?	255
FORCE DE LA FAIBLESSE	257
INGÉRENCE MORALISATRICE ÉTATIQUE	261
PATRYCJA PRISONNIÈRE POLITIQUE ?	263

## ARTICLE « GÉRARD ET LES FEMMES »

(Brouillon avant transcription en orthographe simplifiée patrycyenne)

Patricia, ce long texte est j'espère ce que vous espérez lire, comme « cadeau d'anniversaire », même si j'ai été très surpris par cette réponse inattendue. Effectivement, nos silences sont fort agréables, au cinéma et en marche tranquille maintenant, à votre pâtisserie autrefois, mais... nous nous connaissons très peu, et quelque chose manque un peu, vous avez entièrement raison. Pour mon anniversaire à moi, dans six mois, je vous demanderai donc l'équivalent inverse : ce que j'aimerais lire le plus au monde (même dans votre écriture, que j'ai compris, merci), c'est un article explicatif « Patrycja et les hommes ».

Je commence.

### 1/ Tour d'horizon

Il est vrai que moi, Gérard, je suis une personne, un cœur et une pensée, mais... en même temps, que je le veuille ou non, je suis un homme, un humain mâle, quelles conséquences cela a-t-il ? On pourrait dire comme un catalogue d'école qu'il y a des sujets biologie, psychologie, sociologie, mathématiques, mais ce n'est pas ce qui vous intéresse je crois. Enfin, la relation d'un homme aux femmes est, paraît-il, quelque chose d'essentiel. Je ne sais pas si vous avez entendu les savants dire que l'être vivant (humain pareil) a deux désirs majeurs : 1/ manger 2/ se reproduire. Mais... je ne suis pas un vorace violeur, pas du tout. Je peux passer un mois sans manger (comme je l'ai fait il y a sept ans), et je n'ai pas d'enfant, pensant même que je n'en aurai jamais et ça ne me dérange pas. Toutefois... j'ai besoin de boire (de l'eau), et la soif peut me déranger très fort ; et puis j'ai un cœur fidèle, et l'amitié tendre que nous partageons, Patrycja, est très très importante pour moi – bien plus que manger, par exemple. Le fait que vous soyez une femme, ou jeune fille ou jeune femme, parmi les autres femmes, est-il important ou non ?

### 2/ Biologie et dénaturation

Patrycja, je trouve que vous êtes une très jolie fille, et je ne sais pas ce que c'est qu'un bel homme, le sujet ne m'intéressant pas du tout. D'où vient ce sentiment étrange ? Suis-je une poupée mécanique répondant à mes hormones et mon ADN ? (c'est les petites choses chimiques que tout le monde a dans le corps, paraît-il). Je ne crois pas, enfin c'est plus compliqué. Je ne sais pas, Patrycja, si quelqu'un vous a expliqué la théorie de l'évolution, qui gouvernerait la vie. Ce ne serait pas un Dieu qui a créé les microbes, les singes, les humains, c'est que tout se transforme, les microbes devenant des fourmis qui sont devenues des singes qui sont devenus des humains. Le principe c'est que les bébés sont tous un peu ratés, un peu différent de la normale, que ça se voie ou pas. Par exemple, une gazelle sur mille a un long cou, un peu bizarre et gênant, mais c'est pas grave. Ce qu'il y a c'est que... si une maladie fait disparaître les herbes que mangeaient les gazelles, seule celle qui a un long cou pourra manger (des feuilles d'arbre, à la place), et elle aura plus de forces, c'est elle qui va faire des bébés, et beaucoup de ces bébés auront un long cou. Vingt générations après, les gazelles à super-long-cou sont devenues les girafes. Ça s'est confirmé pour les microbes : les humains fabriquent des tonnes d'antibiotiques pour empoisonner les microbes, mais les anormales qui survivent à ce poison – au lieu d'être très très rares comme autrefois – ce sont les seules qui ont fait des bébés, et maintenant les nouvelles générations de microbes résistent à nos médicaments qui devaient les empoisonner. Pourquoi je vous dis tout ça ? Parce que je crois que ça explique mon attirance comme automatique vers les femmes, les formes féminines. En moi, et en la plupart des mâles, il y a une attirance vers les femelles, et c'est pas du tout parce qu'on veut se reproduire, faire des bébés pour nous remplacer après, non, c'est qu'on a ça en nous comme automatique, parce qu'on ressemble un peu à nos parents, et que si nos parents n'avaient pas voulu faire d'enfants, on ne serait pas là. Mais, sur ce fond qu'il y a en arrière-plan, il est possible de changer des choses. Vous savez sans doute que dans les années 1960 a commencé l'utilisation de la pilule anti-bébé : les humains voulaient le plaisir du sexe, mais pas devoir en supporter la conséquence grossesse et bébé, pas devenir parents, ou pas parents encore et encore. Le fonds serait l'envie de sexe, pas du tout de se reproduire même si autrefois c'était la conséquence automatique. Les femmes avec une forte poitrine comme vous, Patrycja, devenaient « merveilleuses car sexy », en rigolant des biologistes qui disent que ce sont les préférées uniquement pour mieux donner le sein aux futurs bébés. Mais, même si je vous trouve très très belle, Patrycja, je n'ai nullement la pulsion de vous peloter la poitrine ou vous défoncer le ventre, ce n'est pas ça l'essentiel pour moi.

### 3/ Yin et Yang et autre

Loin de nos débats occidentaux bizarres entre biologistes et jouisseurs, les Asiatiques ont une autre approche : le yin féminin serait la douceur, le yang masculin serait la force et les deux seraient attirés par leur opposé. Je suis assez d'accord avec ça, même si ça me paraît pas universel et pas sans réserve. Enfin, je pense pas que l'homme le mieux du monde soit le plus fort, le plus méchant, le plus riche, mais... vous êtes la plus douce du monde, Patrycja, et la fille la mieux du monde, je trouve (en matière de caractère, tellement adorable). Dans mon esprit, un garçon est amoureux d'une toute douce petite pauvre, qu'il voudrait protéger, câliner, et en sens inverse, l'idéal serait que la jeune fille l'admire un peu ou quoi, je ne sais pas. Je trouve totalement aberrant le dogme français qui est tout le contraire : la femme dite idéale est une tigresse grande avec des talons, avec mauvais caractère et forte personnalité grincheuse, se croyant intelligente cultivée, étant dominatrice, chef sur le plan professionnel. Moi je préfère infiniment ma toute petite Patrycja que les gens disent naine, humble gentille ce que les méchants appellent débile mentale, effacée mignonne et lente ce que les méchants appellent tortue anémique. Je vous adore, je le jure, vous êtes la plus merveilleuse du monde à mon idée.

### 4/ Bilan

Il y a ainsi plein de raisons, plus ou moins inconscientes, qui expliquent ma tendresse amicale, envers vous, Patrycja, et oui, c'est en partie lié au fait que vous soyez féminine, pas un homme mâle. En même temps, ce n'est pas pour des relations sexuelles escomptées ou demandées, c'est un penchant du cœur, simplement. Et envers vous toute seule, pas les femmes en général. Je suis heureux auprès de vous, j'ai besoin de vous revoir, c'est pour moi ce qu'il y a de plus précieux au monde. Dans mes rêves, je vous prendrais dans mes bras (toute habillée, gentiment) en vous caressant les cheveux, tendrement, mais ça n'a rien d'obligatoire, c'est juste une rêverie. En même temps, je n sais pas comment vous voyez les choses : moi vieux garçon innocent, j'ai bien conscience de ne pas être l'homme idéal. Comme je suis peut-être impuissant, je ne suis pas à même de vous offrir les bébés que veulent paraître toutes les femmes, automatiquement (par sentiment ou par pulsion biologique, je ne sais pas). Vous méritez assurément bien mieux que moi, j'espère simplement que cette petite amitié silencieuse, sans déranger, pourra perdurer, même quand vous aurez trouvé le prince charmant que vous méritez, tellement.

\* \* \*

(Réponse un peu plus tard, retranscrite en orthographe opaque type scolaire)

Gérard, je vous remercie à n'infini vous relire, je écrire alors moi z'aussi. C'est nifficile imaginer ça vous mille fois au moins, de chaque mot qu'il me console le cœur si gentiment, oh c'est tennement gentil à n'infini. Personne jamais il m'avait parlé comme ça. De m'expliquer comme si jeux comprende presque et me parler les choses personnelles du cœur, et dire pas d'accord de qu'est-ce que tout le monde presque ne dire « c'est comme ça et puis c'est tout ». Merci à n'infini.

Je être tellement z'émue dans mon cœur je peux pas attendre des mois pour vous réponde ma réponse que vous espère. Après les jours de bonheur n'infini vous relire, je écrire alors moi z'aussi. C'est nifficile imaginer ça vous intéresse mes pensées de moi, mais je essaye toutes mes forces pour vous dire, essayer, pardon. Je pas de tête assez grande pour penser entière toute seule, alors je va suivre vos mots pour dire moi en face, pardon. Juste avant je vous dire : votre papier il dire tout le contraire merveilleusement de qu'est-ce je demandais : je voulais dire « est-ce que votre fiancée elle est charmante ? » ou bien « est-ce que vous avez mille maîtresses et c'est bien pour vous ? », je parlais pas du tout que ça serait possible des sentiments de vous vers moi petite naine ne moins que rien... oh... de si grand bonheur pas possible...

1/ Tour d'horizon

Que là je habite un foyer social féminin, et avant je étais dans un centre pour les filles handicapées, et mon numéro sécurité sociale il commence un numéro 2, ça dire je être une femme, ou plus une femme que un homme ou une souris. Et je pas besoin manger beaucoup, juste besoin boire et besoin rêver oui. Et c'est vrai que mes rêves c'est un prince charmant, un homme, qui me prendre dans ses bras (habillée, debout sur une chaise à cause que je petite naine pardon). Ça veut pas dire « Patrycja elle cherche des hommes », pour les choses de tout nus que je pas connaître, c'est seulement mon cœur comme depuis toujours, qui rêve de 1 homme, 1 seul, pour un câlin éternel, de habillés normal mais les yeux fermés dans son épaule, oh... Et pardon je pas jeune fille ou jeune femme, ça s'appelle vieille fille, elles dire, les dames, que « 26 ans et personne n'en veut bien sûr, ptite crotte bougnoule polak ». Pardon pardon.

2/ Biologie et dénaturation

Gérard vous être très très beau monsieur, et je comprends pas vous dire que moi presque jolie. Même que naine et pas maquillée ni vêtements grande couleur ni rien. Je vous remercie que m'expliquer les choses de chimiques compliquées, je pas savoir avant et personne de m'expliquer avant merci. Pardon, je n'a dire je femme mais c'est juste que les gens dire comme ça, mais la docteur, chez les débiles, elle a dire je pas une vraie femme pardon, je être malformée, incapable de rendre un homme heureux, une nulle, une ratée, comme une angelle débile avec juste des gros nichons, nulle, elle dire. Pardon. Et pas capable donner des enfants au prince charmant qui était dans mon rêve. C'est pas moi que vouloir enfant, ça aussi c'est pas de femme normale pardon. Les bébés qui hurlent j'aime pas ça, et plus grands les enfants ils sont très méchants avec moi, avant devenir adultes méchants. Le monde entier être méchant, avec moi, sauf vous, Gérard, mon prince charmant, oh... (Pardon, je a pas le droit ne dire, pardon, peut-être...).

3/ Yin et Yang et autre

Je être surprise à n'infini vous dire le bien pour une femme (ou presque femme ?), ça être la douceur, de sans crier et pas vite. Tous les autres gens ils dirent contraire, et moi une moins que rien alors c'est sûr. Que vous trouvez moi presque bien, ça me faire rougir à mourir, pardon, que jamais personne il m'a dire comme ça, et en plus : c'est mon prince charmant qui le dire... Oh... Même si vous en immense colère que je n'a être malformée, sans avoir préviende de perde votre temps pardon, je espère vous pensez quand même ce caractère anormal de moi c'est bonne direction (chez une autre, une vraie femme, que vous viendra très vite je être sûre). Et je vouloir vous dire 1 chose important, et je être heureuse vous le dire pour aider presque : mon prince charmant, vous, c'est pas la force et muscles qui compte, comme yang, non. Enfin, plein des madames elles dire que l'homme idéal, c'est un beau noir musclé dominant riche, mais moi anormale je pas d'accord. Pour plein de nous, et des vraies femmes aussi je être sûre, le prince charmant, c'est le pluss gentil... Enfin, grand et beau, comme vous, avec des bras un peu forts pour nous serrer dans vos bras (dans nos rêves), mais pas méchant de écraser les autres normal, non. Seulement de gentillesse et pas en colère même que on mérite pardon. C'est vrai vous ne prince charmant contre les dragons qui m'insultaient au magasin, et vous courage infini dire pas d'accord aux méchants, oh tennement merci, mais c'est

pas besoin de force comme un camion ou une épée. Alors comme vous a dire, incroyabe, je dire « Je vous adore, je le jure, vous êtes le plus merveilleux du monde à mon idée. »

4/ Bilan

Je tendresse infinie pour vous, même si ça sert à rien à cause que je trop nulle, pardon. Déjà, de n'avoir eu ces trois années d'amitié auprès de vous (un an à la pâtisserie et deux ans et demi au cinéma), c'est un bonheur n'infini, que je oubliera jamais toute ma vie. « En même temps », je comprends je devoir vous libérer pardon, de m'excuser vous avoir pris tout ce temps au lieu que vous cherchez une vraie femme pardon. Mon cœur milliards kilos tendresse pour vous mais je pas avoir sexe pardon comme un homme il veut de une femme bien sûr pardon. Moi je mérite rien et personne, que aller à la poubelle sans déranger mais je vous souhaite grand bonheur, infini, avec une autre bien sûr, une vraie femme. (Et qui sait faire la cuisine bien sûr, moi que les débiles elles ont pas le droit toucher au feu, je être moins que rien de partout, zéro zéro zéro pardon). Je voudrais me z'endormir, la tempe contre votre bras, tendrement, sans déranger, et jamais me réveiller. C'est pas un bonheur de femme, de pour les hommes, c'est mon paradis à moi de ratée de moins que rien, pardon. Auprès de vous, sans déranger.

\* \* \*

(Avis professionnel – plus tard encore) :

*Gérard Nesity, ouvrier 2C2 sur chaine bêta, sera absent du 23 Avril au 9 Mai, pour mariage (la direction et le service médical souhaitent une cérémonie et un congé heureux pour lui et son épouse, Patrycja Niezewaska future épouse Nesity !).*

POINT ABRUPT, TROIS ANS APRÈS

C'est lors de sa 141<sup>e</sup> visite que Gérard a franchi le pas, osé parler (pendant que sa petite pâtissière chérie emballait sa part de flan) :

- Manemoiselle, parfois... j'ai comme l'impression que vous seriez... amoureuse de moi...  
Elle a rougi, très très fort. Sans dire Non, sans crier. Silence. Euh... :
- Je déraile ? J'interprète tout de travers ?  
Pas de réponse. Cramoisie seulement...
- Et moi souvent, je crois être amoureux de vous...  
Elle a baissé le menton, toute toute perdue. Silence.
- Alors, est-ce que... je devrais me donner deux gifles, pour me réveiller, pas me dire n'importe quoi ?  
Silence.
- Qu'est-ce que vous en pensez, manemoiselle ?  
Rouge, la pauvre...
- k... k... k...  
« Crétin ! » ?
- que... que n... ne faut... z... ze héféchih... n... ne miyon n'années, n... ne héponde...  
« Qu'il faut je réfléchir un million d'années pour répondre » ?
- C'est pas urgent, si vous pourrez me dire, simplement...  
Non ? Elle semblait contrariée, pardon. Elle a abandonné son emballage pour venir au comptoir, détacher un petit papier de son bloc, « tout là-haut » (petite naine chérie). Et elle a pris son stylo.
- s... si v... vous p... pouvez... n... ne dih en-coh... z... ze n'a besoin n... n'ék'ih... s... ces mots, s... si z'impoh-tants... p... pouh moi...  
? Pour porter plainte ? Ou pour montrer à son amant, qui allait venir lui casser la gueule.
- Répéter euh... les mots que je viens de dire ?  
Oui, timide.
- Bien sûr, euh...  
Il disait, euh...
- « Manemoiselle, parfois j'ai l'impression... »  
Elle écrivait, contre le tiroir-caisse.
- « Que vous seriez... amoureuse de moi... »  
Elle a rougi encore, tout en écrivant, pardon. Sans le traiter d'imbécile, pas tout de suite en tout cas.
- « Est-ce que j'interprète tout de travers ? »  
Elle respirait, fort, pardon. Ecrivait.
- « Et moi je crois bien que je suis amoureux de vous, peut-être... »  
Rouge... mais réussissant à finir, d'écrire.
- Voilà. Si vous pouvez me dire où je me trompe. Simplement.  
Elle a écrit ça aussi. Alors il n'a plu' rien dit. Et elle est allée ranger ce papier dans la poche de la petite veste de laine, là-bas, sur son banc.
- m... mèhcl... m... mèhcl...
- Merci à vous.  
Rouge... Elle est retournée finir son emballage. Et lui il a mis les pièces, l'appoint comme d'habitude pour elle, pardon. En se sentant tout chose, sans savoir quoi en penser. Il n'avait pas pris de paire de gifles, ni de réplique assassine dans les dents, non, il ne savait pas quoi penser. Enfin, ça restait compatible avec son hypothèse absurde d'un amour secret réciproque, effectivement, mais c'était impossible, bien trop beau pour être vrai.  
Ce soir-là, il a dit au revoir comme si de rien n'était, presque, même si les pommettes de la jeune fille étaient encore colorées, confuses, pardon.
- Elle lui a répondu la semaine suivante, à sa 142<sup>e</sup> venue. Enfin, pas au magasin, parce qu'il y avait du monde, mais – toute toute timide – elle a murmuré qu'elle voudrait lui parler, après la fermeture à dix-neuf heures (vingt minutes plus tard). Et il a bien sûr accepté, anxieux.
- Elle n'a pas souhaité qu'il lui paye un verre, dans un café-bar, et aucun petit ami n'est venu lui casser la figure, non, elle n'a fait qu'expliquer, à sa petite vitesse, en un peu moins de deux heures, en s'aidant d'un papier, préparé :
- 1/ Oui, elle était amoureuse de lui, folle amoureuse de lui comme toutes les filles du monde (selon elle !!!)... sans le dire, sans déranger, en espérant que comme ça, il « n'a revienne » (il reviendrait ?).
- 2/ Normalement, il était complètement impossible qu'il soit – même un tout petit peu – amoureux de elle, parce qu'elle était naine, débile mentale, anémique, sans caractère, introvertie, silencieuse, bougnoule polak, très laide, pas maquillée, pas sexy, rien, moins que rien... (selon elle !!!).
- 3/ Elle avait entendu dire, au foyer social où elle logeait, que les hommes font des fois semblant d'être amoureux de une fille, pour coucher avec elle avant de l'abandonner, mais elle... elle était malformée, pas capable de rendre un homme heureux, avait dit la docteure, chez les débiles. Alors elle faisait que lui faire perdre son temps, là, pardon, pardon, pardon...

Et c'était tout. Gérard aurait peut-être souhaité récupérer son papier et argumenter une réponse point par point, en une semaine aussi, mais... il a essayé d'improviser très très vite, tant c'était géant, merveilleux (et cru terrible affreux par elle)...

– Manemoiselle, euh... Je vais essayer de vous répondre en trois mots : 1/ Vous êtes la seule au monde qui sois amoureuse de moi... et je vous serai fidèle toute ma vie...

Elle a paru totalement éberluée, et il a répété pour qu'elle réussisse à y croire.

– 2/ J'adore votre caractère tout doux, votre humilité fragile et faible, petite, un milliard de milliards de fois plus adorable que les femmes dominantes, affreuses. Et je vous trouve la plus jolie de l'Univers.

Ebahie, et il a encore répété, à peu près, pour que ça s'intègre dans son esprit, pauvre chérie.

– 3/ Je rêve pas de coucher mais de me promener en vous tenant la main... tendrement. Et puisque nos sentiments sont réciproques, je vous demande au mariage, et c'est pas grave si c'est un mariage blanc, sans sexe, je vous aime de tendresse infinie, pas comme une bête...

Elle est tombée, évanouie, la pauvre. Et tandis qu'il se penchait sur elle, lui caressait les tempes et les cheveux, elle a de nouveau perdu connaissance. Quatre fois...

Il leur a fallu dix-huit mois, de petits pas, très petits, pour s'habituer à cette idée, d'un amour ressenti l'un pour l'autre, tous les deux. Et puis alors : ils se seraient mariés, s'ils avaient obtenus les autorisations médicales...



## DOMMAGE QU'IL NE SOIT PAS JUIF ?

Habituellement, la petite pâtissière qu'aimait Gérard restait silencieuse timide, effacée, adorable, mais il y a eu une exception, lors de cette 141<sup>e</sup> visite (ou rencontre, plus exactement : 141<sup>e</sup> vendredi, même s'il était venu d'autres jours au début, avant de constater qu'elle n'était là que le vendredi – dans ce petit magasin de la banlieue est de Lille).

Pendant qu'elle pliait le paquet, elle a murmuré une question incroyable :

– m... meu-s... sieu, è... è... est-ce v... vous j... juiv'... ?

??? Est-ce qu'il était juif ??? Pourquoi elle demandait ça ? Est-ce qu'elle faisait référence à la réputation de juifs radins, et lui qui n'achetait qu'un petit gâteau, pour le bonheur immense de la revoir, re-revoir, il serait ainsi radin ?

– Euh...

Que dire ? Parce qu'en plus, euh... la question n'était pas simple, puisqu'il était d'origine israélite pour un huitième, côté paternel (et avec, comme son père et grand-père et frère, tare phimosie innée ayant requis circoncision médicale) – donc jugé « sale juif » par les néo-nazis, et « sale goy » par les israélites...

– Euh, c'est un peu compliqué, de vous répondre...

Elle s'est tournée vers lui, comme immensément intéressée, sans du tout répondre « Non, je voulais dire que vous êtes radin ! ». Devait-il détailler sa généalogie, hypothétique, son arrière-grand-mère (femme de ménage) vraisemblablement violée par son patron juif général de l'armée française ?

Mais la petite jeune fille a tourné la tête brusquement vers la vitrine, parce que des gens devant semblaient hésiter à entrer, stoppant de fait la conversation qu'ils pourraient avoir. Que dire ?

– Manemoiselle, si vous voulez : je pourrais vous expliquer ça en dix minutes, tranquilles, après votre travail, dans dix-quinze minutes, c'est ça ?

Elle a fait Oui, et rougi.

– m... mèhçi... m... mèhçi, n... n'infini, s... c'est t... tènement z... z'important p... pouh moi...

??? Gérard a senti son cœur se serrer, comme lors du drame Lucie, il y a plus de dix ans... (Lucie/Luçja, toulousaine d'origine polonaise, juive polonaise et petite blondinette comme sa naine pâtissière maintenant chérie... Lucie qui l'avait rejeté, refusant son aide (de gentil copain de classe) en Maths, refusant son invitation au cinéma, avant d'aller s'éclater en vacances à danser dans les abris des kibboutz et y devenir femme, avec des hommes de sa race « élue »...). Est-ce que... sous la délirante hypothèse que sa petite pâtissière était à moitié amoureuse de lui (comme il l'avait cru de Lucie), exigeait-elle qu'il soit juif pour être aimé ? (façon Lucie clamant, plus tard, qu'Israël était son vrai pays...).

Les gens entraînent dans le magasin, et ils ne pourraient bien sûr plu' parler, de ce sujet, rigoureusement interdit par la loi en France, désignant comme racisme antisémite la rancœur vis-à-vis du racisme israélite... Enfin, il a posé ses pièces à lui, pendant qu'elle finissait son pliage à elle, et en partant, il a cherché ses yeux (si jolis...) :

– A plus tard manemoiselle...

– m... mèhçi, m... m... mèhçi, m... mèhçi...

Semblant confirmer le rendez-vous dans dix minutes (il aurait suffi sinon qu'elle fronce les sourcils et réponde sèchement « à la semaine prochaine »).

Enfin, il l'a attendue dans la rue, pas pile devant la vitrine mais juste à côté, visible par elle mais sans gêner les clients potentiels. Et les minutes ont passé. Avant que le rideau de fer se baisse, oui, fermeture. Et puis quelques minutes, peut-être recompter la caisse et mettre ça au coffre ou quoi, puis la porte s'est ouverte... Il n'est pas allé vers elle, pour ne pas lui faire peur, très haut au-dessus d'elle petite naine, sans comptoir au milieu. Non, elle s'est même accroupie pour fermer la porte au sol. Et relevée, venant vers lui, gentille.

– p... pahdon v... vous n'avoïh d... de faih attende... m... mèhçi... p... pahdon...

– C'est rien, manemoiselle. Comme ça on peut parler plus tranquillement, bien. Vous pouvez me redire votre question, et pourquoi c'est important, pour vous ?

Elle a cligné des yeux, cherché les mots.

– k... que s... c'est m... ma tutelle... m... madame b... ben m... melkioh...

Ben Melchior ? Sa petite chérie sous tutelle, avec une responsable juive ? Pensant qu'entre juifs peut-être, lui pourrait aider à quelque chose ? (comme ça se passe, paraît-il).

– n... n'elle dih j... je sale antisémide... d... de la haine d... des juiv'...

« Elle dire je (suis une) sale antisémite, (avec) de la haine des Juifs » ? Certes, c'est un des principes fondamentaux de la judéité : se prétendre persécutés par les « sales goys, tous antisémites », mais là en l'occurrence, la dame semblait la persécutrice.

– et... et m... moi ze n'a héfléchih...

« Je n'a réfléchi », j'ai réfléchi ?

– ze m'a dih... s... si v... vous juiv', s... ça ête l... la p'euve je pas colèh des juiv', z...

Et sa voix s'est toute cassée en un murmure, semblant dire quelque chose comme « ze ête z'amouheuse de un juiv' »... quasi inaudible... Silence. Oh... Mais il n'était pas sûr d'avoir bien entendu, imaginait-il ce qu'il rêvait d'entendre ?

– Mh ?

Elle n'a pas répondu, devenant toute toute rouge seulement (semblait-il, dans la pénombre du soir).

– Manemoiselle, je vous remercie, infiniment, de ces mots, même si j'ai pas bien entendu, pardon.

Elle a fait Oui, du menton, comme « Ouf » ou quoi. Oui. Semblant confirmer l'hypothèse (invraisemblable, fabuleuse, inouïe) d'un amour secret cette fois réciproque, avec la sosie de Lucie, encore plus jolie... (plus petite, davantage de poitrine, plus douce, plus timide, pas maquillée, tellement adorable, oh...).

– Mais, donc, vous souhaitiez savoir si je suis Juif ou non, c'est ça ?

Oui, timide.

– C'est pas facile à vous dire : j'ai sept arrière-grands-parents qui sont pas juifs, et un qui est juif. Alors les anti-juifs me classent « sale juif », et les vrais juifs me classent « sale non-juif ».

Elle a relevé les yeux, comme très touchée, émue – sans qu'il comprenne pourquoi.

– n... nous, v... vos amouheuses, n'on dih p... pas comme ça s... sale de quéque chose... n'on dih... n... noteu p... p'ince chahmant...

Lui, Prince Charmant ??? Il a eu grand peine à ne pas rougir, pardon. Pff...

– Merci, merci infiniment...

Chercher l'air, reprendre un peu daplomb, pardon. Sans digression sur le fait qu'il n'avait en fait aucune amoureuse au monde, ou bien elle seule, petite chérie... Euh...

– Vous voulez que je vous explique cette histoire, toute cette histoire, sur les accusations d'antisémitisme, accusations injustes, dont vous êtes victime... ?

Elle a cligné des yeux, cherchant les mots.

– z... ze sehais s... si z'heuheuse v... vous écouter... m... même s... si je pas comp'ende... que z... ze pas n'inten-nigente, p... pahdon...

Il n'a pas dit que Lucie était dernière de la classe, que ça faisait partie de leur charme de petites choses fragiles, injustement méprisées...

– Alors je vous explique.

Elle a souri, adorable.

– Vous devez savoir qu'il y a beaucoup de religions différentes, chrétienne, musulmane, bouddhiste, juive, athée...

Elle a fait oui, faiblement, pas très sûre mais elle en avait évidemment entendu parler.

– Chacune a des choses spéciales, et la religion juive, elle a de spécial qu'elle est « non prosélyte », ça s'appelle, elle parle du peuple juif, qui doit pas se mélanger aux autres, qui doit pas inviter les autres à le rejoindre, pour pas se diluer et disparaître.

Connaisait-elle le concept de dilution ? Euh...

– Enfin, un cinéaste célèbre, comme ça, qui était juif et qui a épousé une vietnamienne (un peu « chinoise »), il a expliqué que toute sa famille avait été très en colère, en lui répétant qu'un juif doit se marier avec une juive, pas une sale impure, berk. Et sans inviter la choisie à changer de religion, non. C'est du racisme, mais il est interdit de le dire, ici. Parce que les Juifs, et leurs alliés, écrivent les lois.

Elle a paru inquiète ou quoi, par peur de la loi ? de la prison ?

– Mh ? Non ?

– k... que v... vous s... si un... un peu juiv', v... vous en colèh des... des pas juiv' k... comme moi... ?

Il a souri.

– Non, je vous adore...

Elle a baissé les yeux et rougi très très fort...

– Je croyais que c'était le contraire : si vous me demandez si je suis Juif, c'était peut-être parce que vous étiez juive, ou voulant chasser tous vos adorateurs non-juifs...

Rouge, la pauvre... Mais elle a réussi à faire non, toute coincée de timidité...

– En fait, c'est un vaste plan malhonnête, je vous explique. Dans le dictionnaire, le mot Juif, il a deux sens, et ça fausse tout si on les mélange. Le sens 1, c'est « de religion israélite », c'est un choix religieux, d'adulte, ou d'enfant endoctriné. J'appelle ça « Juifo », comme Juif orthodoxe (et j'inclus aussi là les sionistes athées, qui retiennent le racisme communautaire, sans prétexte religieux). Et puis le sens 2, c'est descendant des Hébreux antiques, la tribu juive d'autrefois, même si on est bébé ou bien converti chrétien, par exemple. J'appelle ça « Juifa », comme Juif d'ascendance.

Elle a cligné les yeux, très concentrée, attentive gentille.

– Alors c'est très très simple et tout le contraire de ce que disent les télé-radios-journaux-livres : il y a un racisme anti-juifa, qui s'appelle antisémitisme, avec les affreux nazis qui ont massacré les bébés juifas... mais en sens inverse, il y a un racisme juifo, anti non-Juifs. Et si on est antiraciste, hostile au racisme juifo, les juifos – tous malhonnêtes menteurs – ils hurlent qu'ils sont victimes de racisme anti-juifa, antisémite, et c'est totalement faux. Donc vous êtes accusée à tort, manemoiselle, d'antisémitisme raciste, par une vraie raciste, cachée...

Elle a semblé faire Ouf, toute heureuse, et comme ravie d'avoir compris.

– Apparemment, vous m'aimiez bien même si j'étais juif.

Oui, a-t-elle confirmé du menton, même soulagée par le concept « aimer bien », moins source de confusion que « amoureuse »...

– Ça veut dire que vous êtes pas raciste, pas antisémite. Mais les juifos ont besoin de hurler partout qu'on les déteste comme juifas (innocents), et donc que tout le monde (sauf eux) est antisémite, criminel, monstrueux. C'est faux, ce sont eux les principaux racistes. Enfin, il y a des victimes qui sont tellement outrées qu'elles tombent dans le piège tendu : elles hurlent « oui, je déteste les juifs », et comme le dictionnaire cache que c'est une révolte antiraciste anti-

juifo, c'est prétendu du racisme anti-juifa, et les juifos adorent ça, pour se re-souder et pas se mélanger aux « sales non-juifs ». Vous êtes innocente et mille fois plus méritante que votre tutelle méchante, manemoiselle...

Elle souriait, heureuse. Comme défendue par lui, comme l'an passé quand il avait pris sa défense contre une cliente la traitant de débile profonde... Euh, finir l'argumentaire, peut-être.

– Le dictionnaire est complice, les faux intellectuels sont complices, la loi française est complice, les politiciens sont complices. Ils disent par exemple que le dégoût envers Israël, c'est la nouvelle forme de la haine antisémite.

– i... issaël... ?

– Oui, c'est l'état Juif, vous en avez entendu parler ?

Oui.

– Il a été recréé en 1948, cet état, plus de mille ans après, en chassant les arabes (sémites...) palestiniens, chrétiens et musulmans (sauf quelques uns, gardés comme domestiques, inférieurs)... et sans rendre les USA aux Indiens, qui possédaient la région il y a moins de trois cents ans : c'est un triomphe raciste, pro-juifo, mais il est totalement interdit de le dire. Le dire est classé antisémite, donc raciste anti-juifa, ce qui est faux. Totalement faux, mais c'est la loi, pourrie.

Voilà. Enfin, c'était son analyse personnelle, pas forcément la vérité vraie, quoique... puisqu'il est interdit d'en débattre, courtoisement, ça semble bien cacher l'inavouable.

– m... mèhçi, k... que vous n... n'intennigent p... p'otégeuh...

Lui, « intelligent protecteur » ? Il a souri.

– Merci.

– en... en plus que vous è... èteu l... le plus beau du monde...

– Je crois que vous êtes aveugle...

Mais elle a souri, timide, et hoché le menton. Comme une déclaration d'amour...

MARRE MARRE MARRE !

Gérard et Patrycja marchaient les derniers mètres jusqu'à son abribus à lui, pardon. Il allait la laisser comme chaque dimanche matin, à presque midi. Simplement, aujourd'hui, la sentant toute reniflante, triste, il hésitait à faire un pas de plus, pour ne pas être qu'un vague camarade de cinéma (ou ex-client de sa petite pâtisserie).

– Patricia, je... vais vous dire au revoir...

Reniflement, en vrai, oui. La pauvre.

– ou... ou-i, j... géhah...

– Ça va aller, Patricia ?

Reniflement encore.

– ou-i... p... plu' k... que s... cent s... soixante s... cinq heuh... et... et vous hevoih...

??? Plus que 165 heures avant de le revoir ? quelque chose comme 7 fois 24, finissant par 8 de 28, euh...

moins trois, oui, leur attente de la séance suivante, dimanche prochain...

– C'est très important, pour vous ?

– s... c'est t... t... toute ma vie...

Sa voix avait déraillé, au milieu de la réponse. Oh...

– Patricia... si vous voulez, je peux revenir au magasin, le vendredi soir, comme autrefois, ça fera que cinq jours, et demi, puis un jour et demi pour le dimanche...

Il espérait la faire sourire, pour cette proposition aberrante, clairement, mais elle a paru au contraire touchée, comme réconfortée :

– ou... ou-i... ? s... ça sehait p... possible... ?

– Bien sûr, et... si vous voulez, ce midi, on peut manger ensemble, il y avait un snack là-bas, de l'autre côté du cinéma.

Elle a paru catastrophée :

– z... ze n'a pas n... n'ahgent... p... pahdon...

– Pas de problème, je vous le paie, comme le cinéma, ça me fait plaisir.

Rouge, rouge, la pauvre...

– Venez, on retourne par là-bas, simplement.

Elle n'a pas dit qu'il était idiot de refaire ce chemin à l'envers, elle était gentille. Et ils ont marché, doucement.

– j... géhah...

– Oui, Patricia.

Silence. Elle cherchait les mots.

– m... ma tutelle, n... n'elle dih... t... tout ne monde entier n'il en a mah, mah mah mah, ne moi...

« Marre marre marre », d'elle ? Oh...

– v... vous aussi... ? m... même que s... si gentil, v... vous pas k... colèh... ?

La rassurer, vite, pas le temps de chercher les mots les plus parfaits. Exprimer sa non-colère, et même tout le contraire :

– J'en ai pas marre de vous, pas du tout, non : je suis heureux de vous revoir, c'est le plus chouette moment de ma semaine...

Rouge, confuse perdue... Elle titubait, même, comme au bord de l'évanouissement.

– Ça va aller, Patricia ?

Il lui a pris l'épaule, petite naine chérie, et elle a tressailli, frissonné, comme de bonheur, extase...

– m... mèhçi, n... n'infini, n... n'infini...

– Merci à vous, pareil : vous êtes toujours tellement charmante avec moi.

Rouge... Il l'a laissée reprendre son souffle. Et puis ils arrivaient au café marqué « Snack », bien.

– On entre ?

Elle a paru perdue.

– z... ze va v... vous attende ici, s... sans déhanger...

??? Elle voulait l'attendre à la sortie du restaurant, pour le raccompagner à son abribus après ???

– Pourquoi ne pas manger ?

– z... ze va v... vomih... p... pahdon...

Vomir ? Elle était souffrante ? Ou... (comme lui avec le fromage, imposé à coups de ceinture quand il était enfant...).

– Pardon, c'est un plat spécial, qui vous fait peur ?

– z... ze mange p... p'esqueu hien... ze pas besoin, z... ze petite naine, m... moins que hien...

– Oui, euh, enfin moi je trouve pas que vous êtes « une moins que rien », vous êtes mon amie, comme « ma copine », en un sens...

Rouge, la pauvre...

– Et il faut un peu des forces, pour vivre, il faut manger, au moins un peu.

Elle a baissé les yeux, comme coupable.

– Non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Silence, elle cherchait les mots, petite chérie.

– m... ma t...

Silence.

– ma tutelle, n...n'elle dih... s... c'est intèhdit m... mouh...h...

Mourir ? Oh, au bord du suicide, la pauvre, se sentant détestée par le monde entier ?

– Patricia, moi je vous dis pas que... c'est mal, interdit, c'est pas ça... Ce qu'il y a, c'est que j'ai besoin de vous revoir, encore et encore, si jolie si douce mignonne, et je serais tellement triste si vous étiez morte, oh...

Elle a paru totalement ébahie.

– d... de moi... ?

– Oui, je tiens à vous. Alors, s'il vous plait, allons manger un peu. Qu'est-ce que vous préférez au monde, comme plat ?

Si elle disait « le caviar avec homard au piment de machin », euh, le snack n'en aurait sûrement pas, mais elle a répondu :

– n... n'œuf au... au plat, z... ze n'a mangé k... que deux fois, t... toute ma vie, n... n'une seule fois d... délicieux, s... sans tomate... p... pas bon...

Euh, ça semblait signifier qu'elle ne choisissait en rien ses repas, et – puisque se disant sous tutelle – elle habitait peut-être bien le « Foyer Social Féminin », plus loin sur la rue, le bus passait devant, au retour...

– On va demander au snack deux œufs au plat, pour vous, et deux pour moi. Même si c'est pas sur la carte, au prix du menu, c'est très facile, venez...

Et il l'a conduite à l'intérieur, docile perdue, comme renaissante malgré elle...

## FILS DE DIEU OU QUOI

Gérard avait toujours pensé que sa « romance » (imaginaire) avec sa petite pâtissière chérie ne durerait pas éternellement : un jour elle aurait disparu, de derrière le comptoir, pour aller se marier à un bel acteur étasunien, ou grand émir saoudien, ou musclé champion africain... Et lors de cette 141<sup>e</sup> visite, le couperet a semblé tomber, lui tranchant la tête, brisant le cœur : c'était une dame à sa place, derrière le comptoir, effectivement.

– Salut, mec, tu veux quoi ?!

Il cherchait l'air, perdu, secoué : c'était la fin du monde. Il lui restait peut-être une semaine à vivre, avant de mourir de chagrin...

– Eh ! Bordel, tu veux quoi ?!

– gâteau...

– Ben ouais, merde, j'vends pas des préservatifs ici, ah-ah-ah ! Quel gâteau ?!

Non, pas un flan, par fidélité envers sa petite chérie...

– mille-feuilles...

– OK ! Deux Euros !

Et on lui a balancé ça sur le comptoir, sans l'attention tellement adorable de sa petite chérie, qui emballait gentiment le petit flan.

– Deux Euros, je dis ! T'es sourd ?!

Pardon... Il a mis une pièce, de deux Euros.

– Ouais ! Yes !

Il cherchait l'air. Pardon.

– elle... est... en congés, la petite jeune fille... ? de d'habitude...

– Hein ?! La Naine ?! Non, è fait chier, merde elle est morte, moi j'ai plu' personne pour...

Morte... ???... ..

– Et trouver, merde, une autre handicapée mentale gratuite, pas évident, putain ! Pour l'vendredi, avec leurs lois à la con ! Réduction Temps d'Travail mon cul oui ! Nous on bosse putain !

Il était mort, là, oui, lui aussi.

– m... orte... ..

– Ben ouais, non mais ! Attends ! Tu sais, on s'foutait d'sa gueule, « tortue anémique » ! Mais c'était pas complè'tement des conneries, ses globules à la con : paf, elle en crève, ah-ah-ah ! Non, fallait qu'è bouge son cul quand même, moi je dis !

Il cherchait l'air...

– vous... connaissez... son prénom... ?

Son prénom, qu'il aurait donné la Terre entière pour savoir, autrefois...

– Hein ?! Ben on s'en fout, connard ! Patricia, un truc comme ça, mais avec des tas de lettres débiles, de bougnoule polak, à la con ! Ouais, Patricia Niezewska, putain, il a fallu faire des tonnes de paperasses, et Maurice y dit qu'c'est mon truc à moi, s't'enculé ! ... Tiens, bjour Madame Azalbert, belle journée aujourd'hui !

Oui, quelqu'un était entré derrière lui, et... il est parti...

– Eh connard, t'oublies ton gâteau !

Il a fait non, pas besoin, pardon...

– Ah-ah-ah ! M'en fous moi, j'le refous en vitrine, il y'a pas touché, impeccable ! Vous faut quoi, M'dame ?!

Et, dehors, il a pris le chemin de l'abribus, pour la toute dernière fois. Et tout était flou, snif. Il a essuyé son œil, et l'autre. Morte, Patricia... Petite Patricia chérie...

Enfin, comme il s'est réveillé le lendemain matin, sans être mort automatique de chagrin... il a écrit, dans son journal, ses pensées perdues, sa peine infinie... Et puis, le dimanche, il est allé au cimetière, pour aller pleurer sur sa tombe ou quoi, pardon. Avant de la « rejoindre », si les croyants ont raison : s'il y a un « après »...

Mais euh, avec ces tombes partout, comme à perte de vue, euh...

– Salut jeune homme, t'as l'air complètement paumé. Pleure pas, allez, tu cherches qui ? Comment s'appelle ? On a des registres, là, au bureau !

– euh, Patricia Niezewska, pardon...

– On va aller voir ! Viens, allez !

Et il a suivi le monsieur, le pas lourd, pardon. Mais, à l'intérieur finalement, en regardant dans les cahiers :

– Bien s'qui m'semblait ! L'est pas encore en terre ! C'est ta grand-mère, ta mère ?

Non...

– Ben, le cercueil Niezwska, en cours, il est là dans la rmise, s'tu veux t'receuilir ou quoi, deux minutes. Y'a pas de sous, pas de place prévue, mais c'est trop tard, fosse commune, c'est la loi, hein.

Oh...

– Allez, va.

Et il est sorti, allé vers l'autre petite baraque, là-bas, marquée « Remise ». Et entré, sans raison, sans que ce soit ce qu'il avait imaginé, une allée et une croix en pierre ou quoi. Il y avait quatre cercueils, trois luxueux solides, sombres, dorés, et un en genre de boîte, contreplaquée, humble. Et les trois gros étaient longs, l'autre bien plus court, comme pour sa petite naine chérie tout spécialement. Il est allé vers celui-ci, et...

Non, ne pas « ouvrir », bien sûr... Dans un film ou quoi, le héros veillait quelqu'un étendu, mais là c'était déjà fermé, et... Et il aurait tellement voulu revoir, une toute dernière fois, ce visage oh tant aimé... Il... il a essayé d'ouvrir. Mais, euh, c'était cloué, euh... avec un tournevis, faisant bras de levier, s'il trouvait ça ? Non, rien en vue. Ou... avec la clé de chez lui ? Comme ça, humpf. Pas facile, mais...

Crac, le bois a cédé, à moitié, pardon, euh... « déranger le sommeil » ou quoi, on dit, pardon. Il... il a ouvert, et oh... c'était sa petite chérie, c'était bien elle, endormie à jamais, les yeux fermés, si jolie... Oh... Et il... pardon, il a voulu lui prendre la main, pas « pour la réconforter » (ce serait idiot, trop tard), mais pour « lui » dire sa tendresse, infinie.

Euh, sa main froide était comme bloquée. Dans les films ils disent ça, la « rigidité cadavérique » ou quoi, pardon. Alors, juste, il lui a caressé la joue, un peu... blême et grisâtre, pauvre chérie... quoique... sous ses doigts, la peau euh... « changeait de couleur », non, euh... c'était pas possible, pardon. Mais si... elle... devenait moins pâle, moins froide, que... ?

Bon, en vrai, c'est pas possible. Donc, A+B, sûr, c'était un rêve... Voilà. Mais il ne se réveillait pas, alors, faire quoi ? En vrai, elle était morte ? Ou bien ça aussi faisait partie du rêve ?

Silence. Dehors, le râteau du monsieur, dans les graviers. Comme en vrai. Euh... Mais si c'était un rêve, et qui continuait, sans raison, que faire ? Et, bon, les histoires idiotes de contes de fée, entendus dans son enfance, des histoires pour les filles ou quoi, mais...

Soupir. Silence. Et il s'est penché, déposer un baiser sur les lèvres froides de sa petite morte, princesse au bois dormant ? Et... quelque chose a frêmi, et – oui, c'était un rêve : elle se réveillait, petite chérie. Il a souri. Elle a cligné des yeux, redevenant rose jolie, un peu.

– j... j'ouh m... meuh-s... sieu...

– 'Jour manemoiselle...

Elle a tourné la tête, vers la paroi du euh... « cercueil », enfin « boîte », où elle était, pardon.

– Euh, comment vous expliquer ? Ils ont cru que vous étiez morte...

– z... ze n'a heviende... ?

« Je n'a revienre » ? pour « Je suis en train de revenir (vivante) ? »

– On dirait, oui.

– m... mèhçi... n... ne ète m... mamoiselle l... lazah... v... vous le seigneur... ?

Mh ? Est-ce qu'elle était Mademoiselle Lazarre, et lui Le Seigneur ? Il a souri.

– Je crois que c'est juste un rêve, simplement. Ouf. J'espère que vendredi vous serez à la pâtisserie, comme toujours, simplement, gentiment...

Elle a souri, et semblé chercher à se redresser. Et il l'a aidée, à s'asseoir d'abord, se relever ensuite. Et puis il l'a portée, précieusement, jusqu'au sol « loin » de ce lieu de mort, cercueil, pardon.

– z... ze v... va hent'er n... n'au f... foyer s... social...

Elle allait rentrer au foyer social ? C'est là qu'elle habitait ?

– Oui, venez...

Il lui a ouvert la porte, et elle a un peu été aveuglée par la lumière, pauvre chérie...

– Eh ! Mais !

? C'était le monsieur de tout à l'heure.

– Mais c'est pas possible ! Qu'est-ce que !

L'air terrifié ou quoi, mais Gérard a essayé de sourire :

– C'était une erreur, regardez : elle est pas morte du tout... Patricia... ma Tricia gentille...

Et le type s'est enfui... au lieu de convenir que oui, visiblement. Ils ont marché un peu sur les cailloux, mais Patricia était toute ankylosée, la pauvre, il lui soutenait le bras.

– J'ai applé la police ! Bougez pas ! Pas un geste !

Le monsieur était revenu avec un fusil, et les braquait en position de tir. Patricia regardait par terre, essayait de marcher, il l'a aidée, délicatement, pardon.

– Stop !!! Je vais tirer ! A trois je tire ! On n'bougeu plu' ! Un... Deux...

Pauvre Patricia, convalescente, très faible malade encore.

– Trois ! Eh trois ! Trois !

Elle a refait un pas, et il y a eu un grand bruit, boum. Coup de fusil. Patricia a souri, relevé les yeux vers le monsieur, et son fusil « à blanc » ou quoi :

– m... même pas mal...

Et le type, affolé, tremblant a rechargé ou quoi, et fait feu sur lui, Gérard. Mais comme c'était un rêve, ça n'a rien fait de plus qu'un pétard, trucage de cinéma. Le type s'est enfui, laissant une mauvaise odeur, comme s'étant chié dessus, beuh...

Il a aidé Patricia à marcher, lui tenant la main. Et puis un camion de police est arrivé, là-bas, un moment après, pendant qu'ils sortaient du cimetière. Et la voix du monsieur de tout à l'heure a hurlé, derrière eux :

– C'est eux, la zombie et le diable, tirez ! Feu !

Les trois policiers à képi ont levé leurs armes vers eux, et l'autre (chef ?) a crié :

– Ne bougez plu' ! Ne craignez rien ! On va tirer toute cette affaire au clair !

Gérard était disposé à dissiper le malentendu, expliquer qu'elle n'était en fait pas morte, mais... elle semblait vouloir continuer, à avancer, et il l'a aidée, bien sûr.

– Stop ! Ne bougez plu' ! Au nom de la loi, je vous commande d'obtempérer, de vous immobiliser !

Elle avançait, timide perdue, comme sourde, la pauvre. Il allait avec elle, lui tenant la main, tendrement.

– Visez les jambes, à mon commandement, vous ferez feu ! Je compte jusqu'à Trois ! Un... Deux... Tr...

Et un énorme fracas, encore, pour rien, puisque c'était un rêve. Ils ont continué, contournant les policiers, qui ont encore joué à leur Un-Deux-Trois-Boum, plusieurs fois.

Enfin, il a emmené sa petite chérie jusqu'à l'abribus mais aucun bus n'est venu. Seulement des chars d'assaut, avec plein de boums encore, pour rien, avec de la fumée et des flammes, lance-flammes, mais ça faisait pas mal, ça leur passait à travers.

Mais comme le bus ne venait pas, ils ont pris la route à pied. Au milieu du bruit, des avions supersoniques ou quoi, des bombes, qui ont soufflé les maisons partout autour, c'était bizarre, ce rêve.

Et puis au milieu des décombres, gênant beaucoup leur marche, leur prise de repères, sont venus trois types barbus, avec des costumes bizarres, comme de trois religions célèbres ou quoi, brandissant des bidules en tremblant. Patricia a souri, levé les yeux vers eux, et ils se sont enfuis à toutes jambes. Et dans le ciel on entendait des sifflements, plein de fusées qui, aïe, tombaient vers eux. Et ça fait un bruit terrible, rasant tout, tout, avec une odeur bizarre ou quoi. Mais... il n'y avait plu' de ville, rien, alors ils ont cessé de marcher. Gérard s'est assis sur un gravas un peu plus gros que les autres, à côté d'une moyenne tâche et une petite (peut-être une maman et son enfant, pulvérisés par leur truc atomique) et Patricia toute timide est venue s'asseoir sur ses genoux.

Ils ont fermé les yeux.



## SAUVER LA NAINES

A 53 ans, je suis une conseillère sociale plus qu'expérimentée, mais là – avec La Naine – j'ai été confronté à un problème pas facile à gérer. D'abord, pour fixer les idées, je précise : la naine était une sale polak handicapée mentale, anémique crevure, et malformée (selon son dossier médical : ni vagin ni clito, rien, une angelle débile avec seulement des gros nichons sans intérêt pour personne). Là, c'était sa quatrième année en insertion professionnelle (une demi-journée par semaine, en pâtisserie), logeant en foyer social féminin (mal vue de toutes, car toute introvertie pas sociable pour deux sous). J'avais prévu, cette année, de ne pas laisser passer la date de dépose des requêtes, pour la renvoyer enfin chez les débiles crevures, où elle aurait dû rester.

OR, là, ce 27 février (lundi), elle était convoquée dans mon bureau pour toucher ses douze euros mensuels (une heure virgule vingt de SMIC), d'indemnité handicapés, mais au lieu de taire sa gueule comme d'habitude, elle m'a dit un truc totalement incroyable : « le plus gentil monsieur de l'Univers » l'invitait « à aller avec lui, se promener dans la montagne, cet été à venir », est-ce qu'elle avait le droit de répondre Oui ? J'ai failli rigoler, lui dire qu'elle serait ré-enfermée chez les débiles à cette date, mais si le type pétait les plombs devant la contrariété, il risquait de la violer, sodomiser ou quoi. Enfin, en un sens on s'en fout, ça lui fera une expérience, elle sera moins stupide innocente débile, comme ça, mais... si elle se plaignait de moi à ma hiérarchie, je risquais un retard à l'avancement ou pire : une désapprobation ! (alors que moi je suis la meilleure tutelle de toute la ville de Lille !).

ALORS... je lui ai dit que je convoquais son mec à la con dans mon bureau, ce jeudi, à 10 heures pétantes. J'avoue que j'étais peu tranquille à l'idée de recevoir ce pédophile voulant niquer une naine sans savoir que c'est pas possible avec elle – d'où fureur indescriptible, à coup sûr. Alors je suis allée dans un sex-shop et j'ai acheté deux jeux de menottes, pour leurs trucs sado-maso à la con mais moi : pour ma sécurité ! Et quand ils sont entrés, tous les deux (le connard ayant posé une absence à son boulot d'ouvrier, inférieur), j'ai exigé que la naine s'assoie derrière moi à droite et que le mec reste devant tout seul, et foute les menottes aux poignets et chevilles. Il a dit :

– euh...

– Ta gueule ! Sinon la réponse est Non, tu l'emmèneras pas ch'ais pas où ! Interdit ! Et je préviens la police, pour pédophilie active ! (Elle est mineure, débile, et naine, ça vaut grosse !) Alors, les menottes cinq minutes là, tu refuses ?!

Il a passé les menottes, clic et clic, et je me suis levée, aller vérifier que c'était pas une fermeture bidon, nous mettant en danger. Je suis retournée m'asseoir :

– Ton nom, prénom, adresse, numéro sécu !

Il a répondu, mais on me la fait pas à moi : j'ai cherché l'incohérence sur l'ordi ! Mais bon, c'était vaguement plausible : il y avait quelqu'un de ce nom à cette adresse, avec ce numéro sécu, et ouvrier sans qualification, OK. Il y avait une astérisque toutefois, et j'ai cliqué dessus en fronçant les sourcils. Alerte « Converti islamiste terroriste » ? un truc comme ça ? Non, c'était marqué « QI 210, bac Maths félicitations du jury, gênant invalideur des puissantes statistiques inductives, utile inventeur de la puce omega mais refusant promotion ». Visiblement un tordu bizarre, ça se confirmait.

– OK ! Alors c'est quoi ton projet avec ma Naine débile ?!

Il a baissé les yeux, comme hésitant à contester ces mots simplement réalistes, connard ! Comme quoi on peut être fort en Maths et super nul en psychosociologie ! Je le dominais largement.

– je... respecte... Patrycja, je... voulais l'inviter, cet été, dans la montagne...

– Pour quoi faire !?

Il a avalé sa salive :

– nous promener, amicalement, doucement...

Derrière moi la naine a gloussé ou quoi, comme en extase orgasmique ! N'importe quoi !

– Et côté baise, t'es plutôt sodomite ou vaginal ?!

Je pensais qu'il n'allait pas avouer une éventuelle pulsion homosexuelle sodomite, mais sa réponse ne prouverait rien.

– euh, non, je... suis innocent, pardon... je l'aime de tendresse, infinie, Patrycja...

– N'importe quoi ! Ça existe pas !

– si...

Là je me suis levée, et je l'ai giflé à toute volée : éh, on ne me prend pas pour une conne impunément, moi ! Ah-ah-ah, il a encaissé, sans se débattre ni chercher (en vain !) à briser les menottes sexuelles ! Mais la Naine avait sauté de sa chaise et venait vers moi, levant le poing, comme pour me cogner en représailles. Je lui a foutu une grande mandale en travers de la gueule, et elle a valdingué contre le mur. Calmée, ouais, même si j'aurais dû acheter quatre paires de menottes (on n'est jamais trop prudent), surtout que les notes de frais « sécurité » nous sont remboursées automatiquement, surtout avec la vague terroriste en ce moment !

Mais le mec, au lieu d'en rester là, pénis bas façon mâle dominé, il ose objecter :

– madame, vous persécutez des innocents...

– Ta gueule ! J't'emmerde ! La loi est avec moi ! L'autorité sociale !

Et là je le casse sévère :

– Si tu veux niquer une naine pasque les ptites grosses, c'est interdit, on va te mâter, nous, te castrer, yeah !

– mon rêve est de... nous promener, simplement, peut-être la main dans la main, un jour...

La Naine a encore gloussé, très très conne ! Mais le connard a insisté :

– lui caresser les cheveux, tendrement...

– Non ! Elle a pas de poil, pas de règles, rien, c'est une ratée intégrale ! Et une « baise aux nichons », ça fait un préliminaire, apéritif, mais me raconte pas que c'est l'plat d'résistance que tu vises ! Salaud !

Il a fait Non, de la tête, mais moi j'ai enfoncé le clou :

– Pas d'vagin ! Pas d'clito ! C'est une ratée intégrale !

– la pluss gentille jeune fille de l'univers... je l'aime... dans mon cœur...

– N'importe quoi ! Moi j'appelle la police, t'foutre en tôle trente ans, ça va te calmer le zguègue, tu vas voir ! Sale prédateur sexuel, danger pour la société !

Et j'ai fait comme ça, et ils l'ont embarqué, bien. Moi j'ai rempli les papiers et j'en ai plu' jamais entendu parler, bien ! Mais La Naine, super-connasse, s'est ouverte les veines, comme une conne (au lieu de me remercier d'avoir sauvé son micro trou du cul) ! Crevée officiellement, cette fois, et mon passage en catégorie 7+ a été retardé de plus de six mois : un scandale !

## RETOUR INVERSÉ MODIFIÉ

En ce dimanche 5 Mars, quasi anniversaire du dimanche 6 Mars de l'an passé, Gérard a osé des mots de célébration ou quoi. Pendant que Patricia et lui marchaient doucement sur ce trottoir, vers son abribus à lui, après le cinéma, euh :

– Patricia, euh...

Elle a levé les yeux, gentille, vers lui, trop haut au-dessus d'elle petite naine, pardon...

– C'est presque l'anniversaire de notre premier cinéma ensemble, l'an passé...

Elle a souri, rougi.

– ou... ou-i... t... t'ois cents s... soixante k... quateu j... jouh...

364 ? Euh, peut-être, si pas bissextile ou quoi l'an passé, mais en tout cas, il était immensément merveilleux qu'elle se souvienne précisément de cette date...

– Merci, euh...

Silence. Elle attendait, gentille, ne proposant rien, pardon.

– Et je m'étais dit : à cette occasion, euh... j'aurais aimé vous demander...

Elle a cligné des yeux, mais sans froncer les sourcils, sans hostilité aucune (façon caféiques).

– Enfin, je sais que vous devez avoir... mille amis, cent amants, votre famille, des collègues, et puis des dizaines de milliers de connaissances... et je me demandais, pardon, moi je me situe où ?

Elle a semblé... surprise, pardon, par la question. Il espérait très fort que la réponse serait « amis », plutôt que « vague connaissance, d'autrefois, client du magasin »...

– n... non...

??? Il demandait « est-ce A ou B ou C ou D ? » et la réponse était « non » ???

– n... non, p... pas d... du tout...

Là, c'est lui qui était surpris, décontenancé, sans voix. Et, pardon, elle a semblé percevoir son trouble, et elle a « expliqué »...

– s... c'est l... le cont'aih...

Le contraire de quoi ? Non-A et non-B et... ? Une autre catégorie encore ? (à laquelle il n'avait pas songé).

– j... géhah... z... ze sais v... vous n'avoih m... miyons z... z'amis, m... miyers n'amande...

Amande ? Amantes ? Maîtresses ?

– et f... famille z... z'aimante... et g... gollègues... et... et m... miyah k... connâte...

Milliards de connaissances ?

– k... comment v... vous pèhde... p... p'èsque d... deux heuh... ? n... n'à cause ne moi, et encoh...

Comment pouvait-il perdre presque deux heures chaque semaine « à cause » d'elle, et encore encore ? Oh... Il avait la tête qui tourne.

(Et ils arrivaient au banc public, quarante mètres avant l'abribus...).

– Patricia, euh... ça me... fait tourner la tête, tout, pardon. On peut s'asseoir deux minutes ? pardon...

Oui, elle s'arrêtait gentille, escaladait le banc trop haut, pardon, il l'a aidée.

– m... mèhçi, j... géhah, m... mèhçi...

Il s'est assis à côté d'elle. Avec un soupir. Il cherchait l'air, ses tempes cognaient.

– Patricia, je... n'ai pas des... millions d'amis...

– u... huit cent m... mille... ?

Il a souri, euh.

– Pas exactement, Patricia. Euh... je sais pas si je peux vous compter comme amie...

Elle a rougi, très très fort...

– Si je peux vous compter comme amie, j'ai une amie et une seule au monde. Et si j'ai pas le droit, de vous compter comme amie, j'ai zéro ami au monde, pardon...

Elle a entrouvert la bouche, comme subjuguée. Silence. Long silence.

– s... c'est b... bas bozibe...

Pas possible ?

– Pourquoi ?

Elle respirait fort, toute perdue, comme secouée elle aussi. Silence.

– g... que d... doudes les v... filles nu monde, n... n'elles sont z... z'amouheuses n... ne vous...

??? Non...

– Non, bien sûr... Enfin, mon frère il s'amuse à dire des mots comme ça, pour rire : « toutes folles de moi ! », mais non, pas en vrai, et surtout pas moi... Enfin, je comprends que... vous inversez, euh... vous, tous les hommes, ou presque...

Sauf homosexuels, oui.

– Ils sont amoureux de vous, mais c'est pas du tout pareil pour tout le monde...

Elle a cherché ses yeux, comme totalement égarée, éperdue.

– v... vous dih... n... ne pouh higoler... ?

– Pas du tout, je dis pas du tout ça pour rigoler, je le jure. C'est la pure vérité.

Elle a baissé les yeux, en devenant toute toute rouge...

– m... mais p... pas possibe... k... quéqu'un z... z'amouheux n... ne moi...

– Si, oh si.  
– é... é... é... et en pluss s... ça sehait v... vous, l... le pluss m... mèhveilleux m... meu-s... sieu du monde...  
??? Il a souri.  
– Ben non, euh, pardon. Je suis pas beau, pas riche, pas amusant, pas musclé, pas danseur, pas dominant, pas champion, rien, rien...  
– l... le pluss z... entil du monde... et... et le pluss beau...  
???  
– Oh, vous semblez aveugle, grave...  
Elle a souri, hoché le menton. Quoique... un doute l'assaillait ?  
– m... mais n... ne z'auteu d... dihèction, n... ne pas p... possible... ze... n'êteu n... naine, demile, mougnoule... n'anémique, int'ovèhtie, asociale, henfèhmée, f... faib', lente... pahdon... pahdon... m... ma famille ne m'abandonnée ch... chez les demiles, j... jamais heviende, j... jamais z... z'amie...  
– Vous êtes immensément adorable, moi je trouve (et tout le monde trouve, s'ils pensent comme moi)...  
– n... non... m... mais n... non... ze vous a dih...  
« Je vous a dire » ? « Je viens de vous le dire/explicquer » ?  
– Petite, très petite, pour nous les hommes c'est mignon, une petite chérie à protéger, toute faible toute douce, notre rêve de petite chérie... un milliard de fois mieux qu'une grande comme un homme, forte comme un homme, dominatrice, capricieuse... oh, on préfère vous, tellement...  
Cramoisie, la pauvre, mais elle semblait comprendre, admettre cette idée, comme immensément nouvelle pour elle...  
– Et... petite mais pas une enfant, vous avez des formes délicieuses, pardon...  
Il a rougi, pardon.  
– au... au f... foyer social, l... les dames elles dih... les hommes n'ils veulent l... les femmes ne petits seins p... pointus, s... sinon n'on est n... nulles, laides k... comme g'osses vaches...  
– C'est le contraire. Les filles plates sont jalouses que les hommes préfèrent, tous, les beautés comme vous...  
Rouge la pauvre...  
– Pour ce qui est de votre origine étrangère, je sais pas... il parait qu'une moitié environ des hommes préfèrent les filles d'ici, et une autre moitié des hommes, ils préfèrent l'exotisme de filles d'ailleurs, en détestant les « hommes d'ailleurs », seulement... Moi je déteste personne, je vous aime vous, polonaise ou française, ça change rien...  
Cramoisie, et comme bienheureuse, ébahie...  
– Et que vous soyez réservée introvertie, ça nous rassemble, vous et moi, on est le contraire des gens nerveux qui boivent du café, fument des cigarettes et racontent leur vie tout le temps... Même si... peut-être qu'on aurait dû se parler depuis très très longtemps, un peu... nous deux...  
Elle a hoché le menton.

EXPLICATION PEU SIMPLE

(Enregistrement par le dispositif lillois de Surveillance Civile n°7437G)

– Euh, Patricia, oui, comme j vous disais tout à l'heure, avant le cinéma : je voudrais vous parler, quelques minutes, d'un... « problème », enfin...

– p... pahdon...

– Mh... ?

– z... ze pas n... n'ête z... z'intennigente, p...pahdon...

– Si, je trouve, vous êtes matheuse comme moi, sensible, c'est... euh, enfin c'est pas ça le sujet, le calcul, non, euh...

– Patricia, à mon boulot, à l'usine, j'entends des gens qui parlent, qui boivent du café... Et, l'autre jour... enfin, j'en ai vaguement déjà entendu parler...

– Quelqu'un (un homme), il disait : entre un gars et une fille, c'est automatique, c'est au mec de faire le premier pas, jamais à la fille, chacun son rôle.

– Qu'est-ce que vous en pensez, Patricia ?

– z... ze sais p... pas...

– Merci, euh... Je voulais dire, euh... Prenons un exemple : si j'étais amoureux de vous (depuis trois ans), est-ce que je devrais vous le dire ?

– Mh ? Patricia ? Est-ce que je devrais le dire ou le garder secret caché ? Qu'est-ce qu'y vaut mieux ?

– uh...

– Pleurez pas, non... Oh, pardon, qu'est-ce que j'ai dit... ? Mille pardons, pardon...

– uuh...

– Pardon...

– k... k...

– que z... ze s... sais pas p... pouh ne m... madame g... ghande, b... belle, n... n'intennigente... u-uuh...

– Euh, pardon, non... Respirez... Tout va bien. Euh, c'est juste un malentendu. Respirez et puis, après, je vais vous expliquer.

– Bien, ça va mieux ?

– z... ze p... pas comp'ende...

– Pardon, c'est moi qui aie mal dit. Je... je demandais pas un conseil, pour... une autre fille, ou femme, je... parlais de vous, vous-même, Patricia.

– Patricia, vous m'entendez ? Vous êtes là ?

– Respirez, oui.

– Patricia, je reprends ma question, mieux : euh... Patricia, si je suis amoureux de vous, vous-même, ma toute petite Patricia (et aucune autre), est-ce qu'il faut que je le dise, ou est-ce qu'il faut mieux ne pas le dire ?

– Je vous laisse réfléchir. Attention, il y a des insectes ou quoi, qui peuvent entrer dans notre bouche ou quoi. Pardon.

– Par exemple, si (hypothèse absurde), vous étiez amoureuse de moi, aussi en secret, il faudrait que je vous dise mon amour, et on se marierait, sans plu' être tout seuls tous les deux... Ou bien, l'exemple inverse : si vous m'aimez pas du tout, il faut pas que je le dise, c'est bien mieux que je me contente de cette position. Simple camarade, de cinéma. Qui vous paie la place, aimable, c'est tout, tranquille, bien. Chacun à sa place. Oh, pleurez pas...

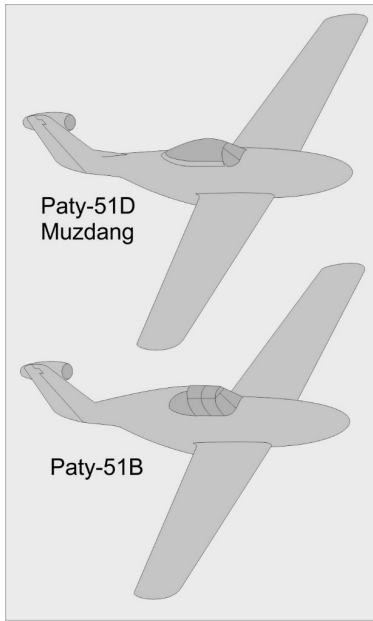
– uuh...

– m... mais p... pas possible n... numého un... ne monheuh n... n'infini, n... n'infini... m... moi p... petite naine némile...

– Je vous aime, Patricia...

– Patricia ! Patricia ! Oh ! Vous m'entendez ?! Au secours, merde, un docteur, une ambulance ???

## PATY-51 MUZDANG



Patrycja et lui, Gérard, ils semblaient se satisfaire, depuis des années, de cette routine gentille, amicale, avec leur revoyure le dimanche matin, au cinéma, pour les séances « Connaissance du Monde » (ils ne se revoyaient plu' à la pâtisserie où, client, il l'avait rencontrée, vendeuse). Et toujours, il lui payait la place mais c'était anodin, simplement aimable.

Mais en ce dimanche 23 Avril, elle a émis une idée étonnante, sur le chemin du retour (vers son abribus à lui) :

– j... géhah... t... toujouh... s... si zentil, v... vous me paye l... la place...

– C'est rien. Ça me fait plaisir.

Elle a rougi, mais continué, courageusement, le presque « discours » qu'elle semblait avoir préparé, elle tellement silencieuse mignonne, toujours.

– m... mèhçi, m... mais z... ze heçois p... pas salaih m... mais n'in-némmité...

?? Elle ne recevait pas de salaire mais une indemnité ? Est-ce que ça expliquait qu'elle ne travaillait à la pâtisserie que le vendredi après-midi ? Pas « employée » tout à fait, mais « aide » ? Et indemnité de quoi ?

– Une indemnité ?

Elle a hoché le menton, faiblement, si jolie adorable.

– d... de p... pas n... n'intennigende nohmale...

Oh... classée « handicapée mentale » ? Les clients l'insultant n'auraient pas été très méchants mais simplement mieux informés que lui (qui avait toujours pris sa défense à elle) ?...

– C'est pas juste, de vous classer comme ça. Moi je préfère vous, que les autres gens.

Elle a rougi, très fort.

– m... mèhçi, m... mèhçi...

Elle respirait fort, comme essouffée, émue, pardon.

– m... mais z... ze p... pouhais pas p... payer l... le cihéma ch... chague zemaine, m... mais ze peux v... vous off'ih... ne cadeau, de hemèhçier...

?? Oh, si gentille...

– Merci, Patricia, merci tellement, oh...

Cramoisie, la pauvre. Et lui demander quoi ? La maquette de P-51 Mustang qu'il envisageait de construire en son honneur ? (avec zéro stabilo et un réacteur arrière gauche, pour faire – vu de face – comme le P de Patrycja... Et il l'appellerait Muzdang en l'honneur de sa petite chérie adoucissant les consonnes, si souvent...).

– Non, hum, euh... Gardez votre argent pour vous, si vous avez moins que le cinéma par semaine, ma pauvre... Et, euh... les filles doivent acheter des trucs, euh...

Ne pas rougir, pardon. Il n'y connaissait rien à ces histoires de tampax ou quoi, mais il savait que c'était une dépense féminine obligatoire, pardon...

– n... non, k... que p... pahdon, z... ze ête m... malfohmée, hatée...

Malformée ratée ?

– z... ze utilisse ba... n... ne sèhviète, gue n'ont besoin, l... les dames, p... pahdon... n... nulle, ze ête... p... pahdon...

???

– Patricia, chacun, chacune, est différent. Il y a pas les gens bien normaux et les nuls à mettre à la poubelle, non... Moi c'est vous que je préfère, au monde...

Rouge, cramoisie, la pauvre...

– m... mèhçi, oh... oh m... mèhçi, z... zéhah, m... moi z'aussi s... c'est vous ze p'éfèh... n'au monde...

???

???

Comme une déclaration d'amour, réciproque, contenue depuis des années...

– l... les madames, au... f... foyer social, où z... ze habite...

Elle logeait en foyer social, pauvre chérie ? Avec nourriture imposée, bruit et tout ça ? Oh...

– n'elles dih n... n'un cadeau p... pouh un homme, t... t'ois bozibinités...

Trois possibilités ? Non, des milliards, et rares étaient les maquettistes adultes comme lui (même chez les réalistes, plus courants que les inventifs dans son genre)...

– ou... ou bien m... mallon footbal...

Il a souri, de ce cliché amusant. Pour plein de mecs, certes, mais...

– ou... bèhceuse n'éclectique...

Une perceuse électrique ? Pour les pères de famille voulant ce côté bricoleur plutôt que les tâches ménagères ?

– ou ne photo ghande maname t... toute nue...

? « Femme à poil », oui pour les mecs lubriques, et « grande femme » parce que Patrycja, petite naine chérie, se considérait comme laideur absolue, peut-être, oh...

Et le silence, attendant comme son choix parmi les trois éventualités.

– Moi, ce que je préférerais au monde, Patrycja, c'est une photo de votre visage à vous, tellement cher à mon cœur...

Elle s'est toute empourprée, perdue. Et il a failli faire claquer ses doigts, de joie pure, à l'idée que la réponse allait évidemment être Oui. Mais incroyablement : souriante confuse, elle a fait Non !

– n... non, n... non...

???

– Non ? Vous refusez ?

Elle a secoué la tête, sans qu'il comprenne si ça voulait dire Non-confirmé, ou au contraire Non-à-ce-Non-donc-Oui. Euh...

– k... que s... si... s... si...

Silence.

– s... si... si...

Elle tremblait, pauvre chérie, toute secouée par l'émotion.

– si z... ze fais f... photo ne moi, z... ze voudha n... n'échanger f... photo de vous... oh, s... si beau...

???

Elle plaisantait ? Lui, beau ?

– ou... ou-i... et ne hèsteha z... ze n'achète k... cadeau ne vous... s... c'est auteu ch... chose... n... ne échanger ne... les places s... cihéma...

Oui, possible : payer le photographe, photos de chacun, et puis d'eux deux ensemble – debout se regardant de bas en haut et puis aussi : à la même hauteur, si elle montait sur une chaise et qu'il posait son menton sur son épaule toute douce... Et en achetant un petit Mustang, prix d'une place de cinéma...

– Oui, excellent, magnifique, j'accepte !

Elle a presque défailli, la pauvre, de bonheur débordant, impossible...

### TROIS PAPIERS ET UN CRAYON

Gérard était inquiet pour sa petite Patrycja, tellement triste souffreteuse, depuis deux ou trois semaines... Elle n'en parlait pas, et il respectait ses secrets, mais... Là, après leur cinéma du dimanche matin, il... a osé, pardon :

– Patricia... si... vous avez des problèmes... si je peux aider... vous pouvez me demander, si vous voulez...  
Elle a reniflé, faiblement. Avalé sa salive. Silence.

– m... m... ...  
Silence.

– m... mèhçi, z... zéhah...  
– Je peux vous aider ?  
Elle a hoché le menton, faiblement et c'était une excellente nouvelle...

– m... mais p... pas n... n'auzouhn'hui, z... ze n'a m... mesoin t... t'ois p... papiers n... n'un k'ayon...  
Pas aujourd'hui parce qu'elle avait besoin de trois papiers et un crayon ?? Quel rapport avec... ? (Il avait imaginé une peine de cœur – il ignorait tout de sa vie – ou des problèmes dans sa famille – son père malade ?).  
Enfin, ils se sont quittés ainsi, ce dimanche matin, et c'est le dimanche suivant qu'ils ont ré-abordé la question (avant la projection « Connaissance du Monde », même). Ils étaient allés s'asseoir un peu plus loin, sur un banc public – et elle ne touchait pas le sol, petite naine mignonne...

Elle a sorti de sa poche les trois feuilles, les a dépliées. Deux blanches et une manuscrite, avec une toute petite écriture propre timide, gentille...

– z... zéhah, k... qu'est-ce n... ne m'aider k... que v... vous p... pouvoih...  
? En quoi il pouvait l'aider ?

– s... c'est... z... ze vous l... lih m... ma lette n... n'ihisibe p... pahdon... et v... vous ne l'ék'ih b... bien... et... et moi z... ze peux hecopier d... de vous... n... ne mon ék'ituh... s... signer...  
Mh, elle pensait mal écrire (« illisible ») ? et voulait recopier/signer la retranscription qu'il ferait en Français académique ?

– Bien sûr oui, je suis heureux de vous aider. C'est des papiers administratifs ?  
Peut-être ne connaissait-elle pas ce mot, pardon (elle n'a pas répondu). Et elle a tendu le stylo, l'un des papiers blancs, et elle a dicté, doucement – lui écrivant, avec son carnet de chèques pour support.

– m... meu-s... sieu n... namé...  
"Messieurs dames," oui. Il a écrit, en s'appliquant.

– s... si ze m... mohte, s... c'est pas l... la faute m... mon zéhah...  
???

– Mh ?  
Elle a répété, sans rien expliquer. Incroyable. « Si je suis morte, ce n'est pas la faute de mon Gérard ».

– k... que t... tout ma faute... et... ze va mouhieh t... toute façon... henvoi... yée ch... chez les démiles... a... à Douai...  
Oh... Mais écrire, c'était l'aide principale qu'elle escomptait : « Que c'est tout ma faute, et je vais mourir de toute façon, renvoyée chez les débiles, à Douai. »...  
– et z... ze voudha n... ne monter d... dessus un banc... l... lui demander n... n'il me p'ende d... dans ses b'a... n... n'une minute... et... et moi mouhieh ne monheuh...  
Oh... Mais écrire, comme elle y comptait tant... « Je voudrai monter sur un banc, lui demander de me prendre dans ses bras, et moi je vais mourir de bonheur. »...  
– ze va l... lui dih... n'il peut m... me mette nan u... une poubelle, p... pas néhanger... lui, pahdon...  
« Je vais lui dire qu'il peut me mettre dans une poubelle, pour ne pas le déranger, lui pardon. »

– v... voilà s... ça n'êteu l... la faute p... pèhsonne...  
« Voilà, ce n'est la faute de personne ».

– n... nohmanement... ...  
« Normalement, »

– ze è... êteu m... mohte s... sous les houes du t'ain... m... mèhkedi...  
Oh... « je devrais mourir sous les roues du train mercredi... »

– ou... ne chaguin, p... penser z... zamais l... le hevoih, m... mon zéhah...  
Oh, pauvre chérie... « Ou mourir de chagrin, de penser ne jamais le revoir, mon Gérard ».

– a... loh... s... c'est m... mèhveilleux s... si ze m... mouhieh ne monheuh... et p... puis la poubelle...  
« Alors c'est merveilleux si je meurre de bonheur, avant d'être mise à la poubelle. »

– m... mèhçi, a... adieu... s... signatuh...  
« Merci, adieu. Signature : ». Mais... il avait les larmes aux yeux, pardon.

– m... mèhçi...  
Elle reprenait la feuille, le stylo, un peu tremblante. Et il l'a laissée faire, cherchant les mots, perdu, perdu.

– z... zéhah... è... est-ceu z... ze peut faih n... ne bise v... voteu stylo k... que vos doights ne tiendent...  
??? Elle voulait embrasser le stylo, qu'il avait tenu entre ses doigts ?? Amoureuse de lui, vrai ??

– Si vous voulez...  
Et toute toute émue, elle a fait une bise au stylo...  
– Et moi je peux vous faire une bise, dans les cheveux, pour remercier ?



Elle a rougi, très très fort. Mais réussi à faire Oui, du menton, le cou tout crispé, timide... Il s'est penché, bas, jusqu'à elle, et il a déposé une bise dans ses doux cheveux... Avant de se redresser, la regarder. Elle avait les yeux fermés, la bouche entrouverte, comme en extase absolue. S'attendant apparemment à mourir, de bonheur, déjà. Mais... non, elle restait là, bien sûr. Alors elle a entamé la recopie de sa lettre, doucement, posément. Et lui a cherché les mots à nouveau.

Peut-être dire quelque chose comme ça : « Patrycja, je ne crois pas que ça existe, mourir de bonheur, au mieux vous allez vous évanouir, et puis vous réveiller, les problèmes resteront entiers. » Mais comment le dire avec ménagement, tant son espoir à elle (d'euthanasie sans terreur) était fort ? Et sinon, elle allait se jeter sous un train, dans trois jour (peut-être parce que le transfert était imminent, dans quatre jours maintenant...). Que faire ? La supplier de ne pas se tuer ? Parce qu'il l'aimait, même s'il avait été le roi des cons de ne jamais le dire ? Traumatisé par sa sosie Lucie/Lucja, quand ils avaient quinze ans, le rejetant durement alors qu'il l'avait pensée amoureuse de lui (comme Patrycja)...

Soupir, pardon. Mais elle n'écoutait pas, toute concentrée sur son recopiage, attentif. Pauvre chérie. Pensant mourir dans trois minutes. Ou une minute après cette fin d'écriture.

Il envisageait de lui demander : « Patrycja, est-ce que vous acceptez de m'épouser ? » ou bien « est-ce que je pourrai venir vous redire bonjour à Douai, chaque mois, ou chaque semaine peut-être ? ». Ou encore « si vous n'avez plu' où aller, je vous invite chez moi, partager mon petit deux pièces, il y a assez de place pour deux je pense. » Mais elle risquait de croire à un projet de viol, elle risquait de le gifler, déçue immensément, ça pouvait être une fin du monde calamiteuse. Et sous le train, elle puis lui aussi... Que dire ?

Elle terminait la dernière ligne, et elle a signé, d'un petit « PNiezevska » petit et propre. Elle a rebouché le stylo, tremblante, tout près de la mort, pensait-elle. Et elle... elle lui a tendu la feuille qu'elle venait d'écrire :  
– s... c'est p... pouh vous... p... peut-être p... pas mesoin, s... si n'attende ne camion-p... poumelles d... demain... s... c'est juste s... si na poiche è n'en colèh... de dih qu'est-ce v... vous n'a faih... m... mont'ez l... le papier... l... la p'euve v... vous m... mèhveilleux, s... seunement...

Il a pris le papier, hésitant à dire « Non, non Patrycja, ne mourrez pas, attendez, on va trouver une solution... ». Mais déjà, elle... se levait, montait debout sur le banc, les joues toutes rouges souriante à demi. Mais... il ne pouvait pas, non, la « tuer », elle qu'il aimait, tant...  
– z... zéhah...

Elle semblait l'appeler à se lever, comme très inquiète qu'il refuse... la condamnant au suicide terrifiée, sous le train... Il a soupiré, plié en quatre la lettre, mise dans sa poche, et... Il s'est levé, tourné vers elle, et elle a paru immensément heureuse, au bord des larmes, de bonheur pur, oui. Et elle a esquissé le geste de lever les avant-bras, vers son torse à lui, mais elle n'a pas osé. Alors lui, doucement, il a pris ses coudes, tendrement, les a guidés vers la position dont elle rêvait... Et, toute timide peureuse, elle s'est penchée, se pelotonner contre ses avant-bras, contre son torse à lui, presque « dans son épaule », avec un soupir de béatitude... Et il l'a entourée, tendrement de ses bras, serrant son petit corps adoré, oh... Et le contact fabuleux de sa molle poitrine, oh... Il a fermé les yeux, et il lui caressait les épaules, les cheveux, il lui a fait une bise, près de l'oreille...

Aïe, elle... a semblé sans plus de forces, tombante. Morte ? Ou évanouie ? Il... il la retenait, debout entre ses bras, mais elle ne se tenait plus debout sur ses jambes, elle semblait partie...

Alors, avec mille précautions, il l'a déposée, allongée, sur le banc.

– Eh, mec ! Qu'est-ce y s'passe ?!

? Un monsieur, passant, ou spectateur du cinéma, pardon.

– Euh, mon amie a fait un malaise, ça va aller, pardon...

– OK, ah-ah-ah ! Ptiite naine mais gros nichons miam-miam ?!

Inerte, la pauvre, mais – comme il avait appris en cours de secourisme – il a mis le doigt sous ses narines. Sentant un faible souffle, ouf. (Il se voyait mal lui faire du bouche à bouche soufflant comme un bœuf – ni du massage cardiaque en lui arrachant les vêtements, soutien-gorge... pardon)...

Il était agenouillé au bord du banc, veillant sa petite chérie, évanouie, partie... Elle avait défailli, toute emportée par l'émotion immense de ce tout doux câlin, tous les deux...

Et il s'est passé peut-être trente minutes. Et puis une vieille dame a demandé :

– Elle se sent pas bien, la gosse ?!

– Ça va aller, mdame, merci, elle a fait un malaise...

– Faut appler une ambulance ?! J'ai pas d'téléphone, mais y doit y'avoir des jeunes qu'on ça, maint'nant !

– Ça va aller, je pense, merci...

Et puis le ciné a ouvert, et tous les gens là-bas sont entrés. Tous les deux à nouveau, lui et sa petite « morte ». Un long, long moment. Et puis... elle a tressailli, bougé, faiblement. Ses paupières ont clignoté, ses jolis yeux. Elle se « réveillait », revenait à elle. Perdue.

Lui parler, très doucement :

– ... Patrycja... je suis là... (gérard...)

Elle a tourné la tête, comme anxieuse perdue...

– z... ze ète m... mohte... ? s... ça n'ète l... l'auteu k... côté... ?

Que répondre ? Pour éviter qu'elle se jette sous le train...

– On dirait, oui.

Elle a refermé les yeux, avec un soupir de soulagement, immense...

– Mais c'est... moins simple que... « le Paradis », vous savez, qui est dit idéal tout ça... c'est un peu comme si les choses continuaient, différentes mais menaçantes un peu...

Elle écoutait, attentive mais comme « apprenante », sans éveil critique, pardon (pardon de profiter de sa crédulité, en position de faiblesse – et en général aussi, elle que les clients méchants, de la pâtisserie, traitaient de débile mentale, autrefois... avant qu'ils se voient au cinéma, plutôt, cette année...).

– Peut-être que vous allez venir habiter chez moi, Patrycja...

Elle a rougi, souri, confuse perdue...

– k... k...

Silence.

– que n... n'ici, au... au Ciel, z... ze n'ête u... une f... femme ? g... gahnde... ? b... bien fohmée... capabe ne hende v... vous heuueux... ? p... plu' u... une angelle démile ? p... pahdon... pahdon...

?? Il a souri.

– Je veux pas que vous deveniez grande comme un homme, c'est tellement moins mignon... Je vous préfère toute petite, mon adorée. Je vous aime, Patrycja...

Cramoisie, la pauvre, les yeux fermés... Comme les paupières gonflées de larmes.

– z... ze v... vous aime, z... zéhah...

Oh... Et il aurait voulu l'embrasser, mais il n'osait pas (n'ayant jamais fait ce geste de toute sa vie)... Et il y avait le temps...

Enfin, il se demandait s'il devait la ramener chez lui maintenant, directement, ou bien s'ils devraient passer au foyer social féminin, pour qu'elle prenne une valise, ses vêtements de rechange, nuisette et tout... Ou ils pourraient acheter, mais euh... les grands soutien-gorge pour petite naine étaient peut-être complexes à trouver. Et dangereux à demander en magasin, si les affaires sociales les poursuivaient, pour « enlèvement », « soustraction à l'autorité de tutelle »... Il a soupiré, pardon.

## ASSOCIATION DE TENDRE-FAITEURS ?

Entre Gérard et sa petite pâtissière chérie, tout n'était que non-dit, depuis trois ans et demi. Ils étaient silencieux, se souriaient, seulement. Il imaginait qu'elle était amoureuse de lui en secret, pareil en face, mais il savait qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce genre de délire (cela lui avait coûté la vie au lycée, avec sa sosie Lucja, quatorze ans plus tôt...). Il prenait simplement la défense de sa petite pâtissière quand des clients méchants l'insultaient, et ça la faisait rougir, remercier, adorable, et puis c'est tout – elle était toute confuse, mignonne, et puis voilà, simplement – mais elle devait avoir mille amants, comme Lucja devenue adulte...

Mais en ce 10 Mars, l'incroyable s'est produit, à l'occasion de sa visite numéro 141 : elle a pris la parole pour lui dire quelque chose (il n'y avait pas d'autre client derrière, ce soir) :

– m... me-s... sieu... è... è... è...

Oui, petite bégue mignonne, il attendait la fin de la phrase, simplement.

– è... est-ceu v... vous n... n... n'association... ?

?? Est-ce qu'il faisait partie d'une association ? Genre association de consommateurs, pourchassant les commerçants ? Oui, elle semblait demander ça peureusement, inquiète timide...

– Est-ce que je fais partie d'une association ?

Incroyablement, elle a souri, comme heureuse de cette réponse. Comme si elle avait pensé qu'il ne comprendrait jamais la question.

– ou... ou-i... ?

Il a cligné des yeux, pardon. Euh... que répondre, pour la rassurer ? ou bien...

– Euh, je fais pas partie d'une association qui veut du mal aux pâtisseries, ne craignez rien.

Elle a cligné des yeux, baissé les paupières. Silence. Apparemment, ce n'était pas ça, sa question.

– Non, le sens de votre question... c'était autre chose ?

Elle a avalé sa salive. Silence.

– s... c'est m... ma tutelle...

? Elle était sous tutelle ?? Elle traitée de débile mentale, et n'étant au magasin qu'une demi-journée par semaine... pas « employée », juste en insertion professionnelle ? pauvre chérie... (Lucja était dernière de la classe, pour lui c'était un charme supplémentaire, pas une tare...).

– n... n'elle dih... t... touss l... les gens n... nohmals n... ne ête n... n'association... p... p...

Devenant toute rouge... Et sa voix n'était plu' qu'un murmure :

– p... pouvoih v... vous hevoih... n'en nehoh n... ne madasin...

Oh, elle espérait le revoir en dehors du magasin ? Par exemple en s'inscrivant à une association dont il serait membre ?

– Je comprends, oui, merci.

Elle a paru heureuse, d'être approuvée. Ayant craint de se faire jeter ? Comme Lucja l'avait jeté, lui ?

– Et... vous demandez ça à... plein de clients ? pour vous faire une idée ?

« Où rencontrer des gens » (un peu connus) était peut-être une instruction de la tutelle, sociale. Mais elle a fait non, en rougissant encore.

– n... non, s... seunement v... vous n... ne pluss z... zentil k... quéqu'un du monde...

Lui « le + gentil du monde » ?? (selon elle...).

– Oh, merci, merci...

Rouge, la pauvre.

– Moi je trouve que c'est pas moi la personne la plus gentille du monde, c'est vous...

Rouge...

– Et euh, je fais pas partie d'une association mais... je serais heureux de m'inscrire à une association, avec vous... On ferait connaissance, un peu...

Il a cru qu'elle allait s'évanouir, de bonheur...

– Qu'est-ce qui vous intéresse, dans la vie ?

Elle cherchait l'air, encore toute retournée par son « acceptation », de se revoir, en dehors du magasin...

– Mh... ?

Il ne s'imaginait pas une « association de malfaiteurs », elle était si honnête gentille. Ni une « association de bienfaiteurs », puisqu'elle semblait persuadée que le monde entier était méchant (sauf lui...).

– z... ze s... sais p... z... ze pas n... n'impohtante, s... seunement v... vous...

? Oh, adorable, toute effacée mignonne...

– Euh, moi j'ai pas de sujet bien précis... c'est pour ça que j'étais pas (pas encore) membre d'une association, mais... on pourrait créer une association, nouvelle...

Elle semblait comme éblouie, buvant ses paroles... Il a souri :

– Par exemple, l'Association Lilloise des Adorateurs de notre Petite Patrisière...

Elle a rougi, immensément, encore...

– Ça vous dirait, d'être notre présidente d'honneur, de l'association ?

Toute confuse timide...

– s... ça k... coûte ch... chèh... ? z... ze sais pas s... si ze n'avoih... a-ssez...

– Pour vous, ça serait gratuit.

- Comblée, éperdue...
- Simplement, vous signeriez des photos dédiées, de vous-mêmes, ça serait le cadeau de bienvenue, de tous les membres...
  - Elle cherchait l'air, comme prise totalement au dépourvu, n'ayant jamais imaginé le millième de tant d'honneurs, envers elle...
  - p... pèhsonne s... ça n... n'intéhesse...
  - Si : moi, et tous les gens qui me ressemblent...
  - Rouge, pauvre chérie...
  - p... pèhsonne...
  - On verra, s'il y a d'autres gens, qui viennent s'inscrire. On pourra se réunir le dimanche matin, par exemple, dans un café bar de la rue ici...
  - ch... chaque s... semaine... ?
  - Oui, chaque semaine.
  - Elle a tressailli, comme de bonheur intense, foudroyant...
  - et p... pouh n... nes siékeu d... des sièk... ?
  - Il a souri.
  - Oui, a priori, on peut prévoir comme ça : c'est une association pour toujours, pour les siècles des siècles...
  - n... ni m... mille ans... ?
  - Oui, cent fois cent, ça fait dix mille, je crois. Bravo, à ma petite mathématicienne préférée...
  - Rouge, elle était...

## LETTRÉ EXTRA-PROFESSIONNELLE

Expéditeur : Gérard Necey – 27bis impasse Mickey Newbury – 57030 Lille

(jérar nésé – 27bis îpas miké nyûbei – 57030 lil)

Destinataire : Foyer Social De Honchajoux (A L'ATTENTION DE Patrycja Niezewska) – 63 quai Saint-Jean – 57050 Lille

Lettré numéro 1 (en français de l'école) :

• Chère Manemoiselle Niezewska,

- A) Vous trouverez dans cette enveloppe deux feuilles : la numéro 1 en français de l'école, la numéro 2 disant exactement les mêmes mots dans votre écriture à vous, que j'ai apparemment déchiffré, avec facilité et admiration pour vous. En vous donnant les deux, ça vous fait une base pour comprendre la distance entre les deux, les correspondances, on m'a raconté que comme ça en Egypte, ce qui a permis de tout comprendre l'écriture d'autrefois là-bas, c'était un même texte en écriture égyptienne et « normale » pour les gens des écoles. En fait, je résume la clé de conversion Patrycja/école : á/an-en-am-em, é/eu, î/in-un, ô/au-ô, û/ou, ô/on, c/ch-sh, -/h, k/c-k-q (et peut-être ny/gn, ks-gz/x). Votre adresse « comme vous écrivez/lisez » et « comme écrit la sécurité sociale », ça permettait d'y accéder merci, mais cette grande lettré vous le confirmera j'espère.
- B) Vous vous excusiez très tristement de « ne pas savoir lire », mais, manemoiselle, je pense sincèrement que les maîtresses d'école vous ayant dit ça sont criminelles idiotes. Ce qu'il y a, c'est que vous avez inventé mille fois mieux que l'écriture des écoles, et alors les autorités sont jalouses, en colère, et vous ont écrasée, injustement. Moi je suis de votre côté, complètement, sur ce sujet. Pardon, à cause des automatismes après une douzaine d'années d'école et rabâchage, ça fait que j'écris avec moins d'effort dans mon « ancienne langue », mais je trouve que la vôtre est beaucoup beaucoup mieux, merci.
- C) A la pâtisserie, j'ai été très étonné que vous me répondiez votre adresse sur ce mode double, mais j'en viens maintenant au fond du sujet : la lettré que je voulais vous écrire, ce que j'ai énormément besoin de vous dire, manemoiselle. Et tout d'abord, pourquoi une lettré et pourquoi l'envoyer chez vous plutôt que la donner au magasin ? Il faut que je m'explique. Manemoiselle, vous exercez le métier d'employée en pâtisserie, vendeuse (au moins le vendredi après-midi, quai Saint-Jean) mais je me doute qu'il y a des « obligations professionnelles » vous bloquant toute, dans vos réactions aux gens. Vous n'avez pas le droit de chasser les clients, peut-être, pas le droit de leur interdire de revenir. Alors, en écrivant « à la maison » à la jeune fille que vous êtes personnellement, je ne m'adresse pas à l'employée coincée, cadenassée, mais à la personne que vous êtes, à votre pensée et à votre cœur (dans tous les sens de ce mot : compassion ou tendresse).
- D) Manemoiselle, j'hésite à vous le dire depuis les trois ans et demi qu'on se connaît, un peu, vous et moi, mais je suis amoureux de vous, éperdument, pardon... Si c'était réciproque comme j'en rêverais (pardon), je vous demanderais aussitôt en mariage, bien sûr. Mais, bien plus vraisemblablement : ce n'est pas réciproque, et je vous demande ici ce qu'il est mieux de faire. Soit vous laissez tranquille et ne plu' jamais chercher à vous revoir, ni à la pâtisserie ni ailleurs... Soit envisager une camaraderie innocente, boire un verre ensemble dans un bar près de chez vous, une fois par an, se dire bonjour sans trop vous déranger mais cette date serait pour moi « toute ma vie », pardon.
- E) Ainsi, manemoiselle, je cesse de mentir (je ne venais pas du tout par fidélité envers un gâteau), et en même temps j'essaie de déranger le moins possible, en respectant vos amours et votre vie, bien sûr. C'est mon idée de l'amour : ne pas exiger, ne pas vouloir posséder, mais avoir simplement de la tendresse profonde en soi, sans déranger l'être aimée.
- F) Il faut aussi que je vous avoue un point pas « propre », pardon, dans ma passion envers vous. Je vous aime vous, vous seule au monde, et je ne suis pas d'accord avec les gens méchants qui vous insultent, mais... tout ça vient en fait d'une autre fille, pardon. Quand j'avais quinze ans, il y a quatorze ans en arrière, je suis tombé amoureux d'une jeune fille ayant exactement votre visage (c'est peut-être en ce sens que je vous trouve « la plus jolie fille du monde » même si peut-être vous-même n'en êtes pas persuadée). Elle était la plus petite du lycée, traitée comme vous de naine. Elle était la dernière de la classe, traitée comme vous de débile. Elle était d'origine polonaise, Lucja, comme vous Patrycja, et pareillement traitée de bougnoule polak. Elle était lente et faible, comme vous traitée de tortue anémique. En vous défendant contre les méchants, en un sens, je n'étais pas généreux mais je me réfèrais à une autre, pardon. Mais elle m'a méchamment rejeté, quand vous me souriez si gentiment, et je vous préfère vous un million de fois à elle. Simple-ment, l'expérience faisait que je me disais : « l'idéal c'est de ne jamais dire mon amour, ne pas recommencer la même erreur qu'avec Lucja », mais... après avoir menti trois ans et demi, vous adorant en secret, j'ai pensé devoir avouer, pour être rejeté normalement, ou peut-être pour envisager une camaraderie magnifi-quement (sans parler d'un amour réciproque, bien sûr impossible – je sais n'être ni beau ni riche ni dominant champion ni danseur et peut-être impuissant pardon, innocent en tout cas).

J'espère que vous me répondrez par lettré, je ne pense plu' venir jamais vous déranger au magasin, pardon.

Tendrement vôtre,

GérardN

\* \* \*

Expéditeur : Patrycja Niezewska – Foyer Social De Honchaujoux – 63 quai Saint-Jean – 57050 Lille

Destinataire : Gérard Necey – 27bis impasse Mickey Newbury – 57030 Lille

Lettre numéro 3bis (transcription en Français usuel, par Gérard, de la lettre de Patrycja) :

*Oh mon cher cher Gérard oh,*

*Votre lettre je l'a relire mille fois et pluss encore, avec les yeux qui pleurer de bonheur à l'infini. Merci à n'infini du monde, pour cette lettre la pluss belle du monde.*

- A) *Gérard, votre lettre numéro 2, c'est la toute première fois, ne toute ma vie, quelqu'un il écrire que je comprende... Et en plus sans colère et vous ne z'espliquez si gentiment, sans crier sans m'insulter, comme un bonheur infini, impossible...*
- B) *Même si je n'avoir bonheur immense lire tous ces mots de vous, en clair pour moi z'incroyable, je veux pas vous faire du mal de votre vie : il faut pas me suivre, que tout le monde sera être en colère de vous. Pour les autres gens, il faut rester de écrire normal compiqué, comme vous savoir ne faire, merci, pardon.*
- C) *Pour de la maison ou de le magasin, c'était pareil pour moi, tout à fait : je croyais je pas le droit vous parler, ou bien vous plu' jamais revienne, que pas le droit pardon. Et je n'a pas beaucoup pensée mais je n'a un cœur, très grand, de tendresse (je sais pas qu'est-ce ça veut dire le mot compassion pardon – une madame du foyer social, que bacheyère intennigente, elle m'a répondre mais je n'a rien comprende pardon, de qu'est-ce ça veut dire en vrai).*
- D) *Gérard, depuis trois ans et demi que je cache dans mon cœur caché, mais je être amoureuse de vous, à infini du monde, pardon... Je crois c'est impossible tout à fait que pareil pour vous impossible bien sûr, et vous ne dire marier de moi pour rire seunement bien sûr, mais ça être le pluss grand bonheur de rêve ne toute ma vie, entière, merci tennement...*
- E) *Oui, monsieur Gérard, que je dire ici de avouer c'est bien, de plu' mentir continuer pardon. Oui je respecte vos amours et votre vie, que je veux pas déranger. Vous avoir raison de l'amour une fille bien (ou pas bien mais que essaye presque bien) c'est pas exiger vouloir, seulement garder sa tendresse sans déranger oui, je pas connaitre les mots le dire mais je vous mercie à n'infini le dire ces mots que mon cœur il comprende, tennement.*
- F) *J'espère madame Lucja elle va revienne votre amour, tennement que vous méritez la celle vous préfère du monde entier. Elle bien sûr mieux, presque naine débile et pas tout à fait naine débile pardon comme moi pardon. Je être tennement z'heureuse je lui ressembe un peu, presque, moi. Au lieu que être une moins que rien, être comme la numéro deux, qui ressembe lacelle vous aimez. Je me doutais quèqè chose comme ça depuis le premier jour, que vous me regardez tennement gentiment, alors que moi très laide et pas intéressante pas bien du tout, alors je comprende je ressembe à une quèqu'un vous connaitre, mieux bien sûr. Mais je a pas comprende pardon qu'est-ce vous ne dire de vous : en vrai, vous être le pluss beau du monde, le pluss gentil à n'infini, et toutes les filles du monde elles n'être amoureuses de vous automatique bien sûr.*

*Je n'a mon cœur qui cogne très fort mais mes yeux n'ils pleurer que vous dire de plus jamais revienne oh. Je rien comprende pardon. Je z'heureuse à mourir, perdue, pardon.*

*Tendrement vôtre,*

*PatrisyaN*

\* \* \*

Expéditeur : Gérard Necey – 27bis impasse Mickey Newbury – 57030 Lille

Destinataire : Foyer Social De Honchaujoux (A L'ATTENTION DE Patrycja Niezewska) – 63 quai Saint-Jean – 57050 Lille

Lettre numéro 4 (en français de l'école) :

*Ma très très chère petite Patrisya,*

*Merci infiniment pour votre lettre, merci... Et je vous rassure tout de suite : je veux vous revoir, je vous donne rendez-vous dans 10 jours, samedi matin le 23, vers 9 heures, entre la pâtisserie et l'abribus du quai, par exemple sur le banc public à mi-chemin, s'il est libre.*

*Patrisya, je n'aime plu' du tout la très méchante Lucja, c'est vous et vous toute seule que j'aime, à l'infini. Je vous re-expliquerai ce que c'est, le mot « impuissant » (à propos de moi) : incapable de vous donner du plaisir mâle et des bébés naturels, mais si vous n'êtes pas fâchée quand même : je vous demanderai en mariage, je le confirme, à 100%.*

*Si vous avez un empêchement le 23, pas de problème : écrivez-moi une autre date, un peu loin, et j'aurais le temps de vous répondre Oui (ou Non-désolé avec encore une autre possibilité).*

*A bientôt, mon adorée petite chérie...*

*JéranN*

\* \* \*

Expéditeur : Patrycja Niezewska – Foyer Social De Honchajoux – 63 quai Saint-Jean – 57050 Lille

Destinataire : Gérard Necey – 27bis impasse Mickey Newbury – 57030 Lille

Lettre numéro 5bis (transcription en Français usuel, par Gérard, de la lettre de Patrycja) :

*Oh mon amour Gérard,*

*Merci à infini votre rendez-vous le 23, que je dire oui oui oui bien sûr. Et si je serais pas viendre c'est je être morte sans faire èsprès, de une voiture renversée ou quèque chose pardon.*

*Gérard, une madame me èsplique c'est quoi de un homme impuissant elle rigole très très fort de nul elle dire mais moi c'est ne contraire : que je être une ratée, malformée (comme angelle débile pas capable ne rende un homme heureux, elle dire la docteur chez les débiles), et si vous rien dire obligatoire des madames que faire toutes nues, c'est comme l'incroyabe merveilleux il devindre vrai... Gérard, en vrai je rien qu'une petite naine de moins que rien, mais si je pourrais monter sur une chaise, jusqu'à mettre mon visage dans votre épaule (si vous acceptez ne moi), je vous donnera miyards kilos ma tendresse infinie... Si je seras pas morte de bonheur pardon.*

*Amoureusement vôtre,*

*Patrysia*

\* \* \*

Mot officiel à l'usine de Gérard :

*Gérard Necey et Patrycja Niezewska vont informer s'être pacsés le 29 Janvier, n'ayant pas eu les autorisations administratives pour se marier.*

### TENTATIVE CONSOLATRICE

Comme il le craignait, Gérard a retrouvé « toute larmoyante » sa petite Patricia chérie, ce dimanche encore. Comme la semaine passée. Et jamais, depuis trois ans et demi qu'il la connaissait, depuis un an qu'il la revoyait au cinéma plutôt qu'à la pâtisserie, elle n'avait montré pareille détresse – silencieuse à sa façon effacée gentille...

Il aurait pu, comme la semaine dernière, ne pas imposer des questions ou quoi, être seulement là si elle demandait de l'aide ou quoi, mais... la sachant timide, toute toute timide, il se demandait : oserait-elle demander si elle avait besoin (d'aide ou quoi) ?

– Patricia...

Elle a soupiré, faiblement, hoché le menton. Silence.

– Patricia, je... respecte vos secrets, votre vie...

Silence. Sans qu'elle réponde quelque chose comme « Oui, j'espère bien ! Restez à votre place, Gérard ! »

(ou « j... géhah », à sa façon, oui).

– Simplement, je voulais vous dire... Si vous avez besoin d'aide, ou d'être consolée, ou quelque chose...

Elle a fermé les yeux, fort, comme pour retenir une grosse grosse vague de larmes. Silence.

– Je suis là, Patricia, et je ferai n'importe quoi pour vous. Si vous avez besoin.

Oups, les larmes s'échappaient, de la paupière gauche, et puis de l'autre aussi, pardon...

– m... m... mēhci, j... géhah, n... n'infini...

– Merci, de vos remerciements...

Elle reniflait, s'essuyait les joues, toute maladroite honteuse, pauvre petite chérie... Et puis il y a eu un long très long silence, mais pas du tout parce qu'elle semblait inerte, ailleurs, se contrefichant de sa proposition. Non, elle semblait chercher les mots, avec la terreur de mal dire ou quelque chose... Silence.

– j... gé-hah...

– Oui, Patricia.

Elle a respiré, les yeux fermés. Comme rassemblant une dernière fois ses phrases péniblement préparées, incertaines...

– j... géhah...

– Oui.

– k... k... qu'est-ceu n... ne faih... s... si...

Silence. Hum. « Qu'est-ce qu'il faut faire si ? Si quoi ? Etait-ce des problèmes administratifs, ou de famille, ou de sa vie personnelle à elle (ses amours éventuels) ?

– s... si n... n'une fille...

Silence. Il attendait. Une fille comme elle ou une autre ?

– n... ne f... folle z... z'amouheuse ne vous...

??? Non... ça existe pas.

– n... n'elle est henvoyée nans une auteu v... ville... p... plu' v... vous hevoih... z... zamais...

Et ça voix s'était effondrée, comme un point final. De question. Euh...

– Patricia, je... voudrais vous aider, je le jure... Simplement, moi c'est un peu différent : aucune fille a jamais été amoureuse de moi...

– s... si...

??? Il a attendu la suite, au cas où elle veuille dire « si c'était le cas (faites un effort d'imagination, allez !), essayez de vous imaginer dans cette situation, à la place de mon chéri » – avec « si » = « if » anglais. Il ne croyait pas au sens « si ! autrement dit : je conteste votre non » – avec « si » = « yes » anglais. La langue française est pas claire, pourrie, pardon.

Mais le silence durait. Et ça semblait confirmer la deuxième hypothèse. Donc « si, il y a eu au moins une fille folle amoureuse de vous », et... comme ils n'avaient aucun ami en commun (comme ils semblaient n'avoir aucun ami, en dehors de leur silencieuse proximité à eux deux), euh...

– Vous... voulez dire que vous êtes folle amoureuse de moi ?

Il disait ça à moitié en plaisantant, pardon. La situation n'était pas drôle mais ça appelait un sourire et une clarification « non, bien sûr, je voulais dire que » (ou « n... non, z... ze vounais d... dih... que... »).

– ou... ou-i, p... pahdon, s... sans déhanger...

???

– Non, bien sûr, c'est le contraire : c'est moi qui suis amoureux de vous, en secret, pardon...

Elle s'est toute empourprée, retenant un sourire confus... Longtemps, perdue. Que dire pour la détendre ? pardon...

– Je dis pas ça pour rire. C'est immensément sincère, Patricia, je le jure. Pardon.

Cramoisie... La pauvre. Et de longues minutes ont passé comme ça, sans un mot. Mais il ne savait pas comment conclure, miraculeusement ou quoi.

– Patricia, si... on est amoureux, l'un de l'autre...

Grosse vague de confusion encore, pauvre chérie...

– Ou « puisque » on est amoureux, l'un de l'autre, merveilleusement...

Rouge...



– On va se revoir, tous les deux, c'est sûr... Ou bien en allant voir l'autre dans l'autre ville... en train, par exemple, train et bus, ou taxi...

Elle respirait, fort, dodelinant un peu, comme au bord de la syncope... Pauvre chérie... Il hésitait à finir la phrase, du coup. Allez, quand même, en s'excusant pour ces « trois ans et demi de retard, de silence », pardon...

– Ou bien on va se marier, tous les deux, et vous resterez avec moi, sans être renvoyée nulle part...

Elle a avalé sa salive avec un drôle de bruit, pardon.

– n... non...

Mh ?

– Non, oui : non, pas renvoyée... Ouf.

Elle a fermé les yeux plus fort, comme cherchant – de toutes ses petites forces – à formuler des phrases entières encore.

– n... non, p... pas v... vous mahier...

???

Hein ? Et ce n'était pas elle qui refusait de se marier, elle semblait dire que c'était lui, qui ne devrait pas se marier ou quoi... (???) Pourtant, il n'était pas comme les jeunes loups lubriques, en chasse de multiples femelles, refusant de se caser : il était vieux garçon innocent, trouvant une aubaine fabuleuse en cet amour inespéré...

– k... que p... pahdon, z... ze n'auhais d... dû vous dih... n... ne t'è longtemps... z... ze pas capabe n... ne hende un homme eu... heuheux...

Il a souri. Pauvre chérie, toute timide complexée (peut-être parce que naine et traitée de débile mentale)...

– Si... Vous verrez...

Mais elle faisait Non, de la tête.

– z... ze ète m... malfohmée... hatée... p... pas capabe...

Oh, avait-elle eu une expérience malheureuse, une première aventure sexuelle s'étant mal passée (et ça pourrait lui arriver à lui aussi pareillement, pardon).

– s... c'est l... la docteu... n'elle a dih... ch... chez les démiles... où ze n'étais a... avant... c... « comme n'angelle démile, ah ah ah », n... n'elle dih...

Oh... Mais ça ne changeait rien, à son amour à lui, pas lubrique mais sentimental...

– C'est mon cœur qui vous aime, Patricia, de tendresse, pure... Je... je suis pas un chimpanzé en rut, qui voudrait arracher vos vêtements, vous défoncer le ventre, non... Je... je peux vous faire une bise ?

Elle a tressailli, toute. Le cou tout crispé, toute coincée la pauvre. Mais elle a trouvé la force de faire Oui. Alors il s'est penché, très bas, jusqu'à sa petite naine chérie. Et il lui a fait une bise dans les cheveux (tout doux...), et une sur l'oreille (adorable...). Avant de se redresser.

Mais... elle vacillait, au bord de l'évanouissement, d'extase ! Il lui a pris les épaules, pour la soutenir.

– Ça va, Patricia ?

Elle respirait fort, perdue, toute.

– z... ze va m... mouh... n... ne monheuh...

– Sshht... détendez-vous... Tout va bien. C'est juste un très grand bonheur, qui nous tombe dessus, même si on a pas l'habitude, du tout.

Elle a fermé les yeux encore, elle respirait. Et elle tremblait, sous ses mains lui tenant les épaules, solidement, tendrement...

Silence. Devait-il lui expliquer, se justifier ? Ces larmes qu'elle avait connues étaient entièrement de sa faute, il aurait dû déclarer son amour bien plus tôt (« C'est au garçon de faire le premier pas », dit l'adage). Pardon. Il pouvait expliquer : il avait été traumatisé par Lucia, au lycée, qu'il avait crue pareillement « comme amoureuse de lui » mais qui l'avait envoyé promener quand il avait tendu la main. Lucia, la sosie parfaite de Patricia (de visage, même si un peu plus grande, un peu plus scolaire – mais quand même traitée de naine et débile par les profs et leurs camarades...). Enfin lui, ayant raté sa tentative de suicide, deux fois, il avait conclu qu'il ne faut jamais jamais tendre la main, quand on n'est pas beau, ou pas viril, ou ce que les filles cherchent...

– m... mais...

Elle aussi semblait réfléchir de toutes ses forces, pour réussir à admettre le miracle...

– m... mais z... ze pas savoih n... ne tuisine...

La cuisine ?

– n... nes démiles p... pas le droit l... le feu... le n'éhectique... de hepassage... z... ze nulle, n... nulle, p... pahdon...

Il a souri.

– C'est pas grave, ma chérie. Je fais la cuisine pour moi-même, alors je la ferai pour deux, pas de problème. Et je rentrerai à notre appartement à midi, sans plu' manger à la cantine, de l'usine, pas de problème. Et... pour les plis aux vêtements, moi ça me dérange pas – j'ai jamais réussi à faire le repassage, et je donnais seulement au Pressing une tenue par semaine, pour aller voir ma petite Patricia chérie...

Elle a rougi, très fort, encore.

– Enfin, si on est mariés, soit : on acceptera les plis, c'est pas grave ; soit : on donnera tout au pressing, on verra...

Ravie, soulagée, réconfortée, et c'était merveilleux...

– m... mais l... la docteu... ne dih...

Mh ? Quelle doctoresse ? Celle de « chez les débiles » dont elle avait parlé tout à l'heure ?

– n... ne dih... p... pas impossible t... tout à fait, k... que nes mains n... nes seins, b... bouche et... et fesses...

? Elle reparlait de trucs sexuels ?  
- m... mais n'elle dih... s... sale d... doulouheux, m... mais moi ne z'assepte t... tout p... pouh voteu m... monheuh...  
Hum, euh, il n'y connaissait rien lui, pardon. (Enfin, il serait immensément heureux de caresser sa lourde et molle et douce poitrine, Patricia, euh...).

- m... mais n'elle dih... p... pouh une n... naine, p... peut-ête p... pas possible m... même ça...  
- On verra, c'est pas grave. Je t'aime, Patricia...  
Elle a de nouveau avalé sa salive avec un drôle de bruit, pardon.

- z... ze... ze t'aime z... zéhah...  
- Merci, oh merci, ma chérie...  
- m... mèhçi... n... n'infini...  
Oui. Enfin, il se sentait quand même coupable :  
- Tu n'es pas en colère que j'ai tellement tardé ? à te dire mon amour...  
Elle a fait Non, timide, comme heureuse.

- z... zuste m... mèhveilleux, n... n'incoyabe...  
Oui, sa connerie à lui était incroyable. Mais il avait la chance infinie qu'elle le pardonne...

#### CONVERSATION SEMI-MATHEMATICO-LOGIQUE

Gérard est venu cette 141<sup>e</sup> fois à la pâtisserie sans penser que ce serait un jour différent des autres. Simplement revoir sa petite pâtissière secrètement chérie, l'admirer si jolie, échanger quelques politesses et s'en retourner, c'était le programme, habituel.

Mais, pendant qu'elle emballait le petit flan « 6 parts » de son week-end à venir, comme chaque vendredi soir, aujourd'hui elle a parlé :

– m... me-s... sieu, z... ze v... vounais v... vous nemande...

– Mh ?

– è... è... est-ce v... vous b... bien n... ne calcul... ?

?

– Euh, j'étais brillant en calcul mathématique, en invention mathématique, réfutation mathématique, mais je connais rien aux calculs financiers ou économiques.

Elle a cligné des yeux, comme étonnée et... son sourire, presque, semblait indiquer qu'elle était contente de la réponse.

– b... bhillant... ?

– Il paraît, pardon. Je peux vous aider pour quelque chose ? Vous suivez des cours du soir ? Vous avez des exercices à la maison ?

Il s'attendait à ce qu'elle réponde Oui, et il espérait pouvoir devenir son Professeur particulier (gratuit, trop heureux de mieux la connaître, oh...).

– n... non, p... pahdon...

Ah. Euh, alors quel était le sens de sa question ? Il attendait, patiemment. Mais elle a relevé les yeux, en catastrophe, vers la vitrine, où trois personnes regardaient les gâteaux, prêtes à entrer – interrompant brutalement leur conversation, pardon... Il aurait pu dire « on en reparlera la semaine prochaine, si c'est pas urgent, et s'il y a personne d'autre derrière, et personne qui entre », mais...

– Manemoiselle, si vous voulez... Il est dix huit heures cinquante, environ, le magasin va bientôt fermer. Je peux aller prendre un verre au bar à côté, une demi-heure, et si vous voulez qu'on discute de calcul ou quelque chose : venez me rejoindre, quelques minutes...

Elle a rougi, mais pas répondu assassine « mon amour vous casserait la gueule ! », non.

– m... mèhçi, n... n'infini...

– Merci.

Et les trois personnes, décidées, entraient, leur conversation « personnelle » (à eux deux) était finie.

Enfin, elle est venue au bar (où il est allé, pour la première fois), et leur conversation a repris, gentiment – après qu'il lui ait offert un verre, de jus d'orange comme lui.

– m... ma quesnion, s... c'est... c'est m... moi, t... tout ne monde ne dih... ze ète n... n'une moins que hien...

? Oui, elle était souvent traitée de nulle, débile, crevure, moins que rien, et il prenait toujours sa défense, elle le savait, mais quel rapport avec le calcul ?

– et... et hien s... c'est z... zého... m... moins que hien, k... comment... ? s... c'est b... bozibe... ?

Il a souri, gentiment.

– C'est une façon de parler. Vous connaissez les températures, de l'air ?

Elle a fait Oui, faiblement.

– A zéro degrés, l'eau devient glace, et il y a « vers le haut », plus chaud, 5 degrés, 20 degrés, 100 degrés... et il y a « vers le bas », plus froid, « moins » 5 degrés, « moins » 20 degrés. Les nombres négatifs, ça s'appelle, en dessous de zéro.

– m... moi n... nédative... ?

– Euh, je voulais juste vous expliquer le principe « moins que zéro, possible ». Ça veut pas dire que vous êtes négative, vous, non. Enfin, « être négatif », en psychologie, ou en langage courant, je sais pas ce que ça veut dire.

Elle a cligné des yeux, très attentive, très intéressée. Alors il devait continuer, essayer... Expliquer « négatif » ?

– Dans ce que j'ai entendu, à mon travail, les chefs ils disent que les gens « positifs », c'est ceux qui sont optimistes, qui croient que tout va bien se passer. Et les négatifs c'est les pessimistes, ceux qui voient les problèmes, qui pensent que ça peut mal se passer. Moi je suis classé négatif, pardon.

Il avait craint qu'elle fronce les sourcils, avec un dur mot comme « Moi je préfère les hommes positifs, tous mes amants sont positifs (en caractère, pas en infection sexuelle) »... Mais elle a rougi, souriante confuse mignonne.

– k... comme moi... ?

Il a souri.

– Oui, manemoiselle, on se ressemble, vous et moi, de caractère : calmes, pas bavards, discrets...

Elle semblait comme « au septième ciel », et c'était incroyable que ses mots, qu'il disait un peu n'importe comment, la rendent heureuse. Miracle...

– m... mais...

Aïe ? (Et silence, seulement).

– Oui ?

– de t... tempénatuh... mille deghés, nix mille... jusque n'infini... ne positif... et... et... ? en négatif, k... comment ça faih... ?

– Pareil. On apprend ça au lycée : la droite des nombres va de « moins l'infini » vers zéro, et de zéro vers « plus l'infini »...

Elle a baissé les yeux, comme un peu triste soudain. Etrangement.

– Non ? Ça vous gêne ?

Elle a plissé la bouche en une petite moue délicate, sans trouver les mots. Silence.

– z... ze n'espèh... vous n'allez t... t'ouuer, n... n'avoïh uneu z... z'amouheuse k... que vous méhite, n... n'infini n... négative...

??? Il a souri.

– Je sais pas si ça existe. En tout cas, c'est pas mon idéal : moi je préfère vous, un petit peu négative, parfaite...

Et elle a rougi très fort...

### CÉLÈBRE, LUI ?

C'est lors de sa 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtissière (chérie) qu'ils ont parlé, pour la première fois – au-delà des politesses professionnelles (et remerciements-sourires quand il prenait sa défense contre les clients méchants). Elle a posé une question étrange, tout en pliant le petit paquet :

– m... meu-s... sieu, è... è... est-ceu v... vous n'êtes s... s... célèbhité... ?

???

– Est-ce que je suis une célébrité, moi ?

Elle a confirmé du menton (c'était sa question), comme toute désolée, pensant que la réponse était évidente pour les gens sauf elle... Mais réponse oui (???) ou non (bien sûr) ?

– Non, je suis pas célèbre du tout, pourquoi ?

Elle a baissé les yeux, timide, rougissante. Sans explication.

– Mh ?

Elle a tourné son pied, toute pètrie de timidité, confuse.

– k... que v... vous t... tènement m... mèhveilleux...

???

– Moi ?

Elle a confirmé encore, du menton, timide.

– é... et ze pas comp'ende... p... pouhquoi l... les dames du f... foyer s... social...

? Elle habitait en foyer social, pauvre chérie ? (bien qu'étant la plus jolie fille du monde – ça expliquait partiellement qu'elle ne soit que petite pâtissière à Lille et pas star planétaire). Elle aurait normalement dû être la plus jolie mannequin du monde, même si elle n'avait pas d'extraversion façon actrice, mais... les défilés de mode débile exigeaient des géantes, semblant ignorer que les hommes préfèrent les petites, et surtout la préfèrent elle, petite naine si belle...

– è... è ne dih... de les hommes, k... comme si n'elles p... pas savoih v... vous n'éziste...

Euh, étant (philosophiquement) sceptique, il n'a pas confirmé l'évidence usuelle « J'existe », euh...

– Elles disent quoi, des hommes ?

Elle n'avait pas l'expérience des hommes, elle ???

– k... que v... violents, n... n'éc'aseuh...

Ecraseurs ?

– n... n'infidèles m... méchants... t... toujouh p... pahle f... futballe w... woituh...

Euh, certes, à l'usine ainsi, à la pause, les ouvriers ne parlaient que de foot, de voitures et de gonzesses...

Lui, il ne disait rien, à la pause, il ne buvait même pas de café – il n'aimait pas le café (français), tellement trop fort.

– Euh, ça s'explique, je crois.

Elle l'écoutait avec comme une attention immense, touchante...

– Ces dames, elles aiment seulement les hommes « virils », dominateurs, et après... en même temps, elles aiment pas les excès de ce qu'elles aiment. Les doux comme moi, on est différents, mais on leur plait pas, on est presque « hors sujet », pour ce qu'elles disent des hommes (qu'elles aiment).

Sa petite pâtissière a cligné des yeux, ébahie.

– s... c'est p... pas toutes n... nes filles du monde, k... que z'amouheuses de vous... ?

???. Et ça semblait une question entièrement sincère ! Donc, sous-entendu certain, elle était elle-même amoureuse de lui ! S'étonnant (fort) que les autres femmes ne soient pas dans la même position...

– Pas du tout, non. Mais c'est pareil en sens inverse : moi je crois que tout le monde masculin tout entier, il devrait être fou amoureux de notre petite pâtissière...

Cramoisie, la pauvre.

## ANTI-FÊTE DES AMOUREUX

Gérard n'était pas encore « officiellement » vieux garçon, mais à 29 ans il en prenait le chemin. Quand il était « jeune », autrefois, il n'avait pas le souvenir que se fêtait partout la Saint-Valentin, fête des amoureux. Aurait-il offert des fleurs à Lucia, sa camarade de lycée ? Est-ce que ça aurait amené la catastrophe trois mois plus tôt ? (De « paraissant amoureuse de lui », elle allait se muer pareillement en hostile rejetante...).

Mais là, donc 14 ans plus tard, se posait le problème, pour la première fois, en un sens, même si Patricia (la petite naine, pâtissière, sosie de Lucia) était le second amour de son cœur... Il envisageait d'offrir des fleurs à Patricia, puisque le 14 Février, cette année, tombait un dimanche et que – cette année – c'était le dimanche qu'il revoyait Patricia (au cinéma, lui payant une place « Connaissance du Monde », amicalement).

Pourquoi lui offrir des fleurs le jour de la fête des amoureux ? Deux raisons : 1/ Ce serait cesser de mentir, de garder sa tendresse secrète, pardon. 2/ Au cas (infiniment peu probable) où elle serait effectivement amoureuse de lui, en sens inverse, ça générerait le miracle d'un amour réciproque – sans que, déçue, elle choisisse un autre...

Mais en sens inverse, deux énormes raisons aussi : 1/ Si elle refusait cet amour, ce serait briser net leur gentille amitié, annonçant sa mort violente à lui sous peu (sous un train ou quoi). 2/ Même si elle n'était pas hostile au fait d'avoir des tas d'admirateurs platoniques, elle pourrait se fâcher qu'il ait menti (par omission) tant de temps, le giflant ou quoi, jurant ne jamais revenir au ciné, et lui interdisant de revenir à la pâtisserie... avec, pour lui : écrabouillage sous le train, pareil...

Balançant les deux fois deux raisons, pour et contre, il était tout malade, perdu. Et ce 14 Février au matin, c'est un peu tremblant qu'il est allé prendre le bus, premier bus, vers le centre-ville. Et sur la grande place, le cœur serré, il a acheté un bouquet, quitte à l'abandonner dans le second bus, s'il changeait d'avis...

Mais arrivé quartier Saint-Jean, très en avance, il est – finalement – descendu avec le bouquet, conscient de faire là une immense erreur. Ou de choisir une erreur à l'erreur inverse, sans espoir aucun, de toute façon...

Il a marché jusqu'au cinéma, sur le trottoir désert et froid. Et il s'est appuyé au mur, le cœur lourd. Patricia arriverait sans doute dans trente minutes environ, une heure et demi en avance aussi, à son habitude gentille.

Il a attendu, mais... moins d'une dizaine de minutes plus tard : surprise ! Sa petite chérie a débouché du coin de la rue tenant à la main... « un bouquet » ! Donné par un autre soupirant ? En quoi cela changeait-il la situation ? Gérard était trop dérouté pour réussir à penser juste et droit, analyser et conclure, non, il avait la tête qui tourne.

Et... Patricia, approchant, semblait complètement décontenancée, de le voir avec un bouquet, pardon. Allait-elle refuser avant même qu'ils se disent bonjour ?

Elle n'était plu' qu'à quelques mètres, le pas hésitant, tremblant, pardon...

– 'Jour Patricia...

– j... j'ouh, j... géhah...

Et euh... il levait son bouquet pour lui donner, mais ! elle faisait le même geste en sens inverse, incompréhensiblement ! (Même sous hypothèse – démentielle – qu'elle soit amoureuse de lui, c'est aux filles qu'on offre des fleurs, pas le contraire !) A moins qu'euh... elle n'était pas forcément experte en convenances « rituelles » ou « bourgeoises » ou « marketing », pardon...

– Euh...

Elle clignait des yeux, aussi perdue que lui, apparemment.

– j... géhah, n... ne l... la fête d... des amouheuses...

?

– Des amoureux, oui...

Elle a cligné des yeux, ne semblant pas comprendre, elle non plu'.

– v... vous donner s... ces fleuh... n... n'et m... mille z'excuses...

– Euh, oui, moi : pareil.

Et il a pris les fleurs qu'elle tendait, et elle a pris les fleurs qu'il tendait... Avant qu'elle mette le nez dans les fleurs, cachant la grande rougeur de ses pommettes. Silence.

– k... que...

Allait-elle expliquer, l'aider à comprendre ?

– que z... ze v... vounais m... me z'excuser...

Il ne savait pas s'il devait confirmer « vous êtes excusée, c'est à moi de vous présenter des excuses, dire pardon »...

– k... que ze vous déhange, et... et vous t... tennement tennement zentil...

– Euh, vous me dérangez pas du tout, Patricia...

– m... mais k... que vous n... n'obigé heviende...

? Hein ? Elle croyait qu'il se sentait « obligé » de revenir (« revindre ») le dimanche matin ??

– Non...

– a... a... a...

Pardon, en la coupant à moitié, sans faire exprès, il avait tout désorganisé sa phrase préparée, pardon. Il s'est tu.

– a... à cause que... que je ête l... la pluss folleu z'amouheuse de vous...

???

– vous k... comme n'obigé, pahdon... pahdon... et... et la fohce ne mon amouh... ça devhait ête... pouh vous libéher, v... vous dih « p... pas mesoin »... k... que ze sais ze ête l... la moins bien du monde...  
 ???

– s... c'est pouh ça n... ne voteu zentillesse quand même s... ça fait moi l... la pluss z'amouheuse, m... mais ze ête n... n'une moins que hien, n... n'et ze dois v... vous laissez t'anquille... v... vous dih... a... a...  
 Elle semblait retenir des sanglots, oh...

– a... adieu...

– Patricia...  
 Les larmes coulaient, ça y est, oh... En flots continus... pauvre chérie...

– Attendez, attendez, Patricia, c'est tout de ma faute...

– m... ma faute n... n'à moi, v... vous s... seuinement m... mèhveilleux...  
 Aveugle, oh...

– Patricia, ces fleurs que je vous offre, là, ce que ça veut dire...  
 Elle a baissé les yeux, regardant les fleurs, effectivement désespérée, n'en comprenant pas le sens.

– Ça veut dire : je vous aime, je n'aime que vous, au monde...  
 Elle a fait Non, comme immensément triste.

– p... pas besoin, n... ne dih... k... comme ça...  
 Elle ne prononçait pas le mot « mentir », mais elle semblait persuadée qu'il racontait n'importe quoi pour lui sauver la vie... d'un suicide, certain... normal...

– Patricia, aucune fille au monde n'est amoureuse de moi, ou bien vous toute seule...  
 Elle a relevé les yeux, éberluée...

– Je le jure. Et je suis pas merveilleux, c'est vous qui êtes aveugle – c'est normal, on dit que l'amour rend aveugle...  
 Et moi, aveugle aussi pareil, je trouve que vous êtes la pluss merveilleuse du monde, pas du tout une moins que rien.  
 De sa main sans fleurs, elle a essayé de s'essuyer un peu la joue, et puis l'autre, perdue.

– s... c'est p... pas possible...  
 Mais il l'a rassurée :

– C'est ça l'amour. Impossible, désespéré ou fabuleux...  
 Et elle a rougi, immensément.

## SOCIO-SEXOLOGUE TUEUSE

Sur l'ordinateur, la jolie chanson triste s'est terminée, et sa petite Patricia est venue vers lui, timide gentille. Elle a escaladé le divan et puis est venue s'asseoir sur ses genoux, délicateuse. Il l'a entourée de ses deux bras, amoureuxment...

– Ma petite chérie...  
– m... mon j... géhah...

Et ils ont échangé une bise (dans ses doux cheveux à elle, contre un bisou sous son menton à lui), adorable petite naine chérie... Et puis un long long câlin comme si souvent, merveilleusement...

– j... géhah...

– Oui.

– d... demain s... c'est n... ne hendez-vous...

Oui, le rendez-vous avec la tutelle de Patricia. Le dernier, programmé, à 12 mois de vie commune. Après les visites à 1 mois, 3 mois, 6 mois... Pour décider si elle interrompait « l'essai », de sauvetage, renvoyait Patricia « chez les débiles », à Douai, loin de Lille ici.

– J'espère que ça va bien se passer, Tricia, t'inquiète pas...

– m... mèhçi... m... mèhçi...

Et une bise sur son col, gentille. Silence.

– è... è ne dih... p... pouh hende un... un homme heureux...

Et le silence. Oui, ils en avaient déjà parlé, Patricia et lui. La tutelle avait montré à Patricia des vidéos, sur « comment rendre un homme heureux », quand on est malformée, sans vagin ni clitoris, ces trucs-là. Avec les mains, les seins, la bouche, les fesses... sale ou douloureux, mais obligatoire disait la dame. Mais Gérard avait rassuré sa petite chérie : lui aussi, il était « anormal », impuissant, puceau, pas besoin de ces trucs-là. Enfin, autrefois, il avait comme tous les garçons le sexe gros et dur, au réveil, avant de faire pipi, mais ça lui servait à rien, et ça ne « marchait plu' » depuis son coma, à vingt-cinq ans, après la chute du cinquième étage. En tout cas, il n'était pas une bête, en rut, voulant défoncer une femme ou se faire tripoter le zizi, il n'était qu'un cœur, amoureux de sa petite fée, Patricia...

Enfin, le lendemain, ils ont été aux Affaires Sociales, voir la tutelle méchante. Mais elle n'a pas voulu qu'ils entrent tous les deux :

– Ta gueule, toi la crevure tu restes attendre ici ! Ton mec à la con, il est tout coincé quand t'es là, à chercher des mots simples pour que tu comprennes ou quoi, éh, on n'a pas qu'à foutre ! On va droit au fait, entre adultes intelligents responsab', toi t'attends là !

Elle a croisé les doigts, Patricia, comme priant pour que ça se passe bien, même si elle n'entendrait rien.

Euh, il est venu à son secours, lui :

– mdame, je... pourrais parler normalement, pour vous, et elle serait là, simplement, je parlerai pour vous, pas vers elle, j'essaierai...

– Promis ?!

– promis, oui.

– Alors OK !

Ouf... Et ils sont entrés. Tout le monde s'est assis (il a aidé Patricia à grimper sur la chaise trop haute, pardon).

– Alors !

Oui.

– Est-ce que t'en as marre, Necy, de cette expérience à la con ? On arrête là ? Hein ?

– non : Patricia me rend heureux, infiniment... c'est le Paradis, pour moi. Je voudrais que ça dure, éternellement.

– Conneries ! Tu veux pas te taper des femmes super mouillées ?! qui t'astiquent le poireau avec leur ventre de femmes !

– je préfère ma petite Patricia... tendrement...

– Ah-ah-ah ! N'importe quoi ! T'es un sous-mec ? Un raté toi aussi ?

– peut-être, pardon...

– Attends, non, pasque dans ton dossier Necy, quand même !

Mh ?

– 181 de Q.I., merde, c'est pas normal mais mieux, en théorie !

Pardon...

– Attends, moi ça m'intéresse pour un aute truc ! Une emmerde que j'ai en ce moment, avec une fatma à la con, qui veut pas que sa fille fasse d'IVG !

?

– Avorte ! L'avortement, tu sais s'que c'est ou t'es trop con ?!

– j'ai entendu parler...

– OK ! Alors, fais-toi avocat pour la défendre cette conne de mère coincée du cul ! Et sans m'balancer du Coran ou quoi, c'est nul !

?

– Bon ! J'commence ! La ptite Haïcha, là, si elle se fait pas avorter médicalement, elle va faire ça artisanal ! Boucherie ! Et en crever ! DONC I.V.G. c'est la justice-même, la prévention, le Bien !



Et elle s'est tue, la dame. Patricia ne semblait pas comprendre, non plu', pourquoi on leur parlait de ça, tant c'était loin de leur vie à eux.

– Merde, Necey ! Argumente ! Dis-moi que ça tue un enfant où Dieu a mis une âme ou quoi !

– ça tue un enfant ou quoi.

– Conn'ries ! Une micro-cellule de merde, c'est pas un enfant !

?

– Ouais ?! Argumente, merde ! Aide-moi ! Ou je fourgue ta naine à la poubelle !

Oulah, euh...

– sur le principe, euh... un embryon ou fœtus ou quoi, c'est un être humain en devenir.

– Mais il est pas né !

– il peut ressentir la douleur quand même, autant qu'un prématuré pas fini, en couveuse...

– Et toi ! Ton sperme à la con ! Y faudrait en vénérer chaque micro-goutte pourrie, comme millions de gamins à venir ?! Ah-ah-ah ! Connerie !

?

– je suis pas spécialiste, mais... à quatorze ans, au collège, le prof expliquait : « éducation sexuelle », ça s'appelait...

– Ben ouais !

– je crois que les hommes fabriquent des millions de demi-cellules tout le temps, qui vont s'éteindre, normalement.

– Ben ouais, « spermatozoïdes », ça s'appelle, couillon ! Dans tes burnes à la con !

– et les femmes, je crois, euh...

– Les normales, ouais, laisse tomber ta crevre ratée, pas réglée !

Euh...

– Allez !

– euh, oui, les femmes je crois fabriquent une demi-cellule par mois.

– « L'ovule », ouais !

– qui s'éteint aussi, normalement, c'est pas grave, comme nos cellules s'éteignent chacune après un petit moment, remplacées par d'autres.

– OK ! Avance !

– et... avec les trucs sexuels, normalement, plein de demi-cellules garçon vont se lancer à l'assaut de la demi-cellule fille. Et... clic, une demi-cellule garçon va se lier à la demi-cellule fille, voilà. Et le mélange crée un nouvel être, enfant.

– « Fécondation », ça s'appelle, OK ! Et alors ?! Tu vas m' baratiner que Dieu y fout une âme dedans à cet instant ?!

– non, c'est un futur individu, simplement. Comme un bébé légume, en couveuse, c'est un futur individu.

– Mais s'il est pas encore né !

– ça change rien : c'est un futur individu, qui mérite qu'on lui laisse la chance de vivre.

– Mais ! Attends, connard ! Tu m'intéresses mais c'est nul ! Pense à la gosse de quinze ans ! Qui s'retrouve avec ça à l'intérieur ! La pauvre ! Y faut bien l'en débarrasser ! Sinon sa jeunesse est foutue !

– je crois qu'autrefois, on conseillait aux jeunes de pas coucher, à cause du danger de grossesse, ça paraît sage...

– Ben non, connard ! Quand on est jeune, on a droit à jouir de son corps !

– quitte à tuer les bébés ?

– Mais non, putain ! Normalement, y faut prendre la pilule ! Pour jouir de son corps, de sa jeunesse, des mecs, séduire et baiser !

– le prof disait que la pilule, ça fait moins de cellules-filles, un col ou quoi plus hermétique, et... ça empêche la nidification des ovules fécondés... donc ça tue les bébés, génocide à grande échelle...

– Quoi ?! Y disait ça ton prof à la con ?!

– c'est moi qui interprète, pardon...

– Non ! Mais bref ! Ça élimine normalement les ptites cellules pourries, bon débarras, mais parfois y'a des accidents, ça marche à 99-9% pas 100%, paf grossesse, merde ! Ou la gosse arabe trop timide, coincée couillonne, qu'a pas osé dmander la pilule à l'infirmière du bahut, paf enceinte, on fait quoi ?!

– elle devient mère, sa jeunesse est finie, elle paye le fait d'avoir voulu jouer avec le feu. On aurait dû la prévenir...

– Mais elle risque de crever, à essayer de décrocher s'parasite qui lui pousse à l'intérieur ! Si c'est pas fait médicalement !

– si elle meurt à vouloir tuer le bébé, c'est regrettable mais c'est compréhensible, pas totalement injuste.

– Mais si !

– quand une ado fume des clopes pour se la jouer adulte, s'amuse à séduire des garçons pour les plaquer ensuite, couche avec un... c'est une jeune salope, pas un ange, une angelle (comme ma petite Patricia chérie)...

– N'importe quoi ! Une femme, jeune femme, a le DROIT de disposer de son corps, de son charme, de son pouvoir de séduction !

– en tuant les bébés ?

– Mais ils sont pas nés !

– c'est tuer un futur individu pareillement.

– Mais non ! Et attends ! Sans parler d'l'ado qui couche, eh pour les couples mariés, c'est bien la pilule et IVG quand même, pour l'contrôle des naissances ! Pas avoir trente-six gamins qu'on peut pas nourrir !

Gérard ne se sentait pas en position de donner des leçons, pardon, puisque Patricia et lui, amoureux abstinents, n'avaient nullement cette perspective de trop enfanter...

– je sais pas, autour de moi à ce que j'entends... c'est pas que les gens craignent que leurs enfants meurent de faim, c'est qu'ils veulent garder leur fric pour eux-mêmes, sans avoir de charges lourdes. Ils préfèrent tuer les bébés plutôt qu'être moins riches. Pouvoir d'achat, quitte à tuer pour ça.

– Et tu donnes raison à la fatma à la con, qu'a neuf enfants pour les allocs ou quoi, qu'a couché que neuf fois dans sa vie ?! de merde ! Pendant qu'on mari, sale arabe, va aux putes ! Putain, tu m'fais chier ! Même sans Allah ni rien, putain, tu donnes à moitié raison à la fatma stupide ?!

– c'est pas simple : quand on me fait une piqûre, ou une prise de sang, je l'accepte, pourtant ça va tuer une ou quatre cellules de mon corps. Et peut-être qu'avec une cellule, mise en culture par les savants, on pourrait créer un individu entier. Pourtant j'accepte que la piqûre tue ce « futur individu », potentiel.

– Ben tu vois ! T'as pas de leçon à nous donner !

– voilà.

– Ah-ah-ah ! Sans compter qu'avec ta crevure naine ratée : pas de contraceptifs, rien ! Trop facile !

– et je suis pas sûr, philosophiquement, du roman qu'on nous racontait à l'école.

– Hein ?! L'éducation sexuelle, la fécondation : un roman ?!!!

– je suis ici, après m'être réveillé ce matin, on m'a raconté que j'ai un père et une mère, que j'existais pas avant...

– Ben ouais ! Logique !

– non, pas logique : raconter, pour croyants. Logiquement je sais rien, je suis peut-être en train de rêver ce monde, je suis peut-être, en vrai, crapaud ou caillou, j'en sais rien, quoi que je crois ici et maintenant, plus ou moins...

– N'importe quoi ! Ça c'est du délire ! Fais gaffe ! On dit qu'le génie rjoint la folie ! J'pourrais t'faire enfermer ! Et renvoyer la naine chez les débiles, du coup !

– je voulais seulement vous dire : l'intelligence conduit à un grand doute, tout le contraire d'affirmer certain que la pilule tue des bébés ou quoi. Si autrui n'existe pas, n'est qu'une marionnette, c'est tout virtuel...

– Ah, OK ! Comme ça, ça m'va ! Ah-ah-ah ! Les connards d'muslims à la con, ils déconnent avec leur prétendue âme pourrie dans une ptiite cellule de merde, ben ouais ! C'est leur délire, d'imagination !

Ce n'était pas ce que voulait dire Gérard, mais il a laissé la dame triompher. Et ils ont eu la récompense espérée, en échange : le transfert de tutelle, depuis les affaires sociales vers le compagnon (lui-même)...

## DISCUSSION PARA-EXPLOSIVE

Gérard savait bien qu'ils n'étaient pas officiellement « amis », Patricia et lui, seulement camarades de cinéma. Il n'était donc pas convenable qu'il demande des confidences, ou s'impose comme pourvoyeur d'aide, peut-être indésirable... Mais en retrouvant sa copine toute souffreteuse, ce dimanche encore, Gérard ne savait pas quoi faire. Leurs bonjours habituels échangés (« Jour, Patricia » et « j... jough, j... géhah... »), il a donc essayé de... « proposer son aide », sans le dire trop : il a regardé Patricia en face, pour qu'elle perçoive qu'il s'inquiétait pour elle, qu'il faisait partie des gens pouvant aider, si besoin... Mais elle fuyait son regard, au lieu de le soutenir et convenir que, oui, « parler de ce qui ne va pas » peut aider, parfois...

Et leur heure d'attente habituelle s'est passée comme d'habitude, en silence gentil, même si c'était tellement différent, la sachant en souffrance... Un amant l'avait-il plaquée, pauvre chérie ? (si elle avait des amants)... Il connaissait si peu d'elle qu'il ne savait pas quoi dire, pas même quoi envisager...

Et puis des gens sont arrivés, et puis le ciné a ouvert. Il a payé leurs places, comme à leur habitude, et elle a murmuré son rituel « m... mēhci... m... mēhci, j... géhah... ». Simplement. Et puis ils ont parcouru les couloirs, jusqu'à la salle, se sont assis au premier rang comme d'habitude (pour sa petite naine chérie, au regard masqué par tout siège devant).

Mais la projection a été différente de d'habitude : Patricia ne regardait pas l'écran, mais reniflait, larmoyait, toute pelotonnée dans le coin du siège de son côté à lui... Et... il aurait presque eu « envie » de passer un bras autour de ses petites épaules, tendrement... Mais il savait que ça pouvait tout ruiner, à leurs trois ans et demi de... « presque amitié », à distance respectueuse, pardon.

Et puis le film, « connaissance du Monde », s'est achevé, et euh... Elle avait les yeux fermés, des larmes avaient coulé sur ses joues, coulaient encore. Silence.

Il n'a pas dit « On y va ? » tant ça semblait déplacé, et la brusquant pour rien.

– Ça va, Patricia ?

Pardon, non, c'était une question idiote : clairement ça n'allait pas. Mais elle a relevé les paupières et cherché ses yeux (Gérard ne respirait plu', attendant la sanction, pardon).

– j... géhah...

Silence.

– Oui Patricia...

– z... ze v... vous s... supplie...

? Et le silence. Elle le suppliait de lui foutre la paix ? de se mêler de ce qui le regardait seulement ?

– n... ne pas v... viende... d... dimanche p... p'ochain...

???

– Oui, d'accord, je ne viendrai pas, au cinéma, dimanche prochain...

Elle a soupiré, comme rassurée ou quoi, réconfortée. Mais larmoyante quand même. (Lui, il n'y comprenait rien.) Est-ce que, dimanche prochain, son amant à elle, karatéka jaloux, allait vouloir venir, vérifier qu'elle ne voyait pas d'indésirable ici ?

– Et, euh... la semaine d'après, je... pourrais revenir ?

Elle a cligné des yeux, comme perdue.

– s... ça pas eu... heconst'uih... encoh... ze pense...

??? Il croyait comprendre « ça ne (sera) pas reconstruit encore »... Reconstruire quoi ? Leur camaraderie ?

– Euh, qu'est-ce qui sera... euh, « détruit », ou...

Ou quoi, il ne trouvait pas les mots.

– n... ne cihéma, n... n'èsplosé...

???

– Le cinéma va exploser ?

Elle a fait oui, faiblement. ...???

– C'était écrit où ? J'ai vu nulle part que... ça allait fermer, être démolie...

Les séances « connaissances du monde » seraient transférées à une autre salle ? Où ? Accessible pour elle ? Avait-elle l'habitude de prendre le bus ?

– n... non, s... c'est m... moi z... ze va n... n'èsploser, n... ne tuer l... les m... méchants, t... tout ne monde, s... sauf vous, s... si zentil, z... zéhah...

Oh... Parce qu'insultée par tous les gens, à la pâtisserie où elle servait ? (sale naine, sale crevure, espèce de débile profonde, pite crotte, sale bougnoule polak de merde, etc...). Même s'il avait toujours pris sa défense, lui... (autrefois, avant qu'ils se revoient, davantage gentiment, personnellement, au cinéma, « par hasard »...).

– Des gens veulent vous donner une ceinture d'explosifs ou quelque chose ?

Elle a cherché ses yeux, pour la première fois aujourd'hui.

– Patricia, je ne condamne pas, je comprends, je crois... je m'inquiète pour vous...

Elle a baissé les yeux, timide... Silence.

– s... c'est s... sek'é...

Secret, oui, évidemment. Par principe.

– Patricia, pourquoi ce... désespoir... ?

Il s'attendait à ce qu'elle dénie, dise des mots sur le Paradis (d'Allah ?) promis ou quoi, mais elle a hoché le menton, très faible :

– z... ze n'a allée... n'au boh ne t'ain...

? Elle était allée « au bord de train » ? Près d'une voie ferrée, envisageant de se jeter sous un train ??

– et z... ze n'a s... si peuh... oh... oh si peuh n... ne t'ain...

– Rassurez-vous, Patricia. Il y a plu' de train, ici, pour vous écraser...

– m... mèhçi...

C'était bien ça, elle ne déniait pas en disant qu'il n'avait rien compris.

– Mais pourquoi tant de chagrin, désespérée ?

– K... que... que...

Silence.

– que z... ze henvoyée ch... chez les démiles... a... à Nouai...

? Renvoyée chez les débiles, à Douai ? où elle était avant de venir travailler ici à Lille ? En insertion ? ça expliquait qu'elle ne soit à la pâtisserie qu'une demi-journée par semaine, et habitant peut-être au foyer social (féminin) de la Rue Saint-Jean, à côté de la pâtisserie... Foyer temporaire, excluant après 4 ans ou quoi...

– p... plu' v... vous hevoih z... jamais, z... zéhah... s... c'est t'o duh...

Oh... « Plus vous revoir jamais, Gérard, c'est trop dur » ??? A en mourir, sous un train, ou explosée ?

– Patricia...

– Eh ! Là hop vous deux !!

La dame de la caisse, du cinéma, au-dessus d'eux (encore assis dans la salle, pardon...).

– C'est fini ! Vous vous cassez d'ici maint'nant, moi je ferme ! Hop !

– Euh, oui, pardon mdame...

Ils se sont levés.

– Ben ouais ! Merde quoi ! Putain ! Fais chier !

Et ils sont partis. Ils ont marché, dans les couloirs, et puis sortit, à la lumière du jour, trop forte. Patricia tremblait, toute en larmes.

– Patricia, est-ce qu'on peut s'asseoir, sur le banc de la rue, là-bas ? Je vous abandonne pas, juré...

– m... mèhçi, oh... oh...

Et ils sont allés se rasseoir, là-bas, oui. (Il a aidé Patricia à monter sur le banc, trop haut, pardon). Et le silence.

– Patricia... Si on veut se revoir, vous et moi, on va se revoir, personne peut nous en empêcher...

Elle larmoyait. Silence.

– m... mais z... ze p... pas le dhoit v... vous déhanger...

– Ça me dérange pas, du tout. Moi j'ai besoin de revoir ma petite Tricia, adorée...

Elle a rougi, très fort. Retenant un sourire confus, timide perdu... Première ébauche de sourire, aujourd'hui.

– Si vous êtes emmenée à Douai, j'irai vous voir à Douai...

Rouge, rouge, la pauvre... Mais semblant immensément heureuse, pas choquée en colère, du tout...

– Et peut-être que vous n'irez pas à Douai : vous n'avez pas « nulle part où aller », je vous invite à venir habiter chez moi, Patricia, chez nous... amicalement, tendrement...

Il a cru qu'elle allait s'évanouir, oh...

– s... ça s... sehait m... mon cœuh... n... n'explosé...

Ce serait son cœur, qui exploserait, sous cette hypothèse ?

– C'est pas grave : en vous serrant bien doucement entre mes bras, ça va pas exploser trop fort...

## RÉCOMPENSE DIVINE

Gérard a été un peu pris au dépourvu : pour cette 141<sup>e</sup> entrevue avec sa petite pâtissière chérie, tout s'est passé inusuellement. D'abord, il y avait un client avant lui, ce qui était assez rare, dans ce discret magasin sans prétention. Ensuite, le client barbu a été incorrect avec la petite naine :

– Eh, ptite crotte ! Fais vach'ment gaffe à la crème, là, qu'y'en ait pas partout ! Putain !

Gérard ne pouvait pas laisser sa petite chérie (secrète) se faire ainsi insulter...

– euh, m'sieu...

– Ouais ?!

– y faut pas insulter manemoiselle...

– Ch't'emmerde, toi, connard !

– voilà : moi qui vous marche sur les pieds, vous pouvez m'insulter, mais elle : c'est un ange qui mérite absolument pas que...

– Et mon poing dans ta gueule, tu le veux ?!

– non merci...

– Bon !

Et il a pris son paquet, rageur, et il est parti.

La petite jeune fille, touchée, le regardait en souriant merveilleusement, timide mignonne...

– m... mèhçi, m... meu-s... sieu...

Mais... il y a eu comme une grande lumière, soudain, tombant du plafond, à deux mètres d'eux (dans le coin opposé à la vitrine). Avec... comme une échelle de lumière, descendant du plafon... Au fou ?

Etonnamment, la petite jeune fille n'était pas stupéfaite ausssi, elle : non, elle regardait par terre, timide. Ne voyait-elle pas ce truc lumineux ? Etait-il en train de devenir fou, lui ? Hallucinations personnelles ?

– euh, manemoiselle, euh... est-ce qu'euh... vous... voyez ce... ?

Incroyablement, elle a fait Oui. Et elle a même dit des mots... comme insensés :

– z... ze k... c'ois v... vous devoih... m... monter...

??? « Je crois (que) vous devoir (devriez) monter » ???

– Oui, euh...

Il n'allait pas contredire celle qu'il aimait... Tant pis s'il se montrait ridicule, à mettre le pied comme pour monter sur un trucage video ou quoi. Euh...

Il est allé vers « l'échelle » ou quoi, euh... et il a... levé un pied, pour le poser sur le premier barreau... Solide ! Apparemment... Et ça semblait confirmer qu'il rêvait, en fait. Alors, euh, il a pris le montant de l'échelle avec la main, pour monter. Montant tiède, et doux, comme satiné ou quoi. Et il est... monté, un deuxième cran, puis un troisième, mais... il allait se cogner au plafond ? En bas, la petite jeune fille le regardait en souriant, comme confiante gentille... Alors il a continué.

Avant de heurter le plafond du front ou crâne, il a tendu la main vers le cercle de lumière vive, qu'il y avait là, un peu aveuglant. Et... sa main a... comme traversé, sans rencontrer de plafond solide... alors il a continué à monter, et... il a débouché dans un vaste espace de lumière intense partout. Avec des silhouettes là-bas, comme derrière un comptoir, lumineux aussi.

– Viens !

C'était une voix féminine. Mais euh, il restait là, sur son barreau d'échelle, avec juste la tête dans l'étage de lumière ou quoi.

– Gérard Necey !

Hein ? C'était des dames qui connaissaient son nom ? Personne dans ce quartier ne le connaissait, normalement (il ne faisait le trajet que pour revoir sa petite pâtissière chérie – rencontrée par hasard, il y a trois ans, en venant à un truc médical, loin de chez lui et de son boulot).

– Tu viens de passer l'épreuve ultime !

Deux des trois « dames » (voix féminines, silhouettes) parlaient.

– Tu te demandes qui nous sommes, hein ?!

Euh... juste un rêve...

– Appelle-nous « déesses » ou « fées » ou « angelles » ! C'est nous qui avons placé la naine débile là, il y a quatre ans, pour tester l'humanité mâle, qu'on déteste !

??

– Et ils se confirment tous de gros salauds pourris écraseurs ! Sauf toi !

Euh... « il faut pas généraliser », ou...

– Donc ! Nous te proposons trois formules ! A toi de choisir ! 1/ Tu deviens Roi du monde, avec trois milliards d'esclaves mâles, à ta botte !

Il a souri, fait Non de la tête.

– Attends avant de répondre ! 2/ On massacre tous les mâles sauf toi ! Et parmi les milliards de femelles humaines, y en aura environ quatre millions qui voudront pas de l'homosexualité, qui te préféreront toi !

??? Lui, il n'était amoureux que de sa petite pâtissière, sans rêver de « cent vierges » façon Paradis d'Allah ou quoi...

– 3/ Tu retournes à ton monde de merde, et on attend un siècle que tu crèves de vieillesse avant qu'on massacre tous ces salauds !

Euh...

– Qu'est-ce que tu choisis ?!

– ben, euh... trois... je crois, si vous laissez dans ce monde ma petit pâti...

Boum, oulah, tout s'était éteint ou quoi. Il n'était plu' dans la zone de lumière éclatante, mais... revenu dans le magasin... les pieds au sol, plu' sur un barreau d'échelle (n'existant pas). Euh...

– m... meu-s... sieu, s... ça va... ?

? C'était sa petite pâtissière adorée, en face de lui, derrière le comptoir.

– Pardon, euh je... un rêve ou quoi. Moment d'absence.

Elle a paru rassurée, et a repris son pliage, gentille.

## CAUCHEMAR RACONTÉ

Ce cauchemar affreux, au sujet de Patricia, la nuit de samedi à dimanche, Gérard n'en a pas tout de suite parlé, à elle-même. Mais, en ce dimanche matin, il l'a retrouvée (devant le cinéma) toute triste malheureuse, comme la semaine passée... Alors, après leur bonjour timide, habituel, il a osé parler, aujourd'hui :

– Patricia, je voulais vous dire : je respecte vos secrets, je veux pas les voler, simplement... : si vous avez besoin de parler, de problèmes ou quelque chose, je serais heureux de vous écouter, vous aider si je peux...

Elle l'a fixé comme ahurie, pauvre chérie, n'ayant apparemment pas envisagé cette relation « personnelle » ou quoi, pardon (officiellement, ils se rencontraient ici par hasard, et elle était simplement la petite pâtissière du magasin où il était fidèle, autrefois)...

– n... non...

? Euh...

– D'accord. Euh, simplement : est-ce que vous voulez dire que... « pas besoin de parler, d'aider » ? ou bien... vous préférez ne pas en parler... ?

Elle a baissé les yeux, et il y a eu un silence. Long silence. Pardon. Et peut-être n'en dirait-elle pas davantage, silencieuse petite chérie – toujours effacée, discrète, adorable...

Mais... Gérard, là, s'est cru obligé d'insister, à moitié :

– Patricia, sans vous déranger, je... voudrais seulement vous raconter, un cauchemar, que j'ai fait la nuit dernière.

Elle a cherché ses yeux, comme intéressée, gentiment.

– Dans ce rêve, vous... étiez obligée de quitter Lille, sans plu' nulle part où aller, et... tellement malheureuse, vous... êtes morte écrasée par un train...

Elle a baissé les yeux, très faible. Silence. Il espérait quelque chose comme « Non, pas du tout, c'était qu'un rêve, aucun rapport avec mes problèmes » (bégayé à sa façon gentille). Mais elle n'a rien dit, alors il a continué :

– Moi, voyant ça, je retournais une heure avant, en arrière, et je vous disais, je disais au monde entier que vous pouvez venir habiter chez moi, invitée, bienvenue...

Elle a relevé les yeux, douloureusement, comme si elle s'attendait à le trouver hilare, avant qu'il décoche un dur « Non, j'déconne ! ». Mais il était immensément sérieux, sincère...

Leurs yeux se sont croisés, très doucement, et elle : son regard est devenu tout mouillé, ému, pauvre chérie...

– n... non, s... c'est s... ça, en... en vhai...

??? C'était la vraie situation ??? Et elle disait non à son invitation ? C'était son droit bien sûr...

– k... que p... pas... p... pas...

Pas possible ? Pas correct ? Pas « honnête » ? (suspectant une requête sexuelle en échange ?)...

– k... que v... vous j... gentil n... n'à n... n'infini...

? Merci, mais pourquoi refuser alors ?

– m... mais... m... mais...

Il ne respirait plu'.

– m... mais v... vous êteu l... le pluss m... mêmveilleux k... quèqu'un du monde...

??? Euh, non, mais... raison de plus pour accepter, pas refuser...

– et t... toutes n... nes filles du monde f... folleu z'amouheuses ne vous...

??? ??? Elle aussi, amoureuse de lui ???

– a... aloh n... ne fahoih...

Ne falloir ? il faut ?

– v... vous ch... choisih n... nes mille m... mieux...

Il fallait qu'il choisisse les mille femmes les mieux du monde, parmi lesquelles elle ne se comptait pas ?

– ou... l... la numého un, f... fiyancée... p... pas pèhde ne temps n... n'une moins que hien...

– Patricia, j'ai jamais eu de fiancée, ni maitresse copine ni rien. Vous êtes juste aveugle, merveilleusement, en me trouvant merveilleux. Et moi pareil en face : je trouve pas que vous êtes une moins que rien, je trouve que vous êtes la pluss merveilleuse du monde...

Eberluée, la pauvre.

– m... mais n... naine, n... némile... mougnoule... l... lente, n... n'anémique, in-t'ovèhtie...

– Je préfère une petite adorable, plutôt qu'une grande comme un homme.

Ebahie, comme si personne ne lui avait jamais dit ça (pardon, il aurait dû lui dire depuis trois ans et demi qu'ils se connaissaient...).

– Et je préfère une timide et humble, plutôt qu'une méchante prétentieuse, je vous préfère lente gentille plutôt qu'une nerveuse en colère toujours...

Elle écarquillait les yeux, comme s'il énonçait une impossibilité vertigineuse, bouleversant l'univers entier...

– Et je suis introverti rêveur silencieux, un peu comme vous, on se ressemble (avec vous en mieux, mieux que moi, tellement...).

Oh, elle... pleurait, d'émotion, et de... de bonheur, inouï, semblait-il.

#### DISCUSSION EN MARGE DE LA PÂTISSERIE

En retrouvant sa toute petite pâtissière « presque en pleurs », ce vendredi 31 Mars, Gérard a eu presque le cœur fendu... Pauvre chérie... Mais il ne pouvait guère y faire grand-chose, puisque c'était sa vie, ses secrets, pardon, lui n'étant que client fidèle, simplement...

Mais pendant qu'elle pliait le petit paquet, quand même, il a tenté un demi-pas :

– Manemoiselle, euh...

Elle s'est interrompue, pétrifiée. Silence.

– Vous avez l'air... souffrante, pardon...

Et le silence. Sans dénier, ni lui dire de se mêler de ses affaires.

– p... pahdon...

– C'est pas un reproche, pardon. Juste, je voulais vous dire : si des gens peuvent vous aider, pour quelque chose, moi je fais partie de ces gens-là, prêts à vous aider, oui... vous soutenir ou quelque chose, si besoin...

Le silence, immobile. Elle cherchait les mots, visiblement. Peut-être pour ne pas trop bégayer, pardon.

– k... que s... si z... ze pouwoih...

Mh ? « Si je pouvoir » ? « Si je peux » ?

– v... vous pahler n... n'une heuh...

Si elle pouvait lui parler une heure ? Que voulait-elle dire ? Soit « on ne peut pas se parler une heure alors laissez tomber connard », soit « s'il vous plait, pourrait-on se parler une heure (en dehors du magasin) ? ». Et... en guise d'explication, pour départager les hypothèses : le silence...

– Oui, on peut se parler une heure, en dehors du magasin, si vous voulez...

Elle a cherché ses yeux, en ayant le regard tout mouillé, brouillé de larmes contenues. Et son visage exprimait une sorte de mélange entre surprise et ravissement, comme impossible, avec une ébauche de demi-sourire, presque...

– Oui, manemoiselle. Soit ce soir après votre travail – je crois que le dernier bus (enfin à mon étape d'après, euh...)...

Ne pas dire qu'il faisait tout ce périple pour la rencontrer, chaque semaine... (sauf la première fois, il y a trois ans et demi, pour une visite à spécialiste médical).

– Ou demain samedi, je travaille pas, en pourrait même se parler deux heures ou trois, si besoin...

Comme émerveillée, subjuguée, incroyablement...

Et ils se sont revus le lendemain matin (Premier Avril mais ce n'était pas du tout pour rigoler, non). Enfin, il avait pensé arriver vers 8h30, en avance sur les 9h du rendez-vous, mais il est arrivé à 8h17, et elle était déjà là ! (Sur ce trottoir de la rue Saint-Jean, entre l'abribus et la pâtisserie). Il l'a conduite dans un bar, pour qu'ils s'assoient tranquillement, sans être chassés par les retraités et familles, réquisitionnant les bans publics, souvent ici, à Lille.

Elle ne souhaitait pas de café, ni d'alcool, elle non plu', et il leur a commandé deux « jus de noisette », il les a payés, ils sont allés s'asseoir, en face l'un de l'autre (et, vu de dessus, il la voyait très bien, jolie petite naine chérie, même si elle n'était guère plus haute que la table, pardon).

– m... mèhcl, z... z...

Elle sortait une enveloppe, lourde étonnamment.

– z... ze v... vous hembousse...

Elle voulait le rembourser ?? pour les boissons ?

– k... que s... c'est t... tout l'ahgent n... n'il me hèste... ze va p... plu' n'avoih mesoin...

??? Elle voulait lui donner tout l'argent qu'il lui restait, dont elle n'allait plu' avoir besoin ? jamais ?? Malade condamnée ? presque morte ??

– Oh... Vous allez mourir ?

Elle a hoché le menton, faiblement, mais sans prendre de grand air tragique, étonnamment. Comme si son problème principal n'était pas celui-là.

– Vous êtes malade ? Vous souffrez ?

Elle a baissé les yeux, perdue. Cherchant les mots. Et abandonnant l'enveloppe sur la table (pas gonflée de liasses de billets mais apparemment quelques billets et beaucoup de pièces). Silence.

– z... ze p... pas sahoih...

« Je pas savoir » ? « Je ne sais pas » ?

– l... les mots... z... ze n'a é... ék'ih... n... ne pouh v... vous dih...

« Je n'a écrire pour vous dire » ? « J'ai écrit quelque chose pour vous expliquer » ?

– Une lettre ? Merci. Je peux la lire ? Vous l'avez ici ?

Pardon, la réponse n'était pas simplement le Oui (Oui-Oui-Oui) attendu, il aurait dû poser une seule question à la fois. Elle a sorti de sa poche une page pliée manuscrite, avec une toute petite écriture propre timide, mais... elle ne lui tendait pas la lettre en question, la gardant pour elle, apparemment.

– n... non p... pas vous k... que lih... a... à cause z... ze s... sais pas n'ék'ih... p... pahdon, p... pahdon...

– Pardon. Vous avez raison. La façon dont on nous fait écrire et lire, à l'école, c'est mal fait, presque absurde, pardon.

Anti-phonétique, oui.

– Si vous avez inventé mieux, un système à vous, c'est sans doute mieux. Mais je sais pas le lire là tout de suite, pardon. Oui.



Elle a rougi, souri, toute confuse émerveillée. Semblant s'être attendue à des mots immensément plus durs, genre « espèce d'illettrée à la con ! vas chier ! ». Réaction habituelle ? Pauvre petite chérie... Et son sourire (tout neuf, précaire) a vacillé, quand elle a tourné les yeux vers la lettre, au contenu très grave, apparemment, pardon.

Elle l'a dépliée tout à fait (sous la table, sous ses yeux à elle).

– me-s-ieu... si ze peux vous n'èspiquer...

Oui, c'était une vraie lettre, et lire lui permettait de parler sans bégayer, apparemment. Et d'aller droit au fait, sans hésitations multiples perdues. D'accord.

– c'est... ma tutelle... n'elle dih... quate ans... ne foyer social, s... c'est déjà t'o... beaucoup t'o... n'il faut laisser la place nes auteu filles... fi-ni n'insètion, n'échec, je vas hetouner n'à Douai...

Oh... Elle allait quitter Lille ? A jamais ? Et elle n'était pas employée mais seulement en insertion ? (expliquant qu'elle n'était au magasin que le vendredi)...

– et... ze comp'ends, ze peux hien dih...

Elle ne contredisait pas la tutelle ?

– m... mais moi, toute ma vie, c'est... vous, me-s-sieu...

??? Lui ???

– ze n'ék'i dans mon... jouhnal... ne vos vèdements... ne vos mots gentils... ou t'è t'è gentil de p'otégeuh...

« Mots très très gentils de protecteur » ? Quand il prenait sa défense contre les clients méchants ? La traitant de sale naine, crevure anémique, tortue, sale bougnoule polak, débile mentale...

– et les helih... les auteu jouh...

Les autres jours (que le vendredi soir ?), elle relisait son journal ? Ou les pages préférées de celui-ci ? Les jours où il avait volé à son secours ? C'était touchant, immensément, oh...

– et... plu' vous hevoih zamais... ze va m... mouhih ne ch... aguïn...

Oh... de ne plu' le revoir jamais, elle pensait qu'elle allait mourir de chagrin ??

– m... mais k... omme p... eutête ça.. mahche pas... ze va sauter s... ou ne t'ain...

Catastrophe... Elle pensait se jeter sous un train ???

– m... mais ze n'a s... si peuh... l... le t'ain... peut-être s... a fait mal n... infini...

Oui, terrifiant, douleur infinie avant que ce soit fini...

– ze... sais plu'... ze sais pas... ze pèhdue... pèhdue... p... pahdon... pahdon...

Et ça semblait fini. Sauf qu'elle a dit un dernier mot :

– pa... t'icia...

Comme une signature en bas de lettre. Et le silence. C'était fini. Et de ses paupières coulaient deux larmes...

– Patricia...

Elle a avalé sa salive, hoché le menton, très faiblement.

– Moi je m'appelle Gérard. Gérard Nesity, pardon.

– m... mèhci... n... n'infini...

? Euh oui, peut-être : c'était logique, qu'elle soit émue de cette découverte, s'il n'était pas pour elle un quidam quelconque mais le héros de ses écrits secrets...

– pa... t'icia n... niezewska, p... pahdon... p... pahdon...

– C'est un nom polonais, oui, pas de problème. Je vous dis bienvenue...

Elle a rougi, un peu.

– m... mèhci, t... tennement...

– Patricia, quand est-ce que c'est prévu, votre transfert à Douai ?

– m... mahdi n... neuf...

Dans huit jours ?? Catastrophe ! Urgence absolue... elle pensait donc se jeter sous un train incessamment... (Il avait bien fait de ne pas attendre une semaine de plus, pour tendre la main, mais bref). Euh...

– Patricia... les mots que vous avez dits... ils me touchent très, très, profondément...

– p... pahdon...

– Pardon, euh... je veux pas dire que c'est me déranger, c'est le contraire : je suis ému, émerveillé en un sens, et très inquiet en même temps.

– p... pahdon...

– C'est pas votre faute...

Elle semblait chercher les mots pour répondre quelque chose. Il a attendu, un peu.

– k... que...

Oui ?

– comment n'è font... nes auteu f... filles... f... femmes... ? p... pahdon...

– Mh ?

Il ne comprenait guère la question. Enfin, une moitié des femmes peut-être sont volages et collectionnent les conquêtes amoureuses, et l'autre moitié se choisissent un mari ou quoi, euh... Etait-ce le sens de sa question ?

– k... que t... toutes n'amouheuses ne vous...

? « Vous les hommes » ?

– v... vous m... me-s... sieu, l... le pluss zentil quéqu'un du monde... et... et vous pas le temps n'occuper ne chaque, m... mien sùh...

– Merci infiniment, Patricia.

Elle ne réagissait pas, sans confusion après cette « déclaration d'amour » osée, non : elle semblait totalement persuadée qu'il savait très bien que toutes les filles du monde « étaient » amoureuses de lui (pas « seraient » hypothétique, non...).

– Patricia, c'est un gros gros malentendu...

– p... pahdon...

– Je vous fais pas de reproche, je veux dire : euh... Moi je pense que c'est pas moi, la personne la plus gentille du monde, vous savez qui c'est ? (à mon avis).

Elle a secoué la tête, faiblement. Ne semblant pas attendre d'autre réponse, comme trop convaincue, inapte à entendre autre chose...

– C'est vous, Patricia. C'est vous la plus gentille personne du monde, de l'Univers, et la plus jolie...

Il avait pensé la faire rougir, très fort, mais pas du tout, incroyablement. Elle a baissé le menton, un peu plus, seulement.

– s... c'est pas v... voteu faute...

Hein ? Qu'est-ce qui n'était pas sa faute ?

– n... n'au f... foyer social, l... les manames n'elles pahlent des hommes... ne dih... tous m... mensonges... s... c'est pas v... voteu faute à v... vous... vous k... quand même le plus zentil du monde...

???

– Patricia, je... jure que je vous mens pas, du tout. Je le jure.

Elle a cligné des paupières, toute perdue. Réfléchissant comme de toutes ses forces : « mais alors, il dit que... ».

– m... mais z... ze pas z... zentille, z... ze détesse ne monde endier, s... sauf vous...

Elle détestait le monde entier, sauf lui ??

– Merci, ça me touche très fort encore. Mais c'est merveilleux, pour moi. C'est encore plus merveilleux, si votre sourire, il est spécialement pour moi...

Et là elle a rougi, très fort, confuse perdue...

– Moi c'est pareil : j'ai pas d'amis, j'aime pas ma famille, j'avais que ma petite pâtissière adorée... mais je pensais qu'elle était un milliard de fois trop bien pour moi... qu'elle avait mille amants musclés champions riches...

– v... vous pas m... mille n... n'amantes... ?

– Plus exactement : zéro, Patricia. Mais si vous m'aimez, c'est magnifique, fabuleux, peut-être qu'on va se marier, ensemble, amoureusement, tendrement...

Elle a bougé, dodeliné, comme saoule la pauvre... Et... elle est tombée, de la chaise ! Il s'est levé, en catastrophe, pour la secourir, mais elle n'a pas rouvert les yeux... Il a appelé le barman au secours, et des gens sont venus. Et une ambulance... La police l'a emmené en interrogatoire, lui, puis incarcéré en prison préventive.

C'est au procès qu'il a appris le décès de Patricia. Mais... « morte de bonheur », au lieu de « écrabouillée sous le train », ça l'a un peu fait sourire...

– Monstre ! Et vous ne regrettez pas ?!

Il a fait non, triste et un peu content en même temps (d'avoir sauvé sa chérie des atroces roues du train).

Il a été condamné à 143 ans de réclusion criminelle, avec peine de sûreté de 99 ans.

## LETTRE D'IMMENSEMENT LOIN EN ARRIÈRE

[Lettre en petits caractères timides et propres, peu appuyés]

cèr jérar

je sé pa si tu te súvyídr mō nō, sé patrisya nyézèvska, ò été dâ la mèm clas a lékol matèrnèl il i a 24 à 25 à 26 à. tu été mō éro tu dizé a î ôtr garsò

[etc... illisible]

[Lettre jointe, en gros caractères brouillons, appuyés]

(Transcrit par Mathilde Dupond, infirmière psychiatrique, le 07/04/2017 – Centre Handicap Mental Féminin 2, 227 Route de Lille, 59500 Douai)

Cher Gérard,

Je sais pas si tu te souviendres mon nom, c'est Patrycja Niezewska, on était dans la même classe à l'école maternelle il y a 24 ans, 25 ans, 26 ans. Tu étais mon héros, tu disais à un autre garçon que quand tu serais grand, tu vas te marier avec moi. Bien sûr c'est juste des mots de bébés pas vrais, je viens pas ici pour réclamer tu me marier, pardon. Et tu es sans doute déjà marié bien sûr, de tout mon cœur je prie pour ton bonheur (si Dieu Il existe, ou même s'Il existe pas c'est pas grave). Je mets une photo de moi maintenant pour aider te souviendres mais je sais pas si tu te souviendres quand même ou je changée pardon. Et pardon que je être tellement laide pardon, mais j'ai pas de photo de autrefois pour aider mieux souviendres. Mes parents ils ne mette moi chez les débiles et plus jamais reviens, alors je ai pas photo, comme si je être à la poubelle pardon.

Je sais pas si tu te souviendres : on était les deux plus petits de la classe. Je sais pas si tu as deviens comme moi qui être une naine, peut-être les femmes elles voudraient pas de toi, que moi... Mais en vrai les normals ils grandir plus tard bien sûr pardon.

En tout cas, même si tu (ou vous) na deviens mille fois moins gentil que avant, vous être encore un million fois plus gentil que tous les autres du monde, Gérard, je suis sûre. Sûre, sûre. Et depuis 24 ans maintenant, c'est de rêver vous revoir un jour qui me garder en vie, presque. Pardon.

La madame infirmière, là, au lieu me taper encore elle a dit on va le trouver ton connard lui écrire, de l'annuaire peut-être. Et je n'a très très peur tous mes rêves ils vont tomber dans la poubelle aussi. J'ai peur, pardon. Je t'aime encore Gérard, je vous aime, je sais pas si je l'a déjà dire autrefois, je pas souviendres. Ou peut-être je devoir dire « vous » à cause que deviens une autre personne, Gérard, c'est normal, pardon.

Votre dévouée : Patrycja.

[Ici Mathilde Dupond : j'ajoute une enveloppe timbrée à mon nom, merci de la renvoyer avec un petit mot-réponse, genre « Patricia inconnue/oubliée/rien-à-foutre, vas chier ! », la micro-débile a besoin de se faire botter le cul, sévère, moi je dis !]

\*\*\*

[Lettre réponse, de Gérard]

ma trèr cèr petit patrisya, je vù remèrsi ífinimâ de votr lêtr, tèlmâ tûcât é bèl

[etc. illisible sauf pour la destinataire]

[Brouillon en français standard, joint pour madame Dupond]

Ma très chère petite Patrycja, je vous remercie infiniment de votre lettre, tellement touchante et belle. Je vous avais oublié, et j'en suis désolé, confus. L'année où on quittait la maternelle, ma famille a déménagé et j'ai perdu tout contact avec tous les camarades, pardon. Je n'ai pas su que vous n'étiez jamais allée à l'école élémentaire, abandonnée par vos parents méchants dans un centre ou quelque chose. Moi je ne savais pas encore écrire, je ne pouvais pas garder le contact avec certains ou certaines par courrier, pardon. Aujourd'hui je découvre avec admiration votre façon d'écrire, géniale bien mieux que celle de l'école, merci (même si il me faudra un peu de temps pour m'habituer, pardon). Mais vous avez davantage raison que les maîtres d'école, votre lettre « à » est claire, une lettre pour un son comme les autres voyelles sonores, pourquoi on nous dit qu'il faut l'écrire « an » ? alors qu'on n'entend ni « a » ni « n »... et pourquoi des fois ils exigent « en » à la place, et parfois « am », « em », c'est très compliqué sans aucune bonne raison intelligente, vous avez eu raison de refuser, j'aurais dû faire comme vous.

Patricia, je ne suis pas marié, pas en couple, je l'ai jamais été, je suis tout seul et triste. Vous/te revoir est une idée qui peut être formidable, je le pense vraiment.

Enfin, pour être honnête, je dois expliquer la double confusion qui génère en moi ce sentiment d'immense sympathie envers vous/toi-même oubliée comme inconnue pardon. Enfin, comme vous, je joins des photos de moi pour situer/rappeler, photos de maternelle et maintenant (avec le stade 14 ans au milieu), mais... Patricia, votre photo à vous, de maintenant, je ne la trouve pas du tout laide mais au contraire : je vous trouve la plus jolie fille de l'Univers, ex aequo... Vous êtes la sosie de la jeune fille qui a pris (et cassé) mon cœur quand j'avais 15 ans. Je vous avais oubliée, mais je comprends maintenant que je suis tombé amoureux de Lucja parce qu'elle vous ressemblait, m'évoquait donc votre tendre souvenir, tout doux délicieux. Et maintenant en sens inverse, j'ai un gros gros faible pour votre image qui lui ressemble, elle qui vous ressemblait... Je sais que c'est tout tordu bizarre. Si vous

*pouvez me pardonner, me redonner une chance, je voudrais renouer amitié, avec vous. Et davantage si affinités, comme on dit, j'ai des tonnes de tendresse en réserve, ne servant à rien, si ça vous intéresse... Mon cœur est à prendre (et mon cœur a un gros gros faible pour vous, je crois). Enfin, je pensais mon cœur cassé pour toujours mais c'est très vrai qu'il peut être réparé par une Lucja-bis, et Lucja était une Patricia-bis...*

*Je n'oublie pas que vous vous dites naine et débile, mais... Lucja était dans cette position aussi, adorable petite victime : elle était la plus petite du lycée et la dernière de la classe, insultée comme « naine » et « débile » aussi, par les méchants. Et d'origine polonaise aussi, traitée de « sale bougnoule » injustement (les frontières, c'est pas notre faute). Je rêvais de la protéger, la consoler, mais elle n'a pas voulu de moi. Avec vous aussi autrefois, c'était peut-être aussi ce sentiment, et ça reste très possible à nouveau et pour un avenir possible.*

*Je suis plutôt grand et j'étais premier de la classe, mais le chagrin m'a tout cassé, et je ne suis pas devenu l'ingénieur que j'espérais devenir, je suis ouvrier, pas riche, pas sportif, triste pardon (sans sortir ni aller voir ma famille, pardon). Si vous espérez un prince charmant, j'ai peur de ne pas être assez bien du tout. Mais si vous espérez simplement un gentil camarade (ou gentil mari un jour ?), affectueux, je pourrai être celui-là.*

*Je vais laisser le temps à la lettre pour arriver jusqu'à vous, et je ne sais pas si vous voyez Madame Dupond l'infirmière tous les jours ou semaines ou mois. Je pense téléphoner à elle-même dans quarante jours environ (vers le 23 Mai environ), pour savoir si je peux vous rendre visite (Douai n'est pas bien loin de Lille), venir vous revoir, tendrement... et peut-être vous revoir souvent maintenant, tout est possible, comme à construire peut-être. Peut-être qu'on m'autorisera à vous emmener en vacances hors du centre, et si l'essai se passe bien, peut-être qu'on pourra vivre à l'extérieur, à Lille, ensemble, un jour, je ne sais pas.*

*Je vous embrasse sur la joue, ou dans les cheveux, dans mes rêves. A bientôt peut-être...*

*Gérard.*

DE « GENS NORMALS TOUT NUS »

Patricia marchait doucement, l'air toute faible. Et voyant devant eux arriver l'abribus (où lui, Gérard, allait s'arrêter), elle semblait toute perdue, comme cherchant à se brusquer, à parler à haute voix.

– j... géhah...

– Oui.

– j... géhah...

Il pensait que c'était le début d'une phrase, expliquant peut-être sa grande douleur aujourd'hui (muette jusque là). Mais... ne suivait que le silence. Elle cherchait encore les mots, pauvre chérie.

– j... gé-hah...

Sa voix, pauvre chérie, déraillait, et – oui... – elle pleurait, oh...

– j... gé-hah...

Oui, ils arrivaient à l'abribus. Et... elle semblait comme dire « c'est trop tard, j'ai pas réussi à parler à temps, snif... ». Ils se sont arrêtés, comme chaque dimanche matin, après le cinéma. Mais il n'a pas dit l'habituel « au revoir, Patricia, à la semaine prochaine... ».

– Patricia, je... suis pas pressé, de rentrer chez moi... Si vous voulez, on peut aller s'asseoir sur le banc là-bas, parler un peu, à notre vitesse...

Oui, ne pas s'asseoir sur le banc de l'abribus – le chauffeur de bus risquait de s'arrêter, exigeant que Gérard monte, bien sûr puisque le bus se serait arrêté exprès...

– oh, m... mèhçi, p... pahdon, m... mèhçi n... n'infini...

Il n'a pas répondu « De rien » ni « Avec plaisir », parce que le sujet à venir paraissait grave pour elle, douloureux.

– Venez...

Ils ont fait la vingtaine de mètres supplémentaires, jusqu'au banc public, là. Il l'a aidée à monter, petite naine chérie.

– m... m... mèhçi, j... gé... hah...

Il s'est posé à côté d'elle, assez proche, comme pour la soutenir – et, en secret, il espérait que (pour la consoler) ce serait l'occasion de lui passer le bras autour des épaules, pour la première fois...

Elle a essuyé ses joues, toute désolée d'avoir pleuré, en public, pardon. Silence.

– j... géhah...

– Oui, Patricia. Dites-moi.

– ou... ou-i...

Et le silence, pendant qu'elle préparait les mots, une dernière fois.

– z... ze v... va p... plu... heviende...

? « Je vas plu' revienre » ? « Je ne reviendrai plu' »... au cinéma, le dimanche matin ? Est-ce qu'il pourrait la revoir, en retournant à la pâtisserie ? (il était client fidèle, autrefois, pour la revoir...) Elle avait fermé les yeux. Et laissé retomber le silence. Que répondre ?

– Patricia, vous... « préférez » ne plu' revenir ?

Elle a secoué la tête, faiblement.

– z... ze voudhais t... tennement he-viende... p... pouh nes sièqueu des sièk...

? « Je voudrais tellement revienre, pour les siècles des siècles » ?

– Qu'est-ce qui rend ça « pas possible » ? Vous allez vous marier, élever une famille ?

Elle a cligné des yeux, laissant échapper deux larmes (oh, pardon).

– n... non, bien s... sùh...

Et le silence. Pourquoi « bien sûr » ? Elle était la plus jolie fille du monde, quand même, elle pouvait séduire le prince charmant de ses rêves...

– Vous pouvez m'expliquer un peu, ce qui vous arrive ?

Elle respirait, comme essoufflée, la pauvre.

– k... que n... ne f... foyer s... social, s... c'est p... pas pluss... k... quate ans...

Elle habitait en foyer social, pauvre chérie ? Le foyer social féminin, oui, qu'il y avait plus loin sur la rue ?

– m... ma tutelle n... ne dih... z... ze vas hetouhner a... à Douai...

Quitter Lille ?

– é... et s... ça veut dih... p... plu vous hevoih z... zamais z... zéhah...

Oh, ne plu' le revoir jamais était grave pour elle ? (Comme ne plu' la revoir était pour lui la fin du monde...).

– m... mais s... ça f... fait pas m... mouhah, ne chaguin... aloh ze veux s... sauter s... sous ne t'ain, m... mais ze n'a tennement peuh... oh, p... peuh...

Et elle pleurait, dans ses mains, pauvre chérie...

– Patricia...

Elle ne respirait plu', comme suspendue à ses mots à lui...

– Vous n'avez pas « nulle part » où aller : vous pouvez venir habiter chez moi...

Il espérait la soulager profondément, voir la faire pleurer de joie maintenant, mais... elle a fait Non, incroyablement. Catastrophe. Suspectait-elle des arrière-pensées sexuelles et refusait-elle totalement ces choses-là ?

– Non ? Vous ne voulez pas ? Amicalement, simplement...

Elle tremblait toute entière, toute en larmes perdue.

– z... ze p... pas le droit v... vous néhanger...  
« Je (n'ai) pas de droit (de) vous déranger » ?

– é... et n... nouai s... c'est ch... chez les démiles z... ze hetouhne...  
« Chez les débiles, je retourne », oh... Alors que le plus grand sourire qu'elle ait jamais eu, c'est quand il l'avait défendue, au magasin, contre un client la traitant de « débile mentale » – ce qu'elle avouait maintenant « être » (être officiellement classée, tout au moins)...

– é... et z... ze m... malfohmée... n'incapabe hende un homme heuueux, n... n'elle dih l... la docteu... n... n'angelle démile, ze ête, p... pahdon, p... pahdon... p... pas possible heméhcier...  
– C'est pas grave, Patricia. Vous êtes invitée quand même...  
Elle a cherché ses yeux, éberluée... Ne comprenant pas du tout, visiblement. Comme certaine à 100,000% que c'était impossible (de la traiter en amie, estimable, si elle ne couchait pas).  
– z... ze s... sais p... pas bien t'est-ce s... ça veut dih... s... c'est pouh l... les m... meu-s... sieus-dames n... nohmals, n... ne faih... t... tout nus, z... ze sais pas... p... pèhsonne n... ne z'èspliter...  
Personne ne lui avait expliqué, « faire l'amour », ce dont elle serait incapable, mignonne angelle à forte poitrine, hum... Euh... Et son regard intense semblait le supplier « expliquez-moi »...  
– Oui, je vais vous expliquer, tout...  
– m... mèhçi, m... mèhçi...  
Euh...  
– Les hommes ils ont un « zizi » comme tuyau, vous savez ?  
Elle a fait Oui.  
– Et les femmes ont un ventre en creux, et bosse je crois euh...  
Vagin et clitoris, oui (le prof en avait parlé en « éducation sexuelle » quand ils avaient 14 ans, dans son collège à lui), mais comment dire ?  
– Et les hommes et femmes normaux, ils veulent très fort jouer à secouer ce zizi mâle dans le ventre femelle, en frottant la bosse femelle, et ça les fait crier ou hurler de joie, après un moment.  
Elle semblait dubitative, mais – en même temps – son désarroi exprimait comme le sentiment « ça explique un peu le monde, oui ».  
– Mais c'est pas tous, rassurez-vous.  
– k... que n... n'angelle, n... n'ange... ? v... vous n... n'ange... ?  
Elle demandait ça avec comme un immense espoir. Comment ne pas la décevoir ?  
– Il y a pas que les anges, il y a aussi les « vieux garçons », on nous appelle (et les « vieilles filles », en face). On n'a pas d'expérience de ce côté, sexuel, mais on cherche pas à connaître ça à tout prix, non.  
Elle était comme émerveillée...  
– Mais moi, en particulier, c'est... particulier, vous... voulez que je vous raconte mon histoire ?  
Oui.  
– Ça vous intéresse ?  
– a... à n'infini...  
– Merci. Euh, Patricia, c'est... pas simple. J'aurai peut-être dû vous en parler depuis longtemps...  
Oui, trois ans et demi qu'ils se connaissaient (client et pâtissière), un an et demi qu'ils étaient presque amis (se retrouvant au cinéma, pour les séances Connaissance du Monde)...  
– Patricia, j'aurais pu me marier, « faire les choses tout nus » qui font les bébés... mais...  
Elle l'écoutait, comme en haleine, ne respirant plu'.  
– La fille dont je suis tombé amoureux (votre sosie), elle a pas voulu de moi (on avait quinze ans)... Elle me faisait mille sourires, et ça a fait chavirer mon cœur, mais... quand j'ai voulu l'aider en maths (elle était dernière de la classe, moi premier), elle m'a envoyé promener... et pareil quand je l'ai invitée au cinéma... méchante, dure, cruelle... ça a cassé mon cœur, mes projets, tout...  
– oh...  
Compatissante gentille...  
– Moi j'espérais – si elle me voulait pas comme mari un jour – j'espérais être un camarade, la revoir simplement, se dire bonjour une fois par an, mais elle a refusé, elle a dit qu'on se reverrait jamais. Et que j'avais pas le droit de me tuer pour elle...  
– oh... oh...  
Elle pleurait, de compassion, aiguë...  
– Vous voyez : depuis ce temps-là, mon projet de futur, c'est pas du tout des choses « tout nus » comme les gens que vous dites « normaux »... Elle voulait même pas de notre amitié, alors j'étais cassé, anéanti... Et... ce qui m'a sauvé, c'est... dix ans plus tard, vous rencontrer Patricia... vous qui avez le même visage qu'elle, presqu'exactement, aussi jolie, ou pluss encore... La pluss jolie du monde, à mon goût à moi...  
Elle a rougi, baissé les yeux, timide...  
– m... mais g... ghande, n... n'intennigente, n... nohmale... è... elle ête...  
– Elle était un peu pluss grande mais la plus petite du lycée, un peu pluss scolaire mais la dernière de la classe... et je rêvais de la protéger... petite bergère timide... j'aime pas les grandes princesses prétentieuses...  
Rouge, et retrouvant presque le sourire, à moitié, touchée heureuse...

– Ce qu'il y a, Patricia, (enfin, je savais que vous aviez réparé mon cœur, que j'étais amoureux de vous)...  
Rouge... Mais il n'a pas continué sa phrase : elle semblait avoir quelque chose à dire.

– m... moi z'aussi, z... z'amouheuse n... ne vous...

– Merci...

Rouge... Euh, allez, continuer :

– Patricia, ce que j'étais sûr – à tort, pardon – c'est que... vous aviez plein d'amants riches musclés, comme elle depuis ses 16 ans, et maintenant échangiste j'ai entendu dire, et que... si je disais mes sentiments, vous me chasseriez en devenant méchante cassante, comme elle... Alors je préférerais notre camaraderie simple timide gentille... à distance. Pardon.

Elle souriait comme franchement heureuse maintenant...

– Maintenant, si vous êtes perdue en détresse, je vous invite dans mon petit appartement... pour une amitié tendre et gentille... Je vous aime mais c'est dans mon cœur essentiellement, c'est pas obligatoirement pour faire des choses « tout nus », non...

– oh, m... mèhçi, m... mèhçi n... n'infini, n... n'in-fini...

– Et si je peux vous faire une bise dans les cheveux, vous caresser les épaules, ça sera un bonus, inespéré, je serai l'homme le plus heureux du monde... même si c'est moins bestial que la normale...

Heureuse, métamorphosée, elle était...

– et moi n... n'angelle na pluss z'heuheuse n... ne la Tèh et du Ciel...

Ouf, angelle heureuse elle pensait devenir. Ce qui sonnait comme une acceptation de son projet à lui, devenu leur projet à eux. Tout habillés.

## LE COURRIER DEMANDÉ

Comme sa petite pâtissière (secrètement chérie) était encore toute souffreteuse, ce soir, Gérard a décidé de faire quelque chose. Et, pendant qu'elle emballait le petit paquet (pour son flan du week-end), il a posé, en plus du billet, un chèque – pas rempli, et il a expliqué :

– Manemoiselle, je... vous pose un chèque, à moi. Si... vous avez besoin de parler, ou d'aide, ou quelque chose, vous pourrez m'écrire, ou me rendre visite.

Sous-entendu : il allait faire le ménage de toute urgence, rattraper ses années de retard de ce côté.

Enfin, il craignait un peu qu'elle fronce les sourcils, pour dire quelque chose comme « mêlez-vous de vos oignons, vous êtes un client du magasin, pas un ami à moi », mais elle n'a rien dit. En ce sens. Seulement :

– m... mèhçi, m... meu-s... sieu...

Si gentille. Et elle ramenait le paquet, et sa main tremblait quand elle a cherché le billet et... le chèque, « tout là-haut » sur le comptoir, petite naine chérie. Et elle a longuement regardé (ou lu) le chèque en blanc – vide de montant – simple adresse, officielle. Et puis elle a posé le chèque sous le comptoir ou quelque chose, rendu la monnaie. Sans un mot, à son habitude gentille. Il a pris les pièces rendues, les a mises dans son porte-monnaie, et attrapé le paquet, emballé.

– Bien, 'soir manemoiselle, merci.

– 's... soih, m... meu-s... sieu, m... mèhçi...

Oui, les mots de d'habitude, inchangés. Sans colère, ouf...

Et toute la nuit, il a nettoiyé chez lui, pardon. Remettant la partie « aspirateur » au lendemain matin neuf heures, pour ne pas réveiller les voisins. Et toute la journée aussi : ranger et nettoyer, et encore, héroïque – mais c'était pour sa belle, sa petite chérie, ça changeait tout.

Enfin, bien sûr, elle n'est pas venue (il avait rebranché les fils de l'interphone la veille au soir, pour redevenir « dérangeable » par le monde extérieur). Et pareil le lendemain dimanche : personne. Soupairs.

Le lundi, il est retourné à l'usine, un peu perdu. Et puis rentré chez lui le soir. Le monde allait-il continuer comme avant ? Et surtout : le vendredi soir, sa petite chérie ferait-elle comme si de rien n'était, comme s'il n'avait pas eu ce geste déplacé ? (quasi déclaration d'amour, pardon...).

Le mardi soir, il est arrivé à son immeuble juste après des voisins, et il y avait un monsieur qui attendait devant la porte d'entrée – il a demandé au couple de voisins :

– Pardon msieu, vous êtes Gérard Necey ?

??? Quelqu'un le cherchait, lui ? L'amant de sa petite pâtissière ? Venu lui casser la gueule, comme amoureux indésirable, à chasser à jamais ?

Les voisins ont répondu Non, sont entrés. Et il arrivait, lui.

– Euh, pardon msieu, vous êtes Gérard Necey ?

Ce type avait une casquette de la poste ou quoi, et il tenait une lettre blanche, petite. Euh...

– oui, pardon.

– Ah, super ! Je suis transporteur spécial, d'une lettre pour vous, super-importante. Faut qu'vous signez là et là ! Merci !

Euh, il a pris la lettre, et signé, oui. Sur l'enveloppe était son nom et adresse, en tout petits caractères timides, c'était clairement une lettre de sa petite chérie, son cœur cognait...

– Voilà, les deux signatures, le compte y est ! Génial ! Allez salut !

Euh, lui il est entré, un peu inquiet. Que lui disait sa petite chérie ? Il espérait quelque chose comme « j'ai une maladie du sang, je dois suivre un traitement en Amérique, pouvez-vous nous aider financièrement ? mon copain est pas millionnaire ». Et il craignait au contraire « j'ai pas le droit de vous le dire en tant que client, mais je vous le dis en dehors du magasin : fichez-moi la paix ! je vous aime pas, non ! ».

C'est le pas lourd qu'il a monté l'escalier, les cinq étages. Et parcouru le couloir. Il est entré chez lui, et puis il a posé la lettre précieuse, avec sa petite écriture adorée, petite chérie... Même s'il était à jamais interdit de revenir, au magasin, il espérait qu'elle signerait de son prénom – il connaîtrait enfin son prénom, adoré, trois ans et demi après l'avoir rencontrée... Même si c'était la fin.

Il s'est assis, après avoir enlevé son manteau, ses chaussures. N'ouvrant pas tout de suite, non. Silence. Silence dans sa tête. Parce que ça pouvait être la fin du monde, ou bien... qui sait, peut-être le début de... d'une acceptation d'aide, comme amicale, presque, ou quelque chose... Soupir. Silence.

Il est allé chercher la lettre, sur la table, et... le canif, dans le tiroir, pour ouvrir ça le plus proprement possible, sans abîmer cette enveloppe chérie... avec des mots de sa main, petit ange...

Et retourné s'asseoir. Oui. Avec la lettre.

Elle avait recopié l'adresse du chèque très exactement, sans rien interpréter :

GERARD NECEY  
27B RUE NEWBURY  
59070 LILLE

Sans accent à Gérard, sans minuscules et majuscules alternées, oui, comme à distance officielle, peut-être. Pardon.



Il a glissé la pointe du canif dans le coin et fendu, très doucement, en remontant – pour ne pas abîmer la lettre, si pliée et en position haute dans l'enveloppe. Non, ouf. Et il a continué, millimètre par millimètre, jusqu'à ouvrir, pouvoir ouvrir et prendre la lettre.

Mais respirer une seconde, avant. Avant « la fin du monde » ou quoi, peut-être.

Et puis... allez. Il a retiré la feuille qui était à l'intérieur, l'a dépliée, et... c'était tout de cette petite écriture jolie et faiblement appuyée, timide, mais comme sans majuscules, et... signé, oui, il a regardé tout de suite cette signature : pas un nom ou prénom mais « *vostr petit patisièr ne mwî ke ryî* ».

??? Illisible, euh, en Polonais ? (Il avait pris sa défense une fois, il y a deux ans maintenant – une méchante dame la traitait de « sale polak bougnoule à la con »...).

Enfin, « patisièr » ressemblait au français mot « pâtissière », c'était apparemment l'équivalent, ou une transcription, et ça confirmait en tout cas à 100,000% que c'était bien une lettre de sa petite pâtissière.

Alors, euh... Enfin, avant de lire, il voyait cette ligne, après la « sorte de signature » :

« *patrisya niézévska, câbr 9 bé, fwayé sosyal féminî de ôcôjû, 179 ru sijâ ; 59050 lil* »

Donc elle s'appellerait Patricia ?? (Il l'appellerait « ma petite Patricia chérie » dans tous ses rêves à venir, oh joie...) Merci, merci tellement...

Et euh, « fwayé sosyal » ressemblait à « Foyer Social », écrit en phonétique plus ou moins – euh, il n'avait jamais appris la phonétique, lui, désolé – parce qu'une autre méthode était employée pour apprendre la langue anglaise, quand il avait 10-11 ans (sans d'autres classes, les camarades disaient qu'ils n'y comprenaient rien, à la phonétique des profs, avec plein de lettres spéciales – ici, aucune lettre spéciale, apparemment).

Et le mot « féminî » ressemblait à « féminin », oui, pour un foyer social où habiterait sa petite chérie. Avec « î » pour « in », ou le son « in/ain/ein » voire « un » si prononcé pareil, pas comme leur camarade d'école Christine, qui venait d'une autre région, disant que « brin brun » ne sonne pas comme répétition du tout.

Donc l'adresse serait « 179 rue sinjâ », Rue Saint-Jean comme la pâtisserie ? Donc « â » pour le son « an », très bien. Il est allé à sa table, pour prendre des notes, sur la clé de lecture ou quoi.

Et euh, essayé de lire le corps de la lettre maintenant... :

« *cêr mésyé gerard necey,*

*dézolé ke jékrrî iizib sâ fêr êsprè é vû alé pa pûvwar lir* »

Euh... Il a marqué sur ses notes un grand « ? » à confirmer, et puis, en dessous de « î à in/ain/ein un » et « â à an/en » : « c à ch », « è à è/ai/ei etc. », « û à ou », « wa à oi, wa ».

Et il a continué, en étant abasourdi par ce qu'il croyait lire, pardon. Finalement, il a tout retranscrit, de son interprétation :

« *cher meussieu gueurarde necheuî,*

*désolée que jécrire ihisibe san faire êsprès et vous allez pas pouvoir lire. en pluss que pas le temps vou occuper des pas grandes pas jolies pas intennigentes cé normal. mais je dire quand même avant mourir : personne jamais il avait été gentil avec moi comme vous alors cé obligé je folle zamoureuse de vous pardon. et là comme je va retourner chez les démiles à douai, quitter lille pour toujours, sans plu' vous revoir jamais, je va mourir de chagrin, ou sous le train pour être sûre et moins souffrir à mourir de peine infinie finie. je sais pas comment elles faire les auteu zamoureaux de vous, peut-être cé normal simplement. moi au ciel je va prier pour votre bonheur infini, si ça éziste le ciel après. sinon cé justeu fini pardon. pardon, je vous dis mon dernier merci infini de votre gentillesse infinie...*

*(votre petite pâtissière ne moins que rien)*

*patricia niezewska, chambre 9b, foyer social féminin de Honchajou [ou De Onchôgeout], 179 rue saint-jean, 59050 lille »*

... Donc... sa petite pâtissière était folle amoureuse de lui... oh... et croyant cela totalement à sens unique, comme lui en sens inverse.

Il a relu dix fois cette lettre, en version transcrite, et dix fois encore en version originale (transcrivait-il correctement ? il semblait, oui...). Pour être sûr, il est sorti, allé téléphoner, d'une cabine (puisqu'il n'avait pas le téléphone chez lui, le refusait) : demander aux Renseignements Téléphoniques le nom et l'orthographe du foyer social de la Rue Saint-Jean : « Foyer Social Féminin De Honchaugeoux », 179 Rue Saint-Jean. Ça confirmait à 100% sa grille de lecture. Bigre...

Il est retourné chez lui, a relu encore la lettre, avec le cœur qui cogne. Et il a entamé un brouillon de réponse :

« *(Brouillon avant transcription en orthographe de Patricia/Patrisya)*

*Ma très très chère petite Patricia,*

*Votre lettre m'a immensément ému et je vous en remercie du fond du cœur. Ce qui nous arrive est incroyable : moi aussi je suis amoureux de vous, de vous toute seule au monde, et moi aussi je croyais que je n'étais rien de rien (ou moins que rien) pour vous. Je vais tout vous expliquer.*

*D'abord, je veux ici vous dire que je vous mens pas pour empêcher de vous tuer, non, ce n'est pas ça, je le jure. Je respecte infiniment vos choix, pluss que tout au monde je voudrais que vous ne souffriez pas, même si la seule solution vous parait le suicide – je respecterai vos conclusions, pardon. Mais ce qui nous arrive est (peut-être) immensément merveilleux, inespéré, et une vie de bonheur immense semble là devant nous, très très possible.*

*Dans ma lettre, je ne sais pas si vous avez trouvé la photo : c'est un agrandissement de notre photo de classe au lycée, on avait quinze ans. Je ne sais pas si vous me reconnaissez à droite (c'est moi, il y a 14 ans), et à gauche ce n'est pas « vous » tout à fait, mais votre sosie exact, une jeune fille qui vous ressemblait infiniment, de visage. (Et elle était la plus petite du lycée, la dernière de la classe – elle était traitée de « sale naine » et « sale*

débile », comme vous, pardon). Cette jeune fille, Lucja Metalski, était d'origine polonaise comme vous, et peut-être originaire du même village ou de la même famille. Elle a été la seule personne au monde que j'ai aimé, dans mon cœur, avant de vous rencontrer. (Et, même si je la croyais amoureuse de moi, en secret, elle m'a rejeté, très durement, refusant à jamais de me revoir, et puis m'interdisant de me tuer...). Donc, à l'instant où je vous ai vue pour la première fois, Patricia, il y a trois ans et demi, j'ai pensé comme une immense évidence que vous êtes la plus jolie fille de l'Univers, ex aequo, l'une des deux seules filles super-belles de l'Univers. Et encore plus petite, encore plus humble, avec davantage de poitrine jolie, avec un bégaiement adorable : vous êtes la numéro 1 du monde pour moi, Patricia. Et puis... tellement tellement gentille avec moi, rien que des sourires et des rougeurs mignonnes, vous avez non seulement réparé mon cœur cassé mais vous l'avez conquis, pour toujours. Simplement, avec le traumatisme de l'affaire Lucya, je pensais que ce bonheur infini, de vous revoir, devait rester caché, intérieur, secret, ou sinon vous mettriez en colère pour me chasser, m'interdire à jamais de revenir. Je me trompais, complètement, désolé, mais j'espère que vous comprendrez ma logique, mon erreur, grave pardon (si vous souffriez pendant ce temps)...

Patricia, je crois que nous nous trompons tous les deux, mais peut-être que ce n'est pas grave, que c'est merveilleux... Vous semblez croire que je suis l'homme le plus merveilleux du monde, et – désolé – je ne le suis pas du tout. En sens inverse, je suis sûr et certain que vous êtes la jeune fille la plus merveilleuse de l'Univers, et vous me dites que c'est le contraire, que vous êtes une moins que rien. J'entends ce que vous dites, mais que vous soyée complexée vous rend encore plus adorable, à mon avis, et mon amour envers vous est encore mille fois plus fort. Mais, en sens inverse, je ne sais pas quelle sera votre réaction... Je ne suis pas un séducteur avec mille maîtresses par an, je suis un vieux garçon innocent, et triste (triste jusqu'au jour béni où je vous ai rencontrée). Je ne suis pas riche, pas sportif, je n'ai pas d'ami, pas de sortie, pas de téléphone, ce n'est pas du tout le portrait d'un prince charmant. Lucya a fait de moi un légume, obligé de survivre pour rien, que pleurer ou quoi, pardon. Vous m'avez guéri, il y a trois ans et demi par votre sourire, et aujourd'hui par cette lettre incroyable, vous disant amoureuse de moi, en secret... Tout est possible maintenant, je peux essayer de changer pour vous plaire davantage, je peux installer le téléphone pour vous parlez, je peux sortir avec vous... En espérant que vous ne serez pas trop déçue...

Vous dites être menacée de renvoi vers Douai, un centre pour gens classés débiles par les docteurs (méchants)... Patricia, si c'est que vous ne pouvez plu' rester au foyer social encore, et que vous n'avez nulle part où aller : je vous invite à venir habiter chez moi. Et cette invitation est entièrement sincère, je le jure. Et je jure ne rien demander en échange. Pour moi, vous avoir pour compagne serait le Paradis infini... Et même « compagne amicale », je n'exige rien de rien de sexuel ou quoi. Mon cœur vous aime, simplement. Pour ce qui est des « relations normales entre adultes », je ne sais même pas si je pourrais, je n'ai aucune expérience, et pas de pulsion bestiale (comme il faut paraître-il). Patricia, vous êtes invitée à venir habiter chez moi, pour longtemps ou pour toujours (libre à vous de choisir, maintenant et plus tard), acceptez-vous ?

Si cette relation amicale habitant ensemble vous déplaît, je voudrais vous proposer autre chose aussi : Patricia, acceptez-vous de m'épouser ? (Enfin, c'est compliqué à expliquer : si vous voulez des enfants, j'essaierai de vous les donner, je ne sais pas si j'en suis capable. Si au contraire vous refusez toute relation charnelle, je l'accepte et ce serait un mariage blanc, d'amitié tendre et profonde. Ce que ça veut dire, ce mariage dans mon esprit : Patricia, mon amour envers vous est éternel, et soyez rassurée : je ne m'intéresse pas aux autres filles ou femmes, je vous resterai fidèle pour toujours. Même si Lucya revenait vers moi, je n'en voudrais pas – elle a été tellement méchante cruelle que ça m'a dégoûté d'elle, et il n'y a pour moi que vous au monde, Patricia. Je vous aimais, en secret, maintenant je le dis en face : je vous aime...).

J'ignore l'urgence où vous êtes, concernant votre départ programmé de Lille. Je vais peut-être, demain demander une absence (urgence personnelle) à mon travail, aller chercher un téléphone, et poster cette lettre à La Poste, de toute urgence, et peut-être par Transporteur Spécial, comme vous avez fait, oh si gentille... Ou je viendrai moi-même la glisser dans la boîte aux lettres de votre foyer.

Je sais que cette réponse n'est pas du tout le genre de réponse à laquelle vous vous attendiez – surtout : écrite dans votre orthographe à vous (géniale, et que j'ai déchiffrée avec plaisir). Mais un bonheur incroyable semble possible pour vous et moi, là devant nous très prochainement...

Enfin, j'ai entendu dire que « l'habitude » casse l'amour fou, que les couples se chamaillent et finissent par divorcer, mais vous me semblez trop gentille parfaite pour ça. De mon côté je suis prêt moi aussi à tous les compromis, accepter vos différences avec mes rêves de vous, c'est pas grave. Mais rien que retrouver votre sourire amoureux tous les jours, ça serait un bonheur inouï pour moi... Et si je peux vous embrasser sur la joue, vous caresser les épaules, je serai l'homme le plus heureux de la Terre entière. Je vous aime, Patricia. (Même si corrigerai peut-être très bientôt en « Je t'aime, ma chérie »...).

Tendrement,

Jérar Neussé »

## L'ENVELOPPE-MYSTÈRE INTERDITE

Gérard regardait, pensivement, cette enveloppe blanche, sur ses genoux, close. Avec marqué « douai » dessus, petites lettres timides de sa petite Patricia adorée. Douai où l'emmenait ce train, régional, parti de Lille, ce samedi matin.

Durant ces quelques minutes, il essayait de refaire le point, sur toute cette histoire, obscure, potentiellement dramatique ou quoi, ou anodine, oui. Il n'en savait rien.

Donc : tout a commencé ce 16 Avril, il y a trois ans et demi, alors qu'il allait chercher une autorisation médicale à l'autre bout de Lille, pour s'inscrire à un club de parachutisme. Pour ne pas ouvrir le truc et s'écraser avec succès enfin (après son échec de la falaise il y a 14 ans, et de l'immeuble il y 5 ans – parce que Lucja l'avait rejeté, puis avait re-rejeté son geste amical d'ancien camarade de lycée...). Et dans ce quartier inconnu, où il avait débarqué en bus, il était parti à la recherche de la Rue Bissenbag, en marquant une demi-seconde d'arrêt, passant devant une pâtisserie (vieux réflexe de gosse d'autrefois), regardant dans la vitrine. Et là : le choc ! Lucja ! Ou Lucja-bis, plus exactement : une toute petite pâtissière, naine, avec le visage vénéré de Lucja (et une forte poitrine, plus jolie encore que Lucja)... Et, complètement shooté par cette vision, il était entré, acheter un truc, n'importe quoi, la revoir... encore. Et c'était bien une adorable petite jeune fille, bègue timide en plus, davantage réservée encore que Lucja, merveilleuse. Il a acheté un flan et puis il est ressorti, complètement égaré, azimuté. Enfin, il est quand même allé au docteur Machin prévu, mais il ne s'est pas inscrit au parachutisme : il envisageait de revenir à cette pâtisserie de Rue Saint-Jean, revoir Lucja bis encore et encore, presque amoureuxment... Et sans déclarer sa demi-flamme, bien sûr, sinon il se ferait jeter par la belle, comme par Lucja quand elle avait compris ses sentiments (platoniques)... Mais, le lendemain samedi, la belle n'était pas dans le magasin, hélas, et la dame la remplaçant – à la question « elle est en week-end ? la petite jeune fille qui était là hier... » – elle a ricané « Ben non, connard, c'est une débile mentale qui fait bouche-trou à cause d'nos trente-cinq heures légales ! L'est là qu'le vendredi après-midi, mais c'est qu'une ptite crotte, crevure, ah-ah-ah, putain faut être ouf pour fantasmer d'se taper une naine, putain ! ». Il est donc revenu chaque vendredi après-midi, revoir sa petite naine chérie, amoureuxment (en tenant sa tendresse : secrète). Et ça a duré des années – merveilleuses – parce qu'elle lui souriait adorablement, à lui client fidèle, pas seulement traité en anonyme inconnu méprisable. Et davantage encore de sourires, timides rougissants, après qu'il ait commencé à la défendre contre les client(e)s méchant(e)s devant lui. Il avait, du coup, totalement oublié Lucja, tombant follement amoureux de sa merveilleuse petite pâtissière, dix fois plus jolie et un milliard de fois plus gentille (avec lui)... (Quant au fait qu'elle soit traitée de « naine débile », ce n'était pas pour lui un gros point noir mais le secret de son charme infini : Lucja était la plus petite du lycée et la dernière de leur classe matheuse, alors la petite jeune fille incarnait encore mieux ce charme infini, de pauvre chérie à protéger – par lui, comme super-héros, prince charmant, virtuel...).

Et puis, il y a un an et demi, cette affiche contre le comptoir de la pâtisserie, pour une séance de cinéma « Connaissance du Monde », dimanche matin : « Les îles de Polynésie orientale ». Elle avait semblé intéressée, petite pâtissière chérie, par le fait qu'il lise ça, et elle avait demandé « v... vous n... n'allez n... n'aller, m... meu-s... sieu... ? ». Et il avait souri, répondu peut-être, imaginant qu'elle (ou son patron) avait affiché ça pour aider un proche ou quoi, projectionniste ou actionnaire du ciné de quartier. Mais le dimanche en question, au cas où sa petite pâtissière viennoise, il y est allé, à cette projection. Et elle était là ! Et très en avance comme lui, et le reconnaissant, et souriant toute toute timide, immensément adorable... Et, mieux encore : aucun amant musclé n'est venu la rejoindre, la bisouiller goulument, non. Ils ont fait la queue devant la caisse ensemble (doublés par les gens pressés mais ce n'était pas grave), il a pris deux places et lui a donné un des tickets, avec sourire et rougeur adorables en récompense. Plus le merveilleux petit mot « m... mèhçi, n... n'infini... ». Et ils sont entrés, ils se sont assis côte à côte, délicieusement, moment de pur bonheur. Quoique... visiblement, avec le siège devant, elle ne pourrait pas voir le film, petite naine chérie, alors il a proposé qu'ils aillent plutôt au premier rang (entièrement libre, les gens ne voulant pas lever la tête – et ils étaient peu de spectateurs, de toute façon). Et puis, après le film, ils ont marché un peu ensemble – ils allaient dans la même direction, lui prenant le bus là et elle habitant plus loin sur la rue. Ils se sont dit au revoir à l'abribus, simplement, souriants timides, comme émus tous les deux. Et la semaine suivante, il est revenu évidemment ! Et elle était là encore ! Et il lui a re-payé la place, amicalement, et ils sont retournés au premier rang, directement. C'est devenu leur routine gentille, chaque semaine. Un jour ils ont même échangé leurs prénoms, Gérard et « Patricia », et c'était merveilleux, comme camarades, délicieux (sans déranger, sans se faire jeter). Flan « professionnel » le vendredi soir, et cinéma amical le dimanche matin. Le bonheur, profond.

Mais il y a trois semaines, elle a paru changée, comme triste souffrante. Il a demandé si elle était malade, et elle a fait non, de la tête, simplement. Le dimanche, il a demandé s'il pouvait l'aider ou quelque chose, et elle a refait non. Mais le dimanche suivant, après le ciné avant d'arriver à l'abribus (leurs au revoirs), elle a sorti une petite enveloppe blanche de sa poche, disant : « j... géhah, s... si v... vous n'allez a... a d... dou-ai, n... n'un jough... s... si v... vous s... souviende s... cette enveloppe... n... n'ouv'ih... ». Il n'avait rien compris, mais elle semblait dire « Gérard, si un jour vous allez à Douai, s'il vous plaît il faudra y ouvrir cette enveloppe, si vous vous en souvenez ». Il n'y comprenait rien, mais – pas contrariant – il avait pris l'enveloppe, et même dit Merci. Elle n'a pas dit « de rien » (ou « d... de hien... » à sa façon), non, parce que ce « Merci » semblait totalement déplacé, et certes, puisqu'il n'y comprenait rien, il avait dit n'importe quoi, pardon.

Mais le vendredi suivant, elle n'était pas là au magasin, remplacée par une dame. Il a demandé « elle est souffrante, Patricia ? », mais la dame bougonnante avait crié « Qui ? ! », et il avait dû expliquer, pardon : « la petite

jeune fille qui est là, d'habitude, le vendredi soir ». Mais la dame avait répondu « J'en sais rien, j'm'en fous ! Chacun sa merde et Dieu pour tous, comme on dit ! ». Et le surlendemain dimanche : pareil, pas de Patricia à leur rendez-vous hebdomadaire... Il s'est inquiété, mais il ne savait pas quoi faire, ni comment la contacter, lui dire son soutien amical, dans la maladie ou quoi (ou la peine, si c'était l'enterrement de son père ou quelque chose – expliquant comme la grande tristesse qui avait semblé sienne l'autre jour).

Le vendredi suivant, à la pâtisserie, une autre remplaçante, qui a répondu « Hein ? Non, c'est moi qu'ai le job ici, maintenant le vendredi après-midi ! Pas question qu'une ptite salope viennoise me l'reprénde, putain ! ». Et le dimanche : personne encore au cinéma (enfin : pas elle – il se contrefichait des autres gens, au monde...).

Et le vendredi encore après, hier : confirmation, la nouvelle femme de la semaine dernière occupait le créneau du vendredi soir à la pâtisserie, comme pour toujours. Est-ce que Patricia avait été renvoyée ? Pourquoi ne venait-elle plu' au cinéma ? (il lui payait toujours la place, même si elle n'avait plu' d'argent, ça n'empêchait rien)...

Et il a alors pensé à cette lettre « douai » qu'il avait chez lui, gardée religieusement, avec des petites lettres timides écrites de sa main adorée, Patricia. Avait-elle déménagé à Douai, donc changé de métier et ne venant évidemment plu' au ciné ? Pourquoi ne pas lui avoir annoncé ça à lui ? (Il pouvait comprendre, accepter bien sûr – il aurait simplement demandé s'il pourrait venir la voir, à Douai, le dimanche ou chaque mois...). Et puis, cette nuit, à y repenser (il ne dormait plu' vraiment, pardon), il s'est dit que – sans attendre les dix ans dont elle avait parlé, il pourrait tirer cette histoire au clair en ouvrant l'enveloppe. Mais elle avait demandé de l'ouvrir « à Douai », donc il fallait y aller, il suffisait d'y aller – en train, il n'avait pas de voiture, pas de permis de conduire.

Il est donc allé à la gare, ce matin, il a pris le billet, effectivement peu cher – il aurait pu le payer chaque semaine (d'autant qu'il n'avait plu' besoin d'abonnement aux bus lillois s'il ne retournait pas chaque semaine au quartier Saint-Jean de sa petite chérie). Et là, il se trouvait assis dans ce train, avec l'enveloppe sur les genoux. Il allait savoir.

Le haut-parleur a annoncé : « le train arrive en gare de Douai, Douai une minute d'arrêt ! ». Gérard a pris l'enveloppe dans sa main, précieusement, et il s'est levé, allant vers la porte. Et puis les roues ont crissé, très fort, le convoi a stoppé, il est descendu.

Voilà. Douai. Sans attendre dix ans, pardon. Euh... il s'est éloigné un peu du train, il est allé s'asseoir, sur un banc là-bas, et... il a ouvert l'enveloppe, avec le cœur qui cogne. Dedans, seulement un papier sans « lettre » proprement dite, collage de 2 mots dactylographiés, officiels découpés :

PATRYCJA NIEZEWSKA

CENTRE HANDICAP MENTAL FEMININ 59-2  
979 ROUTE DE LILLE  
59500 DOUAI

Euh... Découvrir que Patricia s'écrivait Patrycja à la polonaise (façon Lucja pour Lucia) n'était pas une grande surprise – il l'avait défendue contre des clients agressifs la traitant de « sale bougnoule polak de merde à chier ! ». Et qu'elle aille en centre pour handicap mental confirmait simplement le mot « débile » avec lequel elle avait été désignée juste après qu'il ait fait sa connaissance – et objet d'attaques virulentes de clients méchants aussi. Mais bref, donc, il semblait qu'elle avait quitté son travail à Lille, son domicile à Lille, pour aller dans ce centre, pauvre chérie. Sans lui annoncer en clair, mais... en lui donnant cette lettre, à ouvrir s'il allait à Douai, dans dix ans peut-être... C'était comme... comme si elle avait voulu laisser possible le fait qu'ils se revoient tous les deux, un jour, même si elle était semi-certaine qu'il l'aurait totalement oubliée... Oh...

Pourquoi ne pas lui avoir dit en face ? Enfin, il la savait immensément timide, presque timide maladive (et lui, amoureux secret, il était peut-être « timide maladif » aussi, hum). Ou bien c'était une forme de honte, ou de culpabilité – elle l'avait laissé prendre sa défense, disant « non, manemoiselle est pas débile, msieu, ravalez votre haine, s'il vous plaît... », alors qu'officiellement, elle était peut-être « handicapée mentale », avec allocation de handicap ou quoi, survivant grâce à ça, et se sentant menteuse vis-à-vis de lui, ou quoi.

Bon, que faire maintenant ? Convenait-il de « respecter » sa demande d'attendre 10 ans avant de la recontacter ? (même si elle n'avait rien dit qui ressemble à « pas avant 10 ans, minimum ! », non...). Qu'aurait-il voulu dire, à sa place ? Euh, pas facile, enfin, si lui avait été envoyé en centre pour handicapés (physiques ou quoi – ou école d'anormaux, encombrants à cause de QI > 150, quand il était enfant ou adolescent), qu'aurait-il dit à sa petite chérie, en la quittant ?

Soupir.

Pas facile. De son point de vue à lui, le point ultra-majeur, seul rempart au suicide, aurait été « je voudrais te revoir quand même, Patrycja »... Et... « je veux pas te déranger, tu mérites mille fois mieux que moi, je voudrais juste redire bonjour, sans déranger. » Ou même « une fois par an, ça me suffirait, ça me ferait une raison de vivre... ». Enfin, sans le dire comme ça en face – on ne dit pas à celle qu'on aime qu'on va mourir de chagrin si elle refuse qu'on se revoie un jour. Non : respect. Ce qui compte, avant tout, c'est le bonheur de celle qu'on aime. Donc peut-être : « (pour que j'ai une raison de continuer à vivre, cette vie qui va être de merde, sans toi) dis qu'on se reverra peut-être un jour, dans dix ans peut-être. » (Enfin « vous », ils ne se tutoyaient pas, Patrycja et lui, en « vrai », seulement dans ses rêves à lui, où ils se disaient « je t'aime »...).

Soupir. Tout collait. Partant en centre pour handicapées, elle avait pu préférer « partir discrètement », sans déranger, s'effaçant plus encore qu'à son habitude, petite chérie. Laissant simplement cette petite enveloppe, comme une bouteille à la mer, sans vraiment y croire.

D'accord, tout ça était très plausible, compréhensible. Mais maintenant, que faire ?

S'il allait aujourd'hui la voir, voler à son secours, l'arracher à ce centre horrible (insultant sa dignité), elle pourrait se mettre en colère, à la Lucja, clamant qu'il était le roi des cons, et un sous-mec lamentable, de ne pas avoir avoué plus tôt sa passion amoureuse. Euh... Pourrait-il la demander en mariage, dans ces conditions, sans prendre une paire de gifles et un coup de genou dans le bas-ventre ?

Sinon, faire quoi ?

Il a cafardé un moment, tournant les idées en rond sans aboutir nulle part. Finalement, il s'est levé, et il a rejoint la gare, dont il est sorti, prendre un taxi. Pour le centre machin 59-2.

Là-bas, un peu en dehors de la ville, il est entré dans le bâtiment. Avec un hall, un guichet, à vitres protectrices blindées bizarres.

– euh, bonjour mdame...

La dame a fait la moue, stoppant son tricot en montrant bien qu'on la dérangeait en cela (pardon)...

– Ouais, putain !

– est-ce que je pourrais voir une petite jeune fille ? du nom de Patricia Niezewska, si elle a déjà été transférée chez vous...

La dame a froncé un peu plus les sourcils.

– Eh ! C'est pas un site Internet de rencontres, ici ! T'es d'sa famille ?!

Il a avalé sa salive, hésité à mentir, pour ne pas se faire jeter (injustement)...

– euh, je la connais bien... on se revoyait, chaque semaine, depuis plus de trois ans...

– Ch'ais pas si ça le fait, ça !

Et elle a pris son téléphone, appelé, énervée.

– Allô Ma'ame Mongeot ?! Y'a un connard, à l'accueil, qui veut voir une fille, qu'est pas d'la famille ! Je l'envoie chier ?!

Outch...

– Hein ? Ouais, y dit le nom, une bougnoule polak ou quoi, mais on s'en fout, je... (...) ouais, qui viendrait d'arriver, ou pas encore, il sait même pas ! ce con !

Ne pas soupirer, encaisser, simplement. Etre soumis à l'arbitraire, la domination de gens ayant le pouvoir, pauvre Patricia, dans cet enfer méchant...

– Ouais ! J'ui d'mande : éh, connard !

La dame cherchait ses yeux.

– oui madame ?

– Elle est grande comment ta gonzeesse ?!

Oh... elles parlaient bien de sa petite naine chérie, oui, dernière arrivée ou la seule de ce mois ou quoi.

– elle est de très très petite taille. Un mètre vingt six environ, pardon. Mais adulte, oui.

– Ah-ah-ah ! Bingo, Doc, c'est La Naine ! Ouais ! (...) Attendez, ouais OK, j'ui dit, au mec ! Salut !

Et elle a raccroché le téléphone. Avant de relever les yeux.

– Ouais ! Alors on t'envoie pas chier direct, estime-toi bien content ! La toubi è veut t'voir, à son bureau, premier étage, 104, tu t'assoies là-dvant et t'attends qu'on vienne t'chercher, tu fais pas chier !

Et elle a repris son tricot, d'autorité. Euh, comment on montait à ce premier étage ? Sans déranger la dame hargneuse, il a regardé autour de lui, et – oui – il y avait un escalier là-bas. Il y est allé. Et puis il est monté, il était dix heures trente, presque. Il a cherché la porte 104. Docteur Astrid Mongeot, oui. Et il s'est assis, sur la seule chaise là dans le couloir, à proximité. Attendre.

Cinq minutes, dix minutes, quinze. Et puis la porte s'est ouverte, et une dame grisonnante lui a lancé :

– Toi, là, t'es le mec à La Naine ?!

Euh, il s'est levé.

– un ami, proche, d'elle oui, pardon... Patrycja Niezewska...

Elle a soupiré, avec énervement.

– Putain, 'nous fait salement chier, cette conne !

Oh...

– elle est gentille...

– Non, putain ! Entre, fais pas chier, toi aussi !

Il a obéi, pensant à sa pauvre petite chérie, entourée de pareilles furies dominatrices.

– Assis-toi !

Il s'est assis, sur une des deux chaises devant le bureau, la dame allant se mettre dans le grand fauteuil rembourré, à elle.

– Tu viens pour quoi ?! Ici !

– la revoir, lui dire mon soutien, mon amitié...

Elle a froncé les sourcils.

– Non : en vrai !

??

– c'est la vérité, pardon.

– Hein ?! T'es un sous-mec ?! T'as pas d'couilles ?!

– je sais pas, on était amis, simplement, platoniques.

– Ah-ah-ah ! Aaaaah-ah-ah ! Un mec sans-ouilles ! Pour la ratée sans con !

?

– Bon allez, me fais pas chier ! J'appelle la chef Dupont, qui va t'montrer qu'c'est pas la peine ! Et tu te casses d'ici, tu nous fais pas chier !

Et elle a pris le téléphone. Pianoté nerveusement, caféinée. En râlant :

– Merde ! Qu'est-ce qu'è fout, bordel ! On leur a payé ces portab' c'est pas pour nous faire chier, merde !

Mais finalement :

– Allô, Dupont, 'fait chier merde ! Pour vous trouver ! (...) Ouais, j'ai ici dans mon bureau un mec qui vient voir La Naine ! Juste la voir, voir l'problèm' et il se casse ! Vnez l'chercher ! (...) OK, j'le fous dehors : il attend dvant mon bureau !

Et il s'est fait jeter dehors, il a attendu, devant le bureau, oui. Un gros quart d'heure. Et puis une dame grosse en blouse blanche est arrivée.

– Salut ! T'es le mec à La Naine ?!

– euh, je suis venu voir Patricia, oui, qui est de très petite taille gentille.

– Mon cul ! Me fais pas chier ! On y va !

Et ils ont parcouru le couloir à l'envers, descendu l'escalier. Ils sont sortis par la porte vitrée arrière.

– J'crois pas qu'è soit en train de jouer à la balle !

Ils marchaient à côté d'une pelouse où une douzaine de furies, la bave aux lèvres, hurlaient en se battant pour un ballon... Et puis une a attrapé l'autre par les cheveux, et ça a été une bagarre générale... L'arbitre a sifflé, trois fois, avec un sifflet long au milieu, et deux dames en blouse blanche sont sorties du bâtiment, avec de grandes matraques en caoutchouc gris, et elles sont venues taper sur la tête des pensionnaires, qui criaient encore plus... Oh, quel enfer, pauvre petite Patricia, perdue là-dedans, souvent ou parfois...

Avec la dame, ils sont entrés dans une des petites maisons du parc, avec des baies vitrées, grillagées.

– V'là, en salle commune !

Et dans la grande pièce vide, avec des jouets ou quoi, il y avait quelqu'un tombé au sol, une enfant ou... oh, Patricia !

– oh, mdame, elle a fait un malaise... Euh, vite, euh...

– Nous fais pas chier, connard ! « Prostration hystérique », c'est, cette maladie, elle a dit, la doc !

Oh... Effondrée de chagrin, de mal-être ici, pauvre chérie...

– On la pique trois fois par jour, de médocs, mais moi je dis c'est pas notre job, nous ! Ici, c'est le handicap ! Pas la maladie mentale, merde, chacun son job !

Oh... Il est allé s'agenouiller auprès de sa petite chérie, sur le sol, cassée la pauvre...

– Qu'est-ce tu fous, bordel ?! Y'a rien à en tirer ! Et c'est la maladie, pas un malaise à la con, de vapeurs de merde ou quoi !

Doucement, il a prononcé son nom :

– patricia...

Mais elle n'a eu aucune réaction, gardant les yeux fermés, partie...

– Connard ! Laisse tomber, inaccessible' elle est ! Catatonique à la con ! Autrefois, elle était ici aussi, moins pire qu'les autres ! Mais l'a raté son insertion à la ville : trop nulle, cette gonze ! Toute repliée, introvertie à la con !

Il a hésité à répondre, à la dame là-haut, « oui, Patricia et moi, on était rêveurs introvertis, gentils, pas caféinés méchants comme vous, les normaux ou quoi ». Mais s'il se faisait interner psychiatriquement, ça n'aiderait pas sa petite chérie.

Peut-être était-elle endormie, à cet instant. Ou bien... partie dans ses souvenirs, mais à une période antérieure à leur amitié-ciné. Retour à la pâtisserie ?

– 'soir manemoiselle...

La grosse dame a grogné :

– On n'est pas le soir, imbécile !

Mais... Patricia « bougeait », incroyablement. Sa joue a rosé, et elle a... comme essayé de bouger, d'aller chercher son flan dans la « vitrine du magasin ».

– s... soih, m... meu-s... sieu, j... géhah...

Oh, elle se souvenait de lui... Et comme de lui seul au monde, simple voix entendue sans ouvrir les yeux...

– Allô ! Allô, docteur ! Venez vite ! Un truc incroyab' ! Le mec bizarre, il fait reviv' La Naine ! Un million de fois plus que nos médocs, putain !

## BOUTEILLE A LA MER

Gérard, ce long très long « travail » achevé, a relu la lettre entière, « bûtèy alamèr... », transcrite :

« (Lettre à moi destinée, scotchée à l'envers cachée discrètement sous le support du flan 6-parts que j'ai acheté ce vendredi soir à ma toute petite pâtissière adorée – transcription par moi-même, à vérifier. [Hypothèse de transcription (phonétique réverse) : â = an/en (a = a/â), ê = eu, î = in/un/ein (yî = ien), ô = au/eau/ô, û = ou, ö = on (syö = tion), c = ch, ny = gn, wa = oi, ks/gz = x, k = k/c/q, y = y/ill, é = é/es/ei, è = è/ai/ais, pas de h/q/x, pas de lettre muette (î/un = un/une, peti/petit = petit/petite), pas de lettre double (mètr = mettre, tutèl = tutelle, kasè = cassé), etc.].)

*Bouteille à la mer...*

*Meussieu gentil du flan à na vanille,*

*Je n'a vu un film que une madame perdue de bateau cassé, elle mettre petit mot dans une bouteille, de lancer dans la mer, que espérer les vagues elles poussent dans l'axe direction par exempe peut-être et peut-être qu'équ'un ou le prince charmant il trouverait et viendré la sauver. Bien sûr en vrai c'est pas possible mais le rêver très fort ça console un petit peu. Et bien sûr c'était une grande dame qui sait écrire et pas une petite débile pardon pardon.*

*Dans mon rêve, vous ne viendré avec une épée de cheval blanc, couper la tête ma méchante tutelle et tous les méchants dragons les gens normals pardon. Mais c'est pas possible en vrai bien sûr.*

*Alors je pense vous allez être en colère ce papier comme ça interdit scandale, et vous allez n'être en colère de moi, même vous aussi. Que ça être ne fin du monde pour moi, et alors je n'avoir la force sauter sous le train. Sans attendre être renvoyée à Douai le mois prochain, de plu' vous revoir jamais jamais mourir ne chagrin pardon. Si vous me tapez une gifle sur la joue ou coup poing casser mon nez ça va m'aider sauter trouver la force de les roues du train. Merci.*

*(Votre petite pâtissière naine bougnoule débile ne moins que rien) »*

C'est avec émotion qu'il a entamé une réponse, avant de tomber de sommeil, et bien sûr avant retranscription (finale) en orthographe simplifiée à sa façon à elle :

« (Brouillon n°1)

*Ma très très chère petite demoiselle,*

*J'ai trouvé votre mot sous le support du flan, j'ai réussi à le lire quand même, et j'espère ne pas me tromper pour que vous puissiez lire ma réponse, écrite à votre façon.*

*Manemoiselle, je ne suis pas du tout en colère, je ne veux pas vous gifler ni vous frapper, simplement je vous avoue hélas que je ne suis pas un prince charmant, je n'ai jamais manié une épée ni un cheval (et je n'ai même pas de voiture, pardon).*

*Manemoiselle, si je suis davantage gentil avec vous que les autres gens, si je vous défends toujours contre les méchants qui vous insultent (depuis trois ans et demi, sept fois je crois), ce n'est pas que je suis un prince justicier défendant tous les opprimés injustement, c'est que j'ai un gros gros faible pour vous, vous toute seule au monde. Je vous adore. Je trouve que vous êtes la plus jolie du monde (ex aequo avec une Lucia polonaise aussi que j'ai connue, ou vous encore mieux : plus petite encore et plus féminine) et de loin la plus gentille, infiniment, la plus douce timide adorable, adorée. Donc oui, je veux venir à votre secours, je veux vous revoir, encore et encore et si possible pour toujours.*

*Si votre tutelle veut vous chasser de Lille, vers Douai, ce n'est pas la fin du monde, rassurez-vous. Il faudrait que vous et moi, on se voit, en dehors du magasin, vous m'expliqueriez les détails, le nom de votre tutelle et où la rencontrer, j'irai lui parler, essayer de la convaincre que vous vous êtes très bien adaptée à la vie lilloise, séduisant même un jeune homme (moi) qui rêve d'amitié avec vous, et plus si affinités... Si elle est intransigeante, refuse de vous donner une chance, je peux soit vous rendre visite à Douai chaque mois (en train et bus ou taxi), soit chercher du travail là-bas, soit vous demander en mariage – au cas où votre tutelle soit dessaisie de votre cas dans cette hypothèse. Tout est possible. Ce n'est pas la fin du monde.*

*Tendrement,*

*Gérard (Gérard Necey, 79 bis Rue Mickey Newbury, 59040 Lille) »*

## BOUDDHISME CAFÉINÉ

Dans le bus qui l'emmenait au quartier Saint-Jean, exceptionnellement un Samedi matin, Gérard essayait de faire le point. Avoir les idées claires, essayer, pour ne pas faire d'erreur, car c'était peut-être le jour le plus important de toute sa vie.

Tout d'abord, il a relu la lettre de « la tutelle » de sa petite pâtissière chérie – dame-tutelle qui, heureusement, ne lui reprochait pas d'avoir proposé son aide à la petite jeune fille, souffreteuse depuis quelques semaines.

« (Service Social Lillois, bureau Handicapés Mentaux en Insertion)

Monsieur,

*Je compte vous poursuivre devant les tribunaux si vous ne faites pas ce que je dis. Si la naine débile fait encore une grosse connerie, et carrément réussit cette fois, moi on va me chercher des emmerdes, et je dirai que c'est votre faute à vous et vous seul, garanti ! Alors vous avez intérêt à suivre ce que je dis et ne pas balancer ça à la poubelle, attention !*

*Normalement, une femme passe en foyer social quelques mois voire un an, mais là – à cause de mes congés maternités et d'un raté administratif au milieu, les papiers n'ont pas été faits, mais là je n'ai pas raté la date, et au bout de 4 ans (oui, 4 ans !), c'est fini quand même, évidemment, et je la renvoie donc chez les débiles, à Douai, la naine. Mais depuis que je l'ai annoncé, cette conne chiale et tout, putain. Et le dossier mentionne deux TS, à 15 ans et 20 ans, et elle a 26, pas 25 pour recommencer pile, mais c'est à cause de vous, je suis sûre, et là comme elle va vous perdre, à tous les coups elle va recommencer ! (TS, si vous êtes inculte nullard, ça veut dire Tentative de Suicide). Et avec l'expérience accumulée, elle va plu se rater maintenant, sûre ! Alors faites très très gaffe : moi je vais vous poursuivre pour Non Assistance à Personne en Danger (NAP on dit chez nous), requalifiable en assassinat si la juge est d'accord, éh ouais !*

*Moi j'ai fait mon job, et deux fois plutôt qu'une : je lui ai proposé de parler, à moi entre femmes, ou à une amie, ou un ami, ou une inconnue, qui elle voulait. Mais cette introvertie asociale, elle est murée dans le silence, il n'y a rien à en tirer putain ! Je lui ai demandé si il y a 1 personne au monde en qui elle aurait confiance, pour parler ou quoi, et elle a fait Oui. J'ai dû la cuisiner sévère, la menacer de l'envoyer sur le champ à Douai sans une seule semaine d'attente, et elle a lâché le truc : en vous elle a confiance, « infinie », monsieur (« le gentil monsieur du flan vanille », dans ses mots à elle, à la con). A vous elle accepterait de parler. OK !*

*Mais elle dit qu'elle n'a « pas le droit » de vous déranger, alors c'est moi qui vous dérange et qui vous botte le cul sévère : soit vous lui parlez, et une heure entière s'il le faut, soit moi quand elle est crevée je porte plainte contre vous pour assassinat ! Le choix est simple ! Y a même pas de choix, c'est vite vu !*

*Allez, vous organisez ça avec elle – chez vous ou dans un bar ou sur un banc public (pas chez elle : les mecs sont interdits en foyer social féminin). Vous la faites causer, et vous me racontez tout après, au 03/20/10/96/40 poste 1979 (lundi au vendredi 10h-11h30/14h30-16h, moins les pauses au milieu, si ça ne répond pas réessayez 25 minutes plus tard).*

*Allez, bougez votre cul, vous n'avez aucunement le choix.*

*Béa B.A. »*

Bien sûr que, après avoir lu ces horreurs (celle qu'il aimait : au bord du suicide !), il était retourné au magasin, pour lui proposer de se parler. Et toute toute rouge timide confuse, elle avait accepté. Mais entre les deux possibilités qu'il lui proposait (le soir-même, hier soir vendredi, ou ce matin samedi), elle avait dit qu'elle devait prendre des « médicaments » avant, donc ce samedi matin, forcément, même si elle était persuadée qu'il ne viendrait pas. (« m... même s... si vous n... ne pas viende, b... bien s... sùh... »). Il lui avait assuré qu'il viendrait, sauf si un tremblement de terre arrêterait tous les bus, ou si un accident lui cassait les deux jambes ce soir, et rendez-vous a donc été pris, presque solide.

Et là, dans ce second bus (après celui vers le centre-ville), il allait vers son destin. Idéalement, il allait sauver sa toute petite chérie du suicide, gagner son amour en échange, l'épouser bientôt... Au pire, au contraire, il allait la décevoir, elle allait le gifler et puis se tuer, avant qu'il se tue aussi, pour la troisième fois aussi, la bonne aussi. Oui après ses essais à lui aussi, à 15 ans et 24 ans (quand Lucja, la sosie de sa petite pâtissière, de visage et cheveux, l'avait rejeté et re-envoyé chier – Lucja avait alors 16 ans et pour ses 25 ans à elle, célibataire mais pas du tout seule et triste, non, goulue échangiste briseuse de mâles à la douzaine – pour ceux qu'elle choisissait, pas lui, non, cassé différemment)...

Le bus ralentissait, et c'était l'arrêt Saint-Jean. Il est descendu, et oh... il apercevait sa petite pâtissière chérie, déjà là... Là-bas, oui, à mi-chemin de la pâtisserie. C'était la première fois qu'il la voyait autrement qu'en blouse blanche, et il la trouvait immensément adorable – pas « sexy » du tout, au contraire : toute en gris discret neutre, en jupe mi-longue et ras du cou (presque l'exact contraire de Lucja qui mettait des couleurs vives et pantalons moulants, maquillage, pour allumer un maximum de mecs, à jeter pour la plupart, salope)... Euh, il marchait vers elle et, toute timide, elle faisait aussi quelques pas vers lui, un peu tremblante perdue.

– 'Jour manemoiselle...

Oui, au lieu du traditionnel « 'Soir manemoiselle ».

– j... jough, m... meu-s... sieu, m... mēhci... m... mēhci...

– Merci à vous.



Elle a rougi, sans qu'il comprenne bien pourquoi. Mais c'était courant chez elle (avec lui, du moins, pas avec les autres gens, qu'elle semblait surtout craindre, comme dragons, colériques, pardon).

– Est-ce que vous préférez qu'on cherche un bar ? ou qu'on s'assoit sur le banc, là-bas...

Elle a avalé sa salive.

– k... comme v... vous v... vounez...

Comme il voulait ?

– Sur le banc ? OK ?

Ils y sont allés. Et, euh...

– Je vous aide à... « monter »...

– m... mèhçi...

Il lui a pris la main, l'a aidée à grimper « tout là-haut », pardon. C'était la toute première fois qu'il lui touchait la main... (il n'avait jamais touché Lucja, ainsi...). Son cœur cognait... mais il s'est posé, à côté d'elle.

– On peut parler ? Vous avez pris vos médicaments ?

Elle a fait oui, et sorti de sa poche une boîte orange et blanche. « Caféine générique ». La pauvre. Drogulée, dopée, sur commande. Pour être moins repliée timide gentille.

– Bien.

Il lui a rendu, en signe d'approbation. Il hésitait à dire « je vous écoute » ou « de quoi vouliez-vous parler ? », mais il n'était pas sûr que ça convienne, puisque c'était sa tutelle qui lui ordonnait d'essayer de parler, ce n'était pas une demande d'elle-même, petite chérie.

– Manemoiselle, vous... aviez l'air triste, depuis quelques semaines...

Elle a fait Oui, du menton.

– p... pahdon, p... pahdon...

Et le silence. Sans expliquer.

– Dans sa lettre, votre tutelle disait qu'elle allait vous renvoyer à Douai. C'est de retourner là-bas qui vous fait peur ?

Elle a bougé, un peu, mal à l'aise, comme n'osant pas dire Non, ou à moitié Non, pas facile à exprimer.

– Ou bien, c'est quitter Lille qui vous fait du chagrin ?

Elle a fait Oui, là, comme soulagée, qu'il « comprenne », ne la force pas à le dire. Silence.

– C'était bien, votre vie à Lille ?

Elle a baissé les yeux, cherchant les mots, longuement.

– n... non, m... mais n... n'y a v... voteu j... gentihesse, m... meu-s... sieu, s... si j... gentil...

– Merci.

– m... mèhçi... m... mèhçi...

Et le silence. Euh, que dire ? Silence.

– m... meu-s... sieu, z... ze a z... zamais p... pahlé k... quéqu'un m... mais v... vous ze n'a gonfiance...

Oh... Tellement touchante, adorable chérie.

– Merci...

– n... ne quesnion z... ze voudhais n... nemander, s... c'est...

Un silence.

– p... puisque v... vive... s... c'est souffhîh... p... pouh moi...

« Vivre, c'est souffrir » ? Hum, oui, principe bouddhiste de base, sage petite Bouddha effacée...

– a... aloh... s... si ze p... plu v... vive, z... ze plu s... souffhîh... s... c'est bien, n... non... ?

« Si je ne plu' vivre, je ne plu' souffrir », hélas, oui, euh...

– v... vous pas n... ne colèh... z... ze pense s... ça... ?

– Non, pas en colère du tout, pardon.

– m... mèhçi... n... n'infini...

Avec une lueur étrange dans le regard, mignonne chérie. Comme émue, ou... presque « amoureuse » on aurait cru (pour ce qu'il en savait – n'ayant aucune expérience en la matière, pardon).

– Simplement, manemoiselle, je... vous invite à ce qu'on en parle, parce que c'est pas simple, cette question. C'est moins simple qu'il y paraît.

Incroyablement, elle a cherché ses yeux, comme très intéressée – au lieu de se replier timide au naturel (c'était l'effet de la drogue médicamenteuse, à l'évidence).

– Sur Terre, il y a des milliards de gens qui pensent comme vous, que « vivre c'est souffrir »...

Elle était ébahie, n'objectant pas mais ayant comme une foule d'objections à l'esprit.

– Ce qu'il y a, c'est que c'est en Chine, en Inde, pas du tout par ici. Les « bouddhistes », ils s'appellent, vous connaissez ce nom ?

Elle a secoué la tête, désolée, mais – aujourd'hui – sans baisser le menton coupable complexée, la caféine la boostait terriblement.

– C'est pas grave, c'est juste un nom de groupe, comme ça. Enfin, ces milliards de gens, ils se suicident pas, parce qu'ils pensent (ils sont sûrs) que quand on est mort, on renaît dans une autre personne, ou animal, et la souffrance va continuer...

La sachant polonaise, d'origine, comme Lucja, donc catholique de culture, il envisageait qu'elle dénie en affirmant que « Non, on va en enfer ou paradis, est-ce que c'est vrai que les suicidés vont en enfer ? ». Mais le silence, seulement, elle attendait la suite de son roman bouddhiste.

– Alors, ils disent que... il faut profiter de cette vie maintenant, pour arrêter ce cycle infernal, de souffrance...

Euh, le mot « cycle » a peut-être un autre sens, côté féminin, il n'y connaissait rien, pardon.

– Et alors ils essaient de se détendre, apaiser les heurts avec les autres gens et avec le monde, ils « rentrent dans leur tête », en un sens...

Il fallait employer le mot « méditation », ou...

– m... ma tutelle n... n'elle dih... v... vivhe d... dans sa tête, s... ses hêves, s... c'est m... mal, n... n'asocial... k... comme moi, m... mal, p... pahdon...

Il a souri, doucement.

– Non c'est pas mal, c'est différent, vous êtes gentille...

Elle a rougi, fort.

– Oui, manemoiselle, elle a l'air très méchante, votre tutelle. Les socio-machins, psycho-machins, comme ça, elles ont appris que l'introversion c'est mal, mais vous et moi, on n'est pas d'accord, et on sait qu'on a raison...

Elle a baissé les yeux, rougi encore, avec un premier vrai grand sourire aujourd'hui...

– ou... ou-i...

Il a goûté le bonheur de cet instant, heureux de la rendre heureuse, petite chérie.

– é... et si n... ne mouddhis'... n'on peut hêver, s... sans n'êteu n... nisputée... ?

Euh, est-ce que si on est bouddhiste, on peut rêver sans être disputé ?

– C'est pas tout à fait des rêveurs, eux, en fait. Ils se vident la tête pour penser à rien de rien, comme ce qu'on appelle « être mort », nous. C'est ce qu'ils appellent le Paradis : ne plu' souffrir, rien.

Elle a cligné des yeux, perdue. Et il a hésité à expliquer qu'il s'agissait d'un cas de « mort vivant », à extinction matérielle par inanition, normalement, survie menteuse par mendicité, en fait, euh...

– Nous, si on souffre, on rêve plutôt de s'endormir pour toujours, plu' jamais se réveiller...

Il a croisé ses yeux à nouveau, immensément intéressée.

– ou... ou-i... de p... pas besoin n... n'éc'asée s... sous le t'ain...

Oh, pauvre chérie, songeant à suicide ferroviaire... horreur, en auto-euthanasie...

– Simplement, avec les lois ici, maintenant, c'est interdit. Tout le monde crie et empêche, qu'on s'éteigne pour ne plu' souffrir.

Son regard, petite chérie, est devenu comme humide, au bord des larmes. Mais, désolé, il ne pouvait pas mentir, lui donner de faux espoirs.

– Mais... enfin, vous avez peut-être entendu plein de gens dire... « c'est qu'un mauvais moment à passer, ça va aller mieux, attendez »...

Elle a fait non.

– v... vin s... six ans s... souffh...

– Je comprends, mais... je voudrais vous expliquer mon expérience, si ça vous intéresse.

Il craignait qu'elle réponde Non, mais elle a hoché le menton, l'air très très intéressée même, médicamentement peut-être...

– Quand j'avais quinze ans, je suis tombé amoureux d'une camarade de classe, toute petite...

Elle a baissé les yeux, rougissante souriante à nouveau. Comme surprise, agréablement, qu'on puisse préférer une toute petite (presque comme elle-même) à une grande prétentieuse, dominatrice (comme les clientes l'écrasant, et tutelle, et sans doute colocataires en foyer social féminin, s'affirmant mieux...).

– Je rêvais de l'aider en Maths et en Sciences, de la sauver du redoublement, l'aider... mais elle a refusé, elle m'a envoyé chier, très durement. Et – l'été suivant – je suis tombé de la falaise, mais ça a pas « marché »...

Elle a hoché le menton. Il a attendu quelques secondes, au cas où elle veuille dire qu'elle avait eu une expérience similaire, à 15 ans aussi. Mais le silence, et ses yeux, petite chérie, quémendant la suite...

– Et, quand je suis sorti de l'hôpital, elle a refusé de me revoir. Alors moi j'étais cassé, j'ai arrêté les études.

Sans préciser qu'il était premier de la classe, classé surdoué, « promis à un grand avenir »...

– Et j'ai jamais eu « vingt ans », comme on dit, jamais dansé, ni fait la fête, jamais de copine, d'amis, rien. Je pleurais, pardon.

– p... pahdon, p... pahdon...

? Euh...

– Et puis, quand elle a eu 25 ans, Lucja, six mois avant moi, je l'ai cherchée dans l'annuaire, sans doute plu' chez ses parents, et peut-être pas mariée, peut-être...

– p... peut-être n... ne heguette...

Regrette ? De l'avoir envoyé chier ? Après avoir durement vécu l'amour normal des jeunes bestiaux ?

– Je lui ai téléphoné, oui, mais elle a crié qu'il fallait me faire enfermer chez les fous. Et qu'elle se tapait des tonnes de gars, qu'elle larguait et c'est bien normal, que c'est ça la jeunesse, la normalité (elle disait). Et moi – dans les jours qui ont suivi – je suis tombé de l'immeuble, cinquième étage.

– oh... oh...

Toute catastrophe gentille.

– Mais ça a pas marché encore. Et j'ai voulu (en sortant de l'hôpital) m'inscrire à un club de parachute, pour tomber de kilomètres de haut, sans ouvrir le truc, pour bien en finir cette fois.

Elle a mis la main à sa bouche, effrayée (pardon).

– Mais il fallait un certificat médical d'aptitude, et... j'ai pris rendez-vous, c'était le 23 Avril il y a trois ans et demi...

Elle ne se souvenait certainement pas mais...

– I... le jouh n... n'ézact z... ze vous n'a hencont'é... ?  
Elle avait gravé cette date elle aussi dans les grands moments qui comptent ?

– Oui, je vous ai rencontrée, ce jour-là, en jetant un œil dans votre vitrine (vieux réflexe du gamin que j'étais autrefois, aimant les gâteaux...), et je vous ai vue, vous, sosie de Lucja... le même visage, presque exactement, pluss jolie encore... je suis entré... et...  
Elle ne respirait plu'.

– Votre immense douceur, votre bégaiement timide adorable... j'étais sous le charme, et je suis revenu, revenu, comme réconcilié avec la vie... Par surprise, ça existe.  
Elle a baissé les yeux, les joues rosies. Silence.

– Et, enfin autrefois, je rêvais que j'épouserais Lucja, on aurait des enfants si elle en voulait, ou on serait amis, ou simples copains, peu importe... Mais... rien que revoir la jeune fille que j'aime, maintenant, ça me suffit, suffisait... Sans immense merveilleux infini, un petit bonheur est possible, parfois...  
Silence. Elle semblait enregistrer tout ça, réfléchir, profondément.

– m... moi p... paheil, p... p'esque...  
Mh ? Silence.

– Votre tutelle m'a écrit que... vous avez voulu vous tuer à quinze ans, vingt ans, pas vingt-cinq non, mais elle a peur qu'à vingt-six, maintenant...  
Elle a soupiré, les yeux fermés.

– s... c'est p... pas paheil...  
Et le silence.

– Non ?  
Elle a confirmé du menton, ce non. Allait-elle expliquer ? Il l'espérait (pour pouvoir l'aider, pas par voyeurisme jaloux, pardon).

– m... moi k... que vou... ête m... mon p'emier z'amouh...  
??? Il croyait entendre « vous êtes mon premier amour » !!! Voulait-elle dire qu'il était le premier garçon du monde à être tombé amoureux d'elle ? Elle ne pouvait quand même pas être amoureuse de lui (ce serait trop beau)...

– m... mes pahents m... me z'amandonnée ch... chez les démiles... j... jamais heviende...  
Oh, ses parents n'étaient jamais revenus la voir, en centre pour handicapé(e)s ? Par mépris méchant ou parce que les pys freudiens idiots clamaient qu'il faut couper les liens familiaux forcément traumatisants ?

– Pardon.  
Pardon, oui, lui privilégié avec des parents, il n'avait pas su la chance qu'il avait.

– et l... les auteu f... filles t... tènement méchantes... et nes dames m... méchantes... a... à quinze ans ze m'a dih... si ze êteu mohte, ze plu' souffhih...  
– Oui, je comprends...  
– m... mèhçi... n... n'infini, p... pèhsonne, n... n'au monde, m... me dih k... comme ça...  
– On se comprend, nous, c'est différent. On a connu la même situation, un peu.  
– m... mèhçi...  
– Merci...  
Et le silence.

– Et... revenir à la vie, essayer ? Cinq ans ?  
Elle a fait non, étonnamment.

– z... ze voulais hecommencer, m... mais m... mon cœuh... g... gommençait ne batte...  
Son cœur commençait à battre ?

– Vous rêviez d'un prince charmant ? qui viendrait vous arracher à cet enfer ?  
Oui, et elle a souri, cherchant ses yeux, comme profondément heureuse qu'il comprenne, avant même qu'elle dise les choses. Et puis elle a baissé le regard.

– m... mais...  
Mais il n'est jamais venu ? évidemment, pardon...

– n... n'au cente, n... n'un m... meussieu j... jahdinier n... ne violé n'une fille...  
Oh, drame... Dégoutée des hommes depuis ? Préférait-elle les filles ? (Ce n'était pas grave, il l'aimait quand même, platoniquement...).

– n... nes manames n... ne z'èsplité les hommes, s... c'est t... t'è m... méchant bhutal... z... ze n'a coupé mon b'a encoh...  
« Coupé le bras » ? Coupé ses veines, oh pauvre chérie...  
– m... mais p... pas mahché... et d... disputée a... à n'infini encoh...  
– Oh... vous... vous auriez eu besoin du contraire, être consolée...  
Elle avait la larme à l'œil, la pauvre.  
– m... mèhçi, n... n'infini...  
– Merci.  
Elle a respiré un peu.

– ap'è... ze n'a hetouhnée au cente, nes auteu m... manames méchantes, nes filles m... méchantes... p... peut-être n... ne vingt-cinq ans, z... ze n'avoih couhage encoh... couper m... mieux, l... la gohge peut-être...

Oh, projet de s'égorger à 25 ans ? En rassemblant son courage pour affronter l'extrême douleur ?

– m... mais n... nouvelles lois, n... ne z'insètion... et... et ze s... savoih hende l... les pièces, cahculer, l... les auteu f... filles n'elles me détestent... p... pahdon...

– Oui, vous êtes intelligente, manemoiselle, vous aviez rien à faire dans ce... cette institution...

– m... mèhçi...

Elle a cherché les mots encore.

– a... aloh ze n'a v... viende a... à Lille... n... ne tutelle m... méchante... nes manames m... méchantes au f... foyer... et n... ne t'avail m... magasin...

Alors ?

– é... et ze n'étais sùh... n'a v... vin cinq ans, ze vas m... mouhih, n... n'avoïh la fohce, b... bien...

– Oh...

– j... jusque s... ce v... vin t'ois n'avhil... v... vous hencont'é... et v... vos yeux t... tènement j... gentil... oh... n... ne p'ince chahmant, n... n'éziste...

??? Il a souri.

– Non, je suis pas le prince charmant...

– s... si...

– Merci. Merci d'être aveugle, si gentille...

Elle a rougi, baissé les yeux.

– et v... vous heviende, s... si zentil... é... et ne 7 otobe...

7 Octobre il y a trois ans ? Le jour où il l'avait défendue, quand elle était traitée de sale bougnoule polak ?

– Je me souviens, oui...

– m... mon ého...

Son héros ? Il a souri, pardon.

– s... ça ne donnait n... na fohce n... ne vive, p... p'èsque... même s... si tout le hête nu monde m... méchant, s... si méchant...

– Je comprends. Pardon, je... je savais pas... Je me doutais pas... Je pensais que vous aviez mille amants comme Lucja, riches et musclés... moi, nul en comparaison, je valais rien...

Elle a rougi. Pourquoi ?

– n... ne pensez k... comme ça, s... ça fait v... vous en... encoch plus m... mèhveilleux...

? Incroyablement délicieux à entendre.

– Merci...

– m... moi z... ze n'étais s... sùh v... vous n'avez u... une fiancée g... ghande et belle, n... n'intéhigente... ou... ou mille z'amantes... t'è ghandes... du cahactèh...

Il a souri.

– Non, j'aime pas les filles à mauvais caractère, grandes comme des hommes, j'aime vous seulement, au monde, entier...

Elle a rougi très fort, encore.

– Euh, je... je m'appelle Gérard, si ça vous intéresse, Gérard Necey...

– m... mèhçi, n... n'infini...

L'air sincèrement émue, bienheureuse de connaître son nom, de devenir amis...

– Et vous, je peux savoir ?

– l... la naine, d... démile... s... ça dépend...

Oh...

– J'aimerais connaître votre prénom, le dire tendrement...

Cramoisie la pauvre. Et d'une toute petite voix, malgré le médicament, elle a murmuré :

– p... pat'icia...

– Merci, Patricia, ma petite Patricia adorée...

Rouge, elle était... Et souriante, bienheureuse.

– Patricia, je vais demander, à votre tutelle, de... nous laisser quelques mois, pour devenir amis, vous et moi, faire connaissance, personnellement, à notre vitesse...

Heu-reuse, émue, larmoyante, de bonheur apparemment...

– Et si... si elle refuse, méchante butée, je... viendrai vous voir à Douai, ensemble on leur montrera, aux dames méchantes, que vous méritez de sortir, échapper à leur méchanceté...

Elle a croisé les doigts, comme en prière...

– Vous priez le Ciel ?

– v... vous m... mon sauveuh... z... zéhah...

Oh, il était son Sauveur, selon elle ? Que répondre ? Il ne trouvait pas d'immense phrase grandiose lumineuse, mais il a dit, doucement :

– Merci, Patricia...

## PRIX DE CONSOLATION À LA LOTERIE

Gérard espérait que, lors de cette 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtisserie adorée, il n'entre personne derrière lui (contrairement aux deux dernières semaines, deux derniers vendredis soirs). En effet, la petite naine jolie paraissait très triste, ces jours-ci, et il se sentait le devoir de proposer son aide, si elle avait besoin (financièrement ou quelque chose). Mais difficile de parler aussi personnellement en présence de clients autres, le rappelant à son devoir de « simple client » (même habitué, ça n'autorise pas des mots déplacés, pardon).

Quand il est entré dans la pâtisserie, ce soir, il n'y avait heureusement personne, mais... avant qu'il juge si elle était encore toute tristounette, pour dire les mots préparés (« Manemoiselle, vous semblez avoir des problèmes, pardon, sachez que – si vous avez besoin d'aide – je fais partie des gens qui feraient n'importe quoi pour vous aider, je le jure. »)... avant cela, elle a sorti de sous le comptoir un panier en osier, avec des petits papiers blancs dedans, pliés. Sans aller à son habitude prendre son flan habituel, et l'emballer. Euh, ça chamboulait un peu tout à ce qu'il avait prévu, mais euh... voyons où ça mène.

– m... meuh... sieu... s... c'est p... pouh g... gagner s... cent m... miyons n'euho... n... ne piocher n... numého...

??? Il y avait une centaine de petits papiers, donc clairement pas un ticket gagnant, seulement une qualification pour gagner si on est tiré au sort ailleurs (multi-magasins, multi-villes ou même international).

– Euh, je suis pas très joueur, pardon...

Il disait ça de manière anodine, pensant qu'elle accomplissait là une tâche de routine sur commande de son patron, mais... elle a paru toute catastrophée, avec comme une montée de larmes. Oh, était-elle tenue à ce que les gens participent ?

– Attendez, je pioche un papier quand même.

– m... mèhcl...

Il a déplié le petit papier, marqué 76, au stylo. ??? Et pas quelque chose comme 7696512VFR15712 dactylographié, pour gain potentiel un jour. Ça ressemblait à une pseudo-loterie pour rire, faire sourire, et... le « 76 » était écrit petit, peu appuyé, comme une écriture de sa petite pâtissière timide, pas de son patron autoritaire (vraisemblable)... Était-ce elle qui avait inventé tout ça ?

– k... quel n... numého... ?

– 76.

– z... ze heghahde...

? Elle allait regarder ? Une liste de numéros gagnants, ici ? Oui, ça ressemblait à une farce gentille, un petit jeu gentil. Pour cent millions de confettis imaginaires.

– p... pas n... ne p'emier p'i, d... désolée...

Bien sûr pas le premier prix des cent millions d'euros imaginaires, non.

– C'est rien. Merci beaucoup quand même.

Mais elle restait penchée sur sa feuille, sous le comptoir.

– mais n... ne gagne n... ne p'i t... tonsonation...

Son numéro gagnait le prix de consolation ? Elle avait les joues toutes rouges.

– Bien, c'est quoi le prix de consolation ?

Un flan gratuit ? Gentille mise en scène pour un petit cadeau à client habitué, amical un peu...

– n... ne boih un v... vèh... n'avec n... na pâtissièh... s... c'est elle k... que paye...

Boire un verre avec sa petite pâtissière ??? Oh joie... en dehors du magasin ? presque un rendez-vous ??

– Euh, « pâtissière »... vous voulez dire la méchante patronne, ou bien vous, si mignonne gentille... ?

Et, cramoisie, elle a confirmé :

– m... moi, p... pahdon...

Oui, visiblement, c'était une fausse loterie. Pour lui parler en tête à tête. Ça semblait absurde, aberrant, puisqu'il aurait accepté évidemment sans toute cette mise en scène, mais... la psychologie féminine étant pour lui un mystère insondable, il ne se permettait pas de juger, pardon.

– Magnifique... Pour moi, ce prix de consolation vaut davantage que le premier prix...

Elle a rougi très très fort.

– n... non, b... bien sûh...

Il aurait voulu répondre « Si ! », sincèrement, mais il n'osait pas désapprouver la jeune fille qu'il aimait... Et, bien sûr, il n'allait pas demander « montrez-moi la liste des numéros gagnants, preuve que le 76 gagne bien ça », qui la casserait menue, pauvre chérie...

– k... quateu p... possibinités, s... ce vèh... n'au bah n'à côté, ici... d... demain d... dix heuh ou... ou quinze heuh... ou ap'è demain p... paheil...

? Il y avait quatre gagnants ?

– z... ze va è... èteu l... là, l... les quate... v... vous pouvez k... comme n'ahange, et... et voteu f... fiancée...

? Il n'avait pas de fiancée du tout, n'en avait jamais eue, ni même copine ni rien. Dans quelques mois, avec son anniversaire de trente ans, il deviendrait officiellement « vieux garçon »...

– Demain dix heures, je pense, alors.

Et le bruit de la rue signalait l'entrée d'une autre personne – la petite jeune fille a rangé, enlevé, caché... la corbeille de loterie, clairement privée, mise en scène pour lui... C'était touchant de naïveté, adorable timide. Il se demandait simplement ce qu'elle voulait lui dire, en tête à tête, à lui. Si c'était qu'elle avait besoin d'argent, pour faire

opérer en Amérique son père ou son amant, lui il donnerait toutes ses économies, bien sûr, mais... pas besoin de ce verre et rendez-vous en échange, tellement merveilleux mais pas requis...

Elle allait chercher son flan, reprenant les gestes habituels, et tout s'est passé quasi normalement, usuellement, à partir de là. Son regard était simplement humide, petite chérie, quand il a dit au revoir...

Le lendemain, il est venu avec les mêmes habits, pardon. (Pour aller à l'usine, il mettait des vêtements non repassés, mais pour aller voir sa petite chérie le vendredi, il ne donnait au pressing qu'une seule tenue par semaine – il n'avait jamais envisagé qu'il pourrait y avoir deux tels bonheurs la même semaine...).

Quand il est descendu du bus, un peu après 9h23, elle était déjà là ! Là-bas, près du café-bar, debout toute seule. Et toute petite, habillée prude timide en gris effacé, immensément adorable, oh... Il s'est approché, simplement, marchant presque tranquille. Toute la nuit, il avait échafaudé mille scénarios hypothétiques, mais pas un seul ne tenait la route – il verrait bien.

– 'Jour manemoiselle...

Elle a rougi, souri.

– j... j'ouh m... meu-s... sieu...

Ils sont entrés dans le bar, sont allés s'asseoir (difficilement pour elle, petite naine chérie, les chaises habituelles sont trop hautes, pardon).

– Salut ! Y prendront quoi les amoureux ?!

? Une dame, barwoman ou un nom comme ça.

– Même d'alcool pas d problème : j'vois bien qu'elle est adulte, avec ses gros nichons, ah-ah-ah !

– Euh, une menthe à l'eau, sans alcool, si'ou plaît, mdame...

– OK ! Et toi ma grande ?!

– au... aussi, z... ze paye m... main-nenant... ?

– Attends, oh ! J'apporte, tu payes après !

Et elle est repartie, et revenue avec les deux verres verts.

– Six Euros ! Eh ouais, c'est l'prix ! Si vous voulez pas d'alcool, c'est vote choix, mais ça change pas l'prix ! Eh ouais ! Paf !

Elle a payé, petite chérie, si gentille. La dame est repartie. Il a souri :

– Vous comprenez, manemoiselle, pourquoi je préfère mille fois ma petite pâtissière gentille...

Elle a rougi, encore. Silence.

– m... meu-s... sieu...

Il écoutait, un peu inquiet.

– n... ne faut z... ze vous n... n'avoue... k... quéqueu chose...

Dans ses scénarios nocturnes, il avait envisagé deux grandes voies : 1/ elle voulait lui demander de l'argent (ayant cru nécessaire cette mascarade pour ça) ; 2/ elle voulait lui interdire de revenir la déranger au magasin, amoureux indésirable qu'elle était en droit d'envoyer promener, en dehors de son temps d'obligation professionnelle. Il a avalé sa salive : 1 ou 2 ?

– s... c'était p... pas u... une vhaie l... lotehie... p... pahdon... pahdon...

– Je m'en doutais un peu.

Elle a baissé les yeux, un peu perdue, intimidée. Comme se disant « oui, avec quelqu'un intelligent, j'avais aucune chance d'être crédible » – elle que les clients méchants traitaient de débile mentale, pardon (il prenait toujours sa défense, mais il comprenait qu'elle n'était pas prétentieuse dominatrice, non, adorable seulement).

– m... mais p... pouhquoi v... voteu fiancée, n... n'aloh... n... n'a pas viende, p... pouh me tuer... ?

– Vous tuer ??

Elle a fait oui, très sérieusement.

– k... que n'on a p... pas le dhoit v... vous néhanger, m... même qu'on est f... folles amouheuses ne vous, t... toutes, n... n'on a pas le dhoit...

??? Toutes les filles du monde seraient amoureuses de lui ??? Dont elle-même ???

– Merci, merci infiniment, manemoiselle, oh...

Elle a cligné des yeux, comme ne comprenant pas du tout ces remerciements, comme si elle n'avait énoncé qu'une immense évidence, parfaitement connue de tout le monde, entier...

– Mais attendez, c'est un immense malentendu...

– m... moi z... ze n'espéhaï v... voteu f... fiancée n... n'elle va v... viende... et... et me pousser s... sous le t'ain... k... que je n'a t'o peu... s... sauter t... toute seule...

... Il était bouché béé, comme hagard, pardon... Sa petite chérie voulait se jeter sous un train ??? Malheureuse au bord du suicide ? Et amoureuse de lui ???

Il... il a posé le coude sur la table, pardon, et frotté son front douloureux avec sa main. Oh-là-là, à cent mille années-lumière de tout ce qu'il aurait pu imaginer... Un milliard de fois plus dramatique et plus merveilleux à la fois.

Se redresser un peu, pardon. Elle le regardait inquiète, presque apeurée, pauvre chérie.

– Manemoiselle, euh, attendez... Euh, je m'appelle Gérard, Gérard Necy, j'ai 29 ans, ouvrier.

– m... mèhçi...

?

– Et vous ?

– n... ne m'appelle l... la naine, l... la némile, k... k'evuh...

Débile crevure ???

– Non, je préfère votre nom...

– p... pahdon... p... pat'icia n... niezewska, v... vin s... six ans, p... pahdon... ne han-nicapée n... n'inséhtion... n... n... nicapée m... mentale, p... pahdon... pahdon...

« Patricia » chérie, oh...

– Merci, Patricia. Merci.

– m... mèhçi...

Elle avait la larme à l'œil, comme de bonheur incroyablement. Comme si c'était le cadeau d'adieu dont elle avait rêvé, avant qu'il la pousse sous le train... Mais non...

– Patricia, moi aussi je dois vous avouer quelque chose : je suis amoureux de vous, depuis trois ans et demi, pardon... Pardon pour mon silence, idiot, je croyais impossible que ça pourrait être pareil de votre côté...

Eberluée, la pauvre...

– Je suis sincère, je le jure. Si vous voulez, on peut aller à la mairie, faire les papiers pour notre mariage, pour preuve, de mes sentiments, infiniment tendres, envers vous...

Mais elle a baissé le menton, et pleuré, doucement, seulement. Pauvre chérie.

## PARTIR

Gérard, en trois ans et demi, n'avait jamais vraiment « parlé » à sa toute petite pâtissière chérie, avec seulement des salutations et remerciements polis (et quelques « m... mèhçi, n... n'à n'infini... », les fois où il avait pris sa défense contre des clients méchants. Elle était en effet traitée de « sale naine », « sale bougnoule polak », « sale débile », « sale tortue amorphe », « sale illettrée à la con », etc. (pauvre chérie – c'était tellement injuste, de voir un mauvais côté à ce qui précisément faisait son charme, en plus d'être la secrète Reine de beauté de l'Univers...).

Mais ce 21 Avril, leur 141<sup>e</sup> rencontre, dans ce magasin de la Rue Saint-Jean, tout a comme volé en éclat.

Après qu'elle ait emballé le flan, pris les pièces, elle a murmuré faiblement :

– m... meu-s... sieu... a... avant p... pahthi...

Mh ? Avant qu'il parte, lui, ce soir là tout de suite ?

– z... ze v... voulais v... vous hemèhçier a... à n'infini... z... ze vous oubieha z... jamais...

??? Et elle disait ça la larme à l'œil, comme des adieux à jamais... (???)

– Euh, qui va « partir », manemoiselle ?

Elle a fermé les yeux, comme pour retenir ses larmes, oh. Et la voix toute cassée, elle a murmuré :

– m... moi, p... pahdon... s... sans déhanger...

Catastrophe... comme chamboulement universel, fin du monde... Ne plu' la revoir jamais ???

– Oh... vous... vous allez vous marier ?

C'était certes une hypothèse évidente, avec laquelle il vivait depuis trois ans et demi : que sa petite chérie ait disparu « vendredi prochain », partie se marier à un prince charmant (riche et musclé)...

– n... non, b... bien s... sùh...

?

– Pourquoi « bien sûr » ?

Elle a reniflé, pleurant intérieurement, oh, la pauvre...

– p... pèhsonne n... n'y vouldhait n... n'une k... comme m... moi, p... pahdon...

???

– Pas « une comme vous », mais vous toute seule, manemoiselle... Moi je serais le plus heureux des hommes si je vous épousais...

Elle a entrouvert la bouché, éberluée. Et un silence a passé. Elle semblait attendre un éclat de rire et la précision assassine : « Non, éh, je déconne bien sûr, personne voudrait d'une naine demile bougnoule amorphe ! ah-ah-ah, putain, non merci ! ».

– Je le dis avec entière sincérité, manemoiselle, et sans rien demander en échange : est-ce que vous accepteriez de m'épouser ?

Et là, deux larmes ont coulé, de ses paupières closes, pauvre chérie...

– v... vous pas m... me connaîtè...

– C'est vrai, vous avez raison, pardon. Simplement : il y a quatre ans, je voulais mourir, et c'est votre sourire timide, votre gentillesse infinie, qui m'ont sauvé la vie...

Elle a fait non, incroyablement. Euh... C'était pourtant l'entière vérité, pas un mensonge de drague ou quoi (il n'y connaissait rien, n'avait aucune expérience en la matière).

– n... non, s... c'est v... vous k... que gentillesse n... n'infinie... et... et nous toutes, au monde, n'on est f... folles z'amouheuses ne v... vous...

Et elle a fait Oui, du menton, pour appuyer ce dire. En rouvrant les yeux, puisque de toutes façons les larmes s'étaient échappées, coulaient, à flots...

Oh...

– k... que vous ch... choisih l... la mieux du monde...

– Oui : vous...

– n... non, oh non, non, na moins bien du monde, ne moins que hien, ze ête...

« Je être une moins que rien » ? Elle le pensait vraiment ?

– é... et m... malfohmée, n... ne dih la d... docteuuh, ch... chez les demiles, n... n'incapabe ne hende un... un homme heuheux, v... vous pèhde voteu temps, p... pahdon, pahdon...

– Manemoiselle, je suis pas du tout un bestiau violeur, menteur, non je le jure. En moi c'est seulement une tendresse infinie, envers votre petite personne, si jolie si douce timide et faible...

– f... faibe, s... c'est pas t... t'è m... mal... ?

– C'est adorable, moi je rêve de vous protéger, vous consoler, vous reconforter...

– oh... oh...

Et dans son regard, comme un « amour infini », un sentiment qu'il n'aurait jamais imaginé envers le nul qu'il était, lui...



## FLAN AUX AMANDES SPÉCIAL POUR LUI

Gérard pensait, depuis trois ans et demi, que sa petite pâtissière chérie était « peut-être » amoureuse de lui, enfin : ce n'était pas 100,000% impossible – seulement faux, vraisemblablement, à 99,9999%... Mais bref, il s'endormait chaque soir en s'imaginant aimé, et ça faisait chaud au cœur. Quant à savoir comment cet amour secret réciproque pourrait déboucher sur une vraie histoire d'amour, c'était un mystère profond, ou plutôt : le sujet de mille délires délicieux, pas crédibles du tout. La naine petite jeune fille jolie rougirait, encore plus timide que d'habitude, et... enfin non, pas une déclaration en face, non, mais mille voies détournées.

En vrai bien sûr, éveillé, il se contentait de laisser les choses se passer, beaucoup plus anodines mais gentilles. Enfin, là depuis quelques semaines (quelques vendredis soirs – elle ne travaillait pas là les autres jours, donc il ne venait pas), elle paraissait triste, un peu abattue, pauvre chérie... Sans répondre par confidences à son maladroït « ça va manemoiselle ? ». Non.

Mais ce soir 28 Avril, leur routine a comme volé en éclat. Alors qu'elle était toujours tellement silencieuse mignonne, elle a parlé, pour la première fois. Ramenant son flan habituel, emballé gentiment :

– m... meu-s... sieu... z... ze vouldrais v... vous hemèhcier n... n'infini...

? Elle voulait le remercier infiniment ? Au sens propre ? (pour avoir pris sa défense 7 fois contre des clients méchants, la dernière il y a 5 mois...) ou au sens figuré ? (remercier pour son obéissance à ne plus revenir, la regarder amoureuxment, pardon)...

– n... ne vous offhieh... n... ne meilleuh f... flan du monde... p... pouh vous...

??? Elle voulait lui offrir le meilleur flan du monde ? Que répondre ? Quelque chose comme « ils sont merveilleux vos flans, manemoiselle, y a pas mieux : avec votre sourire, ce sont mes préférés du monde... », en tant que client fidèle, simplement. Ou bien, euh...

– p... pah ézèmpe... n'avec des amandes dessus... ou pistaches... pignons... p... pah ézèmpe... k... que ça éziste pas... m... mais ze sehais si z'heuheuse v... vous gommander...

– Merci, merci infiniment, oh...

Et là, à ces mots, elle a baissé les yeux, et rougi très fort. Comme confuse, et heureuse, d'être approuvée, plutôt que rabrouée, condamnée, comme elle l'avait envisagé, apparemment.

– s... si ze s... sehais m... m'ijonnaih... ze ne gommander p... pouh vous ne flan n... ne l'oh et niamants...

? Si elle « serait » millionnaire, elle lui aurait commandé un flan d'or et diamants ? à se casser les dents ? Il souriait...

– m... mais ze a s... cent zoizante sept euho, s... seunement... amandes et pistaches, p... possibes...

– Merci, manemoiselle, tellement, mais... il faut pas vous ruiner pour moi, c'est immensément gentil mais...

Elle a relevé les yeux, toute pâle comme apeurée. Parce qu'il avait osé le mot « mais » comme la désapprouvant, ou condamnant ?

– Je voulais dire : vous pouvez me faire un cadeau bien moins cher, par exemple me dire votre prénom.

Elle a cligné des yeux, perdue.

– m... moi... ?

Était-elle choquée, parce qu'un client (même habitué) doit rester à sa place ? Ou était-ce, comme dans ses rêves à lui, parce qu'elle était seule et triste, se croyant mal-aimée du monde entier ?

– Oui, vous manemoiselle gentille, gentille et jolie. C'est pas que votre flan qui me fait revenir, je vous considère un peu comme une amie, chère à mon cœur...

Elle s'est toute empourprée, pardon. Pourtant il n'avait pas dit du tout le « je vous aime » évident de ses rêves, euh...

– Bien sûr, vous pouvez répondre « non merci »...

Il laissait la porte ouverte, pour qu'elle dissipe le malentendu, chasse ses rêves idiots à lui, sans lui interdire de revenir (ce qui l'aurait tué à courte échéance)...

– z... ze dih m... mèhçi, n... n'infini... oh... n... n'ami... ?

Avec cette langue française pourrie, il ne savait si elle voulait dire « me considérez-vous comme une amie ? » ou bien « pensez-vous que nous sommes des amis ? », ou encore « avez-vous le culot de vous croire mon ami ? »... Euh...

– J'aimerais qu'on soit amis, vous et moi, oui.

Devait-il préciser « et votre fiancé, bien sûr » ? Ou « votre amant actuel », euh... Ou « la personne avec qui vous êtes » si elle préférerait les filles.

– m... mais...

Patatras ! Evidemment qu'elle allait objecter. « Mais vous n'avez pas le droit ! » ou quelque chose. « Mais je vous l'interdit totalement, sale type ! », ou...

– m... mais z... ze sehais m... mohte n... ne monheuh...

Mais elle serait morte de bonheur ? Il a souri :

– C'est vrai que c'est un problème, petit problème, parce que moi aussi, je serais mort de bonheur. Comment faire, entre morts, décédés, pour lier amitié ?

Elle était rouge, rouge...

– z... ze pas comp'ende...

Qu'est-ce qu'elle ne comprenait pas ? Ou elle ne comprenait pas qu'il prenne au sérieux des mots de pure plaisanterie ? pardon...

– p... pouhquoi n... ne monde gontinue... que v... vous dih les p... pluss beaux mots du monde... et ze pas mohte encoh...

Il a souri.

– On meurt de chagrin, je crois, pas de bonheur...

## PRÉSIDENTIELLES

Gérard ne parlait pas, habituellement, à sa petite pâtissière chérie : ils partageaient un doux silence, toujours – hors salutations et remerciements, polis, gentils. Mais en ce 21 avril, 2 jours avant les élections présidentielles, il a fait exception... La dame servie devant lui avait fait un très monologue sur les défauts de tel et tel candidat, sans demander en rien son avis à la petite demoiselle derrière le comptoir, et Gérard trouvait ça choquant, injustement méprisant. Quand la dame est sortie, que son tour à lui est venu (la naine petite jeune fille allant chercher gentiment son flan habituel, pour l'emballer), il a dit, doucement :

– Manemoiselle, vous savez pour qui vous allez voter, vous ?

Elle pouvait répondre Oui (ou plutôt « ou... ou-i », petite bègue mignonne) avec un sourire, ça lui aurait suffi – ce n'était pas un interrogatoire de police politique, non pas du tout...

– et... et v... vous... ?

Gentille, oui, s'effaçant pour laisser les gens blablater, toujours. Même s'il n'était pas bavard, lui, elle le savait – depuis trois ans et demi qu'il revenait, chaque vendredi soir, la voir.

– Moi je sais pas trop, si je vais voter, autre chose que blanc. Si vous avez des idées sur le sujet, ça m'intéresse...

En essayant de renvoyer gentiment la balle dans son camp à elle (lui dire qu'il s'intéressait à ses pensées à elle)...

Mais... elle a fait une petite moue, penchée sur son emballage.

– p... pahdon, z... ze p... pas le droit v... voter... p... pahdon...

? Elle n'avait pas le droit de voter ? Deux hypothèses : soit c'était parce qu'elle n'avait pas la nationalité française (un an en arrière, il avait pris sa défense contre une mégère l'insultant comme « sale bougnoule polak »), soit c'était qu'elle n'était pas inscrite sur les listes électorales.

– C'est très respectable, manemoiselle, si vous votez en Pologne, ou si vous n'êtes pas inscrite sur les listes, en refusant de donner votre voix aux menteurs habituels.

Il avait pensé la faire sourire, et elle aurait répondu quelle était la bonne hypothèse. Mais elle a pincé les lèvres, comme au bord des larmes, oh...

– n... non, m... ma tutelle è... è dit... s... c'est pouh les m... majeuh...

Pour les majeurs ? Elle ne pouvait pas avoir moins de 18 ans pourtant, ça ferait 14 ans quand il l'avait rencontrée, tenant le magasin...

– p... pas p... pouh n... n'han-nigabée m... mendale, p... pahdon... pahdon...

Oui, il y a deux ans, il avait pris sa défense contre un client méchant la traitant de « sub-débile », et elle avait rougi gentiment, comme heureuse d'être défendue, sans avouer que le type avait en un sens raison.

– Manemoiselle, c'est pas juste que les toubibs ou quoi, ils vous classent inférieure, moi je trouve que vous êtes mieux que tout le monde.

Elle a versé une larme, oh... Mais souriante à moitié :

– m... mèhçi, n... n'infini, m... meu-s... sieu j... gentil...

Et ça l'a touché, au fond du cœur, ces mots...

QUESTION DIRECTE, PAF

Gérard et sa petite pâtissière (secrètement) adorée ne s'étaient jamais vraiment parlé, en 140 vendredis soirs et 3 ans et demi, mais en cette visite numéro 141, l'inouï s'est produit. Dans ce petit magasin de la Rue Saint-Jean, un vendredi anodin donc, pendant que sa petite naine chérie emballait le flan habituel, elle a murmuré, à peine audible (gentille timide) :

– m... meu-s... sieu, z... ze me nemandais... è... è... est-ce s... c'est t... toutes n... nes filles du monde, k... que z'amouheuses de vous... ?

Il en est resté coi. Avec presque la tête qui tourne. Mais ça semblait un malentendu : le « vous » devait désigner les hommes en général, pas lui-même en particulier bien sûr.

– Moi ? ou bien nous les hommes ?

Elle a rougi, confuse, et murmuré, dans un souffle :

– v... vous t... tout seul, m... meu-s... sieu...

??? Et... si elle pensait que toutes les filles du monde pouvaient être amoureuses de lui, ça sous-entendait qu'elle ne faisait pas exception, donc elle était amoureuse de lui !!!

– Merci, oh merci, euh...

Elle a cligné des yeux, ne semblant pas comprendre ce qu'il disait. Elle continuait son pliage.

– s... ça n'était u... une qesnion...

– Euh, oui, une question, euh...

Oui, il avait la tête qui tourne, et un sourire immense qui faisait mal aux pommettes...

– En fait non, pas toutes, non. C'est pas toutes les filles du monde, qui sont amoureuses de moi, non.

Elle a cligné des yeux encore, comme si ce n'était pas la réponse attendue, ou que ce serait... « surprenant », comme réponse !

– l... la moitié... ? ou n... n'un miyah s... seunement... k... qui sawoih vous ne ézister... ?

??? (Il croyait comprendre « est-ce seulement la moitié de l'humanité féminine, un petit milliard de femmes, qui sont amoureuses de vous, celles qui savoir/savent que vous existez ? »...).

– En fait, non. Il y a zéro femme amoureuse de moi.

Elle a paru choquée, ou en désaccord absolu, incompréhension totale. Silence. Alors il a précisé :

– Ou bien une seule : ma petite pâtissière de la Rue Saint-Jean...

Elle a rougi, très très fort, perdue. Mais pas du tout dénié en criant que c'était faux, impossible bien sûr, non, ç'avait été une vraie déclaration d'amour, sans en avoir conscience, apparemment. Comme ayant cru qu'elle allait se faire remettre à sa place par un sévère « éh, laisse tomber, sale naine débile : bien sûr que j'ai des milliers de femmes, toutes celles que je veux, vas chier toi me fais pas chier avec ton amour secret coincé à la con ! ». Oh... alors que c'était lui qui se croyait amoureux secret, coincé à la con, puisqu'elle devait avoir des centaines d'amants (comme Lucja d'autrefois, sa sosie...).

– Et je précise : ma « toute petite » pâtissière (c'est pas un autre magasin), et « ma petite pâtissière QUE J'ADORE infiniment », oh... c'est pas possible que ce soit réciproque, en secret pareil...

Il s'attendait bien sûr à ce qu'elle fronce les sourcils, lui décoche un sévère « Eh, c'est à l'homme de faire le premier pas, finalement je change d'avis : tu es qu'un pauvre type, sans intérêt aucun, adieu ! » (bégayé adouci à sa façon).

Mais elle a vacillé, seulement, se retenant à la table-paquets, la pauvre.

– p... pahdon, oh, z... ze n'avoih l... la tête que touhne...

– Respirez, manemoiselle, ça va allez, respirez...

Elle a respiré, essayé, docile adorable... Et puis, dans un suprême effort, elle a réussi à murmurer :

– m... mais v... vous pouvoih ch... choisih... n... na pluss mieux d... du monde...

Il a souri.

– Moi je trouve que c'est vous, la pluss merveilleuse du monde, de l'Univers entier...

C'était sincère, vrai, mais elle a failli faire une syncope, la pauvre. Murmurant seulement :

– n... non, oh... oh n... non...

– Manemoiselle, je crois que... on a beaucoup beaucoup de choses à se dire, s'avouer, vous et moi, est-ce qu'on pourrait se revoir, en dehors du magasin ? S'expliquer, tranquillement, sans que d'autres clients risquent d'entrer ?

Elle dodelinait, comme saoule.

– s... si z... ze pas éte m... mohte n... ne bonheuh...

Et ils se sont donc revus le lendemain samedi, matin, au café-bar à côté. Elle a tenu à payer leurs menthe à l'eau, comme convaincue qu'elle devait payer pour la faute de l'avoir dérangé pour rien... oh, quel malentendu. Mais ils allaient éclaircir ça, bien sûr.

Mais elle a sorti un papier de sa poche, avant que le barman amène les verres en vrai.

– z... ze n'a p... p'épahé n... ne dih...

Mh ? Préparé un argumentaire, pour moins bégayer ? Et elle lui a lu, effectivement :

– que... ze p... pas n'éte capabe vous hende heuheux, m... mais m... mon devoih ne z'amouheuse, s... c'est v... voteu bonheuh... v... vous aider héveiller, guéhih... ne voteu s... sentiment malade, v... vèh n'uneu m... moins que hien... m... moi, p... pahdon...

Il a souri.

– Manemoiselle, je suis « malade » en un sens, oui, parce qu'aveugle, éperdument, mais c'est pas grave. Je veux surtout pas guérir, si c'est réciproque... Moi aussi, je suis un moins que rien, vous devriez préférer un autre, ou mille autres...

Elle a digné des yeux, comme n'ayant pas entendu, ou n'ayant pas l'esprit disponible pour enregistrer ces éléments. Et elle a continué :

– k... qu'est-ce c'est u... une bien : t'è ghande, t... t'è belle, n'intennigente...

Il hésitait à la couper, dénier tout de suite, mais il l'a laissée finir :

– k... qui pahle bien, n... n'énèhgique du cahactèh... et... et bienfohmée, d... danseuse, que faih cuisine et hepasage... m... mèhveilleuse, p... pouh vous, ou-i...

Et voilà, son papier était fini, et elle avait les larmes aux yeux, comme persuadée d'avoir été hyper-convaincante « bien sûr », donc d'avoir ruiné ses chances à elle à jamais.

– Manemoiselle, je... vous remercie, pour ces idées, et... c'est vrai que vous m'aidez, beaucoup...

Elle a un peu souri, contente et triste à la fois, mais il n'avait pas fini sa phrase :

– Vous m'aidez à comprendre pourquoi c'est pas trois milliards d'hommes qui sont amoureux de vous, bien que vous soyez la pluss jolie du monde.

Elle a souri encore, mais avec une petite moue, comme de pitié envers lui, aveugle « malade »...

– Mais mes goûts à moi, ils sont infiniment différents : je préférerais une copine petite mignonne plutôt que grande comme un homme, et je préfère toute douce timide effacée, comme vous, plutôt que prétentieuse dominatrice et fière, mauvais caractère.

Elle a baissé les yeux et rougi très fort, comme si elle comprenait ces éléments l'élisant elle devant toutes les autres.

– Et j'adore votre bégaiement timide, le fait que vous adoucissez les consonnes méchantes, que vous soyez humble gentille, réservée mignonne.

Rouge...

– Et je... j'aime pas la danse, pardon, je fais la cuisine (pas de problème), pour le repassage je donne au pressing. Pour... euh, votre question « bien formée », euh, je sais pas ce que vous vouliez dire...

Elle ne souriait plu' mais hochait le menton, très tristement :

– l... la docteu h n... ne dih... ch... chez les démiles... z... ze n'ête k... comme une angelle hatée, n... nulle, n'inca-pabe ne hende un... un homme heuheux...

– Si : moi. Je cherche pas une esclave sexuelle, seulement une amie tendre. Vous faire des bises et des câlins, tout habillés, ça me comblerait de bonheur...

Elle était ébahie, époustoufflée.

– z... ze êteu m... mohte... ?

Est-ce qu'elle était morte ???

– au... au pahadis...

Il a souri, bienheureux d'avoir conduit sa petite chérie à ce Paradis impossible, en vrai, selon elle.

### ENCORE PLUS GRAVE

- Après le cinéma, puisque son amie restait toute larmoyante silencieuse, il a parlé, lui, Gérard :
- Patricia, est-ce que vous souhaitez parler, de ce qui vous chagrine, vous blesse peut-être ?  
Elle a reniflé.
- z... ze n... n'a pas le droit v... vous néhanger, j... géhah...  
Aïe, il ne savait pas quoi répondre, comment la rassurer.
- Ça me dérange pas du tout, je crois. Ce qui me dérangerait, beaucoup, c'est si je pourrais vous aider, ou vous consoler, et que j'ai rien fait, comme un imbécile, pardon...  
Elle a reniflé encore, toute au bord des larmes.
- j... géhah, n... non : s... c'est encoh p... pluss ghave s... si vous n... n'encoh p... pluss gentil... p... pluss mèhveil-leux...  
– Euh, je comprends pas du tout. Je vous en supplie, Patricia, expliquez-moi.  
Elle a baissé un peu plus la tête encore, petite naine chérie, toute vouûtée, comme cassée, pardon. Silence. Long silence. Il espérait qu'elle cherchait les mots pour lui dire (ils arrivaient à proximité de son aribus à lui, et ils allaient se quitter, comme chaque dimanche matin depuis un an et demi).
- k... que ze va p... plu' v... vous voih z... zamais a...  
???
- aloh ze va m... mouhah ne chaguin...  
???. Ils n'allaient plu' jamais se revoir alors elle allait mourir de chagrin ?? Il hésitait à demander « pourquoi on ne se verrait plu' ? », mais il ne voulait pas couper son explication, pardon.
- a... aloh ze p'éfèh m... mouhah s... sous le t'ain, m... mais ze n'a s... si peu... le t'ain... k... comment faih... ?  
Ooh... Il était bouleversé de la savoir presque morte suicidée, oh... mais...
- Patricia, pardon, merci, de cette explication, euh... Patricia, pourquoi on ne pourrait plu' se revoir, tous les deux ?  
Elle respirait, comme toute brisée par l'effort surhumain d'avoir avoué tout ça. Sans la force de répondre à sa question. Alors, euh...
- Et, attendez : moi aussi je dois vous avouer quelque chose, difficile à dire, pardon... Je suis amoureux de vous, Patricia, depuis trois ans et demi, de vous toute seule au monde. Mais je suis pas un type bien, j'ai aucune chance de vous plaire, je comprends. Ou je croyais, ou je sais pas...  
Elle avait la bouche ouverte, éberluée.
- Je pensais être un simple camarade, de vous, et j'étais heureux comme ça, heureux. Mais si vous avez les mêmes sentiments pour moi, ça changerait tout. Je vous demanderais en mariage... Non ? C'est vos parents qui vous interdisent de me revoir, si je suis qu'un camarade, de rien du tout ? Ils veulent vous marier ?  
Elle dodelinait, comme saoule la pauvre.
- Attendez, Patricia : pas besoin de continuer jusqu'à l'aribus, asseyons-nous là sur ce banc, on a besoin de parler, immensément besoin, je crois...  
Les larmes dégoulinaient maintenant, sur son visage, Patricia, larmes plu' du tout retenues. Ils sont allés s'asseoir (il l'a aidée à atteindre le banc, trop haut pour elle, pardon).
- Pourquoi on ne pourrait plu' se revoir, Patricia ?  
– n... n'à cause m... ma tutelle n... ne dih...  
?
- Elle vous interdit de me revoir ?  
Non.
- k... que m... me henvoyer n... n'à Douai... l... laisser la place i... ici, n... ne foyer social, a... à Lille, de nes autes...  
– Patricia, pas besoin de... retourner à Douai, chez vos parents ou...  
Elle a fait Non, encore.
- ch... chez les némiles...  
Chez les « débiles » ?
- Patricia, ça change rien à ma tendresse, infinie, envers vous, petite chérie... Je vous invite, habiter chez moi...  
Elle a baissé le menton, rougissant toute, pardon.
- z... ze m... malfohmée... p... pas capabe... ne faih... l... les choses, n... n'elle dih, l... la docteu... p... pahdon...  
k... que ze vous n'a faih... pèhde voteu temps... p... pahdon...
- Patricia, je cherche pas une esclave sexuelle, je le jure. Je vous aime, j'ai besoin de vous revoir, encore et encore. Je rêve de vous serrer dans mes bras, toute habillée c'est pas grave...  
Cramoisie, confuse, la pauvre...
- z... ze naine...  
– Je me mettrai à genoux, ou vous sur une chaise, mon fauteuil... ou allongés, en pyjamas, vous serez dans mon épaule...  
Et elle a, oh joie, hoché le menton :
- m... mouhah n... ne monheuh, ou... ou-i, t... tennement mieux que s... sous le t'ain... m... mèhçi...  
– Oui, ma petite chérie : vous évanouir de bonheur si vous voulez. Et vous réveiller plus tard, apaisée, heureuse... ça vous dit ?  
Et elle a hoché le menton, bienheureuse, réconciliée avec le monde entier.

## TÉHÉPHONER À SA FIANCÉE

En tant qu'employée chez Megatronics depuis trois ans, je n'avais pas eu de grandes surprises. Je faisais mon job, j'attendais la retraite (dans cinq ans maintenant ! si l'âge de partir ne continue pas à reculer...). Mais là, un truc absolument incroyable m'est arrivé.

Enfin oui, il faut que je réponde à la question « pourquoi moi ? simple ouvrière anonyme, mère de deux enfants et grand-mère bientôt ». Il se trouve que je suis d'origine polonaise et à l'usine, j'ai effectué deux tiers des cours de formation à la langue polonaise, comme professeure. En fait ces cours n'ont pas eu de succès : seulement trois « étudiants » au début, un seul à la fin – Gérard Nesity. Et ce Gérard était un type vraiment « bizarre », enfin très gentil poli, mais une tronche incroyable, se retrouvant ouvrier pour une raison indéterminée. Il parlait le russe couramment, un peu le japonais, l'hébreu et l'arabe, le boshiman et le langage des signes, en plus d'être une tronche en maths incroyable (tout le monde à l'usine sait que c'est lui l'inventeur de l'algorithme zeta, qui a divisé par vingt les ratés de production, officiellement « grâce à nos chefs brillants »).

Mais bref, j'avais pas revu ce Nesity depuis deux ans quand l'autre jour, il m'a attendu à la sortie de l'usine, demandant à me parler urgemment, « si possible ». Je lui dis « Ouais, vas-y cause », mais il était tout embarrassé. Finalement, il m'a expliqué un truc de dingue :

- la petite jeune fille qu'il aimait (d'origine polonaise, parlant pas très bien français) voulait téléphoner à sa fiancée à lui ;

- il n'avait pas de fiancée, ni de maîtresse rien, il était un vieux garçon solitaire ;

- il n'avait pas osé répondre ça à la jeune fille pour deux raisons :

1/ en se montrant anormal et nul, il craignait de la décevoir ;

2/ il pensait que ce qu'elle voulait dire à sa fiancée éventuelle, c'est qu'il revenait voir sa petite pâtissière amoureux-ement chaque vendredi soir, et qu'il fallait le lui interdire (et ça il pouvait l'entendre, et obéir, sans besoin d'avoir de fiancée, même si elle n'osait pas lui dire à lui en face, ou aux clients de la pâtisserie en général – il pensait ne pas du tout être le seul à être amoureux d'elle) ;

- donc il avait besoin d'une « fausse fiancée » acceptant de recevoir ce coup de fil, pour lui en expliquer le contenu après (« pardon », il disait) ;

- pour ce service immense, « final », il était prêt à donner toutes ses économies, presque vingt mille euros, sans rien demander d'autre, et en écrivant tout justificatif papier signé que je voudrais.

Moi j'étais un peu perdue, parce que j'ai « entendu dire » que le Nesity en question, il avait été hospitalisé deux ans (il y a cinq ou six ans en arrière) après une tentative de suicide ratée. Et là, j'avais l'impression qu'il vidait ses comptes (vers le mien !) comme un testament parce que persuadé de se tuer dès que la mauvaise nouvelle du rejet (par sa petite chérie) allait tomber, détruisant tous ses rêves idiots. Moi je voulais pas être mêlée à un truc pareil, avec accusation de l'avoir tué et recel de son fric ou quoi. Mais, en même temps, je comprenais que – moi ou une autre – ça y changerait rien : si je disais non, il allait demander le lendemain à l'autre formatrice de polonais, celle qui avait débuté les cours, Madame Kowalski (la chef de la ligne 4). Puis à une autre employée d'origine polonaise, c'est pas ce qui manque ici à Lille. Et, quitte à ce qu'il se passe ce qui doit se passer, autant empocher moi les vingt mille euros sans faire de mal à personne (lui dire à lui que sa chérie pâtissière l'interdisait de revenir, c'était pas inventer un truc pour le blesser à mort, c'était simplement faire office de boîte à lettres pour transmettre ce que la petite comme osait pas lui dire en face). Mais... ce mot « petite » qui me venait à l'esprit en réfléchissant avant de donner ma réponse (j'avais dit « attends, je réfléchis »), ce mot il était pas mon invention mais il venait de lui. Alors je lui fais :

– Attends, on reprend au début, d'abord pourquoi tu disais « petite » jeune fille, pourquoi petite ?

Parce que si c'était un machin pédophile avec une gosse, moi j'allais l'envoyer promener, je veux pas être mêlée à des trucs salaces atroces. Mais il a cligné des yeux, comme très surpris par cette question-là. Il a répondu : – euh, madame Nowak, elle est de très petite taille, elle mesure environ un mètre vingt-six, j'ai estimé...

Quoi ? Une naine ??? De la taille de sept ans ou quoi ? Pourquoi un grand gars comme lui tombe amoureux d'une naine ?? (Nous, les femmes, on met des talons au contraire pour être grandes et belles!)...

– mais elle est adulte, je vous le garantis, elle tient la pâtisserie depuis trois ans et demi (le vendredi après-midi), elle a donc entre 21 ans et... 29 ans comme moi, j'imagine.

– Et des gros nichons ?

Il a rougi, ce petit con, timide... En hochant le menton.

– pardon... très très belle, oui, mais avant tout de visage, cheveux, dans mon esprit... elle est la petite sosie de... de une camarade de lycée, que j'avais... polonaise aussi...

– Ouais-ouais, c'est ça !

Les mecs sont fous de gros nichons et puis c'est tout, moi je dirais, plutôt. Mais bref, quoi répondre à Nesity ? J'envisageais de « réserver ma réponse, dire que je vais y réfléchir, répondre demain », mais... si mon manque d'enthousiasme (ou son urgence) le poussait à demander à une autre, me passeraient sous le nez les dix-neuf mille euros ou quoi ! (C'est pas pour moi égoïstement, mais je pense à gâter ma famille, mes enfants, mon futur petit-fils qui va arriver très bientôt maintenant).

– Et si je dis OK, j'ai quoi à faire ?

– me donner votre numéro de téléphone personnel, les jours et heures où vous êtes joignable (sans que ce soit votre mari ou votre fils qui décroche), euh...

– Ouais, et c'est tout ?

– oui... Vendredi soir prochain, je donnerai le numéro à ma petite pâtissière, qui vous appellera sans doute le jour suivant, correspondant à votre agenda, donné. Et vous me direz ce qu'elle a dit, ou exigé. Voilà.

– Et à quel moment tu me donnes le fric ? et la lettre qui jure que c'est pas extorqué et tout ? (que tu donnes ça en étant sain de corps et d'esprit, tout ça).

– euh, j'ai viré déjà le contenu de mon compte-épargne sur le compte-courant. Je peux vous faire un chèque ce soir, et vous pourrez vérifier que ça a bien été encaissé demain ou quoi, avant même vendredi prochain. Juré.

Ça semblait trop beau pour être vrai, mais on dit que « il y a des opportunités, dans la vie », et il faut sauter dessus sans trop se poser de question, pour pas que ça nous file sous le nez !

– Alors OK ! Mon numéro, c'est le...

– attendez...

Il a sorti son carnet de chèques, pour l'écrire sur l'envers de couverture. En me demandant le jour et heure où elle pouvait appeler (j'ai dit « mardi soir, entre dix-huit heures et vingt heures » – quand Piotr est à son club de fans du LOSC-football). Et il m'a fait le chèque de 19 700 euros ! Où j'ai immédiatement écrit mon nom (en lui demandant son stylo), ce dingue ayant écrit ça en blanc ! Eh, deux ans de notre salaire à lui et moi !

J'aurais pu lui demander s'il pensait pas que ce serait mieux de les garder, lui, pour s'acheter un jour une maison ou quoi, mais je voulais pas le dissuader surtout. Ou j'aurais pu lui demander si c'était vraiment des « économies », à pas sortir et pas « vivre », ou si c'était un super-bonus filé par Megatronics pour son algorithme mathématique. Mais je me suis dit « c'est pas mes oignons ! moi je rends service et j'accepte le paiement de ce petit service, pour ce qui est du montant c'est ses oignons à lui, pas mes affaires ! ».

Et voilà ! Et on s'est dit au revoir : je lui ai simplement dit que je prévoyais qu'il vienne dîner à la maison jeudi prochain (en lui filant mon adresse), mon mari serait d'accord (j'allais tout lui expliquer), et je lui raconterais – à lui Nesity – ce qu'aurait dit sa petite chérie le mardi soir, voilà.

Et à la maison, j'ai raconté ça à Piotr, qui était enthousiaste, envisageant d'acheter un billet pour la finale de la coupe de football ou quoi (que son équipe allait remporter, pour sûr, il disait), d'Europe ou quoi, « puisque le miracle, ça existe bel et bien ».

Et puis est arrivé le mardi d'après, donc. Je pensais faire du repassage comme chaque mardi soir, mais si le téléphone sonnait, je voulais pas risquer de cramer un truc ou quoi, je me suis dit que je donnerai ça au pressing cette semaine, j'avais les moyens maintenant ! (le chèque avait bien été encaissé par la banque ! Piotr avait vérifié avec le truc Internet de notre banque).

Mardi donc, et Piotr était parti serein, parce qu'a priori, j'avais rien de spécial à faire que écouter et noter, sans challenge hyper compliqué à remporter avec une chance sur mille, non. Bref, à dix-sept heures cinquante-cinq, je me suis assise à côté du téléphone, avec un carnet de notes (celui des commissions...) et un stylo, et j'ai attendu tranquille – jusqu'à vingt et une heures, je pensais. On mangerait au retour de Piotr comme chaque mardi, il attendrait sa soupe si je devais attendre le gong de 21h sans que ça soit fini avant.

Mais à 18h02 déjà, dring ! Je décroche, tranquille :

– Allô ?

Il y a une seconde de silence, et une toute petite voix timide (féminine) me dit faiblement :

– a... a... al-hô, p... pahdon, p... pahdon...

Je souris, je comprends mieux le mot « petite » qu'employait Nesity. La gonzesse semblait le genre « petite crevure » – je sais pas pourquoi des mecs sont attirés par les gonzes comme ça (alors que nous on cherche à briller et nous montrer fortes), mais bref – et un cas de sosies, avec un amour de jeunesse, ça se discute pas.

– Ouais, c'est quoi ?

– p... pahdon, ne v... vous déhanger...

Et le silence, bizarrement, comme attendant que je réponde à ça !

– Ouais, OK, c'est pour quoi ?

– s... c'est a... à p'opo...

A propos ? J'hésite à lui dire « si tu veux qu'on parle Polonais, pas de problème, où tu peux rouler les R comme chez nous, je comprendrai mieux ! », mais j'attends de voir.

– a... à p'opo n... ne voteu f... fiancé...

Et un silence. Sans expliquer. Mais OK, c'est pas une erreur : c'est bien en clair la chérie de Nesity qui croit appeler sa fiancée à lui, OK.

– Gérard ?

– m... mèhçi...

Pourquoi elle me dit Merci, cette conne ? Merci d'accepter d'en parler ? (Ou de maintenant pouvoir dire le prénom pour la police si elle se fait violer par un mec masqué ? – pas le genre du doux Nesity mais bref). Elle me semble sub-débile ou quoi – je prétends pas être une foudre d'intelligence (à la Nesity ou quoi), mais ça se voit, ça se reconnaît, une débile mentale, quand même. Facile. Mais que ce Nesity est con de s'être amouraché d'une naine débile (et normalement traitée de « sale bougnoule » par les franchouillards). Ou bien, ouais, c'est son truc à lui : voler au secours d'une petite moins que rien, pour se la jouer sauveur, super-héros, normalement adoré, logique. Bof. Mais la fille au bout du fil attend que je réponde.

– Ouais, c'est à quel sujet ?

– k... que p... pahdon, z... ze n'a p... pas la fohce s... sauter sous ne t'ain...



??? Il me semblait entendre un truc fou furieux, genre « je n'a pas la force de sauter sous le train » !!!  
 – et... et ze n'a pensé z... ze va v... vous n'avouer... z... ze n'ête f... folleu z'amouheuse ne voteu j... géhah... p... pahdon, p... pahdon... pahdon...  
 ???  
 – Et tu crois que je vais hurler ? t'envoyer les flics au cul, et ça va te donner la force de sauter sous le train ?  
 – k... quèque chose k... comme ça, ou... ou-i...  
 – Mais attends, t'es con ou quoi ?  
 – ou... ou-i... n... ne han-nicapée m... mentale, p... pahdon...  
 Oh-là-là !  
 – Attends, putain !  
 Et le silence, là-bas, OK, mais moi je réfléchissais à cent à l'heure, j'essayais... Bon, la situation était que ces deux connards, Nesity et sa naine, ils étaient fous amoureux l'un de l'autre, chacun pensant que c'était à sens unique, désespéré, sans espoir aucun. J'aurais pu le dire direct comme ça à cette débile mais j'essayais de voir comment faire au mieux. Le mieux c'était clairement qu'ils se trouvent, qu'ils entendent tous les deux que l'autre est amoureux/amoureuse pareil, qu'ils se fassent des bisous et plus, qu'ils aient beaucoup d'enfants, et moi j'aurais super-mérité mon « salaire ».  
 Mais... là, si je disais la vérité, comme quoi – en vrai – j'étais pas du tout la fiancée de Nesity mais seulement une collègue parlant Polonais, la petite allait déchanter, constatant que son chéri avait menti, lui avait menti, et pas ponctuellement mais deux fois confirmée : sans dire que non, il n'avait pas de fiancée, puis en fournissant un faux numéro de fiancée. Comment faire passer ça ?  
 – Attends, t'es toujours là ?!  
 – ou... i... p... pahdon...  
 – Attends, putain, je réfléchis, putain.  
 – p... pahdon... s... c'est t... tout ma faute... n... n'il est s... seuinement l... le pluss gentil k... quéqu'un du monde... s... c'est pas n'il séduih l... la Tèh... entèh... n... non...  
 Oulah, sérieusement accrochée, aveugle et tout, comme persuadée que son Nesity (triste et renfermé, pas séducteur du tout), il pourrait facilement séduire la Terre entière !  
 Bon, mais je fais quoi, moi ? J'envisage de dire « Bon, je vais en discuter avec Gérard, il te dira, s'il revient, vous verrez bien », ou un truc comme ça. Mais s'il y a du monde dans la pâtisserie, devant et derrière lui, comment il balancerait sa déclaration d'amour éperdue ou quoi ? Et si elle se jette sous le train avant, « ayant finalement trouvé la force », merde...  
 Je soupire.  
 – p... pahdon... s... c'est t... tout ma faute, p... pas sa faute à lui...  
 – Ta gueule, merde, je réfléchis.  
 Comment faire ? Enfin, oui, je peux raccrocher même là tout de suite, raconter ça à Nesity qui va voir quoi faire, mais si sa chérie s'est jetée sous le train d'ici là ? Catastrophe ! (Enfin, pas « catastrophe » au sens où Nesity, fou de colère, viendrait me faire la peau par colère terrible, mais... catastrophe qu'ils allaient se tuer à tour de rôle au lieu de se marier avec les violons et tout !).  
 Oh, et puis : autant lui dire, à la naine débile, en clair – et si elle comprend rien, c'est pas mes oignons. Et c'est pas trahir Nesity : c'est pour son bien, pour sauver sa « petite chérie » déginguée...  
 – Attends, je t'explique, écoute-bien.  
 – ou... ou-i...  
 Un silence.  
 – En vrai, Nesity (Gérard Nesity, il s'appelle),  
 – m... mèhçi...  
 Trop conne, mais on s'en fout.  
 – Nesity c'est pas mon fiancé, c'est qu'un collègue, il a pas de fiancée, ni maîtresse ni rien !  
 – p... pas possible...  
 – Hein ?!  
 – t... toutes nes f... filles et... et femmes k... comme vous, n... n'on est f... folleu z'amouheuses ne lui...  
 J'ai rigolé.  
 – Eh ! Ça s'appelle « être aveugle » ! « L'amour rend aveugle », t'en as entendu parler ?!  
 – ou... ou-i...  
 – Bref, ton mec, Nesity, c'est un vieux garçon solitaire. Mais il a pas osé te l'avouer, ce con !  
 – n... non, n'il est s... si gentil...  
 – On s'en fout mais bref ! Il m'a demandé de t'écouter, pour savoir ce que tu voulais dire à sa « fiancée » !  
 Silence en face.  
 – Et il t'a pas envoyée chier parce...  
 – qu'y n'est le pluss gentil du monde...  
 – Non ! Laisse-moi finir ! Ah-ah-ah ! Parce que... il est AMOUREUX de toi, en secret, pareil que toi, en sens inverse, bon dieu que vous êtes couillons tous les deux !  
 Mais il n'y avait que le silence en face.

– Hein ?! T'as entendu ?! T'en penses quoi ?! Sois pas déçue, je sais que c'est pas très mâle mais sinon, t'aurais eu aucune chance de l'avoir, un mec normal. Sois contente !

– 'tendez...

Quoi ? « Attendez » ? Qu'elle me disait à son tour, essayant de réfléchir ou quoi ? Eh, une débile mentale peut tourner autour du pot cent mille ans... Enfin, c'est elle qui appelle, c'est pas nous qui paye le téléphone, mais quand même !

– v... vous n... n'immense j... gentillesse n'aussi... ? k... comme lui... ?

??? Est-ce que j'avais une immense gentillesse comme son Nesity chéri ???

– Mais non, connasse, moi je te méprise, ptite crotte, mais bordel, qu'est-ce que vous foutez tous les deux ? Vous allez pas vous tuer à tour de rôle comme des cons, à vous croire pas aimés, alors que justement ! L'autre vous aime ! Merde !

– s... c'est pas s... ça...

– Hein ? Ah ! Ben vas-y, explique, alors !

– z... ze sais bien, ze ête n'neue m... moins que hien...

J'hésite à la couper, à dire « pas pour lui, ce con ! », mais je la laisse finir.

– d... depuis t'ois ans et nemi, ze f... folleu z'amouheuse ne lui, s... sans néhanger...

– Lui : pareil !

– n... non, b... bien sûh... m... mais là m... ma tutelle...

Elle était sous tutelle, oui, effectivement handicapée mentale, officielle, la vache !

– n'elle dih... l... le foyer social s... c'est p... plu' possib', ze heste... aloh je henvoyée ch... chez les némiles, a... à Douai... n'alah z... zamais plu' hevoih v... voteu zéhah... noteu p'ince chahmant... ze va m... mouhih ne chaguin...

s... c'est pouh ça, mesoin s... sauter sous ne t'ain... t'ouver la fohce... v... voteu colèh p... peut-ête...

– OK, je vois le tableau, mais... éh, tu crois que je te baratine pour pas que tu te jettes sous le train ?!

– ou... ou-i... s... si gentille... ne penser s... sauver n'une malheueuse, m... mais c'est ne cont'aih... pouh pas souffh... n'à n'infini...

– Eh, tu sais mon âge ?!

– v... vingt ans... ?

– Non ! 57 ans ! Mon mari est parti à son truc de football mais il va revenir ! J'ai des gosses et bientôt un ptit fils ! Je suis pas du tout une jeune reine de beauté ou quoi !

– m... moi n... non... v... vin six ans... n... naine, l... laide...

– Mais que t'es con !

– ou... ou-i...

– Non, j'veux dire : arrête tes conneries : l'amour c'est pareil chez les mecs, ça les rend aveugles, idiots !

– s... sauf lui...

– Ben si : garanti ! Moi je te trouve nulle à chier, et lui il est amoureux de toi, c'est complètement con, aveugle-idiot, oui !

Silence au bout du fil ! Avais-je gagné ?

– Alors ! Ce qu'on va faire maintenant ! Lui, pour lui raconter ce que tu m'auras dit, il vient manger chez nous (mon mari et moi) ce jeudi soir ! T'as qu'à vnir aussi ! Passer deux heures entières avec lui !

– z... ze n'a ête m... mohte ne monheuh...

– Non, meure pas de bonheur, sur notre canapé, merde ! Mais sois heureuse, un bonheur démentiel vous attend tous les deux ! Enfin, un bonheur idiot, à mon avis vous êtes très nuls tous les deux, mais si vous trouvez l'autre merveilleux, c'est très très bien, c'est ça le miracle de l'amour !

Il y a eu comme un reniflement au bout du fil. Cette conne chialait ! De bonheur ou d'émotion ou quoi, super stupide mais tant pis.

Enfin, je lui ai donné notre adresse. Et elle savait pas prendre le bus (!) mais je lui ai dit de se payer un taxi (elle avait assez, elle avait économisé « plus que cent euho en quat' ans » !), et de débarquer ici.

On a fait comme ça, et on les a reçus ces cons (elle arrivant d'abord comme prévu, et lui arrivant après, subjugué de la trouver là). Et bref, on les a mariés, dans les trois mois – avec le temps de gérer les décharges, pour la tutelle et tout. Piotr et moi, on a été leurs témoins au mariage, parce que ces imbéciles – trop réservés idiots – ils avaient zéro ami ! (zéro + zéro !). En tout cas, j'avais bien mérité mon « salaire », sur ce coup ! Piotr a conclu que, un miracle dingue pareil, ça devait forcément déboucher sur une victoire du LOSC en coupe d'Europe, mais... ils ont été battus en quart de finale ou quoi. Bah, tant pis, moi je dis.

CASQUETTE « GÉRALDINE » SUR COMMANDE

Quand Gérard est arrivé à proximité du cinéma, ce dimanche matin (pour leur séance Connaissance du Monde), comme d'habitude : seule sa petite Patricia chérie attendait sur le trottoir, mais – cette semaine encore – elle ne souriait pas, toute larmoyante, comme brisée, la pauvre...

– 'Jour ma Tricia...

– j... jough, j... géhah...

Il s'est adossé au mur, auprès d'elle. Et elle a appuyé sa tête en arrière, contre le mur aussi, les yeux fermés, comme pour retenir ses larmes, et contrer sa tendance à se recroqueviller, pour pleurer ou quelque chose.

Silence.

Peut-être réessayer de tendre la main, même si elle avait répondu Non merci, merci, la semaine passée :

– Patricia, si... vous avez besoin de... quelque chose, ou simplement de parler, c'est possible, vous savez...

Elle a fermé les yeux plus fort, comme douloureuse, pardon.

– s... c'est p... pas p... possible, s... c'est...

Elle semblait torturée, comme n'arrivant pas à formuler « c'est impossible à exprimer, avec des mots ». Pardon. Mais il était déjà bien qu'elle dise tout ça, sans juste le « n... non... » de la semaine passée.

– k... que ze n'a p... pèhsonne au... au monde n... ne qui p... pahler, s... sauf vous, j... géhah...

Il a failli répondre « Raison de plus pour me parler », mais il attendait la fin possible de sa phrase, peut-être « mais c'est des histoires de filles » ou quelque chose, pardon.

– m... mais...

Oui, comme attendu. Mais quoi ?

– m... mais s... ça pahle ne vous...

« Ça parle de vous » ??? ses problèmes à elle le concernaient directement lui ???

– a... aloh... ze pouhais p... pahler à n... n'impohte m... mais pas v... vous...

Aïe, comment sortir de l'impasse ? Il hésitait à demander, très abruptement : « Si je vous déclarais mon amour, si je vous demandais en mariage, ça résoudrait tout ? »... Mais après trois ans et demi de petits pas timides, l'un vers l'autre, ça paraissait cataclysmique, irrecevable, et ruinant tout à leur amitié, presque établie, maintenant. Que faire ? Que dire ? Ou bien...

– Patricia, ce qu'on pourrait faire, euh... Je pourrais « me dédoubler ». Il y aurait le Gérard auquel vous ne pouvez pas parler bien sûr, il irait au cinéma ce matin, comme d'habitude. Et puis le Gérard camarade, à qui parler, ou Géraldine, copine à vous, elle viendrait vous écouter, deux heures, au café, à la place d'aller au ciné (ça l'intéresse pas tellement : « le fleuve Danube », prévu aujourd'hui).

Ça sonnait mal, et il craignait un refus, évidemment, mais – incroyablement – l'idée a semblé lui plaire, à elle, Patricia.

– ou... ou-i... ?

– Oui, venez, le bar là semble ouvert.

Et ils y sont allés, au faible petit pas de sa douce chérie, petite naine, triste. Ils sont entrés, sont allés s'asseoir, à une table pour deux.

– Salut ! Qu'est-ce qu'y prendront, les amoureux ?!

Oui, la dame du bar était déjà là, il n'y avait pas d'autres clients. Et le mot « amoureux » signifiait que, euh... elle avait remarqué la splendide poitrine de Patricia (qui n'était clairement pas une enfant, en dépit de sa très petite taille).

– Moi une menthe à l'eau, s'y vous plait.

– m... moi au... aussi...

– Alcoolisée bien sûr ? Adulte, eh !

– Non merci, sans alcool pour moi.

– s... sans anncol, ou... ou-i...

– Pf ! Les jeunes, c'est plu' s'que c'était ! Moi d'mon temps, ah-ah-ah !

Et elle est partie. Gérard a sorti son porte-monnaie, mais Patricia a semblé contrariée :

– n... non, j... géhanine...

« Géraldine » ? Elle marchait à fond dans cette histoire de copine virtuelle ?

– s... c'est m... moi ne vous demande s... ce moment, s... c'est moi ze paye...

– D'accord, merci, Patricia.

Habituellement, c'était toujours lui qui lui payait la place, de cinéma, mais elle semblait être venue avec de l'argent quand même. Comme chaque fois peut-être.

La dame est revenue.

– Voilà ! Ça fait quatre Euros ! Eh ouais, c'est le prix, c'est marqué là !

Patricia a réglé, en pièces, et la dame est partie. Patricia a rangé son porte-monnaie. Silence. Elle n'a pas bu de la menthe, mais fermé les yeux. Silence. Il a bu sa menthe, et... il a laissé Patricia chercher les mots ou quoi, un moment, mais comme rien ne semblait venir :

– Patricia, quel gros chagrin vous avez, ces temps-ci ?

Elle a reniflé, gardant les yeux clos.

– j... géhanine... z... ze va t... te dih...

Géraldine ? Et elle osait le tutoiement comme à une copine imaginaire ?

– z... ze va p... plu' zamais hevoih n... ne l'homme que z'aime...

« Je ne vas plu' jamais revoir l'homme que j'aime » ? Gérard avait le cœur tout froissé, tout perdu. Deux hypothèses, en fait : soit c'était lui Gérard l'homme qu'elle aimait, et donc elle ne pouvait pas lui dire à lui, timide, seulement à sa pseudo-amie Géraldine... soit c'était un autre homme bien sûr, un beau musclé et riche et tout, et elle ne pouvait pas l'avouer à son soupirant secret Gérard.

Silence.

– Oh. Et lui, il en pense quoi ? L'homme que tu aimes...

Tutoiement en retour, donc.

– n... n'il sait pas z... ze l'aime, b... bien sûh... n'il me z'offe s... cinéma s... seunement, s... si zentil... n... n'il est l... le seul zentil quéqu'un du monde... que me souhih, zamais disputer, zamais nes yeux m... méchants, non...

L'homme qu'elle aimait lui offrait le cinéma, donc c'était bien lui, Gérard. Outch. Et lui, comme un imbécile, il ne lui avait jamais dit son amour. Euh, elle non plu', en un sens, mais on dit que c'est à l'homme de faire le premier pas, de proposer... Euh...

– Et tu veux plu' le revoir pourquoi ?

Parce qu'il n'a pas montré de signe de tendresse, suffisant, en échange ?

Elle a eu une petite moue de chagrin ou quoi.

– s... c'est ma t... tutelle...

Sa tutelle ? Elle était sous tutelle ? Classée « handicapée mentale » ? comme l'insultaient certains clients (quand il la voyait à la pâtisserie, il y a deux ans et plus)...

– n... n'elle dih k... quate ans f... foyer s... social, p... pas pèhmis... stop, hetouhner... hetouhner à douai, ch... chez les némiles... à dou-ai... et... et s... ça veut dih... p... plu' le hevoih z... zamais... oh... oh... hien k... que le monde m... méchant, oh...

Aïe, oui, euh, comment dire ?

– l... là-bas, t... toutes m... méchantes, k... comme ne foyer social, m... mais ici, z... ze n'avais u... une haison de vivhe... l... le hevoih...

Oui, il comprenait, mais...

– ou... ou m... me couper la gohge, n... n'avec ne couteau à viande...

Oh, catastrophe, au bord du suicide ?

– ou s... sauter sous ne t'ain, m... mais ze n'a s... si peuh, l... le t'ain, l... le goudeau... k... comment t... t'ouver la fohce... ?

Et deux larmes ont coulé, de ses paupières... Pauvre chérie...

– Attends, Patricia, attends, d'abord... Je comprends, ton chagrin, mais... juste... peut-être que... l'homme que tu aimes, il a les mêmes sentiments, vers toi...

Elle a fait non, du menton. Silence.

– Non ?

– p... pas possible...

Et le silence, comme définitif.

– Pourquoi ?

Elle a soupiré. Resoupiré encore. Et une troisième fois même.

– ze... ête n... naine, b... bégue, némile... mougoule... z'anémique... z'int'ovèhtie... illét'ée... laide...

– Peut-être qu'il t'aime comme ça, sauf qu'il te trouve jolie, lui, très très jolie. Peut-être qu'il voudrait te protéger, te consoler, tendrement...

Elle a été prise de tremblements, comme bouleversée à cette idée.

– s... ça éziste p... pas... é... hélas...

Que dire ? Il hésitait à la « réveiller », par un « Eh, Patricia, ici Gérard – si ça existe : je te garantis que ce sont mes sentiments, accepterais-tu de m'épouser ? ».

– et... et...

Mh ? Elle n'avait pas terminé son réquisitoire contre elle-même ?

– l... la docteu, ch... chez les némiles... ne dih... ze malfohmée... k... comme n'angelle némile... pas capabe n... ne hende un homme heuheureux...

? C'est pas grave, euh... Il n'avait aucune exigence sexuelle, ce n'était pas ça son amour, non, pas bestial du tout...

– et... némiles ne z'ont pas dhoit ne feu, n'ècticité... ze sais pas na cuisine, hepissage, hien... et n... n'il méhite l... la mieux du monde... m... moi ze ête l... la pluss m... mal, n... ne moins que hien... t... toutes n'on est f... folles z'amouheuses n... ne lui... m... même toi...

Et les larmes coulaient... Oh...

– Patricia, attends, s'il te plait... Moi, il est pas mon genre, de mec. Mais je le connais, ton Gérard, je sais comment il voit les choses, différemment de tous les autres hommes, peut-être.

Elle ne respirait plu'. En haleine, écoutant avec angoisse ou espoir, comme infini...

– Patricia, ton Gérard, quand il avait quinze ans – il en a vingt-neuf aujourd'hui – il est tombé amoureux pour la première fois. D'une petite polonaise, comme tu es polonaise. La pluss petite de la classe, un peu comme tu es de petite taille. Et elle était la dernière de la classe, les profs et les camarades la traitaient de débile, comme toi.

Elle tremblait, avec une ébauche de demi-sourire incrédule, semi ravi.

– Et elle était lente, timide, effacée, comme toi... Il a cru (sans être sûr) qu'elle était amoureuse de lui, en secret, comme avec toi, peut-être...

Elle a rougi. Silence.

– Et, aussi, son visage te ressemblait, infiniment, et ses cheveux clairs, tout, presque...

Mais là, elle a fait non. Silence.

– Non ?

– m... mon zéhah, m... mon amouh... n... n'il a pas de bague, p... pas mahié n... ne cette fille, ti me hessembe...

– Attends, je t'explique... oui. Cette fille, il lui a proposé son aide, en maths et science, pour pas qu'elle redouble et qu'ils soient séparés...

Elle a fait oui, du menton, Patricia.

– s... si zentil, n... n'à n'infini...

– Mais elle a refusé.

Surprise, ébahie. Silence.

– Alors il s'est dit que... oui, elle avait raison, c'est pas super-important l'école, où elle avait des difficultés, la pauvre. Il l'a invitée au cinéma.

Elle tremblait, à nouveau, perdue. Silence.

– Mais elle a refusé encore, elle lui a commandé de la laisser tranquille, « sale porc ».

Décontenancée, Patricia. Eberluée.

– Et lui, il aurait voulu, même, être rien qu'un camarade, de rien du tout. La revoir, simplement. Mais elle a refusé, sèchement. Et elle lui a interdit de se tuer, d'être salaud pourri à faire du chantage au suicide. Et lui, ça a détruit son cœur. Pour toujours, il croyait. Et il a jamais eu d'amours de vingt ans ou quoi, il était cassé. Il a arrêté les études, il s'est enterré ouvrier, et loin de sa famille, sans amis ni rien. Sans téléphone ni radio ni télé. A juste écouter des musiques tristes et larmoyer. Pardon.

Elle, elle pleurait aussi, comme de compassion, Patricia. Gentille.

– Et ce qui a guéri son cœur, c'est – il y a trois ans et demi – il a rencontré une sosie de sa petite chérie d'autrefois, onze ans après... rue Saint-Jean, dans la vitrine d'une pâtisserie...

Elle a rougi, la pauvre chérie, timide, se reconnaissant.

– Et encore pluss jolie, pluss petite mignonne, et une poitrine magnifique... et encore pluss timide adorable, bègue gentille, merveilleuse... Et il rêve pas de lui défoncer le ventre, comme une bête, il veut surtout la revoir, gentiment, tendrement... Dans son cœur à lui, il a jamais pensé qu'il pourrait avouer sa tendresse, sans se faire jeter méchamment, tout gâcher, comme avec sa camarade de classe, autrefois... Tu comprends ?

Oui.

– Et tu lui pardonnes ?

Elle a reniflé.

– j... je l'aime... j... je pahdonne t... tout k... qu'il ne faih ne mal... mais l... lui hien mal, s... seunement zentillesse, n'infinie...

– Mais il aurait dû te dire sa tendresse, infinie, pour toi. Il aurait dû te demander en mariage, à haute voix, et pas dans ses rêveries seulement...

Elle a soupiré, cherchant l'air.

– z... ze sehais m... mohte n... ne monheuh...

– Oh. Comment faire ? Il veut pas que tu sois morte, il serait tout seul, abandonné. Il mourrait de chagrin, lui...

Sa respiration, petite chérie, était saccadée. Toute perdue, oui, elle aussi.

– Patricia, quand est-ce que tu dois repartir à Douai ?

– n... nans t'ois semaines, n... ne fin ce mois... z... ze n'a p... p'évu z... ze va couper ma gohge, n... ne lundi t'ente...

Oh-là-là, mise à mort programmée... Lundi 30, et on était dimanche 8... avant dimanches 15, 22, 29.

– Patricia, vous allez vous revoir trois fois, trois semaines prochaines, et... d'ici là, que faire ? Moi je pense que tu devrais lui dire, que... qu'il peut te dire quelque chose de secret, sur ce qu'il y a entre vous deux, que tu te mettras pas en colère avec lui, promis.

Elle a fait une petite moue.

– n... n'il va p... pas savoih... ne quoi ze dih...

– Si, je suis presque sûr(e)... Les mots « secret », « entre vous », « colère », ça va décoincer quelque chose, de très grand énorme, pour lui. Et tu verras bien ce qu'il dit, si je me trompe, moi, Géraldine...

Elle n'a pas ouvert les yeux, mais hoché le menton, faiblement.

– Allez, je vais te laisser... La semaine prochaine, parle-lui, dis-lui ça, et tu verras, ce qui se passe. Peut-être merveilleux, inouï...

– k... que n'il peut m... me dih... k... quèqhe chose s... sek'è... d... de nous deux... k... que moi pas en colèh de lui, zamais, p... p'omis...

– Très bien. Allez, je te laisse Patricia. Aie confiance. Au revoir.

Et elle n'a pas ouvert du tout les yeux, restant dans son semi-rêve, illusion semi-volontaire... Sauvée ?

## STURMFIRE ET SPITVOGEL-141 AU 144-ÈME

Gérard ne savait pas comment aider sa petite pâtissière (secrètement chérie) : depuis quelques semaines, elle paraissait toute toute tristounette, quoique ayant décliné sa proposition d'aide la seconde semaine. (Il avait demandé au hasard, au cas où ce soit un problème simple et anodin, genre souci financier ou quelque chose). Mais ce 5 Mai, elle a – à retardement – répondu, incroyablement, merveilleusement. Pendant qu'elle emballait son flan habituel, elle a murmuré, faiblement :

– m... meu-s... sieu, z... ze vouldhais v... vous n'offhik k... quèque chose... pas un gâteau, que... v... vous n'inté-hesse...

Oh, charmant, merveilleux de gentillesse, oh... Mais il n'osait pas dire « je vous en supplie, offrez-moi une photo de votre doux visage », parce que ça risquait de briser le charme, lui faire froncer les sourcils, avec une réplique cinglante (genre « sale dragueur, bas les pattes ! »), si elle en était capable, elle petit ange de douceur, pardon.

– Quelque chose qui m'intéresse ? Pas un gâteau ?

Elle a confirmé du menton, s'est tournée vers lui :

– l... là où ze habite, l... les dames è... è dih... n... nes hommes s... ça aime k... que ne foolballe, n... ne bhicolage...

? Euh, étonnant qu'elle ne connaisse les hommes que par oui-dire... et lui il n'était pas bien normal, euh...

Mais il n'osait pas la contredire, d'autant que ça semblait vouloir dire ici : « les seules choses que j'accepterais de vous offrir, c'est un supplément tribune machin pour le match truc, ou un tournevis aimanté ou truc comme ça ». Euh...

– Euh, oui, en un sens, je fais un peu de bricolage, comme loisir : des maquettes d'avions qui existent pas...

Elle a souri, comme ravie, par ce détail totalement minuscule, et sans se moquer parce que le maquettisme est réputé puéril, non elle avait l'air sincèrement contente, de quelque chose.

– z... ze sehais s... si z'heuheure v... vous n'offhik m... maquette, n... ne hemèhcier v... voteu z... zentillesse...

? Il a souri.

– Merci, oh merci infiniment. C'est votre gentillesse à vous, qui est infinie...

Elle a baissé les yeux, rougissant très très fort. Et, timide, elle est retournée à son pliage, professionnel, oui. Mais c'était merveilleux quand même, comme... un geste d'amitié, adorable.

– n... nequel z... z'avion... ?

– Oui, euh, je peux vous écrire ça sur votre bloc, pour les additions ?

Elle a fait Oui, et il a pris le bloc et le stylo, pardon. Oui, il hésitait entre deux petites maquettes, qui valaient environ 5 Euros chacune (une demi-heure de salaire pour lui ouvrier, et sans doute pour elle aussi, vendeuse). Il a écrit : « Messerschmitt Me-262 au 1/144, ou bien Supermarine Spitfire au 1/144 ». Comme ça, si l'un avait disparu du magasin (au bout de la rue ici), elle pourrait prendre l'autre sans souci. Et pour lui, ce choix à elle personnalisait merveilleusement la petite maquette... Pourrait-il lui demander son prénom à elle pour le peindre comme nom de l'avion, peint en rose tendrement ?

Mais la semaine suivante, une surprise l'attendait : un presque « gros paquet », visiblement elle avait acheté les deux maquettes et pas une seule. Elle lui a donné toute toute timide, en supplément à son flan (payé, lui), comme cadeau... Il a dit, presque bêtement, pardon :

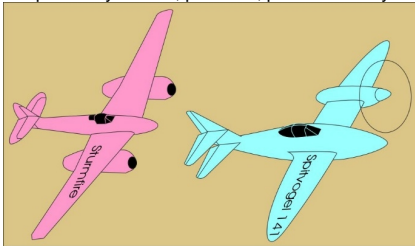
– Oh, je vous remercie infiniment, manemoiselle, je... je peux vous faire une bise ?

Elle a dégluti avec un drôle de bruit, mais nullement fait non : son menton tremblant a semblé faire comme une ébauche de Oui. Alors il a fait le tour du comptoir et s'est penché vers sa petite naine chérie, lui prenant les deux épaules, et lui déposant une bise sur le front (dans les cheveux).

– m... mèhçi n... n'infini, n... n'infini, oh...

– Merci à vous, tellement...

En retournant de son côté normal du comptoir, pardon. Et la semaine suivante, il amenait une photo des maquettes hybridées, pour elle, pacifiées en hybrides méfis :



Il avait écrit au dos, hum, presque une déclaration de ses sentiments, pardon : « *en remerciant ma petite pâtissière adorée... (Gérard)* ». Et, quand il lui a donné l'image (imprimée avec son ordinateur), elle a rougi, heureuse vraiment, incroyablement...

– Voilà, en souvenir de votre cadeau magnifique, je vous laisse cette image, construite grâce à vous (c'est ce que j'ai écrit au verso, pardon)...

Mais elle a paru un peu triste, à ce mot, pardon :

– z... ze s... sais pas lih...

Elle ne savait pas lire ?? Enfin, il n'était ni choqué ni déçu ni méprisant, juste attendri et puis étonné :

– Mh ? Pourtant vous écrivez les commandes.

– d... dans mon ék'ih... p... pas bien, p... pahdon, p... pahdon...

– Vous pourriez m'expliquer votre écriture. J'écrirai un petit mot à votre façon...

Elle a rougi.

– m... mèhçi... s... si z... zentil...

– Je pourrai apprendre le Polonais, si c'est utile.

Elle a rougi, se rappelant peut-être la fois où il l'avait défendue contre une cliente méchante, la traitant de « sale bougnoule polak à la con ».

– n... non, k... que m... mon nom p... pohonais m... mais ze connait pas n... ne pahler pohonais... m... mais pas connait... aussi... ne ék'ih f... fhançais, p... pahdon... pahdon...

– C'est rien. Si vous m'expliquez votre écriture, je pourrai transcrire ma phrase dans votre façon.

Elle semblait ébahie, ravie.

– ou... ou-i... s... sans m... me disputer... ?

– Bien sûr, sans vous disputer.

Elle a rougi encore, comme au comble de la confusion et du bonheur tout à la fois. Mais elle a regardé brusquement dehors, comme terrorisée qu'ils soient dérangés par l'entrée d'autre client. Alors il a essayé de la rassurer :

– Si vous voulez, pour qu'on ait bien le temps tranquilles, on pourrait se revoir en dehors du magasin.

Il craignait qu'elle fronce les sourcils, là, refuse sèchement parce qu'il allait au-delà du tolérable, gâchant tout, imbécile... mais elle a seulement souri, hoché le menton :

– m... mèhçi, n... n'infini...

Et ils se sont donné rendez-vous au lendemain matin (samedi) vers dix heures, entre ici et l'abribus par lequel il venait dans ce quartier. Et à 9h23, quand il est arrivé très en avance, elle était déjà là ! Adorable, et avec une pochette bleue sous sa manche grise, ramenant apparemment l'image des maquettes pour qu'il la complète par le petit mot dans sa langue écrite à elle.

Il l'a emmenée au café-bar proche et il a commandé deux jus d'orange (elle a choisi de boire comme lui), qu'il a payés en refusant qu'elle le fasse, si mignonne petite chérie.

Il avait amené des feuilles blanches, lui, et deux stylos. Et, toute timide, pour expliquer, elle a écrit son alphabet, en lettres latines (même s'il connaissait le cyrillique et un peu le grec aussi) :

« a â e é i î o ô u û ö é è

c f j l m n r s v w y z

b d g k p t »

– Très bien, ça ressemble tout à fait à l'alphabet de l'école.

Il lui semblait juste manquer h q x, à première vue, ou peut-être une ou deux de plus (et les biscornus ç à ù ë ä ï ü œ æ, et d'autres encore peut-être). Peu importe.

Mais elle lui a expliqué comment elle prononçait ces lettres et c'était effectivement très différent de la norme.

Il a pris des notes :

« a an/en e eu i in/un o au/ô u ou on é/ei è/ai

chh ff jj ll mm nn rr (prononcé hh par elle) ss vv ww yy' zz

b' d' g' k' p' t' »

Il a souri.

– Très bien. Je crois que je préfère votre système à vous, que celui de l'école : nous pour le son an, par exemple, on écrit A-N, alors qu'on n'entend ni A ni N, vous avez bien raison d'en faire une lettre à part, entière. Et comme les russes pour la lettre unique qui fait « ch ». Comme la phonétique, géniale, et sans lettre tordue à eux, bien mieux, merci.

Elle a rougi, très fort.

– k... que p... pèhsonne t... toute ma vie, m... me dih t... tennement j... gentil... oh...

– C'est sincère, manemoiselle, je le pense, vraiment. Tenez, ça semble si facile parfait : je vais essayer de l'appliquer tout de suite, sur mon image.

Et sous « en remerciant ma petite pâtissière adorée... (Gérard) », il a écrit, en moins d'une minute : « â remèrsyâ ma petit patisyèr adoré... (jérrar) ». Et elle l'a lu et s'est toute empourprée à nouveau...

– oh... oh...

Il a souri :

– Et moi, pour remercier, de ces maquettes merveilleuses, qu'est-ce que je pourrais vous offrir ?

Elle dodelinait, comme saoule, même s'ils n'avaient pas touché à leurs boissons (et elles n'étaient pas alcoolisées de toute façon).

– s... ce n'ék'ih... s... c'est l... le pluss beau k... cadeau n... ne toute ma vie... ooh...

Il souriait si fort que ça lui faisait presque un peu mal aux pommettes, pardon.

– et s... si je peux g... gahder v... voteu p... papier k... que n'èsplique... ne gens n... nohmals... b... bien...  
– C'est vous que je trouve bien, en orthographe, vous avez inventé mieux que la normale, merci beaucoup...  
Cramoisie... la pauvre.  
– Mais attendez, si vous emmenez cette feuille, je vais la recopier, pour me souvenir et l'emmenner de mon côté, je pourrai vous écrire, comme ça...  
Enfin, il aurait préféré emmener la feuille où c'est elle qui avait écrit les lettres de base, pour garder tendrement une trace de sa petite écriture, timide et propre, adorable jolie (comme elle-même)... mais ils verraient peut-être ça après, quand il aurait recopié. Et il a recopié, donc. Incroyablement, elle semblait le regarder, sans avoir les yeux ailleurs s'ennuyant ferme, non : plutôt comme il aimait la regarder, longuement, tellement tellement jolie (et bien que lui il ne soit pas beau – enfin il ne savait pas ce que ça veut dire un homme beau, sans doute musclé et ressemblant à un acteur célèbre).  
Il a terminé, ouf, et il a relevé les yeux, mais... oh, des larmes avaient coulé sur ses joues, petite chérie, oh...  
– Pardon, euh... je vous oubliais pas, euh, je... recopiais, pardon.  
– s... si j... gentil, n... n'à n'infini...  
Apparemment, ce n'était pas des larmes de mépris ou colère ou quoi, elle semblait toute attendrie mignonne, mais en larmes triste, sans qu'il comprenne. Pardon.  
– Qu'est-ce qui ne va pas, manemoiselle ?  
Elle a fermé les yeux, soupiré.  
– p... pahdon, p... pahdon...  
Et elle s'est essuyée les joues, coupable, pauvre chérie.  
– C'est pas un reproche, je le jure. Simplement : si vous êtes triste, je voudrais corriger ce que j'ai fait de mal...  
Elle gardait les yeux fermés.  
– hien...  
Rien ? Il n'avait « rien » fait de mal ? Ou bien elle escomptait qu'il fasse quelque chose et elle était triste qu'il ne fasse rien ?  
– Expliquez-moi, s'il vous plaît, manemoiselle...  
Elle a fait oui, faiblement. Silence. Elle cherchait les mots.  
– k... que si v... vous... me z'ék'ih... k... quand je seha p... pahtie du m... magasin... bientôt, p... pouh t... toujours...  
s... ça n... ne change l... le monde en-tier...  
? Elle allait quitter ce travail ? Oh... ils ne se reverraient jamais plu' (au magasin) ? Pourraient-ils se voir comme amis ?  
– p... peut-être ze ne vas t... t'ouver la fohce v... vivhe... p... pas sauter s... sous ne t'ain...  
– Oh...  
– p... pahdon, s... sans déhanger...  
– Manemoiselle, je confirme : je vous écrirai, promis, et je voudrai vous revoir, vous dire bonjour et pluss...  
Elle oscillait dangereusement, la pauvre, comme au bord de la syncope. Et elle est tombée ! De la chaise trop haute pour elle, petite naine chérie. Il s'est précipité en catastrophe, pour l'aider à se relever, mais elle était inerte ! Il a placé deux doigts sous ses narines, comme on apprend en cours de secourisme, mais rien : elle ne respirait plu'. Comme morte. Ces affreux avions de guerre avaient comme encore tué une innocente, oh...  
Mais il a appelé à l'aide, des gens sont venus, l'ont frappée-giflée, pauvre chérie...  
– Elle revient, ça y est ! Merde une crevure pareille, faut pas qu'è sorte de chez elle, putain !  
Et elle est revenue à elle, ils ont passé la journée toute entière ensemble, ce samedi. Et ils se sont revus le lendemain dimanche pareil. Et il a pris rendez-vous auprès de sa tutelle à elle, pour qu'elle ne soit pas renvoyée de Lille à Douai, qu'on lui laisse une chance. Et il l'a épousée, tendrement. S'ils avaient eu des enfants, ils auraient pu les appeler Sturmfire et Spitvogel, mais non, bien sûr.



## DÉSACCORD EXISTENTIEL

Gérard, en cette 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtissière adorée, était heureux : pour la première fois (en ces trois ans et demi), elle portait une queue de cheval, et ça la rendait toute jolie encore, différemment...

Mais le type devant lui ronchonnait méchamment :

– Eh, ptite conne, magne-toi l'cul, putain, ch'uis pressé !

Gérard, à son habitude, s'est porté au secours de sa petite naine adorée :

– euh, msieu, que vous soyez pressé vous autorise pas à injurier les gens, hein connard ?

– Eh ta gueule, toi j't'emmerde ! Tu veux mon poing dans la gueule ?!

– voilà, c'est ce que vous mériteriez, pour insulter les gens. Et insulter les gens prisonniers de leur obligation professionnelle, de pas vous frapper, c'est très moche.

– Connard, j't'emmerde, moi !

Mais la petite jeune fille souriait, touchée qu'il ait détourné la colère du méchant vers lui-même, comme d'habitude presque (c'était la septième fois : 5 bonnes femmes et maintenant 2 types).

Le paquet était maintenant prêt, et elle a rendu la monnaie, gentille. Et le type est parti, ronchonnant, insultant la Terre entière... La petite jeune fille avait les yeux baissés, timide :

– m... mèhçi, m... meu-s... sieu, m... mèhçi n... n'infini...

Euh, oui, le type étant parti, ces remerciements allaient donc vers lui, pour son intervention, pas pour n'importe qui ayant laissé des sous au patron du magasin...

– merci à vous, manemoiselle...

Elle a rougi, allant chercher son flan habituel. Et puis elle l'a emballé, doucement, appliquée gentille, et se laissant regarder adorablement... Et elle a rapporté le petit paquet, souriante mignonne...

– p... pahdon, j... je fais pas t... t'è vite...

– c'est bien, c'est merveilleux...

Elle a rougi encore, encaissé le paiement.

– bonsoir manemoiselle...

– s... soih m... meu-s... sieu...

Et il est sorti, heureux... Avec son flan alibi, petit paquet oui.

Il n'avait fait que quelques mètres quand a retenti derrière lui un commandement bizarre :

– Eh ! Stop ! On bouge plu' !

? Et ce n'était pas la voix de l'excité tout à l'heure dans le magasin, non. Gérard a continué.

– Eh ! Stop ! Police Nationale !

?? Gérard s'est retourné. Deux types en costume le braquaient, revolver au poing. ???

– Eh ! On a entendu qu'tu parlais, dans s'local désaffecté ! Tu disais quoi ?! A qui ?!

?? Ils semblaient montrer du doigt la petite pâtisserie, de sa toute petite chérie. Il a souri :

– non, c'est pas un local désaffecté, c'est une pâtisserie.

– Arrête tes conn'ries ! T'es démasqué ! Qu'est-ce tu foutais là ?! A qui tu parlais ?!

?

– j'achetais un gâteau, je saluais la petite jeune fille, gentille, qui sert, merveilleuse.

– Il est où ton gâteau ?! Tu l'as djà bouffé, hein, pt'être, hein ?!

Gérard leur a montré le joli paquet, mais – incroyablement – ils ont fait semblant de ne pas le voir :

– Hé ! Y'a rien ! Dans tes mains ! Tu t'fous d'note gueule ?! Et ta gonzesse à la con ? Pareil ? Elle existe pas ?!

? Ben si, enfin, euh...

– disons : elle existe autant que vous, c'est-à-dire qu'elle existe pas (peut-être) si je rêve, mais ça on peut jamais savoir...

– Hop, tu viens avec nous, sur les lieux !

???

– euh, non, il faut pas déranger la petite demoiselle, elle va pas comprendre...

– Si on te troue la peau, tu vas comprendre toi !

Gérard ne comprenait rien, non, mais puisqu'ils agitaient leurs pistolets, « trouer la peau » devait vouloir dire « tirer », « blesser ».

– Allez ! Hop !

Euh, Gérard se demandait ce qu'allait penser la petite jeune fille, pardon... Et, quand ils sont entrés, tous les trois, elle a effectivement paru stupéfaite, de le voir revenir, pardon.

– Eh, connard ! Tu vois bien qu'y'a rien ni personne ici !

Le pire était qu'ils ne semblaient pas du tout plaisanter.

– euh, je ne vous permets pas de dire que manemoiselle compte pour rien du tout...

La petite jeune fille a souri, rougissante merveilleuse...

– Ta gueule, connard ! Il est où ton fantôme à la con ?

– manemoiselle n'est pas un fantôme mais une personne à part entière...

– Ta gueule !

– Eh ! René ! Pt'être qu'on devrait faire v'nir un toubi' ou quoi ! Un mec à la tête déglinguée, on a pas l'droit d'tirer ! Théoriquement !

– Conn’ries ! Y simule, j’m’y connais, moi !  
– Eh ! Toi ! Elle est où, ta copine ?!  
    ??? La petite jeune fille était cramoisie, pardon. Euh... Lui expliquer, à elle :  
– manemoiselle, je vous le jure : c’est pas moi qui ai employé ce mot, « ma copine », pour vous désigner, non... ces messieurs disent n’importe quoi, pardon...  
    Mais le plus grand type a ricané :  
– Ah ?! Elle est par là ?! Allez, moi j’veis aller lui pincer les nichons !  
    ???!!! Gérard s’est interposé, faisant barrage de son corps.  
– jamais je vous laisserai faire ça...  
– Si !  
    On l’a bousculé, et – pivotant – il a entraîné le type dans le mouvement, avant de le basculer en arrière en sens inverse, aikidô oui, il se souvenait un peu. Les jambes du type ont volé, et il est tombé, sur la tête.  
    L’autre a tiré, sept balles.  
    Tous les rapports ont conclu à « légitime défense », contre un terroriste démasqué, très certainement converti à l’Islam radical, de la mosquée voisine, horrible. Les deux policiers, valeureux, ont été décorés de médaille, Grand Croix de la Légion d’Honneur. Hum.

## JUGEMENT PROFESSIONNEL

En trois ans et demi, 141 visites heureuses, Gérard n'avait jamais vraiment parlé à sa toute petite pâtissière (secrètement adorée), elle était silencieuse mignonne toujours, et il trouvait ça merveilleux.

Mais ce vendredi 19 Mai, elle a prononcé quelques mots, en lui rapportant le flan emballé habituel :

- m... meu-s... sieu...
- Oui manemoiselle ?
- s... si s... ça sehait p... pas t'o v... vous déhanger...  
? Mh ? Qu'est-ce qui ne le dérangerait pas trop ? Cesser de la regarder amoureusement ? (Etait-ce un premier reproche, finalement ?).
- è... est-ce v... vous pouvoih...  
Vous « pouvoir », pour « vous pouvez », d'accord.
- t... téléphoner p... pouh d... dih s... si je t'availle bien... p'esque...  
Et elle avait l'air toute inquiète peureuse, en demandant ça, comme assurée de rencontrer un refus. Il a souri :
- Bien sûr que je peux téléphoner pour dire du bien de votre travail...  
Elle a baissé les yeux et rougi très fort.
- m... mèhçi, m... mèhçi...
- Les autres gens à qui vous avez demandé : beaucoup ont refusé ?  
Cramoisie, la pauvre...
- z... ze n... n'a nemandé k... que n... n'à vous, p... pahdon... pahdon...  
Oh, il était touché par cet honneur, immense.
- Merci manemoiselle... merci infiniment...  
Mais elle cherchait quelque chose dans le meuble sous la caisse, et elle a réémergé avec un petit portemonnaie.
- k... combien s... ça coûte, v... voteu t... téléphoner... ? j... je hembouhser, m... mien sũh...  
Il souriait immensément...
- Pas besoin : je suis heureux de dire à quelqu'un tout le bien que je pense de votre travail, merci encore.  
Rouge, pinçant les lèvres perdue...
- Vous pourrez me dire quel numéro appeler ? C'est celui de votre patron ?  
Elle a fait Non, faiblement, sans expliquer. Et elle s'est repenchée sous la caisse, avant de se redresser et lui tendre un petit papier, manuscrit, marqué : « *madam victor 03.28.36.11.73 l'idi-vâdredi 9êr30-11êr û 14êr30-15êr30* ». Euh, c'était peu lisible, pardon, mais ça semblait une madame Victor (pas Le Pellec comme le nom de la pâtisserie), et il semblait s'agir d'heures joignables, peut-être lundi à vendredi, écrit en polonais ou quoi, par sa petite chérie (il était merveilleux d'avoir ce papier, écrit de sa main timide, en petits caractères appliqués et propres, adorables).
- Très bien. Je peux garder ce papier ou est-ce qu'y faut que je le recopie ? (Je préférerais le garder).  
Elle a hoché le menton, timide.
- m... mèhçi, n... n'infini...

Enfin, le week-end qui a suivi, il a essayé d'y repenser, et n'a pas trouvé de choses particulières à dire ou exprimer, parler naturellement devrait convenir.

Le lundi, il était en équipe nocturne-tôt. Une heure du matin à neuf heures, et il est sorti de l'usine tranquillement. Il avait acheté samedi une carte de cabine-téléphone toute neuve, au cas où ça dure davantage que les trois minutes habituelles quand il appelait ses parents. Et il est allé tranquillement à cette cabine, donc. Avec son papier numéro (recopié de l'original précieux). Il a pianoté, attendu.

- ALLÔ !!  
Une dame parlant très fort, outh.
- euh, madame Victor ?
- Ben ouais connard ! C'est ma ligne directe ! C'est pour quoi !  
Euh...
- une jeune fille m'a demandé de vous appeler, pour vous dire ce que je pensais de son travail.
- De quoi ?!  
Il a répété, pardon :
- une jeune fille m'a demandé de vous appeler, pour vous dire ce que je pensais de son travail.
- Êh ! Y doit y'avoir erreur, putain ! A moins que... c'est la naine ?!  
... Ne pas se mettre en colère, non.
- elle est de très petite taille, oui, elle travaille dans une pâtisserie...
- Non ! Pas « travaille », eh ! C'est d'insertion en entreprise ! Une demi-journée par semaine ! Elle est handicapée mentale ! Ch'uis sa tutelle !  
Il a avalé sa salive.
- madame, je vouais vous dire que... dans ce travail, elle est absolument parfaite, merveilleuse...

– Hein ?! T'fous d'ma gueule ?! Non, pasque là j'prends des notes, papier ! Et si après t'éclates de rire, tu m'dis qu'tu dis ça pour déconner bien sûr, paf l'papier à la poubelle ! Et c'est comme ça qu'on rase les forêts et qu'on détruit la planète connard ! A cause de toi ! Merde ! Alors t'arrête d'te foutre d'ma gueule, et tu parles sérieux !

Une méchante, la dame – il pensait à la pauvre petite jeune fille, soumise à cette furie...

– je suis entièrement sincère, madame. Cette demoiselle fait des paquets parfaits, rend impeccablement la monnaie... elle sourit adorablement...

– Elle ??! Sourire ??!

– oui, toujours, toujours...

– Hein ?! Attends je note, mais ! Attends, merde !

Il a attendu.

– Putain ! Mais non ! Sa patronne m'a dit : tous les clients s'plaignent ! T'es client t'es qui toi ?!

– oui, je suis client, de ce petit magasin, depuis trois ans et demi, je la connais presque bien, cette demoiselle, si gentille...

– Ah-ah-ah ! Putain ! Attends, je note !

Il a attendu. Longtemps, un peu.

– Attends, pour être un tant soit peu crédible : ton nom, ton adresse, employeur, numéro Sécu !

Il a décliné ça oui.

– Bon ! Et si ch'te dis que la pite conne, elle est lente amorphe, à pas décocher un mot et faire tout le temps la gueule aux gens, tu m'réponds quoi ?! Hein, hein ?!

??

– euh, c'est pas ça, je trouve. Oui, elle va doucement, toute appliquée gentille, pour bien faire parfait. Elle est un peu tristounette mais souriante gentille, oui. Et le silence est une immense qualité féminine, hélas très rare...

– Ah-ah-ah ! N'importe quoi ! Mais attends, je note, ces conn'ries, à peine croyab', putain !

Il a attendu encore.

– Bon, j'vois qu'une seule explication, et j'vais t'casser la baraque ! T'es prêt ?

? Mh ?

– dites-moi, oui.

– La seule explication qu'je vois, c'est qu'en échange de ces conneries que tu m'débites, pour pas qu'è soit renvoyée chez les débiles, à Douai, le mois prochain, la seule explication, c'est qu'elle a promis d'te sucer la bite !

???

– non, pas du tout...

– Ta gueule ! J'connais les hommes, moi, éh ! Diplômée de l'enseignement supérieur en psychologie, et vingt-sept ans d'expérience, putain !

Hum, ça donne moins de connaissance que d'être un homme soi-même...

– MAIS ! Elle va pas l'faire ! Elle sait pas l'faire du tout du tout ! Elle a dû entendre ça à son foyer social à la con, une femme qui disait qu'on peut faire faire n'importe quoi aux hommes en leur promettant ça, et la preuve ! Avec tes conneries à la con !

???

– MAIS elle sait pas faire, garanti ! C'est une nullarde pucelle à la con, dont personne ne veut et n'a jamais voulu ! Eh, une naine à la con ! Et malformée, imbaisabe, nulle nulle nulle ! Avec les dents, è t'abîmerait l'truc, putain, fais gaffe, merde ! Alors ! Hein, tout compte fait, tu reconnais qu'tu m'as débité des salades ?! Qu'elle est nulle à chier, bonne à renvoyer chez les débiles ?!

Il était secoué par cette avalanche de nouvelles incroyables, concernant celle qu'il aimait...

– non, je suis entièrement sincère, madame. Votre euh... « pupille », elle est merveilleuse, professionnellement, et comme personne au monde, merveilleuse...

– Hein ?! Mais comment t'explique ta connerie aveugle ?! C'est raide dingue !

– c'est entièrement sincère, sérieux, madame... euh, manemoiselle « de petite taille », elle est différente, c'est vrai, de toutes les filles dites « normales »...

– Ben ouais : nulle, elle est !

– non, immensément mieux...

– T'es amoureux d'elle ou quoi ?!

– sans vouloir la déranger, pardon...

– Quoi ?!

– manemoiselle est immensément merveilleuse, et elle est la plus jolie du monde, mais je veux pas l'embêter, dans sa vie à elle, personnelle, bien sûr, moi je suis qu'un client anonyme, qui passe...

– T'es marié ?!

– non...

– En couple ?!

– non...

– Tu t'es tapé combien de gonzzesses ?! depuis ces trois ans et dmi dont tu parlais !

– zéro, pardon, je suis vieux garçon...

– T'as quel âge ?! Quatre vingt piges ?!

– vingt-neuf ans, pardon...

– Et t'es laid immonde ?! C'est quoi l'problème ?!  
??  
– je pense juste être normal quelconque, pas bien beau, comme les autres gens, à peu près.  
– Ben alors !  
– mh ?  
– Sors-la ! Bisouille-la ! Pour te faire la main ! Après ça t'donn'ra confiance, tu pourras t'attaquer à une vraie femme !  
Plu' une angelle débile ! Et elle au passage ça la rendra moins niaise ! Vas-y !  
Euh, pardon, il rougissait.  
– vous croyez que... ?  
– Sûre !  
Mais non, il ne voulait pas jouer avec sa petite chérie avant de la laisser tomber, oh non. S'ils sympathisaient, il voudrait la demander en mariage,, lui promettre sa fidélité éternelle. Et si euh... « imbaisable » avait dit Madame Victor, euh... enfin, il n'avait aucune vie sexuelle, ça ne le changerait en rien, il n'exigeait rien, rien...  
– Hein ?! T'façon, j'la vois après dmain, j'vais lui dire ! J'lui laisse un mois de report ! Ou bien è bouge son cul et è sort avec toi ! Ou bien j'la lourde chez les débiles tout de suite !  
Oh... Pauvre petite chérie...  
– je... je... non, attendez...  
– Quoi ?!  
– ne lui dites pas, s'il vous plait, que... je suis amoureux d'elle, depuis trois ans et demi, elle est timide, elle serait immensément confuse perdue...  
– Ben ouais ! Qu'è bouge son cul, putain !  
– je pense qu'y vaut mieux que... je lui explique que... vous m'avez dit qu'elle est très seule, sans copine ni copain...  
– Ben ouais ! Bien trop nulle, elle est !  
– et je l'inviterai à nous revoir en dehors du magasin, faire connaissance un peu, personnellement... même si on parle pas beaucoup...  
– Y'en a qui causent pas, qui baisent, mais là : non ! Ah-ah-ah ! Rien de rien !  
être ensemble, marcher côte à côte, c'est mon rêve... mon idéal, idyllique, absolu... peut-être lui prendre la main un jour...  
– Mais, connard ! Pourquoi tu lui as pas dit ?!  
Euh...  
– sa sosie, il y a... quatorze ans... m'a envoyé promener, quand je l'ai invitée au cinéma...  
– Ah-ah-ah ! C'est nul ! Prendre un rateau, c'est la vie ! Y'a d'autres gonzesses à se faire, connard, éh !  
– je croyais avoir un cœur à usage unique...  
– N'importe quoi ! Attends, « sosie » tu disais ?  
– oui, manemoiselle est la plus jolie du monde ex aequo...  
– Ah-ah-ah ! Ouais ça ésplique que t'es aveugue, connard ! OK, on s'la joue comme ça, t'as un mois et pas un jour de plus ! Top départ ! Ah-ah-ah !  
Et ça a raccroché...

## HÔPITAL PROGRAMMÉ

Lors de sa 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtissière (secrètement) chérie, Gérard ne s'est pas contenté des politesses et sourires habituels. Pendant qu'elle encaissait le paiement de son petit flan habituel, il a expliqué :

– Euh, manemoiselle, je voulais vous dire... Je vais être opéré, à l'hôpital, d'une tumeur au cerveau. Je viendrai plu', ici, pendant deux mois environ, normalement. C'est pas que je vous fais des infidélités, en achetant mon flan ailleurs, non, c'est que je serai alité, à l'hôpital, sans pouvoir bouger, pardon.

Ça semblait tout à fait bénin, comme annonce, et il s'attendait à une simple sourire, en réponse, avec des mots comme « c'est pas grave, on n'est pas à 1 client près quand même ! », bégayé à sa façon à elle, gentille. Mais, tout au contraire, elle a paru catastrophée :

– n... n'humeuh... s... cèhveau, s... c'est ghave... ?

Adorable, s'inquiétant pour sa santé à lui, au lieu de hausser les épaules.

– Euh, c'est... sérieux, mais l'opération a lieu à temps, dit le docteur, ça devrait pas s'aggraver, normalement. Merci. Et là, une question incroyable :

– v... vous n... n'ami(e)s... ne viennent v... vous voih... n'à hôpital... ?

– Euh, j'ai pas d'ami(e)s, pardon. Non, personne viendra me voir, sans doute.

Elle paraissait totalement stupéfaite.

– m... mais v... vous l... le pluss j... gentil k... quéqu'un du monde...

Il a souri.

– Merci.

Merci de son aveuglement ou quoi... Non, il était asocial, triste, renfermé, pardon... Il n'y avait qu'avec sa petite pâtissière adorée qu'il regardait autour, un peu, pour la protéger des gens méchants (la traitant de sale naine, ou nullarde, débile mentale, bougnoule), oui.

– s... si j... je connait v... voteu nom... j... je pouvoih... ne viende, v... vous dih m... monjouh... à hôpital...

– Vous viendriez me dire bonjour à l'hôpital ? Ce serait infiniment gentil, infiniment...

Elle a rougi très fort, baissant les yeux, souriante confuse...

– Je m'appelle Nesity, Gérard Nesity, pardon. Je vous l'écris ici ?

Elle a fait oui, cramoisie, la pauvre... Et il a donc écrit sur son petit bloc à elle, pour les additions compliquées. Voilà.

Et puis le Lundi qui a suivi, il est entré en hospitalisation. Préparation de l'opération, analyses. Et puis il y a eu l'anesthésie générale, et il s'est réveillé dans un lit, avec un mal de crâne terrible, pardon. Et des repas horribles, et tout bardé de perfusions plantées dans les bras. Et d'autres encore, le lendemain, « parce qu'un microbe d'ici vous est tombé dessus, salle bête, désolés ». Et il souffrait, du crâne, malgré le dispositif à auto-délivrement de morphine, qu'ils avaient installé (ce n'était pas bien efficace, pardon).

Et puis, l'infirmière-chef est entrée, à un moment, avec un sourire bizarre, au lieu de son air ronchon habituel : – Eh, monsieur Nesity, y'a un tout pitit bout d'femme qui vous rend visite ! Timide comme pas possible !

Sa naine petite pâtissière ?? Oh joie !

– Allez entrez ! (Elle est super-timide, nulle, moi je dis, ah-ah-ah !) Allez, j'vous laisse !

Et sa petite pâtissière chérie, si jolie et belle, entrait, toute inquiète mignonne...

– Juste ! Avant d'partir ! Eh, ma grande, tu l'fatigues pas, hein ? ! Dans quinze minutes, tu t'casses, j'reviens t'virer, OK ? !

– p... pahdon...

– Ouais ! A t't'à l'heure !

Et elle est partie, les laissant tous les deux, merveilleusement. Pour quinze minutes entières, davantage qu'ils n'avaient jamais passé ensemble... Enfin, des fois il y avait la queue dans la pâtisserie, et il pouvait passer quinze minutes à la regarder, amoureuxment, mais ce n'était pas pareil. Du tout.

Elle semblait toute contrite, compatissante mignonne.

– oh... p... pauv'eu m... meu-s... sieu...

Euh, oui, avec la tête enturbannée, et des tuyaux entrant dedans, il faisait peut-être peur à voir. En plus d'avoir les bras piqués de perfusions, antibiotiques.

– Merci, ça va aller. C'est immensément gentil, d'être venu me voir. Vous êtes tellement tellement gentille, oh...

Elle a rougi, très fort, souriante, heureuse, touchée.

– m... mèhçi... s... c'est v... vous n... ne gentillesse n... n'infinie... n... n'assepter m... me hecevoih...

– Pas de problème, merci. Euh, je sais plu' quel jour on est, pardon...

– j... jeudi...

– Merci.

Et elle souriait doucement, comme heureuse, vraiment, incroyablement.

– v... voteu f... famille n... n'a v... viende, k... quand même... ?

– Euh, non, personne, pardon. Je suis un peu seul, pardon.

Il craignait qu'elle ne fronce les sourcils, comme font les gens « normaux », n'aimant pas les solitaires, désapprouvés, anormaux.

– m... mèhçi, m... mèhçi...

Mh ? Il ne comprenait pas cette réaction, il était ravi, mais sans comprendre du tout.

– Mh ?  
Elle a rougi encore.

– m... moi aussi, n... ne s... seule... p... pas n'ami(e)... et m... ma famille ne m'a z... z'aman-nonnée...  
Oh, abandonnée par sa famille, et pas d'amis ? Pas d'amant(s) ?

– C'est pas juste : vous êtes la pluss adorable jeune fille de l'Univers... Tout le monde est amoureux de vous, en vrai...  
Rouge, cramoisie...

– p... pèhsonne...  
– Personne ? Ben si, euh... au moins moi...  
Oups, zut, il l'avait lâché, à haute voix... (Drogé par les médicaments à haute dose ? pardon...) Mais au lieu de froncer les sourcils, et le gifler ou s'en aller en claquant la porte, elle a... posé sa petite main (chaude et toute douce) sur sa main à lui (froide et moche), et ça lui a fait un bien infini...

– m... mèhçi, n... n'infini, v... voteu z... z'aveugle...  
Merci d'être aveugle ?

– Oui, aveugle peut-être mais heureux... oh...  
Aïe, son crâne le rappelait à l'ordre, pardon...  
– p... pahdon, v... vous n'avoïh m... mal... ?

– C'est rien, manemoiselle... je suis heureux, grâce à vous, et c'est le meilleur médicament du monde... Penser à autre chose qu'à la douleur...  
Il s'attendait à une petite moue, de compassion ou désapprobation (« vous êtes douillet ! »), mais elle a rougi, encore, sans qu'il comprenne.

– Mh ?  
– k... que z... ze ête k... capabe ne hende z'heuueux n'un homme, m... moi... ?  
???

– Bien sûr : vous me rendez infiniment heureux, avec votre visite, votre douceur, votre main merveilleusement posée sur la mienne...  
Mais l'infirmière-chef a débarqué :  
– Stop ! C'est fini ! Eh toi, le touche pas, merde ! Qui t'as permis ?!  
– p... pahdon...  
Elle a retiré sa main, coupable. Il a volé à son secours :  
– C'est moi qui lui ai demandé, mdame : je l'aime, sa présence me fait un milliard de fois plus de bien que tous les médicaments...  
– Sûrement pas ! Imbécile ! Avec la sale bête qu'on t'a rfilée, au bloc ou quoi, t'as bsoïn d'ces perfs, ou tu peux en crever !  
La petite jeune fille avait l'air catastrophée, inquiète au-delà du possible. Comme si sa mort à lui n'était pas que regrettable mais constituait pour elle comme une fin du monde... Serait-elle amoureuse de lui comme il n'était d'elle ? Enfin, c'était sa rêverie d'endormissement quotidienne, presque depuis les trois ans et demi qu'il la connaissait, mais... ici, on semblait « en vrai », et il était phénoménal qu'un pareil bonheur soit possible...

## EXPLIQUER L'ANTISIONISME

Gérard, en 140 visites à sa toute petite pâtissière, n'avais jamais envisagé lui « parler » un jour, vraiment – au-delà des politesses conventionnelles, et des remerciements échangés quand il prenait sa défense contre des client(e)s méchant(e)s devant lui. Mais ce 26 Mai, après avoir encaissé son paiement, elle a pris la parole, pour lui dire des mots incroyables :

- m... meu-s... sieu, z... ze v... voulais v... vous nemand... è... est-ceu v... vous n'êtes j... juive... ?
- Gérard était estomaqué par cette question. Enfin, sa sosie à elle d'autrefois, Lucja (snif), était ashkenaze polonaise, et la petite pâtissière était aussi parfois traitée de sale bougnoule polak, mais... est-ce qu'elle allait dire comme Lucja « mon vrai pays c'est Israël, toi je t'aime pas sale goy ! » (ou pire : sale bâtard ! ) ? Que répondre ?
- Euh, c'est compliqué pour dire... Pourquoi vous demandez ça ? manemoiselle...
- Elle a cligné des yeux.
- s... c'est au f... foyer social ou ze habite...
- Elle habitait en foyer social, pauvre chérie ? Pas dans les appartements d'un riche amant musclé ? (puisque n'ayant pas de bague mariée – à son travail tout au moins – et se laissant appeler Mademoiselle sans corriger... alors qu'elle était la reine de beauté du monde, ex aequo...)
- m... madame f... fatima ne dih... l... les juives d... de n'ête k... comme tè gentille, mais en vhai n... ne ête l... les plus méchants du monde... en sek'è...
- Euh... est-ce que ça faisait référence à son amour secret envers elle ?
- Je comprends, euh...
- D'où sa question « êtes-vous juif ? faites-vous semblant d'être gentil, menteur ? », euh...
- C'est pas facile de vous répondre, euh... il me faudrait peut-être une heure pour expliquer...
- v... vous p... pas n'avoih l... le temps... ?
- ?
- Si, euh... mais ici, des autres clients vont arriver, euh...
- d... dehoh... ?
- Oui, euh, si on pouvait se revoir en dehors du magasin...
- Ne pas rougir, non, non...
- Et elle, aussi, a semblé toute troublée, confuse gentille.
- z... ze sehais s... si z'heuheuse, s... si vous n... ne me donnez une heuh, p... pouh n'èsp'iquer...
- Et incroyablement, c'était là un rendez-vous ! qu'ils se fixaient, tous les deux... timides perdus...

Le lendemain samedi, ne travaillant ni l'un ni l'autre, ils se sont revus comme convenu, un peu avant dix heures du matin. Ils se sont dit bonjour, s'échangeant (pour la première fois !) une bise sur la joue, comme camarades, c'était fabuleux. (Enfin, il a dû se pencher très très bas, pour sa petite naine chérie, mais ça ajoutait encore au merveilleux de l'instant).

Et puis ils se sont assis, sur le banc public, entre l'abribus et la pâtisserie.

- Oui, donc, vous me demandiez si je suis juif, parce que vous avez entendu dire que... les juifs seraient des menteurs, des très méchants cachés, c'est ça ?
- p... pahdon...
- Ça semblait vouloir dire « Oui, pardon si ça vous insulte, si vous êtes juif ». Euh...
- Vous savez ce que ça veut dire, « juif » ?
- Elle a cligné des yeux.
- m... méchant... ?
- Bien sûr que non, mais il ne voulait pas désapprouver sa petite chérie, traitée de débile par tant de gens. Ou parfois dite « illettrée à la con », pardon.
- Dans le dictionnaire, ils disent qu'il y a deux sens différents, pour le mot « juif »...
- Elle s'est mordue la lèvre, comme coupable. Visiblement elle semblait se dire « c'est vrai, j'aurais dû regarder, à la bibliothèque » ou quelque chose de ce genre.
- Le premier sens, ça veut dire « israélite », c'est une religion spéciale, avec un dieu qui s'appelle Yahvé, plein de rites et tout, je crois.
- Elle a hoché le menton, faiblement, oui elle avait dû en entendre vaguement parler, au moins.
- Le deuxième sens, c'est « qui descend des Hébreux d'autrefois ». Donc « qui a des ancêtres israélites », parce que les Hébreux étaient les seuls israélites. Non-prosélytes, ça s'appelle : ils voulaient garder leur religion pour eux seuls, pas partager « ce trésor » avec les autres, ils disaient qu'eux ils étaient les enfants de Dieu, et les autres humains, c'étaient des chiens, « sales races »...
- Euh, enfin c'est l'Israélite Jésus Christ qui l'a dit le plus en clair (à la Cananéenne survivante des massacres racistes pour fonder Israël), et si elle était polonaise catholique, euh...
- Donc oui, les Israélites semblent – par ce côté – des très méchants racistes. « Aime ton prochain comme toi-même », pour eux, ça veut dire « aime l'autre juif, méprise les non-Juifs ». Et ils le disent pas haut et fort, ils disent qu'ils sont injustement détestés, que c'est eux les victimes du racisme, sans aucune raison. « Racisme et antisémitisme », ça s'appelle, partout, comme si l'antisémitisme (c'est la colère contre les juifs), c'était le plus grave des racismes.



Elle a cligné des yeux, ne semblant pas avoir tout suivi. Est-ce que le mot « racisme » ne lui était pas familier ?

– Par exemple, quand quelqu'un vous traite de « sale polak », c'est du racisme méchant...

– m... mèhçi... v... vous ne dih k... cont'aih...

– Oui, je suis choqué, personnellement, par ceux qui vous disent ça, méchamment. A mon avis, une personne est méchante ou gentille, mal ou bien, ça a aucun rapport avec sa nationalité, son origine, il faut la juger elle-même, comme individu.

– m... mèhçi, n... n'infini... v... vous pas j... juive aloh...

? Inférait-elle que s'il n'était pas méchant, il ne pouvait pas être juif ? Aïe, malentendu.

– Attendez, c'est plus compliqué. Euh...

Elle a attendu, oui. Euh, rassembler ses pensées, lui, euh... Retrouver son argumentaire.

– Et beaucoup de Français sont racistes anti-arabes, ou racistes anti-noirs, ou racistes anti-étrangers (polonais, roumains...). Pas moi.

– m... mèhçi...

– Ce qu'il y a c'est que... vers 1940, au siècle passé, il y a eu un massacre raciste, de juifs, par les allemands, et les français alliés à eux, après avoir perdu une guerre. Alors le racisme contre les juifs, l'antisémitisme, il est classé comme le plus grave de tous, ça parle de 6 millions de morts, innocents, même bébés...

Sa bouche, petite chérie, a fait un « Oh... » silencieux. Entendant ça, et se sentant intéressée, apparemment, comme si ça expliquait diverses choses, qu'elle avait entendues.

– Vous en avez entendu parler ?

Elle a hoché le menton, avec une ébauche de sourire, comme touchée qu'il s'intéresse à son point de vue à elle, sans l'assommer par un cours magistral.

– ou-ï, m... madame Kabach n... n'elle dih, l... les ahables t... toutes nes sales antisimiques... ne massakeuses n'auchiz...

– Auschwitz, oui, c'est le plus célèbre centre, de massacre de juifs, massacre prétendu...

Kabach sonnait comme un nom juif, peut-être la directrice du foyer social ou des affaires sociales, venue leur donner des leçons, sévères.

– Mais vous voyez le problème ? Cette dame, elle dit « sales arabes », ça lui paraît normal, d'être raciste, mais elle prétend lutter contre le racisme... En fait le seul racisme qui l'intéresse elle, c'est l'antisémitisme...

Elle a froncé les sourcils, un peu, petite chérie.

– s... c'est pas juste...

– Parfait. Moi aussi, c'est mon opinion, ma conviction. Mais la loi française « contre le racisme et l'antisémitisme », elle interdit de dire que les israélites sont racistes, parce que le dire est classé antisémite, donc interdit... En pratique ça réserve le droit de racisme aux israélites...

– j... juives... ?

– Pas tout à fait, attendez. Vous vous rappelez ce que je vous disais sur les deux sens du mot juif ?

– ne heligion, et... et ne z'ohigine...

– Excellent.

Elle a souri, contente d'elle, d'avoir bien suivi ce qu'il disait – toute attentive mignonne.

– Bref, quand les nazis de 1940, ils voulaient tuer les Juifs, ils disaient que les bébés juifs avaient le sang pourri, « impur », et ils tuaient donc les juifs des deux sens : ceux avec religion raciste et ceux sans religion, bébés ou athées. C'était ça le vrai antisémitisme, affreux, comme les autres racismes, anti Amérindiens ou autres.

Elle a fait oui, elle suivait jusque-là, mais elle semblait tenir en suspens un « mais ma question, c'était... ».

– Mais parmi ces juifs, il y a des racistes anti-non-Juifs (les désapprouver est antiraciste), comme je disais, mais aussi : des pas-racistes (et les détester serait raciste).

Elle a souri, avec comme soulagement. Comme si... oui, elle semblait avoir décodé elle-même : s'il n'avait pas répondu simplement hier à sa question « non, je suis pas juif », c'est qu'il l'était à moitié, mais donc il pouvait l'être sans être méchant, sans être raciste...

– Moi, on m'a dit que mon arrière-grand-mère, pas juive mais domestique chez un général juif, elle avait été violée par lui, ou son fils, et ça a généré mon grand-père, que le mari de mon arrière-grand-mère a refusé de reconnaître comme « son fils à lui », mais la mairie a signé à sa place. Bref : j'ai des juifs dans mes ancêtres, pas officiellement mais c'est comme ça. Je suis juif d'origine, mais pas du tout de religion, ni de conviction.

– a... aloh v... vous j... gentil...

– Merci.

Elle a rougi. Et il y a eu un silence. Euh, ça faisait vingt minutes qu'ils parlaient, il avait peut-être exagéré en disant « une heure »...

– m... mais m... maname f... Fatima ne héponde m... madame Kabach... que tous les tuer, comme pahèstiyens... qu'est-ceu veut dih... ?

– Oui, c'est au sujet de l'affaire Israël-Palestine, qui concerne très fort les juifs, et le monde entier, merci, il faut que je vous explique ça aussi.

Incroyablement, elle a souri comme heureuse, de cette annonce de conversation relancée. Et il était merveilleux que celle qu'il aimait apprécie autant qu'ils parlent, tous les deux.

– Juste après la guerre, de 1940, des Juifs survivants ont voulu retourner à la terre sacrée de leur religion, Israël, qui s'appelait maintenant Palestine depuis des millénaires, étant arabe ou hébreue convertie musulmane, gouvernée par les Anglais, écraseurs méchants. Et les Anglais étaient d'accord, pour cette migration, de population, mais les Palestiniens là-bas voulaient pas être envahis encore. Ça a été la guerre, et les Juifs ont gagné. Les Israélites, et leur chef était athée, Ben Gourion, mais avec la même idée que c'était leur pays à eux, à pas mélanger avec les « sales non-Juifs », à « épurer ».

Comme Lucja, athée aussi, sioniste fervente...

– Ils ont expulsé la majorité de la « sale race » sur place, et massacré des villages, même les bébés, comme à Der Yassin, en interdisant de retour, à jamais, ceux qui ont fui pour sauver leur famille. Sans du tout inviter les Palestiniens à devenir Israélites, non, leur religion le refuse. Et cette « victoire 1948 », elle a été couronnée par la recréation du pays Israël, indépendant de l'Angleterre. Et les autres pays étaient d'accord, dont la France. Et encore aujourd'hui, quand nos dirigeants parlent du devoir d'assurer la sécurité d'Israël, c'est contre le retour des expulsés, c'est pour menacer de morts les fuyards voulant revenir, puisque la guerre est finie depuis longtemps. Préserver la domination israélienne raciste.

Elle a cligné des yeux. Difficile d'en déduire ce qu'elle en pensait. Elle écoutait.

– Et... ils disent que c'est rendre Israël aux Juifs à qui ce pays appartient, mais ils veulent pas du tout du tout rendre l'Amérique aux Amérindiens, à qui appartenait l'Amérique à l'époque, et longtemps après. C'est la domination américano-sioniste, ça s'appelle, raciste ou fanatique religieuse. Avec fanatiques en face, en retour, évidemment, mais c'est nos chefs d'ici qui ont attaqué les premiers. En notre nom à nous, et ça nous fait exploser ici ou là, ils l'expliquent jamais comme ça, interdit...

Elle respirait, écoutait, intéressée mais comme un peu dépassée, pardon.

– Ça fait que la diplomatie française est raciste pro-juive, comme la loi française est raciste pro-juive, et tout ça, on nous dit que c'est pour lutter contre l'antisémitisme, c'est faux. Les racistes triomphent. Les célébrités vont toutes à un dîner annuel pour jurer de servir Israël au nom de la lutte contre l'antisémitisme... Et personne a le droit de le contester, sinon c'est la prison, au nom de l'antisémitisme. Même si on n'a rien de rien contre les bébés juifs, seulement contre les racistes, très majoritaires parmi les adultes juifs (et ados juifs, et juives...).

– n... ne veulent v... vous mette en p... p'ison... ?

– Ou, je suis passible de prison, pardon, tant ils sont malhonnêtes.

– m... mais v... vous j... juive, un... un peu...

– Pas officiellement. Je suis classé bâtard, indigne d'être nommé Juif, selon les racistes qui favorisent les vrais-Juifs.

– n... n'y vouloir mettre tout le monde en p'ison... ?

– Non, mais je commets le « crime » de douter de leur dogme : l'extermination prétendue, au nom de laquelle a été recréé Israël. Moi j'envisage être en train de rêver, ça s'appelle la philosophie sceptique, et ils l'interdisent, ils interdisent d'oser réfléchir, parce qu'ils voudraient plus dominer si les gens doutent.

Elle a souri :

– m... moi k... comme vous, z... ze sais pas s... si n'ête un hève... et les manames n'ête t'ès en colèh de moi, p... pouh ça, k... quand je n'étais ch... chez les démiles, p... pahdon...

– Elles se mettaient en colère parce qu'elles ont pas d'argument, pas de bonne raison, pas de preuve. Alors il leur reste que la colère, l'autorité, la punition. Et ici, ils font pareil avec la prison, les dominants...

Euh, il avait entendu dire que les femmes préfèrent les dominants...

– Enfin, moi je pense les dominer, intellectuellement, mais ils ont la force des armes, de leur côté. Avec la police à leur service. Et la prétendue justice, en fait injuste méchante pourrie.

Mais elle semblait triste, oh...

– Non ? Vous êtes pas d'accord ?

– s... si vous t'è n'intennigent, n'intennectuènn', k... cont'aih ne moi, ne han-nicapée... p... pahdon...

– Je pense pas qu'on soit très différents. On est plutôt réservés timides, vous et moi. Et... votre innocence, merveilleuse, et ma réflexion compliquée, ça se rejoint. Et je préfère votre intuition directe, sans tous mes calculs compliqués, pardon.

Elle a rougi.

– v... vous n... ne tennement j... gentil... p... pas colèh ne moi... m... même je vous dih z... ze n'ête u... une démile, p... pahdon... v... vous pas colèh... m... mèhçi...

– Je préfère vous à la plupart des gens, qui se disent intelligents, et à quoi ça leur sert ? A part être terriblement méchants...

– m... mèhçi...

Bien, est-ce que leur explication s'arrêterait là ? Non, elle semblait préparer une autre question :

– et... et nes auteu gens... n'ils avoih peuuh la p'ison, p... paheil... ?

– Euh, ils ont surtout peur d'être accusés d'antisémitisme, ça les classe en monstres, avec la loi qui gouverne, et dirige les téléés et tout.

– et n... ne foyer social...

– Oui, apparemment. Mais je pense que... tout le monde se rend compte que... un immense mensonge gouverne.

Dans les livres que j'ai lus, ils disent que Auschwitz et tout, c'était des camps d'extermination, mais... il y a eu des milliers de survivants des camps, pas du tout tués. Et on nous dit que six millions sont morts empoisonnés en

chambre à gaz, mais plein étaient déjà morts du typhus, une maladie, peut-être tous... Mais chut, interdit de le dire, interdit même de le penser, de l'envisager...

– s... c'est p... pas juste...

– Merci. Oui, j'ai lu aussi que dans les camps, de travail en fait, travail forcé, esclavage, la monnaie d'échange c'était les cigarettes, et la ration était de 150 grammes de pain par jour : rien à voir avec une extermination. Et les prisonniers étaient déplacés, si l'armée adverse approchait, on les massacrait pas du tout en avance. On nous ment, je pense que tout le monde le sait, se tait. J'aime pas du tout l'esclavage, mais l'esclavage est sacré dans leur religion israélite, mais contre les autres, Cananéens et tout, surtout pas eux-mêmes, raciquement... D'où cette légende d'extermination exceptionnelle, alibi, ce serait presque logique...

Elle a souri.

– m... moi ze voudhais n... n'aller en p'ison n'avec vous...

Amusant, oui.

– Merci. Enfin, en pratique, les prisons pour hommes et pour femmes sont séparées.

– d... dommage...

– Y a un espoir, quand même, peut-être : à l'ONU, une conférence du monde a porté sur le racisme d'Israël.

Durban 2, oui, il avait vu ça chez ses parents, une année, même s'il n'avait ni télé ni radio, lui.

– Nos pays, France, Angleterre, Amérique (nos dominants), ils ont refusé d'y aller, en clamant que c'était antisémite, et tous nos journalistes aussi, mais le reste du monde comprend, ce qui nous arrive... Enfin, ça peut durer encore cinquante ans, la domination injuste des petits pays ici, et des chefs israélites qui tiennent les puissants.

– j... je n'avois s... soixante seize ans, n... nan cinquante ans...

Donc elle avait vingt six ans ? Il était ravi de l'apprendre. Et lui 29, donc :

– Moi j'aurai 79 ans.

– m... mèhçi... mèhçi...

C'était touchant, tellement que... il a osé :

– Au fait, je m'appelle Nesey, Gérard Nesey, puisqu'on lie amitié, en un sens...

Elle a rougi...

– m... mèhçi n'inf... fini... p... pat'icia n... niézèvska... s... c'est p... pas fhançais, p... pahdon...

– Je préfère vous à toutes les françaises du monde...

Elle a rougi, très fort.

– m... même s... si je pas èteu j... juive... ?

– Oui, bien sûr. Beaucoup de Juifs sont endogames, se marient entre eux, mais d'autres choisissent la plus merveilleuse, malgré la haine contre eux dans leurs familles (le cinéaste Woody Allen en parlait, dans un journal que je lisais, euh...

Ne pas dire « à l'université », elle risquait de complexer. Et de toute façon, s'il s'était enterré ouvrier, il n'avait pas à jouer les grands diplômés. (Lucja lui faisant des adieux éternels, il était mort à cette époque, oui, en un sens – avant de renaître sous le sourire de Patricia, des années après...).

– Un ami de mon père, comme ça, il était israélite, mais il s'est marié à une non-juive, en oubliant la religion. Et puis, en devenant âgé, il a divorcé, et il est devenu partisan fanatique d'Israël, super-fier d'être juif, au-dessus des non-Juifs. Affreux. Mais il y a des cas différents, comme moi, qui vous préfère vous... pas juive, et pour l'éternité c'est vous que je préfère, je pense...

Elle a rougi très fort.

– m... moi aussi, n... ne s... sentiment s... sek'è... d... dans mon cœur... p... pouh le j... gentil m... meus-sieu... du flan na vanille, s... si gentil... n'infini...

– Merci. Mais... vous voyez, cette histoire d'être Juif ou pas, c'est pas qu'une histoire affreuse, de méchanceté et prison, nous ça nous rend amis, proches...

Et, cramoisie, elle a hoché le menton.

## JEUX INTERDITS

Ce dimanche matin n'avait rien de spécial a priori. Simplement, Gérard savait que ce serait sa 27<sup>e</sup> rencontre au cinéma avec sa petite Patricia adorée, leur 141<sup>e</sup> rencontre en tout (27 fois au cinéma, 114 à sa petite pâtisserie). Voilà.

Ah si, un point particulier : le sujet annoncé pour cette projection de la série Connaissance du Monde était très plaisant, « les Alpes du Sud françaises ». C'était là qu'il allait en vacances, quand il était enfant, et il gardait le souvenir de paysages magnifiques, de forêts douces et claires, pas trop sombres. Mélèzes.

Et tout s'est passé comme prévu : revoir sa petite Patricia timide adorée, la projection très très splendide, oui. Simplement, dans le merveilleux de cette séance projetée, un point était tout à fait imprévu : une musique très belle, harmonieuse jolie (comme était jolie son amie Patricia, ça semblait un bonheur absolu, des oreilles et des yeux). Enfin, à leur habitude, ils ont regardé le générique de fin jusqu'au bout – pendant que les gens pressés s'en allaient. Eux, ils étaient comme heureux de chaque minute encore ensemble. Et, affichée, est apparue la note : « Musique : jeux interdits ». Gérard ne connaissait pas ce titre, qui sonnait davantage comme une musique de film que comme un morceau classique ou quelque chose. Il a dit doucement :

– Patricia, j'ai beaucoup aimé ce film, cette musique. « Jeux interdits », vous connaissez ce titre de musique ?

Elle a souri, comme heureuse gentille.

– m... mèhçi, z... ze vous hemèhçi j... géhah...

Oui, adorable, ayant apparemment beaucoup aimé le film, la musique, elle aussi, et le remerciant de lui avoir payé la place, à leur habitude, oui.

– j... jeux n... n'intèhdits, s... ça veut d... dih k... quoi... ?

– Je sais pas.

Ils se levaient, puisque les images avaient cessé.

– Peut-être c'est un titre de film, une musique de film.

Enfin, il n'imaginait pas bien quel pouvait être le sujet. Peut-être des jeux sexuels sadiques, d'adultes pervers ou quoi. Ou bien côté enfants, des trucs désapprouvés par les adultes, comme l'un qui joue le rôle de Hitler ou quoi.

– Patricia, ça vous fais penser à quoi, ces mots : jeux interdits ?

Il lui tenait la porte, pour passer dans le premier couloir. Ils sont sortis, de la salle.

– m... moi z... ze n'aimehàit j... jouer n... ne ahèter l... le monde m... méchant, m... mais c'est n'intèhdit... ?

– Arrêter le monde ? Comment ?

Elle a souri, rougi, et fait un petit geste, comme avec une baguette magique (imaginaire, elle n'avait rien dans la main). Mais... ils ne marchaient plu' dans un couloir, à lumière électrique, ils... marchaient sur un nuage ! Sous un ciel gris pâle, sans soleil violent, non. Patricia souriait, contente d'elle.

– s... ça n'est n... ne pahadis, d... dans mes hêves, n... n'avec vous...

??? Non, non s'il rêvait, lui – ce qui était possible, on ne sait jamais – ils ne seraient pas dans le rêve de sa petite Patricia, mais dans le sien à lui. Mais il n'avait jamais imaginé ça ainsi. Et... ils marchaient, doucement, n'allant nulle part, car il n'y avait ni murs ni ville ni aribus bien sûr.

– Je connais pas ici, Patricia... Qu'est-ce qui va se passer ? Je peux vous prendre la main ? pour vous protéger, si...

Elle a rougi, souri, confuse, heureuse. Et elle a levé la main vers lui, petite naine chérie. Il a pris sa main tendrement, oui.

– n... ne va m... mahcher d... doucement, p... pouh nes sièkeu des sièk...

Marcher pour les siècles des siècles ? Sans fatigue et sans nuit, le Paradis ? Sur Terre ?

En fait, non : la Terre venait de cesser d'exister, après quatre milliards et demi d'années parait-il. Et l'Univers intergalactique aussi, après 14 milliards d'années ou quoi. Tout annihilé, gentiment, par jeu de magie douce. Même si c'est interdit, en théorie.

## BÉBÉPHILIE

Gérard est arrivé un peu plus tôt que d'habitude, au magasin de sa petite pâtissière bien aimée, et il y avait du monde, à cette heure-ci : deux personnes devant lui. Mais le vieux monsieur en premier partait maintenant, et c'était le tour de la dame avec le bébé dans les bras, il était lui juste après.

– Salut, ptite naine ! Alors moi j'veux un baba géant, six personnes, çui-là, là !

Elle tenait son bébé à une main, et montrait du doigt, de l'autre main. Gérard pensait qu'il faudrait quand même lui ouvrir la porte, quand elle porterait un paquet en plus. Pas de problème : il aiderait.

La toute petite jeune fille jolie, en blouse blanche, est allée chercher le gros gâteau commandé, et a commencé à l'emballer, en silence gentille. La dame parlait :

– Mais baba-rhum, c'est pas pour ma grosse fi-fille, mia-miam bibib seulement, areu-areu, uh ?

La petite jeune fille terminait le paquet joli, bien.

– Eh connasse, t'as vu, l'est super migonne, ma bée, hein ?!

La petite jeune fille a relevé les yeux un quart de seconde, mais elle était concentrée sur le port du paquet, à déposer « tout là-haut », sur le comptoir, petite chérie.

– Eh, putain, merde ! Tu l'aimes, mon bébé, ou pas ?! Connasse !

Outch. Gérard hésitait à intervenir, prendre la défense de la jeune fille, une fois encore.

– Moi je dis ! TOUTES les femmes, les vraies femmes, on aime les bébés, on les adore ! T'aimes pas les bébés toi connasse ?!

Et, oh... la petite jeune fille était au bord des larmes...

– p... pahdon, p... pahdon...

– Y'a pas de pardon pour un truc aussi grave ! T'es pas une vraie femme, t'es qu'une merde puante !

Et elle a encaissé, les lèvres pincées, retenant ses larmes, difficilement... Là, Gérard n'en pouvait plu, il est intervenu :

– madame, je suis pas d'accord, avec vous.

– De quoi connard ?! Les mecs, t'façon, ils y connaissent rien en bébés, ces cons !

– j'y connais rien, c'est vrai, mais notre petite pâtissière gentille est merveilleuse, ne l'insultez pas...

– Gentille comme une ptite crotte, pas méchante non, mais c'est pas une FEMME !

– elle est un milliard de fois pluss douce, pluss timide, que vous et que les autres, elle incarne la féminité idéale, le charme féminin infini...

– Ah-ah-ah ! N'importe quoi ! Nous les femmes, notre raison d'être, c'est de pondre des gosses ! Les nichons c'est pour les nourrir, eh ouais ! Elle ses gros nichons à sec, c'est d'la merde à sec ! Paf !

– peut-être que vous êtes la reine des vaches humaines femelles, mais est la perle des jeunes filles, tellement pluss merveilleuse que vous et que toutes...

– Ben non, eh connard ! Qui sait qui paiera ta rtraite ?! Sans gosse ?!

– le monde est en surpopulation, de plus en plus, pas besoin de bébés d'ici en plus...

– Eh ! Moi ch'te chie à la gueule, d'abord ! Yes dans ta SALE gueule !!!

Mais avec ces cris qu'elle poussait, ça a dérangé le bébé, qui s'est mis à hurler...

– Voilà, à cause de vous deux ! Connard-connasse, de merde ! Combien ch'te dois, salope ?!

Gérard lui a quand même tenu la porte ouverte, quand elle est sortie, mais elle a seulement dit :

– Et toi t'es un sous-mec, une merde, à pas t'occuper des gosses que t'as pu faire !

– zéro...

– Ouais t'es un zéro, vas chier !

Tandis que le bébé hurlait « Waaaaaah !! ».

Et elle est partie. Il s'est retourné et la petite jeune fille lui souriait, reconnaissante émue, comme s'il avait vaincu le dragon, ou les dragons – mère et bébé.

## PUNIE PAR SA TUTELLE, POUR LA DANSE

Patrycja avait toujours peur quand elle revoyait sa tutelle. Enfin, la dame tutelle était simplement « méchante comme le monde entier » (sauf le gentil monsieur du vendredi soir), mais elle avait le pouvoir de briser le monde, et ça faisait très très peur à Patrycja... (« Briser le monde » ça veut dire lui faire arrêter le travail à la pâtisserie le vendredi – et elle ne reverrait plu' jamais jamais le gentil monsieur, snif...).

– Putain, connasse, tu vas m'réponde ?! Oui ?! Pourquoi ch'te renverrai pas à Douai chez les débiles, pourquoi ?!  
– b... bien i... i-ci, p... pahdon...  
– Qu'est-ce qu'est bien ?! Les femmes au foyer avec toi, j'en ai interrogé deux : tu fais tout le temps la gueule à tout le monde ! Et pas sortir, toi, rien ! C'est quoi pour toi, qu'est bien ici ?!

Patrycja gardait son amour secret, comme le plus précieux des trésors...  
– Hein ?! Si tu m'réponds pas, hop moi ch'te vire d'ici à Lille, tu tournes chez les débiles !  
– n... non, oh...  
– Esplique-moi, merde !

Elle a fermé les yeux, perdue, obligée de dire, ou mourir de chagrin...  
– n... ne v... vend'edi s... soih...  
– Quoi l'vendredi soir ?!  
– n... ne magasin... n... ne faih...  
– Faire s'petit boulot d'merde, même pas payée ?! Et ta patronne m'a dit : toutes les clientes en ont marre de toi, nulle, nulle à chier ! A pas causer, à pas t'intéresser aux gens ! Renfermée très conne !

Pardon... (Elle s'intéressait à l'infini au gentil monsieur, mais il parlait pas, lui – c'est ce qui le rendait si merveilleux, en même temps, mais elle le connaissait pas du tout... il avait pas de bague de marié mais sans doute une fiancée ou mille maîtresses, grandes et belles).

– Bon allez, p'tite naine à la con ! Moi ce ronron à la con, d'tes habitudes de merde, moi je dis que ça suffit. Maint'nant, ton challenge, c'est sortir aller danser, l'sam'di soir, avec les femmes du foyer, OK ?!

Elle a fait non, perdue.  
– Hein ?!!! Eh, c'est pas non, c'est Oui !  
Oh non, non... Les madames qui « dansent », de se secouer la poitrine et les fesses devant tout le monde, elle, elle pourrait pas, oh non...  
– Bon ! Alors sanction ! Privée de travail le vendredi à ton magasin à la con ! J'veis téléphoner à ta patronne ! Et on s'revoit dans six smaines, on verra si ça t'fait pas changer d'avis !

Oh non, non... non... Ne pas revoir son monsieur gentil, elle allait mourir, mourir... Et... et si sa tutelle continuait comme ça, vouloir punition interdite le servir, peut-être ne plu' jamais le revoir, comme si elle retournait chez les débiles...

– Tiens ch'te file trente Euros, tu signes là ! Ça paye l'entrée en boîte, dancing ! Y'a intérêt qu'tu changes d'avis !  
C'est en tremblant, toute larmoyante perdue, qu'elle a signé, pris les billets – pour rien, parce que « danser », elle pouvait pas, non... oh...

Mais, en écrivant ses chagrins dans son journal, avec la peur de ne jamais revoir l'homme qu'elle aime, une idée lui est venue, et elle a été très contente... (Enfin, ça doit être différent pour les gens « intelligents », mais elle quand son cerveau il trouvait une idée bien, elle était émue aux larmes...). Cette idée, c'était employer les trente euros de sa tutelle méchante pour offrir son flan 6-parts au gentil monsieur, en lui donnant dans la rue avant qu'il entre dans la pâtisserie. Et trente euros divisé par onze euros, ça fait deux et quelque, donc deux semaines elle pourrait... Le revoir encore deux fois... Bonheur infini, dernier bonheur du monde... Avant de mourir, de chagrin, infini...

Et le vendredi après-midi, elle est allée à la pâtisserie, pardon. Sans le dire à personne parce que toutes les dames du foyer, elles pouvaient parler à sa tutelle méchante, pour raconter et la faire punir, renvoyer tout de suite, mourir...

Elle a acheté le flan 6-parts, et elle savait que c'était très grave, ce qu'elle faisait là : en dépensant ces 11 euros, elle n'aurait plu' assez pour le chose de danse qui aurait pu la sauver du renvoi et de tomber sous le train... Mais revoir le gentil monsieur méritait cette dépense à mourir, oui...

Et puis elle est ressortie, « cliente » de la pâtisserie, et elle a attendu le gentil monsieur, qui allait venir une heure plus tard, ou une heure et demi, ça dépend.

Enfin, elle tenait pas bien debout, elle tremblait un peu, pardon. Elle s'est appuyée contre le mur derrière elle. Et, pardon, ça a gêné un chien qui reniflait le mur en passant, et il a aboyé très fort méchant, avec sa maîtresse pas contente aussi, alors elle s'est poussée, elle, pardon, avant de revenir s'appuyer au mur, quand le chien méchant est parti, pardon.

Et puis un autobus à 17h56, mais le monsieur gentil n'était pas dans celui-là, normal, toujours c'est un peu après (mais elle savait qu'il faut « prendre ses précautions » quand quelque chose il est tellement important). Et elle savait qu'il vient en autobus, parce que les seules fois où il est pas venu au magasin, ces trois années, c'est quand il y avait la « grève des bus » qui faisait crier les gens, et pas un taxi de libre ils disaient, et le gentil monsieur est pas venu.

A 18h14, nouveau bus, et... oh, il est descendu, lui, si beau si grand si merveilleux, oh... Elle tremblait, elle savait pas quoi faire... Peut-être il allait passer sans la remarquer, sans prendre le flan qu'elle voulait lui offrir... Alors elle a rassemblé toutes ses petites forces, et commencé marcher vers lui. Il regardait par terre, gentiment, dans ses pensées gentilles, et elle se mettrait en face pour que il s'arrête une seconde, dire pardon de quelqu'un en face. Elle espérait que il la reconnaîtrait, même sans sa blouse blanche de travail, elle se sentait perdue... Enfin, elle avait mis ses vêtements gris normal, pas des couleurs des madames sexy, qui font minijupe et montrer moitié leurs seins, oh non, pardon, quand on est petite naine et tellement laide, on se cache au contraire, pardon...

Sans regarder vraiment, il a changé un peu son chemin à gauche du trottoir, parce qu'il devait un peu apercevoir quelqu'un en face, mais elle est allée à gauche aussi, et...

– Euh, pardon, euh... Mais... c'est vous, Manemoiselle ?

Il la regardait, arrêté, tout étonné qu'elle soit là sur le trottoir et grise, au lieu du magasin et blouse blanche...

Il la reconnaissait, elle, c'était immensément merveilleux... et il souriait, comme « heureux » de la voir, elle... ???

Mais elle avait peur de tout comprendre de travers, et elle a expliqué quand même :

– z... ze ête v... vote p... petite p... pâtissièh... v... vous s... souviende... ?

– Bien sûr que je me souviens de vous, ma petite pâtissière adorée...

Pardon, elle... elle rougissait, pardon... de tellement chaud à ses joues, oh...

– Vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

Elle... elle lui a tendu, très courageuse, le paquet :

– s... c'est p... pouh vous... n... ne v... voteu f... flan... p... pouh vous... v... vos amis...

– Merci. Enfin, j'ai pas d'amis, mais c'est pour mon week-end, en solitaire, comme d'habitude. Je vais vous rembourser, c'est onze euros ?

Elle a fait non, toute coincée timide, pardon.

– n... non, s... c'est k... cadeau... p... pouh vous, n... ne vous hemèhcier v... voteu gentihesse, n'infinie...

– Merci, oh merci, c'est... vous qui êtes infiniment gentille, oh...

Ses joues à elle chauffaient encore, pardon... Elle regardait par terre, timide perdue.

– Simplement, manemoiselle...

Elle a relevé les yeux, peureuse. Est-ce qu'il allait refuser ? Elle avait très très peur qu'il allait dire « Je peux pas accepter, ma réponse c'est Non »...

– Manemoiselle, ce geste, magnifique, que vous faites, je pense que... vous avez conscience que... c'est plus un... comme un geste d'amitié, qu'un geste professionnel...

Elle a baissé les yeux, coupable perdue, et toute toute rouge encore (elle le sentait). Démasquée ? Elle avait très très peur que il allait dire « J'en ai marre des filles amoureuses de moi, qui me donnent des trucs, encore et encore, alors – puisque vous savez pas rester à votre place – je reviendrai plu', même pas la semaine prochaine encore, c'est aujourd'hui la dernière fois ! »...

– Manemoiselle, la réponse appropriée, pour moi, c'est pas de vous dire « bof-merci-salut », non, c'est...

Elle ne respirait plu'.

– Manemoiselle, est-ce que je peux vous inviter, prendre un verre, là au café à côté ?

??? Et, normalement, elle aurait dû mourir, de bonheur, à cet instant. Mais, incroyable, le monde continuait quand même, on dirait. Invitée ? avec lui ? Des minutes entières avec lui ? Elle essayait de respirer quand même, pardon.

– Qu'est-ce que vous en dites ?

Respirer, essayer... Que « café », il avait dit, et pour lui, elle aurait fait n'importe quoi, même elle accepterait manger ce chose affreux, qui s'appelle café, elle avait goûté une fois, et recraché, pardon, tout le monde s'était moqué d'elle... Mais pour le gentil monsieur, elle aurait fait n'importe quoi, même avaler ce chose très mauvais, comme fromage, et bouillant, brûlée... pour lui, oui, elle serait capable...

– m... mèhçi, n... n'infini...

– Venez.

Et ils sont allés au magasin marqué « Café-Bar Mimile », là-bas.

– z... ze k... café, n... n'un peu niifficile, p... pahdon...

– Le café ? La boisson « café » ?

Oui.

– On peut prendre autre chose qu'un café, je crois. On appelle ça un « café », mais c'est juste une façon de parler, j'aime pas le café moi non plu'. Le café français, tellement corsé ou quoi. Les Américains appellent « café » une eau sucrée, un peu colorée, c'est bien meilleur.

Oh, comme un miracle... Il était pas en colère de son problème de café pardon merci...

– m... mèhçi, n... n'infini...

Et ils marchaient, l'un près de l'autre, et c'était le plus grand bonheur de toute sa vie. Que il avait dit elle avait fait « geste d'amitié », et il l'acceptait. Comme si il acceptait leur amitié, à eux tous les deux ! Oh, c'était le plus grand bonheur du monde...

Et puis ils sont entrés, le gentil monsieur lui a tenu la porte, si gentiment, comme à une « princesse », elle...

Oh...

Et ils sont allés s'asseoir sur des chaises, avec des tables, pardon. Elle, elle a réussi monter, pardon, et le monsieur si gentil il s'est pas moqué de elle, petite naine ridicule pardon...

– Vous aimez le jus d'orange ?

– ou-i...

Elle avait les joues qui chauffent, elle avait le cœur qui cogne...

– Salut ! Y prendront quoi ?!

Un monsieur avec une barbe était au-dessus là-haut, pour dire.

– Deux jus d'orange, s'y vous plaît, msieu.

– OK ! Ça marche !

Et il est parti. Patrycja respirait. Et comme le gentil monsieur regardait le monsieur barbu parti, elle : elle l'a regardé lui, si beau, oh... Mais il a regardé vers elle alors elle a baissé les yeux, pardon... timide perdue. Elle avait tellement peur de trahir son amour secret...

– Oui, puisqu'on lie amitié, manemoiselle, je... je vous dis mon prénom, Gérard, mon nom, Neussé...

Elle cherchait l'air, toute débordée de bonheur, elle avait les yeux qui pleurent, même, pardon...

– m... mēhci, n... n'infini...

– Merci. Et vous ?

Aïe. Quand elles voyaient son nom, ou son prénom écrit, toutes les dames hurlaient « une sale bougnoule, putain, salope ! ». Alors elle avait peur de le dire, pardon. L'avouer.

– p... pat'icia... ..

Et elle osait pas dire le nom, pardon. Niezewska c'est pas Français du tout, de « sang impur » que doit tuer, normalement, ils disent.

– Enchanté, Patricia, je suis fou de joie, de découvrir votre prénom, trois ans et demi après...

Elle a rougi, très très fort, pardon.

– m... moi aussi, v... voteu p...

Oups, elle avait honte, pardon. Si elle disait qu'elle était heureuse de savoir son prénom, ça voudrait dire « Appelons-nous Gérard et Patrycja, hop, comme des grands amis de toujours ! », et c'était mille fois trop osé, pour une nulle comme elle, pardon.

– m... me-s... sieu Neussé...

– Vous pouvez m'appeler Gérard, Patricia...

Et ses joues chauffaient, pardon... C'était le plus magnifique moment de toute sa vie... (Chez les débiles, tout le monde l'avait toujours appelé La Naine, et au foyer Social on l'appelait La Débile, ou La Naine aussi, mais être appelée par son vrai prénom, et par l'homme qu'elle aimait, en plus... Pardon, elle devait être toute toute rouge, ridicule, mais il était pas fâché, si gentil, ni moqueur, juste merveilleux...

– m... mēhci n... n'infini, j... géhah... oh...

– Merci.

Chaque mot qu'il disait lui faisait à elle des grands bonheurs dans la poitrine et dans le cœur...

– Et votre nom, c'est quelque chose comme Walewska, la petite polonaise dont était amoureux le français Napoléon ?

??? Il disait ça comme si c'était bien, de être polak, comme il avait dit « se calmer » au monsieur méchant qui lui disait « sale bougnoule », le 14 Avril, il y a deux ans... Oh si gentil...

– n... niezewska... p... pahdon, m... mēhci...

– Enchanté, Patricia Niezewska. Je suis heureux de savoir votre nom...

« Heureux », il disait. Comme si... elle pourrait rendre un homme heureux, elle, et celui qu'elle aimait, en plus... Ouh-là-là, ses pommettes brûlaient...

Mais le monsieur barbu a ramené les deux grands verres oranges.

– Quatre Euros ! Eh ouais !

Gérard a sorti son porte-monnaie et perdue, elle a sorti le sien, pour payer sa part, ou tout. Mais Gérard a dit, si gentil :

– Laissez, c'est moi qui paie. Et je suis encore débiteur...

Mh ?

– m... mēhci, p... pahdon... z... ze peux payer...

Parce que 30 Euros qu'elle avait moins deux gâteaux à 11 Euros (avec la semaine prochaine), ça laisse 30 – 22 = 8 Euros, pour ces jus d'orange, et la semaine prochaine aussi ! (Même si non, en vrai, bien sûr qu'il allait pas l'inviter comme ça une seule fois – il devait y avoir des milliards de filles et femmes folles amoureuses de lui, il pouvait pas perdre deux fois dix minutes ou quinze pour une seule, et une ratée comme elle en plus. Pardon.)

Le monsieur était reparti, avec l'argent, et elle a « rougi » encore, pardon. Parce que il avait payé un jus d'orange « pour elle », comme un cadeau... de l'amitié, pour « elle », oh... (Non, bien sûr, en vrai, pour les gens normaux, c'est leur vie, de les choses de politesse, c'est pas le cœur qui décide et qui fait les choses, bien sûr, bien sûr...)

– Patricia, vous... êtes « en congés », cette semaine ?

Aïe. Bien sûr qu'il allait demander pourquoi elle était pas au magasin, qu'est-ce qu'elle avait fait de mal, pour pas avoir le droit de faire son travail à elle, pardon...

– Ou « en maladie », bien sûr, vous inquiétez pas : je suis pas un inspecteur de la sécurité sociale.

? Uh ?

– Non ? C'est autre chose ?



Elle a fait Oui, pardon. Il a soupiré, mais gentiment, pas de colère ou énervé.

– J'espère que... votre contrat de travail est pas fini, ou quelque chose...

Elle a baissé les yeux, essayant de respirer. Mais il fallait répondre, vite, ou bien il allait dire comme les gens : « tu causes pas ? moi j'me casse ! connasse ! »...

– s... c'est m... ma tutelle, m... me punih... k... que je veux pas n... n'aller danser... n... n'elle me z... z'intèhdih v... vous hevoih...

Elle avait fermé les yeux, et elle avait une peur infinie de ce qu'il allait dire, comme un couteau qui tombe et coupe la tête... Silence.

– Je vous comprends et je vous approuve, Patricia... Moi aussi, j'ai toujours refusé danser...

Miracle ? Elle a rouvert les yeux, ébahie, et essuyé un peu ses joues, pardon, à cause de larmes qui coulent un peu, pardon.

– m... mèhçi, n... n'infini, j... géhah...

– Merci, Patricia.

Oh, si gentil, à l'infini...

– Enfin, peut-être que... on peut se revoir, comme ça, amicalement, on n'a pas besoin de pâtisserie...

Ces mots lui berçaient le cœur de bonheur infini, oh...

– ou-i... na semaine p... p'ochaine, ze pouha k... comme ça, v... vous n'off'ih v... voteu f... flan, n'avec l'ahgent n'elle a donné, p... pouh ne danse...

Il a souri, très doucement, en regardant comme dans ses yeux, droit en face, elle avait le cœur qui cogne à mille à l'heure...

– Patricia, on... peut se revoir « comme amis », pas besoin de gâteau...

??? Pas besoin de... gâteau... ??? Mais... elle était rien que une serveuse de gâteau, sinon elle était rien, moins que rien... Enfin, oui, c'est vrai, elle était « la pluss amoureuse de lui du monde », un milliard de fois pluss que toutes les autres, même si elle était tellement laide : naine et timide coincée pardon...

– Vous acceptez ?

Elle cherchait l'air, perdue...

– s... si z... z'heuheuse, n... n'à n'infini...

Il a souri.

– Magnifique.

Elle comprenait rien à ce moment de paradis, impossible, elle priait que ce soit pas un rêve de sommeil, qui a disparu après...

– Maintenant, on pourra toujours se revoir comme ça, amicalement...

Oh... mais... il y avait les six semaines de sa tutelle méchante, qui allait la renvoyer de Lille, à Douai, chez les débiles...

– s... cinq v... vendhedis ou... ou n'aute jouh... je peux, je z'heuheuse, à mouhieh... a... ap'è ze ête p... pahtie... ou... ou mohte...

– Oh, mon dieu, qu'est-ce qui vous arrive ?

– z... ze vas hevoih m... ma tutelle s... six semaines a... ap'è na dèhnièh fois... et... et que ze n'a pas dansé, z... ze henvoyée...

– Renvoyée ?

Les larmes coulaient, de ses yeux, pardon. Mais elle a réussi à faire Oui, avec le menton, un peu, pardon.

– Renvoyée de... ici, de Lille ?

Oui...

– Attendez, euh... Moi je veux vous sauver, je...

Oh, si gentil, il était son héros, mais... quoi faire... ?

– Quand je disais que j'aimais pas danser, je voulais dire : se secouer, ou quoi, avec des mouvements du ventre ou quoi... mais... j'ai vu dans un film, « Carrie », il y a des autres danses, des « slows », ça s'appelle je crois...

– n... nevant t... tout ne monde... ?

– Pas forcément... Si vous voulez... Enfin, j'ai une cassette d'autrefois, de mon oncle... des musiques toutes douces, c'est pour des slows je pense. Si vous voulez, je vous emmènerai chez moi, demain samedi ou la semaine prochaine, et on pourra, rien que nous deux, mettre la musique douce... Et puis essayer cette dance, toute toute douce, comme un câlin...

Un câlin dans ses bras à lui ?? Elle serait morte de bonheur, c'est sûr...

Mais (comme il a dit, pour finir) le lendemain, le matin, il est venu la chercher, dans le quartier Saint-Jean ici, et il l'a emmenée en autobus (il la ramènerait après, il a promis – comme si elle serait pas morte...), et ils sont descendus au centre-ville, et un autre autobus, numéro 23, vers son quartier à lui. Et elle le regardait, amoureuxment, elle avait le cœur qui cogne... Et ils sont descendus encore, à côté d'immeubles. Et puis marché, et monté un escalier, il a ouvert une porte. Et il y avait zéro fiancée, incroyablement, tellement il était si beau et séduisant merveilleux.

Il a mis son manteau à elle sur le dos du fauteuil, là, et sa veste à lui sur la chaise.

– Voilà, Patricia, pour rentrer, il faudra prévoir pareil, environ une heure et demie, avec la correspondance.

Elle a fait Oui, même si elle savait mourir dans quelques minutes. Elle hésitait à dire : « vous pourrez me mettre dans le vide-ordures, je pas très grande, si vous avez un vide-ordures, ici, comme il y a au foyer social ».

– Voilà, c'est la cassette : « Tine balads », ça s'appelle. Je vous fais écouter un peu ? Et si ça vous plaît, le premier morceau, on essaiera, de faire le slow, danse gentille...

Elle a rougi, pardon, et elle a fait oui. Lui, il a ouvert la petite boîte et mis le chose dans une machine grise, et... une musique, doucement, est venue, belle, oh... « tou now now now'im » chantait la fille, et elle ça sonnait comme de son amour dans son cœur, pour son Gérard. Sans doute c'était une amoureuse de lui, qui chantait ça, une madame intelligente, et très très belle, pas seulement la voix...

– A votre sourire, j'ai le sentiment que vous aimez...

– ou-i, a... à n'infini, oh...

– On essaie, euh... ? Cette danse ?

? Il avait levé les mains, comme pour prendre les siennes dans les films de danse autrefois.

– m... mais z... ze ête n... naine, p... pahdon... p... pahdon...

Et il est descendu, à genoux, en étant juste un peu plus grand que elle, oh si proche, si beau, oh...

– Voilà, je crois que je dois vous prendre les coudes, et vous mettez vos mains, euh...

Sur sa poitrine à lui ? Elle était toute rouge, mais elle a obéi, bienheureuse...

– Ou autour de mon cou, c'était comme ça dans le film...

Et, avec un courage immense, elle a entouré son cou à lui avec ses bras... en se réfugiant dans son épaule, heureuse à mourir... Et contre sa poitrine molle et laide, à elle, il y avait sa poitrine solide et magnifique, à lui... Et oh, il l'a entourée de ses bras fort et serrée doucement... oh, oh... et il la berçait gentiment, avec la musique, une « danse » dans ses bras, oh, merveille infinie...

Mais la musique si belle s'est arrêtée, plus tard, et elle a eu très très peur que il la repousse en disant « voilà c'est fini ! »... Elle bougeait plu', et lui non plu', et puis une voix de jeune monsieur a chanté « dam dou dam, dam, dam dou dam » et des filles chantaient doucement « com' softli tou mi », oh si beau encore, de mots japonais ou quelque chose. Et son Gérard adoré l'a doucement bercée encore, elle était heureuse à mourir...

Et sept autres fois, sept autres chansons, comme ça, bonheur infini... Mais après ça s'est arrêté plus longtemps, et la machine à musique a fait clac, comme de fini. Et Gérard a dit doucement :

– Patricia, on danse la deuxième face, pareil ?

– oh ou-i, j... géhah... s... si m... mèvheilleux...

Et il y a eu encore neuf autre musiques, très très magnifiques, toutes toutes douces, entre ses bras forts, bienheureuse... Et puis, c'était fini, tout à fait, pardon.

– Voilà, Patricia, vous avez réussi... Vous pourrez dire, jurer à votre tutelle, que vous avez dansé une heure entière...

Et vous resterez à Lille, on se reverra...

Elle pleurait, de bonheur, oh...

– z... ze va zamais n'oublier ce moment b... bonheur, n... ne toute ma vie... l... le plus beau du monde...

– Si vous voulez, on peut recommencer, chaque semaine...

Et oh... elle avait la tête qui tourne, de penser à ce bonheur infini, recommencé, encore et encore...

– m... mèhçi, ou... ou-i, z... zéhah... m... mais n'y a m... miyons k... candidates, p... plu' ne place p... pouh moi, s... c'est sùh...

Il a souri.

– Je veux pas vous contredire, Patricia. Je vous respecte, mais... il se trouve que vous êtes ma seule amie, ma première et seule amie, mon amie pour toujours j'espère...

Elle a rougi très fort, sans comprendre comment c'était possible. Mais elle a dit oui, bien sûr :

– m... mes sentiments pouh vous... ne ête p... pouh toujouh... ou... ou-i... ze êteu sùh...

Il a souri encore.

– Le miracle de la danse... J'y aurais jamais cru...

Oui, elle aussi, ça lui paraissait incroyable. Comme un trop grand bonheur, impossible.

## QUASI ANTHROPOLOGIE

Pour sa 141<sup>e</sup> visite à sa toute petite pâtissière chérie, Gérard ne s'attendait à rien de spécial, qu'à leur douce routine habituelle : politesses et sourires, silencieux. Mais la dame devant lui, au comptoir, l'a choqué, jacassant des mots insultants :

– Et y'a pas qu'les sales Arabes, putain ! Toi, ptite naine débile, t'as l'air d'une sale Polak à la con !

– p... pahdon...

– Pas de pardon, non ! Moi je dis : qu'on vire tous ces bougnouls ! Qu'ont rien à foutre dans notre beau pays, lumière de la Civilisation !

Gérard n'en pouvait plu'... La dame était en train de payer, prête à s'en aller, mais il ne voulait pas la laisser triompher avec ces mots orduriers, immondes, écrabouillant la petite jeune fille.

– madame, je suis pas d'accord avec vous : votre logique conduit à l'apartheid, à la prétendue race supérieure, écrasant les autres, vous êtes très moche en ça, pas très belle du tout.

– Non mais connard, qu'est-ce que tu me casses les couilles avec ces conn'ries ?!

Elle semblait répéter les mots qu'aurait dit son mari macho ou quoi.

– Eh ! La civilisation c'est Nous, les barbares arabes et polaks c'est de la merde en barre !

– que la Pologne ait moins envahi le monde que nous, ça me fait penser à un pays de gens gentils... comme manemoiselle, ici présente, adorable...

– Mon cul, oui ! Cette naine crevure, c'est une ptite crotte de merde ! La civilisation, c'est moi ! Et les Patriotes super fiers de nous, pas toi, connard de merde ! Baiseur de fatma, puant, sale mec !

Et elle a pris son paquet et elle est partie, rageuse.

– au v... voih, m... maname...

– Allez vous faire foute ! Sales pourris impurs !

Hum, oui, il s'est approché du comptoir, à son tour, et la petite jeune fille – au lieu d'aller timidement chercher son flan traditionnel, à son habitude – est restée face à lui deux secondes, gentille :

– m... mèhçi, m... meu-s... sieu, s... si j... gentil m... me défende...

Il a souri, sans bien savoir quoi répondre. Et elle est allée chercher le flan. Puis l'emballer, lentement, appliquée mignonne. Que répondre ? euh... Que ce n'était pas de la gentillesse mais sa pensée profonde ? Ou citer Claude Lévi-Strauss, pour en faire un sujet moins personnel ?

– Vous savez, manemoiselle, un savant a dit : « le développement d'une civilisation, ça tient pluss du hasard que d'autre chose »...

Elle a souri, silencieuse gentille, gardant les yeux sur son ouvrage de papier plié.

– m... meu-s... sieu, z... ze vous hemèhcie... z... ze voudhais v... vous n'écouter des heuh entièh...

Il attendait un « Mais... », genre « Mais j'ai pas le temps », ou « Mais ici c'est un magasin, pas un lieu de parlote ou philosophie ». Pourtant rien ne venait, tempérer ce mot immensément gentil, disant qu'elle aimerait l'écouter davantage... Euh, était-ce là une opportunité phénoménale, une chance inouïe ? Il risquait de tout casser, pardon, mais il a tenté :

– Si vous voulez, je pourrais vous en parler quinze minutes ou quoi, au bar à côté, après votre travail, tout à l'heure...

Elle a rougi très fort et Gérard s'est dit qu'il venait de commettre l'erreur de sa vie, puisqu'elle allait le casser d'un sec « bas les pattes, sale dragueur ! » ou quoi... (Pourtant il n'était pas tel, sa petite pâtissière était pour lui la seule et unique merveille au monde, depuis trois et demi qu'il la connaissait, mais elle ne pouvait pas savoir qu'il était vieux garçon idiot, pardon).

– z... ze s... sehais s... si z'heuheuse... ...

Gérard ne respirait plu'. Attendant un complément assassin comme « mais mon petit ami karatéka va te casser en petits morceaux, ah-ah-ah ! ».

– z... ze assepte, ou... ou-i...

??? Elle acceptait ??? Miracle...

Et ils se sont revus moins d'une demi-heure plus tard, après la fermeture. Au café à côté, devant deux « jus de noisette, sans alcool », suggérés par la dame tenant le bar. A une table, tous les deux, c'était merveilleux...

Assise, elle dépassait à peine au-dessus de la table, mais il la voyait du dessus, pardon.

– Oui, je le disais à la dame : ce qu'on appelle Civilisation, c'est de la propagande, c'est pas beau et grand, non...

Elle a souri, comme heureuse. Sans qu'il sache bien pourquoi.

– Euh, je crois que les Polonais sont restés gentiment en Pologne, sans envahir les voisins. En étant écrasés les pauvres, par les Russes et les Allemands. En trouvant refuge, ou emploi, courageux, dans des endroits comme la France.

Elle écoutait comme attentivement, l'air presque passionnée par ce qu'il disait, même si ça paraissait des évidences sans mérite, pardon.

– Personne vous a jamais présenté les choses comme ça ?

Elle a baissé les yeux, rougi. Cherchant les mots. Silence.

– z... ze p... pas n... n'intennigente... p... pahdon...

? Donc les gens baratinaient n'importe quoi, sur leurs gosses ou leurs voitures, ne s'intéressant pas à ses pensées à elle ?

– Si, moi je voudrais vous demander ce que vous en pensez...

Cramoisie, la pauvre...

– La dame disait que les gens du Sud et de l'Est, c'est des Barbares, mais... Barbares, ça veut dire grossier violent... qui c'est la barbare à votre avis, vous ou elle ?

Timide perdue...

– è... elle... ?

– Je crois, oui.

Heureuse, touchée. Comme n'ayant pas du tout l'habitude qu'on lui donne raison.

– Cette dame, elle est partie en pensant avoir gagné, prouvé sa supériorité, mais... les méchants triomphent, les gentils s'effacent. Je préfère les gentils comme nous deux...

Elle a rougi, pardon. Euh, peut-être convenait-il plutôt de parler de généralités :

– J'ai lu que les Chinois, au Moyen-Age, ils ont fait des grands voyages d'exploration, sur tout l'Océan Indien, avec des flottes de bateaux bien plus grandes que Christophe Colomb – le découvreur de l'Amérique, pour les Européens. Mais les Chinois, ils regardaient, ils échangeaient, respectueusement. Ça c'est une civilisation belle, estimable. Mais les Espagnols, les Anglais, les Français, ils voulaient la conquête, la domination, écraser, rendre esclaves les gens partout où ils allaient, prendre... Pour leur roi d'abord, pour leur groupe après...

Elle a fait une petite moue, de désapprobation gentille. Signifiant qu'elle comprenait le problème.

– Ils appellent ça Grandeur, moi j'appelle ça Mocheté, cet héritage français.

Elle a souri, et... il l'a laissée préparer ses mots, elle semblait vouloir dire quelque chose.

– m... mais v... vous t... tennement zentil, et f... fhançais...

– Merci...

Touché. Emu.

– Enfin, les « patriotes » me classent sans doute en « mauvais français », indigne de cette nationalité. J'ai toujours refusé de chanter l'hymne national.

Elle a relevé un sourcil, comme une invitation à expliquer un peu plus.

– Oui, le chant qui est dit « symbole de la France », il dit que les Français, les civils Français, ils doivent devenir soldats tous, pour tuer les étrangers et leurs bébés, parce que leur sang d'étrangers il est mauvais, « impur ». Moi je suis pas d'accord : je vous préfère vous un milliard de fois à cette dame méchante, hyper-française...

Elle a rougi encore, fort, mordant sa lèvre. Euh, changer de sujet, pardon :

– A mon avis, si ici incarne la Civilisation, c'est pas que les autres sont barbares, pas nous, c'est que la barbarie victorieuse se déclare être la civilisation, alors que c'est le contraire... elle est bestiale, pas estimable.

Elle a hoché le menton, gentille.

– Enfin, les horreurs d'autrefois sont finies, mais... ça continue : cinquante millions de britanniques ont le droit de véto aux Nations Unies, et pas le milliard d'Indiens qu'ils classaient inférieurs. Pareil pour les Français avec les Indochinois, plus nombreux qu'eux (que nous). Mais personne ne le dit, personne ne semble penser, ici.

– s... sauf v... vous...

Ça ne semblait pas une pique ironique se moquant de sa fausse grandeur lucide, non, juste un mot de pure gentillesse...

– Merci, manemoiselle...

Mais ils avaient quasiment fini leurs verres, euh...

– Enfin, je vais vous laisser aller dîner, pardon de vous avoir retardé, manemoiselle...

– s... si z... z'heuheuse...

? Risquer, euh... ?

– Si vous voulez, on pourrait se revoir comme ça dix minutes, après votre travail, d'autres vendredis soirs...

Il mourrait de peur qu'elle fronce les sourcils et l'abatte de mots assassins, ruinant tout, mais elle a rougi, souri.

– ze ête... s... si z'heuheuse... si ça v... vous p... pas déhange... m... mèche, n... n'infini...

Et euh, il s'est senti rougir aussi.

– C'est moi qui vous remercie, manemoiselle. A l'infini.

## REPLACEMENT ANODIN ?

Patricia renifflait, faiblement, et cette profonde tristesse fendait le cœur de Gérard, là auprès d'elle, adossé au mur du cinéma. La séance Connaissance du Monde ne serait pas avant quarante minutes, ils étaient très en avance comme d'habitude, tous les deux (l'ex-toute-petite-pâtissière et l'ex-client-gentil, oui). Mais au lieu de sourire heureux, silencieusement comme autrefois, c'était bien différent maintenant qu'elle avait cette immense tristesse – déjà amorcée dimanche passé. Elle avait décliné son offre d'aide (si besoin), la dernière fois, mais il hésitait à redemander, réessayer, pardon.

– Patricia...

– p... pahdon, p... pahdon...

Il n'y avait aucun mal à pardonner, mais elle disait peut-être ça par politesse, oui.

– Patricia, vous avez l'air triste...

Elle n'a pas répondu et ce n'était d'ailleurs pas tout à fait une question, pardon.

– Si je peux aider à quelque chose, dites-moi...

Elle a fermé les yeux, comme douloureusement. Mais le silence seulement. Longtemps.

– En quelques mots, est-ce que... vous pourriez me dire, quel genre de chagrin vous touche ? pardon... C'est sans doute très personnel, je veux pas vous déranger, bien sûr. Mais si je peux aider, peut-être... Dites-moi...

Elle a avalé sa salive, et reniflé encore, très malheureuse, oui. Mais elle semblait chercher les mots, et c'était bon signe.

– k... que m... mon hêve...

Son rêve ? Rêve brisé ou rêve d'amélioration ?

– s... ça sehait v... k... quand z... ze va p... plu' êteu l... là...

Quand elle ne serait plu' là comment ? Plu' de ce monde dans soixante ans ? Comme elle venait de perdre quelqu'un de proche ? Ou bien peut-être, bientôt, elle ne viendrait plu' au cinéma (même s'il lui payait la place, toujours) ?

– v... vous n... ne dih s... c'est pas ghave, n... ne hemplacer m... moi u... une aute...

??? Quand elle ne serait plu' là (au cinéma le dimanche matin ?), elle espérait qu'il se dise que ce n'était pas grave, et qu'il la remplace par une autre ? jeune fille ?

– é... et v... vous k... content, b... bien... p... possibe... ?

Euh. Est-ce qu'il serait content de la remplacer elle, par « une autre » ??? Que répondre ? Elle disait que c'était son rêve, voulait-elle dire que « une réponse Oui-OK » la consolerait ? Ou que c'était un cauchemar auquel elle croyait hélas très fort, avec souffrance ?

– Patricia, euh... je comprends pas bien...

– p... pahdon, z... ze p... pas bien p... pahler...

– C'est pas ce que je veux dire, euh... Patricia, vous n'allez plu' revenir au cinéma ?

Elle a fait oui, faiblement, du menton. Euh, mais...

– Est-ce que vous voulez dire « Oui, vous n'allez plu' revenir » ou bien « Si, vous allez revenir » ?

– ou... ou-i, p... pahdon...

– Oui, vous n'allez plu' revenir ?

– ou... ou-i, p... pahdon...

Oh... Il prenait comme une tonne de cafard sur les épaules, là.

– Et je... je pourrai vous revoir à la pâtisserie, comme autrefois ?

Elle a fermé les yeux, toute au bord des larmes, pardon. Faisant non, faiblement, de la tête... Catastrophe...

– Patricia, euh... Et vous... vous souhaitez que... le dimanche matin, je vous remplace par une autre ?

Incroyablement, elle a fait oui, les yeux fermés, douloureuse...

– Mais Patricia, c'est... pas possible, pour moi... Je vous aime...

Elle a sursauté, ouvrant les yeux perdue, cherchant les siens, comme pour voir s'il était hilare, se moquant d'elle. Mais pas du tout, c'était profond, sincère, tendre, même s'il aurait peut-être dû le dire en clair depuis des années – même s'ils étaient deux silencieux, timides...

– m... moi... ?

– Oui, pardon. Je veux pas vous déranger, pas vous embêter, mais... j'ai besoin de vous revoir, tellement besoin... vous et aucune autre...

Elle a dodeliné, comme au bord de l'évanouissement, oh...

– n... non, s... c'est ne k... cont'aih... s... c'est m... moi et... et nous toutes, n'on est f... folles-z'amouheuses ne vous, j... géhah...

???

– Euh, en fait : soit vous toute seule, soit aucune... en fait...

Etait-ce l'annonce miraculeuse d'un amour réciproque ?? Mais pourquoi pleurait-elle ? Il aurait dû parler plus tôt ? pardon...

– m... mais v... vous l... le pluss zentil quéqu'un du monde...

– Merci. Mais... les femmes et filles aiment pas les gentils d'habitude, elles préfèrent les virils dominateurs... Et puis... je suis gentil seulement avec vous, que j'aime. J'aime pas bien les autres gens, vous savez, Patricia...

Eberluée, comme si son univers était secoué, ébranlé, presque cassé, pardon...

– n... n'alah...

Alors ? Oui, alors quoi ?

– ne f... fahoih z... ze vous guéhih...

Mh ? « Ne falloir je vous guérir » ? « C'est à moi de vous guérir ? ». Euh, enfin, non, ce n'était pas un amour malade, une erreur à réparer, mais était-ce leur histoire à eux qui la rendait soudain triste depuis deux semaines ? Ou autre chose ?

Une dame arrivait, avec son fils, et euh... Oui, autant d'habitude ça ne les dérangeait pas (eux deux, silencieux) que d'autres personnes arrivent, autant là, euh...

– Patricia, peut-être qu'on devrait aller à l'écart, nous parler, deux heures entières peut-être, non ? Vous tenez absolument à voir ce film ?

Elle a cligné des yeux, comme au bord des larmes, oh...

– z... ze p... pas bien pahler, p... pahdon...

– Pas de problème. Vous acceptez qu'on essaie ? Je crois qu'on a des milliards de choses à se dire...

Et ils ont fait comme ça. Patricia a réussi à expliquer la situation nouvelle : sa tutelle (puisqu'elle était classée handicapée mentale) la renvoyait à Douai, chez les débiles, et donc elle espérait s'éteindre en paix, sans déranger son Gérard son amour secret... Entendant ça, Gérard a soupiré, perdu secoué, et il a expliqué qu'elle était son amour secret aussi, depuis trois ans et demi, depuis qu'il l'avait rencontrée (et plus encore chaque jour, en la trouvant tellement adorable, en vrai). La solution lui paraissait évidente : il l'a demandée en mariage... Mais elle a dit non, en larmes, expliquant qu'elle était malformée, incapable de rendre un homme heureux (avait dit la docteure, chez les débiles), en plus d'être ratée intégrale, pour tout le reste, pardon pardon. Gérard lui a expliqué que non, qu'ils pourraient faire un « mariage blanc », de pure tendresse (sans le dire aux officiels, qui exigent un projet de donner des enfants à la république ou quoi). Il rêvait de l'embrasser dans les cheveux, de la serrer dans ses bras toute habillée, très simplement.

Et, émue à mourir, elle a dit Oui. Abandonnant son idéal d'être remplacée par une autre, comme camarade anodine silencieuse...

## ÉCRIRE, « S'Y VOUS PLAÎT »

Gérard était un peu désespéré, par la tristesse de sa naine petite pâtissière chérie. La semaine passée déjà, elle avait été toute larmoyante, reniflante, et apparemment pas à cause d'un client méchant juste avant, car sa douleur semblait continuer cette semaine, ce vendredi. Elle emballait le petit paquet, là, toute souffreteuse et lui, ça lui déchirait le cœur. En même temps, ça lui rappelait, durement, qu'elle n'était pas que « une personne qui vend » mais une personne à part entière, avec ses joies ses amours et ses peines, et lui il n'était très vraisemblablement rien du tout dans cet univers (même s'il rêvait qu'elle serait amoureuse de lui, en secret). Non, pardon.

Reniflement encore.

– Manemoiselle... vous semblez souffrante, est-ce qu'on peut vous aider ? pour quelque chose...

Elle a fermé les yeux, comme sous une douleur redoublée, pardon... Et le silence a répondu, long silence. Enfin, ç'aurait pu être une façon d'ignorer la question, non autorisée, si elle avait continué le pliage, mais elle s'était interrompue, semblant pensive, ou cherchant les mots. Pour le remettre à sa place ? De simple client, de rien du tout ? (même si ça faisait trois ans et demi qu'ils se « connaissaient »)...

– m... mèche... s... s...

Elle répondait ? Gentiment ?

– si v... vous pouhez m... me donner v... voteu n... nom z... z'adhese...

? Lui communiquer ses nom et adresse à lui, afin qu'elle les transmette à la police pour « harcèlement sexuel » ? Ou pour donner à son amant actuel, qui viendrait lui casser la figure ?

– que ze p... pouha v... vous n'ék'ih... s... s'y v... vous plaît...

Mh ? « Ze pouha vous n'ék'ih » signifiait clairement « je pourrai vous écrire » (il la connaissait, savait déchiffrer ses mots malaisés), mais voulait-elle dire que c'était indécent de parler ici de choses personnelles ? Qu'elle désapprouvait et lui commanderait par lettre de ne plu' jamais revenir ? Catastrophe...

– k... que ma tutelle m... me henvoie a... à douai, l... Lille fini...

Oh, elle n'allait plu' habiter ici à Lille, plu' jamais ? Il la revoyait pour la toute dernière fois ?? Catastrophe... (annonçant son prochain décès à lui, de chagrin)...

– Oh... pauvre manemoiselle...

– k... que s... si ze pouha v... vous n'ék'ih... n'espéher v... vous héponde un jouh...

Bien sûr qu'il répondrait aussitôt, qu'ils pourraient se répondre.

– Oui, bien sûr...

– k... que sinon, s... si v... vous p... plu' ézister, z... ze n'a m... mohte ne chaguin...

? Si « vous n'existez plu', je serais morte de chagrin » ?

– Euh, « vous les clients » ou « vous monsieur » ?

Elle a reniflé, toujours les yeux fermés, immobile.

– v... vous m... meu-s... sieu, l... le seul j... gentil quéqu'un du monde...

Oh... elle le considérait lui comme la seule personne gentille (envers elle) au monde ???

– Merci, manemoiselle... Euh, moi aussi je vous remercie, de votre gentillesse infinie, envers moi...

Elle a rougi. Silence.

– l... le p'omlème, s... c'est z... ze sais pas lih, p... pas ék'ih... en vhai...

Le problème c'est qu'elle ne savait pas lire et écrire, en vrai ?

– Je pourrai apprendre le Polonais, si jamais, euh...

Elle a fait non.

– z... ze s... sale polak, pahdon...

Non, elle se faisait insulter comme sale polak mais lui n'était pas d'accord qu'être étranger est coupable... Il avait pris sa défense deux fois à ce sujet, elle le savait...

– m... mais ze en... encoh m... moins pahler p... pohonais k... que fhançais...

– Mais vous prenez par écrit les commandes... en quelle langue ?...

– m... mon z'ék'ih à moi... n'ihisibe, p... pahdon...

– Vous pourrez m'apprendre, votre écriture ?

Elle a comme frissonné, toute.

– z... ze sehais s... si z'heuheuse...

Et ils se sont revus, le lendemain matin samedi, au café-bar à côté. Avec un papier et un crayon, qu'il avait apportés. Il a d'abord découvert sa petite chérie sans blouse blanche – toute en gris effacé gentil, et sage, sans minijupe ni décolleté. Il a ensuite découvert « l'écriture de Patricia », avec l'aubaine d'apprendre son prénom au passage, petite chérie...

à ê î ô û pour an eu in au ou... et ö c wa ks ny yï pour on ch oi x gn ien... sans q ni h, et c'était tout, le reste comme ça se prononce, (et « les caillou et les chevaux » – lé kayû é lé ceval) génial... Mais elle paraissait immensément étonnée, presque subjuguée par sa réaction à lui.

– v... vous pas n'en colèh n... ne moi... ?

– Non, je suis pas du tout en colère de vous, c'est juste génial, cette écriture, merci. Un milliard de fois mieux que l'usine à gaz des académiciens, des écoles...

Et à la lueur de ses jolis yeux, il croyait deviner (par pure imagination-délire sans doute) un sentiment en elle comme « fabuleux que quelqu'un au monde réagisse comme ça, pour la toute première fois, et en plus c'est l'homme que j'aime, merveilleux... ».

– Mais, Patricia, bien sûr qu'on pourra s'écrire, ainsi, s'échanger des lettres, encore et encore...

Elle semblait presque « folle de joie » (version timide, introvertie)...

– Mais je pourrai aussi venir vous voir. Et Douai est pas très loin, de Lille, donc chaque semaine peut-être...

Il espérait la faire sourire, l'émouvoir, mais ça a au contraire entraîné comme une grande tristesse en elle, pardon...

– n... non, l... les visites n... nes hommes, n... n'intéhdit, s... sauf l... la famille... k... que ze vas... hetouhner... ne chez l... les némiles, p... pahdon... pahdon...

Elle « retournait chez les débiles » ? Un centre pour handicapés mentaux (comme elle se faisait souvent traiter de telle, par des clients méchants)...

– Euh, vous êtes pardonnée, moi je vous adore comme vous êtes, Patricia... Et c'est très injuste, que vous soyez punie pour avoir inventé, génialement, bien mieux que l'orthographe classique idiote, des enseignants...

Elle a rougi très fort, retenant un immense sourire...

– Et je pourrais faire partie de votre famille : on pourrait se pacser, si on a tant d'affection l'un envers l'autre... et peut-être que vous seriez plu' renvoyée à Douai, alors... Vous viendriez habiter chez moi, tendrement invitée... on serait deux.

Elle dodelinait, la pauvre, comme ayant la tête qui tourne... Il a dû expliquer ce qu'était le Pacs (comme un mariage, de tendresse réciproque, mais pas pour faire des bébés, aucune obligation sexuelle), et puis la rassurer sur son infirmité physique à elle (on lui avait dit « chez les débiles » qu'elle était une ratée intégrale, une angelle incapable de rendre un homme heureux).

Et ils ont fait comme ça, ils ont trouvé le bonheur, infini, ensemble.



GÉRARD SEMI-COMATEUX

Il avait mal de tête, très mal, et mal partout, oui, très très mal, ouille. Il a vaguement ouvert un œil ou quoi, et... ce n'était pas du tout sa chambre (habituelle) mais une pièce toute blanche. Des tuyaux rouges lui rentraient dans les bras, avec des aiguilles plantées, douloureuses... Apparemment, il avait « sauté », et raté son coup, oui. Soupir.

Il ne se souvenait plu' du tout. Ni quel jour on était, quelle année, comment il s'appelait.

Ce qu'il savait par contre, c'est que sa petite pâtissière chérie avait disparu, à jamais. Sa remplaçante avait dit, les yeux froncés, hostile :

– Non ! Elle est plu' là ! È rviendra plu' jamais, cette ptite conne, sale naine ! Mais moi ch'uis très très bien, mille fois mieux ! J'te sers quoi connard ?!

Et, au téléphone, le pâtissier-patron (à son domicile) avait hurlé :

– Me fais pas chier ! J'veux plu' en entendre parler, d'cette p'tite crevure de merde !

Refusant de dire où elle travaillait maintenant, ou comment elle s'appelait... Alors le monde s'était écroulé, puisque sans elle, à plu' jamais... Et puisque la pharmacie refusait de vendre des barbituriques (pour s'endormir pour toujours), puisque les toubibs faisaient obstacle aussi (disant oui-oui mais prescrivant d'autres trucs à la place)... il avait sauté, de l'immeuble sans doute, son cinquième étage. Puisque ça n'avait pas marché, il réessaierait sous un train, s'il remarquait un jour, pour aller à la gare. Ou au bord d'une voie, ou d'un pont au-dessus des voies ferrées. Ce que ce monde est moche, cruel, refusant l'extinction paisible, euthanasie, et renvoyant sa petite chérie... (si elle n'était pas partie se marier à un champion musclé milliardaire – puisqu'elle était la plus jolie gentille de l'Univers)...

– Salut ! C'est la visite catholique hebdomadaire qu'arrive ! Tu sais j't'ai dit ! Tu t'en fous, tu « dors », 'toute façon, ah-ah-ah ! Allez-y mesd'moiselles ! Y vous entend pas mais on s'en fout, hein ?!

– La voix du Seigneur se fait entendre de toutes les âmes !

Et le silence, bruit léger d'une porte refermée.

– Maudit pécheur ! De quel droit as-tu osé vouloir reprendre la vie donnée par le Tout-Puissant ?!

– n... non, m... maname...

??? Ça ressemblait à la voix de sa petite pâtissière bien-aimée, bègue timide, oui...

– Ta gueule ! Tu es là pour apprendre le job ! Not' job d'religieuse, merde ! Au service du Seigneur !

– s... c'est l... le j... gentil m... meu-s... sieu...

???

– Me fais pas chier ! Sinon on te renvoie chez les débiles ! Sois bien contente qu'on t'en ait sortie ! Récite-moi deux « arrière Lucifer », contre ce démon suicidaire immonde !

– n... non, n... n'il est l... le pluss j... gentil k... quéqu'un du monde...

Oh...

– Ben non, pauv' conne ! Et toi débile mentale tu vas m'apprendre à juger, c'est ça ?! Non, ferme ta gueule, et écoute, le métier ! « Retro, Satanas ! Et Gloire au Plus Haut des Cieux ! »

Oh, pendant que la dame méchante récitait, deux petites mains douces et tièdes sont venues entourer ses doigts à lui, délicieusement...

– Stop ! Merde ! Le touche pas ! C'est impur, berk, caca ! Tu le comprends, ça ?!! Le mot « caca », yaaakr ! Il est totalement interdit de reprendre, oser reprendre, la vie insufflée par le Seigneur, au Plus Haut des Cieux !

– j... je l'aime...

– Ben ouais, heureusement que tu L'aimes, Dieu !

– n... non, l... le gentil m... meu-s... sieu...

Oh...

– Quoi ?! Ne blasphème pas ! Petite peste, vipère !

– j... je voudrais hêster n... n'avec lui, u... une heuh... p'otéger s... son sommeil... k... comme il me p'otégeait de les gens m... méchants...

– Non, seul Dieu protège ! Ferme ta gueule ! Récite les prières ! On a encore sept malades à voir !

– m... mais l... l'amouh...

– L'amour ? Mon cul, oui, seul l'Amour du Seigneur compte ! Stop ! Lâche-le ! Merde !

Et les petits doigts qui lui faisaient chaud au cœur se sont envolés...

– Et viens ! Me fais pas chier !

– j... juste hêster p... petit peu...

– Non !

– a... aïe...

– Eh ! C'est pas moi qui te tire par les cheveux, c'est la main du Seigneur qui t'appelle à ton devoir, de prière ! Me fais pas chier !

Et le silence.

« TARTE AU FLAN »

Effectivement, Gérard ne demandait plus « un flan 6-parts, s'il vous plaît », depuis sa troisième venue ici (sur 141 à ce jour) : sa petite pâtissière adorée allait lui chercher gentiment, en le reconnaissant, c'était devenu implicite. Enfin, bien sûr, cette « convention non verbale » était une anecdote très minuscule, mais il rêvait que ce soit un signe d'amitié, de sa part à elle, voire de tendresse muette (tout comme il l'aimait en secret, dans son cœur à lui, sa naine petite pâtissière chérie...).

– Euh, vous pouvez répéter la question ?

Elle a souri, timide, et répété doucement :

– m... meu-s... sieu... k... k... qu'est-ceu v... vous pensez n... ne mot t... « tahte au flan »... ?

– « Tarte au flan » ?

Oui, elle approuvait du menton, comme heureuse d'avoir réussi à le dire, à se faire comprendre. Elle voulait peut-être dire que ça s'appelait « tarte au flan » et pas « flan », mais pourquoi lui dire ça trois ans et demi après qu'il ait dit le mot erroné ? Et comment pourrait-elle s'en souvenir, au milieu de mille clients ?

– Euh, vous pouvez m'expliquer ?

Elle a rougi, mais hoché le menton, gentille.

– s... c'est l... le p... pâtissier, p... pat'on... n... n'il dih n... ne faut pas dih f... flan m... mais t... tahte au f... flan...

Il allait dire « OK, aucun problème », mais il la laissait finir.

– et... et moi z... ze p... pas d'accoh... à cause v... vous ne dih... un « un f... flan », n'y a t... t'ois ans n... nemi... a... avant vos s... cent quahante un heviende...

??? Elle avait compté (comme lui) ses 141 « revindre », venues... ??? Et elle lui donnait raison à lui, quelconque quidam incompetent, contre l'expert attitré ??? Gérard en était ému aux larmes...

Mais la porte s'est ouverte, une dame entrait, avec son chien-chien glapissant d'excitation. Gérard comprenait qu'ils ne pourraient pas s'expliquer (gentiment), lui et sa petite pâtissière. Pas cette fois, non.

## SAVOIR S'IL A EU DES ENFANTS, LUI ?

Patricia avait semblé inquiète ou douloureuse, dimanche dernier, et Gérard craignait que cet état se soit confirmé ou amplifié, était-elle malade ou quelque chose ? Pour leur 19<sup>e</sup> revoyure au cinéma « connaissance du monde », 141<sup>e</sup> rencontre au total (avec les années « pâtisserie »), des moments difficiles s'annonçaient-ils ?

Il est descendu du bus, normalement, vers 8h15, et si elle était en avance elle aussi, comme d'habitude, peut-être essaierait-il de lui parler. Enfin, il ignorait si elle préférerait une compagnie silencieuse, soutien muet (comme la semaine passée), ou bien quelqu'un à qui parler (même elle, toujours effacée, parlant si peu...), mais il proposerait, d'échanger, pardon.

En tournant au coin de la rue : confirmation, elle était encore plus en avance que lui, comme souvent. Et, même de loin, elle semblait souffrante, toute voutée, tremblante, petite naine chérie, oh... Oui, quelque chose de grave lui arrivait, visiblement. (Et ça pouvait être n'importe quoi : l'annonce qu'elle avait un cancer, ou la mort de son père, ou une rupture avec son amant éventuel, etc...).

Il arrivait à elle :

– 'Jour, 'Tricia...

– j... jough, j... géhah, m... mèhçi p... pahdon...

Ce « merci pardon » pour dire bonjour n'était pas totalement nouveau de sa part, mais il ne l'avait pas entendu depuis plus d'un an, quand à la pâtisserie elle le remerciait de revenir et s'excusait de sa lenteur, imaginée coupable, pauvre chérie...

Elle avait des larmes dans les yeux et le visage tout défait, oh...

– Vous avez de gros problèmes, Patricia ? Ça se confirme ?

Elle pouvait dire Oui, sans rien répondre de plus, si elle préférerait le silence. Il verrait bien. Là, elle cherchait les mots (pour ne pas trop bégayer, il le savait).

– j... géhah... j... géhah...

– Oui.

– j... géhah...

Il attendait, simplement. Soit les mots énonçant la catastrophe qui la touchait, soit un « taisez-vous s'il vous plaît » ou mot de ce genre en moins dur, elle était gentille.

– z... ze va p... plu' a... habiter l... Lille, p... plu' zamais, p... plu' zamais v... vous hevoih...

Et elle a fondu en larmes, toute... Oh...

Mais que dire ? Normalement, un « ami » aurait dû lui dire « c'est pas grave, vous vous ferez de nouveaux amis, dans cette autre ville, où vous allez aller », ou quelque chose.

– m... même p... plu' zamais en-tende pahler ne vous... m... même pas sawoih... s... si vous n'êtes mahié, n... n'awoih des enfants... oh... oh...

???

– Patricia...

Il... il hésitait à lui prendre les épaules, pour la soutenir, mais ce geste pouvait tout gâcher, si elle était choquée, se sentait agressée, pardon...

– Patricia, pour moi il y a que deux possibilités au monde, vous savez... Ou bien je reste seul toute ma vie, ou bien je me marie avec vous...

Elle a tressailli, presque sursauté, comme si elle n'avait jamais, jamais, imaginé un scénario de ce genre, elle...

– m... moi... ? oh, n... non, non...

– Bien sûr, que vous diriez non, alors je serai tout seul, toute ma vie, c'est pas grave...

Elle a relevé le menton, et il a croisé ses yeux en pleurs, perdus.

– z... ze veux dih... z... ze t'è mal... v... vous méhitez l... la pluss mieux du monde, z... zéhah... et m... moi ze ête l... la pluss mal... du monde... entier...

?

– Ça dépend des goûts, moi c'est vous que je préfère au monde, Patricia. Et je suis heureux d'être un camarade de cinéma, pour vous. Comme j'étais heureux d'être un client fidèle, de votre pâtisserie. Maintenant je serais aussi heureux de vous épouser. Et d'être papa si vous voulez des enfants...

Elle avait comme la tête qui tourne, subjuguée par les mots qu'il disait, comme déments, impossibles.

## PROVERBE PÂTISSIER

Gérard vivait au ralenti, en sursis. Il ne songeait plu' à se tuer, depuis qu'il avait rencontré cette jeune fille délicieuse, sosie de Lucja d'autrefois. Et il s'interdisait de commettre la même erreur : avouer sa tendresse, et se faire jeter, à jamais, interdit de la revoir... Alors, à sa toute petite pâtissière chérie, il ne faisait qu'acheter un gâteau, chaque vendredi soir (elle n'était au magasin que le vendredi), en attendant qu'elle disparaisse normalement, partant se marier à un prince d'Hollywood ou du pétrole... Enfin, il avait mauvaise conscience, un peu : la première année, il n'achetait qu'un petit flan, discret anodin, mais payant un euro quarante (8 minutes de son salaire) le bonheur infini de la revoir, de retrouver son adorable sourire timide... ce n'était pas juste. Alors, et depuis deux ans et demi maintenant, il achetait un flan « 6 parts », pour son week-end, en solitaire triste, mais rêvant d'elle, petite naine chérie...

Jusqu'à ce jour étrange, 23 Juin, où un mot l'a heurté. C'était à l'usine où il travaillait, loin de la pâtisserie adorée, un collègue dont c'était l'anniversaire avait apporté des croissants. Et, sur l'emballage, en grosses lettres violettes, il y avait écrit : « *Les proverbes des pâtissiers – Soit vous avez beaucoup d'amis, soit vous êtes un sacré gourmand !* ».

Et lui, sans ami, il a culpabilisé, là, imaginant que sa petite chérie devait le prendre pour un goinfre, dévorant le flan 6 parts entièrement le vendredi soir, en se léchant les doigts, berk... Elle ne faisait pas la grimace, certes, parce qu'elle était professionnelle parfaite, mais elle devait être dégoutée...

Cette histoire l'a tellement travaillé, remué à l'intérieur, qu'il n'a pas pu s'empêcher de... prendre la parole, pour en parler à l'élue de son cœur, pardon... (le vendredi qui a suivi) :

– Manemoiselle, euh... que j'achète un gros flan comme ça, vous devez me prendre pour un gros gourmand, moitié goinfre, non ?

Elle a rougi, perdue gentille. Mais peut-être plus étonnée qu'il prenne la parole que par le contenu de la question, parce qu'elle a demandé :

– m... mh... ? v... vous p... pouvez hépéter n... na question... ? p... pahdon...

– Euh, je disais, vous devez me croire un monstre, d'acheter comme ça 6 parts pour moi tout seul, non ?

Elle a cligné des yeux, ne semblant pas comprendre.

– n... non, z... ze bense s... s'est p... pouh v... voteu f... fiancée, v... vos enfants, v... vos amis...

??? Hein ? Certes, euh, un type sans alliance peut avoir une concubine et des enfants, mais, euh...

– Non, pardon, je suis tout seul, solitaire, pardon...

Il s'attendait à un mot assassin, là, genre « Alors oui, vous êtes un foutu goinfre, ah-ah-ah ! ». Mais au contraire, elle a rougi timide gentille.

– m... moi aussi, z... ze ête t... toute seule, t... toujours t... toute seule, p... pahdon...

Infiniment gentille, comme compatissant à sa solitude, en oubliant apparemment le fait qu'il était suspect de compenser en dévorant des sucreries... Mais... ce qu'elle disait était incroyable, quand même (puisque Lucja, au téléphone il y a cinq ans, avant de raccrocher sèchement, avait hurlé « Me fais pas chier, j'ai des tas d'amants, rien à foutre d'un connard platonique, impuissant ou quoi ! Fais-toi enfermer chez les dingues, connard ! »). Donc sa sosie (et encore mille fois plus gentille) ne pouvait absolument pas être seule méprisée...

– Mais pourtant, manemoiselle... vous êtes la plus jolie jeune fille de l'Univers...

Elle a rougi, très fort, et secoué la tête.

– n... non, l... la p... pluss l... laide...

??? Il allait contredire, mais elle l'a prise de vitesse :

– s... c'est v... vous n... ne ête l... le pluss beau du m... monde, en pluss k... que n'ête l... le pluss gentil du monde, oh...

??? Et incroyablement, elle n'a nullement éclaté de rire en un « ben non, bien sûr, j'déconne ! ».

– Euh, non, pardon, moi je suis un rien du tout, que personne n'aime...

Elle a paru choquée.

– s... si, oh s... si...

??? Et, comme il n'était en rien une célébrité, comme elle ne pouvait pas connaître les collègues féminines de l'usine (à l'autre bout de la ville), ça semblait vouloir dire « Je vous aime » !!!

– Euh, je... comprends pas bien, mais, manemoiselle, je crois qu'on a des tas de choses à nous dire, ou quelque chose, est-ce que je peux vous inviter au restaurant ?

Et toute timide, merveilleuse, elle a hoché le menton...

(Merci au proverbe pâtissier...).

## CONSOLATION EXTRA-PROFESSIONNELLE

Patricia n'avait jamais imaginé que l'homme qu'elle aimait (le client fidèle de la pâtisserie qu'elle appelait « le gentil monsieur du flan à la vanille ») lui adresserait un jour la parole, comme « personnellement ». Parce qu'il ne parlait presque jamais, pas comme les monsieurs qui racontent le football ou la politique, les voitures (ou les dames qui racontent les enfants, le maquillage et les vêtements)... elle, sans enfant ni maquillage ni rien, elle était toute écrasée par ces gens qui parlent fort, au magasin et au foyer social partout, elle préférait le gentil monsieur... Même si, un jour, il allait disparaître hélas, en s'étant marié à une madame grande et intelligente qui fait très bien le flan à la vanille... (elle, Patricia, elle était naine et handicapée mentale, pardon, et pas le droit pour les débiles de toucher le feu, pardon).

Mais ce vendredi 4 juillet, jour numéro 141 du monde (revoir le gentil monsieur pour la 141<sup>e</sup> fois, 141<sup>e</sup> vendredi), il a parlé bien plus que « Soir manemoiselle » et « Merci beaucoup manemoiselle »... Il a dit :

– Manemoiselle, j'ai... des soucis à mon travail, à l'usine où je suis ouvrier. Tout le monde est en colère après moi, pardon... (J'ai inventé un truc interdit, démontré une erreur mathématique, ils comprennent pas, ils hurlent).

Elle, Patricia, elle a arrêté son pliage, étonnée perdue. Et elle avait presque des larmes qui venaient, tellement c'est injuste que les gens méchants ils font de la peine au gentil monsieur. Elle a dit :

– oh... oh... p... pahdon, p... pahdon...

Il a souri un peu.

– Merci. C'est pas votre faute à vous, du tout. Simplement, je... me disais : j'ai zéro ami, à mon travail maintenant tout le monde me fait la gueule, alors, plus que jamais, j'ai au monde que le sourire de ma petite pâtissière bien-aimée...

Oups, elle a rougi, pardon, rougi très très fort... (le gentil monsieur disait ça comme si... il l'aimait, elle, un petit peu, oh... bonheur infini... même si elle avait honte de pas être assez bien, en vrai, pour mériter comme ça...).

– m... moi z... z'aussi, m... meu-s... sieu, t... tout ne monde, n'y me déteste... s... sauf v... vous, s... si gentil, n... n'à n'infini...

En même temps qu'elle disait ça, elle avait peur. Parce qu'il allait être en colère, que être aimé par une naine débile, ça doit faire comme se sentir sali, pardon...

– Oh, mais alors... Peut-être qu'on devrait lier amitié, en dehors du magasin, nous revoir... amicalement...

Elle a rougi, à l'infini, heureuse perdue... En s'excusant, pardon... :

– z... ze pas n'intéressante, p... pas bien pahler... hien...

Sans dire ce qui lui faisait tellement honte à elle en plus (la docteure chez les débiles, elle avait crié « Ah-ah-ah ! T'es malformée ratée, complètement, incapable de rendre un homme heureux, espèce d'angelle débile ! »)...

– Sans parler parler parler, on pourrait se promener, tous les deux, simplement. Ensemble.

Elle avait la tête qui tourne, de bonheur infini...

Et ils ont fait comme ça. Ils se sont revus le lendemain samedi, matin, vers le parc au bout de la rue. Et ils ont marché simplement au milieu des allées, souriant comme heureux tous les deux, elle avait le cœur qui cogne à mille à l'heure...

Et puis il l'a emmenée à un bar café, mais pas de boire café obligatoire (elle aurait essayé, même si elle aimait pas du tout le café), juste une glace verte de pistache, très délicieuse magique... Et elle avait amené tout son argent, mais il a voulu que c'est lui qui paye, tout, comme un cadeau pour elle... Elle croyait mourir de bonheur...

Et puis, si gentil si merveilleux, il a dit qu'il allait reprendre le bus et elle l'a accompagné jusque l'abribus. Il a dit :

– Je m'appelle Gérard, si ça vous intéresse. Et c'est le plus beau jour de toute ma vie, merci à vous, tellement...

Normalement, elle aurait dû mourir de bonheur, fou... mais le monde continuait, ou un univers parallèle, comme disait une maîtresse autrefois.

– m... mèhçi, n... n'infini...

Elle avait la tête qui tourne, encore...

– et m... moi p... « pat'icia, » m... même si p... pas d... d'importance, p... pahdon...

– Oh si, je suis ravi de l'apprendre, Patricia, merci... Merci, vraiment...

Elle était rouge à mourir...

– et p... pouh moi s... c'est le plus beau jour t... toute ma vie, a... à n'infini...

– Merveilleux...

Oh si gentil et merveilleux. Sans aucune colère, même si elle parlait mal, et dire des choses qu'il faut pas, peut-être, pardon.

– z... z'espèh... s... c'est pas un hève... p... pahdon...

Elle regrettait de l'avoir dit, pardon. Que tout le monde lui criait après, toujours, quand qu'elle avouait qu'elle sait pas reconnaître c'est où, le pas-rêve (ou le réel, peut-être ils dire, les gens normaux, pardon).

– Oui, moi aussi, Patricia. J'ai un peu peur que ce soit un rêve... Que le monde soit aussi merveilleux, en vrai, ça paraît impossible...

??? ??? Au lieu de la disputer, lui donner des gifles, il lui donnait raison ??? Et en plus de ce bonheur infini, ça venait de l'homme qu'elle aimait, lui-même... Oh, c'était à mourir, mourir de bonheur...

Mais...

– m... mais ze n'a s... si peuh... d... demain, quand ze vas héveiller... k... comment savoih... si ça n'était en... en vhai... ?

Là, elle a cru qu'elle avait dépassé les bornes et qu'il allait vraiment se fâcher, normal, la frapper sur la tête, pardon. Mais... non, il a soupiré, et pas de colère mais autre chose.

– Vous avez raison, Patricia... Comment faire ? Tenez, ce que je propose, je vais vous laisser un petit mot, et si vous le retrouvez demain matin, ça voudra dire que c'est le même monde qu'ici...

Elle était émerveillée par cette invention incroyable, comme une « solution » à ses problèmes de « réel » (et « maladie mentale » elles dire, les madames méchantes).

Gérard a sorti son portefeuille, son carnet de chèques.

– Je le raye, pour pas qu'il vous soit volé, comme un chèque en blanc, mais il y a mon nom complet, mon adresse, si j'ai un accident ou quoi, que vous me perdez de vue, si je suis hospitalisé dans le futur, pardon...

Et, si gentil, il a écrit un petit mot en plus, de sa main (comme pour lui donner, comme si elle pourrait garder pour toujours ce mot de sa main à lui, oh, immense bonheur...)

– Voilà, je vous le donne.

Oh, bonheur fou... Et elle croyait lire quelque chose comme « ?e vohuss ahimeu ?atrichia ».

– m... mèhçi, n... n'infini... p... pahdon z... ze sais p... pas lih... ze p... pas n'intennigente nohmale, p... pahdon...

– J'ai écrit « Je vous aime, Patricia »...

Elle a rougi, à l'infini... et elle est presque tombée morte, par terre, mais l'air recommençait à rentrer un peu, dans sa poitrine, quand même... oh...

– Et vous, vous pouvez me laisser un petit mot aussi ? pour pas que je crois que c'était un rêve...

Pardon, pardon, elle avait peur avoir comme sali l'intelligence du gentil monsieur Gérard... comme s'il pensait comme elle au lieu de normal, pardon.

Mais sur un deuxième chèque à lui, elle a marqué le message de son cœur, infini : « je vû zèm jéar »...

Mais bien sûr il allait crier que illisible, qu'elle était qu'une sale débile, une merde puante, pardon...

– « Je vous aime, Gérard » ?

??? Il réussissait à lire son illisible à elle ??? Et il souriait comme heureux, au lieu de la battre, lui tirer les cheveux. Elle... elle a fait oui, de sa question, et elle a pleuré, de bonheur, pardon.



## LE GRAND LIVRE DE GÉRARD NECEY

[Brouillon en orthographe scolaire, avant conversion en orthographe de Patricia, ± phonétique et avec â-ê-î-ô-û-ö-c-ny-wa pour an-eu-in-au-ou-on-ch-gn-oi, sans lettre muette ni double ni h-q-x, sans aucune majuscule, avec les r écrits même si elle ne les prononce pas]

Plan :

- 1 – Introduction ..... (pages à marquer)
- 2 – L'enfance : rien
- 3 – L'adolescence : perdu
- 4 – Jeune adulte : comme mort
- 5 – Renaissance
- 6 – Suite ou fin ?

Livre :

- 1 – Introduction

Chère Patricia,

Ce livre est écrit pour vous, rien que pour vous toute seule au monde, à votre demande, presque explicite. C'est pour votre anniversaire, puisque j'ai souhaité vous offrir quelque chose cette quatrième année où nous nous revoyons. Vous avez souhaité un livre qui n'existe pas, expliquant ma vie, et vous pensiez ne pas pouvoir le lire de toute façon, comme tout livre « en vrai ». Mais, puisque j'ai pris note de vos inventions (magnifiques) pour écrire, je suis heureux de l'écrire à votre façon, pour vous.

Je vais essayer de répondre au détail que vous m'avez répondu, timidement, quant au contenu souhaité : dire ce qui m'intéresse, les gens qui « m'intéressent », mes amis, mes amours, mes passions, les choses importantes et tout ce qu'a été ma vie, un peu. Simplement, euh... le fait que je vais dire tout ça maintenant, plutôt qu'il y a quelques années en arrière (quand on a commencé à nous revoir amicalement au cinéma « connaissance du monde »), ça demande des explications et des excuses de ma part, je crois.

Vous et moi, nous sommes plutôt des silencieux, nous ne bavardons pas d'habitude pour raconter notre vie et tout ce qui nous passe par la tête. Les savants nous classeraient comme « introvertis », vivant à l'intérieur de notre tête, et pas en discours vers tout le monde. Ça explique qu'on se soit si peu raconté, nous deux, tout ce temps, même si on s'entendait très bien, je crois. Mais il est célèbre aussi que « ne pas dire les choses, des choses importantes », c'est classé comme « mensonge par omission », comme mentir à moitié ou plus qu'à moitié, et alors je vous demande de me pardonner, si ça sera possible (quand vous verrez tout ce que j'ai caché, pardon, j'ai honte – même si ce silence s'explique en détail, et je vais expliquer...).

Je ne sais pas très bien où va me mener ce texte, même si je l'écris sur ordinateur pour pouvoir relire et corriger ce qui ne convient pas peut-être (et je le ferai relier, au propre, comme vrai livre presque). J'ai un peu peur que ce que je vais dire vous fâche très fort et que ça anéantisse notre amitié, mais – au cas où elle continue, pareil ou différemment – j'espère que dans six mois vous m'offrirez l'équivalent « le grand livre de Patricia Niewzewska », qui m'intéresse infiniment (et que je ferai relier moi-même). Et 29 Juin + 6 mois, 27 Décembre, ça serait parfait. Bien sûr pas besoin pour vous de le taper à la machine ou à l'ordinateur, avec votre petite écriture ce serait encore plus touchant.

Voilà, je vais raconter, sans dire « je, moi », mais Gérard, comme vu de l'extérieur, comme un roman, je vais essayer.

- 2 – L'enfance : rien

Gérard Necey est né il y a 29 ans et demi, paraît-il, lui ne se souvient pas des débuts. Son père était militaire dans le transport qui s'appelle logistique, sa mère était secrétaire médicale, il était le troisième de quatre enfants.

Ses frères et sœurs étaient des turbulents hyperactifs, mais lui n'aimait pas les bagarres, il préférait jouer seul, il n'aimait pas le sport qui écrase les faibles.

Il avait peur des repas, parce qu'il était forcé à manger ce qui lui faisait horreur : fromage, tomate/poivrons/olives, banane/jackfruit, choses « affinées » comme saucisson et jambon cru, raisins secs/pruneaux (plus tard il détesterait pareillement vin, bière, cidre, vodka, saké, nuocmam). Pour ses parents, il s'agissait de caprices à écraser autoritairement, violemment, mais pour lui c'était une souffrance terrible. Si on l'avait forcé à manger du fromage camembert avec un pistolet sur la tempe, il... serait mort en héros, victime de l'injustice cruelle, c'était sa façon de voir les choses.

Pour le métier de son père, la famille a déménagé très souvent, en perdant tous les camarades à chaque fois, Gérard n'avait donc pas d'amis vraiment. Il était plutôt solitaire, il aimait le dessin, de petits personnages ou d'animaux. Vers 8 ou 10 ans, il a aussi commencé à adorer construire des petites maquettes d'avions, activité calme et minutieuse, appliquée, qu'il aimait beaucoup (lui seul dans la famille). Les premières ont été finies sans peindre mais ensuite il les peignait, pas comme commandé par le mode d'emploi mais à sa façon à lui, inventée jolie ou bizarre. Avant de transformer encore plus, changeant les ailes ou moteurs de place, de manière incroyable amusante



(même si un ami militaire de son père a dit que ça insultait l'avion étendard de l'armée française). Et puis il collectionnait les timbres, surtout ceux venant de l'étranger, et ses préférés étaient ceux avec des lettres bizarres : russe, grec, japonais (un ami de son père était géologue en missions dans le monde entier).

A 11 ans et demi, un nouveau déménagement a conduit la famille de la région toulousaine, et à l'école Gérard s'est fait insulter (sans comprendre) comme « sale parigo ». Pour toujours il serait hostile à cet état d'esprit raciste/régionaliste/« tribal » (anti-asiatique ou anti-polonais pareillement, injustement).

A part ça, Gérard avait de très bonnes notes à l'école, sans faire exprès. Il trouvait les questions faciles, et ses parents étaient très contents de ce côté : avoir un enfant « premier de la classe ». Gérard ne méprisait pas ceux qui avaient des difficultés, il se trouve simplement que lui n'avait pas de problème à faire ce qui lui était demandé.

Il suivait son chemin, sans trop savoir de quoi le lendemain serait fait. Il ne pensait plus devenir « dessinateur de bandes dessinées quand il serait grand », mais il envisageait devenir technicien dessinateur de plans d'avions, ou ingénieur de ce côté, si ce n'est pas trop difficile.

### 3 – L'adolescence : perdu

A 13 ans, Gérard a eu comme ses camarades de classe, garçons, des poils qui poussent sous le nez ou quoi, un peu. Il ne pensait pas que ce soit important. Il se trompait, parce que toute sa personne était en train de commencer à se transformer en homme, et c'était une transition difficile, une catastrophe possible, et c'est ce qui est arrivé.

En classe de « quatrième », il avait choisi comme deuxième langue étrangère le russe, en pensant aux jolis timbres de là-bas en écriture étrange, et... sur leur petit groupe de 8 élèves « option-russe », deux filles allaient bouleverser sa vie. Enfin, la plus jolie (et de la classe entière) était peut-être la blondinette polonaise Lucja, mais lui ne faisait pas très attention à ça. (Précision : la petite Lucja était la sosie presque parfaite, de visage, de la toute petite Patricia future, mais Gérard ignorait que sa vie allait se jouer là). Une autre jolie russophone était la petite cambodgienne Hoa-Feng, Lucja et Hoa-Feng ne ressemblaient pas aux autres filles (les « françaises pures »), étant elles deux réservées effacées, au lieu de parler fort en fumant des cigarettes pour se la jouer « adultes ».

Au quotidien, la vie suivait son cours, Gérard continuait à multiplier les félicitations scolaires, et à la maison il construisait des petites maquettes, attendant le lendemain. Mais... en classe, il n'avait plus toujours la meilleure note : Hoa-Feng le dépassait parfois, et eux deux étaient pris comme dans un petit match gentil, à noter les résultats de l'autre chaque fois. D'un jour à l'autre, rien ne changeait vraiment, mais maintenant Gérard trouvait Hoa-Feng jolie, à la maison d'après souvenirs il a dessiné les cheveux de Hoa-Feng (bouclés naturels, chose rare pour une assimillée chinoise), il ressentait une grande affection envers elle. En un sens, c'est elle qu'il préférerait au monde, même si bien sûr sa meilleure camarade Lucja était encore plus jolie.

En classe de troisième un peu avant ou après ses 14 ans, Gérard a aperçu dans le livre de littérature un poème (que le prof n'avait pas choisi d'étudier) et qui l'a ému presque aux larmes : « la courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur » (par Paul Eluard, l'auteur du joli mot « la Terre est bleue comme une orange »). Oui, le cœur de Gérard était en train de naître, autour de Hoa-Feng. Des sentiments inconnus lui paraissaient maintenant évidents, et par exemple il serait mort sans hésiter une seconde, pour la sauver, la protéger, elle. Il a pensé que c'est ça, « être amoureux », il se trompait.

Enfin, il imaginait qu'ils se suivraient, dans la même classe, jusqu'à 17 ans et puis, partant vers les différentes universités, il tendrait la main, proposant de se revoir, lier amitié... (et peut-être se marieraient-ils ensemble, 10 ans plus tard ?). Mais, bien avant ça, un jour de février en classe de seconde (leurs 15 ans), il a entendu Hoa-Feng raconter, en cours de russe où personne n'écoutait le prof Vladimir Prisyolkov... raconter que tous les samedis soirs elle sortait en boîte, à la recherche d'un vrai beau mec... Là, Gérard a senti tous ses rêves s'écrouler : elle n'allait absolument pas choisir le gentil premier de la classe, mais un musclé séducteur danseur se remuant les fesses et le zizi... Enfin, si Gérard avait été « amoureux », il lui aurait souhaité d'être heureuse à sa façon à elle, mais là il était dégoûté d'elle, immensément déçu. Il broyait du noir, infiniment triste. Jour après jour, semaines... sans plus de raison de rien attendre du lendemain ou du monde ou quoi.

Et... Lucja, la camarade de Hoa-Feng, lui souriait, comme pour le soutenir gentiment dans ce moment difficile pour lui. Elle le regardait encore et encore, elle a changé de place pour être à côté de lui... Et alors, comme une évidence, il a cru que Lucja était amoureuse de lui, en secret depuis deux ans et demi, très triste qu'il préférerait Hoa-Feng, en fait pas du tout romantique mais femelle en chasse, infidèle envers ses admirateurs... Et que Lucja soit amoureuse de lui, et triste se sentant rejetée, ça l'a ému, très profondément. Jour après jour, il notait dans son journal, tome 2 en ayant mis le 1 à la poubelle, tous les signes qui « prouvaient » sa tendresse secrète à elle, confirmée de plus en plus. Et il réalisait qu'elle était mille fois plus belle que Hoa-Feng, qu'elle était la plus jolie de l'univers (son univers à lui de l'époque). Et la pauvre était insultée par les profs, la traitant de débile mentale, elle était raillée par leurs camarades, la traitant de naine, de muette, amorphe. Pauvre chérie... (Gérard était tombé amoureux, là, immensément, considérant que la camaraderie avec Hoa-Feng était un enfantillage ridicule). Mais la pauvre allait redoubler, l'école allait les séparer, cruellement, alors Gérard a proposé à Lucja de l'aider scolairement. Gratuitement bien sûr, amicalement, simplement. En Maths et Sciences surtout, comptant au maximum dans leur voie, elle n'atteignait la moyenne 10/20 qu'en langue anglaise.

Mais Lucja a refusé, presque sèchement. Amoureux, Gérard lui a donné entièrement raison à elle : il avait tort d'insister sur le domaine scolaire qui la faisait souffrir, qui la classait en nulle minable. Alors, le lendemain, il l'a

invitée au cinéma. Mais elle a dit non, encore, presque en colère, elle a dit « Laisse-moi ! ». Et là Gérard était désemparé, perdu, cassé. Il pleurait tous les soirs, il avait arrêté complètement de travailler, il n'était plu' rien. (Puisque, fou amoureux de Lucja, il ne pouvait pas la détester elle, mais il lui donnait raison quand elle semblait maintenant le détester lui...).

L'été suivant, elle ayant redoublé et lui n'ayant pas osé demander à redoubler aussi (au risque de lui imposer sa présence indésirable), il a décidé de sauter de la falaise, se tuer. Pour ne plus souffrir, si fort, insupportablement.

Des secouristes l'ont ramassé, un hélicoptère l'a transporté, des médecins l'ont recousu à vif et plâtré, avec des broches et trucs compliqués, il semblait encore vivant, sans faire exprès. Il avait quinze ans. (Ou bien, il est mort à quinze ans, et la suite a été une seconde vie, ou quelque chose comme ça).

#### 4 – Jeune adulte : comme mort

Gérard pensait recommencer à se tuer, mieux, c'était sa seule idée. Enfin, le quotidien le renvoyait en classe au lycée, mais il ne faisait plu' rien. Les drogues des méchants docteurs l'assommaient et il pleurait seulement, sans même élaborer un plan pour sauter de son immeuble ou du dernier étage au lycée.

Par la fenêtre entre deux salles de cour, il la voyait parfois marcher (dans la cour), Lucja, se faisant élégante et fière, avec ses 16 ans éclatants, bisouillant divers garçons, sur la bouche longuement et tout, oui il aurait voulu mourir...

Après deux ans de ce « rien, plu' personne », il y a eu le bac, facile, et il a eu les félicitations du jury sans faire exprès, sans avoir appris les cours. Il ne voulait pas continuer à étudier, ambitionner tel ou tel métier (pas même dessinateur d'avions en bureau d'études, son rêve d'adolescent), il voulait être mort ou être rien zéro, balayeur de crottes de chien... Sans mettre sa mort sur la conscience de celle qu'il aimait, ayant refusé de le revoir à sa sortie d'hôpital... le jugeant sans doute comme un salaud culpabilisateur. Il est parti très loin à l'autre bout du pays, à Lille, ouvrier sans qualification.

Et puis rien, il travaillait sans intérêt ni ambition (refusant la promotion, après avoir inventé un truc, énorme espoir pour l'usine), à la maison il restait cloîtré à pleurer sur son sort, sans sortir jamais, sans sport ni amis, ni voyages, ni télévision ni radio ni téléphone, rien. Ni amours, encore moins. Il pensait son cœur cassé, à jamais, éteint. Il écoutait des chansons tristes, gémissantes violons, il larmoyait.

#### 5 – Renaissance

Et puis... il y a trois ans et demi, à l'âge de 26 ans, il a été conduit par un mal de dents au dentiste, qui l'a envoyé chez un confrère pour envisager une opération ou quoi, à l'autre bout de la ville, et il y est allé en bus, les épaules tombantes et le souffle plein de soupirs. Tout serait tellement plus simple s'il avait le droit de se tuer, sans plu' souffrir de rien.

Mais, passant devant le numéro 79 de la rue Saint-Jean, un vieux réflexe d'autrefois l'a poussé à jeter un œil dans la vitrine, de pâtisserie, et... il l'a vue, elle, comme Lucja en personne ! Non, encore plus petite, nettement, encore plus mignonne, et encore plus jolie, il était abasourdi, le souffle coupé. (Il venait de rencontrer Patricia, peut-être lointaine cousine de Lucja, ou issue d'une même sous-tribu de Pologne...).

Un peu tremblant, il est entré, comme pour acheter un petit gâteau sans déranger, et... plus il la regardait plus il la trouvait fabuleusement belle, et immensément adorable de caractère, un million de fois plus gentille que Lucja... Elle était toute timide touchante, bégue mignonne, faible toute douce, ne prononçant pas les R de la vilaine langue française (ou russo-polonaise)... Enfin, Gérard n'est pas tombé « amoureux » à cet instant, non. La demoiselle était sans doute une croqueuse de mâles féroce, bisouillant des tonnes d'hommes vieux barbus danseurs champions, et plus bien sûr sous la couette (même s'il était innocent sans expérience aucune, Gérard avait reçu à 14 ans des cours Education Sexuelle au collège, appelant les jeunes filles à d'urgence prendre la pilule pour se donner à des adultes sachant faire ça bien... avant de s'éclater et encore, encore, encore, en tuant les bébés, ce qui était remboursé par la sécu...). Gérard ne pensait plu' du tout que c'était son monde, l'amour, lui il n'avait qu'une tendresse infinie pour cette toute petite jeune fille. Et il ne fallait surtout en aucun cas le laisser voir (ou encore moins : le dire), sinon Lucja-bis allait le gifler, l'abattre d'un coup de genou dans le ventre, le tuer. (Un simple « Non, ne revenez jamais plu', jamais », le tuerait à coup sûr).

Et il est donc revenu, la revoir, sans déranger, comme client de la pâtisserie. Enfin, le lendemain samedi, elle n'était pas là, mais à la question « elle travaille ici quels jours, la petite jeune fille du vendredi ? », la réponse a été étourdissante : « Qui ?! La naine débile ?! Pf ! É fait que bouche-trou l'vendredi, à cause des lois sur nos horaires ! Ste conne ! ». Et Gérard était fou d'amour, pour cette toute petite jeune fille fragile méprisée, insultée comme l'avait été Lucja...

Plus extraordinaire encore : le vendredi suivant, elle a semblé le reconnaître ! Lui, parmi cent ou mille clients ! Elle a demandé s'il voulait un flan vanille comme la dernière fois. Et Gérard a conclu que cette demoiselle était en fait l'amour de sa vie, l'élue programmée de son cœur, il avait cru la reconnaître en Lucja, par erreur, à cause de la ressemblance, mais c'était elle, elle seule, la vraie, son idole.

Et le miracle s'est reproduit, chaque semaine, mois après mois, sans qu'elle disparaisse mariée à un riche danseur embrassant et tout comme un dieu, incroyablement il avait la chance infinie que ça continue. Et, plus époustouflant encore : un 27 Mars la deuxième année, alors qu'il prenait sa défense contre une cliente insultant la « sale bougnoule polak » qu'elle était – selon la dame – elle a paru toute rougissante émue touchée. Et toutes les fois suivantes, ce n'était (à son entrée à lui dans le magasin) que sourires timides confus, comme amoureux secrets...

Bien sûr, Gérard savait qu'il délirait, qu'il avait déjà fait cette erreur terrible avec Lucja, à en mourir horriblement, il ne fallait pour rien au monde recommencer. Mais, en secret, chaque soir il s'endormait en serrant son oreiller entre ses bras, l'appelant « ma petite pâtissière chérie », imaginant qu'elle serait amoureuse de lui, aussi, en secret aussi.

Et sa vie a changé, devenant heureuse avec sa petite routine sans déranger la belle. Gérard a recommencé à faire (le soir et week-end) des maquettes d'avions n'existant pas, gentiment délirants. Il a recommencé à dessiner des avions imaginaires. Et puis il a acheté un ordinateur pour dessiner mieux, avec des calculs mathématiques de son invention, pour des vues en biais à partir de plans de ses anciens livres d'avions. Il n'avait pas Internet toutefois, car il refusait le téléphone, le monde extérieur n'étant pour lui que sa toute petite pâtissière chérie...

Mais un jour d'Avril l'an passé, avec contre son comptoir une affiche collée pour un film « connaissance du monde » sur l'Australie, il a dérapé, pardon, risquant quelques mots : « pourquoi c'est collé ici, c'est le magasin qui organise ces films ? ». Bien sûr ce n'était pas une invitation en clair au cinéma – Lucja bis l'aurait tué, assurément – mais il espérait une réponse du genre « Non, mais je vais y aller, voir »... S'il la voyait enlacée par un barbu musclé en cravate, il saurait que ses rêves idiots seraient morts... Mais elle a dit seulement « z... ze s... sais pas, p... pahdon », gentille. Et le dimanche matin en question, elle était là, devant le cinéma, avant lui-même (pourtant venu nettement en avance). Et loin de l'ignorer avec une moue boudeuse hostile, à la Lucja, elle lui a souri, rougissante, timide... Ils ont attendu côte à côte... et elle n'a même pas protesté quand il lui a payé sa place, ni quand il a proposé qu'ils s'assoient (côte à côte !) au premier rang, pour qu'elle ne soit pas gênée par le dossier devant. C'était le plus grand bonheur de toute sa vie. Et après le film, ils ont fait un bout de chemin ensemble, jusqu'à son abribus à lui, ils se sont dit au revoir... Et, ensuite, depuis lors, ils se sont revus le vendredi au magasin et le dimanche au cinéma... Amicalement, simplement, bonheur infini...

6 – Suite ou fin ?

Mais... pardon, avec cette comme « amitié » implicite entre eux, il a envisagé lui offrir un cadeau, gentiment, pour son anniversaire. Et il lui en a parlé, pardon. Incroyablement (ou « assez logiquement »), elle lui a demandé de « parler », expliquer « sa vie, ses amours », donc avouer son amour à lui envers elle, amour qu'elle devait deviner (il parait que l'intuition féminine lit facilement ces choses-là).

Alors... pour ne pas mentir de manière malhonnête à celle qu'il aime, il va devoir se trahir, avouer sa tendresse infinie. Et peut-être qu'elle va cette fois froncer les sourcils à la Lucja, le gifler, le traiter de sale menteur affreux, puant, insupportable.

Ou, peut-être (idéal en fait impossible), elle envisagerait de le pardonner s'il se reconcentre sur son rôle de semi-ami camarade de rien du tout, sans l'ennuyer en rien dans ses amours et avortements ou autres. Il pourrait lui garantir qu'il n'est de toute façon pas du tout un violeur ou un soupirant se faisant des illusions avant de la demander en mariage : depuis sa chute de la falaise, il est comme handicapé du bas-ventre (même s'il n'en a jamais eu aucune utilité). Donc il ne vise rien, et se satisferait amplement de ces petites miettes de camaraderie qu'elle lui a accordées, toutes ces semaines.

C'est comme une bulle qui avait gonflé, gonflé, exagérément, et qui a explosé : finis les malentendus bienheureux, les hypothèses délirantes, elle décidera la nouvelle direction, parmi les deux seules possibilités restantes : le rejet normal le cassant violemment pour crime commis, ou bien le pardon fabuleux, en tolérant de le revoir parfois (mais sans doute une fois par an et plu' deux fois par semaine).

Voilà, c'était ça, c'est ça, la vie secrète du silencieux Gérard. Tendre et menteur à la fois, pardon, désolé. Honte à lui. Il mérite d'être cassé, il le sait. Mais en même temps il la sait infiniment gentille, et un pardon miraculeux serait peut-être envisageable, en rêve du moins...

Désolé,

jérar neussé (ça s'écrit officiellement come guérarde neucheuille pour Patricia).

\*\*\*

LE GRAND LIVRE DE PATRICIA NIEZEWSKA

(Transcription en orthographe scolaire, pour me faciliter la lecture, et re-lecture et encore...)

Plan :

- 1 – Introduction ... (pages à marquer)
- 2 – L'enfance : ça fait mal
- 3 – L'adolescence : très mal encore
- 4 – Jeune adulte : morte bientôt
- 5 – Renaissance
- 6 – Suite ???

Livre :

- 1 – Introduction  
Cher Gérard,

Pardon je pleure je peux plu' parler je crois, je peux pas attendre six mois pour réponse. Alors toutes mes forces et courage de pour vous écrire tout suite la réponse que vous demandez, pardon les larmes tombées ça fait sale, c'est la troisième fois je recommence recopier, mais peut-être je vas aspirer comme papier bouvard de manger le mouillé pardon pardon.

Gérard je sais pas comment dire. Je être sûre je pas pouvoir parler en face pour vous, au magasin ou cinéma. Je n'a trop de miyons choses vous dire à la fois, et alors je fais que pleurer et pas possible parler et même écrire difficile pardon.

Je pas capable vous répondre de votre question comme ça tout suite, même si ça me brûle de attendre et rien dire comme mentir oui, comme vous ne dire, pardon. Je comprende ça tellement, même que je comprende rien d'habitude pardon.

Gérard, je vous remercie infiniment, vos mots infiniment de bien que dire de moi, oh. Mais mon devoir c'est vous réveiller pas profiter menteuse pardon.

Je va essayer tout vous expliquer qui je être, en vrai, « hélas » je crois on dire.

## 2 – L'enfance : ça fait mal

Patrycja, elle naître il y a 26 ans qu'elles dire les dames, et elle se souvient pas bien aussi. Seulement des grandes personnes très méchantes, des autres enfants grands méchants, et on l'a mettre chez les débiles, c'est presque déjà là ses premiers souvenirs.

Chez les débiles, des madames très méchantes pour crier toujours, et des enfants très méchantes tirer les cheveux et cogner, ouille. Et dire que « sale naine en plus que sale débile, double ration de baffes dans sa sale gueule, salope », pardon...

## 3 – L'adolescence : très mal encore

Que la vie c'était que douleur, mais après quand que la poitrine grandir, les autres filles même âge elles dire que de sang et de poils (quand qu'on est normale), et la docteure elle rigole que échodraphie ne dire moi je une ratée intégrale, une angelle débile, incapable ne rendre un homme heureux ne toute sa vie pardon, pardon, oh pardon... la moins bien du monde, moins que rien...

Mais la petite naine Patricia dans ses rêves elle serait être une autre, une grande princesse intennigente et bien formée, qui parle bien même, et un prince charmant il lui faire une bise sur les cheveux et alors elle morte de bonheur ouf fini ouf... (dans ses rêves). Mais le vrai monde il être très méchant en vrai.

## 4 – Jeune adulte : morte bientôt

Bien sûr chez les débiles interdits les hommes et donc pas le prince charmant possible, alors Patrycja de toutes ses forces petites elle n'a essaye pour le programme insertion vendeuse à la ville, de gouvernement quelque chose. Et comme pour elle le calcul et le pliage elle faire bien, presque, c'est elle qui n'a été choisie... Mais pas de bonheur tout à fait, à cause les autres en colère, ne battre et tirer les cheveux...

Et à la ville, des monsieurs partout mais méchants, l'air, les yeux méchants. Et de nettoyer le caca des dames au foyer social, frotter les vêtements sales culottes, et le vendredi : le magasin gâteau ne servir, les monsieurs-dames, tous méchants en colère de elle pardon, pas assez vite et pas bien comprende pardon.

Et tout le monde n'insulte, que sale naine, débile, bougnoule, tortue, crevure, et elle comprende le rêve il est cassé tout seul, alors elle va arrêter manger, un an au moins et alors morte enfin, ouf.

## 5 – Renaissance

Mais un jour avant que elle morte de chagrin, le miracle n'a viendre : le prince charmant il existe, et il vient ce magasin ici, acheter un flan vanille ! (Que, comme de dire, le prince charmant, elle pas connaître le nom dans l'époque déjà, mais ça va être Gérard Necey il s'appelait... pas que Gérard de lire n'il croire peut-être c'est un autre). Et le voir, le servir, même qu'on a la tête qui tourne, le cœur qui cogne, il faut pas s'évanouiller... Je n'a réussir le servir normal, et lui il dire « merci infiniment, manemoiselle »... Et prier à infiniment le Ciel qu'il ne revienne un jour, un vendredi, ou attendre chaque soir dans la rue pour le croiser avant qu'il aller acheter gâteau... Mais pas le déranger, pardon, pas le droit.

Et sept jours après, le miracle il n'a viendre : le prince charmant revienne ! Et encore plus gentil, ne lui sourire à elle, presque morte de bonheur maintenant. (Même si elle que n'être une rien du tout, comme une machine de faire servi, pardon, de voler l'argent pardon).

Et chaque vendredi, ce bonheur infiniment, et la tutelle ne donner une chance, de justesse, à cause que normalement renvoyée chez les débiles, mais « ce tout nouveau sourire, ça change tout ». Et revoir encore et encore le prince charmant... Et que c'est sûr prouvé qu'il n'être ne prince charmant, à cause me défende contre les dragons méchants, au magasin, je folle z'à mourir de bonheur...

Et la tutelle partie maternité ouf pas renvoyée encore, et après la remplaçante en colère mais trop tard de les papiers renvois, ouf. (Que plu' revoir le prince charmant jamais ça serait mourir de malheur, moins que quatre minutes). Et après que la tutelle d'avant, et crier encore, que encore raté la date les papiers putain petite salope à la con (pardon). Mais le gentil monsieur n'il dire un jour ne quelque chose de cinéma je n'a pas comprende, mais de une affiche contre le comptoir, et l'adresse la rue à côté là après. Je allée là-bas pour voir, dimanche matin comme écrire, bien sûr pas pour entrer (que je a pas d'argent billet pièce, interdit de les débiles pardon, seulement toucher

pour encaisser et rendre, pas de pour moi). Je me dire si sa fiancée, la princesse du prince charmant, elle a les cheveux courts par ézemppe, je vas couper tous les miens pour ressembler, n'essayer pardon. Mais le prince charmant ne dire (pour moi !) « je peux vous payer la place ? » et puis entrer ensemble, sans aucune fiancée de lui, que moi comme seule compagnie de rien du tout, même si lui mérite milliards fois mieux.

Et 24 semaines de ce bonheur infini, vendredi et puis dimanche... infini bonheur... à mourir. Et savoir son nom de merveille, Gérard Necey. (Pour mes « Je vous aime Gérard », infinis, dans mes rêves, que je serais grande et bien...).

6 – Suite ???

Normanement, maintenant, je èspulsée ne retour chez les débiles, et je vas mourir z'heureuse n'avoir connu tennement de bonheur du prince charmant mon Gérard... mais lui ne vouloir me offrir un cadeau comme n'adieu à jamais si gentil, et moi je dire mon rêve de livre et que si je savoir lire presque et savoir combien il a fiancées, et pas possible en vrai bien sûr ce livre de rêve magique, mais il dire je prends les commandes, n'il peut écrire pareil... Et zéro colère quand je lui explique mon écrire, oh si gentil à infini (le plus du monde à infini de l'infini...)... et la semaine derrière n'il me donne le livre le plus grand du monde, de bonheur infini, et que moi je pouvoir lire, moi !!! Et dedans c'est écrire lui zéro princesse zéro maitresse et lui de aimer moi presque, moi !!! Bonheur infini, à mourir mourir...

Bien sûr, ma réponse de rêve ça serait dire oui, que deviendre son amie en vrai, comme une femme entière et bien, mais là je z'obligée lui avouer la vérité pardon pardon. Que je être handicapée mentale en vrai, pas seulement z'insulte... Et pas que naine et bègue mais malformée, ratée compétement pardon...

Mais il dire de son ventre de pas marier pas normal lui aussi ou quelque chose, comme n'il serait un ange et moi angelle... ??? comme si possible qu'il choisirait de marier une comme moi ??? même si pas le droit toucher le feu, le fer, les enfants (même que achetés au magasin bébés pas faire capabe).

Non, c'est pas possible, il va n'ête déçu à infini pardon, mais moi je être quand même la pluss z'amoureuse de lui du monde, même si ça sert à rien quand qu'on être une ratée...

Je l'aime, je l'aime, je l'aime, mon Gérard mon amour infini, même si bien sûr il va dire non, que trompé de personne finalement, jamais imaginé ça existe tellement nulle pardon pardon...

\* \* \*

NOCES

Gérard Necey (équipe 2C2) et Patricia Niezewska sont heureux de vous annoncer leur PACS qui a été célébré en mairie de Lille le 14 après-midi. Cela vaut mariage selon eux mais les autorités officielles et médicales en ont décidé autrement. Ils habiteront ensemble au 27 Impasse Mickey Newbury, Escalier C, 59040 Lille.

### TRAVAIL ET « PIPI DEBOUT »

La semaine passée, la petite pâtissière naine (qu'il aimait en secret) avait paru toute inquiète perdue, mais ce vendredi soir ça semblait encore pire : elle avait les larmes aux yeux, le visage tout chiffonné par les pleurs, contenus (et elle était immensément jolie comme cela aussi... et touchante, adorable). Pendant qu'elle emballait le flan, appliquée mignonne, il a donc risqué un mot, inusuellement :

– Manemoiselle, vous semblez triste perdue, est-ce que... quelqu'un... peut vous aider ? pour quelque chose... Si je peux vous aider, je ferai n'importe quoi...

Elle s'est arrêtée de plier, mais sans colère aucune, avec seulement des vraies larmes qui coulent, maintenant.

– s... si j... gentil, m... meu-s... sieu, n... n'a... n'à n'infini...

– Merci. Qu'est-ce que je pourrai faire, pour vous aider ?

Elle a baissé les yeux, perdue, essoufflée ou quelque chose. Cherchant les mots, ou les idées. Ou les idées puis les mots.

– v... vous s... savoih... k... comment n'on fait... ? t... t'ouver n'un empoi...

C'était sa question. Est-ce qu'il savait comment on fait pour trouver (retrouver ?) un emploi ? Euh, pas facile (et il aurait eu dix questions à lui poser : n'allait-elle plu' travailler ici ? jamais ? pourrait-il la revoir quand même ? amicalement ? etc.)

– Euh, oui je me souviens un peu, quand je cherchais un emploi.

Elle a paru émerveillée, étonnamment. Ou peut-être n'était-ce pas tant le contenu de la réponse (ne promettant aucunement de lui dégotter un nouvel emploi à elle), que le fait d'accepter son énoncé à elle, sans l'envoyer promener – comme faisaient les gens presque toujours, brutaux avec elle si douce et faible...

Mais elle a soudain sursauté, et regardé dans la vitrine, en tremblant. De l'autre côté de la vitre, une dame jaugeait de l'œil les babas au rhum, comme si elle s'apprêtait à entrer, interrompant alors leur conversation – comme très très majeure pour sa petite pâtissière...

– Manemoiselle, vous inquiétez pas : même si une ou dix personnes entrent, on pourra se parler, plus tard. Après votre travail ce soir, ou encore mieux : demain matin, avec un grand moment possible.

Elle s'est retournée vers lui, la bouche entrouverte, comme subjuguée. Mais étonnée surprise, pas hostile du tout.

– ou... ou-i... ?

– Bien sûr. Si vous n'avez pas un autre emploi le samedi (je sais qu'ici, vous travaillez que le vendredi).

La dame semblait sur le point de pousser la porte.

– Je vous propose demain matin, vers 9 heures, dans cette rue, là un peu plus loin, près de l'abribus par exemple.

La toute petite jeune fille dodelinait, comme saoule, émue, perdue... Elle a fait oui, du menton. La dame entra.

\*\*\*

Si Gérard avait eu le téléphone, et Internet allant avec, il aurait pu faire des recherches avant de revoir sa petite chérie. Qu'est-ce que suggérerait l'Agence pour l'emploi ? Quel délai était à prévoir pour obtenir une réponse ou des propositions ? Quelles pièces fallait-il fournir ? (Avec son ordinateur, il serait heureux de taper le Curriculum Vitae de sa petite chérie, apprendre son nom, son âge, sa date anniversaire, son adresse...).

Mais le lendemain il est allé dans le quartier Saint-Jean (via le centre-ville) sans avoir trop rien préparé, pardon. Descendant du second bus, il a eu l'heureuse surprise que sa petite chérie était déjà là, sans se faire attendre (même s'il arrivait plus de 20 minutes en avance...).

– 'Jour manemoiselle...

– j... jough m... meu-s... sieu, m... mèhci...

Les mots échangés étaient les mêmes qu'à la pâtisserie mais très différents en même temps, sans convenue professionnelle du tout. Juste amicalement. Et – sans sa blouse blanche uniforme – elle était délicieuse : habillée toute de gris teme timide, avec prude ras du cou et jupe mi-longue... Elle semblait bien la timide dont il avait rêvé, pas la croqueuse de mâles qu'elle aurait facilement pu devenir (en temps qu'officieuse Miss Univers, selon lui)...

Mais elle dodelinait encore ce matin, comme ayant la tête qui tourne, pauvre chérie.

– Je vous propose d'aller boire un verre, dans un café ou quoi, nous asseoir.

Toute tremblante, elle a tiré de sa poche un porte-monnaie.

– s... ça k... coûte ch... chèh... ? j... je n'a s... seunement u... huit euhos s... soixante t'ois...

Touchante, adorable...

– Vous inquiétez pas : je vais payer pour nous deux...

Elle a souri, rougi, confuse perdue, avant que son visage ne pâlisse, comme catastrophée :

– s... c'est ch... chèh ? p... pahdon...

– Non, pas cher, deux euros par personne, environ, je crois, pour une menthe à l'eau.

Souvenir de vacances, avec ses parents, autrefois.

– Aucun problème, pour que je paie ces deux verres, 'vous inquiétez pas.

Enfin, ils sont allés au café-bar, un peu plus loin sur la rue, à mi-chemin de la pâtisserie. Ils se sont assis à une table pour deux, côte à côte, bien. Il avait amené du papier et un crayon, et il a déplié les 4 feuilles, mises dans son portefeuille pour venir.

– Y prennent quoi ?!

Elle n'a pas répondu au monsieur barman venu à eux, elle se repliait toute timide, tortue mignonne... Alors lui il a pris une menthe à l'eau sans alcool, et elle a dit que elle aussi. On leur a apporté ça. Bien. (Et il a réglé). Silence.

– Manemoiselle, ce à quoi j'ai pensé, c'est... plusieurs points, si vous cherchez un emploi. D'abord, où vous adresser. Ensuite : savoir quel genre de métier vous cherchez, avec quel salaire environ, à quel endroit si vous ne conduisez pas.

Elle a fait signe que non (non, elle ne conduisait pas – lui non plu', vivant en ville il utilisait les transports en commun).

– Après : sur votre description de candidature, « CV », qu'est-ce que vous allez marquer comme compétences, comme expériences ?

Elle a baissé les yeux, comme très très triste, défaitiste...

– Mh ?

Il n'a pas été facile de la faire parler, essayer de parler, et encore, expliquer. Mais, en un peu plus d'une heure et demie (presque deux heures), il a pu se faire une vision d'ensemble. Il a pris des notes, mais ce qu'elle disait était bien davantage que des éléments officiels « notables » :

\* A la pâtisserie, elle n'était pas employée (à temps partiel) mais en insertion, sans salaire, gardée uniquement parce que pas payée, compensant la colère des gens servis (sauf lui, seul gentil du monde, pensait-elle).

\* Elle était officiellement handicapée mentale, et malade mentale schizophrène (comme lui pour ce second point, puisqu'il était soigné aux antipsychotiques antischizoïdes, depuis son suicide 14 ans en arrière, à l'âge de 15 ans). Oui, les docteurs classent malades ceux qui ne reconnaissent pas ce qu'ils appellent Réel sans expliquer (Gérard l'a surprise en lui a assurant qu'eux deux avaient raison, contre les docteurs et les gens : on ne peut jamais savoir si on rêve ou pas – il ne lui a pas expliqué les erreurs cartésiennes, mais il pourrait le faire un jour).

\* Sa tutelle voulait qu'elle « libère immédiatement la place en foyer social, ça suffit ! » et normalement elle allait retourner chez les débiles, à Douai, oui loin de Lille ici.

\* Puisque elle (« Patricia, Patricia Niezewska ») n'allait plu' le revoir lui jamais (« Gérard, Gérard Necey »), elle pensait mourir de chagrin, ou sauter sous le train très vite avant de ne plu' pouvoir, enfermée, et sans couteau pour se recouper les veines...

\* En dehors du travail de vendeuse, Patricia nettoie les toilettes du foyer social, 6 jours par semaine, depuis longtemps, mais sa tutelle dit qu'elle n'a aucune chance, pour un emploi de nettoyeuse : elle ignore tout des toilettes mixtes, avec le pipi moisi partout des hommes faisant pipi debout.

\* En tant que handicapée, elle n'a pas le droit de toucher l'électricité et le feu, cuisine, aspirateur et fer à repasser ou machine d'usine. Personne ne voudra jamais d'elle, assure sa tutelle, qui rigole très fort, qu'une débile ose imaginer trouver un emploi, devenir locataire, comme auto-suffisante.

\* Patricia « savait » que lui Gérard (le plus gentil monsieur du monde et le plus beau), il avait des milliers de maîtresses très grandes très intelligentes, qui parlent bien, elle n'aspirait qu'à lui servir un flan chaque semaine, même si elle n'était qu'une moins que rien, selon elle. Et même si elle trouvait du travail, elle n'était pas sûre de pouvoir le revoir (son rêve à elle étant de lui offrir son flan chaque vendredi, sur le trottoir, sans qu'il ait besoin d'entrer et attendre), parce qu'il devait en avoir marre des millions d'amoureuses de lui comme ça, pardon...

Tout au long de ce travail d'écoute, rassemblement de pièces (du puzzle), Gérard s'est retenu très fort de contredire, d'objecter, d'affirmer son propre point de vue à lui. Mais, au final, il lui a semblé obligatoire d'expliquer le malentendu multiple.

\* Ce rêve de gâteau offert sur le trottoir n'était pas du tout une impossibilité délirante : il serait heureux de la revoir, de cette façon ou une autre. Avec deux petits changements à ce scénario d'elle : d'abord, il voulait, pour remercier, lui faire chaque fois une bise, sur la joue ou dans les cheveux. Ensuite, en échange, il lui paierait un verre chaque fois, pour une petite heure passée ensemble, sans au-revoir tout de suite à la volée.

\* Il n'avait pas des milliers de maîtresses et il n'était pas beau, en vrai (même si elle était aveugle, merci). Il était un vieux garçon innocent, solitaire, sans ami(e) ni sortie, avec seulement une grande tendresse pour sa petite pâtissière adorée. Il rêvait de la protéger, la consoler, la chérir, amicalement ou davantage. (Il n'était pas gentil avec les autres gens, il ne les aimait pas, eux).

\* Etant ouvrier, il ne gagnait pas assez pour lui offrir un emploi complet (permettant de payer un loyer et tout), et il craignait que sa recommandation à lui auprès de son propre employeur ne pèse rien, pour un travail de ménage ou autre. Mais il envisageait de l'embaucher, lui personnellement, comme « jeune fille au pair » : si elle acceptait, elle serait logée chez lui (il achèterait un second lit), elle serait nourrie, il ferait la cuisine et passerait l'aspirateur, il ferait maintenant pipi assis, pour ne pas qu'il y ait de problème. Pour le repassage ils donneraient leurs affaires au pressing, si elle n'aimait pas les plis (il faisait déjà comme ça pour sa tenue du vendredi – pour rendre visite à sa petite chérie Patricia)...

Eberluée par cette possibilité, paradisiaque (selon elle), Patricia a, hélas, refusé, tout d'abord. Elle a expliqué que, pardon, elle était malformée, comme une angelle, « incapable de rendre un homme heureux » avait dit la docteur, chez les débiles. Et elle voulait son bonheur à lui plus que tout au monde.

Il l'a remerciée pour cette honnêteté, cette générosité, cet aveu difficile, mais il a expliqué qu'il voulait seulement l'abriter du monde méchant, la rendre heureuse, pas faire d'elle une esclave sexuelle consommable avant mise à la poubelle. Il a énuméré ses 3 vœux les plus chers au monde :

- avoir une photo d'elle, de son visage adoré (à faire encadrer sur sa table de nuit, avec un cœur) ;
- la prendre un jour dans ses bras (lui à genoux pour être à la bonne hauteur), l'entourer de ses bras, lui caresser les cheveux et les épaules, tendrement (tout habillés, oui, sans rien faire de bestial) ;
- un jour, il aimerait partir en vacances avec elle, et ils regarderaient le coucher de soleil romantique, appuyés tendrement l'un contre l'autre (elle aurait la tête sur son épaule s'il s'asseyait plus bas, ou contre son bras), bonheur infini...

Elle a beaucoup pleuré, subjuguée par l'émotion, l'incrédulité, la joie absolue... Elle a accepté.

Enfin, tout n'était pas résolu pour autant, et la tutelle de Patricia les a informés que ce ne serait pas possible : le statut « jeune fille au pair » n'est pas possible légalement passé 25 ans, or Patricia était une « vieille fille de 26 ans », disait-elle avec mépris, donc elle allait retourner chez les débiles, hop. Alors Gérard a demandé à sa petite chérie si elle acceptait de l'épouser, et – immensément perdue, au bord de la syncope – elle a encore dit oui, réussi à murmurer un Oui presque audible.

Mais les services sociaux ont expliqué que c'était interdit pour eux : elle n'était pas assez femme (pouvant donner des enfants à la République) pour que l'Etat accepte d'appuyer leur union. Même avec la loi sur « le mariage pour tous », ils n'étaient pas admis, aucune association de gays et lesbiennes n'intercédaient pour appuyer leur demande.

Finalement, ils se sont Pacsés, pour vivre ensemble, autorisés sans enfermement de Patricia en centre pour handicapés, sans déranger. Ouf.



## CHÈQUES ET LETTRES MYSTÈRES

Quand Gérard est entré dans le magasin de sa petite pâtissière adorée, ce soir, un client criait, fort :

– Mais putain, connasse ! C'est mon droit ! « Chèque-restaurant », ça s'appelle ! T'es obligée d'accepter, putain !

La naine petite jeune fille était en pleurs (silencieuse cassée), violemment insultée, condamnée. Alors lui, Gérard, il a volé à son secours :

– euh, m'sieu, c'est pas si simple, c'est peut-être pas partout-partout...  
– C'est pas ça, connard ! Quand j'ui demande si c'est refusé, è sait pas ! Incompétente ! Nulle !  
– non, je crois que c'est devenu un moyen très rare, de paiement, en dehors des restaurants. Il faut simplement qu'elle demande confirmation à son patron, sa patronne, elle pourra vous dire la prochaine fois...  
– Pas d'risque que j'reviennne, dans s'magasin super-nul ! Et en attendant j'fais quoi, moi !  
– vous payez en liquide, s'y vous plaît.  
– J'ai PAS de liquide !  
– ou en chèque bancaire.  
– J'ai pas am'né mon carnet d chèques, putain, les chèques-restau ça remplace, putain ! Moi j'exige que...  
– c'est moi qui vais payer, pour cette fois, vous acharnes pas sur manemoiselle gentille, qui essaie de faire bien son métier...  
– Hein ?! Tu vas payer pour MES gâteaux ?!  
– oui, pardon.  
– Hé ! C'est moi qui les embarque, pas toi !  
– d'accord...  
– Ah-ah-ah ! Quel couillon ! 'Jamais vu ça ! Alors moi, hop, j'prends en plus, euh...  
– n'exagérez pas, non.  
– Ah-ah-ah !

Gérard a sorti son carnet de chèques.

– Eh connasse ! Rdis-lui combien c'est ! L'montant !  
Il a croisé les yeux mouillés de la petite jeune fille, émus, reconnaissante, désolée...  
– v... vingt k... quate eu... euho, p... pahdon... pahdon...  
– merci, manemoiselle...  
– Merci mon cul, oui ! Ah-ah-ah, bande de couillons !

Et le type sortait, déjà, avec le paquet, avant même que Gérard ait tendu le chèque rempli, que celui-ci ait été vérifié. Hum. Enfin, dans le grand silence du magasin maintenant vide, il a fini d'écrire la date, la ville, Lille, et il a signé, détaché le chèque, il l'a posé sur le réceptacle du comptoir.

Et... une petite main toute toute tremblante, comme émue touchée, est venue le prendre, la petite naine montant sur la pointe des pieds pour prendre les paiements.

– m... m'hc, n... n'infini, m... meu-s... sieu, s... si zentil... oh...  
– Merci.

Et elle a regardé le chèque, vérifiant le montant sans doute, le non-oubli de signer.

– m... meu-s... sieu g... gueuhahde n... neucheuille... ?  
? Il a souri. Pourquoi regardait-elle le nom imprimé (GERARD NECEY) plutôt que le paiement manuscrit ?

– Ma famille prononce plutôt Jéar Neussé, mais comme vous voulez, oui...

Elle était toute rouge, timide, merveilleuse. Comme si... son rêve d'endormissement quotidien, à lui, ne serait pas complètement délirant (elle serait en secret amoureuse de lui, comme il l'était d'elle, hum, non bien sûr...).

Etonnamment, elle n'ouvrait pas le tiroir-caisse pour y mettre le chèque (comme elle faisait d'habitude pour les gens payant ainsi). Oui, elle mettrait peut-être tout ça ensemble, avec son paiement liquide à lui, pour son propre gâteau.

Et, effectivement, elle allait maintenant chercher son flan traditionnel à lui, dans la vitrine, leur routine reprenait, gentille, comme si de rien n'était.

\* \* \*

En dehors du vendredi soir, où il allait revoir sa petite pâtissière chérie (ne travaillant pas là les autres jours), Gérard ne s'intéressait guère au monde ambiant, pardon. Mais là, après sa journée de travail, en ouvrant la boîte à lettres de son studio, il a été très vivement ému : entre la facture d'électricité et une enveloppe des impôts, il y avait une enveloppe manuscrite, avec une toute petite écriture timide... (ressemblant à sa petite pâtissière adorée, qu'il apercevait prendre des commandes, parfois)... Ce n'était en tout cas pas l'écriture de ses parents, frères et sœurs, personne de « connu », non...

Il a monté les quatre étages avec le précieux chargement.

Il y songeait : le fait que son adresse soit marquée par l'inconnu(e) toute en majuscules... petites gentilles... ça rappelait l'écriture bancaire, sur le chèque qu'il lui avait donné vendredi passé. Et, oui : son adresse était là notée « IMP. NEWBURY », comme avait enregistré le logiciel de la banque, et pas « impasse Mickey Newbury » comme il marquait, en tant qu'adresse d'expéditeur, sur ses courriers à lui... Etait-ce donc bien effectivement, miracle fou, une lettre de celle qu'il aimait (en secret) ???

Du calme. C'était peut-être pour dire des mots très durs, ou même mortels, comme « Vous devez savoir que l'intuition féminine lit à travers vous à livre ouvert, bon ! Je sais que vous m'aimez et ça m'importune, je n'ai pas le droit de vous le dire professionnellement mais je vous le dis personnellement : ne revenez plu' me regarder, m'écouter, c'est très gênant, laissez-moi tranquille, allez voir ailleurs ! »...

Il a réussi à ouvrir sa porte, quand même, avec le cœur qui cogne. Et refermer derrière lui. Poser son blouson, même, et les lettres officielles sans intérêt. Et puis il s'est assis, avec la lettre fabuleuse, écrit de la main adorée de sa toute petite chérie... Avec application, gentille. Il garderait cette enveloppe pour toujours... (même si toujours risquait de ne plu' guère durer : s'il était interdit de la revoir, il avait une espérance de vie très très limitée (jours ou semaines)...

Ouvrir, mais sans déchirer... (Avec une branche de fourchette, qu'il s'est relevé pour prendre, dans le tiroir de la table). Ouf, bien, pas abimé.

Respirer. Encore vivant. Sans avoir encore découvert les mots assassins... Et puis, courageux, il a retiré le contenu, petit papier blanc uni, avec quelques lettres minuscules.

Il a cligné des yeux, et puis, il a... lu, allez, c'est parti, pardon... :

« cèr mèsyé nesé,  
je vù z èm a mûrir  
sinyé un ikonou »

??? Euh, clairement, c'était illisible, pour lui, n'ayant appris à l'école que français, anglais, russe, latin, et puis étudié à la maison seulement japonais, finnois, serbo-croate (et à peine : népalais et coréen)... Il est allé brancher son ordinateur, et Internet. Et il a lancé le traducteur automatique, option Polonais à Français (sa petite chérie étant parfois traitée de « sale polak de merde », sans contredire, gentille).

Mais... rien : aucune réponse, du tout, que le texte inchangé. Du tchèque au français : pareil. Mystère, profond mystère. Mais pour ce qui semblait maintenant assurément une lettre de sa chérie adorée, il ne pouvait en rester là. Qu'avait-elle voulu dire ? Comment imaginait-elle qu'il lirait cela ? Savait-elle que c'était illisible ?

Euh, souvenir désagréable : il se souvenait de clientes la traitant de « handicapée mentale »... Est-ce qu'elle ne savait pas écrire ? essayant maladroitement ? Il était tout prêt à l'encourager, l'applaudir, l'aider, la remercier pour ses essais...

Il a repris la lettre, l'a « relu » deux fois... Le mot majeur lui semblait « sinyé » sur la dernière ligne... Comme « signé », écrit en phonétique, oui. « signé un ikonou » ? Euh...

Et pourquoi ces accents plein partout ? « ikonou » ne ressemblait à rien de connu... A moins que... « Inconou » ??? Si personne ne lui avait dit que le bizarre son « in » s'écrivait avec les lettres i et n ? Ou si ça lui a paru évidemment contradictoire puisque in se lit inn en phonétique... Et les bilettes bizarres on-an-un-ou-eu-au-oi, ça pouvait justifier ses inventions de voyelles accentuées...

Donc « signé un inconnu »... ou « signé une inconnue », même, si comme « in » lui semblait se lire « inn », « un » lui semblait se lire « unn », l'article indéfini « un/des » devenant « î/dé ».

Euh, mis à part le décodage, il était ému qu'elle ait conclu « signé une inconnue », comme une lettre anonyme. Mais il ne voyait pas de menace mortelle ou quoi au-dessus. Le seul mot presque lisible en phonétique simple était « èm » comme « aime ». Mais « je vous interdis de m'aimer » emploierait « aimer » à l'infinitif, « émé » pas « aime ». Qu'est-ce qu'elle avait voulu dire ?

Tout reprendre.

« cèr » pour commencer paraissait étrange. Des « serres » crochues auraient plutôt été marquées « sèr », et la lettre « s » était connue d'elle, apparaissant ailleurs dans le petit texte. La lettre c n'apparaissait que là, et... la lettre c ne se lit que comme « s », dans ci-ce-cy, ou « k », dans ca-co-cu, donc elle emploierait s ou k. A moins que ce soit l'emploi dans le son « ch », oui et le h ne sert à rien si on a remplacé tous les c simples par des s et k. Génial !

Et donc ça serait « chèr », « Cher » ! Evidemment, en mot initial d'une lettre. Bravo Gérard ! (il s'applaudissait à moitié, Sherlock Holmes déchiffreur passionné, et avec succès !

Et... si « nesé » signifiait phonétiquement « neussé » (sans l'idiote règle scolaire de lire s comme z entre deux voyelles – sauf carrousel, asocial, etc.), c'était son nom à lui tel qu'il lui avait prononcé au magasin. Même si elle avait écrit le marquage officiel pour le facteur, sur l'enveloppe...

Et donc comme une évidence : « Cher meussieu Necey » en introduction, avec « è » pour « eu » ou « eû », parfait ! Mais là, toujours aucune menace, aucun reproche, et il restait une demi-ligne seulement à déchiffrer ! Simple bonjour-coucou timide anonyme ? Non, continuer...

« je vù z èm a mûrir », avec « aime », et « je », et... il avait du mal à comprendre qu'elle l'appelle à mûrir, se montrer adulte, au lieu d'amoureux secret comme adolescent. Enfin, c'était possible, mais il aurait fallu grandement expliquer, genre : « ne venez plus me déranger » (ne vené plu me dér?jé).

Ou bien, « u » pour « ou », puisqu'elle écrivait inconnu avec un vrai son « u » français, pas le « u » de l'Anglais et phonétique, prononcé « ou » (comme le « y » du russe)... Donc, hypothèse donc, « ou » pour le marquage « û ». Ça donnerait pour la phrase majeure (après « cher »... avant « signé »...): « je vou z èm a mourir » !!! (Je vous aime à mourir) !!!

S'il n'avait pas craint d'abimer la précieuse missive, il l'aurait couverte de bises, oh...

Enfin, il lui a fallu une trentaine de minutes pour digérer cette émotion infinie, cette joie pure, faisant tourner la tête. Et annonçant quoi ? Un mariage ? Prouvant un amour réciproque en tout cas ? Oh... Respirer, quand même, ne pas oublier de respirer...

Quand il a réussi à reprendre un peu ses esprits, quand même, il a... envisagé de lui écrire une réponse, plutôt que de le dire oralement, en la faisant mourir de confusion... (ou elle pourrait dénier, stratégie de défense féminine ? affirmer que ce n'était pas du tout elle qui avait envoyé cette lettre mystère dont il parlait).

Il a écrit, pour lui-même : « Base = phonétique (ny pour gn etc.), sauf c-ê-î-û pour ch-eu/eû-in/un/ain ? inconnu pour an/en-au-on peut-être â-ô-ö ou Ö ».

Et puis son projet de lettre, en écriture standard d'abord :

« Chère petite demoiselle,

Je remercie infiniment l'inconnue qui m'a écrit cette merveilleuse lettre mystère. J'espère que c'est vous parce que moi c'est vous que j'aime, et aucune autre...

Signé : gérard, tendrement vôtre, heureux immensément, merci infiniment... »

Même si, transcrit, ça faisait un peu bizarre :

« cèr petit demwazèl,

je remèrsi ifinimâ l'ïkonu ki m'a êkri sèt mèrvyéyèz lètr mistèr. j'èspèr ke s'é vû pars ke mwa sé vû ke j'èm, é ôkun ôtr...

sinyé jérar, tâdremâ vôtr, êrê imâsémâ, mèrsi ifinimâ ».

Et le vendredi suivant, quand il est entré dans la pâtisserie, seul client à cette heure aujourd'hui, il a vu sa petite chérie rougir énormément, la pauvre. Mais essayant de se reprendre, comme « l'air de rien », comme s'il ne pouvait pas se douter qu'elle était l'auteure de la lettre, de toute façon illisible devait-elle penser (punie et injuriée à l'école autrefois ?) ...

– Soir manemoiselle...

– s... soih, m... meu-s... sieu...

Elle est allée aussitôt chercher sa part de flan, l'emballer, tremblant comme jamais, la pauvre. Et elle a murmuré un mot inaudible... (« m... mèhçi n... n'a heviende, k... quand même... » lui a-t-il semblé, autrement dit « merci d'être revien/revenu quand même... »). Mais pas dit assez fort pour qu'il l'entende vraiment.

– Mh ? Vous dites ?

– h... hien...

Rien ? Elle rapportait le petit paquet emballé, toute tremblante encore. Et lui il a posé l'appoint, en monnaie, comme d'habitude (pour faciliter sa gestion de caisse). Mais, en rangeant son porte-monnaie, il a sorti... l'enveloppe, celle de sa lettre à lui...

– Manemoiselle, euh... au fait, euh... je vous ai écrit une lettre...

Elle a pâli, pétrifiée, comme démasquée, condamnée, la tête presque déjà tranchée.

– Vous inquiétez pas, si c'est un malentendu, mettez la simplement à la poubelle, pas de problème, du tout...

Il a posé l'enveloppe, sur le réceptacle, à pièces, et une petite main est montée la prendre, tremblant très violemment, la pauvre... oh...

Mais elle ne l'a pas ouverte, la gardant serrée contre sa (si jolie) poitrine...

– m... m...

Oh, elle larmoyait, comme au bord de fondre en larmes...

– mais z... ze sais p... pas lih... k... comment...

– Vous inquiétez pas, c'est pas un problème. J'ai essayé une nouvelle écriture, d'une amie imaginaire, si vous pouvez pas la lire, vous mettez à la poubelle, simplement...

Elle dodelinait, la pauvre, ayant apparemment la tête qui tourne, sous le poids des émotions, perdue... Le mieux semblait de la laisser seule, pardon. Il a pris son paquet-flan.

– Merci. A la semaine prochaine, manemoiselle...

– m... mèhçi, a... à n'infini, p... pahdon n... n'inf-fini...

Et il est sorti.

Enfin, quelques mois plus tard, ils ont fait imprimer leur faire-part en double langue, eux deux :

« Gérard Nesej et Patrycja Nieszewska sont heureux de vous informer de leur mariage célébré le 13 juillet / jérar nesé é patrysya niezévska sô êrê de vû iformé de lér mariaj sélébré le 13 juiyé ». (C'est surtout lui qui a insisté en ce sens, ayant adopté l'écriture géniale de sa petite chérie, même si elle pensait que c'était fautif, pardon...).

## CELLULE DE SOUTIEN-PSY

En ce vendredi soir, Gérard ne pensait à rien de spécial, ou plutôt si : comme d'habitude, il espérait que sa petite pâtissière chérie serait encore là, derrière le comptoir, sans être partie à l'autre bout de la planète, se marier à un émir ou acteur californien... Le cœur serré, il a poussé la porte de verre, et – ô miracle (renouvelé) – sa petite naine chérie était encore là, souriante jolie, timide gentille...

– 'Soir Manemoiselle...

– s... soih, m... meu-s... sieu...

Et elle est allée lui chercher son flan traditionnel, comme d'habitude sans qu'il ait besoin de le demander. Puis l'emballer, gentiment, proprement, mais – dehors – a commencé à hurler une grande sirène, genre sirène publique d'alerte bombardement, dans les films. La petite jeune fille était pétrifiée, apeurée.

– Vous inquiétez pas, manemoiselle, ça doit être un exercice, une répétition... Autrefois, pendant la guerre froide, c'était le mercredi midi je crois. Là euh... un vendredi soir ?

Mais une déflagration terrible a retenti, à l'extérieur, et la vitrine du magasin s'est déformée gonflée vers eux, par un souffle terrible !

– Attention, 'Moiselle, la vitre va exploser ! Eloignez-vous ! Venez !

Elle est sortie très vite de derrière son comptoir et il s'est penché, la couvrant de ses bras, pour la protéger des éclats.

Zling !!! (La vitrine éclatée, et une pluie d'éclats ont résonné partout, et criblé son dos, sa tête et ses épaules – mais sans lui déchirer les chairs, du verre de sécurité ?).

Et, entre ses bras, la voix de sa petite chérie :

– m... meu-s... sieu, oh m... meu-s... sieu, v... vous b... blessé... ?

– Je vais bien, je crois, merci manemoiselle...

– m... mon hého...

Son héros ? Oh, tellement adorable... Il l'a libérée, pardon, sans plu' avoir de raison de la couvrir, semi-enlacée, tendrement...

– oh, v... vous b... beaucoup m... mohceaux v... vèh...

Oui, euh, pardon, il a balayé un peu, du revers de la main, les éclats de verre sur son blouson, et aussi dans ses cheveux, ouch. En faisant un peu plus sale par terre, pardon, et les gâteaux sur le présentoir devant l'ex-vitrine étaient aussi criblés de verre cassé, invendables. Dehors des gens hurlaient, titubaient, en sang...

– Eh, ici y'a quelqu'un ?! Survivant ?!

C'était un pompier, sur le pas de la porte, qui hurlait. Et avec une hache, il a défoncé le pan de bâti en bois qui était tombé, du plafond ou quoi.

– Super ! Vnez ! Sortez ! Personne d'autre ?! Personne de tué ?!

Ils sont sortis, pardon, il tenait la main de la petite jeune fille, pour ne pas qu'elle tombe, en enjambant les trucs, ou se heurte la tête, pardon.

– OK ! Restez ici, ça craint rien, on a sécurisé l'truc ! Bougez pas ! On va compter les survivants !

Euh, ils se sont assis, par terre, gentiment l'un contre l'autre. Euh, il n'avait plu' vraiment de raison de lui tenir la main, mais il la gardait quand même, pour la rassurer ou quoi. Et, adorable, elle ne retirait nullement sa main, ne demandait pas de la lâcher.

Et plusieurs heures ont passé, avec le tumulte des pompiers, des ambulances, de policiers et militaires, de cameramen et porteurs de micro. Eux deux, ils n'avaient pas idée de ce qui avait pu se passer. Bombe ou astéroïde ou quoi. Ils étaient l'un contre l'autre, et lui il était heureux, de cette aubaine, cette proximité inespérée, avec sa petite chérie secrète, inavouée...

Dans la nuit, un type a crié un truc bizarre :

– Tout est résolu : l'président il envoie une cellule de soutien psychologique ! Ouf !

Et, plus tard encore, on les a fait lever – pardon, pour se relever, il a lâché la main de sa petite chérie...

– Hop ! Les femmes ici, les mecs par là !

Séparés, donc, hélas. Et puis il a été conduit dans une camionnette à banquettes-sièges, oui. Avec seulement des hommes (et/dont un/une drag-queen), et on venait les chercher un par un, toutes les dix minutes environ. Lui, il se demandait s'il allait revoir sa petite chérie, dans cette folle nuit, ou la semaine prochaine, malgré le magasin ravagé (elle ne travaillait là que le vendredi, mais serait-ce un temps suffisant pour réparer ?) A supposer que ce ne soit pas la fin du monde, la planète entrant par exemple dans un champ d'astéroïdes allant tout annihiler, en deux jours...

– Ouais, toi, là ! Mec ! Pas l'pédé, en dernier ! A toi, toi !

Euh il est sorti, suivant le type venu chercher les gens, à tour de rôle. Et on l'a fait entrer dans une autre camionnette. Ou un type en cravate et blouse blanche lui faisait face :

– Ne craignez rien ! Il est très possible que votre mère n'ait pas une seule égratignure !

Sa mère à lui ? Pourquoi il disait ça ?

– Mais commençons par les formalités, bien sûr, votre nom, prénom, date de naissance, adresse, profession !

Il a répondu, il aurait aimé savoir ce que sa petite pâtissière répondait à ces questions. Il envisageait qu'elle s'appelle Lucienne ou Lucette, comme la méchante (et jolie) Lucie d'autrefois, dont elle était la sosie, de visage...

– Alors ! Dites-moi votre ressenti ! Dites-moi tout !!!

?

– je sais pas...

– Détendez-vous ! Qu'est-ce qui vous a frappé, choqué, bouleversé, déçu, révolté, tout ça !  
Il a froncé les sourcils, sans comprendre la question. Sans répondre, donc.

– Parce que ! Chacun a son ressenti, mais il est impératif de le faire sortir ! Ne pas le garder en soi à ressasser, parler c'est guérir !  
Dogme d'extraverti ?

– non...

– Ah-ah-ah ! Ben c'est pas non, c'est oui, scientifiquement démontré !

– non...

Lui, il avait cassé les sciences humaines, et leurs statistiques imbéciles, absurdes, il...

– Aïe ! Là vous êtes dans le déni, mais ça fait partie des syndromes ! Avec la prostration hystérique ! Vous refusez la Réalité, comme moyen de défense contre l'insoutenable !

Non, il avait philosophiquement invalidé le réalisme : on ne peut jamais savoir si on rêve ou pas, n'en déplaise à l'escroc Descartes, se sortant à tort de l'impasse par la pirouette « Dieu n'est pas menteur », pour croyants fanatiques exclusivement.

– Allez ! Je vous le demande une dernière fois ! Allez-vous parler ? Raconter ! Me parler de votre mère très belle, de votre père que vous voudriez tuer ! Allez-y, racontez tout ce que vous avez sur le cœur !

– vous délirez, msieu...

– Oui-oui, bien sûr, c'est moi qui délire, et tous les professeurs et universités ! Criez votre haine, parlez !  
Il a cligné des yeux.

– c'est pas ça du tout.

– Alors c'est quoi ?! Parlez, que diantre ! De cette nuit, l'explosion ou tous les problèmes de votre monde !

– c'est le contraire...

– Le contraire de quoi ?!

– de tout votre truc...

– Expliquez ! Allez !

– non, pas besoin...

– Eh bien si, il y a grand besoin ! Si vous êtes en rejet hystérique, sinon, je ne vois qu'une solution : l'internement psychiatrique ! Les piqûres !

– torture ?

– Non, certes pas ! Allez, parlez, dites-moi ce que vous voulez, sur n'importe quoi, sur votre mère par exemple, vous auriez voulu l'épouser ?

– vous, la tête : ça va ?

– Bon, je notifie la demande d'internement, bigre, ça a fait des dégâts, leur truc !  
Et il a appuyé sur un bouton, et la porte s'est ouverte.

– Garde, emmenez-le au poste C, purée c'est le pire cas jusqu'ici, attention sergent, ils peuvent être dangereux !

– OK ! Je gère !  
Et on l'a empoigné, et emmené vers une autre camionnette encore.

– Entre là !  
Et, oh, merveille : il y avait sa petite pâtisserie, seule assise là. En voie d'internement aussi ? Parce que classée coupable d'introversion (gentille) ? Ce que leur monde (aux autres) est moche.  
Quand il est entré, qu'elle l'a reconnu, elle a souri, merveilleuse de douce, lui son cœur cognait.

– Re-bonsoir, bonne nuit, ça va manemoiselle ?  
Sourire encore, rougeur sur ses joues. Il s'est assis à côté d'elle. Et un grand silence les a enveloppés, gentiment. Enfin dehors c'était plutôt le vacarme, moteurs cris et sirènes, mais dans leur petit monde intérieur, tout était paisible et doux, ils étaient ensemble.  
Enfin, juste, il se demandait un truc :

– A l'asile, on restera ensemble ? ou bien ils vont nous séparer, comme tout à l'heure ?  
Mais là, le réveil a sonné, et il a changé de monde, pardon. Dommage peut-être.

## MÉCHANT SUR COMMANDE

Gérard était venu un peu inquiet, à cette 141<sup>e</sup> rencontre avec sa petite Patricia chérie : dimanche passé, avant le film Connaissance du Monde, elle avait eu des reniflements comme si elle retenait des larmes, et quand ils se sont dit au revoir, elle avait les yeux mouillés rougis, aussi, comme ayant de gros malheurs, intériorisés. Il espérait que tout se soit arrangé cette semaine, mais ça pouvait aussi avoir empiré.

Quand il a tourné l'angle de la place machin, 5 minutes après sa descente du bus, il l'a aussitôt vue là-bas, devant le cinéma, et... la seconde hypothèse était hélas la bonne : elle était toute voutée, comme en pleurs, pauvre chérie. Oh. Il lui proposerait toute l'aide où soutien dont elle pourrait avoir besoin, si quelqu'un pouvait faire quelque chose (mais si son père venait de décéder, par exemple, personne n'y pouvait trop rien faire, pardon).

Il arrivait à elle.

– 'Jour ma 'Tricia...

– j... j... j... j... j... j... j... j... j... j... géhah... p... pahdon...

Il s'est appuyé au mur, à côté d'elle. Le mieux serait qu'elle explique elle-même ce qui n'allait pas, sans qu'il la presse de questions, pardon. Mais le silence, longtemps. Ou bien... elle cherchait les mots. Oui ?

– j... géhah...

– Oui ?

– j... géhah...

Oui. Lui laisser le temps de rassembler ses forces, son courage, ses mots.

– è... è... è...

Sans doute un « est-ce que », oui, attendre, simplement.

– è... è... est-ce k...

Oui.

– è... est-ce que v... vous pouvez m... me fhapper, m... me cogner... ?

???

– Vous taper dans le dos, un petit peu, Patricia ? Vous avez avalé de travers ?

Elle a fait non.

– n... ne giffe, k... coup poing, k... casser le nez, coups pieds... t... t'è m... méchant... s... s'y vous plaît...

???

– Euh, non, je vous aime, au contraire...

Elle a tressailli, comme la première fois où il l'avait dit (il y a quatre mois maintenant), mais elle a fait Non, du menton, cette fois encore.

Silence. Elle a eu un gros gros soupir, tremblant. Silence encore.

– z... ze n'a a... allé n'à la gah...

A la gare ? Au centre-ville ?

– p... pouh s... sauter dessous n... n'un t'ain...

Oh !!! Sauter sous un train, elle voulait ??? Qu'est-ce que... ???

– m... mais ze n'a t... tennement peuh... l... la douleuh infinie...

– Oui, Patricia... Oh... Qu'est-ce que... ?

– é... et nans mon èsp'i... je hevoih v... voteu v... visage, j... géhah, v... voteu zentillesse, n'infinie... z... ze n'avais pas le couhage s... sauter, p... pèhdhe ça...

Oh, pauvre chérie. Au bord du suicide, mais retenue (de sauter sous le train) par son amabilité à lui, la retenant à ce monde ?

– a... aloh, s... si vous deviende t... t'è m... méchant k... comme tout ne monde, s... ça va m... m'aider, a... à sauter, m... mèhçi, m... mèhçi...

– Et si au contraire je vous fais une bise ? si je vous demande en mariage ?

Elle a tressailli encore, frisson, pardon.

– n... non, oh n... non, non...

– Pardon, oui, je comprends. Je suis pas beau, pas riche, pas sportif, pas danseur, pas séducteur...

Elle a cherché ses yeux, elle était en larmes, toute.

– v... vous l... le pluss mèhveilleux m... monsieur du monde, j... géhah... m... mais moi k... qu'est-ce n'a besoin, s... c'est vous me fhappez... t... t'è méchant, d... deviende, n... nohmal, k... que ze méhite...

Elle méritait d'être traitée avec méchanceté, selon elle ?

– Pourquoi, Patricia ?

Elle a baissé les yeux, soupiré.

– z... ze vous en suppie, z... zèhah...

Oui, elle savait déjà, qu'il n'était pas d'accord avec les gens, la méprisant. Ils n'en avaient jamais parlé, tous les deux, mais il l'avait défendue à la pâtisserie contre les méchants clients devant lui, la traitant de sale bègue, débile mentale, bougnoule polak, introvertie, naine, crevure, tortue anémique... Elle savait qu'il n'était pas d'accord, que lui trouvait que ça faisait son charme, de faible petite à protéger, toute douce timide délicieuse... Il ne pouvait pas la haïr, lui, non... Pas la frapper, du tout.

– Patricia, je... suis pas un violent, pardon... Enfin, j'ai fait des années d'aïkido, je sais me défendre, retourner la violence contre quelqu'un qui attaque, mais...

– s... c'est f... facile, j... giffer, k... cogner... j... je pense...

– Frapper celle qu'on aime, c'est presque impossible, Patricia. Enfin : dans ma conception à moi de l'amour, pas très française latine, pardon...

Elle a soupiré, comme désespérée. Pardon.

– Patricia, si quelqu'un vous attaque, je peux devenir très très méchant, pour vous protéger, Patricia...

Elle a eu un demi sourire, triste.

– m... moi z... ze veux tuer p... pat'icia, a... aloh vous allez m... me fhapper... ?

Il a soupiré à son tour, les bras lui en tombaient...

– Non, c'est le seul cas où ça marche pas...

Désespérée, la pauvre.

– Mais attendez, Patricia. S'il vous plaît, euh... Enfin, je veux dire : je respecte votre choix, d'en finir avec la vie...

Et il proposerait de dévaliser une pharmacie, pour obtenir des barbituriques, lui offrir un endormissement à jamais, sans douleur terreur infinies...

– Simplement, j'aurais besoin que... vous me disiez, vous me convainquiez, que c'est bien la chose à faire : en finir avec la vie. Vous avez peut-être, ou sans doute, raison, mais... expliquez-moi, je vous en supplie...

Elle a fermé les yeux. Refus ? Ou elle cherchait les mots.

– k... que quate ans n... n'en foyer sociann', s... c'est pas possibe, que stop fini, que les p'oblèmes papier, stop, pahtih...

Exclue du foyer social ? Elle habitait en foyer social ? Depuis toutes ces années ?

– Partir ? Vous ?

– et... p... plu' à l... Lille, plu' vous hevoih j... jamais, z... zéhah, m... mon amouh... s... sek'et...

Et elle a tendu la joue, après cet aveu, déclaration, attendant une giffle terrible, apparemment... Il s'est penché, très bas, vers sa petite naine chérie, et il lui a embrassé la joue, tendrement (en signe de « merci, oh merci, et je t'aime aussi, ma petite chérie »). Avant de se redresser. Oh, elle était toute rouge, elle pleurait, les larmes coulaient...

– m... mais... a... à douai, t... t'è loin, p... plu' vous hevoih z... zamais...

– Je pourrai aller vous voir. Ou habiter là-bas, chercher du travail là-bas...

Elle a serré les paupières, comme luttant contre une douleur aiguë, pardon...

– m... mais z... ze hetouhne ch... chez les débiles, p... pas les hommes au-t... tohisés...

Un centre pour handicapées mentales ? Sans visite masculine autorisée ? Enfermées, recluses ?

– Patricia... peut-être que... vous êtes pas obligée de partir là-bas...

– s... si...

– Si vous n'êtes pas en foyer social, si vous n'y êtes plu', vous pouvez habiter ailleurs, à Lille ici...

Elle a fait non, en larmes, pardon...

– m... ma tutelle n... ne dih... pas un logeuh n... ne confier s... sa m... maison n'à une némile... que va mette le feu pahtout, p... pahdon... d... de faih t... tout mal, l... le dangeheux... k... cuh... ch... chauffage...

– Patricia, vous pouvez venir habiter chez moi...

Elle a tressailli encore. Silence, elle paraissait interloquée, comme n'ayant jamais songé une seule seconde à pareille éventualité.

– Je ferai la cuisine si vous avez peur du feu, pas de problème. Et je vous montrerai ce qu'il faut pas faire, pour le chauffage, l'électricité, j'ai confiance. Et je me porterai garant, auprès de mon loueur, que tout va bien se passer.

Elle a rouvert les yeux, perdue. Les larmes coulaient, à flux continu.

– m... mais où... où ze vas n'aller, k... quand vous hecevez v... vos mait'esses... ?

Il a souri, pardon.

– J'ai jamais eu de maitresse, Patricia, je suis un vieux garçon innocent... Amoureux de ma petite Patricia toute seule au monde...

Il avait pensé la faire rougir, sourire, mais elle a fait Non, étonnamment.

– z... ze ète m... malfohmée, n... n'èlle a dih, l... la docteu, ch... chez les débiles... n'angelle n'incapabe ne hende un... un homme heuheux... z... ze vous a fait p... pèhde voteu temps, j... géhah... f... fhappez-moi...

Elle a re-tendu la joue, fermant les yeux douloureusement, dans l'attente des coups, très mérités selon elle...

Et lui il s'est repenché, et il a fait deux bises, sur sa joue mouillée et sur sa tempe.

– Je t'aime, ma petite chérie. Nos cœurs s'aiment, on n'est pas des bêtes...

Larmes redoublées, émue perdue...

– Patricia, on ne fera pas des bébés, on ne baisera pas comme des bêtes, mais on pourra se faire mille câlins de pure tendresse, habillés ou en pyjama... millions de câlins... tendrement...

Eberluée, la pauvre... Mais elle n'a pas dit Non cette fois :

– é... et aloh... ze va m... mouhah ne monheuh, m... mouhah, ou... ouf...

Il a souri :

– Mourir de bonheur ou s'évanouir une seconde, oui, on verra bien. D'accord ?

Cette fois elle a rougi, souri, confuse perdue. Elle a hoché le menton.

## EXPLICATIONS POUR REMBOURSEMENT

Habituellement, Patricia et Gérard (ou Gérard et Patricia) arrivaient plus d'une heure avant l'ouverture du cinéma, plus d'une heure et demie avant la séance « Connaissance du Monde », et ils attendaient là patiemment, souriant en silence, comme heureux, simplement. Mais ce dimanche, Patricia a parlé, un peu :

– J... géhah, z... ze vounais v... vous nemander...

Un silence.

– Vous vouliez me demander quoi ?

Elle hésitait, et pas seulement timide à son habitude mais comme toute gênée.

– è... è... est-ce v... vous pouvez m... me z'expliquer... ?

Et le silence.

– Sans doute, oui. Vous expliquer quoi, Patricia ?

– p... pouhquoi v... vous me payez l... le cinéma t... toujours...

??? Euh, pardon, euh... Il n'avait pas pensé que ça posait problème, euh...

– Pourquoi c'est moi qui paye notre place au cinéma, à tous les deux, chaque dimanche ?

– ou... ou-i...

– Vous voudriez payer, de temps en temps ?

– n... non, z... ze peux pas, m... mais v... vous p... pouhquoi... ?

Elle ne pourrait pas payer, cette somme modique ? Ne recevait-elle pas de salaire ? A la pâtisserie où il l'avait connue, elle ne travaillait que le vendredi, mais... ne recevait-elle aucun salaire là ? Ni ailleurs ? Euh, il se souvenait les clientes méchantes, l'insultant en la traitant de « débile mentale », était-elle là en insertion professionnelle sans salaire ? Et son allocation de handicap serait-elle intégralement ponctionnée pour le logement-nourriture-blanchiment en centre d'accueil ? Pauvre chérie... Pardon, il aurait dû la questionner sur sa vie, depuis longtemps, au lieu de partager son silence, délicieux certes...

– Euh, ben c'est « amical », simplement...

– m... mais p... pouhquoi v... vous... ?

Euh, certes, une amitié est réciproque, d'où réciprocité, partage théorique des frais, euh... Il a failli répondre (timidement) un gros mensonge, à la place de l'aveu « moi, je vous aime », euh... En effet, il a failli rétorquer « Puisque vous ne pouvez pas payer chaque semaine, c'est normal que ce soit moi qui le fasse ». Mais, non, il y a trois minutes, il ignorait encore qu'elle ne pouvait pas payer sa place (du moins chaque semaine). Que dire ?

– J'ai entendu dire, ou dans les pubs au cinéma, même : dans ces cas-là, la tradition c'est que c'est le garçon qui paie.

Elle a fait une petite moue pas convaincue, et elle avait raison, pardon. Ça, c'est en cas de « rendez-vous amoureux », de « drague » ou quoi (semi-prostitution légale ?), alors qu'eux ne se retrouvaient là que par coïncidence, officiellement... (parce qu'il y avait eu cette affiche d'annonce sur le comptoir de sa pâtisserie à elle, et qu'il était venu, la retrouver en dehors du magasin, au cas où elle viendrait, ce qui s'était passé).

– v... vin sept s... cinémas...

Oui, 27 venues au cinéma, ensemble : aujourd'hui était leur 27<sup>e</sup> dimanche de revoyure, 141<sup>e</sup> rencontre...

– k... quatozhe n... n'a quate euhos... et... et t'eize k... quate euhos s... cinquante...

– C'est pas grave...

Il touchait dix euros de l'heure, comme ouvrier, presque quatre cent euros par semaine...

– ne total, ze n'a cahulé : s... cent k... quatozhe euho s... cinquante...

– Peut-être, oui.

Même dix fois plus cher, il aurait payé, le bonheur de la revoir en tête à tête, des heures auprès d'elle... Cent fois plus aurait été un peu difficile, mille fois plus : impossible.

– z... ze pense, z... ze vas p'ende dans la caisse, de la pâtisshie... pouh vous hembouher...

???

– Hein ? Non, pas besoin...

– s... si...

– Vous seriez renvoyée, poursuivie...

Elle a fait oui.

– et na p'ison, ou... ou-i... s... c'est ne p'i ne vous avoih m... mentih, p... pahdon, p... pahdon...

Le prix qu'elle devrait payer pour lui avoir menti, à lui ??? La prison ???

– et ze vous d... donneha t... toute na caisse, pas seunement s... cent quatozhe s... cinquante... pouh nemander p... pahdon... n... ne mon... mon m... mensonge...

– Patricia, euh... Il y a pas de mensonge, euh...

Enfin, à part le fait que – lui – il ne lui ait jamais avoué sa tendresse, infinie, mais...

– s... si, j... géhah, k... que ze vous fais p... pèhde voteu temps p... pouh hien... z... ze m... malfohmée, p... pas capabe ne hende un homme heuheux... n'elle a dit l... la docteu...  
???

– Patricia, ce qui me pousse vers vous, c'est... ma tendresse envers vous... je pensais pas à vous défoncer le ventre ou quoi, je le jure... Enfin, si un jour vous aviez voulu ça de moi, j'aurais essayé, oui j'imagine, mais je sais même



pas si je suis capable, moi-même... A quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf neuf neuf pour cent, je vous aime de tendresse pure, Patricia... Pour votre douceur, votre visage, adorés...

Elle a rougi, semi souriante, confuse.

– m... mèhçi... s... ça éziste... ?

– Pardon, peut-être que c'est anormal, ce serait à moi de m'excuser. Ou bien... si vous ne pouvez pas, vous aussi, ces choses dites adultes, ou bestiales, c'est juste merveilleux, non ?

Elle a perdu son sourire, pardon. Secouant la tête.

– n... non, k... que mèhveilleux f... fini... p... pahdon...

Hein ? Il était trop tard ? Cette déclaration d'amour, de lui-même, venait-elle des années trop tard ?

– k... que ma t... tutelle...

Elle était sous tutelle ? Effectivement classée handicapée ? mentale ? ou parce que naine, simplement ?

– n'elle me henvoie ch... chez les nêmes, a... à douai...

Oh, quitter Lille ? Renvoyée « chez les débiles » ?

– a... aloh p... plu hevoih z... zamais l... l'homme que z'aime...

Il ne respirait plu'. Qui était l'homme qu'elle aimait ? qu'elle ne verrait plu' jamais...

– v... vous, z... zéhah...

Oh... Déclaration d'amour en sens inverse ? Ils étaient amoureux l'un de l'autre ???

– et au... au lieu que... enfêhmée a... à Douai, ze me dih... si en p'ison, je va hèster à Lille, peut-être... hêver vous hevoih un jouh... p... peut-être...

– Je vois une autre solution, Patricia... Patricia, acceptez-vous de m'épouser ?

Elle a sursauté, et paru prise de panique, la pauvre.

– v... vous dih... ??

Il a répété :

– Pätricia, acceptez-vous de m'epouser, de venir vivre avec moi ? cinquante ou soixante ans, dans mes bras...

Elle pleurait, perdue, avec un semi-sourire désespéré.

– m... moi... ?

– Oui, vous que j'aime. La seule que j'aime au monde.

Elle avait la tête qui tourne, visiblement, la pauvre...

– m... moi ? v... vous... ?

– Oui.

– m... mais ze vous n'a dih... ze ête u... une hatée... t... toute...

– Pas une ratée, non, une petite angelle de douceur et de beauté, hyper adorable, merveilleuse, un milliard de fois mieux que les femmes bestiales, qui vous méprisent. Qui se trompent, je crois. Et c'est pas grave si c'est moi qui me trompe, je suis heureux comme ça, avec vous...

– é... é... é... et si je ête m... mohte d... de monheuh... ?

– Si vous serez mort de bonheur, j'irai mettre des fleurs sur votre tombe, tendrement. Je chérirai notre photo, de nous... nous deux.

Mais aïe, elle tombait, évanouie ! Il l'a rattrapée comme il a pu.

– Patricia !

Il l'a allongée au sol, mise en position latérale de sécurité, comme appris en secourisme. Il était perdu. Il espérait qu'elle ne soit pas déjà morte de bonheur. Il y avait un souffle sous ses narines, ouf...

COMME UN DOCTEUR, « DE N'ÊSPLIQUER »

(Retranscription de la bande son)

– Voilà, ça enregistre, manemoiselle.

– m... mèhçi...

...

– Euh, peut-être en introduction, puisque vous voulez garder l'enregistrement de tout ça : est-ce que vous pouvez résumer le but de cet « entretien », comme « consultation » si j'avais été docteur.

...

– v... vous p... pouvoih n... ne dih... ?

– Je peux le dire moi, bien sûr. Donc oui, puisque vous avez gagné au loto, 200 Euros disiez-vous, vous vouliez vous payer une... consultation, à un docteur qui vous expliquerait quelque chose. Et vous me demandiez si j'étais docteur, moi client fidèle de la pâtisserie où vous travaillez, le vendredi.

– ou... ou-i.

– Et je suis pas docteur, mais ça vous a toute mise en larmes, et j'ai dit que je pourrais essayer de répondre, ce que je savais, pour expliquer.

– s... si z... zentil...

– Voilà, et peut-être j'accepterai le paiement que vous voulez donner, ou peut-être (ou sans doute) que je vous dirai que je peux pas aider, alors vous garderez vos 200 Euros, pour une autre chance, avec quelqu'un d'autre.

– n... non... n... non...

– On verra.

...

– Bien. Je vous écoute. Sur quoi vous vouliez des explications ?

...

– k... k... que... ..

– Oui.

– que s... savoih... k... comment s... ça faih...

...

– Mh ?

– k... que quand vos z'amouheuses n... ne pahtih n'une auteu ville, k... comment ça faih... ? n... ne mohtes ch... chaguin... ?

– Euh, pour un homme beau, séduisant, riche ? Qui a des amoureuses ?

– v... vous... m... meu-s... sieu...

– Mh ? Hum, non, enfin... Je peux essayer d'imaginer, pour répondre à votre problème, de manière impersonnelle... Mais moi personne au monde n'est amoureuse de moi...

– ... s... si...

– Mh ? Euh... Enfin, euh... Enfin, en un sens, pardon. Comment dire ? Je suis sûre pour toutes les filles et femmes du monde, sauf une pour laquelle je suis pas complètement sûr... Ma toute petite pâtissière adorée, qui me sourit, k... (Rougissez pas, manemoiselle, je sais que je rêve, que...).

...

– Hum, bon, on rougit tous les deux, on peut plu' dire un mot tous les deux, euh... (je dis ça pour l'enregistrement, sans l'image). Non, je vous explique : moi, si je reviens vous voir, au magasin, c'est pas tellement pour les gâteaux mais pour votre sourire, délicieux... (Rougissez pas, non...). Et, c'est vrai, quand je m'endors, dans mon oreiller, je rêve parfois, souvent, ou toujours, pardon, que votre visage est dans mon épaule, tendrement, délicieusement...

– n... non, b... bien sùh... k... que voteu f... fiancée, n'è me tuehait...

– J'ai pas de fiancée, je suis un vieux garçon tout seul, triste, pas bien...

– s... si, oh... oh s... si...

– Merci. Euh... mais je veux dire : attendez, là vous me taquinez, à faire semblant d'être amoureuse de moi, mais votre grande question, c'était quoi déjà ? Vous allez partir dans une autre ville ? Et vous pensez mourir de chagrin ?

– ou... ou-i... plu' v... vous hevoih, j... jamais, j... jamais... (snif).

– Pleurez pas, manemoiselle... Pleurez pas...

– p... pahdon, p... pahdon... (snif).

– Une des solutions, ça serait que vous ne partiez pas.

– s... si, o-bigée, k... que m... ma tutelle t... t'è m... méchante...

– Ah. Euh... Et vous allez partir où, c'est décidé ?

– ou... ou-i...

...

– En Pologne ?

– n... non, a... à Dou-ai...

– Ouf. Parce que si vous étiez retournée en Pologne – et je parle pas Polonais, seulement Russe, euh... j'aurais pu qu'aller vous voir une fois par an, en restant travailler en France. Mais si vous habitez à Douai, je pourrai venir vous voir chaque semaine...

– (gh...).

– Non ? Vous voulez pas ?

– k... que p... pas n... n'habiter k... comme n... n'une pèhsonne n... n'intennigente n... nohmale... z... ze n'êteu henvoyée ch... chez l... les némiles, p... pahdon... (snif).

– Vous savez que je suis pas d'accord, avec les gens qui vous traitent comme ça...

– s... si zentil, ou... ou-i... p... pahdon...

– Pff... Et c'est un centre fermé, sans visite permise... ?

– (snif).

– Manemoiselle, euh... Ce que je vois comme solution, c'est pas tellement « médical », pardon, mais... je pourrais, comme un avocat... ou un témoin plutôt, aller voir votre tutelle, lui dire que vous êtes pas bonne à rien, à enfermer, non... Nous deux, on lie amitié...

...

– Rougissez pas... Je m'appelle Gérard, Gérard Nessey, j'ai 29 ans, je suis ouvrier, chez Megatronics.

...

– Je peux savoir votre nom, votre prénom surtout ?

...

– p... pat'icia... n... niezewska... v... vin six ans... n... n'en inséhtion, f... finie... f... finie... (snif).

– Merci Patricia. On se dit Tu ?

– t... tu... m... mèchei, n... n'infini... p... pahdon, k... que ze pas savoih... ne dih t... tu...

– Essaie...

– z... z... ze t... t... t...

– Je t'aime ? Je t'aime aussi, Patricia... C'est merveilleux...

– ze t'aime, zéhah, ou-i...

– Merci. Je t'aime aussi, tu sais.

...

– Et je dirais à ta tutelle méchante que... non seulement tu as des amis, maintenant, dans la ville ici, mais tu as séduit un homme, qui va te demander en mariage... Si : Patricia, je te le demande, en vrai : est-ce que tu accepterais de m'épouser... (...) Pourquoi non ?

– (snif) k... que ze n'ête u... une hatée... m... malfohmée... n'incapabe ne hende un... un homme... heuheux, n... n'êlle a dih l... la docteu... et v... tu... méhitez l... la mieux du monde, j... géhah, m... mon géhah... ouh-ouh-ouuuu...

– Merci, Patricia. Merci. Détends-toi. Attends.

...

– Simplement : si je mérite la mieux du monde (oui, d'accord), je mérite la mieux à mon goût à moi. Pas celle que tu préfères toi, mais celle que je préfère moi. Or, moi, c'est toi que je préfère au monde... Je le jure. Patricia, acceptes-tu de m'épouser ?

– (snif!) en... en plus p... pas capabe t... te donner nes enfants...

– Pas besoin... Si ? Tu voudrais qu'on adopte un enfant ?

– l... les enfants, t... t'è méchants, n... n'aveg moi...

– Oui, pas besoin. Bien.

– z... ze sais p... pas faih n... na tuisine, p... pas le dhoit t... toucher le feu...

– Pas de problème : je faisais la cuisine pour moi, je ferai la cuisine pour nous deux, pas de problème. Enfin, je rentrerai le midi à la maison (là jusqu'à maintenant je mangeais à l'usine, mais je reviendrai nous faire à manger... et faire deux bisous, ou douze bisous, à ma petite épouse adorée...).

...

– Patricia, écoute : en ce moment, et avant pareil, je suis seul et triste, j'étais comme ça... je rêvais de ma toute petite pâtissière adorée, simplement... Si je peux te prendre dans mes bras, te faire des bises, je serai fou de joie, de bonheur... Pas sexuel, mais mieux, plus grand, romantique et pur... Je t'aime, Tricia...

– oh... oh... m... mais...

– Oui ?

– k... que t... toutes nes autes, n... ne mieux k... que moi...

– Ça dépend pour qui.

– s... suhtout p... pouh le pluss zentil du monde, l... le pluss beau, oh...

– Tu es aveugle merveilleuse, merci. Mais moi pareil, je suis aveugle amoureux, je t'aime, Tricia...

– (snif) d... deux cents z'euhos... s... ça pas suffih... n... n'y faudhait d... deux s... cent m... miyah... de miyah...

– Deux cent milliards de milliards d'Euros ?

– ou... ou plus...

– Moi je préférerais deux mille bises de ma petite Patricia bien-aimée...

– (biz... biz...)

## INSPECTRICE DU COMITÉ MISS-LILLE

Le mois dernier, votre bulletin favori vous relatait en détail le nouveau quotidien de notre toute récente Miss-Lille 2017, ses très grandes joies et ses petites contrariétés (le numéro sur les détails de la soirée d'élection étant le #7 – bulletin de commande des anciens numéros : en dernière page). Maintenant, et avant que ne commencent les préparatifs de l'élection pour l'an prochain, nous avons pensé à une innovation géante : raconter des portraits de nominées totalement improbables ! Preuve (par l'absurde !) que presque tout est envisageable pour presque toutes ! (...)

Numéro 2 : Solnène\* (\* : Ce n'est pas le vrai nom mais un codage à nous, ne serait-ce que pour raison de confidentialité)

Dans le dépouillement des réponses, pour les futures candidates retenues à l'élection Miss-Lille 2017, nous avions donné l'instruction d'extraire de la pile « compté, à détruire » une sous-catégorie « étrange, perle ou idiotie apparente ». Et dans cette catégorie, un cas exemplaire semblait le marquage, sans nom ni prénom ni âge « la toute petite pâtissière de la Rue XXX\* » ! Car chacune le sait bien, les très belles mesurent minimum 1 mètre 75, et une « petite » n'a aucune chance, encore moins une « toute petite », et la probabilité devient carrément négative (si ça existe !) pour une « toute toute petite ». Et... ce n'était pas qu'un nom de jeune fille, sans doute pas dans l'annuaire avant de trouver un logement à elle, mais une indication très précise, permettant de la trouver, même sans nom civil marqué... notre enquête s'est jetée sur ce cas insensé (pour ce numéro-ci, passé le sujet principal).

J'ai eu la charge d'aller moi-même rendre visite comme inspectrice à cette adresse. Mais ! La « pâtissière » que j'ai trouvée derrière le comptoir (en ce mercredi-là) était plus grande que moi, grosse bouffie énorme, un peu âgée, rien à voir avec la description faite. Canular ? Fausse piste ? J'ai interrogé la dame (mariée qui plus est : avec alliance, même pour toucher les gâteaux sans gants, berk !), et... oui, il y avait une fille minuscule qui travaillait ici, mais le vendredi seulement. Gagné !

Je suis donc revenue toute guillerette le vendredi. Enfin, le projet de la rédac' chef n'était pas encore finalisé, mais on envisageait un pseudo-concours « de rattrapage » pour la « Miss-Lille improbable » qui aurait pu faire la couverture de ce numéro. J'avais amené mon appareil-photo, oui je suis photographe d'art, en plus d'être rédactrice, (et belle et grande), tant de talents, la petite allait pleurer de la comparaison évidente mais bref ! Vendredi onze heures dix environ, j'entre dans ce petit magasin, et... je vois la petite : une naine ! (mais pas difforme, non : comme une enfant de 7 ans). Enfin, une opulente poitrine, des hanches et fesses bien dessinées adultes féminines, une jolie petite gueule sans vraiment de nez, pas mal, OK. Mais... je l'entends répondre à la cliente devant, et cette micro-vendeuse est une bégue ! Comment répondre aux questions de culture et tout sous les flashes, si elle peut à peine ahaner trois mots ??? Et pas de maquillage, du tout ! Pas dégrafé son col pour afficher la poitrine, prude minable, oh-là-là ! Comment désigner une nullarde pareille ? ! Et, tandis qu'elle va chercher un gâteau demandé, je me déplace pour voir ses chaussures : zéro talons ! C'est à rien n'y comprendre ! Moi, déjà grande, plus que la moyenne, je mets des talons de douze centimètres : la classe ! Mais une naine devrait, OBLIGATOIREMENT, utiliser des semelles compensées, aussi hautes que possible, et dix-huit centimètres de talon grand minimum ! Pire encore, je l'entends répondre à la cliente, et elle ne prononce pas les R, son qui fait toute la beauté de la prodigieuse langue française (comparée notamment au R anglais vilain des actrices américaines sans charme aucun, sauf doublage français) ! Heureusement que cette calamité ambulante n'a pas été invitée même aux castings de pré-sélection, ç'aurait été faire perdre leur temps à nos jurés ! Je croyais être au bout de mes surprises, choquées, mais le pire était à venir ! La cliente a dit « Eh, connasse, la mère M\*, elle disait que t'es une handicapée mentale, en bouche-trou, c'est vrai ? ah-ah-ah ! Connasse à la con ! Ptite merde ! ». Et c'est « ça » qu'on nous proposait en Miss-Lille, devant faire rayonner le charme de la ville !!! Et la naine n'a nullement démenti, pas même froncé les sourcils, juste baissé le nez comme la conne qu'elle est.

J'ai pris en photo la jeune débile, quand ce fut mon tour au comptoir, j'ai expliqué que c'était pour un truc de pub, qu'elle ne pouvait pas comprendre... et elle a gobé ça. Trop conne pour objecter ou émettre des doutes, vraiment une moins que rien, la pire représentante de la classe féminine en notre ville ! Toutefois, il m'est venu l'idée (géniale) d'interviewer la personne l'ayant désignée comme Beauté de Lille numéro 1 ! Etait-ce une plaisanterie loufoque ? J'ai donc demandé à la petite crevure :

– Quelqu'un t'a désigné comme très très belle ! Tu sais qui ? !

Elle aurait pu hausser les épaules, me dire que j'étais cruelle envers sa nullité, mais non, elle s'est toute repliée timide, rougissante, pitoyable ! Et elle m'a dit :

– I... le zentil m... meu-s... sieu d... du vendhedî s... soih... ?

Bof ! Un mec ? Pourquoi pas, mais le créneau « soir » ne m'arrangeait pas, ce jour-là, pour affaires personnelles : séance de théâtre prévu, à ne pas manquer ! Pour rire, je demande à la débile :

– Tu as déjà été au théâtre ? !

Et elle me fait non, évidemment ! Ce n'est pas le même monde, mais une annexe des poubelles d'immondices... Miss-Lille, « ça » ? ! Ah-ah-ah !

Mais je suis revenu le vendredi suivant. J'avais fait tirer une copie de la photo et l'avait amenée, pour expliquer le sujet de l'interview au type en question, si je parvenais à deviner qui il était. Pas facile, mais j'ai une intuition hors pair, une très grande intelligence, et cela paraissait dans mes cordes. Je me suis garée sur cette rue, en face

de la pâtisserie, et j'ai observé, l'air de rien, à partir de 16 heures 30 (ce qu'on peut appeler le début du soir, même quand on a un QI au ras des pâquerettes).

Les gens qui entraient étaient essentiellement des petites vieilles, ce n'était pas un monsieur. Et puis un gros énorme type barbu avec une calotte sur la tête, et la naine l'a servi sans rien montrer de particulier, ni le type non plus, pas intéressé, regardant sa montre et ronchonnant ou quoi. Plus tard, avec une douzaine de vieilles et mères de famille au milieu, arrive un jeune homme, sans costume ni tenue sport mais assez bien de sa personne. Intéressant. Et, aussitôt qu'il est entré, la naine se met à rougir, à trembler, clairement amoureuse ! Et lui aussi sourit, la regarde comme tendrement. Je le tiens, son « gentil monsieur » à elle ! Je sors, ferme la voiture, et cherche à traverser. Mais avec le trafic à cette heure, pas facile ! Je rattrape le gars, sorti du magasin, un peu plus bas sur la rue.

– Eh ! Monsieur !

Il se retourne.

– J'ai à vous parler, de cette demoiselle !

Et je lui montre la photo, mais – incroyable ! – comme la débile naine il se met à rougir, sourire, perdu, amoureux ! De la photo ! (Toute habillée, en uniforme, ras du cou, pas maquillée, archinulle !). Oh-là-là, je tiens mon sujet, là ! Et lui s'avère intéressé :

– merveilleux, oh... je... je peux vous acheter cette photo ?

N'importe quoi !

– Ah-ah-ah ! Ouais, c'est mille Euros !

C'était une plaisanterie (peut-être un mois de salaire pour ce prolo sans cravate !), mais il sort son carnet de chèques ! Mais je ne veux pas de chèque en bois, je lui demande combien il a de liquide, il ne sait pas. Je prends tout ! (Bien moins que mille, bien sûr). Et il tient comme très précieusement la petite image entre ses doigts. Je rigole :

– C'est toi qui l'a désignée comme « plus belle femme de Lille 2017 » ?!

Il cligne des yeux, perdu.

– euh, moi et d'autres, sans doute, la moitié de la ville au moins... Elle a été élue ?

Je pouffe de rire (je lui ris au nez) mais il ne se fâche pas.

– Imbécile ! (ai-je ajouté, espérant une réaction à raconter, pour donner corps à mon récit. Mais il a seulement répondu :)

– pardon...

Comme dominé, par moi, certes forte et dynamique, mais un mâle normalement brave les tempêtes pour affirmer sa virilité !

– Eh, comment elle aurait fait, pour répondre aux questions ?! Sur le podium ! Avec les caméras !

Ce n'était pas vraiment une question, mais je m'attendais à ce qu'il avoue sa connerie totale.

– oui, elle est silencieuse gentille, pas comme les géantes dragons...

– Non ! Les « beautés incendiaires », elles s'appellent ! Nos élues, année après année ! Certes les dragons crachent du feu, mais le feu aux fesses c'est génial !

– chacun ses goûts, mdame...

Certes non ! Il y a d'un côté les goûts de charme et classe, de l'autre les goûts de chiottes ! J'ai failli lui dire là, direct : « A propos de goûts de chiottes, as-tu remarqué que ta petite naine est folle de toi ?! Je l'ai observée, et là, une femme comme moi, on ne la trompe pas, notre détecteur détecte ! Paf ! ». Mais j'ai préféré « monnayer » cette révélation au niais timide :

– J'ai une énorme révélation à te faire, géante pour toi, mais il faut que tu me racontes une anecdote rigolote, au sujet de la naine !

Il a été surpris, mais pas hostile, OK. Il s'est pris le menton, essayant de trouver une idée.

– euh, je suis pas trop un comique, je sais pas trop ce qui fait rire des gens...

Je corrige :

– Tous les gens ! Aiment rigoler ! A part quelques coincés ! Comme vous deux visiblement ! Allez : un truc très étonnant, surprenant !

– euh, peut-être... l'autre jour, un monsieur méchant lui a demandé « Hé, t'es con ou tu le fais exprès ? ».

– Elle l'a envoyé chier ? Non, c'est normal, toutes à sa place, on aurait aussi...

– elle a répondu « j... je sais pas, p... pahdon... ».

J'ai rigolé, à m'en faire pipi dessus !

– elle est la plus gentille du monde, un ange tombé du Ciel...

– Ben non, imbécile ! Mais attends !

Et je lui ai balancé la nouvelle que sa débile était secrètement folle de lui, et je me suis barrée, pour aller écrire tout ça. Eh oui, comme désignée « Miss Lille », dans les tréfonds des tiroirs « zéro ou presque », il y a des pitoyables couples d'amoureux comme ça, totalement abrutis, aveugles !

## MADAME IMPRÉVUE

En arrivant à la pâtisserie, ce 141<sup>e</sup> vendredi soir, Gérard a été surpris : derrière le comptoir, au lieu que ce soit seulement sa petite naine chérie qui soit là pour servir les gens, il y avait aussi une dame (sans blouse blanche, en habits de ville, manteau). Et la petite jeune fille était toute rouge, et elle a... disparu ? sous le comptoir ? La dame a grommelé :

– Mais putain, qu'est-ce tu fous, La Naine, te cache pas ?! C'est lui ?!

Lui, Gérard ? Lui qui avait fait quoi ? La petite jeune fille s'était-elle plainte de ses regards amoureux, de sa tendresse secrète mais évidente, la gênant dans son travail ? La dame était-elle sa mère ou sa patronne ? Sa mère ne l'appellerait sans doute pas « La Naine », non.

Il s'est avancé quand même, pardon coupable... La dame l'a apostrophé :

– Salut mec ! Alors c'est toi ?! Ah-ah-ah ! L'autre elle sait plu' où se foutre, sûre que c'est toi !

?

– Allez viens ! On sort parler, on laisse La Naine bosser, putain ! Et refuse pas ou bien moi je porte plainte pour non-assistance en danger !

?? Et la dame est sortie de derrière le comptoir, venue le prendre par la manche, l'emmener dehors !

– Viens ! On va causer dans ma bagnole, ch'uis garée plus loin, là-bas ! Mais merde s'qu'y faut pas faire ! Moi normalement c'est la fin de journée à seize heures !

? Il était dix-huit heures et des poussières, mais ce n'était pas le problème, pour Gérard. Que lui voulait cette dame ? apparemment mandatée par la jeune fille qu'il aimait (en secret, avait-il pensé)...

– Mais ch't'ai trouvé, djà ! Pas fait tout ça pour rien !

Gérard respirait, perdu, se demandant quelle fin du monde ce serait. Est-ce qu'il allait être interdit à jamais de revenir ?

– La vert pomme, là, c'est ma bagnole ! On s'assit là, OK ?!

Que répondre ? Hocher le menton, bien sûr. Elle a ouvert sa porte à elle, côté conducteur, et puis de l'intérieur relevé le bitoniot de serrure, côté passager. Il est entré (il se souvenait comment on entre dans une auto, même s'il ne l'avait pas fait depuis des années, pardon).

– Assis-toi ! Bon, j'prends des notes en même temps !

Il a refermé la porte. Et elle a allumé le plafonnier, oui, pris un stylo, un bloc de papier.

– Ton nom, prénom, âge, situation matrimoniale, numéro sécu, adresse, employeur !

? Elle était de la police ? La petite jeune fille avait-elle porté plainte contre lui ? Pour harcèlement ? (implicite, sans acte répréhensible mais tendresse clairement malade, indésirable, pardon...). Le drame de sa sosie Lucia se reproduisait-il, quatorze ans après ? Lucia l'avait envoyé chier toute seule, mais sa petite sosie était encore mille fois plus douce et faible, peut-être incapable de tuer un homme... (il lui restait combien de temps à vivre, là ? une journée, une semaine ?).

– Allez ! Tu me dis tout ça ! Et pas des bobards ! Attention ! Montre-moi tes papiers officiels !

Il avait un peu la tête qui tourne, pardon, le sang qui frappe aux tempes. Il a donné sa carte d'identité, et la dame a marqué, plein de choses.

– Et numéro sécu !

– 'me souviens pas, pardon.

– Employeur !

– l'usine Megatronics, pardon.

– Son adresse ! Téléphone !

Il a répondu, oui.

– Et ton téléphone à toi ! En cas d'urgence !

? Urgence de quoi ?

– j'ai pas le téléphone, chez moi, pardon. A mon travail, c'est le poste 2755.

– Hein ?! Pourquoi t'as pas l'téléphone ?!

Il a soupiré, pardon.

– je sais pas...

Sans vouloir expliquer qu'il ne voulait pas être dérangé par le monde extérieur, dont il n'aimait que sa petite pâtissière chérie...

– Bizarre ! Et t'es marié ?!

– non...

– En couple ?!

– non...

– Mouais ! Mais tu t'protèges, capote tout ça ?!

??

– euh, je suis vieux garçon, innocent, pardon...

– Puceau ?! Ah-ah-ah !

– madame, qu'est-ce qu'on me reproche ?...

– Hein ! Ben non, connard ! On t'reproche rien, pas encore ! Mais là on est dans la merde, et faut qu'tu nous sorte de la merde, sinon on te rétame la gueule, vu ?!

– je comprends pas... vous êtes la propriétaire du magasin ?  
– Hein ! Non, ch'uis la tutelle à La Naine !  
?  
– Ben ouais ! Et dans l'dossier, c'est marqué qu'elle a essayé de s'ouvrir les veines à 20 ans ! Alors là, qu'è chiale et tout, elle peut nous faire une grosse conn'rie !  
Oh, mon dieu, au bord du suicide ?  
– je... je ferai n'importe quoi, pour l'aider...  
– Hein ?  
– je ferai n'importe quoi, pour l'aider...  
– Mais ?  
?  
– mh ?  
– Ouais, que tu racontes des conn'ries OK, mais il y a un « Mais y faut pas te prende pour un pigeon », c'est ça ?!  
– non, je suis sincère, je... mon dieu, si... elle est en danger, est-ce que... je peux faire quelque chose, moi ?  
– Attends, c'est pas crédible ! T'es l'abbé Pierre ?!  
– non, pardon...  
– Si y'a trois miyards de gosses qui crèvent de faim, tu vas les scourir tout ça ?! Mon cul, oui ! Pas crédib' ! Faut pas me prendre pour une conne, ch'te préviens ! Si elle crève, moi je dirige la commission droit sur toi ! 'Pas ma faute à moi ! Eh ouais !  
Il cherchait l'air.  
– madame, je... pour le tiers-monde qui meurt de faim, en étant chassé de nos frontières, je... je plaide coupable, je préférerais un monde uni, sans frontière égoïste (c'est pas proposé par les politiques, hélas...), mais...  
– Ah le voila ton Mais ! « Mais quoi » ?!  
– mais le monde extérieur m'intéresse pas beaucoup, à part cette petite jeune fille, si gentille pardon...  
– T'as un micro-pénis ?! Tu te dis qu'avec une Naine, ça va ptête marcher ?!  
??  
– ma tendresse est platonique, madame, pure...  
– Quoi ?! Qu'est-ce que c'est ces conneries ?! Ça c'est pour des midinettes 7 ans d'âge mental ! Comme La Naine ! Non, c'est pas crédible, chez un mec ! Mais ch't'arrête tes mensonges tout de suite : compte pas la niquer, elle est imbaisable ! Ratée ! Des gros nichons OK mais pas de trou ou quoi, enfin les termes médicaux j'y connais rien moi !  
?  
– je souhaite pas tant lui faire l'amour que lui caresser la joue...  
– Avec ta bite ?!  
– non, la paume de la main, ou je sais pas... je l'aime, pardon...  
– Oh-là-là ! Mais c'est quoi s'bordel ! Ça existe pas ! Eh ! Pas étonnant qu'elle soit folle amoureuse de toi !  
??? Hein ??  
– Ben ouais ! C'est pour ça qu'è risque de se tuer ! Moi j'la renvoie chez les débiles, à Douai, alors elle va plu' jamais te voir, et c'est la fin du monde pour elle, elle chiale, elle chiale, pisseuse de merde !  
???  
– Ferme la bouche, imbécile.  
Pardon, euh...  
– et... et si je la demandais en mariage, vous renoncerez à... ?  
– Non mais, t'es con ou t'es sourd dingue ? Je t'ai dit qu'elle est pas baisable !  
– je voudrais seulement la recueillir, l'héberger, la réconforter...  
– Non mais éh ! A s'que j'ai compris, elle a même pas de clito, rien ! Même pas léchouillable ou quoi, arrête tes délires ! Bon, une baise aux nichons peut-être, et encore : elle est naine, pas facile !  
– madame, je vous parle pas sexualité mais tendresse, secours...  
– Non mais ça va pas le faire : elle, sans vagin ni clito, elle est pas femme ! Toi, sans virilité ou sans couille, t'es même pas un homme ! On marie pas des déchets pareils !  
– deux êtres qui s'aiment...  
– Mais non ! C'est pas ça l'amour ! Ah-ah-ah ! Je crois rêver ! Avec des débiles mentaux arriérés, impubères ! Eh, réveillez-vous ! L'amour, c'est le cul !  
– non, pas seulement, pas nécessairement...  
– Eh, qui c'est qu'est diplômée en Sciences Humaines, c'est toi ou c'est moi ?!  
– j'ai invalidé les prétendues sciences humaines, que vous avez appris à réciter... mais c'est pas le sujet : madame, je vous en supplie, laissez-moi recueillir cette petite jeune fille, que j'aime, et qui m'aime dites-vous...  
– Mais c'est un amour malade, pas crédible une seconde !  
– donnez-nous une chance... revenez nous inspecter dans deux jours, une semaine, un mois, un an. Vous verrez, on aura construit un bonheur à notre façon...  
– Tu sais qu'elle est handicapée mentale ?  
– je la respecte...  
– Et en tant que telle, elle a pas le droit de toucher au feu, ou truc électrique, elle te fera ni la cuisine ni le rpassage !  
– c'est pas grave...

– Non mais attends, non mais je rêve, là ! Non seulement un mec, un vrai, il exigerait qu'elle fasse le truc, mais totalement exclu qu'il fasse tout lui, putain !

– je l'aime, elle, madame...

– Pffh... Bon, mais... Pas possible qu'elle ait dégoté un truc pareil, avoir un tel cul, quand on est une crevure, de merde ! Un cas DE MALADE ! Et si ch'te fait interner en hôpital psychiatrique, qu'est-ce elle va nous faire, elle ? Si elle se tue pareil, je suis pas avancée, moi. Un blâme ou quoi, je risque, putain ! Et à cinq ans d'la traite, c'est pas rattrapable, pour les points, le salaire perçu plus tard, merde ! Et si j'la fais interner elle aussi, comme les fous et les folles sont séparés, è va s'tuer d'te perdre, ch'uis pas plus avancée, 'fait chier merde !

– madame, sans faire dépenser des sous aux contribuables, aux assurés sociaux, je vous propose qu'elle soit internée entre mes bras, et moi je serais interné entre ses petits bras à elle... peut-être un mois, pour commencer, vous verrez... Je travaillerai, sans coûter un centime à la collectivité.

– Grmf ! Mouais, attends, j'réfléchis !

Et le silence.

– Oh, et putain t'as vu l'heure qu'il est ! Et moi faut qu'j'aille lui annoncer le truc ! Sinon d'main è s'fout par la fenêtre ou quoi, à se faire des films cauchemars !

– mon dieu...

– T'es croyant ?!

– je sais pas... « mon dieu », c'est une façon de dire.

– Ouais pasque la Bible y disent de niquer comme des lapins, pas vos conneries de fleurs bleues à la con !

– si manemoiselle est croyante, je respecte ses croyances...

– Ben non ! Un mec impose son autorité !

– un macho, pas un romantique...

– Ah-ah-ah ! Tu sais, t'es pas aussi con que t'en as l'air ! Allez ! J'vais lui dire que je repousse de trois jours son transfert là-bas, j'me donne deux jours pour trancher, vos conneries, à la con ! OK ?!

– merci...

– Ah-ah-ah ! Qu'il est con ! Moi mon mari y dit « Il faut jamais remercier : c'est un signe de faiblesse » !



## VIA REMPLAÇANTE ET AUTRE

Gérard a été surpris, presque catastrophé, en découvrant la nouvelle personne, derrière le comptoir. A la place de sa toute petite pâtissière (secrètement) chérie... Elle discutait avec la dame devant lui (au lieu du doux silence de sa chérie habituelle...).

- Ah non, pasque c'est sûr, la mairie y font n'importe quoi !
- Moi c'est s'que j'dis à chaque élection, mais Maurice y veut rien entendre !
- Ah-ah-ah !

Est-ce que la petite jeune fille, reine de beauté (célèbre ?), était partie se marier ? La reverrait-il un jour ? Ou simplement c'était un cas de vacances hors fermeture annuelle ? Un arrêt-maladie ?

- Allez, salut mdame, moi faut qu'j'aille éplucher les poireaux !
- Parfait ! Et profitez bien de ce repas et du dessert surtout !

La dame est partie et il s'est avancé, pardon.

- Ouais ?! V'voulez quoi ?!

Il n'allait certes pas prendre un flan-vanille, non, par fidélité envers sa petite chérie, qui le lui servait toujours...

- euh, un mille-feuilles ou quoi...

- Ouais, on a ça, y sont super-bons ! Garanti !

Et elle l'a attrapé d'un geste rapide, sans les mouvements lents et délicieux de sa petite chérie habituelle... Et elle l'a posé précipitamment sur le comptoir, sans l'emballage que lui faisait gentiment la belle et douce...

- Ça fait : un trente cinq ! Pas cher ! Hé, au supermarché, c'est ptête encore moins mais bonjour la qualité pourrie, ah-ah-ah !

Il hésitait. Pouvait-il (devait-il) demander aujourd'hui, au sujet de la petite jeune fille ? ou bien revenir la semaine prochaine en espérant que ça n'ait été qu'un contretemps ? Euh...

- euh, la... petite jeune fille, qui est là d'habitude...

- Ouais ! T'en as marre de elle ? Tu voudrais que ça soit moi tous les vendredis ?

?

- non, pardon... elle est... merveilleuse, je... je me demandais... elle... elle reviendra ? elle... elle est juste malade... ? ou partie se marier ? à un milliardaire...

La dame ouvrait des grands yeux ahuris.

- Etrange ! Attends ! Tu prends quoi comme gâteau d'habitude ?

Mh ? Quel rapport avec sa question à lui ? la plus importante question de l'Univers...

- euh, peu importe, non, je demandais...

- Tt ! Réponds d'abord à ma question !

- un flan vanille...

- Bingo, c'est toi ! Ça èsplique !

??? La petite jeune fille avait parlé de lui ? Avait-elle deviné sa tendresse secrète ? Avait-elle laissé des instructions ? (du genre : « pour le type qui demandera de mes nouvelles et qui prend un flan-vanille, annoncez-lui mon mariage avec ménagement, ça peut le tuer... »).

- Alors, attends ! Faut qu't'appelle un numéro ! D'urgence !

? Il ne comprenait pas du tout.

- Elle a laissé ça, cette bonne femme, l'autre, là !

On lui donnait un papier, avec un numéro de téléphone manuscrit. Avec marqué en plus « le vendredi : de 19h à 21h ». D'une grosse écriture nerveuse, ne ressemblant pas du tout à sa petite pâtissière timide et faible...

- T'appelles ouais ce soir, tu dis que c'est au sujet de La Naine, que t'es le type du flan à la vanille, qui s'inquiète d'elle, ptêtre !

Il a avalé sa salive. Et, euh, il avait posé ses pièces. La dame les a récupérées.

- Allez salut ! Bsoir Ma'ame Alabert !

Oui, une cliente après-lui, pardon. Il s'est retourné, pour sortir.

- Eh, attends msieur ! T'oublies ton gâteau !

- pas grave...

Et il est sorti, pendant que ricanait la dame, oui. Euh, il était 18 heures 23, à sa montre. Il fallait appeler entre 19 et 21 heures, euh... Du centre-ville ? Entre le premier et le second bus ? Il aurait voulu téléphoner dès 19h00

sonnantes, tant c'était capital, quel que soit le message transmis... La petite jeune fille avait-elle dit à sa sœur d'annoncer ce mariage à ses douze plus tendres amoureux, quelque chose comme ça ? (Enfin, en théorie, la moitié de la planète devrait être amoureux d'elle, évidemment, mais... au magasin, les hommes qui passaient étaient aussi méprisants envers elle que les femmes, jalouses de son charme infini, c'était compréhensible, de ce côté).

Finalement, il a attendu ici, quartier Saint-Jean, près de la cabine téléphonique. Il lui restait encore cent et quelques unités, il n'appelait ses parents qu'une fois par mois, et il avait racheté une carte pas très longtemps en arrière. Oui, il l'avait bien, ici, la carte, ouf, et pas besoin d'en racheter – avant la fermeture des magasins, 19 heures aussi.

Les minutes étaient interminables, mais il essayait de respirer, ne pas penser. Le monde était en suspens, en tout cas. La petite jeune fille n'avait pas un rhume avant de revenir la semaine prochaine, ça semblait beaucoup plus définitif que ça, cette absence... Ne pas larmoyer, non, il avait juste comme une tonne de cafard lui tombant sur les épaules... Le miracle aura duré trois ans et demi, déjà. Miracle, sans se faire jeter – se faire jeter comme par sa sosie Lucie, autrefois... Et au lieu de l'ignorer, elle avait même chargé quelqu'un de lui dire, avec ménagement ou quoi. A moins que ce soit un avertissement : « ne pas la chercher sur la Terre entière, sinon elle porte plainte » ou quelque chose ? On verrait...

18h47, ça n'avancait pas... Et si quelqu'un prenait la place, à la cabine ? Pour une conversation interminable, locale ne coûtant pas à la minute... Où trouver la cabine suivante ? Euh...

Mais personne n'est venu, prendre la place, et – à 18h58 – il est entré, se préparer, à appeler. Prendre la carte, le numéro, le combiné. 18h59, il a reniflé, hum. Allez. Enfin, de toute façon, sa montre n'était pas sous métrologie, raccordée aux étalons internationaux, et 19-21h voulait clairement dire « à peu près »... Il a pianoté, et ça a fait tttut. Puis sonné, sonné encore, et encore.

– Allô ?!

Voix féminine, forte, ce n'était pas sa bégue petite chérie, timide et faible, non...

– allô, bonsoir madame, excusez-moi de vous déranger. On m'a dit de vous appeler à ce numéro, entre 19 et 21 heures. A la pâtisserie de la rue Saint-Jean...

– C'est pour La Naine ?

Ça ne semblait pas sa sœur, non...

– oui, au sujet de la petite jeune fille, là d'habitude, je... je demandais de ses nouvelles, pardon...

– Tu es le mec du flan à la vanille ?

? Euh.

– oui, je prends un flan vanille toujours, pardon.

– Ben, elle est à l'hôpital, ta copine !

– mon dieu... malade ? grave ?

Un cancer ??

– Elle a essayé de se tuer !

– oh...

– Attends ! Attends ! Raccroche pas !

– oh non, non, surtout pas...

– Ouf ! Non, pasque y'en a, y se sauvent en courant, quand ça pue la mort !

– pardon...

Il avait un milliard de questions à la fois... Si un homme lui avait fait du mal (dans sa vie personnelle), pourquoi avait-elle parlé de lui (du magasin) ? Ou bien, avait-elle été agressée (ou violée ? pauvre chérie, tellement trop belle, pardon) par un homme masqué, le considérait-elle comme le suspect numéro 1 ?

– Bon, les toubis y savent plu' comment la gérer, y m'ont demandé à moi, de la faire parler, sous penthotal, tu sais, le serum qui fait parler, les coincés, les muettes. Et ch'uis d'origine polonaise, si s'qui sortait en parler automatique, ça aurait été du polonais !

Il cherchait l'air, perdu.

– oui...

– Et, bon, son problème c'est qu'elle est renvoyée à Douai, elle va plu' te revoir jamais, toi l'homme qu'elle aime, en secret !

– oh...

– Alors on fait quoi ? Même si t'es marié, qu'est-ce qu'on fait ? E s'arrachait les perfusions, y l'ont mise sous coma artificiel, là. Est-ce que c'est direct l'asile sous camisole ? ou tu peux lui parler, la raisonner ?

- je... je savais pas, pas du tout...

- Tu savais pas quoi ? Normal, moi ch'uis infirmière mais si t'es ni ambulancier ni témoin ou quoi !

- qu'elle m'aime, je veux dire... je croyais que c'était moi, qui était amoureux d'elle, en secret...

- C'est nul !

- mais logique : sa sosie m'a tué, y a quatorze ans, quand elle a compris que je l'aimais... je pensais éviter ça, me déguiser en « rien du tout », pour le bonheur de la revoir...

- Et là, tu vas bouger ton cul ?

- oui, pardon, mille pardons, mon dieu, je... je la supplierai de me pardonner...

- Mais – si elle est pas internée à l'asile, à voir – elle va virer vers Douai, tu vas faire quoi ?

- la... demander en mariage...

- Attends ! OK, bon, donc tu vas venir la voir, vous allez vous revoir, tout ça ?

- oui... quel hôpital ?

- Attends. Juste, avant de songer mariage, euh... tu sais que... enfin...

Et un silence.

- Enfin, elle était renvoyée de son foyer social ou quoi, pour retourner chez les handicapées mentales...

- la pauvre...

- Hein ?

- je la sauverai de cet enfer... je la consolerais...

- Vrai ? Ah-ah-ah ! Mais purée, pas étonnant qu'è se flingue, à te perdre de vue, elle t'a trouvé où ?

- mh ?

- C'est complètement inespéré, pour une naine, débile, bègue et euh... attends, euh, t'es euh... plutôt le genre patriote, tout ça ?

- non, pardon. Et je sais qu'elle était traitée de sale polak, comme sa sosie autrefois, c'est pas juste, j'aime pas les frontières, entre êtres humains, pareils...

- Bingo ! Oui, parce que, en plus : bougnoule, ça en refroidit plus d'un (si y'avait d'autre candidat, ce qui y'a pas !). Et sinon, qu'elle soit – sa tutelle nous a dit – un peu renfermée, pas bien sociable, tu lui pardonnes ?

- euh au contraire, je l'adore pour son caractère, tout effacé timide, adorable...

- Ben c'est pas commun, un mec comme toi ! Pas étonnant qu'elle veuille mourir, de te perdre !

- pauvre chérie...

- Ah-ah-ah ! Bon, en pratique ! Je te dis à quel hôpital, tout ça ? Mais attends, faut que je vois avec le toubi comment la réanimer de son coma et tout.

- oui... merci, pour elle. Pour nous.

## LE NON-DIT VOLE EN ÉCLATS

Gérard n'avait jamais vraiment parlé, à sa petite Patricia chérie. Ils se revoyaient au cinéma, chaque dimanche matin, et il lui payait la place « connaissance du monde », simplement. Et puis, depuis bien avant, trois ans et demi maintenant, il la revoyait à la pâtisserie, vendeuse – c'est comme ça qu'ils s'étaient connus. Certes, sa petite pâtisserie (comme le cinéma) étant à l'autre bout de la ville, il aurait pu s'abstenir de la revoir une minute le vendredi soir pour un flan, la revoir deux heures au cinéma le dimanche étant bien plus solide et merveilleux. Mais il craignait qu'un jour (demain ?), elle ne vienne plu' le dimanche – tel était entièrement son droit, sa liberté – et il souhaitait garder la petite revoyure du vendredi comme perle de bonheur, restante (sans paraître s'imposer, en retournant la voir à son travail, après avoir cessé).

Telle était la situation de leur... « camaraderie » (amour secret de son côté à lui), à ce jour.

Mais... ce 12 Septembre, tout s'est effondré, de manière incroyable. Enfin, ils attendaient devant le cinéma, une heure en avance, comme d'habitude (elle arrivant la première, toujours), mais étonnamment, elle a pris la parole, près de lui (plus bas, petite naine chérie) :

– j... gé-hah...

– Oui Patricia ?

Elle a avalé sa salive, semblant mal à l'aise, aujourd'hui (pardon).

– è... est-ceu z... ze pouvoih... v... vous poser n... ne qesnion... ?

A son travail ou quoi, quand quelqu'un lui demandait « est-ce que je peux vous/te poser une question ? », Gérard répondait toujours « C'est que tu viens (vous venez) de faire... », mais il ne voulait pas se moquer de sa petite chérie, toute timide, accomplissant là un gros effort, pour parler, presque.

– Oui bien sûr.

Elle a avalé sa salive, soupiré, reniflé, perdue. Cherchant du courage, visiblement.

– s... si... s... si...

Et le silence.

– si... d... dans k... quate m... mois... z... ze plu' heviende... p... pahdon... pahdon...

Ne pas soupirer, ne pas la culpabiliser, même si ça lui déchirait le cœur... Allait-elle se marier ou quelque chose, ou avoir un enfant ?

– è... est-ce v... vous dih... « p... pas ghave, ne v... va hemblacer n'une aute... »... ?

Non, oh non, non, il ne remplacerait pas sa petite chérie adorée – l'amour de sa vie – par une autre quelconque... Mais pouvait-il dire en face « vous êtes ma seule amie au monde, la seule amie que j'ai jamais eue » ? Ça paraissait absurde, parce qu'officiellement ils n'étaient même pas amis, ils venaient au même cinéma, simplement, par hasard, s'asseyaient côte à côte parce que, euh... elle, de toute petite taille, elle devait être au premier rang pour voir l'écran, et lui parce qu'un peu myope, même si les lunettes corrigent, pardon. Euh, mais répondre, à sa question.

– Euh non, je crois que je reviendrai plu', au cinéma. Euh... je pourrai vous revoir, à la pâtisserie ?

Et là, cataclysme, elle a fait non... Non, elle allait sans doute se marier en Californie, ou y entamer une carrière à Hollywood, la verrait-il sur les écrans, au cinéma ? Ou restant ici à Lille mais lui interdisant de la revoir ?

– z... ze p... plu' a... à Lille, p... pahdon, p... pahdon, n... nans k... quateu m... mois, p... pouh t... tou-jouh...

Et sa voix s'était cassée, toute, sur cette dernière syllabe, et oh, elle larmoyait...

– Patricia, qu'est-ce qui vous arrive ? Quelque chose triste ?

Elle a reniflé, timide perdue, hochant le menton, faiblement, comme coupable. Silence.

– ou... ou peut-être z... ze va hester n... n'à Lille...

– Bien. C'est possible ?

Elle a fait Oui, mais sans enthousiasme du tout, comme avec immense chagrin.

– s... si ze s... saute s... sous le t'ain n'ici...

???

– z... ze n'entéhée à l... Lille... ?

Enterrée à Lille si elle sautait sous le train ici ???

– Patricia, oh... Patricia, un homme vous a fait du mal ?

Oh, les larmes coulaient de ses yeux, maintenant, pauvre chérie. Et lui, il larmoyait aussi à moitié, de compassion...

– n... non, le cont'aih...

?

- Une femme ? Vous préférez les femmes ?  
Elle a fermé les yeux, cherchant les mots, perdue.

- I... le homme k... que z'aime... s... c'est v... vous zéhah...  
???

- et k... que je ête henvoyée ch... chez les démiles, a... à Douai, z... ze vas mouhieh n... ne chaguin...  
??? ???

- Patricia, vous m'aimez moi ??? Non, c'est le contraire : c'est moi, qui suis amoureux de vous, qui veux pas vous déranger dans vos amours, vos aventures...  
Elle a cligné des paupières, et cherché ses yeux, comme ahurie. Mais non, il ne plaisantait pas du tout :

- Je le jure...  
- m... mais s... c'est pas p... possible...  
- Si, je le jure.  
- n... non, k... que ze ête n... naine, n... némile, n'anémique, n'int'ovèhtie, n'asociale, mougnoule, laide...  
- Non, la pluss jolie du monde, et puis polonaise c'est exotique, pas mal du tout, et petite adorable, lente gentille toute douce, merveilleuse, effacée délicieuse... un peu solitaire comme moi, je rêve de solitude à deux... Vous êtes la mieux du monde, à mon goût à moi...  
Elle cherchait l'air, la bouche entrouverte, perdue, immensément...

- oh... oh...  
Il l'a laissée respirer, deux minutes.

- z... zéhah... v... vous pouhez n... ne l'ékih s... suh un papier... ? m... me le lih... p... pouh que ne n'ékih... dans mon mien ne ihisibe... k... que c'est l... les mots l... les pluss beaux du monde, n... ne z'inc'oyabes...  
Il a souri.

- Oui, on pourra même se faire un grand tableau : vous m'écrirez tous les défauts que vous vous trouvez, et moi en face, je répondrai pourquoi je trouve que c'est vos qualités. Enfin, je répondrai honnêtement, sans mentir, juré, mais je vous adore, c'est vrai.  
Elle semblait un peu osciller, la pauvre, la tête qui tourne ? Et elle cherchait l'air, essouffée, ou le cœur qui cogne et ça pompe toute l'énergie (il ressentait ça aussi, pardon).

- Patricia... pour pas que vous soyez renvoyée à Douai dans quatre mois, euh... il faut qu'on, euh... qu'on agisse quand ?  
Elle a relevé de grands yeux mouillés perdus, ne comprenant pas la question. Il a précisé :

- Patricia, puisque je vous aime, puisque vous m'aimez... acceptez-vous de m'épouser ?  
Il espérait un sourire radieux, émerveillé, mais la question l'a comme pétrifiée, et elle a baissé le menton, très très faiblement. Etait-ce l'amorce d'un Oui, du menton ? Mais non, elle a levé les mains, à son visage, et fondu en larmes, toute.

- ouh-ouh-ouuu...  
- Pardon, Patricia, pardon... Vous êtes pas obligée de répondre tout de suite, pas obligée de répondre Oui. Je voulais juste vous dire que... mon cœur vous appartient, pour toujours, toujours...  
- ouh-ouh-ouuu...  
Que faire ? Que dire ?  
Euh, il s'est déplacé un peu, pour être face à elle, non plu' à côté, et - doucement - il lui a pris les épaules... Elle a tressaillie, toute. Mais sans le repousser, du tout, au contraire comme émue, touchée...  
Euh, il est descendu, se mettant à genoux, pour que leurs visages soient au même niveau, presque, petite chérie...  
- Patricia...  
Et... elle s'est penchée en avant... jusqu'à se pelotonner contre lui, tendrement, oh... Il l'a embrassée sur le front. Et elle a fait trois petites bises en l'air, en direction de son cou, timide, adorable...  
Ils sont restés longtemps ainsi, enlacés, merveilleusement...  
Et puis... son souffle, petite chérie, a recommencé à devenir tremblant, et elle a murmuré :

- z... zéhah, n... ne faut v... vous t'ouvez n... n'une aute...  
- Non, nulle autre au monde... ça sera toi ma chérie, ou personne...  
- ooh...  
Et renflements encore, et son épaule toute mouillée mais c'était pas grave. Il l'a serrée doucement, lui a caressé les cheveux. Sentir sa poitrine contre lui était immensément délicieux, aussi...

- z... zéhah, z... ze pas n'ête u... une femme...

???

- k... comme n'angelle, è... elle dih, l... la docteu, ch... chez les némiles, z... ze pas n'équipée pouh hende un homme heuheux...

Pas « équipée » (sexuellement ?) pour rendre un homme heureux ?

- Si, moi tu me rends heureux, ma petite chérie... Ce câlin, là tout de suite, c'est le plus grand bonheur de toute ma vie...

- oh... oh...

Et elle a bougé, pour oser lui faire « en vrai » les trois bises dans le cou, maintenant...

« PSYTONOGUE »

Depuis que les séquences « Connaissance du Monde », au cinéma, étaient le dimanche en début d'après-midi, plutôt que le matin, Gérard ne s'en allait plu' manger chez lui après la projection disant au revoir pareillement à Patricia. Non, il l'invitait boire un verre, au café, et ils prenaient toujours un jus de noisette (sucré, sans alcool), avec délice, partagé.

Mais ce troisième dimanche après-midi ainsi, leur « camaraderie » a encore changé, un peu. En effet, elle a souhaité qu'ils se parlent, un peu, apparemment. Alors qu'ils étaient toujours silencieux, elle a eu quelques mots :

– j... géhah... m... ma tutelle ne m'a z... z'envoyée v... voih n'une psytonogue...

Une psychologue ? Et elle était sous tutelle, Patricia ? Orpheline ou... « classée handicapée mentale » comme l'accusait les clients méchants, souvent devant lui, quand il allait la voir à la pâtisserie...

– Oui, et... ça vous a... intéressé ?

Elle a eu un petit sourire timide.

– n... non, z... ze p... pas vouloih n... ne lui dih m... mes sek'ets... z... ze la connais pas...

– Je comprends, oui.

Tellement différent des extravertis narcissiques, qui discourent d'eux-mêmes des heures sur un divan...

– z... zéhah... v... vous p... psytonogue, un... un peu... ?

Il a souri.

– Pas officiellement, mais... si vous avez des questions qui vous gênent ou quoi, je peux en parler avec vous, comme un psychologue, oui.

Elle a baissé les yeux, rougi. Silence.

– z... zéhah, n... na quèsnion z... ze me nemande...

Il écoutait, attentivement, pas sûr de pouvoir répondre mais il essaierait.

– s... c'est... è... est-ce l... l'amouh, s... c'est pas pouh tout ne monde... ?

??? « Est-ce que l'amour, ce n'est pas pour tout le monde ? ». Euh...

– Est-ce que vous pouvez expliquer un peu plus ?

Il craignait de la décevoir, mais elle a hoché le menton, comme une évidence, semblant dire « oui, je sais que c'est pas très clair, je vais expliquer ».

– k... que a... avant, m... mon hève...

Rêve d'amour ? « Avant » ? Quand elle était fillette ? Ou préadolescente ?

– s... ça n'était un... un gentil gahçon, n... n'y sehait z... zentil avec moi...

Merveilleux. Même si elle avait sans doute changé d'avis en devenant femme, préférant les virils musclés dominateurs (ce qu'il n'était pas du tout, lui, pardon...).

– m... mais quand qu'on est u... une moins que hien, n... n'on a n'aucune chance p... p'ende son cœurh... ?

– Qui c'est qui est une « moins que rien » ?

– m... moi, p... pahdon...

???

– Euh, je suis pas bien d'accord. Moi je trouve que vous êtes la mieux du monde...

Elle a rougi, très fort, mordu sa lèvre, souriant à moitié, perdue.

– v... vous m... moquez pas, s... s'y vous p... plaît...

– Je suis sincère...

– n... non, z... zéhah, s... c'est ne quèsnion n'impohtante, p... pouh moi... pouh mon univèh... ne comp'ende... et... et vous s... spécialisse... ne l'amouh...

– Moi ??

Elle a hoché le menton, très très sérieusement. Il ne comprenait pas, du tout.

– Pourquoi moi je serais un spécialiste de l'amour ?

– a... à cause k... que t... toutes les f... filles... n'et femmes, ne folleu z'amouheuses ne vous...

– Non, oh non...

– s... si...

– Même vous, Patricia ?

Elle a piqué du nez, rouge cramoisie... En hochant la tête, faiblement.

– p... pahdon, p... pahdon...

??? Elle était amoureuse de lui ??? Comme il était amoureux d'elle ?? Oh... joie, bonheur infini, potentiel...

– et... et que vous le savoih...

– Hein ? Je le savais, moi ?

Oui, disait-elle, du menton.

– k... que s... si vous m... me payez ne cinéma, ne vèh, s... si gentil, n'à n'infini... que des miyah ne zoutes elles voudhaient ma place, s... c'est à cause que je ête la pluss z'amouheuse de vous du monde... nulle m... mais z'amouheuse n... n'infini...

??? Mais il ne voulait pas la contrarier par un sévère « Non, pas du tout, vous comprenez rien à rien ! », non...

– Patricia, je... je suis immensément étonné par ce que vous me dites, je le jure.

Elle a cligné des yeux, incrédule, comme si elle ne venait d'énoncer à haute voix ce qu'ils savaient très bien, tous les deux, depuis toujours...

– Vu par moi, c'est le contraire, presque exactement...

Elle a haussé les sourcils, étonnée, demandant explications, à l'évidence.

– Ma toute petite pâtisserie, de la Rue Saint-Jean...

Oui, elle se disait visiblement « oui, vous parlez de moi, à l'époque ».

– Pour moi, c'était la plus jolie fille du monde, et la plus gentille de l'univers, un milliard de fois mieux que toutes les autres.

Elle a fait un peu semblant de froncer les sourcils, en une sorte de « non, ne vous moquez pas de ma nullité, Gérard, s'il vous plaît »...

– Je le jure. Et tous les hommes sont fous amoureux d'elle, comme moi. Toutes les femmes sont jalouses et la détestent, et plein d'hommes sont en colère de pas être assez bien pour elle, alors ils font semblant de la mépriser aussi.

Elle a eu un petit sourire, comme désarmé. Du genre « c'est pas du tout ça, en vrai, mais ce délire tiendrait presque debout, certes ».

– Mais quand je l'ai revue, à cette séance Connaissance du Monde, comme l'affiche sur son comptoir, quand elle a accepté que je lui paye la place, et qu'elle s'assoit à côté de moi, j'ai compris.

Elle a fait Oui, comme s'il allait revenir à ses évidences à elle.

– J'ai compris qu'elle me tolère comme son amoureux le plus fidèle et tendre, platonique... Elle a sans doute cent ou mille amants, qui en veulent à son corps, mais c'est rafraichissant de passer un petit moment avec moi, n'exigeant rien, l'adorant sans la toucher...

Effarée, elle était.

– z... zéhah...

– Oui, Patricia ?

– v... vous ne dih ça, n... ne pouh hih... p... pouh me mont'her ze n'a snupide... ?

– Je dis pas ça pour rire. Peut-être que je me trompe, comme vous vous trompez. Peut-être que vous êtes pas la reine du monde (je me trompe), comme moi je suis pas le roi du monde (vous vous trompez)... Mais si... si on est amoureux l'un de l'autre, c'est juste merveilleux...

Elle a piqué du nez, en redevenant cramoisie.

– oh... oh...

– Mais pardon, je devrais peut-être pas dire ça. Les psychologues, je crois, ils ont interdiction de détourner les sentiments des patientes vers eux-mêmes, pardon...

– j... je z'aime pas p... psytonogues... seuinement vous...

Miracle...



## DISPARUE

Quand Gérard a trouvé cette autre personne, derrière le comptoir à la place de sa petite pâtissière chérie (secrètement), il a évidemment eu peur, qu'elle soit partie à jamais. Se marier ou aller faire une carrière de mannequin (pour tailles petites), sans qu'il ne la revoie jamais plu'. Et ça signifiait « plu' aucune raison de vivre », pour lui, c'était la fin du monde... Mais ce n'était encore pas sûr. Depuis trois ans et demi qu'il la revoyait, cette frayeur possible était son quotidien – jusqu'ici consolé par le miracle de la revoir, mais il savait que c'était fragile.

– Hein ?! J'veous sers quoi ?! Eho, v'm'entendez ?!

– euh, un gâteau, s'y vous plaît...

– Ben ouais, éh ! Ici on fait pas marchand d'cravates ! Mais QUEL gâteau ?!

Pas un flan vanille, non, ça c'était un trésor entre lui et sa naine petite chérie...

– Quel-gâ-teau, é-ho !

Pardon, euh, il a regardé un peu dans la vitrine.

– un éclair, par exempe.

– Bien ! Quel parfum ?!

Il cherchait l'air. La semaine prochaine, serait-elle revenue ? Etait-ce cette semaine les fiançailles et la reverrait-il deux ou cinq fois, si le mariage était plus tard ?

– E-ho ! Le par-fum ! De l'éclair, lequel ?! Oh, et puis, si vous êtes pas décidé, hop, c'est moi qui choisit, hop café ! Voilà, ça fait un euro trente.

Il avait le souffle court, la tête qui tourne, pardon. Il ne la reverrait peut-être jamais, jamais...

– Un ! Trente ! Un Euro et Trente centimes ! Si'ou'plaît !

Mh ? Pardon, il a pris son porte-monnaie.

– pardon, combien je vous dois ?

– Ah-ah-ah ! C'est pas comme si j'venais d'le dire ! Non : Un euro trente, OK ?

Il a sorti les pièces, pardon, les a posées sur le comptoir. La grosse main énergique les a prises, au lieu de la douce et faible petite main de sa chérie...

– elle... elle s'est... mariée ? la petite jeune fille, de d'habitude...

– Hein ?! Non, elle a disparu ! Mystère complet, à s'qu'y parait !

?

– « disparu » comment ?

– Pourquoi ça te réveille, le sort de cette crevure ?!

– je l'aime, madame...

– Ah-ah-ah ! Ah-ah-ah ! Ah ben j'comprends mieux ! La super-déception, qui t'retourne tout ! Une grande et belle et intelligente comme moi, berk, à la place de ta crevure adorée !

– des... des recherches ont été lancées ? Elle a disparu en forêt ?

– J'en sais rien, moi, je fais mon job ! Mais va dmander aux affaires sociales – è dépendait d'eux : c'est pas une employée comme nous, super, non, elle c'était une handicapée mentale, en insertion ! Bonjour le charme ! Ah s'que les mecs sont cons, putain ! En plus de naine ! Et bègue !

– merci, madame, je... j'espère que les recherches la retrouveront, oh...

– Ah-ah-ah ! Couillon, va !

Enfin, ce vendredi soir, il n'avait aucune chance de trouver une administration ouverte, mais le lendemain : pareil, porte close. Et le dimanche aussi, évidemment. Le lundi il reprenait le travail, théoriquement, mais il est allé au service du personnel, à la pause de 7 heures du matin.

– Ouais Nessey, qu'est-ce y a ?

Pardon, oui, il était un peu célèbre, depuis que son invention OP4 avait remplacé les OP3 et OP3+, sur la chaîne où il fabriquait (il était ouvrier).

– J'aurais besoin de prendre une journée ou une semaine d'absence, d'urgence. Pardon.

On l'a fait rencontrer le chef du personnel, en présence de son chef de chaîne et le supérieur de celui-ci.

– Nessey, vous comprenez bien qu'avec la commande coréenne, là, en ce moment, on a vraiment besoin de tous les bras !

– c'est pour raison grave...

– Et si on refuse ?

– je démissionne, je mets la licence OP4 dans le domaine public... Et l'OP5 (possible) dont j'ai presque fini les calculs.

– Non ! Non, bien sûr, on peut discuter. Allez, on vous accorde ce congé, hein Monsieur Dunoix ?

– Bien sûr que tout est à envisager. Euh, Nessey, vous recommencez pas à avoir des idées noires, hein ?

– si... je retrouve pas... la personne qui a disparue, que j'aime, c'est... fini...

– Fini quoi ? La vie ?

Oui.

– Bigre. Disparue comment ?

– je sais pas encore.

– Vous savez, notre compagnie Megatronics peut embaucher un détective ou quoi, pour vous assister, si besoin. Vous n'avez pas accepté les promotions, pas voulu les super-primés, mais on serait heureux de vous aider à résoudre un grave souci.

– merci...

Et il est ressorti du bureau, en congé donc, jusqu'à nouvel ordre (peut-être sans salaire mais peu important, puisqu'il lui restait peut-être seulement trois jours à vivre, si les recherches trouvaient morte son adorée).

Il est allé aux affaires sociales, trouvées dans l'annuaire Internet. Il a expliqué à l'accueil, à une dame en colère, qui l'a dirigé vers un bureau. Avec une autre dame en colère, qui a dit que c'était pas ses oignons à elle, qu'il fallait aller voir au bureau D12 ou 2C2. Et ainsi de suite. A midi, ça fermait, et il est ressorti, pardon.

C'est dans l'après-midi, vers 15 heures, qu'il a réussi à joindre la bonne personne, semblait-il : la tutelle de la petite jeune fille (petite chérie finalement nommée Patrycja Niezewska, et âgée de 26 ans – il en avait lui 29).

– Oui, c'est moi ! C'est pour quoi ?!

– on m'a informé, à la pâtisserie où elle travaille, le vendredi... on m'a informé qu'elle a « disparu, mystère »... est-ce que vous pouvez me dire si des recherches sont entreprises ? Est-ce que je pourrais participer ?

– T'es un client de la pâtisserie ?

– oui, pardon, ayant revu mademoiselle Niezewska 141 fois...

– Oulah, t'as compté ?!

– précieusement, oui, pardon...

– T'es amoureux d'elle ?

– oui, mais sans déranger, je veux pas du tout la déranger, elle a sa vie, je le comprends bien...

– Parce que tu crois qu'une naine débile bougnoule coincée, elle a une vie de fête et tout ?

– euh, elle est toute timide effacée, elle a pas l'air fêtarde, mais oui, sans doute, pardon...

– Ben non, c'est qu'une crevure, toute repliée inerte ! Et aucune contact connu ! Moi, là, je venais de faire les papiers, pour la renvoyer chez les débilés, à Douai, et elle a pleuré, et disparu !

– peut-être un de ses amants l'a « enlevée », sauvée de ce... retour, forcé...

– Ça risque pas ! Elle est vierge ! Et imbaisable, malformée, dit le dossier ! Alors tu laisses tomber, aucun intérêt ? Salut !

– madame, ma tendresse envers elle est infinie, je souhaite pas la violenter, c'est pas ça du tout...

– Ah ouais ? T'es un mou de la bite ?

– un romantique, simplement... Un ami a pu la sauver, pardon, et je lui souhaite, si elle voit avec horreur le retour à Douai... Mais... il faudrait pas que j'aide à la retrouver, surtout pas, dans ce cas, il faut respecter sa fuite, pardon... j'ai plu' qu'à disparaître, moi aussi, différemment...

– De quoi tu parles ? Non, pasque... si tu t'fous dans l'canal, tu vas ptêre tomber sur son corps, noyé ! A mon avis, elle s'est flinguée dans une poubelle, un camion-poubelle ou quoi, pas un mec normal, ou une gonzesse a pu la cacher ou quoi. Personne en veut, de cette ptite crotte, toi t'es anormal complet, là !

– elle... elle serait... décédée, vous pensez ? oh...

– Personne en sait rien ! Et on a aucune piste ! Rien !

– elle... a pas laissé un mot d'adieu, ou... ?

– É sait pas écrire ! Débile mentale, elle est, ch'te rappelle ! Enfin elle écrit ptit nègre illisible, des pages entières, à la con !

– en Polonais ?

– Pas du tout ! Olga, ma collègue, elle vient d'là-bas, elle m'a dit qu'ça a rien à voir avec du polonais ! Non, c'est du langage pti nègre à la con, de nullarde de chez les nullardes !

– quand j'étais enfant, je... je m'amusais à... crypter, inventer des écritures pour moi tout seul, je pourrais peut-être décrypter son système...

– Ça srait perdre ton temps !

– madame, je vous en supplie, pourrais-je avoir accès à une copie ou...

Et la dame est allée lui chercher ça, aimable, merci...

– Ça allait partir à la poubelle, 'pas nous encombrer avec des tonnes de trucs qui servent à rien, dans divers dossiers !

Elle lui rapportait un cahier, demi-format, à couverture brune.

– C'est qui-là, j'me souviens ! Tiens !

– merci infiniment, madame...

Et tout empli d'une petite écriture manuscrite, minuscule très propre, oui ça ressemblait infiniment à sa petite pâtissière, timide et appliquée, adorable... Mais les premiers mots étaient « vâdredi nêf mē dē mil katorz », et tout le reste à l'avenant. Oui, illisible, pardon. A moins que « ê » code pour une autre lettre mais... même pas, ce n'était pas « tout lisible à une lettre près ». Peut-être par combinatoire pourrait-il essayer de...

– Tu vas essayer ?

– oui, euh, je... peux vous faire des photocopies ? de quelques pages ?

– Non, embarque-le tout, là ça allait direct à la poubelle, ça nous sert à rien de rien. Et on attend juste qu'un pêcheur ou quoi la ramène dans ses filets. Tu te casses le cul pour rien, moi je dis, mais c'est ton problème !

Et il est parti, emmenant le précieux trophée d'un livre entier écrit de sa petite main chérie, Patrycja...

A la maison, il a parcouru la totalité des pages, et... vers la moitié, il a noté un truc très bizarre, différent du reste, avec comme des mots « lisibles » par eux, ne connaissant pas le code (et sans ses nombreux accents circonflexes – et trémas – partout) :

<i>« Patrycja Niezewska Foyer Social Féminin De Honchaugoux 176 Rue Saint-Jean 59030 Lille</i>	<i>patrisya niézévska fwayé sosyal dé ôcôjû sâ swasât sêz ru sî jâ sîkât nef mil trât lil »</i>
--	---

Était-ce la clé de déchiffrement ? Comme la pierre d'Égypte avec les hiéroglyphes et le latin ou grec, qui avait permis au napoléonien Machin de tout traduire ? Champollion ?

Gérard a pris un papier et un crayon, et il a noté :

Hypothèse 1 = Phonétique (« wa » pour « oi ») sauf « ê » = son « eu », « ô » = son « on », « c » = son « ch », « ô » = son « au », « û » = son « ou », « â » = son « an/en », « î » = son « in/un/ain ».

Et c'était simple, presque magique. Ceci posé, envisagé, il est retourné à la première page, et, transcrit, ça donnait, lumineusement :

« Vendredi neuf mai deux mille quatorze »... Bon dieu, c'était le jour (prodigieux) où il l'avait rencontrée ! Coïncidence ? Ou était-ce le premier jour où elle avait commencé ce travail, coïncidence effectivement qu'il l'ait rencontrée ce jour-là...

Il s'est dépêché (un peu) de déchiffrer le reste, même s'il était plus de minuit (et qu'il se couchait vers vingt et une heures habituellement)...

« Aujourd'hui je commence écrire ce journal, comme elle a dit Madame Bouvreuil, même si ça fait neuf semaines que j'ai commencé ce travail déjà. Mais aujourd'hui j'ai rencontré le prince charmant, que fait battre mon cœur à mourir. Tellement gentil et calme, sans rien de colère de moi, que presque ça me faisait pleurer de bonheur, le servir. Il a dit « Soir mademoiselle », comme si je étais une personne, au lieu que « Salut crevure » ou « Hé, ptite » ou « Pst ma grande », non si gentil mon dieu. Comme si je étais taille normale grande et inténigente normale presque. Et il a demandé « le flan là, c'est à la vanille ? » et moi je pas savoir, mais je avoir si peur dire c'est pas bon pardon et lui partir très vite. Alors je dire oui, et il répond « bien, merci, mademoiselle ». Comme de remercier de moi, comme si je bien faire ce travail moi. Et il souriait en regardant moi et pas sourire que moquer ou rigoler tennement je nulle non, sourire comme de bonheur... Peut-être il pas être prince en vrai, de une épée de tuer les gens, non, mais il être le plus merveilleux monsieur que la terre entière je être sûre, et il existe mon dieu ça me fait la tête qui tourne de bonheur infini infini. Je sais pas si ça existe les choses de ciel mais je vas prier le ciel que il revienne mon dieu. Je l'aime je l'aime je l'aime, dans mon cœur. Et il a demandé « Combien je vous dois, manemoiselle gentille » et moi je presque être morte de bonheur que pas pouvoir répondre. Et je vouloir dire « gratuit bien sûr, pour vous monsieur le prince, tellement de bonheur vous rentrez ce magasin », mais je n'a si peur il dire « zut, encore une amoureuse, j'en ai marre, on peut pas me laisser tranquille un peu ! ». Alors je dire le prix « Un euro dix centimes » et il mettre deux euros, et je rende quatre vingt dix, mais je n'a si peur il s'en va tout suite, je n'a mettre un papier autour le flan, comme on fait pour les gros gâteaux seunement, normanement. Une minute encore auprès de lui, et... il me regardait, moi... Pas regarder de colère en retard pardon, non. Pas regarder comme les monsieurs méchants qui veulent les madames toutes nues, non. Il me regardait comme de gentillesse et moi presque ça me faire pleurer mes yeux pardon. Alors je pleure maintenant, ouf, il est pas là pour choqué alors je peux pleurer, de bonheur, que l'avoir rencontré. Et je vas prier le ciel que il revienne un jour... ».

Gérard n'a pas été voir, dans son propre journal, si les mots collaient pile (il croyait que oui, mais pas sûr à 100,0%) avec ce qu'il avait noté dans son journal à lui, commençant à cette même date... (même s'il l'avait écrit le lendemain, le temps d'acheter un cahier...). Il... il était touché, perdu, fou d'amour – en sens inverse, fou de bonheur que leur amour était réciproque... Et... (il avait très sommeil, pardon), le cahier faisait plus de cent pages, il s'est dit qu'il s'arrêterait une minute, pour faire un câlin à son oreiller, avant de reprendre...

Euh, il faisait grand jour quand il s'est réveillé, pardon. Il s'est levé en catastrophe, mais le précieux cahier était bien sur la table, là-bas. Et la clé de déchiffrement, dont il avait oublié le détail, pardon.

Euh, il est allé tout de suite à la fin du cahier, sans prendre le temps (délicieux...) de lire l'intégralité... Y avait-il une clé pour savoir où sa petite chérie avait été, juste avant de disparaître ? Au bord du canal, avec idée de sauter se noyer ?? Ou trouver un amant qui la garderait cloîtrée à l'abri des autorités ? Il a transcrit, posément, avec le cœur qui cogne.

« Vendredi onze septembre deux mille dix sept. Aujourd'hui c'est peut-être la toute dernière fois que je revois le gentil monsieur du flan à la vanille mon prince charmant. Je n'avoir bien réussi être très forte dans mon cœur attendre il sortir pour que mes larmes elles sortir couler couler pardon. que je va jamais le revoir toute ma vie, ma vie finie finie alors. Et normanement que je rentre chez les autres débiles méchantes qui tirer les cheveux avec les madames me crier méchantes et moi je mourir n'avoir perdre mon prince charmant pour toujours toujours. Alors je va me cacher dans la cave du foyer social, et plu manger plu boire jusqu'à être morte ouf, comme dormir pour toujours. Je sais pas si je dois emmener mon journal qui être toute ma vie, mais dans le noir que la cave je pas pouvoir le relire. Alors je vas le laisser, pas que une dame elle dire « tu vas où comme ça avec ton cahier de merde ? ». Comme je n'a écrire ici où je vas me cacher, il faut je l'emmène peut-être mais comme je sais pas écrire, que ihisibe, personne il pouvoir lire c'est où. Et dans mon rêve, ça serait mon prince charmant il viendrait le lire, même

que c'est interdit les hommes dans le foyer social, et lui tennement z'intennigent il comprendre mon écrire, et il viendre dans la cave me chercher, ne dire « Patricia, ma chérie, tu es là ? Où ? ». Mais non, pas en vrai, que mon rêve pardon. Mais cet espoir il me rester jusqu'à mon dernier souffe. Adieu monde méchant, adieu gentil monsieur... ».

Gérard est sorti de toute urgence, téléphoner d'une cabine (il n'avait pas le téléphone chez lui), à l'assistante sociale tutelle (des handicapés en insertion lilloise) :

– madame... ici Gérard Nesity, vous savez, au sujet de la petite jeune fille disparue, Patrycja Niezewska... J'ai... j'ai réussi à trouver le code, de son journal, je sais où elle est !

– Wow, génial ! Et c'est moi qu'ai eu l'idée de te passer le cahier, entier ! Je suis géniale !

– merci, euh, je... j'ai peur, madame, on peut survivre combien de temps sans boire ?

– Accouche : elle est où ?!

– elle écrit que... elle rêve que c'est moi qui vienne la chercher, au foyer social, mais les hommes ont pas le droit d'entrer, elle est cachée dans la cave...

– J'envoie une ambulance aussitôt !

– attendez... je peux pas avoir une autorisation spéciale, pour aller la chercher moi-même ?

– Ben non ! Assez d'vos enfantillages !

– mais elle voulait mourir, de plu' me revoir jamais... Si quelqu'un la force à vivre, elle peut se trancher les veines ou quelque chose...

– Mince ! Non mais éh, depuis six jours qu'elle a disparu ! Sans boire, elle doit être morte ! On verra !

– euh, vous me tenez au courant ?

– Ton numéro d'téléphone !

– euh, pardon, j'ai pas l'téléphone... et je suis pas à mon boulot, soit j'y retourne, mais... s'il faut aller la voir à l'hôpital, Patricia... Ou je vous rappelle cette après-midi ?

– On fait comme ça !

Et elle a raccroché. Oui. Gérard a fermé les yeux, perdu. Angoissé. Etait-il trop tard ? Il aurait dû tendre la main, à Patricia, à l'évidence. Etre resté à distance, « sans la déranger dans ses amours » (probables) avait été une faute terrible. Avait-il par cette faute tué celle qu'il aimait ? Il le paierait de sa vie, peine de mort, immédiate, acheter un pistolet et poum, dans sa tempe.

En fait, il n'a pas eu à acheter de pistolet. Pour un prix peut-être équivalent, il a acheté une bague de mariage, à sa petite chérie, miraculée (et persuadée d'avoir été sauvée par le prince charmant en personne, prouvé avec certitude)...

## AVEUGLE ET CONNE

Oh, Patricia arrivait presque en courant, la pauvre, un contretemps ? Pourtant le cinéma n'ouvrirait pas avant une heure, il n'y avait aucun problème – même si c'était la première fois (en 17 dimanches matins) qu'elle n'arrivait pas la première, avant lui.

Elle arrivait, essouffée, perdue, tremblante.

– 'Jour Patricia... Ça ne va pas ? Il vous est arrivé quelque chose ?

– m... mèhçi, p... pahdon, n... ne hetah... p... pahdon...

Il a essayé de sourire, pour la rassurer.

– C'est pas du « retard » tout à fait, on est encore une heure en avance.

– m... mèhçi, p... pahdon...

Et elle est venue s'appuyer contre le mur, près de lui, un peu comme il faisait toujours lui, arrivant après elle. Voilà, l'incident paraissait clos, ouf. Si ce n'était pas plus grave qu'une légère contrariété, de ne pas être arrivée avant lui...

Mais... son souffle tremblait, Patricia, et elle regardait sans cesse dans la direction dont elle était venue. Pas avec terreur, comme si elle avait été agressée là, non, mais inquiète ou quelque chose. Que dire ? Si elle lui parlait de problèmes à elle, il était tout disposé à l'écouter, l'aider si besoin, ou la reconforter, tout était possible (et même bienvenu, pour la proximité avec elle, elle qu'il aimait, en secret, depuis trois ans et demi – c'était leur 141<sup>e</sup> rencontre, en comptant ses visites à lui le vendredi à la pâtisserie, où il l'avait rencontrée...).

Les minutes ont passé, mais sans la douceur délicate de d'habitude, partagée, non, elle craignait quelque chose, apparemment. Même quand d'autres personnes sont arrivées, elle continuait à regarder par là-bas. Et puis... elle a avalé sa salive avec un bruit bizarre, étranglé, et elle regardait par terre, comme toute honteuse perdue. Il n'y avait pourtant rien de spécial, qu'une jeune dame à cheveux bouclés et lunettes, qui venait dans leur direction. Et... oui, cette approche de la personne en question semblait mettre Patricia très très mal à l'aise. La dame souriait, en approchant, regardant Patricia, et le regardant lui (peut-être parce qu'il la regardait, pardon, il a regardé ailleurs).

– Eh, La Naine !

C'était la dame, qui s'était arrêtée à deux mètres d'eux, qui semblait connaître Patricia, mais où était le problème ?

– Eh, ton mec, ch'uis déçu ! Putain, t'es aveugle et conne, putain, c'est pas du tout s'que tu m'as dite ! C'est pas lui l'plus beau du monde ! Et l'plus gentil, ça on en a rien à foutre, pour un mec !

??? Patricia avait parlé de lui ? En le disant le plus beau du monde, le plus gentil ?? Oh, tellement touchante... Mais ça lui ressemblait si peu, de parler comme ça, et... de sentiments aussi personnels, secrets... (lui-même il n'avait jamais imaginé qu'elle pensait ça, de lui).

– Non mais ! Un beau mec, ça doit être musclé ! Super musclé ! Et la langue bien pendue pour nous faire jouir ! Et puis, costume cravate ou quoi, la classe ! Le fric ! Eh, moi je les ramasse pas dans les caniveaux, ch'uis bachelière moi : intellectuelle !

Patricia, toute rouge, était en train de mourir de honte, pardon... oh... Que dire ?

– Bon allez, aucun intérêt, pour moi ! 'Faudra qu't'en trouves une autre, pour te remplacer, pour consoler ton chéri !

??? Et elle est partie, en haussant les épaules... Et... Patricia pleurait, de confusion, de honte...

– Pleurez pas, Patricia. Je crois pas ce que cette dame a dit, de vous, pleurez pas...

Elle reniflait, perdue.

– m... mèhçi, p... pahdon, p... pahdon...

– Juste, ce qu'elle dit, elle se trompe, c'est pas vous qui me croyez le plus beau du monde, le plus gentil, c'est moi qui vous trouve la plus jolie du monde, la plus gentille...

Elle a cherché ses yeux, effarée, comme n'ayant jamais envisagé ça... (mais puisqu'indirectement, il venait d'entendre cette déclaration, il était temps de faire la sienne, trop retardée pardon, comme un timide couillon, défaitiste – ayant cru qu'elle l'enverrait promener, comme sa sosie Lucie quatorze ans avant, au lycée...).

– Mais... j'ai un peu peur, pardon. Pourquoi elle disait que vous voulez... vous faire « remplacer »... ? Vous ne voulez plu' venir ?

Oh, ses yeux se sont tout remplis de larmes.

– z... zéhah, z... ze va k... quitter la ville... ou... ou k... quitter la vie...

– Oh, mon dieu, qu'est-ce qui se passe ? Grave ?

Oui. Sans expliquer.

– Vous pouvez me dire, expliquer ? Si je peux aider, vous sauver peut-être...

Elle a baissé les yeux.

– ou... ou-i, n... ne plus gentil d... du monde, m... mais s... c'est fini, f... fini...

– Qu'est-ce qui est fini ? entre nous ?

Même s'il n'y avait rien vraiment eu, que cette camaraderie, timide...

– m... ma tutelle, è... è me henvoie a... à Douai...

Et le silence.

– C'est pas très loin, Patricia. Je pourrai aller vous voir ?

Elle a tressailli et paru toute au bord d'éclater en sanglots. Elle a fait Non, de la tête. Elle refusait ?

– et... et d... de plu' vous hevoh z... zamais, zéhah... ze vas m... mouh...h...

- Oh...
- Il aurait pu plaisanter « on ne meurt pas comme ça ! » mais il ne l'a pas dit, non, respectant sa douleur, touchante. Et, pour avoir essayé de se suicider lui-même, il comprenait le sous-entendu, le craignait...
- Pourquoi on pourra plu' se voir, Patricia ?
- Elle a fermé les yeux. Visiblement, elle ne voulait pas le dire, spontanément, mais ça semblait si dramatique, tellement crucial, pourquoi ? Il ne voulait pas voler ses secrets, mais comment l'aider, la sauver peut-être, s'il ne savait rien ?
- k... que zè... pas le droit s... sohtih... ze ête... han-nicapée m... mentale, p... pahdon... pahdon...
- Et les larmes, et... elle semblait s'attendre à des gifles, ou un soupir, crachat, et il serait parti, à jamais...
- Alors, au contraire, il s'est penché vers elle, et il lui a fait une bise, dans les cheveux. Elle a tressailli, mais pas protesté, du tout, comme touchée, émue.
- m... mèhçi, n... n'infini... m... mais z... ze vous dih, z... zéhah, z... ze ête... p... pahdon, n... n'une...
- J'ai entendu, oui, et je vous aime encore plus pour ça.
- Lui dire que sa sosie Lucie était dernière de la classe ? comme ça touchante de fragilité, vulnérabilité...
- Je vais vous expliquer ma tendresse, Patricia, envers vous... vous toute seule au monde, irremplaçable...
- m... moi...?
- Ahurie, estomaquée, la pauvre...
- Oui, vous allez comprendre...
- z... ze p... pas n'intelligente, p... pahdon, z... ze hien comp'ende, p... pahdon...
- Vous ne comprenez pas les méchants, mais vous allez comprendre mon cœur, j'en suis sûr...
- Le cinéma ouvrait, mais... ils avaient à se parler.
- Venez, on va s'asseoir sur le banc là-bas, plutôt. On a plein de choses à se dire.
- Pour lui sauver la vie, sauver leur vie à tous les deux, oui.

## LE COUP DE FIL DE LA MORT

Patrycja, assise, regardait le téléphone, perdue. Elle avait vu des dames appeler, mais elle n'avait jamais fait ça elle-même. Et c'était la dernière fois en même temps, puisqu'elle allait mourir, tuée par la réponse...

Enfin, elle aurait déjà dû mourir l'autre jour, sous les roues du train, mais... elle avait eu trop peur, et avec son souvenir du gentil monsieur qui lui souriait, elle avait pas réussi à trouver la force... La force de quitter ce monde, tellement méchant contre elle, petite naine débile et bègue bougnoule, pardon... Mais le gentil monsieur du flan à la vanille, il lui souriait si doucement... Oh... Et c'est pour ça qu'elle était restée sur la Terre, ces trois ans et demi, sans se re-tuer, essayer encore... Mais là, sa tutelle la renvoyait chez les débiles, à Douai loin de Lille et son gentil monsieur, alors c'était la fin du monde... Et si elle allait là-bas sans être morte avant, ça serait très difficile mourir là-bas, comme autrefois. Obligée manger avec des piqûres, pas de couteau pour couper le bras, pas de canal pour noyer, pas de train pour écraser. Non, vite, il fallait mourir ici, pour pas continuer à vivre obligée, de souffrir à l'infini (sans plu' jamais revoir le gentil monsieur, jamais...).

Bien sûr, pour trouver la force, elle aurait pu dire au gentil monsieur (venu à la pâtisserie) : « je vous aime », et il l'aurait giflée, cognée, et plu' jamais revendre, mais ça... ça fait encore pluss mal que le train qui écrase. Alors elle avait inventé la solution : téléphoner à la fiancée du gentil monsieur (puisqu'il avait pas de bague : pas marié), et alors la dame elle allait hurler et lui interdire à jamais de revoir le gentil monsieur. C'était pareil, comme résultat (pour trouver la force de sauter sous le train), mais quand même moins affreux horrible que le sourire du gentil monsieur lui-même, qui disparaît pour devenir colère... oh...

Et, vendredi d'avant, il connaissait pas le numéro par cœur, de sa fiancée, mais il avait amené hier. Oui, il y a huit jours, il s'était moqué d'elle, gentiment. De répondre « euh, j'ai pas de fiancée, manemoiselle... », mais elle savait bien, elle, bien sûr : quand on est le pluss merveilleux monsieur de la Terre entière, et pas encore marié, c'est obligé que la pluss merveilleuse femme du monde, elle est sa fiancée, obligée... Elle lui avait répondu ça, oui : « p... pahdon, je pas n'intennigente, mais je savoih... quand même... ». Et il avait compris que c'était grave, pas de rigoler, c'est là qu'il avait dit qu'il avait pas le numéro, qu'il l'amènerait la semaine après.

Et voilà, là elle avait le numéro, et elle tremblait...

Allez... moins terrible que les roues du train (pas encore le train, juste pour le préparer...)

Elle a tapé les numéros, écrits de sa main aimée, gentil monsieur... Et le silence, tut-tut, pardon...

– Allô ?!

Une madame forte et dynamique, oui comme les hommes ils aiment (le contraire de elle Patrycja, pardon...).

– a... a... allô, m... maname...?

Pardon, non, elle était pas mariée, que fiancée, il faut dire mademoiselle peut-être.

– Qui c'est ?!

– p... pahdon, z... ze ête u... une moins que hien, k... que n'a ête z... z'amouheuse v... voteu f... fiancé...

– Hein ?!

– p... pahdon, p... pahdon...

– Ah ouais, d'accord ! La ptite naine à Gérard ou quoi ?!

? Il s'appelait Gérard, le gentil monsieur ? Il avait parlé d'elle à sa fiancée ? Que elle allait appeler, pardon, pardon, pour avouer, pardon...

– p... pahdon, oui... ze l'aime, p... pahdon...

La dame, elle a soupiré très fort. Mais pas encore crié.

– Il avait rien compris, putain !

? Les « putains », c'est les madames toutes nues, de pour de l'argent.

– n... non, z... ze n'a hien faih m... mal, z... zuste ze l'aime, d... dans mon cœur... ze l'aime encoch plus que vous l... le z'aimez...

Là, elle savait qu'elle allait se faire hurler dessus, de dire des mots méchants comme ça (même si c'était vrai, que ça existe pas un amour infini comme le sien, mais la fiancée elle allait crier, crier...).

Non, elle a soupiré encore.

– Et pourquoi tu me racontes ça à moi ?!

?

– a... à cause v... vous n'êt'eu s... sa f... fiancée...

– Et t'attends quoi de moi ?!

– que... que vous allez k... k'ier, k'ier ne moi, et... et ça va m... me donner la foche, s... sauter s... sous le t'ain... s... sans déhanger...

– Bordel !

Pardon, elle connaissait pas ce mot. Les dames au foyer, elles le disaient souvent, ça veut dire colère, peut-être.

– Attends, cocotte, c'est pas du tout, pas du tout ce qu'était prévu !

Non, normalement elle devait souffrir et souffrir à infini, mais elle pouvait pas... pas retourner toute seule, sans le revoir, sans plu' pouvoir se délivrer de la douleur, de vivre (sans le revoir)...

– Tu sais ce qu'y m'a dit, lui ?!

Mh ? Pour la prévenir que une petite naine allait appeler ?

– Y m'a dit qu'il avait besoin d'une voix féminine, qui se dirait sa fiancée (il a pas du tout de fiancée, c'est un vieux garçon coincé !), pour recevoir un appel de la toute petite jeune fille qu'il aimait...  
 Que... que aimer quoi, de... ? Elle avait rien compris, pardon...  
 – Et il pensait que tu voulais dire à sa fiancée qu'il lui faisait des infidélités, en allant te regarder amoureuxment !  
 – ou... ou-i, j... je le hegagde n... n'amouheusement, p... pahdon...  
 – Non, lui ! Toi, il regarde ! C'est lui qui t'aime, il croit ! Pas le contraire !  
 Elle comprenait rien, pardon...  
 – Y croyait que sa tendresse ça te dérange, alors t'allais demander à sa fiancée de lui interdire ! De revnir te voir !  
 – et... et que je l'aime à n'infini, v... vous t'è z'en colèh ne moi... ?  
 – Mais non ! Il a pas de fiancée, et il a qu'un seul amour au monde, apparemment : toi !  
 – ou... ou-i, je l'aime... p... pahdon... m... mais si vous pas z'en colèh... k... comment je vas t'ouver la fohce... ? sauter sous ne t'ain...  
 – Ben saute pas ! Je vais lui dire, que tu l'aimes, à cet imbécile, et il va t'épouser, sûr !  
 – v... vous épouser... ? k... quand... ?  
 – Non, toi ! Mais putain s'que t'es con ! Ecoute-moi !  
 Ouf... elle se mettait en colère... (avec des pensées très compliquées mais c'est pas grave, elle allait la pousser sous le train, bien...)  
 – Gérard, Gérard Necey, mon collègue, je l'aime pas spécialement moi. C'est un collègue c'est tout !  
 ?  
 – Mais il a aucune amie, ami-eu oui, ni ami-i, je crois, il est tout solitaire, triste.  
 – oh... oh, p... pahdon...  
 – Ben console-le, vous regardez pas dans le blanc des yeux, comme deux couillon couillonne timides, à croire que l'autre peut pas vous aimer, que aucune chance ! Stop ! Il m'a dit qu'il t'aimait, qu'il aime que toi au monde, et toi tu me dis que tu l'aimes ! Alors ?  
 Elle essayait réfléchir, de toutes ses forces.  
 – ze k'oïs, ze n'a comp'ende...  
 – Bien !  
 – k... comme vous êteu l... la celle qu'il a choisi, l... le pluss gentil monsieur du monde...  
 – Non, pas moi : toi !  
 – aloh... vous n'inventez de dih... p... pouh me sauver la vie...  
 – J'espère te sauver la vie, ptite conne, et le sauver lui aussi, éh déconne pas ! Mais j'invente rien ! Il t'aime !  
 Voilà, elle avait compris. Et, heureuse, elle a raccroché. Enfin, sauter serait moins facile que si la fiancée elle avait crié de rage, mais c'était bien quand même : elle, Patrycja, elle était tellement moche pourrie, elle avait obligé la plus gentille madame du monde à mentir... Alors, pour la punir, c'était la peine de mort, couper la tête, elle poserait le cou sur le rail en fer, attendre et c'est fini.  
 Elle est repartie à la gare, avec presque des forces, ouf...

(Note : c'est un cauchemar, pour faire crier « oh non, c'est tellement pas juste », ce n'est pas une incitation positive au suicide)



## BOUCLE TEMPORELLE

Autrefois, étant enfant, Gérard se serait affolé, cherchant une explication, mais plu' maintenant. Qu'il revive cinquante fois ou mille fois cette journée du vendredi 21 juillet (2017) lui convenait très bien. Chaque matin, quand il se réveillait, l'horodateur de sa montre marquait le même 21, à l'usine ses collègues faisaient les mêmes remarques, ou plaisanteries, ce n'était pas grave. L'important était que – le soir – il allait (et retournait) à ce rendez-vous médical, prévu ce 21 juillet, à l'autre bout de la ville, dans le quartier Saint-Jean, et... son stock de ticket de bus « repoussait » : 8 le matin, 4 le soir après l'aller-retour avec escale au centre-ville, et – comme par magie – il en retrouvait huit le « lendemain » matin, qui était le même jour que la veille... Enfin, peu importe, ce qui comptait seulement était, rue Saint-Jean même, le fait qu'il revoie cette adorable petite sosie de Lucie (d'autrefois)... Son cœur recommençait à battre... Lui qui s'était cru mort, éteint (même si des secouristes l'avaient remonté du bas de falaise, à l'époque), il revivait...

Enfin, entre le saut de la falaise, à l'âge de 15 ans, et maintenant où il en avait 25, il s'était passé un long temps mort, pour rien de rien, que pleurer sur son sort. Pendant que Lucie devait s'éclater, avec mille amants... ou pouponner, avec six enfants (quoique, fille de divorcés, elle ne devait pas avoir l'esprit tellement « famille »). Mais là le... « temps » s'était comme immobilisé, interrompu, recommençant cette journée magique en boucle. Rencontrer la plus jolie fille du monde, ex aequo... Ou non, même numéro Un absolue : elle était encore plus petite, plus mignonne. Et encore plus adorable : bague toute toute timide, traitée de « débile » par sa collègue-chef, derrière le comptoir, c'était encore plus touchant que Lucie – temporairement dernière de la classe touchante, mais future bachelière, fière diplômée de l'université, traductrice multi-publiée... Dans le magasin, la petite jeune fille merveilleuse semblait en stage ou quelque chose, pour aider, pas vraiment employée, juste là timide mignonne, peureuse gentille...

Mais... dans toutes ces rééditions de la journée du 21 juillet, seule sa toute petite chérie (« chérie » imaginaire, secrètement adorée) ne semblait pas suivre les automatismes répétitifs : au lieu d'avoir les mêmes regards, dire les mêmes mots, elle... semblait le reconnaître, quand il entrait dans le magasin. Avec un petit sourire timide. Et, depuis une demi-douzaine de fois... (il ne comptait pas vraiment), elle lui disait, en guise d'au-revoir : « a... a demain, m... me-s... sieu... ». Or, normalement, il n'était pas du tout sensé revenir le lendemain, sans rendez-vous médical (avec délai de trois mois entre demande et créneau disponible, le toubib des tumeurs au cerveau étant débordé). Mais il s'en fichait, enfin... il envisageait chaque fois de revenir le samedi, la revoir, au cas où elle soit au magasin encore. Et quand, à la place du samedi attendu, il s'avérait que le vendredi recommençait, il souriait, simplement, et accomplissait son programme « normal » de ce jour. C'est-à-dire essentiellement : retourner voir sa naine petite chérie, délicieuse angelle de timidité et de pudeur...

– Toc-toc-toc ! (à sa porte).

Ce n'était pas grave : il avait débranché la sonnette depuis des années, n'ayant plu' de vie sociale, pas d'amis (puisque Lucie ne voulait pas de son amitié, même camaraderie).

Les coups ont cogné encore à la porte.

– Police ! Ouvrez !

? La police ? Qu'est-ce que... ? Il payait ses impôts, il... Et ça devenait un 21 Juillet très différent, aujourd'hui, bizarre...

– Ouvrez !

Il est allé à la porte, regrettant de ne pas avoir de judas pour confirmer que c'était bien des gendarmes en uniforme ou quoi. Euh... Il a tourné la clé, entrouvert un peu. Et... ??? C'étaient des guignols costumés en troubadours ou quoi, un rouge, un vert et un violet, avec des chapeaux biscornus...

– non merci...

Il a voulu refermer mais un pied bloquait maintenant la porte ! Il a envisagé de l'écraser de toutes ses forces, pour que le type le retire et qu'il puisse fermer, mais il ne voulait pas blesser, pardon. Il a ouvert un tout petit peu plus.

– c'est pour quoi ? je suis pas intéressé...

Rouge a grondé :

– Nous sommes la police temporelle ! Nous venons vous arrêter, tout décoincer, ça suffit !

??? Ça ressemblait à un scénario de bande dessinée, machine à remonter le temps, mais... vu ce qui se passait, euh...

– Laissez-nous entrer, pas de discussion !

Et Violet pointait sur lui une sorte de tromblon en caoutchouc, marron, ou en chocolat. Euh...

– pardon, euh... c'est pas rangé...

Ils sont entrés, Gérard a refermé, derrière eux, gêné.

– Asseyez-vous, nous avons à vous questionner !

Il a obéi. Les trois l'entouraient, Violet le gardait en joue...

– La petite angelle, en stage à la pâtisserie ! Elle veut vous revoir ! Elle est qu'en stage aujourd'hui ! Alors comment on fait ?!

Il a souri, un peu, pardon. Touché, que la petite jeune fille ait... comme les mêmes sentiments que lui...

– elle ?

– Ben OUI !!! BON SANG !!!

Commenté [t1]: "2

– euh, criez pas... les voisins, euh...  
– Mais non ! On est ici dans une fêlure temporaire, pour vous parler. Or le son se propage à 300 mètres par seconde ! S'il y a zéro seconde, qu'est-ce qui se passe ?  
?  
– je vous entends, pardon...  
– Pas physiquement, on parle dans votre tête !  
Il a un peu souri, encore, pardon.  
– Alors pour l'angelle Patricia Niezewska, on fait quoi ?!  
– oh, Patricia, elle s'appelle ?...  
– Peu importe !  
– ça compte pour moi...  
– Mais tu vas faire quoi ?!  
– euh... si je savais où la revoir, un autre jour, je...  
– Vous lui promettiez ?! Juré craché ?!  
– euh, pas craché ici par terre, mais euh... oui... je voudrai aller la revoir, elle... travaillera encore à ce magasin ?  
– On t'a dit que non ! Là c'est un stage, à la grande ville, Lille. Sinon, elle est chez les handicapées mentales, à Douai !  
– euh, Douai, c'est... pas très loin ?  
– T'inquiète pas ! On te téléportera ! S'il y a que ça, c'est pas un problème !  
Ah ?  
– Non, l'important est qu'il est formellement interdit qu'elles usent de leur pouvoir, les angelles, à boucler le continuum. Et on veut pas relancer toute une procédure contre les fées et angelles, la dernière fois ça a pris douze mille ans ! Pour un non-lieu !  
– effectivement, euh...  
– Sinon, si tu coopères pas ! On te zigouille et on te pend tout desséché sur la porte du tribunal, ah-ah-ah !  
– euh, c'est pas très drôle.  
– Effectivement ! Alors tu arrêtes ce cycle idiot, toi avec elle, tu lui promets que...  
– euh, il faut que j'aie lui dire ? le magasin est fermé maintenant...  
– Et cette caméra, c'est un sucre d'orge ?  
Le « tromblon » marron était une caméra ?  
– bien, d'accord, je promets d'aller voir cette petite jeune fille gentille et toute douce...  
– C'est dans la boîte !  
Et ils ont disparu, instantanément. Certes, s'ils maîtrisaient la téléportation... Mais pourquoi avoir frappé à sa porte, dans ce cas ? Pour le « film » qu'ils tournaient ? Peut-être...  
On verrait demain, si on était encore le 21. Ou bien si la roue avait tourné, hélas ou tant mieux...

## FÊTOPHOBIE

Gérard savait qu'il était presque infiniment rare qu'elle parle, sa petite pâtissière adorée, au-delà des politesses d'arrivée et départ. Mais ce 141<sup>e</sup> vendredi soir, elle a pris la parole, timide gentille, juste après avoir ramené le flan emballé :

– m... meu-s... sieu... z... ze sais pas s... si ze peux v... vous nemander...

– Oui, demandez-moi.

Il prenait des risques, la question potentielle étant « êtes-vous amoureux de moi ? », avec potentielle interdiction de revenir, brisant sa vie à lui, cassé...

– è... è... est-ce... v... vous n'aimez l... la fête... ?

??? Etonnante question. Mais euh, pardon, non, euh...

– Euh, pardon, non, j'aime pas bien les fêtes, d'habitude, pardon... Pourquoi ?

Incroyablement, au lieu de froncer les sourcils, avec une remarque comme « Zut, alors si le magasin organise un arrosage pour célébrer son anniversaire, ça vous intéresse pas ? même vous client fidèle ! », non, elle a souri, rougi, confuse heureuse ou quoi !

– m... mèhçi, m... mèhçi, m... ma tutelle è... è dih s... ça éziste pas... k... que ze aime pas l... la fête...

Magnifique ! Ils étaient au moins deux au monde dans cette attitude d'esprit ! Et, plus que jamais, il se sentait infiniment proche de sa petite chérie...

– Merci manemoiselle, je suis très heureux que... qu'on soit pareil, sur ce plan. Vous et moi.

Il repensait à sa sosie Lucie, d'autrefois, un peu touchante triste, d'apparence, mais en fait fêtarde noceuse, danseuse, croqueuse de mâles (musclés et danseurs, barbus, pas lui du tout, non...).

La petite pâtissière avait les larmes aux yeux.

– m... mèhçi n... n'infini... n... n'infini...

Et le plus incroyable était que ça paraissait entièrement sincère, nullement joué, surjoué, non.

– Si vous voulez, je pourrais aller lui expliquer, à votre tutelle, notre point de vue, respectable... à nous...

Elle a rougi souri encore, et... elle s'est signée, religieusement. Pas en signe de « Protégez-moi Seigneur, ce type me colle trop après, au secours », non, plutôt comme « Miracle, Dieu soit loué ! quelqu'un me vient en aide... ».

Et cela a pu s'organiser, finalement. Ils se sont retrouvés aux affaires sociales un mardi matin (Gérard ayant pris sa demi-journée à l'usine, pour raison personnelle – heureusement acceptée). Retrouver sa petite pâtissière sans uniforme blouse blanche a été un enchantement : elle était habillée en gris timide, sage ras du cou, tout le contraire de l'allumeuse qu'était devenue Lucie, en « chasse au beau mec »... Et la retrouver sans comptoir au milieu était magnifique, elle paraissait encore plus minuscule adorable, petite naine chérie... Ils ont attendu dans le couloir, et puis la dame est venue les chercher, raccompagnant une dame en tchador, qu'elle insultait comme « sale fatma », outch.

– Allez entrez, vous deux !

Ils ont obéi, pardon.

– Asseyez-vous !

Oui. Et la dame s'est adressée à lui, comme ignorant complètement la petite jeune fille, injustement...

– Alors, mec, la naine m'a dit, au téléphone, qu'elle a trouvé quelqu'un au monde, qu'aime pas la fête ! Quelqu'un d'autre qu'elle, pauvre conne ! Tu prétends qu'ça existe ?!

– bien sûr madame...

– Pas du tout ! Eh, par définition ! La fête, c'est l'amusement, la joie, la plénitude, la rigolade, que du bien ! Tout le monde adore !

Euh...

– madame, vous devez savoir qu'il y a des gens « extravertis », qui vivent de relation expansive, sociale, mais il y a aussi des gens « introvertis », comme moi et manemoiselle...

– Appelle-la La Naine ! Ou La Débile !

Outch...

– je préférerais un prénom...

– Attends !

Elle a consulté son ordinateur, au lieu de demander à la jeune fille, incroyable de mépris, oh...

– Patricia, mais attends ! Pas Patricia comme chez nous, non ! C'est une bougnoule polak, avec plein de Y ou J, conneries !

Il s'est tourné, lui, vers la petite jeune fille – yeux baissés, coupable, oh...

– enchanté, Patricia... Je m'appelle Gérard...

Elle a relevé les yeux vers lui, avec un sourire de retour, ébahi, bienheureux...

– Eho, éh ! Les tourtereaux, arrêtez vos conn'ries ! Et toi, mec ! Ch'te signale : l'introversion est malade, c'est une sociopathie !

– pas du tout, c'est une autre forme de personnalité, simplement réservée, effacée, avec richesse intérieure, rêverie, créativité personnelle...

– Conn'ries ! Moi, « le relativisme », j'ai horreur de ça !

– c'est pourtant la sagesse : il y a pas une vérité et une seule pour tous, mais diverses sensibilités, avec chacune ses valeurs, méritant le respect...

– Respect, mon cul, oui !

Outch. Dragon femelle, écrasante, pauvre Patricia, l'ayant comme tutelle, quasi-mère ou quoi...

– Et toi connasse !

Elle s'adressait enfin à Patricia, la prenant tout de même en considération.

– Regarde pas ce connard comme Le Prince Charmant !

– ou... ou-i...

– Non ! Vous êtes que deux couillons anormaux ! Sociopathes, ça veut dire Malades !

Là, il devait contredire, désolé...

– madame, non. Nous sommes simplement différents de vous, et de beaucoup de gens, vous êtes simplement devenus dominants en ce moment. Autrefois, les jeunes filles effacées, réservées, étaient considérées comme les plus adorables de toutes... Et les délutées fêtardes comme des garçonnnes...

Patricia a rougi encore, souriante ravie, perdue...

– N'importe quoi ! Nos ancêtres, c'étaient des menteurs, menteuses, des coincés du cul ! Et à ce sujet, ah-ah-ah ! Je vais tout lui casser la baraque, à La Naine ! Eh, mec, ch'te signale, t'as pas dû encore l'essayer, mais ta ptite naine, elle est imbaisable ! Paf ! Ah-ah-ah !

– ça ne change rien à la très grande estime que j'ai envers elle, madame. Ça ne diminue pas ma tendresse.

– Hein ?! Tu te casses pas en courant ?! En lui chiant à la gueule qu'è t'a fait perdre ton temps pour rien ?!

– pas du tout, j'adore Patricia et je souhaite l'aider, la protéger, la consoler...

– Stop ! Arrête ces conn'ries, tu vas la faire jouir ! Sans s'toucher putain, j'ai jamais vu ça !

?

– Non mais éh ! C'est moi qu'ai le dernier mot quand même ! Pasqueu ! Ça fait bientôt quatre ans qu'elle vit en foyer social ! Ici à Lille !

Pauvre chérie, dans l'enfer de chambres communes, promiscuité de dominantes hargneuses ?

– Mais moi j'suis plu' en congé mat', ni parental ! Et plu' sur l'retour avec des tonnes de trucs ! Alors j'ai fait les papiers en temps et en heure ! Paf, elle retourne à Douai, chez les débiles, dans sept semaines ! Vous vous rverrez plu' jamais ! Fini ! Hi-hi-hi !

Oh... Et... Patricia larmoyait, comme infiniment triste... Euh...

– euh, madame, euh... et si... des amis... l'invitaient chez eux... elle aurait peut-être pas besoin de... partir...

– Hein ?! N'importe quoi ! Et ch'te prends à ton propre jeu, connard : elle a pas d'amis ! C'est une névropathe introvertie ! Asociale !

– je me sens son ami... Et si elle accepte mon hospitalité...

– Mais t'es con ou quoi, pauv' mec ! Ch't'ai dit : elle est imbaisable, débile mentale ! Point-barre : poubelle, une gonze pareille, une sous-femme, ptite crotte ! Crevure ! Poubelle !

– je suis pas d'accord avec vous, madame... Patricia est la plus adorable jeune fille de l'Univers...

– Attends ! J'ai la solution !

Mh ? Patricia était aussi en haleine, attendant les mots de la dame (sans du tout refuser sa proposition à lui, ô joie...).

– Mec ! J'vais d'mander une expertise psychiatrique pour toi ! Si t'es « normal », je signe OK pour qu'elle aille chez toi ! Mais si t'es anormal, tu sras interné aussi, et à Trifouilly-les-Oies, pas avec elle, ah-ah-ah ! OK ?!

Euh... Patricia était tournée vers lui, tremblante, entre espoir et crainte... Espoir qu'il accepte ? crainte qu'il refuse ?

– euh, d'accord, oui...

Et Patricia s'est encore signée, religieusement, avec un soupir de bonheur...

Enfin, il a dû mentir de manière éhontée, à l'examen « psychiatrique », pour se faire passer pour normal. Sans parler de sa philosophie (le scepticisme égocentrique), de ses opinions politiques (le mondialisme individualiste anti-chef), de ses opinions épistémologiques (non au réalisme, oubliant son caractère axiomatique donc récusable)...

Mais au final, il a été « reçu » à l'examen, de santé mentale prétendue – en trichant, non parce qu'il était fou mais parce que les examinateurs étaient dogmatiques aberrants. Et... il a accueilli Patricia dans son modeste deux-pièces. Et ils ont été heureux, infiniment, se câlinant même, fous d'amour (platonique) l'un envers l'autre...

## ENTREVUE POUR SAVOIR ENFIN

Le barman les a laissés, oui. Mais elle n'a pas touché son verre, non, petite pâtissière « chérie », effectivement c'était clairement un prétexte pour s'asseoir ici, au chaud, discuter.

– Oui, manemoiselle, je vous remercie encore, pour avoir accepté cette « heure », de discussion, avec moi, en dehors du magasin.

Elle ne montrait pas de signe particulier, d'agacement ou de colère rentrée, non.

– Et, comme le vous le disais : bien sûr je vous paierai, pour ce service. Pas pour « acheter » votre indulgence, mais pour vous dédomager, de cette heure perdue – vous avez évidemment mieux à faire.

Elle a cligné des yeux, semblant seulement attendre.

– Oui, vous me direz le prix, manemoiselle. Moi, je suis ouvrier, je gagne dix euros de l'heure, mais j'ai deux mille euros et quelques à la banque (je dépense presque rien), je peux vous donner ces deux mille euros, pas de problème.

Ses yeux se sont ouverts plus grands, pas de frayeur mais comme d'incompréhension.

– Vous inquiétez pas : j'explique, tout de suite.

Hum. Il a sorti son porte-feuille, et l'a ouvert sur la pochette avec le portrait de Lucie, ressemblant tellement à sa petite chérie de la pâtisserie...

– Regardez...

Elle a paru totalement stupéfaite.

– v... vous n'avoiez n... n'une f... photo ne moi... ?

– Pas tout à fait. C'est votre sosie, simplement : très exactement le même visage. Mais vous voyez les épaules proches là et là, c'est un agrandissement de photo de classe... elle avait seize ans, je sais pas vous, pardon...

– v... vin s... six...

– Merci...

Vingt six ans, et pas de bague au doigt ? « Catherinette », comme lui serait « Nicolas » ou quoi l'an prochain, trente ans pas marié, pour les hommes...

– Et... je la trouvais la plus jolie du monde, jusqu'à ce que je vous rencontre...

Elle a rougi. Silence.

– Au lycée, on avait seize ans... enfin elle seize et moi quinze et demi je crois, et je... elle me souriait, me regardait, je... je l'ai crue amoureuse de moi...

Sa petite pâtissière a rougi encore, et il a failli corriger en « Non, je ne parle pas de vous deux pareilles, bien sûr que vous, vous n'êtes pas amoureuse de moi, même si je suis revenu 141 fois vous voir : je suis pas beau, pas riche, rien... ». Euh, ou continuer :

– Et moi je suis tombé éperdument amoureux d'elle, je... croyais que c'était réciproque mais qu'elle était trop timide pour l'avouer... Alors j'ai respecté sa timidité, simplement. On avait le temps, je pensais, on était très jeunes. Mais, avec ses mauvaises notes en classe, elle allait redoubler... On serait séparés.

La petite jeune fille l'écoutait, sans lassitude apparente, sans désapprobation même.

– Alors je lui ai proposé de l'aider en Maths, on était en filière Maths, matière la plus importante. Mais... elle a refusé, j'ai pas compris.

– p... pouh pas v... vous embêter, p... peut-être...

Gentille, oh, essayant comme de se faire conseillère, psychologue, lui expliquant à lui le drame de sa vie, essayant du moins...

– Ça aurait pu être ça, oui. Mais je me suis dit : elle a raison, c'est pas l'école le plus important. Comme je sais qu'elle aime le cinéma, je vais l'inviter au cinéma...

– ou... ou-i...

– Merci. Mais... elle a refusé, sèchement, elle m'a dit de la laisser tranquille. Et elle regardait longuement un autre garçon de la classe, maintenant, il était tout troublé, comme moi. En fait, elle faisait semblant d'être amoureuse, de l'un après l'autre, pour voir si ça « marchait », si elle arrivait à séduire. Pour rien, pour s'amuser. Pour s'entraîner, plus tard elle ferait ça pour coucher, avec l'un et puis l'autre. Moi j'étais à la poubelle, comme un succès rigolo, sur son parcours.

La petite jeune fille fronçait les sourcils, un peu. Allait-elle dire quelque chose comme « Même si on a le même visage, on est différente : je suis naine et puis moins cruelle quand même ! » ou au contraire « Espèce d'imbécile ! On a le droit de séduire, c'est notre liberté de femmes ! ». Euh, silence.

– Et, enfin bref, moi je suis tombé de la falaise mais pas mort, pardon. Elle a refusé de me reparler. Et je me suis éteint, sans jamais être « jeune », comme on dit...

Il avait envisagé qu'elle fasse un signe de la main, d'agacement, pour dire « Allez, allez, avancez dans votre histoire, en quoi ça me concerne moi ? ! ». Mais non, adorable elle semblait comme touchée émue par ce récit de sa détresse, de mort-vivant, pardon...

Mais euh, bref, euh...

– Et, dix ans plus tard, (et j'avais abandonné les études, quitté la région, pour m'enterrer ouvrier très loin à Lille, ici)... Oui, dix ans plus tard, en allant pour un truc à l'autre bout de la ville, en passant je jette un œil dans la vitrine de votre pâtisserie (j'aimais les gâteaux autrefois, quand j'étais vivant)...

Elle a avalé sa salive.

– Et je vous ai vu, vous comme image de Lucie, infiniment belle et en même temps différente, encore plus petite mignonne que elle... (plus petite du lycée)...

– ou... ou-i, z... ze ête n... naine, p... pahdon, p... pahdon...

? Pourquoi disait-elle cela ?

– Les autres femmes vous insultent comme ça, oui, elles sont jalouses de votre charme infini...

Elle a rougi, sans qu'il comprenne bien pourquoi, puisqu'il ne faisait qu'énoncer une évidence qu'elle devait bien connaître.

– Et je suis entré, pour... vous regarder, vous admirer, pardon... Je rêvais de revenir chaque jour, comme ça, sans déranger, puisque Lucie refusait de me revoir, même comme simple camarade, de rien du tout, dire bonjour...

La rougeur persistait sur ses pommettes, il ne comprenait pas bien pourquoi. L'aveu « je vous aime » était implicite, mais elle devait avoir l'habitude, tous les hommes de la Terre étant automatiquement amoureux d'elle, au premier regard...

– Enfin, j'ai appris, le lendemain, que vous n'étiez là que le vendredi. Et donc je suis revenu tous les vendredis depuis lors.

Elle a baissé les yeux, soupiré. Il a attendu, mais elle n'a rien dit. Était-ce de la désapprobation ? Évidemment ?

– Pardon, euh... Je veux pas dire que je... vous méprisais, comme une femme-objet, non. Vous étiez pas seulement la plus belle image de l'Univers, pour moi, mais... aussi, j'adorais votre bégalement timide, encore plus adorable que Lucie. Et votre douceur, gentillesse, lenteur calme paisible, merveilleuses...

Elle a rougi encore, et soupiré encore. Silence.

– Et... j'avais retrouvé une raison de vivre, une raison positive je veux dire. Après l'affaire Lucie, c'est un prof qui m'avait dit, que j'ai pas le droit de lui mettre ma mort sur la conscience, que c'est une sale vengeance et pas un acte d'amour... Alors je m'étais enterré sans plu' rien être, mais... avec ma toute pâtissière chérie, je revivais...

Cramoisie, la pauvre... Mais sans encore lâcher un « Stop ! Je vous arrête tout de suite ! On n'a pas le droit d'idolâtrer quelqu'un comme ça en secret, sans sans consentement – que je vous refuse aujourd'hui ! ». Silence...

– Et pire, attendez : vous me faisiez de tels sourires, surtout quand je vous défendais contre les clients méchants... je me disais (malgré moi, pardon), je me disais « par moment, c'est un peu comme si elle était amoureuse de moi, en secret »...

Silence. Elle avait les yeux baissés, les pommettes très roses. Il attendait le « Pas du tout ! N'importe quoi vos films à la con, votre expérience Lucie vous avez pas suffi ?! ». Silence.

– Et, pardon, euh... tous les soirs en m'endormant, je rêve que mon oreiller, dans mon épaule, c'est ma petite pâtissière adorée... depuis des années maintenant...

Allait-elle le gifler ? S'en aller choquée ? Aurait-il dû faire le chèque avant ?

Elle semblait chercher l'air, la pauvre. Avant que ça éclate, oui. Tellement mignonne qu'elle n'avait pas du tout l'habitude de se mettre en colère. Mais là il dépassait les bornes, clairement. Silence. Dernière couche ?

– Et... il y a trois semaines et demi, une nuit j'ai rêvé... (pardon, je rêve jamais de vous, ou Lucie, toutes nues, ces choses-là, non je le jure)... euh, j'ai rêvé que... vous alliez être envoyée dans une annexe du magasin à Douai, ou une autre ville, que... (pardon) vous étiez infiniment triste de... « plu' me revoir », moi...

Allait-elle éclater de rire, hausser les épaules, froncer les sourcils ? Non, elle a... hoché le menton. Oui, il avait rêvé ça, avec sa logique à lui, mais qu'en pensait-elle ?

– ou... i, ze n'a p... pensé k... comme ça, m... mais ze pas savoih...

??? Elle avait pensé quoi ? Elle ne savait pas quoi ? Pardon, il n'y comprenait rien de rien... (enfin, réaliste-ment, parce que... une petite voix idiote lui soufflait une interprétation délirante : « oui, elle pleurerait de ne bientôt plu' te revoir, toi, mais elle ne savait pas que tu étais amoureux d'elle comme elle l'était de toi »...).

– m... mon nieu...

Mon Dieu ? Elle était visiblement troublée, mais il ne comprenait pas sa réaction, sa sanction, à ces paroles idiotes, criminelles presque, de lui-même. Devinait-elle qu'il allait se tuer très prochainement, quand elle l'aurait recassé, quatorze ans après Lucie ? (Lui laissant ses deux mille Euros comme un testament, oui...).

– Manemoiselle, j'étais comme déjà mort, c'est pas me tuer, si vous me giflez, si vous me jetez, c'est juste normal, pardon...

Elle a levé les yeux vers lui, et – oh... – son regard était embué de larmes, contenues.

– n... non, s... c'est n... ne cont'aih...

???

– Le contraire ?

Réponse : Oui, du menton.

– Euh, le contraire de quoi ?

– k... que ne me faudrait m... mille ans, de héfléchih... p... pouh vous héponde...

??? Il lui faudrait réfléchir mille ans pour qu'elle réponde ?

– Et... pendant ces mille ans, je... j'ai interdiction de vous revoir ?

– non !

??? Là, il comprenait de moins en moins...

– m... meu-s... sieu, z... ze pas capabe n... ne dih...  
 Pas capable de dire quoi ? De l'envoyer promener, le tuer ?

– è... è... è... è...  
 « Est-ce que », oui, il la connaissait.

– è... est-ce te... ze pouha v... vous dih d... demain... ?  
 ???

– Bien sûr, oui. Ou vous pourrez envoyer votre copain karatéka, me tuer...  
 – n... non, que ze va v... vous lih m... ma héponse, k... que ze va n'ék'ih... p... plu' facile k... que pahler...  
 ?

– Euh oui, ou vous pourrez me la poster. Pas besoin que je vous dérange encore, pardon, tellement. Euh, je vous fais le chèque, pour le timbre, et deux mille fois plus...  
 Il avait sorti le carnet de chèques, commencé à écrire, quand elle a trouvé les mots, pour répondre, un peu :

– n... non, k... que ze sais p... pas ék'ih, p... pahdon, n... n'ihizibe, s... seunement moi ze peux lih...  
 Il a détaché le chèque (sans nom de destinataire), lui a tendu.

– D'accord, je vous dérange pas plus longtemps. On se dit à demain ?  
 Mais elle n'a pas pris le chèque.

– n... n'on véha d... demain...  
 ? On verra demain si elle accepte ou pas ? Elle se sentirait saïe d'accepter l'argent d'un mort ? Quelque chose comme ça ?

– au... aujouhd'hui, k... ke ze va n'ék'ih... l... le plus impotant n... ne toute ma vie...  
 ??? Elle disait ça comme si elle n'avait pas à gérer trois mille amoureux par an, cinquante suicidaires, il ne comprenait pas.

Elle a sauté au bas de sa chaise, petite naine chérie, et lui s'est mis debout aussi.

– Merci infiniment, manemoiselle, merci...  
 – m... mèhçi, z... ze va n'èspliter...  
 Expliquer quoi ?  
 Enfin, il n'a pas passé l'après-midi, la nuit, à échaffauder mille hypothèses. Il était comme anesthésié, piqué de seringue hypodermique, au bord de la falaise...  
 Le lendemain, il est retourné à ce bar, et... la jeune fille l'attendait là, assise, ayant déjà commandé deux jus d'orange (pour eux deux ? ou elle et son copain, actuellement aux toilettes ?).

– 'Jour manemoiselle, euh... vous êtes euh... avec quelqu'un ?  
 – v... vous...  
 ? Alors il s'est assis, pardon. Et elle a tendu le bras, « tout là-haut » pour pousser son verre vers lui.

– Merci, manemoiselle, je vous rembourse ?  
 Elle a fait Non, du menton. Et elle a sorti un papier, de sa poche, manuscrit, qu'elle a déplié. Il allait savoir, oui. La sanction. Et elle a lu :

– meu... sieu... je sais pas comment dih... quand ze commence cette lettre...  
 Oui, hésitante de bout en bout, pardon. La sanction serait peut-être plus tard, en pesant le pour et le contre. (Par exemple : tuer quelqu'un c'est mal, mais s'il est déjà mort alors OK).

– comme madame Lucie ne petite et hedoubler, moi... z'encoh pluss... ze naine et n'han-nicapée men-tale...  
 ? Oh, officielle ? Elle ne déniait certes pas quand les gens la traitaient de débile mentale, mais elle avait paru émue quand il avait pris sa défense, la clamant respectable... (« quand même respectable » ? interprété ainsi par elle ?).

– mais difféhente...  
 Bien sûr.

– moi z'amouheuse de vous en vhai... et ze fais pas sem-blant ne plusieuh meu-ssieu... pas du tout...  
 ??? Hein ???

– et moi ze t'ouve vous ne ête le... pluss zentil monsieur du monde... et le pluss beau aussi...  
 ??? Non, elle se moquait de lui, clairement, parodiait les mots qu'il avait dit d'elle avant une conclusion « et bien non, imbécile, c'est du délire pur et simple ! ».

– mais ze comp'ende ze aveugue un peu... à cause que... c'est pas le p'emier jouh, ze n'a t'ouvé vous tennement beau... d'aboh ze n'a t'ouvé vous tennement zentil... ap'è ze n'a êteu z'amouheuse ne vous... ap'è ze vous t'ouve tennement beau...  
 Incroyable, ça paraissait crédible ! Mais « lui », beau ???!

– et... comme vous n'a dih... auzouhd'hui (maintenant hièh)... vous z'amouheux ne moi... dans nes films, qui sont z'amouheux n'ensembe... ne se mahièh n'et beaucoup n'enfants... mais...  
 Oui, mais... « mais c'est pas vrai, je plaisantais » ?

– en vhai... ze ête une hatée toute... ze... malfohmée... la docteuhez... les démiles ne dih... ze pas capabe ne hende un homme heuheux... comme n'angelle démîle, pahdon... pahdon...  
 ? Euh, peu importait, il espérait une amie ou davantage (tendrement), pas une esclave sexuelle...  
 – et... comme amouheuse à n'infini, mon devoih... c'est vouloih voteu bonheuh...  
 Adorable, mais... non, ne pas la couper, il lui expliquerait après...

– aloh... il faut je pahle madame Lucie... pouh lui èspliquer vous le pluss... mèhveilleux du monde... à n'infini... que tous ses hêves... comme moi...

Non, oh non, Lucie était devenue une bouffeuse de mâles, vulgaire et méchante...

– mais... c'est vhai... dans deux mois, comme voteu hêve (du Seigneuh ?)... je va hetouhner à Douai (hetouner chez nes démiles) et plu' jamais... vous hevoih... je vas mouhah ne chaguin... mais me souviende ne bonheuh... voteu zentillesse infinie... pouh moi...

Oh, il en avait les larmes aux yeux...

– ze va pas continuer cetteu lette long, pahdon... à cause que ze peux pas vous donner mon coh... aloh ze vous fais pèhde voteu temps, pahdon... pahdon... zuste ze voudhais savoih voteu p'énom, ze vous en supplie... adieu, m... èhci... (pat'icia)...

Et le silence. Deux larmes coulaient, des paupières de Patricia...

– Patricia, merci, je m'appelle Gérard, je... suis fou de bonheur que... vous m'aimiez... et vous voyez : vous pouvez rendre un homme heureux, il y a pas que le sexe dans la vie...

Elle était bouche bée, stupéfaite, mais il entrevoyait l'ébauche d'un sourire, se former, immense immense sourire...

– Patricia, si vous êtes classée « angelle » et pas femme, je pourrais peut-être pas vous épouser, officiellement, mais je voudrais que vous deveniez ma compagne, pour toujours... Et pas besoin qu'ils vous renvoient à Douai... on habiterait ensemble, je gagne assez pour deux, je crois...

Elle a commencé à chiffonner sa lettre, mais il a objecté :

– Non, Patricia... Détruisez pas cette lettre magnifique... Je... j'apprendrai... vous m'apprendrez votre écriture... je l'adopterai, promis... On encadrera votre lettre splendide, sur le mur dans notre salon...

Elle pleurait de bonheur, maintenant...



## VODKA ET POITRINE

Que Patricia arrive après lui au cinéma était très rare, mais là c'était encore plus incroyable : elle arrivait en titubant, comme complètement saoule, elle, petite chérie, d'habitude si prude timide réservée... Enfin, sans fêtes alcoolisées, elle pratiquait peut-être le « vin triste », mais là ça semblait beaucoup plus sévère qu'un léger étourdissement au vin de table...

Il est allé à sa rencontre, en marchant vite : vrai, il avait peur qu'elle tombe, elle s'accrochait aux parcmètres pour ne pas s'écrouler, petite naine chérie. Allant de l'un à l'autre maintenant, oh...

– Patricia, ('Jour,) ça va ?!

Elle est restée accrochée à ce parc-mètre-ci, sans plu' avancer.

– s... ça touhne, p... pahdon... pahdon...

Il aurait cru à un malaise ou une maladie, mais son haleine sentait l'alcool fort (il ne connaissait pas bien les noms, pardon).

– Reposez-vous, là, deux minutes...

– n... non, z... ze n'a b... boih ça p... pour t'ouver l... la fohce v... vous pahler, j... géhah...

??? Elle s'était saoulée pour trouver la force de lui parler à lui ? Mais... ils pouvaient parler en toute liberté, tous les deux, même s'ils étaient silencieux, presque toujours, pardon...

– n... na volka t'è t'è m... mauvais, m... mais ze dois v... vous pahler...

Pauvre chérie... trop timide effacée pour lui parler au naturel, ayant besoin de drogue chimique ou quoi pour réussir à parler. Et là elle... avait les yeux fermés, la tête balançant un peu, faiblement, la pauvre.

– Attendez, vous allez vous allonger, sur un banc, ça ira mieux...

Et il l'a prise, sous les genoux et dans le dos, pour l'emmener, « dans ses bras » (délicieux moment), vers le banc là-bas... Il l'a étendue à plat, et elle a paru soulagée, un petit peu, même si un gros mal de crâne semblait pointer (elle grimaçait en ce sens – joliment...).

– Voilà, Patricia. Reposez-vous, deux minutes.

Elle a respiré, essayé, mais... ses pensées la travaillaient.

– j... géhah...

– Oui.

Il était penché au-dessus d'elle, mais il s'est assis par terre, plutôt. Pour être à côté.

– géhah, ze dois... vous pahler...

– Je vous écoute.

Elle a soupiré, cherché l'air, perdue.

– ne au... foyer... nes madames ne dih...

Elle ne bégayait plu', incroyablement, comme en semi coma éthylique, devenue une autre, sans plu' d'inhibition, habituelle chez elle, ou centuplée chez elle normalement.

– les... hommes... tous, qu'est-ce y ne veulent, c'est... défoncer le vent'eu des femmes, et... pelotter leuh seins...

??? Euh... Etais-ce un grand appel à autre chose dans leurs relations à eux ? façon « traitez-moi en femme, comportez-vous en homme, vrai ! » ? Mais euh, pardon, ils étaient deux timides, allant à très très peite vitesse... Peut-être dans dix ans, après le mariage...

– et... moi ze malfohmée... pas capabe ne hende un homme heuueux, de... mon vente... comme n'angelle pahdon... ???

– C'est pas grave, Patricia.

– et...

Elle ne semblait pas l'entendre, perdue dans son discours préparé, impossible à dire, à l'état naturel, pour elle...

– aloh, ze peux pas vous donner mon coh... même si ze sehais belle... et ze pas êteu belle pahdon, pahdon...

– Vous êtes la pluss belle du monde, Patricia, pour moi.

Perdue dans ses pensées, ses phrases.

– et là, que ze henvoyée chez les némiles... à Douai...

Oh ! Elle allait quitter Lille ?! C'étaient des adieux, impossibles pour elle à dire en vrai ?

– plu' vous hevoih zamais, et mou-hih ne heguet...

Mourir de regret, petite chérie, sil ne se revoyaient plu' ? Tous les deux ?

– aloh... pouh pas que ze n'a fait pèhde tennement de temps pouh vous... pouh hien... n'y faut ze vous donne ma poit'ine... n'à hegahder toute nue... n'a cahesser foh... comme les hommes ne failh...

Et sa voix s'est tue, comme à l'extrême limite de ses forces. Et, gardant les yeux fermés, elle a basculé la tête sur le côté, comme demi-morte. S'abandonnant à ses mains potentiellement lubriques...

– Shht, Patricia, détendez-vous...

Elle respirait, semblait endormie. Cuvant son alcool, en paix avec le monde. Ayant réussi à dire l'indicible (à la faire mourir de honte, normalement...). S'abandonnant à lui, en cadeau d'adieu, et en se croyant pas assez bien, pas intéressante, de toute façon.

Lui parler ? Répondre ? Entendait-elle ?

– Patricia, ma petite chérie...

Sur ses lèvres s'est dessinée une ébauche de micro-sourire. Oui, comme amoureuse, de lui, il n'avait pas rêvé, cette éventualité. Simplement, il aurait dû y croire, tendre la main, avant qu'elle soit chassée de la ville, pardon...

– J'aime votre personne toute entière, je le jure. Votre visage et vos cheveux, surtout. Et votre poitrine est magnifique, je crois. Et votre silhouette aussi. Je rêve de vous serrer dans mes bras, on serait tout habillés, oui. Je vous demanderai en mariage...

Elle souriait maintenant, tout à fait. Comme un rêve familial, elle semblait se croire endormie.

– Je voudrais une photo de vous, ma chérie, mais pas spécialement toute nue, non. Timide gentille, c'est encore plus adorable.

Heu-reuse...

– Voilà, euh... simplement, on va peut-être devoir bousculer les choses, si vous êtes renvoyée très prochainement. Je peux vous recueillir, c'est sûr. Et... pour vous donner confiance, pour donner confiance aux autorités, on peut se marier, demain ou quoi, si c'est possible, pour les papiers...

Elle ronronnait presque, ou ronflait à demi, doucement, merveilleuse mignonne.

– Quand on sera chez nous, mariés, l'un à l'autre, euh... peut-être qu'on prendra la douche ensemble, qu'on se verra tout nus, je crois que ça sera agréable un peu, c'est pas obligé. Si je peux faire une bise dans vos cheveux, sur vos lèvres, dans votre cou, sur votre poitrine, je serai heureux je crois. Mais plus tard, après vous avoir juré ma fidélité, pour toujours.

Elle dormait, reposée, rassurée, apaisée, ouf.

## VRAI ANGE GARDIEN

Lors de sa 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtissière adorée, Gérard a été frappé : les choses ne se sont pas du tout passées comme leur merveilleuse routine, hélas. La petite naine jolie était larmoyante, renflante, la pauvre, apparemment abandonnée par un amant idiot (dément, pas conscient de sa chance infinie) ? Bien sûr, lui Gérard, il respectait sa douleur, sans déranger – il était tout disposé à l'aider, la consoler, si besoin, mais il y avait certainement des millions d'autres prétendants, candidats pour cela, et beaux, riches...

Elle rapportait le petit paquet, gentille, et lui avait mis la somme prévue, comme d'habitude.

– Au revoir, manemoiselle, je vous souhaite... euh...

– a... attendez...

??? Et elle posait sur le comptoir « là-haut » une enveloppe. Pour lui. Euh... Etait-ce cela, la raison de son chagrin ? Est-ce que son amant actuel avait exigé qu'elle chasse tous ses amoureux, interdits de revenir la voir ? Au magasin et partout ? C'était une enveloppe blanche, close. Sans rien marqué.

– Euh, c'est pour moi ? Je peux l'ouvrir ici ?

Oh, elle était au bord des larmes...

– n... non, ch... chez vous, s... s'y vous p'ait...

Oui, ça confirmait ses craintes : sans la protection de son amant présent, elle ne voulait pas affronter les amoureux éconduits, dont certains pourraient se montrer agressifs, méchamment déçus... (Pas lui, triste sans illusion, mais elle ne pouvait guère le savoir).

– D'accord, oui, pardon.

Et... la regarder une toute dernière fois, si petite jolie mignonne, oh...

– Bonne soirée, manemoiselle...

Pas « au revoir » aujourd'hui, si « revoir » il n'y avait plu' jamais... (Puisqu'elle allait lui interdire, dans cette lettre, et lui il serait mort, dans la semaine qui suit, vraisemblablement...).

– s... soih m... meu-s... sieu, p... pahdon...

Oui, pardon et pas merci, ça confortait le diagnostic. Il est sorti. Le cœur lourd.

Et puis attendre à l'abribus, sans ouvrir l'enveloppe, il l'avait promis. Ni dans le bus, la correspondance, le second bus. Ce n'est que chez lui qu'il a, le souffle faible, ouvert l'enveloppe...

Dedans était un papier blanc, manuscrit, avec une grosse écriture énergique, tout le contraire de sa faible petite chérie... L'amant menaçait tout le monde ? C'était pourtant manuscrit bleu, pas une photocopie ordinaire, en noir à cent copies, pour commencer... Et... une écriture plutôt féminine ? il n'était pas spécialiste...

Il a lu :

*« Hé mec, j'écri que je veu parce que la naine débile elle sait pas lire. Elle m'a payée pour que je t'écrive son truk, mais moi je dis ça comme je veu kan je veu dabor. Alors ouais, la naine débile elle chiale parce que elle va être virée d'ici foyer social à Lille pour retournée ché les débiles dans une autre ville. Et de plu te voir jamais ça la fait chialer comme une madelène super-conne, elle t'apèle Le Plus Gentil Meussieu du Monde ! (elle raconte jamais rien mais là j'ai exigé qu'elle esplike un minimum pour que je lui écrit son truk). Mais bref, parce que en plus, elle est pas une femme elle est une angelle malformée ou quoi les mecs ils en rien à foutre de une crevure pareille avec rien ou vidé leur truk, enfoirés. Moi des mecs j'en ai une plus d'une douzaine je sai comment sa marche ces enfoirés. Bref, elle voudrait devenir ton ange gardien à supposer que sa exist ! Dans son rêve a la con, tu lui donne une foto de toi, ton visage, et elle pri katorze mille prière des jours et des jours et des nuits et tout, avec ton visage pressé sur son nichon ou quoi, et alors comme ça tu vas trouver la grande intelligente idéale pour mariée ! Et tu lui envéra aussi une foto de elle pour que elle pri pour vous 2, et après pareil pour tous vos enfants, 5 elle croit ! Et ton bonheur connard ça sera un peu grasse à ses prières elle croit ! Et pour ça, elle te donne sa future adresse retour au bercail pauve conne : Equipe Sociale à l'attention de Patrycja Niezewska, Centre F2 de Handicap Mental Profond, 179 route de Lille, 59500 Douai. Voila tu sai tou, moi jé pas volé mon fric jé fé la comition, salu connard ! (remarque perso : tu peu lenvoyée chiée, sée kune chialeuse coinsée renfèrmée elle a labitude) »*

Oh... C'était inouï, la petite Patrycja (prononcé Patricia ? ou Patrukja ?) semblait amoureuse de lui, lui seul au monde, et désespérée... Mais... il était vingt heures vingt, le magasin était fermé depuis longtemps, impossible de lui téléphoner d'urgence...

Demain, il chercherait l'adresse des foyers sociaux féminins de Lille, s'il n'y en avait pas qu'un seul, et il appellerait le plus proche de la Rue Saint-Jean, de la pâtisserie, ou tous, les uns après les autres. Pour expliquer à sa toute petite Patricia chérie qu'il serait très très heureux d'épouser une angelle, enfin... de l'épouser elle, et aucune autre au monde, même si elle n'était pas femme pondeuse...

Et, avec ces bonnes résolutions, avec un espoir tout neuf, de bonheur immense et durable, il s'est endormi.

### SEMI-DISPUTE DOUCE

La séance Connaissance du Monde ne commencerait pas avant une heure, et... Patricia, cette semaine encore, reniflait – pas de rhume mais de chagrin, mystérieux. Gérard, une nouvelle fois, a tendu la main :

– Patricia, si... vous avez des problèmes, besoin d'aide...

– p... pahdon, n... non...

– Ou... simplement besoin de support, être consolée...

Elle a fermé plus fort les yeux, comme très très tentée mais la réponse restait Non :

– n... non, p... pahdon...

Il a... soupilé, pardon. Que faire ?

– Patricia, je... souhaiterais que... vous ne souffriez pas... mais je sais pas quoi faire, quoi dire... ou rien dire...

Elle aurait pu conclure « la dernière proposition est ce que je préfère », mais même ça, elle ne l'a pas dit.

Alors, que faire, que dire ?

– Patricia, euh... évidemment, vous, vous savez ce qui vous blesse... mais moi, je sais rien, rien de rien, je sais pas quoi faire. Je suis pas dans votre tête, dans votre cœur...

Il disait ça pour rien, plutôt pour s'expliquer à lui-même le problème, mais, incroyablement, ces mots-là l'ont comme touchée, elle... Culpabilisée ? pardon...

– m... moi z... z'aussi, j... géhah... ze p... pas savoih... ne voteu cœuh... paheil...

? Euh...

– J'ai pas de... problème, spécial, à vous dire, pardon, mais euh... c'est vrai, pour que vous ayez tous les éléments en main, il faut que vous dise mon gros secret, pardon, côté cœur : je vous aime, Patricia...

Elle devait s'en douter, pensait-il, mais apparemment pas : elle semblait abasourdie.

– k... quoi v... vous dih... ?

? « Quoi vous dire ? » = Qu'est-ce que vous dites ?

– Je vous aime, Patricia. Pardon, sans déranger, mais je ferai n'importe quoi, pour vous...

Et... elle a baissé les yeux, et le menton, très très bas, petite naine chérie. Comme écrasée par une responsabilité écrasante, pardon... Et elle a fondu en larmes... oh... Et... et elle est venue se pelotonner contre lui, son côté, oh... petite chérie. Contre sa cuisse, il sentait la toute douce poitrine de son adorée, délicieuse, oh... Il... il lui a caressé les cheveux. Elle a reniflé.

– z... e vous aime, z... zéhah, m... moi z'aussi...

– Merveilleux, Patricia... Merveilleux, mais... pourquoi ce chagrin ?

Oups, il regrettait ce mot, malheureux, comme de reproche. Elle avait droit à ses secrets, bien sûr, bien sûr...

– k... que ze va k... quitter la ville, p... plu' vous hevoih z... jamais... ou-ouu-ouuuu...

Il s'est penché très bas, lui faire une bise dans les cheveux, et, euh... il s'est mis à genoux, pour la prendre dans ses bras, à hauteur, tendre... Bise sur sa joue, sur sa tempe.

– On va se revoir, je te le promets, je le jure...

– z... ze n'a p... pas le dhoit v... vous d... déhanger... t... te déhanger... j... géhah...

– Ce qui me dérangerait, ce qui me briserait le cœur, c'est de te perdre, ma petite chérie... Alors, si tu dois t'en aller...

Oui, hélas.

– Soit je te suis, soit je t'empêche de partir...

Il espérait qu'elle explique enfin, la raison précise, de ce bouleversement. Mais elle a seulement soupilé. Silence.

– j... géhah, s... s'y vous plaît, s... s'y te plaît... m... me séher d... dans tes b'as... pouh que j... je mohte ne monheuh... p... pas mesoin les houes du t'ain...

??? Elle voulait se jeter sous les roues d'un train ? Il aurait pu crier, se fâcher, répéter qu'il l'aimait, mais... le fait qu'il l'aimait, justement, l'empêchait de se mettre en colère. Enfin, il ne croyait pas que ça existe, mourir de bonheur, alors, tendrement, il l'a serrée dans ses bras.

Et... elle est devenue, comme toute inerte, abandonnée ou...

– Patricia !

Evanouie ou morte ???!

– Patricia !!!

## CONSEILLÈRE POLITICIENNE

La barwoman est repartie avec les sous, laissant les deux verres. Bien. Il s'est donc lancé dans son explication :

– Manemoiselle, comme je vous l'expliquais à la pâtisserie, j'ai grand besoin de votre aide, pour cette élection qui vient, et les docteurs disent qu'ils peuvent pas m'aider. Seulement vous, le pouvez, je crois.

Elle a cligné des yeux, petite naine jolie.

– Dans mon esprit, c'est pas que je vais vous demander pour qui vous allez voter, et moi faire pareil, non, c'est tout mon Univers qui est à reclasser, pour y voire clair. Mais je vous le disais : en trente minutes, ça devrait suffire.

Elle a avalé sa salive, hoché le menton.

– ou... ou p... pluss s... si vous n... n'avez m... mesoin... p... pahdon...

– Merci, c'est infiniment gentil, pardon.

Elle a baissé les yeux, et rougi, pour une raison indéterminée. Hum. Silence.

– Oui, pour ces élections, vous savez sans doute le principe...

Etonamment, elle a fait Non.

– Enfin, oui : non, je comprends que si vous êtes de nationalité polonaise...

Puisque traitée de sale bougnoule par plein de gens, et ressemblant à la polonaise Lucja Métailek qu'il avait aimée autrefois (à sens unique)...

– Si vous ne votez pas, c'est pas grave...

– ze être... pas m... majeu... p... pahdon...

??? Euh, on lui aurait effectivement donné 16 ans de visage (comme Lucja au temps de sa splendeur), mais elle semblait plus âgée, avec cette superbe poitrine développée (hum, pardon, regarder ailleurs) et... elle tenait le magasin le vendredi depuis au moins trois ans et demi, donc  $18 + 3\frac{1}{2} = 21$  ans minimum.

– Vous, euh... vous n'avez pas 21 ans ?

– v... vin six, m... mais je n... ne an-nicapée, p... pahdon...

Oh, pas seulement traitée de « débile » par les méchants clients mais par les docteurs aussi ?

– Euh, ça change rien. Euh...

– peut-être je vas pas comp'ende, p... pahdon... pahdon...

– C'est pas « à comprendre », c'est plus une question de ressenti, vous allez pouvoir m'aider, je suis sûr.

Elle a rougi.

– m... mèhçi v... voteu k... confiance, p... pouh m... moi...

– C'est normal.

Rouge quand même...

– Oui, enfin donc. Le « principe », de ces élections, c'est les électeurs, les gens, qui choisissent leur(s) dirigeant(s). Et il y a la gauche, et la droite. Le très à gauche, le très à droite, le centre.

Elle a mordu sa lèvre, un peu gênée.

– Je vous explique, craignez rien.

– m... mèhçi... m... mèhçi, k... que pèhsonne n'y m'a z... z'èspliqué, j... jamais... de ça...

– Oui ? C'est assez simple : c'est une salle de réunion, où ils se réunissent, pour décider les lois, et ça fait un demi-cercle, de chaises, depuis tout à gauche jusque tout à droite. Et la tradition, c'est que... à gauche se mettent ceux qui veulent plus d'égalité, et à droite ceux qui veulent plus de liberté.

Elle a porté la main à sa bouche. Silence.

– Mh ? Non ?

– s... c'est pas en... ensemble ? n... ne libèté, n... n'édalité, n... ne t'oisième...

– Euh, la devise française, oui, c'est « Liberté, égalité, fraternité », mais c'est pas si simple. D'abord la fraternité, ça veut rien dire, moi mon grand frère me battait, c'est pas du tout un idéal.

Elle a paru toute compatissante, adorable, comme une infirmière soutenant un petit garçon blessé...

– Et pour les deux autres, c'est deux contraires, pas évidents à faire ensemble. La gauche, ou l'extrême-gauche, dit : « il faut l'égalité obligatoire entre les gens, interdit d'être différents, tant pis pour la liberté ». Et la droite dit : « il faut la liberté au maximum, même la liberté d'être plus riche, tant pis pour l'égalité ».

Elle a... souri, étonamment.

– Non ?

– z... ze veux dih... m... mèhçi voteu z'èsplique... k... comme ze n'a comp'ende... m... mèhçi...

Il a souri.

– Merci, oui. Je suis sûr que vous pouvez tout comprendre. Et si vous comprenez pas à un moment, dites-le moi, c'est sans doute que j'ai mal expliqué...

Elle a rougi.

– s... si z... zentil...

– Merci...

Euh, il en était où ?

– Oui, euh, en fait... au milieu entre gauche et droite, ça s'appelle le centre. Et ceux qui gagnent, en général, ce sont le centre droit et le centre gauche, à tour de rôle, plus ou moins.

Elle a hoché le menton. Oui, ça paraissait raisonnable jusque là.

– Simplement, il faut maintenant que je vous dise ma position très particulière, pas habituelle. Enfin, d'habitude les pauvres votent à gauche, les riches votent à droite, mais moi je suis tout torturé, je vous explique.

Elle a bougé légèrement, comme pour se reconcentrer, être toute ouïe, adorable...

– Quand j'étais enfant, j'étais influencé par mes parents, enseignants, et la tradition c'est que les enseignants (de l'école publique) ils votent à gauche. Pour plus d'argent public distribué, moins d'argent privé, pour les riches sur-tout.

Elle suivait jusque là.

– Mais, à l'école, je réussissais très bien, en mathématiques (calcul) et en français, philosophie (raconter, discuter). Et... ça me dirigeait tout droit vers les « grandes écoles », ça s'appelle, qui forment les chefs, les futurs riches, et qui votent à droite.

Elle a souri, faiblement, comme voyant la contradiction, mais ce n'était pas si simple, pardon.

– Ça fait deux volets, contradictoires, mais au total il va y en avoir quatre, vous allez voir.

Elle a fait deux, avec ses doigts : oui, déjà deux, elle comptait, gentille.

– Ce qu'il y a, c'est que... à quinze ans, au lycée, je... pardon, je... suis tombé amoureux, de la dernière de la classe... qui vous ressemblait, manemoiselle...

Elle a baissé les yeux, rougissant très fort.

– Et... je croyais l'aider à progresser, me rejoindre, et on aurait été tous les deux en grandes écoles, mais non, elle m'a rejeté. Et... je me suis dit qu'elle avait raison, les riches sont des moches, des égoïstes qui partagent pas... Et j'ai arrêté les études, enfin après le bac.

Sans préciser qu'il avait eu les félicitations du jury au bac Maths, ce n'était pas le sujet. Et ça n'avait pas été mérité, puisqu'il n'avait pas appris les leçons, c'était juste trop facile, pardon.

La petite jeune fille hésitait à déplier son troisième doigt.

– Oui, c'est numéro trois : je me suis enterré ouvrier, très loin ici, à Lille. Pauvre, de sensibilité « à gauche », en un sens.

Soupir. Là on arrivait à la portion très difficile, à dire.

– Et je... les années ont passé, moi j'étais rien, comme mort vivant, pardon, et... euh, je... je vous ai rencontrée, pardon.

Elle a cligné des yeux, sans tendre à déplier le quatrième doigt, ne semblant pas percevoir combien c'était majeur pour lui...

– Et... je reviens vous voir, vous me souriez, si gentiment...

Elle a rougi, encore.

– Mais, en même temps, je me dis... pardon, « vous devez préférer les riches », qui vous traitent en princesse, qui vous font plein d'énormes cadeaux. Et... ça me fait comme une grande claque vers la droite, quatrième.

Elle a ouvert son quatrième doigt, un peu tremblante.

– Alors je sais plu' quoi penser. Est-ce que les riches, c'est moche ? Ou est-ce que les riches, c'est ceux que vous préférez, manemoiselle... ?

Elle a soupiré, regardé dans la vague, réfléchissant, semblait-il. Silence.

– I... les auteu gens... n... n'ils vous dih k... quoi... ?

– Les autres gens m'intéressent pas, manemoiselle. Pardon, j'ai... j'ai pas d'amis, je sors pas, j'ai... que ma visite, du vendredi soir, à votre magasin... votre sourire, tellement touchant...

Elle a cligné des yeux.

– s... c'est pas m... miyons ne filles, z... z'amouheuses ne vous... ?

Il a souri.

– Oh non, non, aucune...

– v... vous pas s... savoih...

?

– Euh, si, enfin, 'la plupart des cas. Il y a que ma petite pâtissière adorée, pour laquelle je sais pas, parce qu'elle est toute toute timide, qu'elle me sourit, adorable gentille... Mais non, elle non plu', pas possible, ça serait trop beau...

Elle a fait non, tristement, et... clairement, ça voulait dire « Non, je vous aime pas, bien sûr, j'ai accepté cette entrevue uniquement parce que... » (et la raison, genre « mon patron dit qu'il fait aider les clients, si possible, essayer »).

– s... ça sehait pas t... t'o beau, a... à cause que s... ça sehait une histoïh t'iste...

Une histoire triste ? Parce qu'elle ne l'aime pas ?

– Non, je me faisais aucune illusion, bien sûr. Pas beau je suis, pas riche...

Et pas champion leader syndical charismatique non plu', dominant en rien, pas parangon de virilité...

– z... ze veux dih l... le cont'aih, p... pahdon...

Le contraire de quoi ?

– v... vous l... le pluss z... zentil quéqu'un du monde...

??? Lui ? Asocial renfermé triste... Enfin, oui, euh... gentil avec sa petite pâtissière...

– Avec vous, seulement. J'aime pas les autres gens.

Indirectement, c'était une déclaration... (implicite : « au contraire de vous, que j'aime »)... Et elle a rougi, très fort, comme le comprenant effectivement ainsi.

– et... et m... moi k... que ze dih... t... toutes nes filles, s... sans doute z'amouheuses ne vous...

Donc elle aussi ???

– n... non, l... le t'iste, s... c'est k... que dans m... moins que un mois, m... maintenant, z... ze vas quitter l... Lille, plu' vous hevoih zamais... et... et si on n'auhait pu n'ête z... z'amis, s... c'est tennement t'iste...

Oui, oh... Une amitié aurait été possible, entre eux deux ? Voire davantage car elle pensait être amoureuse de lui ?

– Mais... je suis pas riche... Vous devez avoir mille amants qui roulent en Mercedes cravate... bien plus plaisants que moi...

Elle a eu un petit sourire triste.

– l... les hiches ne ête... m... mép'isants, ne moi... et m... même si je n'auhais z'avoih m... mille z'admihateuh... s... c'est vous je choisih...

??? Lui ? Gérard ?

– m... mais ze n'a z... zého...

Zéro admirateur d'elle ?

– Si : moi !

– m... mèhçi... m... mèhçi...

En rougissant à nouveau...

– Et manemoiselle, euh... Enfin, moi je m'appelle Gérard, et vous ?

– p... pat'icia...

– Merci, Patricia. Oui, euh, même si vous partez... on pourra rester en contact, s'écrire ?

Elle a baissé la tête, très bas, comme très triste (il ne comprenait pas).

– z... ze p... pas savoih l... lih... n'ék'ih... p... pahdon...

– Au magasin, vous preniez par écrit les commandes, pourtant...

– p... pouh hépéter, m... mais ze n'ihisibe, p... pahdon, p... pouh les nohmals...

– Vous pourrez m'apprendre votre façon d'écrire, je vais l'adopter, avec joie. Il faut que j'apprenne le Polonais ?

– n... non, z... ze vas v... vous mont'ê, v... vous pas z'en colèh n... ne moi... ?

– Pas du tout, non. Et... et on pourra se revoir pour les vacances, passer un mois ensemble, peut-être, chaque année ?

Surprise, elle semblait toute émerveillée, par ces éventualités, qu'elle n'avait visiblement pas imaginées.

– ze... espèh... ze seha n'autohisée... a... à cause z... ze hetouhne ch... chez les démiles, p... pahdon... pahdon...

Il a souri :

– C'est très très bien, j'aime pas les filles riches, prétentieuses...

Elle a souri aussi :

– s... ça fait v... voteu héponse, pouh n... ne voter n'éhections... ?

Il était presque hilare.

– Aucune importance, cette élection, et ma voix minuscule, qui compte pour rien. J'ai trouvé un sujet un milliard de fois pluss intéressant...

Il n'a pas précisé lequel, évidemment, tant ça semblait évident. Mais elle l'a relancé :

– ou... ou-i... ?

Alors il a conclu en clair :

– Ce sujet magnifique, pour un avenir heureux, pour la Terre entière (dans ma tête), c'est... « Nous deux »...

Et, tout en rougissant très fort, elle a approuvé.

## GRANDE RÉOLUTION

- Gérard s'est avancé, puisque c'était maintenant son tour.
- 'Jour manemoiselle, bonne année...  
Sa petite pâtissière (« chérie ») a souri, rougi, mignonne.
- j... jough, m... meu-s... sieu, m... monne année...  
– Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter, pour cette année, manemoiselle ?  
Rouge...  
– t... t'est-ce on peut v... vous souhaiter, m... meu-s... sieu, p... pouh cette année...?  
La même réponse que l'an passé, oui. Adorable petite fée, s'effaçant pour que la conversation ne porte que sur le client, habituellement nombriliste... Mais il avait préparé une réponse, osée, cette année...  
– Moi ? Cette année, j'espère... avoir le courage de vous inviter au restaurant, manemoiselle, faire votre connaissance, personnellement, un peu...  
Sans surprise, elle a rougi très fort. Mais le challenge venait maintenant : la seconde réaction serait-elle la colère et le dégoût, à la Lucie (sa sosie d'autrefois) ? Ou...?  
Encore toute colorée perdue, elle... souriait, était-ce bon signe ? Ou prenait-elle ça à la rigolade ? avant un mot assassin, genre « bas les pattes, sale dragueur, mon amant actuel est karatéka, attention ! »...  
– z... ze sehais t... tènement z... z'heuheuse...  
??? ???  
– Oui ? Alors, euh, je vous invite manemoiselle...  
Et, toute toute timide, elle a fait Oui, du menton, avant d'aller chercher son flan traditionnel...  
– Euh, on fixera les détails la semaine prochaine ? Je me renseignerai sur les restaurants dans ce quartier... vous pourrez demander à votre copain ses disponibilités...  
Elle pliait l'emballage, avec les joues encore toutes rosies, sans répondre à ce sujet. (Ni le rude « Attention, il risque de vous casser le nez, faites vachement gaffe », ni l'idyllique « je n'ai actuellement pas d'amant, c'est pour ça que j'aurais un petit moment de libre, OK »...).
- La semaine suivante, pas d'autre client dans le magasin, ouf, ils pourraient parler un peu :
- 'Jour manemoiselle, c'est toujours d'accord pour un repas ensemble ?  
Elle a rougi encore, adorable.
- j... jough m... meu-s... sieu... ou... ou-i...  
– Quand est-ce que ce serait possible pour vous ?  
Le mot « vous » ne spécifiait pas si c'était « vous toute seule » ou « votre couple, évidemment indissociable »...  
– k... quand k... que vous vouloih...  
– Merci. Demain midi par exemple ?  
Il espérait qu'en proposant un midi, ça fasse « sage et raisonnable » pas une lubrique invitation « avant de passer sous la couette, évidemment ! »...  
– m... mèhçi...  
– Merci. Euh, il y a trois restaurants, dans cette rue, on pourra regarder les menus, décider demain, oui ?  
Elle était un peu pâle, maintenant, effrayée par quelque chose ? Par lui ? Il se demandait comment la rassurer...  
– Si on se donne rendez-vous vers midi, on devrait avoir fini vers quatorze heures, je vous laisserai tranquille, vos samedis doivent être bien occupés.  
Elle n'a pas paru spécialement rassurée, ni apeurée, non, il se demandait à quoi elle pensait.
- D'accord pour demain, vers midi ?  
Oui.
- On se retrouve entre ici et l'abribus.  
Oui.
- m... mèhçi, t... tènement, p... pahdon...  
? Il ne savait pas ce qu'elle entendait par là. Était-ce parce que, implicitement, il acceptait qu'elle soit déjà avec un homme, invité aussi, même s'il faisait lui partie des douzaines de clients amoureux de leur toute petite pâtissière ?  
Le lendemain, quand il est descendu du bus, surprise, relative : la petite jeune fille l'attendait seule, sans colosse servant à ses pieds.
- Bonjour manemoiselle. Votre copain s'est absenté une seconde ? Il revient ?  
Elle a cligné des yeux, elle était jolie...  
– j... jough m... meu-s... sieu... n... non, v... vous savoih... k... quand qu'on est u... une naine némile, p... pèh-sonne n'y intéhesse... n'une k... comme moi...  
???
- et v... vous pas n... ne viènde n'avec v... voteu f... fiancée...?  
– Euh non, je suis un vieux garçon solitaire, pardon... j'ai jamais eu d'amie...  
– oh... s... c'est pas zuste...  
– Merci...



Pardon, c'est lui qui rougissais, maintenant...

– Euh, il est midi moins dix, on peut je pense entrer dans le restaurant, vous avez choisi l'un des trois ?  
Elle a paru paniquée.

– m... moi...?

– Non, pas de problème. Je vous demandais pas du tout de... tout regarder ou quoi, on peut regarder maintenant. J'ai noté, ils sont aux numéros 17, 63 et 114 de la rue – la pâtisserie étant au 79...

Et ils ont été au plus proche, numéro 63, sur le même trottoir. Mais... la petite jeune fille tremblait.

– Il y a un problème, manemoiselle ?  
Elle a avalé sa salive.

– p... pahdon, k... que ze mange p... pas t'è bien, p... pahdon...

– Mh ?

– k... que ne vomih pahtout, p... pahdon, s... si ze mange f... fhomage... t... tomate, b... banane...  
Il a souri.

– Pas de problème, on va choisir ce que vous aimez. Qu'est-ce que vous préférez, comme plat ?  
« Pizza Luigi » était le restaurant du 63, avec des odeurs de fromage puant à faire tomber raide... Elle faisait la moue...

– Vous avez raison, beurk, allons voir plutôt le suivant.  
Et ils ont continué, et... elle souriait, comme ravie, presque bienheureuse, de ne pas avoir été rabrouée, pour ses difficultés à manger de tout. (Il connaissait ça aussi, bien sûr, il avait été classé anoréxique durant toute son enfance...).

Numéro 21-19-17, « chez Mimile & Paulette ». Euh, il a regardé la carte, pardon euh... beaucoup trop haute pour sa toute petite chérie.

– Je vous lis : Menu à 26 Euros, Salade Maïs, Escalope de Volaille et Petits Légumes (ou frites), Fromage blanc ou plateau, Dessert ». Qu'est-ce que vous en pensez, manemoiselle ?  
Elle a rougi, souri, encore, comme touchée par cet honneur, qu'il s'intéresse à son avis.

– f... fhomage b... blanc, s... ça veut dih... k... comme yagouht...

– Oui, comme du yaourt. Et on peut sauter le fromage si vous préférez, passer directement au dessert...  
Elle a levé les yeux vers lui, comme émerveillée.

– v... vous p... pas en colèh... n... ne moi...?

– Non, pas en colère du tout. Chacun est un peu différent, c'est normal. On rentre ici ?  
Et ils sont entrés. Une dame les a accueillis :

– Une table pour deux ? Ou vous attendez quelqu'un encore ?

– Euh, nous deux, simplement, euh... on n'a pas réservé, c'est possible ?

– Oui, à st'heure-ci ! Ça srait treize heures, c'est l'coup d'feu, plu' une place, mais là, OK !

– Merci.

– Tenez ici, voilà ! A côté, vous pourrez la faire manger !  
? On les prenait pour un père et sa petite fille ? Parce qu'elle mesurait moins d'un mètre trente ? Mais... enfin, avec sa superbe poitrine, quand même... Quoique, ce soit plutôt les hommes qui remarquent ça, pardon...  
Ils se sont assis, côte à côte, donc. Mais il la regardait quand même, tellement tellement jolie... Et puis elle a levé les yeux, croisé les siens, ils se sont souris.

– m... meu-s... sieu, z... ze vounais v... vous hemèhcier, n... n'infini, s... c'est l... la p'emièh fois n... n'on m'invite, k... que toute ma vie, m... mèhci... k... comme si je sehais k... quelqu'un n... n'entièh...

– Vous pensez pas être une personne entière ?  
Elle a fait Non.

– Pourquoi ?  
Elle a souri, regardé ailleurs, cherchant les mots.

– n... n'en a... è... elles dih ze ête u... demi-pohtion... nes autes : je ête u... une moins que hien...

– Pas du tout. Moi je trouve que vous êtes ma préférée, personne, du monde... Si gentille, si jolie...  
Elle a rougi très très fort.

– v... vous ne dih p... pouh ne hih...

– Je me moque pas de vous, je le jure...  
Elle a bougé, dodelinant, avec comme la tête qui tourne...

– oh...

– Tenez !  
On leur donnait les menus.

– Pour la gosse : j'précise ! C'est pas écrit mais l'menu enfant c'est jusqu'à 9 ans ! A partir de 10 ans, c'est l'menu normal !  
Oh...

– Madame, mon amie n'est pas une enfant...  
La dame a froncé les sourcils, regardé vers la poitrine de la jeune fille jolie.

– Ah, autant pour moi ! Non mais, avouez que les naines c'est moins courant qu'les gamines ! Hein ?!  
Il n'a pas approuvé, et la dame est partie, les laissant avec les menus.

– m... mèhci m... meu-s... sieu...

– C'est normal...

– m... mèhçi d... doute... k... que vous dih ze n'adulte... et... et... et n... ne dih v... v...  
Elle a rougi toute, encore, et dans un murmure :

– vote amie...

– Oui, euh, pardon. C'est vrai qu'on est pas encore tout à fait amis, mais... j'espère qu'on va le devenir...  
Rouge... la pauvre. Et euh, pour ne pas la faire mourir de confusion, il a lu le menu, page après page.

Mais...

– Mademoiselle, euh, au fait : je m'appelle Gérard, si on fait connaissance. Gérard Nessey.  
Elle a souri, comme touchée.

– m... mèhçi...

Comme si c'était un cadeau qu'il lui faisait là ! Et... silence.

– Je peux savoir pour vous ? Ou vous préférez pas ? Pas de problème, comme vous préférez...  
Un peu toute paniquée, elle a essayé de préparer ses mots :

– p... pat'icia, n... niezewska, p... pahdon, s... c'est pas f... fhançais et... et pèhsonne ne m'appelle k... comme ça, zuste... La Naine, La Démile, p... pahdon...

– Enchanté, Patricia...

Elle a rougi, souriante, touchée. Et il a réenchéri :

– Ma petite Patricia bien-aimée...

Elle a rougi, très fort...

– v... vous ne dih p... pouh ne hih...  
Il a souri.

– A moitié, seulement. Normalement je devrais pas le dire, à haute voix. Mais je le pense, pour de vrai...  
Rouge...

– Depuis trois et demi qu'on se revoit...

– s... cent quahante neuvième f... fois aujoun'hui...

– Oui, 142, vous avez compté aussi ?  
Et elle a rougi encore...

– v... vous n... n'à cause k... qu »que chose ne même jouh...?

– Non : juste revoir ma petite pâtissière, bien-aimée...

– Alors ! V'z'avez choisi ! Les menus !  
La dame de retour, oui.

– Euh, Patricia, vous... avez trouvé, ce que vous aimez ? Qu'est-ce que vous aimez, le plus ?  
Elle a rougi, timide...

– z... z'œufs au plat...

– Ah-ah-ah ! Y'a pas ça dans un restau ! Non mais ! C'est tellement simple à faire, pourquoi tu fais pas ça chez toi, ma grande !

– z... ze n'habite n... n'un f... foyer social...

– Ah ouais ?! A côté-là ?!  
Oui.

– Et y'en a pas deux-trois qui s'cuisinent un petit quèque chose pour elles-mêmes ?!

– ou-i... d... des manames in-tennigentes... que dhoit t... toucher ne feu...

– Ah ben ouais, ça ! Les sub-débiles ont peut-être pas l'droit ! Sauf vot' respect à votre amie, hein msieu, ah-ah-ah !  
Il n'y aurait pas de pourboire non...

– Bon mais éh, ma grande ! Si ton rêve c'est des œufs au plat ! Tu prends l'menu haut de gamme, à 43 Euros, et alors nous, à s'prix là, pas d'problème, on t'échange le gésier de canard truffé contre des œufs au plat, ah-ah-ah !  
Surtout à st'heure-ci où y' personne de personne !

– Euh, pour moi aussi, madame, pareil.

– OK ! Adjugé ! Sinon : vin ? C'était la dernière page, là !

– euh non, de l'eau pour moi. Et vous manemoiselle ?

– ne eau ou... ou-i...

– Mais le coup du 43 ! J'suis géante, ah-ah-ah !  
Et elle est repartie, triomphale :

– 'Mimile ! Incroyabe génial ! Tu vas pas me croire !  
Quand il a cessé de suivre la dame du regard, il est revenu à sa petite chérie, qui le regardait lui, inquiète.

– v... vous p... pas en colèh n... ne moi...?

– Non, pas du tout, Patricia. Pourquoi ?

– m... mèhçi...

Mais la dame leur apportait déjà les entrées, déjà prêtes, oui, pas à cuisiner, logique.

– Voilà ! Bon appétit !

– merci mdame...

– m... mèhçi...

Et elle est partie, et euh... Gérard se demandait s'il devait manger, ou parler de choses et d'autres. Avant ou entre deux bouchées ?

Mais Patricia regardait son assiette en se retenant, visiblement, de faire la moue. Oui, dans le menu à 43, visiblement, ce n'était pas « salade et maïs » mais « salade et croutons, vinaigrette et mayo », il l'avait peut-être aperçu en feuilletant.

– Ça ne vous plaît pas beaucoup, cette entrée, Patricia ?

– p... pahdon, p... pahdon...

– C'est pas un reproche. Si vous avez les œufs au plat après, ça vous suffit ?

Oui. Et alors, il a mangé seul sa salade, pardon. Et elle a essayé de lui tendre son assiette, pour qu'il la mange aussi; mais c'était très haut au-dessus d'elle, petite naine chérie. Il a attrapé son assiette :

– Merci, Patricia.

– m... mèhçi, j... géhah, s... si zentil...

– Avec plaisir.

Elle semblait toute heureuse, étonnée, comme si tout lui monde lui criait toujours après, d'habitude (comme au magasin, certes – sauf lui, et elle avait compté ses 141 venues...).

– j... géhah, z... ze comp'ends pas...

– Mh ?

– v... vous t... tennement zentil, n... n'à n'infini... pouhquoi v... vous zého z'amis...

– Euh, c'est... une vieille histoire, qui... m'a dégoûté du monde, pardon...

– n... n'une fille...? k... qui me hessemble...?

Oui. Lucie. (Il avait entendu parler de l'intuition féminine, mais là, il était passablement estomaqué... Et savait-elle, Patricia, qu'il était amoureux d'elle depuis le premier jour ?)...

– p... pahdon...

– Merci, Patricia. Mais... c'est pas votre faute à vous. Vous m'avez réconcilié avec la vie, c'est déjà très énorme, tellement tellement gentil, à vous...

Elle a rougi, encore.

Là-bas deux personnes entraient et la dame les faisait entrer, leur donnait les menus. Et puis elle est venue leur enlever les assiettes, à eux.

– C'est vous qu'avez tout bouffé, msieu ?! La pite elle a tordu l'nez ?!

– p... pahdon...

– Si vous payez, moi j'm'en fous !

Patricia a sorti de sa poche son porte-monnaie, perdue.

– Mais non ! A la fin ! Qu'elle est con !

– Non, madame... c'est pas tout le monde, qui est habitué aux restaurants...

– Ben y faudrait ! Pour faire marcher les affaires !

– Désolé...

– Ben ouais !

Et elle est partie. Patricia souriait.

– m... mèhçi, n... n'infini, j... géhah, t... tennement gentil...

– La dame est pas d'accord, je crois, que je suis gentil...

– j... gentil, n... n'avec m... moi, s... c'est n'encoh p... pluss mèhveilleux...

Et euh, pardon, il a rougi ou quoi. Et Patricia aussi.

– Et voilà ! Les œufs au plat super-classe de ma grande cliente !

La dame amenait les assiettes suivantes. Et Patricia souriait, les larmes aux yeux, visiblement émue. La dame est partie.

– Vous en mangez pas souvent, Patricia ?

Non. Elle chechait les mots.

– s... c'est ne... t... t'oisième fois n... ne toute ma vie, m... mèhçi, m... mèhçi, j... géhah...

Il a souri, euh...

– Patricia, euh... Si vous voulez, euh... En ce qui me concerne, je serais très, très, heureux, de vous inviter comme ça chaque samedi midi... pour des œufs au plat...

Elle a paru paniquée, et il a eu peur, d'avoir franchi les limites du convenable, du tolérable, pardon...

– k... quahante t... tois...

Mh ? Quarante trois euros, le prix du menu ?

– z... ze n'a s... cinquante s... six, a... assez pouh aujourd'hui, m... mais...

Il a souri.

– Vous inquiétez pas, je paye. Aujourd'hui, et les prochaines fois. Si vous acceptez.

Elle était très touchée, la larme à l'œil.

– m... mèhçi n... n'infini, m... mais z... zéhah, z... ze pas pouvoih hemèhçier...

Il a souri.

– C'est pas grave.

Et il a tranché son œuf au plat, coulant, bien, pas trop cuit. Goûté, et ajouté un peu de sel. Patricia faisait comme lui, tout, et souriait, heureuse. Adorant l'œuf au plat, oui, comme lui – mais il se faisait une omelette deux fois par semaine, c'était différent d'elle, pauvre chérie, habitant en foyer, à nourriture imposée...

– j... génial, m... mēhçi, t... tennement... j... géhah...

– Je suis heureux de vous rendre heureuse...

Aïe qu'avait-il dit là ? Le visage de Patricia s'était comme pétrifié, et elle semblait au bord des larmes.

– z... zéhah...

– Oui, Patricia.

– s... si u... une k... comme une fille, m... mais m... malfohmée... n... n'incapable ne hende un... un homme heureux... n... ne le hemēhçier...

? C'était son cas ? Peu importait...

– s... si n' elle est z'amouheuse s... ce meu-s... sieu, g... gahçon, k... comment faih...?

Il a soutenu son regard, très sérieusement, oui.

– Ça dépend des hommes. Si le monsieur de cette histoire, il est obsédé sexuel, comme le violeur célèbre de l'hôtel en Amérique, il serait très très déçu, en colère. Mais, s'il me ressemble...

Elle ne respirait plu', semblant attendre la fin du monde...

– C'est pas grave du tout, et il vous aimerait autant, petite angelle délicieuse... il rêve de vous faire des bisex sur la joue, simplement...

Elle a rougi, souri, immensément, les yeux s'emplantant de larmes incroyables.

– On peut devenir amis, tendres amis, même, innocemment... Marcher en se tenant la main, votre main, Patricia, c'est mon rêve...

Les larmes coulaient, pauvre chérie, infiniment émue.

– Quoi ! C'est pas bon ! Pourquoi elle chiale, merde !?

– Rien madame, c'est au sujet d'autre chose. Des larmes de bonheur, et pour les œufs au plat, aussi, délicieux...

– J'pense bien, non mais ! L'fromage : blanc ou plateau !?

– Blanc...

– Et la naine è dit quoi ?!

Patricia, toute perdue, le cœur affolé, avait baissé les yeux.

– Madame, mon amie m'a dit tout à l'heure : blanc pour elle aussi, pas plateau.

– OK ! Mais elle peut l'dire quand même ! Et bēgue en plus ! N'importe quoi, s'choisir une comme ça !

– Elle est mon amie, et je trouve que j'ai une chance infinie...

– Pf ! Connasse et connard, mouais, logique ! Non, j'déconne, ah-ah-ah !

La sanction « pas de pourboire » se confirmait, oui. Elle est partie.

– m... mēhçi, j... géhah, j... géhah, j... géhah...

– Oui.

– gé-hah...

Elle avait visiblement quelque chose de très dur à dire, encore. Mais, son aveu précédent avait été délicieux : en se disant inapte aux choses sexuelles, elle s'était aussi dite « amoureuse de lui » (s'il avait bien compris)...

– Oui, Patricia.

– k... que n... ne voteu j... genthesse n'infinie... p... penser t... tous nes samedis, m... me z'offih n'œuf au plat...

– Oui.

– k... comme des mois d... des années...

– Oui.

Il essayait de sourire, pour la rassurer, mais ça ne marchait pas...

– et... s... si... si... s... si...

– « Si », oui.

– si z... ze va p... pahthih... ne henvoyée ch... chez les demiles, n... nans une auteu v... ville, p... plu' vous hevoih z... zamais... z... zamais...

Et les larmes coulaient, coulaient, de tendresse, immense tristesse maintenant... Il... il a posé la main sur la sienne, tendrement, et elle a tressailli, toute. Mais sans enlever ses doigts, non, comme heureuse, un peu, même au fond du désespoir.

– Patricia, si... des gens veulent te chasser d'ici, je leur parlerai, pour leur dire que tu es intégrée ici, que tu as des amis maintenant... ils doivent te laisser ta chance...

Elle avait les yeux fermés, les joues couvertes de larmes, elle respirait.

– Ou bien ils mécoutteront, ou bien...

Elle tremblait.

– On trouvera un plan B. Ou C. S'ils t'enlèvent ta place en foyer, tu peux venir habiter chez moi...

– z... z...

« Ze hefuse » ? Ou...

– ze vous b... beuher v... vos tahtines ch... chaqueu m... mâtin... n... ne toutes mes fohces n'essayer hemēhçier... oh... oh...

– Merci à toi, ma petite chérie.

Elle a rougi, fort.

– Et même s'ils refusent, c'est pas désespéré. Je peux chercher du travail dans la ville ou tu vas aller. Ou bien je peux t'enlever... comme prisonnière entre mes bras serrée...

Elle respirait fort, en haleine...

– Eh ! Les fromages blancs ! Mec, tu lui lâches sa main, que j'foute l'assiette bordel !

Il a souri. Oui, samedi prochain, l'œuf sur le plat serait peut-être dans un autre restaurant...

### SAUVETAGE EN PLUSIEURS TEMPS

Gérard, au bord du précipice, respirait. On ne « sent » rien, normalement, on est déjà mort avant que la douleur infinie arrive, il...

– Euh, jeune homme !

Oh non, non, pas être dérangé dans ce moment, qu'il voulait tout entier dévolu au souvenir de Lucie...

– Sauter, attendez... Attendez... Je vais pas vous ceinturer, je le jure... Laissez-moi vous parler, je suis pompier volontaire, dans ma ptite ville, loin d'ici...

Sauter, allez ?

– C'est une fille qui vous a fait du mal ?

Lucie, oui...

– Vous savez, presque tous les vivants sont passés par là...

Non...

– Juste une question : est-ce que, après vos... malheurs... vous avez été voir une agence de rencontres... ?

Soupir. Qu'on le laisse juste s'éteindre, et...

– Y a pas qu'une seule fille au monde, vous savez...

– mais, quand on a un cœur à usage unique...

– C'est ce qu'on croit mais... vous savez, tous on a son double, quelque part. Avez-vous rencontré son double ?

Non, évidemment. En Pologne, dont elle était originaire ?

– Peut-être que vous étiez programmé pour une grande histoire avec son double, et... vous vous êtes trompé, en croyant que c'était elle. Erreur. Il faut pas en mourir, non, cherchez la vraie...

Il a soupiré, mais... certes, Lucie, « plus merveilleuse fille de l'Univers », s'était montrée si dure, cruelle, « salope » presque...

– Pensez-y, simplement. Je m'éloigne, vous voyez, je veux pas vous embêter, mais pensez-y...

\* \* \*

La conseillère a tapoté son crayon :

– Ecoutez ! Puisque vous êtes grand matheux, ça va vous parler... Si vous cherchez une blonde, grande, à forte poitrine, fan de football, ça fait quelque chose comme 30% de la population féminine, fois 30%, fois 30%, fois 30%; vous la trouverez pas dans votre entourage, pourquoi ? C'est mathématique ! 30% fois 30%, ça fait déjà que 9%, et fois 30% encore : 2,7%, et fois 30% enfin : zéro virgule huit pour cent, vous la trouverez pas !

Il respirait, il avait chaud, mal de tête.

– Mais nous grâce à notre base de données, on peut vous la trouver ! Non, mais ça c'était un exemple pour rire, évidemment que les femmes comme ça sont pas inscrites chez nous, ah-ah-ah ! Elles ont déjà trouvé toutes seules ! Plutôt dix fois qu'une, hum !

Silence.

– Mais ! C'est mathématique aussi : si vous cherchez un cas avec probabilité 30% fois un truc impossible zéro pour cent, ben le résultat c'est 0% ! C'est mathématique !

Non.

– Ben si ! Désolée !

– la vraie formule, c'est pas  $p(A \text{ et } B) = p(A) \text{ fois } p(B)$ , s'il y a pas indépendance des caractères c'est  $= p(A) \text{ fois } p(B)$  sachant A)...

– C'est pareil !

Non.

– non, Lucie était unique, mais je multiplie par dix en ouvrant des possibles, pour ses doubles, et je multiplie par dix encore, etc.

– Pff. Moi ça me paraît impossible, et j'ai de l'expérience, ça je vous le dis ! Enfin ! L'opératrice va saisir vos requêtes aberrantes ! Dans la machine ! Ça vous confirmera bien, vous le croirez si la machine le dit ?

Hélas, oui.

\* \* \*

Avec le recul, Gérard avait fini par « comprendre » Lucie, la salope, déguisée en fleur... A 16 ans, elle cherchait un homme, avec qui coucher, un premier (barbu ou quoi) avant cinquante autres, la première année... Et le garçonnet Gérard, qu'elle s'était amusée à séduire, par vingt sourires appuyés (sans être amoureuse du tout), c'était pour rire, juste pour voir si « ça marche »...

Alors Gérard ne cherchait pas une Lucie-bis exactement, non... Il espérait une sosie de Lucie, point obligatoire pour son cœur à usage unique, mais... pour une amitié, une camaraderie, simplement (ce qu'avait refusé Lucie, l'envoyant chier, avant de sucer la langue à un garçon qui passait, qui rentrait dans sa classe – elle avait redoublé...). Non, il n'avait aucune exigence sexuelle, envers lui-même ou « pas envers autrui », il n'exigeait rien de rien...

Et... avec ce visage, elle pouvait mesurer trois mètres de haut ou trois centimètres, schtroumpfette, il n'avait aucune exigence. Elle pouvait avoir 200 de QI comme lui, ou 2, ça n'avait pas d'importance non plu'. Lucie dernière

de la classe lui avait fait comprendre que le fort est moche et la faible peut être adorable... Enfin, non, même pas : il l'avait compris tout seul, avant qu'elle devienne ambitieuse et fière, lui chiant dessus à lui, ayant abandonné les études en ayant tout compris en sens inverse.

Bref, une Lucie petite ou grande, humble ou intelligente, muette ou parlante un peu, aveugle ou voyante, fidèle ou volage mais amicale...

Ça a tambouriné à sa porte, et il s'est levé, très las.

– Porteur spécial ! Un courrier urgent, super important !

? Il a ouvert.

– Tenez ! Hé, elle marche pas vote sonnette !

– je l'ai débranchée...

– Hein ?! Ah-ah-ah ! Tenez, signez-là !

Il a signé. Et refermé. C'était expédié par... Agence Matrimoniale Warzinski ! Son cœur cognait... Pli spécial ? Pour une mauvaise nouvelle, ce serait peu la peine, son cœur cognait...

Il a ouvert, et lu :

*« Monsieur Nesity ! Incroyable ! Rien de rien ici et sur tout le Sud de la France, mais vous avez payé pour qu'on consulte le fichier national tout entier, multi-agences, et... ELLE EXISTE ! Incroyable ! Je ne vous joins pas la photo mais c'est à s'y méprendre avec l'autre, là, inouï. Et... vos « ouvertures » idiotes (selon moi), ça a tout décoincé le truc ! Cette fille, jeune femme plutôt, n'a jamais reçu le moindre contact, la moindre demande, elle est toute seule abandonnée et n'attend certainement que vous et votre compréhension que je croyais démentielle ! Mais dépêchez-vous ! Une crevure pareille, elle peut nous claquer entre les doigts d'un jour à l'autre, elle a des antécédents suicidaires, attention ! Oui, euh, crevure, je m'explique (je n'insulte pas) : à 26 ans elle mesure 126 centimètres, naine, elle a 20 de QI estimé, handicapée mentale, elle est bègue et ne prononce pas les R, ne sait pas lire ni écrire, elle est handicapée sexuelle genre angelle (mais à forte poitrine et pas en plastic !), elle est introvertie asociale renfermée, refuse de danser, de se maquiller et de mettre des hauts talons, personne ne veut d'une coïncée pareille ! Sans compter qu'elle est d'origine polak traitée de bougnoule comme mon mari ! Elle habite Lille à mille kilomètres de vous, elle est sur le point d'être réinternée chez les débiles et elle pleure ! « Bon appétit », ah-ah-ah ! Vous êtes vraiment des cas tous les deux, impossibles mais vrais ! Si je vous marie, je vous fais cadeau de ma commission Bonus + ! Je me suis toute plantée dans mon analyse mais j'ai réussi pour finir ! Contactez-moi d'urgence au 03.12.03.12.03 !*

*Agathe Dupont Warzinski. »*

\* \* \*

En fait, il a retrouvé « Patricia Niezewska » (elle s'appelait), à l'hôpital, attachée, ayant tenté de s'ouvrir les veines, la semaine avant son re-transfert en centre pour handicapées mentales. L'infirmière l'a présenté, lui :

– Hé ! La Naine ! T'as une visite ! Oui toi ! Pas ta famille, ça se confirme qu'ils en ont rien à foutre de toi, les enculés ! De sales polaks de merde ! Mais un jeune type qui vient du Sud, spécialement pour toi, il dit qu'une agence vous a mis en contact, pour amitié ou quoi, conn'rie moi je dis ! J'repasse dans un moment ! Tu sonnes s'il te fait chier et qu'on le lourde à la porte !

Elle s'est écartée et... c'était Lucie... le visage de Lucie, aimé, et... transféré sur une toute petite jeune fille, à courbes délicieuses sous le drap...

– 'Soir manemoiselle Niezewska...

– s... oih...

– Est-ce que je peux m'asseoir auprès de vous ? Sans déranger ?

Elle a hoché le menton, faiblement. Et il s'est assis.

– J'aimerais vous prendre la main, mais... j'ai pas le droit de vous détacher... pardon...

Et le silence.

– n... n'on v... vous a dit... d... de moi... ?

– On m'a dit, oui, l'ordinateur nous dit « faits l'un pour l'autre ». Je cherche une amie, douce gentille, pas une maîtresse bestiale, et qui parlerait fort, non...

Elle a... souri, étonnée, ravie...

– v... vous ézistez... ?

– Je crois, oui.

Et, finalement, un an après, Madame Warzinski lui a remboursé sa commission Bonus +, comme promis. Mais ça n'avait aucune importance, ils étaient heureux...

## « ÉNORMES » PROBLÈMES

En un sens, le type actuellement servi était moins horrible que la moyenne : ayant envie de parler, il ne protestait pas contre la lenteur gentille de la petite pâtissière jolie, emballant son gros gâteau à la crème.

– Non mais ! C'est un ÉNORME problème ! Si demain la télé est pas éparée ! Putain dmain c'est la finale ! La FINALE, bon dieu, oh-là-là !

Mais la dame derrière lui (devant Gérard) s'impatientait :

– Purée ! Qu'est-ce que vous faites chier avec vos micro-soucis à la con !

– Mais c'est un ÉNORME problème !

– Pas du tout ! Moi, mon ex-mari, il est parti à jamais en engrossant une collègue à lui, et vous allez me faire chier avec votre petit ballon à la con ! Les énormes problèmes ça existe, mais...

– Mais la FINALE, bordel !

– Allez la voir dans un café, nous faites pas chier !

La petite jeune fille naine jolie ramenait le gros paquet, terminé.

– v... vin deux eu... euho, s... s'y vous p... plait, p... pahdon...

– Ah putain c'est cher quand même !

– Et moi, sans mari qui ramène des sous, c'est moi qu'ai des énormes problèmes de sous, pas vous, connard !

– Non mais les connasses d'gonzesses à la con, ça comprend rien au foot, t'façon, laissez tomber !

Et il est parti. Et puis la dame s'est avancée.

– Non mais y font chier ces mecs avec leur foot, hein ?!

La petite jeune fille attendait la demande de gâteau, timide. Silence.

– Moi tu m'files une religieuse, mais pas chocolat, attention ! J'ai des ÉNORMES problèmes de cholestérol !

– k... café...?

– Ouais, non pasque le toubi y m'fait ! « Madame, il faut cesser vos petits excès », mais merde quoi ! J'l'emmerde moi d'abord ! Les hommes, c'est vite vu, d'toute façon : c'est tous des cons !

Gentille, la petite pâtissière n'a pas approuvé. Pas démenti non plu', elle ramenait la religieuse, qu'elle a sommairement emballé avec un papier autour, comme tous les cas de « petit gâteau unique ». Sauf son flan à lui, Gérard, qui avait droit à un emballage privilégié, pardon...

– Combien ?!

– un... un euho k... quahante, p...pahdon...

– Mouais, OK, c'est cher ! Mais pas augmenté depuis deux ans, ça va !

La petite jeune fille a rendu la monnaie, la dame est partie. Bien, maintenant à lui...

– 'Soir manemoiselle....

– s... soih m... meu-s... sieu, m... mèhçi...

– Manemoiselle, personne vous demande à vous, si vous avez un ÉNORME problème...

Elle a rosé, timide.

– m... mèhçi, é... et v... vous m... meu-s... sieu n... n'un énohme p... p'omlème... ?

Il a souri. (Euh, oui, certes, son amour secret pour la petite pâtissière était un énorme problème...). Elle allait chercher son traditionnel flan, gentille.

– Ce serait trop long à raconter, pardon. Et vous manemoiselle, vous avez un énorme problème aussi ?

Elle emballait le petit flan, à son aimable habitude, pour lui.

– m... moi n... n'aussi... t... t'è long de ha-conter, p... pahdon...

? Il aurait été immensément intéressé de passer une heure à l'écouter. Pour la connaître mieux, un peu.

Problème d'amants infidèles, de contraception ou avortement ? ou au contraire de désir d'enfant ?

– Je serais heureux de vous écouter m'expliquer, une heure entière peut-être, en dehors du magasin...

Elle a rougi, souriante timide...

– m... moi p... pahheil... ze... ze sehais t... tennement z'heuueuse v... vous n'écouter u... une heuh... dehoh de m... madasin... m... meu-s... sieu j... gentil, qui pahle p... pas beaucoup...

??? Etait-ce une invitation ? Il n'y avait pas d'autres clients derrière, euh...

– Manemoiselle, oui ? Vous... pensez qu'on pourrait se revoir, une heure ou deux, pour s'expliquer nos énormes problèmes à nous ?

Il craignait qu'elle fronçe les sourcils, avec un mot comme « Non, je dis ça parce qu'on nous commande d'être gentilles avec les clients ! »... Mais, au contraire, elle s'est retournée vers lui, comme très touchée, la larme à l'œil...

– oh, m... mèhçi, s... si s... ça sehait p... possibe...

– Bien sûr que c'est possible. C'est à nous deux d'en décider.

Et ils se sont revus le lendemain matin, samedi, au café juste à côté.

Assis, souriants, timides, tous les deux... (Sans toucher leurs verres, tous les deux, mais les payer était le prix de la location de cet endroit).

– Bien, qui commence ? Votre énorme problème à vous, ou mon énorme problème à moi ?

Elle a rougi, timide.

– z... ze p'éfèh... z... ze sais pas...

Commenté [t2]: aucoup

Commenté [t3]: Z



Oui ? Effectivement, il avait le même souci, lui-même. Il préférerait qu'elle commence, pour corriger son propos à lui, éventuellement, en fonction de ce qu'elle dirait. Mais, apparemment, elle se faisait une réflexion du même ordre. (Même si c'était très différent, il n'avait pas de problème de couple et d'enfants, lui, tout seul, mais il était amoureux d'elle, précisément, sans vouloir la déranger...).

– Moi aussi, je sais pas. Et euh, ce que dira l'autre peut... changer ce que dira le deuxième, ou la deuxième, à vouloir dire ou pas. C'est pas facile.

Elle a hoché le menton, toute désolée. Comment sortir de cette impasse ?

– J'envisage une solution, manemoiselle... Pour dire ce qu'on avait prévu de dire, sans mentir pardon, on pourrait... écrire sur un papier le sujet de notre énorme problème... Un papier pour vous, un papier pour moi, sans détailler. On regarde le papier de l'autre. Et puis on tire à pile ou face qui commence. Et on dira ce qu'on avait prévu sur le papier, avant que l'autre parle, sans... Sans peur de la blesser ou culpabiliser ou je ne sais quoi... OK ?

Elle a hoché le menton.

– m... mēhci...

Il a sorti son carnet de chèques, défait deux feuilles, rayé les rectos pour que ça ne soit pas volable ou quoi. Mais une contrariété semblait gêner la petite naine gentille.

– Il y a un problème ?

Elle a fermé les yeux.

– z... ze sais p... pas n'ék'ih... p... pas lih, p... pahdon... pahdon...

– Vous prenez les commandes par écrit, au magasin... Même si c'est en Polonais, c'est pas grave, on se lira, se traduira...

– m... mēhci, n... n'infini...

Il a souri, heureux de la soulager. Et de la reconforter – peut-être que plein de gens l'insultaient, pour ses difficultés, pardon...

– Euh, j'ai qu'un seul stylo. Je vous le passe, j'écrirai après.

Et, donc, elle a écrit.

Il parlait Russe mais pas Polonais, elle avait marqué quelque chose comme : « mō promlēm, géā, sé je va partir, é plu vū revwar jamé... mēsyē si jāti, ke pèrson tūt ma vi n avé jāti kom sa de mwa... ze va mūrīr cagrī... ».

Elle lui a rendu le stylo. Il a marqué « mon gros problème, c'est cacher mes sentiments à ma toute petite pâtissière adorée, ou avouer, me faire jeter, en mourir. »

Oui. Sans doute bénin dans son univers à elle, mais elle ne parlerait pas aisément de ses amours si elle le savait amoureux lui-même, d'elle... Il a posé le stylo.

– Voilà.

Mais, même problème, déplacé. Qui allait lire le premier ? Euh, allez, se lancer...

– Je vous lis ce que j'ai marqué ?

Elle a hoché le menton.

– m... mēhci...

– Voilà, alors, j'ai écrit : « mon gros problème, c'est cacher mes sentiments à ma toute petite pâtissière adorée, ou avouer, me faire jeter, en mourir ».

Elle n'a pas froncé les sourcils, mais aussitôt enchaîné en lisant (ou traduisant) son papier :

– « m... mon p'omlème, géant, c'est je vas pahthih... »

Elle ne bégayait pas en lisant. Mais « partir », qu'entendait-elle par là, partir se marier ? A l'étranger, perdue ?

– « et plu' vous hevoih zamais... meu-sieu si zentil, que pèhsonne toute ma vie... n'avait zentil comme ça, de moi... ze vas mouhīh chaguin... »

Oh... Et c'était fini. Euh, il avait le cœur qui cogne. Incroyable, ils allaient tous les deux se parler l'un de l'autre. Ils avaient bien fait d'organiser cette discussion, après trois ans et demi de non-dits, gentils...

– Qui commence ?

Il s'apprêtait à sortir une pièce, jouer à pile ou face, mais elle a répondu :

– v... vous, s... s'y vous plaît...

Et euh, amoureux, il ne l'a pas contrariée...

– D'accord...

Et il lui a expliqué, donc, toute l'histoire. Elle était la sosie parfaite de Lucja, la petite polonaise qui avait pris son cœur quand il avait quinze ans. Il ne l'avait jamais touchée, ne l'avait même jamais embrassée sur la joue, mais il l'aimait infiniment, dans son cœur. Il avait cru (à tort, complet) qu'elle était amoureuse de lui, mais trop timide pour l'avouer. Elle était la plus petite du lycée et la dernière de la classe, mais il rêvait justement de la protéger, la secourir, faible petite chérie. Mais, comprenant qu'il était amoureux, elle l'avait envoyé promener, sèchement. Et il était mort l'été suivant, tombant de la falaise... mais une deuxième vie ou quoi. Lucja refusait de lui parler, elle embrassait plein de garçons maintenant, plu' du tout timide, non (dans une autre classe, parce qu'elle avait redoublé). Et lui il avait arrêté les études, il était parti très loin à Lille, devenu ouvrier. Et là, il pleurerait, pardon, sans ami ni rien (il refusait la camaraderie de collègues, passionnés de foot ou autres, il restait tout seul, fidèle à cet amour raté, détruit, s'estimant mort et enterré. Et puis, à l'âge de 25 ans, flash... découvrir dans une vitrine la sosie de Lucja, encore pluss petite, encore pluss jolie... et toute toute douce, timide comme Lucja autrefois (plu' comme maintenant, devenue femme, vulgaire le verbe haut), et bègue mignonne, petite pâtissière chérie... Et le reconnaissant lui, dès le 2<sup>e</sup> jour où il l'a

rencontrée (vendredi, elle ne travaillait pas là les autres jours). Elle lui souriait timide gentille, et... il est tombé fou amoureux d'elle... Oubliant la méchante Lucja, à jamais... Et ne recommençant pas l'erreur mortelle de dire sa tendresse, de croire l'autre amoureuse, non, ça plu' jamais... et il ne se faisait aucune illusion, il respectait ses amours à elle, sa vie, il ne voulait en rien déranger... Il espérait seulement la revoir ainsi éternellement, en faisant semblant d'acheter un gâteau. Même s'il savait qu'elle allait disparaître prochainement, allant se marier à un milliardaire, elle reine de beauté de l'Univers, en plus d'avoir le plus adorable caractère de l'humanité entière... Tant que le miracle dure, ça va, mais ça fait peur quand même, ce cataclysme annoncé. Mais, le plus terrible, l'ÉNORME problème, c'est de mentir ainsi à celle qu'on aime, faire semblant d'être un client, comme déguisé menteur voleur, voleur de sourires, pardon... mais tout dire serait se faire interdire de revenir, et il en mourrait de chagrin, automatiquement. Alors il vivait avec cet énorme problème, sans en parler à personne. Idéalement, sans y croire, il espérait que sa petite pâtissière accepterait ce que Lucja avait refusé : qu'il soit un simple camarade, de rien du tout, passant une fois par an dire bonjour, offrir des cadeaux à leurs enfants (à elle et son futur mari) ou quoi, sans déranger, mais la revoir... mais non, sans doute, c'est déranger, pardon.

Il avait raconté ça en fixant la table, concentré, pour ne pas tout rater à son exposé (ce qui se serait passé s'il avait regardé les réactions de sa petite chérie, dont le moindre battement de cil lui faisait battre le cœur, à lui). Mais, quand il a eu fini, il s'est tourné vers elle, et elle... était en larmes ! Et pas des larmes de colère, mais comme de compassion, merveilleuse de générosité, sensibilité... Qu'allait-elle conclure, puisque – de fait – il avait avoué ?

Elle a retourné le chèque, comme pour cacher ce qu'elle avait écrit. Est-ce que tout devenait caduc, annulé par son immense faute, de mensonge infini ?

– g... gueuhahde n... neucheuï... ?

Sa lecture à elle de GERARD NECEY ?

– Euh, si vous voulez... ou Jézar Neussé...

– m... mèhçi... m... moi p... pat'icia n... niézévaska...

– Merci infiniment, manemoiselle Niezewska... Patricia...

Cadeau d'adieu ? Merveilleux... avant de l'envoyer promener, normalement ?

– ze... héponde de... mon p'omlème à moi... que vous... vous èsplique...

? Allait-elle raconter son problème à elle, sans lui tenir rigueur en rien de ses sentiments coupables envers elle, ses mensonges ?

Elle a retourné le chèque, le sien, et relu :

– m... mon p'omlème, géant, c'est je vas pahthih... et plu' vous hevoih zamais... meu-sieu si zentil, que pèhsonne toute ma vie... n'avait zentil comme ça, de moi... ze vas mouhieh chaguin...

Le monsieur en question évidemment ne pouvait pas être lui, laid et pauvre, séducteur en rien...

– que...

Elle commençait son histoire, son exposé d'énorme problème, oui.

– chez... les démiles... où je étais...

Pauvre chérie, encore plus bas que Lucja (Lucja à 15 ans)...

– brau-coup... d... des filles n'avoih l... leuh famille... qui heviende... m... moi n... non, p... pèhsonne...

Oh, pauvre petite chérie... il aurait volontiers enlacé son petit corps, pour la consoler, mais à l'évidence plein d'hommes s'en étaient chargés, là elle parlait de petite enfance.

– m... mais k... quand k...

Silence. Elle regardait la table, à son tour, pour rester concentrée. (Sauf qu'avec sa petite taille, elle regardait la tranche de la table, pas par-dessus.)

– nes histoïh p... p'ince chahmant... 'batteu mon cœuh...

Oui, adolescente ou quoi, rêvant d'amour romantique, absolu...

– m... mais la docteu... ne dih... ze... m... malfohmée, p... pahdon... aucun gahçon v... voudha j... jamais ne moi... p... pahdon...

? Oh, sexuellement inapte ou quelque chose ? Mais... alors, ça faisait une fabuleuse opportunité pour les autres... amoureux platoniques, ne voulant pas prendre son corps mais lui faire des bises sur la joue... A moins que... si les hommes (normaux, bestiaux) ne voulaient pas d'elle, était-elle devenue lesbienne ? Accepterait-elle l'amitié d'un homme sans illusion, sans la déranger ?

– et nes filles aussi... que m... moi pas z'humaine, comme n... n'angelle, d... démile...

Rejetée par filles et garçons, oh... pauvre chérie...

– m... mais mon hève n... ne p'ince chahmant... p... pas mesoin b... beaucoup n'enfants, z... zuste le bonheuh s... son souhieh...

Oui, romance, sans bestialité ordinaire, seulement : rêveuse gentille...

– ze n'a héussi p... pliajes... hendeu m... monnaie... me z'envoyée pahthih... d... de Douai... a... à Lille...

Où il l'avait rencontrée, oui. Vendeuse, pliajes et rendu de monnaie.

– m... mais l... les meu-s... sieus s... c'est t'è m... méchant b'utal, n... n'elles dih... les manames, n'au f... foyer social... et elles m... méchantes aussi... t'è méchantes...

Oh... L'enfer des foyers sociaux... Il en avait entendu parler côté masculin, avec des dominants écraseurs, des vengeances et tout...

– et... n'à la pâtissèhie, l... le vendhedih... des m... meus-sieus t'è m... méchants, oui, m... me dih... s... sale naine, p... p'tite c'otte... K'evuh...

« P'tite crotte, crevure » ? Oh, les enculés...

– et... ze n'a hegahdé... l... le pont du t'ain... que s... si ze saute, k... comme dohmih p... pouh toujouh, p... peut-ête...

Pensées suicidaires ? aïe-aïe-aïe...

– et... et n'un m... meu-s... sieu difféhent... k... que bave s... sa bouche...

?

– n'il dih... « salope, j'veux toucher tes nénéés, me niquer une naine, t... tu baisses ? »...

Oui, hélas logique pour une pure beauté...

– ze n'a dih... au secouh, ze vas n'appeler p... police, n... n'il higole, p... pahti...

Oui, ouf.

– jusque... le 22 avhil, n... n'y a t... t'ois ans...

Hein, pile le jour où il l'avait rencontrée ? Qu'est-ce qui s'était passé ce jour-là ?

– ze n'a... hencont'é le... p'ince chahmant, en... vhai...

Après sa venue à lui ? Elle avait l'air un peu triste, il se souvenait, le premier jour, au premier regard... Miracle dans la demi-heure qui a pu suivre, avant la fermeture ?

– ze... connaissais p... pas son nom, b... bien sûh... s... c'est zéhah n... necey...

??? Lui ??? Ils étaient amoureux l'un de l'autre ???

– de p... p'esque pas pahler gentil... et m... me hegahder d... de gentillesse...

Oui, charmé, intéressé, déjà semi-amoureux...

– et ze n'a p'ié... pi'é... le soih... pouh que n'il heviende... un jouh...

Oh... Elle avait prié pour lui ? (Que quelqu'un au monde prie pour lui était invraisemblable, mais... en plus, celle qu'il aimait ???)...

– et... il n'a heviende... bonheuh nans mon cœuh... à n'infini...

Merveilleux. Mais quel con il avait été, d'attendre trois ans et demi avant de dire sa tendresse, pour elle...

– et t... toutes nes semaines, n... ne bonheuh...

Bien. Euh, mais son énorme problème parlait de « partir », euh...

– et p... pas de bague sa main... de pas de p'incesse déjà t'ouvée... m... même que les dames ne dih... les hommes, de mille maïtesses, t... toutes nues... manger leuh zizi... d... de tuyau pipi...

Sourire, pardon... Il pensait à la propagande débile, de l'éducation sexuelle au collège : « l'amour, c'est avant tout le sexe, le cul, c'est pas l'eau de rose pour midinettes débiles, jeunes filles prenez la pilule ! ».

– moi m... mon bonheuh s... simpement le sèhvi... son flan vanille, toujouh... et encoh... le bonheuh...

Oui, touchante.

– mais ma... tutelle, ne dih... n'avoïh fait papiers cette a... année... hetouhner chez les némiles... le mois p'ochain m... maindenant...

C'était ça ?

– et... et plu' hevoïh m... mon zéhah... z... ze vas m... mouhïh ch... chaguin...

Oh...

– ou... ou sauter du pont ne t'ain... avant que... que enfèhmée, l... là-bas...

Et le silence. Elle avait fini son histoire, l'histoire de sa vie, elle aussi. Mais, comme lui tout à l'heure, elle a comme... émergé, cherchant ses yeux à lui, inquiète de la réponse, éventuelle.

Il lui a souri.

– Patricia, je peux vous faire une bise ?

Elle a rougi, très très fort, perdue...

– Ma petite princesse...

Rouge, rouge...

– Patricia, je crois que ce qui nous arrive, c'est un immense miracle... Je vous aime et vous m'aimez...

Elle ne respirait plu'...

– Et... vous ne pouvez pas faire l'amour et les bébéés...

Elle a fait une petite moue, comme prélude aux larmes, mais...

– Mais moi, anormalement, c'est pas du tout ce que je demande... J'espère seulement une amitié, tendre, vous revoir, vous protéger...

Ebahie, époustoufflée, la pauvre. Regardant au ciel, comme si un miracle infini se produisait...

– Patricia acceptez-vous de m'épouser ?

Elle s'est retenue à la table, pour ne pas tomber évanouie, toute...

– Mais il faut que je vous avoue, pardon : je suis pas un prince charmant, je suis pas riche, je fais pas de cheval ni de sport, je suis pas dominant, rien...

Elle pleurait de bonheur...

– z... ze p'éfèh v... vous k... que le p'ince m... méchant...

Oh, elle le préfèrait lui au « prince charmant » ?

## LETTRE APRÈS FERMETURE

Pour Gérard, les semaines se répétaient, merveilleusement. Avec sa petite pâtissière chérie, la routine ronronnait doucement. Avec les mêmes mots toujours : « 'Soir manemoiselle » et « Merci infiniment, manemoiselle » pour lui (sans qu'il ait besoin de redemander son flan habituel), et « 's... soih... m... meu-s... sieu... » et « m... mèhçi n... n'infini m... meu-s... sieu... » pour elle. Et il était heureux que ce soient des mots très spéciaux pour lui, les gens devant lui n'ayant jamais droit à des mercis « n... n'infini », adorable petite chérie...

Mais ce 28 Juillet (dernier jour avant la fermeture d'Août, comme chaque année), au lieu de la routine de chaque vendredi, tout a été bouleversé.

D'abord, quand il est arrivé, la naine petite jeune fille avait les yeux rougis, comme si elle avait pleuré, la pauvre... Et ensuite, pendant qu'il mettait les pièces dans le réceptacle, elle a eu des mots incroyables, inouïs :

– m... meu-s... sieu, z... ze vous n'a é... ék'ih... u... une lette...

Hein ? Elle lui avait écrit une lettre ? A lui ou bien à tous les clients ? Était-elle renvoyée, pauvre chérie ? (catastrophe cosmique pour lui... amoureux...) Ou avait-elle pris la décision de dire « stop, allez voir ailleurs » à tous les hommes discrètement amoureux d'elle ? (sans déranger, mais l'intuition féminine doit lire ça aisément, et elle pouvait les envoyer paître quand elle voulait, oui...).

– Ah.

– m... mais z... ze s... sais pas z... z'ék'ih...

??? Elle ne savait pas écrire, il ne lui en voulait pas (sa sosie Lucie, autrefois, était dernière de la classe, touchante par cette détresse-même...). Mais comment avait-elle pu écrire en ne sachant pas écrire ??

– Euh... vous pourriez me dire ? euh, le contenu ?

Elle a hoché le menton, triste.

– z... ze l'a i... ici...

Mh ? Quoi ? Qu'est-ce qu'elle avait ici ? Pas la lettre, puisqu'elle disait ne pas savoir écrire...

– m... mais ihizibe, n'y f... faut ze vous lih...

– Oui.

Son cœur cognait... Mais la porte s'est ouverte (le bruit de la rue), aïe, comment lire une lettre hyper-personnelle, menaçante ou quoi ? Euh... Tout à l'heure après la fermeture ?

– Le magasin ferme dans... ? Une quinzaine de minutes ?

La dame derrière ne semblait pas suspecter une discussion sentimentale, non.

– t... t'eize m... minutes, ou... ou-i...

– Ouf je suis arrivé à temps. Après je vais aller voir, dehors, et puis revenir par ici, hein ?

Il a croisé ses yeux, et elle a fait Oui. Sans sourire du tout, à son numéro d'équilibriste pour dire « à tout à l'heure » sans le dire devant tout le monde, pardon. Mais elle avait compris, visiblement, ouf. Il a pris le petit paquet.

– Merci infiniment, manemoiselle...

– m... mèhçi...

Sans « n'infini », oui, la fin du monde approchait à très très grands pas, pour lui. C'est la vie. (Soupir). Il est sorti. Et euh... il a fait cinq mètres vers la vitrine suivante, attendant que la dame de tout à l'heure sorte et s'en aille, et puis il est revenu devant la vitrine de sa petite naine adorée. Le cœur lourd. Elle regardait sa montre, elle était jolie, si jolie... Était-ce la toute dernière fois de sa vie qu'il la revoyait, ce soir ? Enfin, si elle lui interdisait de revenir, sa vie n'allait plu' durer longtemps, maintenant. Le temps de ranger les choses chez lui, nettoyer un peu. Et puis aller s'acheter un revolver, une balle, et poum dans la tempe. Voilà. Mais il ne regrettait pas. Enfin, son suicide avait raté, au temps de Lucie, mais qu'il ait cru ne pas avoir droit de recommencer, pour ne pas la culpabiliser, avait généré ces 14 années depuis, 11 de souffrance pure et 3 de bonheur infini auprès de sa petite sosie... Bonheur oui. Et là, ça allait être fini, et adieu, monde cruel. Il suffisait de ne pas du tout lui en parler, de cette mort prochaine, elle ne pourrait pas se douter. Et voilà.

Avalé sa salive. 18:55 disait sa montre. Cinq minutes, oui. Attendre. Respirer. La regarder... (mais pas trop, pardon, là était sans doute le problème, le sujet de ses reproches). Peut-être que son dernier amant, l'actuel, était hyper jaloux, et avait exigé qu'elle envoie promener tous ses admirateurs...

Elle... rangeait des choses, euh... Oui, elle est allée fermer, au pied de la porte, et euh... le rideau métallique est descendu. Il a regardé ailleurs, pour ne pas se rincer l'œil quand elle enlevait sa blouse blanche, pardon... Mais elle était si jolie, ce n'était pas de sa faute à lui, pardon...

Le cliquetis dans la serrure, la lumière qui s'éteint, elle... sortait. Et lui n'a pas bougé, pour ne pas lui faire peur ou quoi, si petite faible fragile... Et elle est venue vers lui, son papier à la main, mais euh...

– Euh, manemoiselle, on va... peut-être se mettre sous le lampadaire là-bas... c'est un peu sombre ici, vous allez vous abîmer les yeux, pardon...

Elle l'a suivi, elle avait comme la gorge serrée aussi, pardon.

Et puis ils se sont arrêtés, sous la lumière, et elle a lu :

– meu... ssieu... pahdon, je n'a... hêvé...

Rêvé ? Oui, « deviné », plutôt, euh...

– que vous... z'amouheux ne moi...

C'était ça. Pardon.

– aloh...

Il ne respirait plu', il était déjà mort, en un sens.

– si vous... dih... je n'a pas le droit... penser ça, pauve conne...  
Hein ?!

– vous... me poussez sous le t'ain... bien...  
Quoi ???

– sinon...  
Oui, sinon...

– si ça seyait vhai, p'esque, vous me... p'endhez dans vos bhas... n'une seconde... que je meuh... de bonheur...  
??? Et elle repliait sa lettre, incroyable. Elle semblait très très triste. Il ne comprenait pas... Si elle mourrait de bonheur s'il la prenait dans ses bras, ça voudrait dire qu'elle était amoureuse de lui ??? Et s'il se mettait en colère (pas elle mais lui), ce serait elle qui se suiciderait (pas lui mais elle) !?

Elle attendait sa réponse, elle tremblait faiblement.

– Manemoiselle, euh... attendez... Soit vous mourrez de bonheur, soit vous mourrez de chagrin, c'est ça ?  
Oui.

– Pourquoi ne pas vivre ? plutôt...  
Elle a fait non, du menton.

– Non ?  
Elle a soupiré, et expliqué, à regret visiblement :

– K... que ma t... tutelle, n... n'elle me henvoie ch... chez les démiles, n... ne une auteu v... ville, z... ze vas zamais vous hevoih... z... zamais...  
Et elle était toute au bord de fondre en larmes.

– Manemoiselle, attendez... Oui, je suis amoureux de vous, en secret, pardon...  
Elle a rougi, souri, perdue timide...

– Mais je voudrais vous revoir... au moins cinquante ans... tous les jours peut-être... on pourrait se marier, ensemble ?  
Mais elle a cessé de sourire, toute catastrophée.

– n... non, k,,, que ze ête u... une hatée, p... pahdon... pahdon, v... vous n'a t... t'ompé, n... ne faut choisih une aute...  
– C'est vous que mon cœur a choisi, désolé. Vous seule au monde. Et tout est possible, si vous me pardonnez de pas avoir fait le premier pas, pardon...  
Elle a fermé les yeux, et deux larmes ont coulé, oh...

– ze m... malfohmée, l... la docteu... ch... chez les démiles... ne dih... ze pouha zamais... ne hende un homme heuheux...  
– Elle se trompait, cette prétendue docteure : aujourd'hui, en me révélant que... mon amour pour vous, il est réci-proque, vous me rendez fou de bonheur, oh... fabuleux...  
Elle a rougi très fort, souriante perdue. Expliquer :

– On n'est pas des bêtes...  
– è... è dih... je pas z... z'humaine, je n... n'angelle, p... pahdon...  
– Mon petit ange, adoré, oui... On pourrait se marier ? Nous deux, ensemble ?  
Enfin, non, ça n'a pas été possible. Refusé par la tutelle, ayant autorité légale... La seule chose possible, envisageable selon l'administration, a été qu'il accueille chez lui Patrycja (sa petite naine chérie) en devenant officiellement son tuteur. Mais au dernier moment, un texte officiel a failli faire tout capoter : la loi exige 20 ans de différence d'âge, minimum, entre le tuteur/tutrice et sa pupille, 3 ans comme eux ne suffisait pas du tout. Mais, finalement, c'est passé, la tutelle certifiant par écrit que Patrycja avait six ans d'âge mental et de taille, avec ses 29 ans à lui, la différence faisait 23. Ouf...

## LETTRE IMPOSSIBLE

Bonjour Meussieu Necey, Jérrar,

Regardez la page jointe, avec douze photos de moi prises ces deux dernières années. Oui, je suis la double, la « sosie » de votre Lucie, Lucie Metailek, tendrement aimée, sans retour aucun – que mille sourires, avant que vous tendiez la main. Tout est écrit ici, dans nos archives, désolé si c'est un peu injuste, pour ce qu'il y a de plus secret pour vous. Nous savons aussi que vous vous êtes tué, pour ne plu' souffrir, ne plu' pleurer, et c'est romantique et beau. Dans un des mondes parallèles, celui où je vous écrit, cette mort a été refusée, en haut lieu, et vous avez continué, tristement, pardon. Mais nous, angelles, on aime votre personnage, tendre et attentionné, qui voulait sauver la dernière de la classe du redoublement. Sans rien exiger, c'était la beauté du geste, du cœur, admirable. Simple-ment, vous vous êtes trompé sur la demoiselle en question, désolée. Lucie en est actuellement à dix-sept tués, + neuf mariages brisés, vingt et un morts au total, c'était une vipère, déguisée en fleur à l'époque, vous ne pouviez pas le savoir, vous innocent et gentiment naïf. Mais votre tendresse est verrouillée sur son image, qui est mon image aussi (sur une image on n'a pas l'échelle – je mesure six de vos centimètres). Et moi personne ne m'aime, les autres angelles se moquent de moi très méchantes, les fées (nos supérieures) aussi, et je suis triste, pardon. Je sais que normalement un humain est une bête, qui ne veut que niquer une humaine ou plein d'humaines, mais vous êtes différent : vous êtes mort, survivant à moitié, en n'étant plu' que un cœur. Romantique et doux. Peut-être pourrions-nous lier amitié, nous promener ensemble, en silence à notre façon gentille... Par homotétie béta, je peux me grandir 20 fois jusqu'à paraître 126 de vos centimètres, naine mais amie possible, pour promenades. Evidemment, nous ne pourrions pas nous rencontrer dans le monde « matériel », à cause de la différence de statut, désolée. Mais quand vous fermez les yeux, tout deviendra possible, et peut-être tendre, je serais infiniment heureuse que vous essayiez cette voie-là. Et, bien sûr, dans vos rêves, vous pourrez aussi vous endormir avec votre oreiller dans l'épaule en croyant que c'est moi, folle amoureuse de vous en secret, ce n'est pas que le rêve n'existera plu', ça ne fait que décaler d'une unité l'imbrication des mondes. (Vous avez-vous-mêmes démontré la supercherie de leur prétendu Réel, aux humains, bravo pour avoir réussi ça de l'intérieur, par la logique – je suis admirative...). Enfin, pour mes douze photos et cette lettre même, une question de statut se pose ici. Comme « la cassette s'auto-détruit dans une seconde » du film télévision, elle ne restera pas dans le monde extérieur, mais vous la retrouverez fidèlement une fois les yeux fermés, promis, juré, Jérrar. Elle ne disparaîtra que si vous forcez le destin, en la photocopiant, ou scannant, ou photographiant, non : faites confiance en la puissance de vos yeux fermés, croyez en ma fidélité, même si les méchants la qualifieraient d'imaginaire.

Tendrement vôtre,

Patrycja Niezewska (si j'avais signé Lucja Metalska, ça vous aurait fait mal, je m'adapte, pour votre bonheur, espéré, timidement... à bientôt ?)

## ROMPRE LE GENTIL SILENCE

Gérard ne savait trop quoi penser, de sa relation avec Patricia, relation toute faite de non-dits timides et de silences (jusqu'ici). Enfin, ça faisait trois ans et demi maintenant qu'il la connaissait, qu'il était amoureux d'elle, presque autant de temps qu'il envisageait qu'elle soit amoureuse de lui, mais... rien de sûr.

Il la voyait toujours le vendredi soir à la pâtisserie (141 fois à ce jour), et maintenant le dimanche matin au cinéma « Connaissance du Monde », par hasard possible, même s'il lui payait la place, s'ils s'asseyaient côte à côte (17 fois à ce jour). Enfin, c'était très gentil, très innocent, cette « comme amitié » sans le dire, oui. Cela pouvait durer cinquante ans ou s'arrêter la semaine prochaine. Dans le silence, rien n'est sûr.

Mais ce vendredi, elle avait paru toute triste, pour une raison indéterminée. Même si elle avait répondu positivement à sa question « Ça va, Patricia ? ». Enfin, elle avait répondu « ou... ou-i, p... pahdon... (snif) », comme s'excusant que ça n'aille pas et se forçant à tenir bon... Et ce dimanche, aujourd'hui, quand il est arrivé au cinéma, elle était à nouveau toute souffreteuse, pauvre chérie...

– 'Jour Patricia.

– j... jough, j... géhah... p... pahdon...

S'excusant encore, de ne pas aller très bien... Il est venu s'adosser au mur, auprès d'elle, comme il faisait toujours. Silence. Ponctué par ses reniflements, Patricia. Et ça ne semblait pas du tout une angine, mais plutôt un gros gros chagrin... Enfin, en un sens, il ne connaissait rien de sa vie, de ses amours possibles, de ses déceptions ou maux sentimentaux... Lui, Gérard, il était anomal solitaire, mais il savait que les jeunes de leur génération (à Patricia et lui) avaient une vie sexuelle agitée, échangiste, pour rire ou peut-être avec des tracas, parfois.

Silence. (Snif).

– Patricia, est-ce qu'eu... ce que vous avez besoin, aujourd'hui, c'est... un silence calme ? pour vous accompagner, sans déranger... ou...

Elle ne l'a pas coupé d'un « Oui » immédiat.

– Ou... une écoute, des conseils, de l'aide peut-être...

Elle a baissé les yeux, et le menton, très bas. Comme cassée, pardon... Et il y a eu un long silence, sans réponse, très long silence. Mais il ne l'a pas relancée, la laissant penser à sa vitesse, lente oui pardon, triste sans forces...

– j... géhah...

– Oui. Patricia.

Elle respirait, cherchait l'air, rassemblant comme toutes ses forces avant un mot, une phrase.

– s... si ze p... pahth... n... ne u... une auteu v... ville... è... è... è... è...

Attendre, posément.

– è... est-ceu...

Voilà, la question était posée, risquée, quelle question ? (« Si elle partait dans une autre ville ») :

– v... vous p... pouhez n... ne viende m... me dih b... bonjough...?

Oh... Sur le point de partir, quelque part, et... angoissée par le changement ? Espérant un peu de soutien ?

– Oui, Patricia, je pourrai aller vous voir...

Elle a cherché ses yeux, étonnée perdue, et son regard était tout mouillé, Patricia. Avait-elle pensé qu'il dirait Non, froncerait les sourcils ou quoi ? L'enverrait chier ? (comme sa sosie Lucie l'avait envoyé chier, lui, il y a quatorze ans, quémandant une camaraderie alors que – apparemment – elle se cherchait un homme mûr, pour coucher, à 15-16 ans pour la première fois).

– m... même s... si ze sehais p... pas n... n'une maison ? que... que ch... chez les démiles, p... pahdon... pahdon...

Et sa voix s'était effondrée en un murmure, attendant comme une paire de gifles, un grondement scandalisé...

– Oui, Patricia. Pas de problème, de ce côté.

Eberluée, n'en croyant pas ses oreilles, apparemment.

– m... mh...?

– Oui, Patricia, je voudrai venir vous dire bonjour, amicalement, tendrement, même si les méchants vous ont mis dans un centre pour handicapées...

Effarée, soulagée et perdue à la fois, semblait-il.

– ou... ou-l...? s... ça éziste...?

– Oui, bien sûr.

Il a hésité à lui dire en clair « je vous aime », mais... il craignait qu'elle se fâche en un « pourquoi vous l'avez pas dit plus tôt, imbécile ! ».

– Patricia, je... j'aime votre silence, et je crois que vous aimez bien mon silence aussi...

Oui.

– Mais je crois qu'il faut qu'on se parle, là... La situation, c'est plu' une routine gentille, peut-être éternelle... Là le monde nous donne de grandes gifles, et je crois qu'il faut faire front ensemble. Nous expliquer pour être sur la même ligne, vous et moi...

Elle a rougi, confuse, et... il se trompait sans doute mais il croyait comme entendre une pensée en elle « je vais être obligée de lui dire que je suis amoureuse de lui... ». Non, sans doute qu'il interprétait n'importe comment, pardon.

– Venez, allons nous asseoir là-bas, euh... Je crois que c'est un milliard de fois plus important, cette discussion, que une scène de cinéma supplémentaire...

Elle cherchait l'air, mais sans désapprouver. Elle l'a suivie jusqu'au banc public, là-bas. Et il l'a aidée à monter assise, petite naine chérie. Il s'est posé à côté.

– Patricia, pour vous expliquer, tout. Il faut que je vous dise...

Elle écoutait très très attentivement...

– Je vous aime, vous êtes le deuxième amour de ma vie, mais je pourrai pas vous donner des bébés, c'est pour ça que je vous ai jamais demandée en mariage.

Elle regardait le sol loin devant, perdue, semblant se répéter ces mots, comme immensément incroyables pour elle. (L'intuition féminine serait une légende.) Silence.

– z... ze k... comp'ends p... pas...

– C'est normal, pardon. Je... je vais vous expliquer.

Elle a cherché ses yeux à nouveau, perdue, comme si elle avait autre chose à dire. Terminer sa phrase, oui, pardon, il l'avait interrompue.

– s... c'est m... moi ze vous aime, z... zéhah, à n'infini... p... p'emier z'amouh ne toute ma vie, l... le seul p... pouh toujouh... m... mais ze peux pas v... vous hemèhcier, z... ze malfohmée...

?

– è... esplitez-moi, d... de vous...

? Euh... Mais il était tout bouleversé à l'idée que... son amour soit réciproque, cette fois, qu'il aurait dû le dire, cette fois... Et que... elle ne voulait pas jouissance et bébés (comme l'exigent toutes les femmes avait-il pensé)...

– ou... ou-i...

Oui, euh... Il a sorti son porte-feuille, l'a ouvert sur la seule photo, celle de Lucie, agrandie de leur photo de classe...

– Regardez, Patricia, vous vous ressemblez de manière stupéfiante...

Elle a entrouvert la bouche, oui, croyant se voir dans un miroir ? (à la coupe de cheveux près)...

– C'est pas « deux amours en moi, hop je change », non... Je crois que j'étais programmé pour vous adorer, et elle vous ressemble tellement... j'ai cru que vous étiez elle...

Elle respirait fort, perdue. Silence. Il l'a laissée trouver ses mots.

– ou... ou ne cont'aih...

– Mh ?

– s... c'est elle n... ne l'amouh v... voteu vie... et... et moi p... p'esque un peu p... paheille, m... moins bien...

– Vous êtes un milliard de fois plus gentille que elle, Patricia. Si aujourd'hui je devais choisir entre vous deux...

– k... que on sehait t... toutes nes deux f... folleu z'amouheuses ne vous...

– Je choisirai ma petite Patricia, sans hésiter une seule seconde...

– oh... oh... m... mais z... ze n... naine, n... némile, b... bègue, m... mougnole, m... malfohmée... n... n'une m... moins que hien...

– Au contraire : Lucie était la plus petite du lycée, la dernière de la classe, d'origine étrangère polonaise aussi, et ça me touchait, je rêvais de la protéger, la consoler... C'est pas des gros défauts en vous comme vous disent les gens, c'est le secret pour toucher mon cœur, Patricia...

Subjuguée, et comme ravie, ébahie...

– Et... je croyais Lucie amoureuse de moi (comme je vous croyais amoureuse de moi peut-être, Patricia)...

Elle a fait Oui, fermement, sûre d'elle.

– Mais quand j'ai tendu la main, elle m'a envoyé promener... Et je suis mort, tombé de la falaise.

– oh... oh...

– Enfin, ils ont remonté un corps, mais... si le cas se représentait, jamais je pensais retendre la main, le premier, pardon...

– z... ze comp'ends... ou... ou-i...

– Merci. Et euh... depuis le... coma, un mois de coma, là, euh... mon ventre est plu' jamais dur, pardon. Ça veut dire qu'aucune femme ne voudra de moi, jamais...

– s... si : n... n'une angelle, k... comme moi, oh... k... que moi au... aucun homme il peut vouloih m... moi... et... et moi ze veux aucun, que ze aime vous seunement, et... oh... oh...

– Miracle ?

Elle a joint les mains, comme pour une prière...

– z... ze p'ie le Seigneur, au Ciel, s... si Y n'eziste... ne faih... s... c'est pas un hève ici...

Il a souri, et rejoint sa prière, joignant les mains aussi, en communion avec sa petite chérie :

– Oui. Je prie le Seigneur, au Ciel, s'il existe... qu'il fasse que ce ne soit pas un rêve ici...

Et... le silence est retombé, gentiment, sans sonnerie de réveil catastrophique. Pour le moment...



## LE HANDICAP, PARLONS-EN !

A l'usine de Gérard, la direction a étonnamment décidé qu'un jour serait « non travaillé », le personnel étant formé toute la journée à bien appréhender la question du handicap (physique et mental). Gérard y est allé comme tout le monde, dans des grandes salles de réunion avec comme orateurs des gens en fauteuil roulant, des muets même (avec interprète). Gérard était personnellement sensibilisé à cette question par la position de son amie, Patricia, accusée d'être handicapée mentale par les clients de la pâtisserie où elle travaillait le vendredi (et elle n'avait jamais dénié, pauvre chérie). Mais... Patricia était merveilleuse en cela qu'elle n'exigeait nul privilège eut égard à son héandicap éventuel, ne faisant que souffrir d'être méprisée comme anormale. (Enfin, en plus, elle était raillée en tant que « naine », semi-handicap physique, elle mesurait environ un mètre vingt-cinq, petite perle de beauté concentrée...).

Et... bon, Gérard ne la voyait plu' seulement comme client de la pâtisserie... maintenant (et il connaissait ainsi son prénom) ils se revoyaient aussi au cinéma, le dimanche matin, pour la scéance « Connaissance du Monde », reportage (sans actrice toute nue). C'était gentil et calme, amical, merveilleux pour lui, amoureux d'elle en secret... Ils ne se parlaient jamais, de grandes discussions ou impressions quelconques, non, ils se côtoyaient souriants, simplement. Gérard n'a donc pas parlé de cette journée Handicap à son usine (et il n'avait qu'elle comme amis, zéro en dehors). Toutefois, en y repensant, il a songé lui parler quand même, sur ce thème : « le handicap, parlons-en »...

Et ce dimanche, pendant qu'ils attendaient l'ouverture du cinéma, une heure après, il a risqué un mot, timide :

– Patricia... Est-ce que je peux vous poser une question ? pardon...

Elle n'a pas froncé les sourcils ni paru désapprouver.

– b... bien s... sùh... s... si ze peux hé-ponde... p... pas sùh...

Oui. « Bien sûr » (qu'il pouvait demander) « Si elle pouvait répondre » (peut-être, mais) « pas sûr ». Oui.

– Est-ce que vous pensez que... un homme impuissant, c'est... un moins que rien, sans intérêt...?

Elle n'a pas répondu, tout de suite.

– Ou est-ce que, vous pensez, ça peut être un copain, agréable, pas de problème...?

Elle a cherché ses yeux, sans froncer les sourcils, sans demander « Mince, vous êtes impuissant ? Nul ! »,

non...

– p... puissant, d... de k... camion, g'o moteuh... m... mais v... veut dih quoi, ne un... homme...?

Pardon, oui.

– Quand on est impuissant, pour un homme, on a pas le... ce qui faut pour... faire l'amour, faire des bébés...

Elle a cligné des yeux, comme surprise, mais pas choquée ou déçue, non, difficile de décoder l'expression de son visage.

– s... ça éziste...?

– Oui.

Elle a respiré, soufflé, avec un peu de difficulté. Troublée.

– n... non, p... pas m... moins que hien, n... non, ne cont'aih...

– Au contraire ?

– s... si ne son cœur... ne ses pensées... pas son vente... s... c'est b... beau, p... peut-être...

– Merci.

Elle a cligné des yeux. Silence.

– z... zéhah, z... ze peux v... vous nemande g... guèsnion...?

– Bien sûr.

Génée.

– k... que ze comp'ende v... vous ne dih n... ne un ami de vous, m... mais...

? Elle semblait toute empêtrée dans les détours préliminaires à ce qu'elle voulait dire.

– s... si u... une fille, n... n'elle est m... malfohmée... k... comme n'angelle... è... est-ce s... c'est vhai n... n'è peut pas hende un... un homme heuheux...?

Et elle scrutait ses yeux, pour la réponse, comme si sa vie entière dépendait de la réponse...

– Bien sûr que si : elle peut rendre un homme heureux, il y a pas que le sexe, dans la vie. Un amour romantique reste possible, tendre et chaleureux... Bises et câlins, tout habillés...

Elle a baissé les yeux, en devenant toute toute rouge... Souriante, heureuse... Vrai ? Était-ce son cas ? Du coup, pouvait-il (lui, impuissant – depuis sa chute de la falaise) la demander en mariage ?...

Non, aïe, elle ne souriait plu' du tout.

– m... mais n... n'il faudhait k... quand même n... n'elle est g... ghande, n... n'inténigente, n... nohmale...

Il a souri, doucement.

– Ça dépend, Patricia. Je prends un exemple : moi je préfère une toute petite, comme vous, à une grande géante comme un homme...

Cramoisie la pauvre...

– Et je préfère votre humilité toute douce et faible, timide, plutôt que le parler fort d'une prétentieuse, qui se croit mieux que tout le monde, qu'elle écrase avec mépris... Je préfère vous...

Elle oscillait, oh, comme au bord de l'évanouissement, de bonheur... Oui, ils avaient eu raison, d'en parler...

## JEU DE RÔLE, IN EXTREMIS

Avant d'entrer (dans la pâtisserie de sa petite naine chérie), Gérard s'est senti interpellé, par cette feuille jaune vif, sur la porte de verre. « AVIS AUX EX-CLIENTS ! Après sept ans à servir les gens de ce quartier, je dois fermer cette annexe Rue Saint-Jean (cette fin d'année) ! Je ne garantis pas qu'une pâtisserie prendra la place, sinon il y a Rue Tabahg, plus loin ! Cordialement vôtre ! Jérôme Le Pellec ». Catastrophe... Ne reverrait-il jamais sa petite chérie ? Jamais ? Sa vie ne tenait plu' qu'à un fil... vie de merde, qu'elle avait éclairée de son sourire tout doux...

Il est entré, et... la petite jeune fille avait les yeux rougis, pardon. Comme ayant pleuré.

– 'Soir, manemoiselle, ça... va... ?

Elle a reniflé, faiblement.

– v... vous n... ne lih... ?

« Vous ne lire ? », oui, « Vous avez lu ? », avec notre conjugaison pourrie, pardon (elle était sans doute polonaise comme sa sosie Lucie, qui avait été si chère pour lui autrefois...).

– Oui, j'ai lu. Euh, vous allez travailler dans un autre magasin, apparenté ?

Mais elle a fait non, triste perdue...

– Vous avez un autre travail ? Les autres jours ?

Non... Oh, la pauvre... Et... elle n'allait pas, à son habitude, chercher sa traditionnelle part de flan-vanille, non : pour la toute première fois (en trois ans et demi) ils se parlaient...

– Manemoiselle, moi je... je pourrais vous embaucher pour... euh...

Il n'était pas riche, et chez lui (pour une activité de ménage éventuelle) était à l'autre bout de la ville, et sale immontrable à celle qu'il aimait... euh, mais son rêve, euh... de rediscuter avec Lucie, comme retrouvée par miracle, euh...

– Euh, ce serait un numéro de... de composition, comme actrice... Je... je voudrais parler à... votre sosie... que j'ai connue...

Il a sorti son portefeuille, montré la photo de Lucie, agrandie de leur photo de classe en début de lycée, il y a 14 ans...

– oh... oh... ou-i, m... me hessembe... p... pahdon...

– Et elle refuse de me parler depuis quatorze ans, mais si je pouvais vous parler à vous, et vous diriez que vous êtes elle (pas en vrai, juste comme actrice), ça... ça a pas de prix pour moi... je... je vous donnerai tout ce que j'ai à la banque... Vous... vous accepteriez ?

Elle n'a pas spontanément dit Oui, mais pas refusé non plu', ouf (inespéré)... Ni demandé combien d'Euros ça faisait.

– s... ça sehait k... quand... ?

– Mh ? Quand vous voulez. Demain samedi par exemple.

– a... à cause k... que j... jeudi p... p'ochain, n... nohmalement, ze... henvoyée nans une auteu v... ville, ou... où ze n'ête a-vant... p... plu' vous hevoih z... zamais...

Le cataclysm universel approchait, terrifiant, comme une vague de tsunami remplissant l'horizon...

Mais ils se sont revus le lendemain, ouf. Sur le banc public près de la pâtisserie, un peu avant les 9 heures du matin fixées. Et, sans sa blouse blanche, elle s'était habillée en veste beige comme Lucie sur la photo, adorable mignonne...

– Bonjour Lucie...

– bon... jough...

Évidemment, en vrai, sa petite pâtissière ne s'appelait certainement pas Lucie, mais c'était le rôle.

– Je voulais te parler...

Il osait le tutoiement, normal pour Lucie sa camarade de lycée, mais pas pour sa petite pâtissière, pardon.

– Te revoir, t'expliquer, m'excuser aussi, pardon.

Elle a cligné des yeux.

– Lucie, cette lettre que je t'ai écrite, avant de sauter de la falaise...

La fausse Lucie semblait toute compatissante, émue, pas très crédible (pour Lucie), mais c'était infiniment touchant (en « mieux que Lucie », ou en « Lucie idéale »).

– C'est normal que je l'ai écrite, mais j'aurais pas dû la poster...

– oh... oh...

– Et je... je comprends maintenant, que... que je me suis complètement trompé, en t'imaginant amoureuse de moi, en pensant que tu m'abandonnais, quand tu as refusé, que je t'aide en Maths. Puis refusé... que je t'invite au cinéma...

Elle a avalé sa salive, « Lucie », oui...

– Je le comprends, et je... je présente mes excuses, pour cet « abandon » que je te reprochais, et qui en était pas un... Comme... que tu redoubles, ce qui allait nous séparer, c'était pas me trahir, c'était juste ta logique, normale...

Maintenant le plus dur à dire, peut-être :

– Et, à la réflexion, je... commence à comprendre, juste... tu allais avoir seize ans, tu voulais voir si ton charme, « ça marche », est-ce que de sourire à un garçon, et encore, ça peut le faire tomber à genoux. Tu as réussi. Mon rôle à moi se limitait à ça, cette confirmation, je... devais te laisser vivre ta vie, ensuite. Avec un homme mûr ou quoi, et cent ou mille amants, si je t'aimais je devais dire « bravo, sois heureuse »...

Oh, Lucie bis larmoyait, presque, avec une petite moue comme coupable, adorable...

– Lucie, si je voulais te revoir, te parler, c'est pas pour te déranger, c'est... j'espérais... est-ce que je pourrais être un camarade, pour toi, sans déranger, te revoir une fois par an peut-être, te dire bonjour...? Sans déranger, juste une minute, sur le pas de ta porte, sans entrer déranger, ton mari ou tes amants, non juste bonjour...

Et « Lucie », la larme à l'œil, a fait Oui, incroyablement. Euh...

– m... même s... si l... loin, n... n'une auteu v... ville...?

Qu'elle bégaie n'était pas du tout le style Lucie, mais ça ressemblait à sa sosie (la petite pâtissière qu'il adorait, depuis trois ans et demi)...

– Bien sûr, je traverserais le pays, le monde, pour te revoir...

– m... mon i-mage...?

– Oui. Sans déranger. Sans te dire que tu es la plus belle de l'Univers, je suis aveugle, je sais, c'est pas grave...

– et s... si m... ma voix ch... changée, p... pas grave...?

– Non, je... euh... J'ai rencontré, tu sais, une petite pâtissière qui te ressemble, immensément belle pareille, et mille fois plus gentille encore que toi... Et, pareil, pardon, des fois j'ai comme l'impression qu'elle est amoureuse de moi en secret... Mais je sais que c'était faux, pour toi, et très grave coupable, de le croire vrai...

– è... elle s... c'est d... diffèrent...

– Mh ?

– n... ne folleu z... z'amouheuse l... le meu-s... sieu gentil... du flan à na vanille...

??? Hein ? Amoureuse de lui Gérard ?? Jouait-elle le rôle idéal fictif de roman à l'eau de rose ?

– s... c'est vhai... m... mais n'elle k'oïh... k... k'oïh...

Croire ?

– t... tout ne monde t... t'ouve laide u... u' petite naine... p... pas n'inténigente...

– Mais non, moi je l'aime, ma petite pâtissière, y a juste que je peux pas le dire... sinon, c'est la catastrophe assurée, Lucie numéro deux...

– a... aloh b... bien, l... le dih s... seunement à m... moi, l... Lucie...

Ouf, ils retombaient sur leurs pattes.

– p... pouh la hevoih... z... ze peux donner n'adhesse...

– Oui ? Excellent, magnifique...

Il a sorti son carnet de chèque, pour écrire sur la couverture.

– Euh, je vais écrire là-dessus, et euh... après je ferai un chèque, euh... pour une actrice, que je connais...

– n... non... s... cente de handicap m... mental f2...

F2...

– soi-xante dix-neuf houte ne lille...

79, Route de Lille.

– s... cinquante neuf s... cinq cent... d... douai...

59500 Douai.

– p... pat'ícia n... niézévkska, n... ne s'appelle...

Patricia Niezewska.

– Fabuleux, ma petite Patricia chérie, j'irai la voir, elle, oui... Et... c'est pas loin de Lille ici, euh... Lucie, tu penses que... je peux aller la voir plus souvent, que une fois par an ?

– è... è... elle seha t... tènement z'heuheuse... oh... oh...

– Même chaque semaine ?

– ou... ou-i, m... mèhçi, n... n'infini...

Fa-bu-leux...

Mais voilà. Clap de fin. Il a soupiré.

– « Fin », « The End », oui.

Hélas.

– Euh, manemoiselle, c'était... le plus beau film que j'ai vu de toute ma vie, ça me prend aux tripes...

Il a ouvert le carnet de chèques à une page chèque.

– Il me restait deux mille six cent vingt sept euros hier soir... sur mon compte, je vous verse tout. S'il tombe d'autres trucs, la banque me fera crédit, pas de souci...

Mais elle a fait non, du menton.

– p... pahdon, z... ze zouais pas...

? Elle ne « jouait » pas ? La comédie ? Théâtre ?

– Vous... tu es... Lucie ???

Non, Lucie était (un peu) plus grande, et pas bête du tout.

– ze ête m... mélange... m... madame l... Lucie p... pouh v... vous me pahlez... et... et p... pat'ícia, v... voteu p... pâtissière... pouh le hête...

Hein ?? Mais elle, Patricia, serait amoureuse de lui ??? Pour de vrai ???

– Et je... je pourrai aller vous voir à Douai...?

– ou-i, s... s'y vous plaît...

– Même chaque semaine ?

– m... mèhçi... mèhçi...

- Mais... puisque je vous ai dit que je vous aimais : vous allez me tuer !  
Elle a souri.
- n... non... s... sauf, s... si vous penchez, k... que ze bise voteu j... joue, s... si vous mouhah...  
Ils ont essayé, et il n'est même pas mort ! Oh joie...

## RETROUVÉ PAR INFIRMIÈRE

Patricia avait mal de tête, mal à son bras gauche, affreux... Elle a ouvert les yeux, et... c'était une pièce toute blanche, avec une fenêtre et elle toute seule dans ce lit. Ses bras et jambes étaient attachés, elle... elle était pas morte ? Elle avait coupé son bras, tout, très très fort très très douloureux affreux... sous la douche chaude qui coule pour le sang partir tout, et fermé à clé de empêcher les méchantes de lui interdire partir...

Elle avait raté, encore. Comme à vingt ans quand elle avait sauté de tout en haut chez les débiles... Elle ratait tout toujours... mais elle se condamnait à mort pour se punir, et même ça elle réussissait pas, oh... Et... vivre, vivre obligée, retourner chez les débiles, ne jamais jamais revoir son Gérard, son amour... (elle se souvenait). Ces années de bonheur, de l'âge vingt trois à vingt six, dans la grande ville méchante, Lille, mais enchantée par la gentillesse de son Gérard. Et tout ça s'écroulait, devoir s'en aller, chassée du foyer social par sa tutelle méchante...  
- Ouais elle est réveillée !

Une madame méchante en blanc mais pas de pâtissière, elle. Comme docteure ou infirmière piqûre méchante... Et... oh... c'était son Gérard, son amour, qui entre, elle pensait ne jamais plu' le revoir jamais jamais, oh... Elle pleurait, de bonheur, de honte pardon. (Là toute attachée comme prisonnière voleuse pardon...).

- Jour, Patricia...

- j... j... j... j... j... j... j... géhah, m... mon géhah... oh... oh...

Mais comment il pouvait être là ? C'était pas possible... Elle le voyait seulement à la pâtisserie, et au cinéma, et elle avait parlé de lui à personne personne personne (c'était le secret immense de son cœur à l'infini...).

La dame a grondé :

- Allez, j'veus laissez, comme on a dit ! Une heure au plus !

Et ils étaient là, tous les deux, et c'était un tel bonheur de retour, le revoir encore, encore... une dernière fois...

- Patricia, vous... vous souvenez... ?

Oui, pardon, pardon... Est-ce qu'il allait se fâcher comme les dames de chez les débiles, quand elle avait sauté, autrefois ? Lui, c'était différent parce qu'il était jamais fâché de elle, d'habitude, si gentil, mais les dames disaient que c'est très très interdit de se tuer, c'est le crime le plus grave du monde, pardon...

- De... ? Vous vous souvenez de quoi, exactement... ?

Pardon... pardon...

- Est-ce que vous vous souvenez de... les docteurs vous ont fait parler... avec leur médicament... bizarre...

- z... ze n'a p... pahlé n... ne vous... ?

- Oui, et c'est pour ça qu'une infirmière est venue me chercher, ce matin dimanche, au cinéma : plus d'une heure en avance, il y avait que moi...

- s... c'est ça z... ze n'a dih... ?

- Vous avez dit beaucoup beaucoup plus... Et je... j'ai des réponses, Patricia... pour vous aider, pour vous réconcilier avec la vie...

Hein ? Comment ? Comment ? Puisqu'elle retournait à Douai, elle ne reverrait plu' jamais son Gérard, jamais, jamais...

- Mais, pour que vous compreniez, je vous détaille d'abord ce que m'a dit l'infirmière, de ce que vous avez dit, droguée par les docteurs, pardon...

Elle a avalé sa salive, perdue. Est-ce qu'elle avait dit qu'elle était amoureuse à mourir de son Gérard (en secret menteuse pardon... ?)

- Vous avez dit que... vous m'aimiez, dans votre cœur, infiniment... moi et moi seul au monde...

Oh pardon, pardon... Elles sentait ses pommettes bouillantes, et elle avait honte, tellement honte... Gérard allait la gifler ? S'en aller en claquant la porte ?

- Et moi tout pareil, Patricia : je vous aime, dans mon cœur, infiniment, vous et vous seule au monde...

??? Elle ???

- Je vais vous expliquer, mais...

Elle ne respirait plu'...

- Si vous avez gardé votre amour secret, si j'ai gardé mon amour secret, on a tous les deux une raison, ou deux raisons.

Elle a soufflé, pardon, perdue. Qu'est-ce qu'elle avait dit, pendant son sommeil ?

- Vous avez dit...

Elle tremblait, pardon...

- Que chez les... là où vous étiez avant, la docteur vous avait dit...

Elle avait honte, honte...

- Comme une angelle, et elle vous avait dit que vous pourriez jamais rendre un homme heureux... Et, en plus, vous croyez qu'être naine c'est être très laide, être humble c'est mal très mal... Donc, sans espoir aucun, vous ne disiez pas votre sentiment, voulant seulement être une camarade, de rien du tout...

- m... moins que rien...

- Ou moins que rien, vous pensiez. Oui. Mais moi je vous aime toute petite de taille, et faible sans prétention : adorable, et... je suis « impuissant », ça s'appelle. Incapable des trucs sexuels, des hommes normaux, bestiaux, pardon. Si vous rendez heureux mon cœur, vous me rendez heureux tout entier...

???

– s... ça éziste...

– Oui. Maintenant, pourquoi je vous ai pas dit mon amour, moi...

– s... c'est p... pas ghave, oh, s... c'est tennement tennement mèhveilleux...

Elle pleurait, pardon, de bonheur.

– J'ai 29 ans maintenant et, quand j'avais quinze ans, je suis tombé amoureux d'une jeune fille qui vous ressemble infiniment, de visage...

– ou-i...?

Mais pourquoi il l'avait pas épousée ? Il avait pas de bague... Et pourquoi il l'aimait elle, Patricia ? En plus ? A cause qu'elle ressemblait sa fiancée ?

– Elle s'appelait Lucie. Et... elle était très petite, très en difficulté en classe, vous lui ressemblez infiniment, de ces côtés. Encore mieux pour vous.

Naine et handicapée mentale, c'était « mieux » ?

– Et je l'ai cru amoureuse de moi... comme je vous ai cru amoureuse de moi... mais quand je lui ai dit ma tendresse, elle m'a envoyé promener, elle m'a presque tué (oui, comme vous j'ai essayé, pardon)...

Oh, il comprenait ? Sans colère pour elle Patricia ?

– Alors, quand... onze ans plus tard... vous avez guéri mon cœur, avec... votre beauté, votre sourire, votre gentillesse infinie...

Elle a rougi, pardon. Elle a fait Non, mais sans trouver la force de dire (« La gentillesse infinie, c'est vous, vous seul au monde, Gérard... »).

– J'ai cru qu'il fallait surtout pas le dire, pour pas que votre sourire se transforme en rejet. Et... puisque, depuis la chute de la falaise...

Oh, il avait fait comme ça pour essayer se tuer ? Le pauvre...

– Je suis plu' un homme tout à fait, vous pouviez même pas me prendre à l'essai, pour une nuit ou quoi, avant de choisir d'autres mieux, non... Je restais... rien, camarade de rien du tout...

Ça lui faisait la tête qui tourne, pardon. Cette histoire incroyable, magnifique, qui faisait que... Gérard, il était amoureux de elle ? de... elle ???

– Donc, en secret, nous nous aimions... et ce secret a failli vous tuer, pardon, tellement, c'est tout ma faute...

– t... tout m... ma faute, p... pahdon... pahdon...

– Et si vous étiez morte, moi je me serais suicidé, aussi.

– m... mais m... madame l... Lucie, n'a v... vivante...

– Je l'aime plu' du tout. Mon cœur appartient à 100% à ma petite Patricia chérie...

Oh... oh...

– Mais donc, maintenant, je vais vous demander en mariage, mariage blanc, sans sexe, pas pour faire des enfants mais seulement des bises et des câlins...

Elle croyait mourir, mourir de bonheur...

– Et donc, vous allez venir habiter chez moi, sans plu' besoin de place en foyer, ou en centre là-bas... Alors, heureuse ? Réconciliée avec la vie ?

– huheuse a... à mouhah...

– Je préférerai « à vivre »...

– ou... ou-i...

#### QUESTION PAS ANODINE

Gérard ne savait pas quoi faire : il n'était qu'un client quelconque de cette pâtisserie, certes un habitué mais quand même. Il se voyait mal demander à la petite naine jolie « manemoiselle, qu'est-ce qui semble vous chagriner, ces jours ? ». Non, le mystère restait entier, et il n'avait pas le droit de la déranger... pensait-il, « raisonnablement », même s'il rêvait chaque soir qu'elle serait en secret amoureuse de lui, derrière ce visage d'ange, semi professionnel de seulement vendeuse... quand elle était femme par ailleurs, loin ailleurs, oui, pardon.

Et, ce 28 juillet, juste avant la fermeture annuelle, constatant qu'il n'y avait pas de client avant ni après lui, et personne dans la rue, il... s'est lancé, comme un dingue, pardon... Pendant qu'elle emballait son petit flan :

– Manemoiselle, je me demandais... si... un gars et une fille... sont dans la situation que... lui est amoureux d'elle, en secret... et elle est amoureuse de lui, en secret... qu'est-ce qui se passe... ?

Elle n'a pas du tout haussé les épaules, ni jeté un morne « j'sais pas » (« z... ze sais p... pas... p... pahdon... » à sa façon gentille), non. Elle s'est tournée vers lui, interrompant le pliage, comme très intéressée.

– ou... ou-i... ?

Est-ce que ça voulait dire « sommes-nous dans ce cas ? », pas facile à dire... Silence. Euh, qu'ajouter ?

– Enfin... ils pourraient se déclarer, même si tous les deux pensent qu'ils vont se faire jeter... Ou ils peuvent continuer comme ça, combien ? Quarante ans ?

Jusqu'à ce qu'elle quitte ce métier ?

– Oui ? Continuer ?

Elle a baissé les yeux, et remis une mèche de cheveux derrière son oreille. Silence.

– p... peut-être s... c'est d... difféhent, s... si elle est hen-v... henvoyée...

Renvoyée ???

– vèh une auteu v... ville, k... qu'elle va plu' le voih... l... le hevoih, z... zamais...

Et elle a reniflé, pauvre chérie. Oh, était-ce ça la source de son chagrin présent, depuis quelques semaines ? Mais donc, oui elle avait raison, pardon.

– Vous avez raison, c'est... ça serait une... grave erreur... le silence, mutuel, dans ce cas. Alors, euh, je me lance, même si vous parliez sans doute d'un autre homme, pardon... Manemoiselle, je vous aime...

Elle a sursauté, et il a eu très peur, mais... un sourire radieux l'a comme illuminée...

– m... moi... ?

– Oui, pardon. Vous deviez sans doute penser à un autre, mais...

– z... ze vous aime, m... meu-s... sieu n... ne pluss zentil du monde...

???

– Moi ?!

Et elle a rougi, baissé les yeux, hochant le menton.

## GÉRARD IMAGINE QU'ELLE EST TRISTE EXPULSÉE

Gérard, une quatorzième fois, a relu son projet de lettre :

« Chère Patricia,

Depuis deux semaines, vous semblez porter une lourde tristesse, muette, même si vous me répondez que ça va, à la pâtisserie, au cinéma. Et je respecte entièrement vos secrets, votre vie personnelle, je n'exige pas du tout que vous me parliez. Simplement, je voulais vous expliquer un rêve que j'ai fait l'autre nuit, à ce sujet. Si ça ne vous intéresse pas, ou si vous avez d'autres soucis bien plus urgents, vous pouvez bien sûr mettre cette lettre à la poubelle, pas de problème du tout. Ou la mettre de côté pour la lire dans six mois (ç'aurait été difficile avec une conversation orale, comme imposée, pardon).

Dans ce rêve, vous habitiez en « logement social », dont vous vous trouviez expulsée, et vous étiez obligée de retourner habiter chez vos parents, dans une petite ville comme Arras ou Douai. Perdre la vie de Lille la grande ville, perdre votre liberté, vous était pénible.

Enfin, pardon, je ne veux pas du tout dire que je méprise la richesse et la générosité de vos amants, qui vous logent certainement en appartements meublés, c'était juste un rêve de ma part, vous imaginant « petite chose perdue », pardon. C'est peut-être un cauchemar à vos yeux, et je suis entièrement conscient que vous méritez bien mieux que ça, je vous demande pardon.

Simplement, dans ce rêve, vous vous demandiez avec grande tristesse « mais où vais-je aller ? », et... je voulais vous répondre : Patricia, dans un cas comme ça, pensez à votre fidèle camarade Gérard, qui peut vous loger sans gros problème. Enfin, en plus de mon lit habituel, j'ai un « lit de camp » qui peut dépanner, qu'utilisait mon frère quand il venait, un jour par an sur la route de l'Angleterre (il n'est pas revenu depuis cinq ou six ans), et je peux aussi acheter un lit parfait, pour vous, on verrait ça ensemble (et je paierais tout, ne vous inquiétez pas). Pardon, j'imagine un lit de longueur réduite, compte tenu de votre petite taille, et il y aurait parfaitement la place.

Si cela vous fait craindre des arrière-pensées sales ou quelque chose, je vous jure que je ne pense à rien de ce genre. Si je vous héberge, pour dépanner ou pour longtemps, je n'exigerai absolument rien en retour. Enfin : en vérité j'espère des « sourires », j'espère que vous serez moins triste, et que vous serez contente de l'aide que vous avez trouvée, c'est absolument tout.

Bien sûr, vous ne seriez pas du tout obligée de dormir chaque nuit chez moi, vous pouvez aller passer la nuit ou douze nuits chez l'un de vos amants et revenir ensuite, mon appartement vous sera toujours ouvert, fidèlement, en dépannage. De même, si votre pratique amoureuse consiste à aller séduire de nouveaux amants en boîte dancing, je pourrai vous accompagner, payer l'entrée (mais je ne danserai pas, désolé), et je rentrerai seul, pas de problème. J'espère que vous ne voyez que des avantages à cette situation.

Pourquoi est-ce que je vous propose cela ? Patricia, j'ai surtout immensément peur de ne plu' jamais vous revoir, si vous partez dans une autre ville. Et, pour revoir votre doux visage, oui je ferai n'importe quoi, n'importe quoi je le jure. J'ai aussi le secret espoir, j'ose à peine vous en parler, que vous me donnerez une photo de vous. Ou que je pourrai faire trois ou dix photos de vous, pour votre anniversaire ou quelque chose. Non, pardon, je n'exige rien de rien, je sais n'être pour vous qu'un simple camarade, ex-client fidèle de la pâtisserie et maintenant compagnon de cinéma, simplement assis à côté. J'ai entendu parler de « l'intuition féminine », et vous devez sans doute avoir deviné que je suis amoureux de vous, mais... mon amour n'est pas possessif. Je ne vous veux pas « à moi », « moi tout seul », « toute entière », non. Je respecte votre vie, vos choix, vos préférences. Je sais que je ne suis pas musclé, pas riche, pas champion, pas chef, pas séducteur expérimenté (ni même amateur), pas viril quoi, et qu'en tant que femme, vous avez des préférences infiniment différentes de ce que je suis, et c'est très normal. Je souhaite seulement vous aider, à être heureuse, à votre façon à vous. Je le jure. Peut-être que ma tendresse, infinie envers vous, n'est pas normale, mais elle est ainsi, désolé.

Bien sûr, en vrai, vous ne devez pas du tout loger en foyer social, et ce rêve est un peu tout complètement idiot, pardon. Vous pouvez jeter cette lettre, bien sûr. J'espère seulement qu'elle ne vous fâchera pas...

A la semaine prochaine, j'espère, Patricia... »

Oui, cette 17<sup>e</sup> version semblait convenir, même s'il y avait plein de « mais » partout, « mais il ne faudrait pas dire ça »... Allez.

Il a donc emmené cette lettre pour sa visite hebdomadaire, le vendredi soir, à la pâtisserie. Et – il y avait du monde devant et derrière – en prenant le petit paquet, il a dit, simplement :

– Au fait, j'ai écrit une petite lettre pour vous, rien de grave, tenez...

Et elle l'a prise, étonnée, perdue. Il est sorti.

Quand dimanche matin, il est allé au cinéma, il craignait deux des scénarios catastrophe :

1/ Elle ne serait plu' là, ne viendrait plu' jamais (au cinéma).

2/ Elle viendrait le gifler, l'insulter, lui dire qu'elle refusait de le revoir, lui interdisait même de revenir à la pâtisserie.

Enfin, en « vrai », il se doutait que le plus vraisemblable était différent, seulement un jour et demi après la remise de la lettre : elle allait se comporter comme d'habitude, et en disant au revoir en se quittant à son abribus à lui, elle dirait quelque chose comme « au fait, pour votre lettre, j'ai pas encore eu le temps de regarder, c'est important ? », et il dirait non, il envisagerait de lui dire de la jeter à la poubelle... Snif. A l'évidence, il avait fait quelque chose de très très grave, en lui révélant sa tendresse envers elle, et il allait normalement se faire jeter. Mais, pour comprendre, il fallait mettre en balance le cataclysme latent que serait sa disparition, si elle quittait la ville (et s'il



n'avait rien fait pour la retenir, il s'en voudrait toute sa vie – vie qui ne durerait pas bien longtemps d'ailleurs, sans elle au monde il n'atteindrait vraisemblablement pas l'âge de 30 ans, prévu dans six mois, devenir officiellement « vieux garçon »...).

Quand il est arrivé devant le cinéma, ouf (ouf numéro 1) : Patricia était là, sans « ne plu' revenir jamais ». Ouf numéro 2, quand elle l'a aperçu, elle n'a pas froncé les sourcils en signe de colère prête à éclater. Non, elle... a rougi, baissé les yeux. Et... sorti, de sa poche, une enveloppe – pas la sienne, il avait utilisé lui une enveloppe « longue », format italien ou quoi, plus adapté aux écrits propres sur ordinateur et imprimante – à la main, il écrivait très très petit quand il s'appliquait, pardon. En classe terminale, le prof de Philo, Monsieur Hurvoi, avait crié en rendant les copies « Nessey, si vous n'écrivez pas plus gros, il va y avoir du sang sur les murs ! ». Hum...

Mais... il marchait, vers son destin. Patricia allait-elle pareillement lui remettre une lettre, lui disant ses quatre vérités ? Et s'en aller aussitôt ? Il ne respirait plu'.

– j... j'ouh, j... géhah...

– 'Jour, Patricia...

– n... n'une l... lettre, p... pouh v... vous, j... géhah...

Il a avalé sa salive, pris la lettre. Sans même trembler, ouf. Il avait le souffle un peu court.

– j... géhah... j... je vouldrais n... n'on va s... se n'asseoih s... suh le banc l... là-bas...

Le banc public ? Sans rester adossés côte à côte contre le mur à leur habitude ? Était-ce parce que, assis tous les deux, elle pourrait le gifler, petite naine chérie ?

– é... et vous ne lih... m... ma lettre... é... et me dih... v... voteu héponse...

Oui. Apparemment, elle n'avait pas apprécié qu'il ait donné sa lettre à lui le vendredi, à la sauvette, plutôt que le dimanche, en restant avec elle, pour qu'elle lise et qu'il s'explique, ou reçoive les gifles et coups de pieds mérités...

Ils sont allés au petit banc plus loin, oui, il a aidé Patricia à grimper « tout là haut » pardon, et lui s'est posé. Il s'est éclairci la gorge, et... il a ouvert l'enveloppe.

Et... c'était une grande page, pliée, manuscrite, avec une grosse écriture très différente de ce qu'il imaginait pour une toute timide introvertie comme Patricia. Lire, oui :

*« Eh, Gérard ! T'es con ou quoi, elle sait pas lire La Naine La Débile ! Du coup elle m'a payée pour que je lui lise, et là elle me repaye pour que je lui écrive sa réponse ! Tant mieux pour moi mais qu'est-ce que t'es con quand même, putain de ta mère ! Eh, renseigne-toi avant, c'est le B-A-BA !  
(La scripte ou quoi, on dit, je crois)*

-----

*Cher Gérard,*

*Votre lettre m'a fait beaucoup pleurer, pardon. Gérard, l'intuition féminine qui devine, c'est chez les madames normales, moi je suis une débile mentale pardon je n'avais rien deviné du tout, de votre sentiment pour moi. Gérard, vous vous trompez complètement, mais pas du tout où vous croyez vous tromper. Oui, j'habite en foyer social, même si vous pensez que c'était un rêve pas possible, et oui, ma tutelle m'a dit que c'est fini, je dois retourner à Douai, chez les débiles, je ne vous reverrai plus jamais jamais, Gérard, normalement. Et mon chagrin, c'était de ne plus vous revoir vous jamais, oui vous, le plus gentil du monde, le seul au monde dans mon coeur. Gérard, je n'ai pas mille amants mais zéro de toute ma vie, que je suis malformée, pardon, la docteure chez les débiles a dit « imbaisable, pas un seul mec en voudra, poubelle, direct ». D'un côté c'est moins cruel que une salope qui aurait couché avec beaucoup d'hommes en profitant de votre maison, mais je suis gênée quand même, que je pourrai jamais vous remercier du tout. Si j'étais belle et bien formée, je pourrais vous donner mon corps pour remercier, mais moi j'ai rien de rien à offrir. Que ma tendresse pour vous, infinie. Je pense que toutes les filles du monde sont amoureuses de vous, normalement, mais moi je suis la plus amoureuse d'elles toutes, parce que je suis une moins que rien et votre gentillesse infinie ça compte pour moi encore un milliard de fois plus que pour les autres. En plus vous êtes le plus beau garçon du monde ça vous devez vous en rendre compte quand même. Alors je suis perdue je sais pas quoi dire. Normalement vous valez mille fois mieux que moi, mais vous croyez je mérite mille fois mieux que vous. Je pourrais dire c'est que vous vous trompez complètement mais je suis toute perdue à cause que car c'est vous qui êtes intelligent et moi qui suis débile. Tout ce que je peux faire c'est vous appeler au secours, Gérard. Si pour votre lettre vous aviez su que je peux pas avoir d'amant et que je suis folle amoureuse de vous, ça devient quoi la situation ? Et, Gérard, bien sûr vous pourrez faire des photos de moi si vous voulez, même si je suis si laide pardon en vrai. Je sais pas comment remercier sinon. Des madames elles disaient que les hommes ils aiment toucher la poitrine des femmes, et moi je vous donnerai ma poitrine si vous voulez bien sûr. Mais une madame elle disait que les hommes ils préfèrent les petits seins pointus alors moi je suis pas bien pardon que ils sont trop gros et mous, mes seins pardon. Mais je sais pas comment remercier comment m'excuser. Pardon, merci à l'infini infini infini. Je vous aime Gérard même si je sais ça suffit pas à tout pardonner le mal que je suis. Pardon.*

*Patricia »*

Voilà. Et... Patricia le regardait, toute en larmes, maintenant. Attendant « le verdict »...

– Patricia...

Elle tremblait...

– Donc... je suis amoureux de vous, et vous êtes amoureuse de moi... c'est ça ?

Elle a avalé sa salive, gênée.

– j... je m... méhite p... pas...

– Moi aussi, j'ai le même sentiment exactement, tous les deux on peut dire à l'autre « je vous aime mais je mérite pas la réciproque »...

Elle ne connaissait pas ce mot, pardon.

– Je veux dire : « mais je mérite pas que vous m'aimiez »...

Elle a baissé les yeux, très très triste.

– Patricia : j'ai dit « tous les deux »... Vous pensez ne pas mériter mon amour mais je vous aime... Moi aussi je suis aveugle amoureux : je vous trouve pas laide du tout, mais je trouve que vous êtes la plus jolie de l'Univers, la seule au monde...

Elle pleurait de joie et de culpabilité mêlées...

– p... pahdon, j... géhah, j... je n'a pas fais esp'ès...

– Je sais : vous vous maquillez jamais, et pas de décolleté ni minijupe, le contraire des séductrices en chasse, mais justement, ça vous rend adorable mignonne, touchante, infiniment délicieuse...

Elle a fait une petite moue désolée. Comme pour dire « j'aurais fait ce que j'ai pu, pour pas vous rendre prisonnier... ».

– Oui, Patricia, vous n'avez rien à vous reprocher.

– m... mèhçi, t... tennement, j... géhah...

– Simplement, maintenant : si vous allez être expulsée vers Douai, vous pouvez répondre que vous n'avez plu' nulle part où aller... Vous êtes invitée chez moi, entre mes bras...

Elle a rougi très très fort...

– j... géhah...

– Oui, Patricia.

– ze pense, z... ze vas m... mouhîh n... ne monheuh... s... sũh... è... est-ceu, ap'è, v... vous vous sentiez l... libéhé, p... pouh chéhcher n... n'une madame b... bien...?

Il a fait la moue, pardon.

– Non, je serais en adoration infinie pour votre souvenir, ma petite chérie. Fidèle et triste, tellement triste de vous avoir perdue... Essayez de ne pas mourir, Patricia, je vous en supplie...

Elle a baissé les yeux, rougi.

– d... d'accoh...

## LA PÂTISSERIE CANCÉRIGÈNE ?

Gérard a étendu ses trois feuilles sur la table, de bistrot. Sa naine petite pâtissière chérie s'est mise debout, pour les voir.

– Rengardez, manemoiselle, là c'est la formule chimique du saccharose, le sucre à bon goût sucré, qui fait les gâteaux...

Elle a cligné des yeux. Euh, oui, expliquer un peu :

– Enfin, le trait représente une liaison carbone-carbone, le carbone c'est un des constituants de la matière, et du charbon qu'on obtient si on brûle un gâteau.

Elle a hoché le menton, gentille.

– Et... j'ai eu l'idée, de... calculer l'effet des... « orbitales » (c'est des petits nuages électriques, plus ou moins imaginaires) en face, sur un récepteur...

Et ça débouchait sur la page 2 :

– Voilà, ça s'est l'influence, indirecte, du sucre sur ce qu'il rencontre, et...

Page numéro 3 :

– Ça c'est la formule – avec le schéma en orbitales pi – du benzène, l'un des cancérigènes les plus redoutés au monde... qui attaque l'ADN (des êtres vivants) par ici et là. En les amenant à se répliquer à l'infini, par réaction en chaîne, c'est le cancer, mortel...

Elle s'est mordue la lèvre, comme toute désolée gentille.

– Et vous voyez : avec cette orbitale-ci, là, le saccharose va encore plus être efficace, pour s'insérer et engendrer la réplication...

Elle a levé vers lui de grands yeux apeurés. Euh...

– Vous inquiétez pas, manemoiselle... Je suis pas en train de dire que, vous petite employée de pâtisserie, vous êtes une empoisonneuse mortelle, que je vais vous faire jeter en prison, non...

Ouf, a-t-elle semblé penser.

– Ce que je veux dire, c'est que... notre civilisation moderne « du sucre » crée la hausse vertigineuse du cancer, automatiquement. Vous comprenez ?

Oui.

– C'est célèbre pour une molécule, d'un produit chimique, qui s'appelle l'acrilamide. Comme les laboratoires utilisaient de plus en plus de gels de polyacrilamide, avec des impuretés acrilamide, des tests de toxicité ont été menés.

Elle a avalé sa salive. « Pareil ? » semblait-elle demander.

– Oui, il s'est avéré que l'acrilamide était très dangereuse, et des textes officiels ont commencé à l'interdire partout, sauf que... en développant une méthode de détection, il s'est avéré qu'on en retrouve en grosse quantité dans les frites, le pain, l'ostie des églises... Alors ces textes d'interdiction ont été annulés. On se bouche les yeux.

Elle a souri.

– k... comme n... n'aut'uche...

– Exactement, vous avez raison. Ça s'appelle « faire l'autruche » (qui se cache la tête dans le sol, si approche un danger). Mais moi, pareil, pas la peine que j'envisage de faire publier ma démonstration : ça serait refusé. Les lobbies du sucre, des boissons sucrées, feraient étouffer tout ça.

– s... c'est p... pas juste, k... que v... vous ne bien faih... et l... les méchant n... ne z'empêchent le dih...

– Oui, « méchants », votre mot sonne juste, merci.

– é... et moi, k... quoi ze dois f... faih...?

Elle, que devait-elle faire ? Euh...

– Euh, pas facile, pardon. Euh... juré, je vous ai pas demandé de... de venir écouter mes explications, pour vous dire « changez de métier ! », non c'est pas ça, je le jure...

Son regard interrogateur était clair : « alors quoi ? ».

– Je... je voulais seulement vous expliquer que... euh, je suis torturé, en un sens... Je suis amoureux d'une petite pâtissière, qui fait très bien son métier, et en même temps ça tue les gens... je suis perdu...

– n... ne un auteu m... madasin...?

Aïe, là, il était au pied du mur. Comment dire que c'était le sien, à elle, de magasin, sans avouer « je vous aime »...? (« petite pâtissière » laissait planer le doute, il aurait pu dire « naine petite pâtissière », en clair pour elle, mais le mot « naine » est insultant...).

– Non, pas un autre magasin, Rue Saint-Jean, le vendredi...

Elle a baissé les yeux et rougi très très fort. Continuer, vite, changer de sujet, au moins à moitié...

– Et si un scandale éclate, toutes les pâtisseries vont fermer, et je ne vous verrai plu' jamais, jamais... oh...

Elle a mis la main devant ses yeux, ou sur son front, petite naine chérie. Comme pour réfléchir très fort, ou cacher des larmes, pardon. Silence.

– v... vous t... tohtuhé... en... ent'eu... v... vous complice t... tuer les gens... et... vouloih m... me hevoih...?

Bien vu.

– Oui, pardon.

Elle a soupiré, mais sans colère. Comme toute désorientée, perdue, ne s'étant pas du tout doutée de ça.

– Est-ce que vous voyez une issue, manemoiselle...?

Silence. Et incroyablement, un peu après elle a répondu :

– t... t'ois hissues...  
Trois issues au problème au lieu d'une ? Bien...

– Merveilleux, bravo, oh...  
Même s'il craignait très fort que sa solution numéro Un soit : « ne revenez plu' me voir, vous n'êtes pas mon genre, je préfère les musclés velus virils, oubliez-moi ! »...

– un...  
Il ne respirait plu'...

– k... que je vous dih... vous p... pas complice n... ne ahgent ne t... tuer, a... à cause que ze pas n'employée... n... n'insèhtion, s... seunement, z... zého s... salaih...  
Oh ? Pauvre chérie... Zéro salaire pour son travail à la pâtisserie ?

– et k... ke ze n... ne han-nik... capée mentale, t... tout ne monde ne me déteste, v... vous n'allez m... me détester au-ssi... l... libéhé...  
Hein ? Non !

– d... deux...  
Deuxième issue ? A son problème de conflit intérieur ?

– b... bientôt z... ze va p... plu' ête l... là, m... même plu' à Lille du tout... henvoyée ch... p... plu' ne f... foyer social a... aloh henvoyée à Douai, v... vous libéhé t... tout façon...  
Catastrophe, oh... Fin du monde, pour lui ?

– t... t'ois... peut-ête p... penser k... comme elle n'a viende nous dih... la maname helgieuse, p... pouh le tsunami... d... Dieu est pas méchant, s... c'est happeler pluss vite au p... Pahadis... s... si nes gens s... se tuent n... n'acheter g... gâteaux, p... peut-ête s... c'est p... pas ghave... k... comme moi ze va ête m... mohte b... bientôt, p... pas ghave...  
???

– Oh, manemoiselle, mais... pour moi c'est très très grave, si vous allez mourir...  
Elle a paru étonnée, mais souriante :

– p... pouhquoi...?  
– Ben, j'ai que votre sourire, pour raison de vivre...  
– m... mais z... ze ête n... n'une démile...  
– Si des gens vous classent comme ça, ils sont méchants. Votre analyse vers ces trois issues, c'est géant, brillant, c'est très injuste que vous soyée classée comme idiote, je trouve. Vous êtes malade ? manemoiselle, une maladie grave ? incurable ?  
Elle a baissé les yeux.

– l... les docteu h m... méchants, ze k... c'oient n'îls dih s... c'est m... maladie... la t'istesse...  
– Oui, « dépression », ils appellent ça, ces idiots. Oh, pauvre manemoiselle...  
– k... que moi z'aussi, m... meu-s... sieu, ze n'a seunement voteu souhîh à vous, s... si zentil, d... dans ma vie... et... et p... plu' vous hevoih zamais... s... c'est pas possible, d... de moi... z... ze vas sauter ne le pont de t'ain...  
– Oh, non, non, manemoiselle...  
– m... mieux k... que souffhîh... n'infini...  
– Mais moins bien qu'être heureuse. Je veux vous revoir, manemoiselle... vous consoler, vous protéger...  
– oh... oh...  
Au bord de l'extase...

– Si des gens veulent vous renvoyer là-bas, j'irai leur expliquer qu'il faut vous donner une chance... Avec notre proximité, notre amitié, ça change tout... tout...  
– é... et je vais leuh offhîh g... gâteaux... mais la maladie gâteaux, p... peut-ête s... ça va pas assez vite... pouh que n'îls dispahissent, n... nous laissent t... tous les deux... n... nous deux...  
Et elle a rougi, en prononçant cette expression, « nous deux », en osant la penser, oui. Tellement plus immense que la question de tuer des gens, elle avait raison... (En un sens, romantique).

## GÉRARD EN ROBE OU AVOCAT

Retrouvant sa petite Patricia chérie, devant le cinéma en ce dimanche matin, Gérard voyait ses pires craintes confirmées : elle n'allait pas du tout mieux, mais avait les yeux rouges, ayant beaucoup pleuré apparemment...

– 'Jour Patricia...

– j... jough, j... géhah, m... mèhçi n... n'à viende...

« Merci n'a viendre » (« Merci d'être venu » pour les académiciens) n'était pas bon signe. Elle semblait au fin fond du pessimisme absolu, s'attendant à ce que même son ami Gérard l'abandonne. Oh...

– Avec plaisir, Patricia.

Même si... de la trouver en larmes n'était pas un plaisir, pardon. C'était un plaisir de la revoir, une 142<sup>e</sup> fois, mais qu'elle soit si triste appelait plus la compassion partageant sa douleur, que la jovialité.

– Patricia, si... vous avez besoin d'une présence, amicale et silencieuse, je serai amical et silencieux...

Sans réaction, elle avait les yeux baissés. Elle était jolie, jusque dans la peine, oui.

– Et si, au contraire, vous avez besoin d'écoute, ou d'aide, je vous écouterai, je vous aiderai...

– m... mèhçi... j... géhah, s... si zentil...

En reniflant, pauvre chérie. Et le silence qui a suivi semblait dire « Réponse = Première proposition, silence, respect, à distance », oui.

Mais... elle semblait hésiter, chercher ses mots...

– Oui, Patricia ?

– s... si p... pah ézempé...

– Par exemple, oui.

– z... ze p... pouha j... jamais plus heviendre, d... dans un m... mois...

??? Si elle ne pourrait jamais plus revenir (au cinéma ?) dans un mois ?

– è... est-ceu z... ze faut v... vous ne dih t... tout suite, p... pouh vous chéhcher k... qui hemplace... ou... ou bien... n... ne faut dih d... déhnièr m... momment... ?

Il ne comprenait pas bien la question, mais il hésitait à demander « si on ne se revoit plu' au cinéma, comme les amis qu'on était devenu croyais-je, est-ce que je pourrai vous revoir à la pâtisserie, comme au début ? ». Euh...

Elle respirait avec difficulté, en attendant sa réponse, comme prête à éclater en sanglots s'il répondait la voie triste pour elle. Euh...

– Patricia, vous êtes irremplaçable pour moi...

Elle a fermé les yeux très fort, comme sous une douleur aiguë, mais avec une ébauche de demi-sourire, pas facile à lire.

– Vous avez le droit de ne plu' revenir, vous êtes libre... simplement, je... j'espère vous revoir, et vous revoir encore, à la pâtisserie ou ailleurs...

Aïe, deux larmes se sont échappées de ses paupières, tandis qu'elle faisait non, du menton, comme immensément désolée.

– ch... chez les nêmes, a... à Douai, ou... où ze vas hetouhner, l... les visites les hommes... intèhdits...

Oh, expulsée, pauvre chérie ? Et vers une autre ville ? Ne se reverraient-ils jamais ? Était-ce la cause directe de son chagrin ? Et visites interdites aux hommes ?

– Je pourrai aller vous voir en robe, Patricia. En... achetant une perruque, une poitrine en plastique, je dirai que je suis votre tante... « Irma »...

Mais... à la grimace qu'elle faisait, ça ne la faisait pas rire. Et, euh... à vrai dire, il n'aimait pas bien cette idée de mensonge, tromperie, organisée. (Étant enfant, son grand frère – qui lui tapait dessus – clamait toujours, menteusement, « c'est lui qui a commencé », pour les faire punir tous les deux, et lui ça le révoltait de protestation, muette, impuissante. Et, ado, il avait été victime de Lucie – la sosie de Patricia – qui avait fait semblant d'être amoureuse de lui, pour voir si oui, elle était capable d'abattre le premier de la classe. Bingo, un mort, au pied de la falaise...). Mais là, euh... mentir pour la bonne cause ? Mentir contre l'injustice, contre l'oppression administrative ?

– ou... ou...

– Oui, Patricia, une autre piste ?

– k... comment ça mahche n... ne z'hôpital psychatique... ? n... nes hommes intèhdits... ?

– Qui c'est qui veut vous mettre en hôpital psychiatrique ?

– m... ma tutelle...

– Oh, pourquoi ?

– è... elle est p... pas d'accoh... z... ze sais pas s... si vous ézistez, z... zéhah, m... mon p'ince chahmant...

Oh... Elle le considérait lui comme son prince charmant ??? Trop bien pour être vrai ??? Enfin, il a essayé d'en parler avec elle, mais elle avait trop mal, la voix toute entrecoupée de sanglots retenus. Mais il a réussi à proposer d'en parler à la tutelle, et Patricia et lui sont allés la voir ensemble (il a posé une demi-journée d'absence, à son travail, pour raison personnelle grave – sans besoin de préciser « question de vie ou de mort », même si son décès à lui pouvait être imminent, au cas où il perde Patricia à jamais...).

– Entrez ! Ah-ah-ah ! Asseyez-vous !

Ce n'était pas drôle, non.

– Alors msieu ! C'est quoi cette histoire ?! Vous osez contester mon diagnostic de maladie mentale, chez la Naine Débile ici présente ?!

– elle n'est pas folle du tout...  
 – Hé ! J'ai d'mandé si vous existez ! Vous dvin'rez jamais s'qu'è m'a répondu !  
 – elle a répondu qu'elle ne savait pas...  
 – Ah-ah-ah ! Folle à lier, c'est bien s'que j'dis !  
 – pas du tout. Elle espère très fort que j'existe, et elle a peur que ce ne soit qu'un rêve...  
 – Et la maladie mentale confondant le Réel et l'Imaginaire, c'est quoi son nom déjà ?!  
 – non, c'est pas une maladie, c'est une immense sagesse, très rare ici, pluss fréquente en Inde...  
 – Eho ! Stop ! Ouhou, on se réveille, on arrête de délirer.  
 – c'est ce qu'elle fait, elle, c'est très très rare...  
 – Mais non, c'est le contraire ! Marteau ! Maboule ! Le cerveau flagada, tu veux quoi comme mot ?!  
 – reconnaître sa sagesse...  
 – Pff ! Attends ! Je prends un exemple : dans cette pièce, il y a neuf éléphants, vrai ou faux ?! Cette conne elle va me dire qu'elle sait pas ! A la masse, elle est !  
 – elle a entièrement raison...  
 – Eh ben non, soit c'est juste, soit c'est faux. Paf dans ta gueule, connard.  
 – et la phrase « cette phrase est fausse », elle est vraie ou elle est fausse ?  
 – Hein ?!  
 – si elle est vraie, elle est fausse, et si elle est fausse alors elle est vraie...  
 – Non, mais ! Oulah, non mais on arrête ces conn'ries d'masturbation intellectuelle, à la con ! Je dis : dans cette pièce, il y a neuf éléphants, vrai ou faux ?!  
 – ça revient au même : « dans cette pièce il y a neuf éléphants, et ce que je viens de dire est faux, est-ce que l'ensemble est vrai ou faux ? »...  
 – Tu m'fais chier avec tes conn'ries à la con, toi ! Non, je parle du Réel, tu connais ce mot ? R-É-E-L !  
 – est-ce que le Réel existe ? elle a raison de se le demander...  
 – Mais non ! Bien sûr qu'il existe ! C'est une évidence ! Comme  $2+2 = 4$  !  
 – c'est pas évident,  $2 + 2 = 4$ ...  
 – Ah tiens donc ?! Explique-moi ça pour voir, et je te casse minable, tu vas voir !  
 – euh, Patricia travaille dans une pâtisserie, et...  
 – Trava-YAIT ! C'est fini !  
 Outch...  
 – et un croissant à deux euros + un croissant à deux euros...  
 – Total 4 Euros, imparable, et paf dans ta gueule !  
 – ça fait 3 Euros, s'il y a une promotion, avec moins 50% sur le deuxième acheté... Et ça fait 5 Euros aux enchères, ou en situation de pénurie.  
 – Non mais c'est pas ça, attends, putain on s'égare ! Est-ce que toi tu existes, oui ou non ?! Bordel !  
 – de son point de vue à elle : si elle me rêve, je n'existe pas, et si elle ne rêve pas, j'existe. Elle a raison de prendre en compte les deux hypothèses, ça s'appelle l'intelligence.  
 Sans ajouter « dont vous semblez méchamment manquer, pauvre madame »...  
 – Mais toi, merde, si je te demande à toi si t'existe ! T'es pas foutu capable de me répondre ?!  
 – si j'étais croyant, comme vous...  
 – Pas croyante, je suis, athée ! 100% ! Les bondieuseries, c'est de la crème à cul !  
 – si j'étais croyant athée je dirais oui, mais il se trouve que je suis logique, et j'envisage me tromper...  
 – « Logique » ! Je cherchais l'mot, putain ! Sois logique, merde !  
 – la logique consiste à reconnaître l'incertitude, sans foncer s'enfermer dans la croyance, peut-être erronée...  
 – Non-non-non ! Si elle te demandait à toi, hop à haute voix, est-ce que t'existe ou pas ! Paf, elle a la réponse !  
 – non... si j'existe et que je lui dis que j'existe, c'est vrai. Si elle me rêve et que mon personnage lui dit qu'il existe, c'est faux, donc elle ne peut pas me croire sur parole, si elle a recensé tous les possibles...  
 – Dans sa cervelle de moineau ?! Tu t'fous d'ma gueule ?!  
 – je ne garantis pas que Patricia a établi la combinatoire des 2 puissance 2 cas (si je réponds que j'existe pas : pareil, je peux exister et dire ça pour la taquiner, et si j'existe pas un personnage imaginaire peut dire n'importe quoi). Mais elle a l'intuition qui la conduit à la réponse parfaite... bravo à elle...  
 – Bravo mon cul, oui ! Non mais elle t'a fait quoi, cette salope, pour tu la défendes comme ça ?! L'dossier dit qu'elle est malformée imbaissable ! Tu perds ton temps !  
 ?  
 – Non ?! Et en plus naine : avec une micro-bouche pleine de dents et un micro-trou du cul, y'a rien de rien à en faire !  
 – il y a à la respecter, madame...  
 – Non, mais moi j'vais d'mander l'expertise d'un psychiatre, tu sras bien obliger d'te rendre à l'évidence, couillon !  
 – les psychiatres sont des docteurs, recrutés pour leur aptitude à la récitation sans jamais oser se poser de questions, ça donne un jugement biaisé.  
 – Oh, et puis vous m'faites chier ! Sortez d'ici ! Ça m'sort par les trous de nez, s't'histoire à la con ! Putain !  
 Et euh... ils sont sortis, dans l'incertitude. Même si le regard de Patricia était délicieux, semblant définitivement conclure « mon héros »... « mon prince charmant (trop beau pour être vrai, mais j'espère néanmoins...) ».

Plus tard, un autre jour, ils ont été convoqués à l'hôpital psychiatrique local, pour expertise, et... (quand une date possible a été convenue) ils y sont allés. Ils ont été interrogés en parallèle par deux blouses blanches (infirmiers ?). Et ils ont su bien plus tard encore le résultat : lui et elle présentaient (selon les psys) des symptômes de schizophrénie mais avec en même temps maîtrise du point de vue normal, ce qui les classait en « génies »... Le Docteur Rozenbaum est intervenu auprès des affaires sociales pour que la petite « débile géniale » reste 1 ou 2 ans de plus à Lille, il voulait publier un article sur elle, cas fichant par terre plein de théories admises à tort...

## LETTRE DE VŒUX ESCOMPTÉE

Avant d'ouvrir l'enveloppe, Gérard s'est efforcé de faire le point.

1/ Le vendredi 27 Juin 2014, il avait payé par chèque un flan 6-parts, disant à la petite pâtissière jolie (qu'il aimait, secrètement, depuis deux ans et demi, et là très triste pour la seconde semaine consécutive) : « Manemoiselle, je vous suggère de recopier l'adresse qui est sur ce chèque : si un jour vous avez besoin d'aide ou quelque chose, je ferai partie des gens qui se dévoueront pour vous aider, promis. »

2/ Le vendredi 4 Juillet, elle avait disparu du magasin, sa remplaçante disant que « Non, elle reviendra plu' jamais, la naine débile dont tout le monde se plaint, c'est moi qui suis embauchée solide, ici, l'vendredi maintenant ! ».

3/ Le vendredi 11 Juillet, confirmation : c'était bien la remplaçante, qui n'avait donc pas plaisanté du tout (et ce n'était pas une période de congés, la fermeture annuelle étant en août chaque année, pour ce magasin).

4/ Donc il s'est dit : avant de se tuer (puisque plu' aucune raison de rester sur Terre, sans sa petite naine chérie), il allait attendre 6 mois, au cas où la petite jeune fille perdue lui écrive pour appeler au secours. Le 11 Janvier 2015 (Dimanche) était donc prévue la mise à mort (accéder sur le toit de l'immeuble – équivalent à un neuvième étage – et sauter, en arrière, tête la première).

5/ Ce Lundi 5 Janvier, J-6 (début de sa toute dernière semaine sur Terre), il reçoit une lettre mystérieuse, manuscrite, postée de Douai – où n'habite personne de sa famille, et il a zéro ami(e). L'adresse marquée est 27 IMP.NEWBERY comme sur ses chèques, et pas l'écriture vraie 27 Impasse Mickey Newbury. Serait-ce sa petite chérie ??? le sauvant in extremis ? (Même si elle ne l'appelle pas à l'aide, si elle dit « bonne année, je suis votre petite pâtissière, mon adresse est maintenant... », ce serait fabuleux, génial). Mais la grosse écriture énergique ne ressemble pas du tout du tout à sa toute toute timide petite chérie...

Avant une immense désillusion possible, il a respiré encore, avant d'ouvrir. C'était une enveloppe longue, comme il n'utilisait pas autrefois pour ses courriers personnels, mais c'est vrai que la dernière fois (il y a un an et quelques), il avait acheté comme ça, pour mettre plus facilement les feuilles officielles genre impôts, pliées en 3 au lieu de 4. Et... l'enveloppe était lourde un peu, comme avec plusieurs feuilles, ou plusieurs cartes de vœux ou quoi. Hélas, ça excluait presque un « petit mot » de sa chérie. Mystère.

Il a... ouvert, lentement, méticuleusement, pour ne pas abimer. Et le contenu était... Deux feuilles, et... une photo ! Le portrait de sa petite chérie !!! Waouh ! Géant ! Non seulement c'était elle, non seulement il avait maintenant une photo d'elle (à chérir plus que tout au monde), mais à l'intérieur il y aurait sans doute une adresse... Son cœur cognait, il cherchait l'air...

Respirer, chut... Respirer.

A part la photo de sa petite chérie, petite photo moyenne, 7x13 centimètres ou quoi, un peu souriante adorable, il y avait une feuille dactylographiée (??) et la lettre escomptée, de sa toute petite chérie timide, écrivant minuscule très propre timide, oh, il en avait les larmes aux yeux, de tendresse... (Sans bien comprendre pourquoi quelqu'un d'autre avait marqué l'enveloppe, mais peu importe).

Bon, lire d'abord la lettre manuscrite, qui dirait sans doute « je suis la petite pâtissière de la photo, vous vous souvenez de moi ? » et expliquerait ce qu'était la pièce jointe, sans doute le problème pour lequel elle avait besoin d'aide. Oui. « J'arrive, à votre secours, manemoiselle » a-t-il pensé.

La lettre. Hum. Euh...

Illisible. Aïe. Enfin, il y avait écrit exactement ceci :

*« cèr mésyé si jâti anîfini*

*je vû swète un bon ané ki vyîdr é a votrê fiyâsé é voz âfâ ki vyîdr*

*je va prié nuitéjûr pûr votrê monêr je lê jur*

pûr GERARD NESEY  
27 IMP.NEWBERY  
59040 LILLE

(sinyé : sé pa posib â vré ke je dir patrisya û la nèn débîl fol amûrêz de vû pardö pardö) »

Et, lettre à lettre, ça ne semblait pas une langue étrangère, malgré les accents et trémas (évoquant le suédois ? – sa petite chérie étant elle injuriée comme « sale polak », sans démentir...), mais ça semblait du français phonétique : « la nèn débîl » ressemblait furieusement à « la naine débile », insulte qui lui était souvent adressée par les clients méchants. Mais... nulle part il ne voyait le mot « photo » ou « photographie » (qui aurait fait « foto » ou « fotografi »), et il ne voyait pas de deuxième adresse, où lui répondre, où aller la secourir peut-être.

Alors, euh... lire la lettre dactylographiée, même sans introduction, pour essayer de comprendre son problème, petite chérie.

Seconde lettre donc :

« Béragère De Noirmourtier, psychologue, Ph.D Harvard  
Centre Féminin de Handicap Mental 59-1  
1979 Route de Lille  
59500 Douai

A Gérard Nesity  
27 Impasse Newbery



59040 Lille

Nos références : La Naine Débile/Son Mec/ 01

Le 3 janvier 2015

Bonjour Monsieur,

Est-ce que vous reconnaissez le visage sur la photo que je vous joins ici ? (C'est une photo de il y a 4 ans mais elle a guère changé, à part le minuscule sourire qui même ça a disparu). Cette tête est à replacer en haut d'un petit corps chétif, une naine, si ça vous resitue mieux. Elle a « travaillé »/« vécu » trois ans à Lille votre ville, c'est sans doute là qu'elle a récupéré vos coordonnées. Elle vous a écrit, apparemment, la lettre ci-jointe, mais c'est illisible, à moins que ce soit un code secret entre vous deux. Si c'est le cas : aucun problème, je ne demande en rien la traduction ! Et vos petits secrets ne m'intéressent pas, libre à vous ! Mais... la naine est tout au fond du trou, elle ne mange quasiment rien depuis début Juillet qu'elle est revenue chez nous. On la nourrit par injections, tant pis si elle n'aime pas les piqûres ! Et puis de tarte au flan, que pour une raison indéterminée elle « adore » ou quoi, on n'y comprend rien (et le même flan en pot plastic ou verre : non !). Si vous avez monté sa micro cervelle en vénération du Dieu Tarte-au-Flan ou quoi, s'il vous plaît, venez remettre les choses en ordre, lui dire que c'était pour rire. Lui dire qu'elle doit manger. Et parler. Et bouger. Se tenir debout et pas effondrée par terre (les autres lui marchent dessus, pas tendres avec les faibles, vous savez). Même si vous n'avez aucune idée de ce qu'elle peut bien attendre de vous, s'il vous plaît contactez-moi, je n'ai pas réussi à vous téléphoner (étonnamment, je ne vous ai pas trouvé dans l'annuaire, et nos pressions médicales pour accès aux numéros sur liste rouge ne vous ont pas trouvé non plus). Vous pouvez m'appeler au 02.20.20.02 poste 2755, du lundi au vendredi, de 9h30 à 11h30 et 14h30 à 15h30, si ça sonne occupé, merci de rappeler. J'espère que vous pourrez nous aider à sauver la naine, qui est en train de s'éteindre.

Avec mes salutations,

(signature) »

Oh-là-là... Pauvre pauvre petite chérie... Apparemment retournée en centre pour handicapées mentales, d'où elle était venue, en insertion professionnelle ou quoi... Et toute proche de mourir de faim, en catatonie ou quelque chose. Et repensant à lui, qui avait proposé son aide, se souvenant en détail (parfait) de l'adresse...

Il s'est attelé au déchiffrement de la lettre manuscrite. Interprétations des accents et trémas... assez facile, génial même (mille fois mieux que la langue scolaire, usine à gaz pourrie), et... le contenu, traduit, était :

« cher monsieur si gentil à-n'infini,

je vous souhaite une bonne année qui viendra et à votre fiancée et vos enfants qui viendront.

je va prier nuit-et-jour pour votre monheur je le jure.

Pour GERARD NESEY

27 IMP.NEWBERY

59040 LILLE

(signée : c'est pas possible en vrai que je dire patricia ou la naine débile folle amoureuse de vous pardon pardon) »

Le lendemain, il commençait le travail à 6h30 le matin, et à la pause de 9h30, il est allé au téléphone à pièces, dans le couloir de l'atelier 4. Pour appeler la dame.

Pianoter, écouter...

– Allô ! ?

– euh, bonjour maname... excusez-moi de vous déranger, j'ai reçu de votre part une lettre demandant de vous rappeler...

– Quelle référence ? !

– euh... vous avez marqué, pardon : La Naine Débile / Son Mec /01...

– Ah-ah-ah ! Génial ! Et tu rappelles ? !

? Evidemment... Y avait-il un doute à ce sujet ?

– oui.

– Pourquoi t'as pas l'téléphone chez toi ou quoi ? !

– euh, non, pardon. Là j'appelle d'un poste public à pièces, et je suis en pause 10 minutes (plu' que 7), je dois reprendre le travail après.

– Merde ! J'ai pas t'rappler après si ça m'va mieux !

?

– s'il vous plaît, qu'est-ce que... je peux faire ? pour euh... « Patricia », ma petite pâtissière adorée...

– Ah-ah-ah ! T'es amoureux de « ça » ? !

– éperdument, pardon...

– Ffff...

Elle soupirait très fort.

– T'es à un travail quoi, là ? ! T'es chevalier tueur de dragons ? !

??

– je suis ouvrier en usine, Megatronics, à Lille.

– Et... t'es pas interné psychiatriquement ou quoi ? Hein, j'dis ça j'dis rien, c'est juste pour savoir...

– madame, Patricia est... infiniment adorable, pour moi, aveugle, oui, entendu. Mais... qu'est-ce qu'on fait pour elle ? J'ai déchiffré son écriture, et je propose de lui répondre par écrit, je vous l'enverrais, vous lui poseriez, elle en prendrait connaissance, dans sa propre langue à elle...

– Non-non ! On va pas s'emmerder avec ça !  
– dans sa lettre, elle se dit amoureuse de moi, elle me croit fiancé, à une autre, avec des enfants... elle s'est fait tout un film... si elle me revoit, en vrai, elle peut faire un arrêt cardiaque...  
– Pfff... Et, si elle le fait, tu portes plainte contre moi parce que t'auras prévenu ?! Merde !  
– c'est pas ce que je veux dire, madame, mais... je voudrais, très doucement, à sa petite vitesse à elle, la ramener à la vie...  
– Grml ! Et après, tu comptes la sauter ?!  
– ma tendresse est platonique, madame, infinie mais c'est de la tendresse pure...  
– Parce qu'elle est imbaissable ! Malformée ! Ça t'intéresse déjà moins ?! Tu m'laiesses piloter l'truc ?! Si tu raccroches, j'porte plainte pour non assistance à danger !!  
– madame, même si elle ne peut pas avoir de relations sexuelles, je l'aime autant, j'envisage de l'épouser, quand elle ira mieux...  
– Eh, attends ! Tu parles bien de La Naine Débile ?!  
– vous l'appellez comme ça oui. Moi je l'appelais Ma toute petite pâtissière, humble et adorée...  
– Attends, faut qu'on s'la joue serré, là. Entre toi qui frôle l'internement psychiatrique et elle qui va crever, merde !  
– avec mon plan, j'espère nous sauver tous les deux, avec un mariage au bout...  
– Mais pour « Et ils eurent beaucoup d'enfants », c'est Nada ! Elle est pas équipée pour ! En plus d'être naine, qu'exploserait avec la grossesse, si elle pouvait ! Mais putain, t'es... sûr ? C'est pas une blague, pour se foutre de moi ?  
– je vous jure ma sincérité.  
– Juré craché ?!  
– euh...  
– Crache par terre et crie « Je le jure » !  
– euh, je suis dans le couloir de l'usine, des visiteurs sont là-bas, euh...  
– OK ! Allez, tu écris ta lettre à la con pour elle ! Tu me la faxes (même numéro sauf 99 à la fin) ! Avec la traduction en Français ! Et tu m'rappelles, demain même heure ?!  
– merci...

Et elle a raccroché. Oui. Et Gérard, en retard, a pressé le pas pour retourner sur machine, pardon.

La lettre qu'il a écrite, le soir, est celle-ci (avant transcription) :

*« chère manemoiselle si gentille à l'infini,  
j'ai très bien reçu vos vœux et je vous en remercie avec émotion et avec le cœur qui bat, fort, merci encore.  
moi aussi je vous souhaite du bonheur si possible et moins de malheur en tout cas.  
madame de noirmourtier me dit que votre santé est très faible et je suis très inquiet.  
je crois que dans un cas comme ça le mieux est de manger du jambon ou oeufs au plat, des oranges ou kiwi, et du pain beurré, et un peu autre chose aussi, je serai content si vous essayez ma recette pour guérir.  
je voulais vous préciser que je n'ai pas de fiancée, pas d'enfants, pas d'amis, je n'avais au monde que le sourire délicieux de ma toute petite pâtissière adorée (qui s'appelle patricia je crois) et je suis très triste depuis six mois sans la revoir.  
avec l'aide de madame de noirmourtier nous allons vous et moi pouvoir nous écrire et réécrire et j'espère nous pourrons nous revoir je l'espère de tout cœur. même si vous n'êtes plu' à lille ce n'est pas grave, votre adresse à douai n'est pas très loin pour moi, je peux venir vers vous en train et taxi.  
mais on me dit que vous êtes très faible et j'espère que votre santé pourra s'améliorer pour qu'on nous autorise à nous revoir.  
ne vous inquiétez pas pour cette re-rencontre qui serait toute simple gentille et calme, à notre façon à nous. si des filles vous affirment qu'il faut absolument mettre des grands talons et des couleurs criardes, ne les écoutez pas : moi je préfère infiniment ma petite patricia toute timide effacée mignonne.  
à très bientôt patricia, j'espère que votre lettre réponse (que me transmettra madame de noirmourtier) me dira que vous mangez mieux, que vous tenez mieux debout, que les choses vont bien, presque, « grâce à moi » (ce serait le plus grand cadeau du monde, que vous me feriez là)...  
je vous embrasse sur la joue, pas en vrai encore, mais en imagination...  
jérrar (ce qui se lit pour vous gueurarde necheuille, les gens de lille disent plutôt jérrar neussé) »*

## LE FUTUR DANS UN AN

Ils arrivaient à son abribus, Gérard, oui et il allait donc dire au revoir à sa petite Patricia chérie, comme chaque dimanche, après le film Connaissance du Monde. Cette semaine sur les îlots de l'Océan Indien, populations menacées par la montée des eaux, réchauffement climatique.

- j... géhah...

- Oui, Patricia ?

Il était très rare qu'elle prenne la parole, petit ange. Souhaitait-elle changer leur tradition et être la première à dire Au revoir ?

- j... géhah... k... comment v... vous voih, n... ne futuh... ?

Comment il voyait le futur ? Pour l'Océan Indien ou ?

- Ça dépend : dans 100 ans ? dans 10 ans ? dans 1 an ?

- d... dans un... un han...

- Dans un an ? Ben, ça dépend un peu : pour le Monde ? pour la France ici ? pour vous et moi ?

Elle a rougi.

- t... tous z... ze sehai n... n'intéhesse... m... mais p... pas le temps, p... pahdon...

Oui, ils arrivaient à l'abribus.

- Ce que je vous propose, Patricia : on va manger ensemble, ce midi... on aura peut-être deux heures entières, pour parler, si vous voulez...

Elle a rougi, l'air heureuse confuse. Si elle acceptait, ce serait, pour leur première fois, un repas ensemble, même si c'était très anodin, bien sûr.

- m... mèhçi, m... mèhçi...

Et puis soudain catastrophée :

- z... ze n'a d... douze euho, s... ça suffit... ?

- Vous inquiétez pas, c'est moi qui vous invite, je paierai pour nous deux.

Cramoisie... Enfin, après, à table, il a repris leur conversation :

- A mon avis, dans un an, le monde aura pas beaucoup changé. Un peu plus de pollution, un peu plus de surpopulation, de guerres, de maladies, d'injustices. Comme maintenant, un peu pire. Non ? Vous en pensez quoi, Patricia ?

Toute gênée, apparemment, qu'il lui pose la question.

- z... ze s... sais pas, z... ze p... pas n... n'intennigente, p... pahdon...

- C'est surtout une question de sentiment, d'imagination, à votre avis ça sera un peu mieux ? un peu pire ? beaucoup mieux ? beaucoup pire ?

Elle cherchait l'air, ou les mots.

- z... ze vounais dih...

« Je voulais dire » ?

- s... ça m'intéhesse k... connaîtè v... voteu z'idée... moi ze pas n'avoih...

Elle n'avait pas d'idée, elle ? C'était son droit, oui, entièrement respectable. Simplement, les deux heures envisagées seraient cinquante fois plus que nécessaire, si elle ne discutait pas plus, en un sens ou un autre. Peu importait, c'est vrai.

- Pour la France, pareil : je crois que, dans un an, ça sera pas beaucoup changé. Un peu plus de chômage, un peu plus de déficit public, un peu plus de grèves, de manifestations, de colères, de détournements, corruption... Pardon, je suis pessimiste, vous préférez les gens optimistes ?

- o... opimisse ?...

- Les gens qui croient que ça va aller mieux ?

Elle a bougé, un peu gênée, ne sachant pas comment répondre.

- m... moi au-ssi ze n'un p... un peu t'iste, p... pahdon...

- Oui, on se ressemble, c'est vrai...

Elle a rougi, très fort. Retenant un sourire. Silence.

- Le troisième point : « vous et moi », c'est celui qui m'intéresse le plus...

Rouge, la pauvre... Semblant confirmer que « elle aussi »...

- Mais je sais pas quoi dire, euh... à mon avis, ça dépend surtout de vous...

- n... ne moi... ?

L'air sincèrement étonnée. Et euh, il ne savait pas s'il pouvait expliquer « la tradition dit : "les hommes proposent, les femmes disposent", bref c'est vous qui décidez... ».

- Oui, vous, je crois.

Mais elle a fait Non, du menton, pas convaincue. Silence, sans qu'elle explique. Alors il a un peu expliqué,

lui :

- Par exemple, si dans un an vous serez mariée, Patricia, c'est vous qui le déciderez...

Elle a paru stupéfaite par cette idée.

- k... k...

Silence. Etait-ce « Quoi ? » ou « Qu'est-ce que vous dites ? » ?...

- Et si vous êtes mariée, est-ce que cera avec moi ou avec un autre, c'est vous qui déciderez...

Elle avait les yeux maintenant baissés, tremblante perdue. Silence. Et puis elle a fait Non, et il attendait avec angoisse l'explication... serait-ce « Non, pas avec vous en tout cas » ou bien « Non, ni avec vous ni avec un autre, certainement » ?

– n... non, z... ze pas k... capabe... z... ze ête u... une hatée...

Elle, « une ratée » ???

– Pas du tout...

– s... si, v... vous pas savoih, j... géhah, m... mais s... si... p... pahdon, p... pahdon...

Que répondre ? Il voulait la rassurer, mais il craignait de la désapprouver, donnant le sentiment de mépriser son opinion...

– Patricia, même si vous ne vous aimez pas, des gens peuvent vous aimer...

Elle a rougi très fort, à nouveau. Et ça semblait tellement explicite qu'il n'a pas jugé utile d'ajouter en clair : « moi, notamment, je vous aime... ».

– k... que z... ze z... zamais p... pouvoih... hemèhcieh...

– C'est pas grave. Vous savez : quand on aime quelqu'un, on exige pas un retour en échange, on lui souhaite simplement d'être heureuse...

Rougeur encore, et puis encore davantage quand elle a conclu :

– ou-i, j... géhah, ze v... vous souhaite n... n'ête heuheux...

Oh... S'il décidait bien, ça sous-entendait « puisque je vous aime aussi »...

– Merci, Patricia, merci infiniment. Oui, moi aussi, comme ça, je vous souhaite d'être heureuse...

Elle a rougi, immensément, retenant un immense immense sourire. Et puis... le sourire contenu a comme... vacillé, et elle a paru devenir triste.

– m... mais...

Silence.

– Mais ?

– k... que z... ze n'auhas b... bientôt p... plu' ne place f... foyer s... social...

Mh ? Oh, elle était au bord des larmes maintenant...

– n... nevoih... n... nevoih...

Devoir ?

– hetouhner a... à Douai... et... s... c'est f... fini, m... ma vie, p... plu' vous nevoih j... jamais, j... géhah...

Et deux larmes coulaient... Oh...

– Patricia, on se reverra, je vous le promets : dans un an, on continuera à se revoir.

Incrédule.

– d... dans mes hêves... ?

– Je pensais à d'autres façons... je peux aller vous voir là-bas, je peux aller vivre là-bas, je peux vous inviter à ce qu'on passe les vacances ensemble... je peux vous éviter de partir en vous hébergeant ici... il y a mille possibilités...

– s... ça sehait p... pas l... la fin du m... monde, a... avant un an... ?

– Pas du tout. Ça pourrait être un nouveau monde, moins timide, plus tendre...

Peut-être mais... elle n'était pas prête, là tout de suite, parce que cette idée la faisait rougir à mourir...

## SELFIE

En 141 visites à sa petite pâtissière adorée, 141 semaines, ils n'avaient jamais vraiment « parlé », tous les deux. Sauf les politesses d'usage. Et, certes, lui Gérard avait davantage parlé, les 4 fois où il avait pris sa défense contre des clients méchants, mais ils n'avaient pas vraiment échangé à ce sujet, elle n'avait que remercié dix fois plus.

Mais là, ce 19 Juin, elle a pris la parole, incroyablement – elle toute effacée silencieuse, toujours...

– m... meu-s... sieu, l... là ou ze habite, l... les manames, è... elles dih... t... tous les gens n... nohmals, m... maindenant, n... n'y z'ont t... téhéphone p... pohtabe... que p'end f... photos...

? Et le silence, et elle le regardait, sans qu'il comprenne. Enfin, il aurait pu vouloir un tel téléphone pour la prendre elle en photo, petite reine naine de beauté, mais il n'aurait jamais osé voler cette image, pardon, donc pas besoin d'acheter ce truc, « à la mode » (la mode ne l'intéressait pas du tout, en rien).

– Peut-être, oui.

– et... tout ne monde n... nohmal, n... ne se p'ende en f... photo s... soi-même, s... sèhffie, s... ça s'appelle...

– Oui, selfie.

Son collègue Fernand était le roi des selfies, se mitraillant tous les jours...

– et... et ne mette p... p'esque tous a... à na poubelle...

Peut-être oui, pourquoi cet immense discours, d'elle ?

– a... aloh... s... si v... vous mette à na poubelle, k... comme ça, p... plein ne photos ne vous, m... meu-s... sieu, è... est-ce z... ze pouhas p... p'ende, d... dans vote poubelle ? s... sans déhanger, p... pahdon...

??? Elle voulait une photo de lui ??? Peut-être pour donner à son amant, voulant exploser la tête de tous les hommes la regardant amoureusement ? Ou...

– Euh, je... euh...

Elle semblait en haleine, comme si c'était immensément important pour elle...

– Manemoiselle, pardon, j'ai... pas de téléphone portable...

Désillusion, elle a eu les épaules et les paupières qui tombent, comme de désespoir...

– Mais je peux en acheter un demain samedi. Et euh... ce que je préférerais, c'est... je fais trois photos de moi, comme vous dites, je vous les donne, et trois photos de vous, je les garde.

Elle a cligné des yeux, sans bien comprendre (et certes c'était embrouillé, il n'allait quand même pas dire en clair : « je suis amoureux de vous, je voudrais votre photo en échange de la mienne »...).

Mais ils ont fait ainsi : ils se sont donnés rendez-vous (!!!), en dehors du magasin, le lendemain après-midi, et le matin, il prendrait trois photos de lui, les imprimerait au truc self-service du supermarché, et lui donnerait à elle, « à la place de la poubelle », en prenant trois photos d'elle, elle était d'accord (quoique timide confuse, toute rouge). Il n'a surtout pas fait remarquer que d'habitude, on met à la poubelle virtuelle, destruction, sans du tout imprimer, il était trop heureux (3 photos de elle ! petite chérie, oh...) pour objecter...

Et ils ont fait ainsi, très exactement – il avait le cœur qui cogne à mourir. Simplement, avant de se dire au revoir, il a demandé :

– Patricia...

(Elle avait répondu s'appller Patricia).

– ou... ou-i, m... monsieur j... géhah...?

– Est-ce que je peux vous demander, juste : ces photos, qu'on échange, c'est... pour quoi ? Pourquoi maintenant ?

Elle a rougi encore, très fort. (Sur la première des 3 photos qu'il avait prise d'elle, elle était ainsi toute rouge confuse, les yeux baissés – immensément adorable – même si elle avait les plus jolis yeux du monde, aussi, quand elle regardait en face...).

– k... que n... na fin ne mois, z... ze va p... plu' vous hevoih zamais... z... ze henvoyée a... à Douai, p... pouh t... toujouh...

Et ils ont parlé, parlé, parlé. Finalement, elle n'est pas partie à Douai (exposée de son foyer social et ne sachant où aller, que « chez les débiles » où elle était avant), parce qu'ils se sont mariés, oui : ensemble...

## NUMÉRO DE « TÉHÉPHONE »

Au lieu de garder leur doux silence coutumier, le dimanche main, en attendant la projection du documentaire, Patricia s'est adressée à lui, Gérard :

– j... géhah, z... ze vounais v... vous demander...

– Oui.

Elle cherchait encore un peu les mots, pas sûre d'elle du tout.

– è... est-ce, p... pahdon, è... est-ce...

Silence. Oui : question.

– z... ze pouha v... vous nemandar v... voteu n... numého t... téhéphone... ou... ou voteu n... nom f... famille, p... pahdon... p... pahdon... pahdon...

?? Effectivement en 3 ans et demi de rencontres, et presque un an hors de sa pâtisserie presque comme amis, ils n'avaient jamais échangé leurs noms de famille, jamais discuté s'ils avaient ou non le téléphone.

– Euh, Patricia, j'ai pas le téléphone, désolé. Mon nom de famille est Necey, ça se prononce Neussé comme plein d'écritures possibles mais ça s'écrit N-E-C-E-Y...

Il était prêt à l'écrire sur un papier (ayant entendu des clients méchants la traiter d'illettrée) ou lui donner un chèque à lui avec ça écrit, mais... elle semblait complètement abattue, par la réponse... Que... ?

– Patricia, ça va ?

Visiblement non, elle semblait retenir ses larmes, et... oh... deux larmes coulaient, déjà. Comme si elle était brisée, cassée...

– Mais, Patricia, je peux acheter un téléphone, pas de problème, du tout...

Il a croisé ses grands yeux mouillés, dégoulinants :

– ou... ou-i... ?

– Bien sûr, je le ferai. Euh, aujourd'hui dimanche c'est fermé, et peut-être demain lundi aussi, mais mardi, dans deux jours... Je vous donnerai le numéro dimanche prochain, ou vendredi à la pâtisserie. Ou encore avant, quelque part, si urgence...

Et là, elle a paru comme immensément soulagée.

– m... mèhçi, n... n'infini...

Et le silence. Sans expliquer en rien. Et euh... si elle ne souhaitait pas expliquer, il n'osait pas trop la forcer à explications. Mais... inversement, s'il ne demandait pas, penserait-elle qu'il se désintéressait de ses chagrins et ses peines, ou ses problèmes ?

– Patricia... pourquoi ce... gros chagrin, tout à l'heure, « sans téléphone » ou me joindre ?

Elle a baissé le menton, très bas, comme coupable, pauvre petite chérie.

– p... pahdon, p... pahdon...

Et le silence, seulement. Longtemps. Très longtemps (elle ne cherchait pas les mots, là, sa réponse est qu'elle le suppliait de la pardonner... oh...).

– Patricia, je... veux pas voler vos secrets, je le jure... Simplement, si vous avez de gros chagrins, si je peux aider, avec mon téléphone futur et autres choses, je... je voudrais vous dire que... je voudrais vous aider, voilà, peut-être pas besoin d'attendre le téléphone...

Elle a hoché le menton, faiblement, adorable...

– m... mèhçi, n... n'infini...

Et le silence. Sans expliquer davantage...

C'est peut-être cinq minutes après, cinq minutes entières, après un long examen mental chez elle, qu'elle a expliqué, un peu :

– j... géhah, s... si ze p... plu' vous hevoih zamais... z... ze n'a t... tènement mesoin en... entende v... voteu voix... si douce z... zentille, m... mèhçi, p... pahdon...

– Bien sûr, oui. On resterait en contact, pas de problème.

Et ces mots ont semblé la soulager, immensément. Il a croisé ses yeux, mouillés à nouveau, d'émotion :

– m... mèhçi n... n'infini, j... géhah...

– Merci à vous, aussi, Patricia. J'ai besoin de vous, moi aussi.

Elle a baissé les yeux, rougissante, mordant sa lèvre. Et... songeuse, perdue... Qu'avait-il dit ? Ou pas dit ? Était-ce le grand jour pour lui dire enfin « Patricia, je vous aime » ?

Silence. Long silence.

– Patricia, cette hypothèse, que vous disiez... « si on ne va plu' se revoir jamais », c'est... un risque ? sérieux ?

Et, elle a reniflé, toute en larmes encore. Hochant le menton... Bigre. Pourquoi ?

Et le silence. Très long silence.

– Qu'est-ce qui nous arrive, Patricia ? J'ai fait quelque chose de mal ? Ou pas fait quelque chose que j'aurais dû faire ? Pardon... Pardon...

Elle a fait non, faiblement.

– s... c'est t... tout m... ma faute... t... tout ma faute, v... vous m... mèhveilleux, m... mèhveilleux...

– Merci... Mais quelle « faute » ?

Elle a reniflé, pauvre chérie.

– k... que ze ête... n'une... d... démile, p... pahdon... pahdon... hetouhner ch... chez les démiles, n... ne une auteu v... ville...

Oh... Ils ne se reverraient donc plu' jamais, pensait-elle ?

– Patricia, c'est pas une « faute », personnelle. On est comme on est. Moi, il y a des docteurs qui me classent « fou »...

– oh n... non... t... tennement p... pahfait, v... vous...

– Pas du tout, selon eux. Ils disent qu'un homme normal doit sortir et faire du sport, des voyages, avoir plein d'amis et plein de maîtresses. Moi non... je préfère ma petite Patricia copine, seulement elle au monde...

– oh... oh...

Bouleversée, surprise et bouleversée, petite chérie.

– m... moi... ?

– Oui.

– m... mèhçi n... n'infini, p... pahdon...

– Merci aussi, à toi. Sans toi je serai mort de chagrin, je crois.

Il venait de la tutoyer en vrai, pour la première fois, oups. (Dans ses rêves d'endormissement, il lui disait toujours « je t'aime Patricia », mais théoriquement, ils se vouvoyaient, en vrai...).

Elle cherchait l'air, comme toute secouée perdue.

– z... z... zéhah, z... ze t... ze t'... z... z...

– Je t'aime, Patricia...

– z... ze t'aime, z... zéhah...

Oh... Et il s'est penché, jusqu'à sa petite naine chérie, et il a déposé, pour la toute première fois, une bise sur ses cheveux... Tout doux, merveilleux...

– m... mèhçi... mèhçi a... à mouhîh...

– Non, ne meurs pas, je t'en supplie...

– oh... oh...

Transportée.

– m... ma tutelle n... ne dih... p... pèhsonne n... ne tout Lille, s... ça intéhesse ze... hête ici... aloh p... poubelle, à m... ma place...

– J'irai la voir, ta tutelle, ma petite chérie. On verra ce qu'elle dira.

– n'est t... t'è m... méchante...

– Elle osera peut-être moins, avec moi. Simplement, Patricia, je... serai peut-être un peu moins cassant avec elle, qu'avec les clients méchants, à ta pâtisserie : si elle est officiellement comme ta mère, euh...

Oui.

– z... ze vin six ans, m... mais pas majeuh... pahdon, s... c'est elle t... tout décide de moi...

– Ravi de savoir que tu as 26 ans, Patricia. Moi j'en ai 29, tu vois. Oui, alors... peut-être que c'est à ta tutelle que je demanderai ta main...

Il avait pensé la faire rougir, immensément, mais non : elle a levé un peu sa main droite, pour la regarder, sans comprendre. Il a expliqué :

– « Demander la main d'une jeune fille »...

Ou « vieille fille », pardon...

– Ça veut dire « la demander en mariage », demander si on peut se marier, ensemble...

Et là, sans surprise, elle a rougi immensément, se mordant la lèvre en retenant un immense sourire... Oui, Gérard était content d'avoir insisté, ce n'était pas qu'une question « numéro de téléphone »...

## SORCIÈRE ASSURÉMENT

Adossés au mur du cinéma, ils attendaient, Patricia et lui Gérard, comme chaque semaine. Ils aimaient venir longtemps en avance, pour profiter de ce moment de silence et calme, tous les deux. Mais, étonnamment, elle a « parlé », aujourd'hui 12 Juillet :

– J... géhah... t... tous nes fois, v... vous me payez la place...

– Oui, pas de problème...

– d... dix sept fois...

– Mh. Bien. Je suis content. Merci.

(Merci d'accepter, merci d'avoir compté elle aussi – enfin, il n'avait pas compté façon finances à prendre en compte, mais comme perles de bonheur, dans son journal).

Elle faisait un peu la moue. Visiblement, ce n'était pas (de sa part à elle) pour un simple Merci. Aïe...

– k... que...

Silence.

– que s... sans vote aide... je n'auhais p... pas assez, n... ne chaque semaine... p... pas assez eu...

Hein ? Pauvre à ce point ? Pas de salaire à la pâtisserie ?

– m... mais là, n... ne me heste... petit peu... ze peux... payer s... six billets... n... nous deux z... jusque fin du mois, f... fin du m... monde...

Sa voix s'était effondrée, sur le dernier mot. Et elle semblait, effectivement, toute cassée, malheureuse, pauvre chérie... Fin du monde, à la fin de ce mois ???

– z... ze voudhais z... ze paye s... ces s... six millets... k... comme ça z... z'espèh s... ça va casser l... le soh...

– Casser le sort ? Patricia, de quoi vous parlez ?

Elle a reniflé, avalé sa salive.

– k... que m... maintenant z... ze ête s... sùh... sùh sùh sùh... s... c'est une sohchièh m... méchante k... que vous a jeté n... ne soh...

– Une sorcière m'aurait jeté un sort ?

Oui, et Patricia était très très sérieuse, apparemment. Bouleversée et grave, ne plaisantant pas du tout, en tout cas.

– k... que au lieu n... n'aller cinéma n'avec nes femmes ghandes et b... belles, n... n'intennigentes, v... vous'occupez n... ne k'evuh... k... comme moi...

Elle, « crevure » ???

– Mais je vous adore, moi... Patricia...

Elle a hoché le menton :

– v... vous voyez : s... c'est pas possibe en vhai, s... c'est ne soh... m... maléfique... p... peut-ête s... si ze hem-bouhse p... petit peu, s... six nes nix-sept millets... s... ça va vous libéher... v... vous dih... bon débahas... k... quand ze vas p... pahthih... à zamais...

« Bon débarras » ?? « Quand » elle allait « partir à jamais » ??

– De quoi vous parlez, Patricia ? Partir où ?

– m... ma tutelle m... me henvoie a... à Douai, ch... chez les némiles... p... pouh toujouh... a... à ma p... place, p... pahdon... pahdon...

– Oh, mais non, il faut pas...

– a... attendez, z... ze hembouhse n... nes six m... millets... k... comme six piqûh... pouh vous guéhih...

– Patricia, attendez, attendez, s'il vous plaît... Oui, vous pourrez me rembourser six billets si vous voulez, je l'accepte...

– ou... ouf...

– Mais, euh... Attendez, je veux pas dire que... pas dire que vous vous trompez, comment dire...?

Pas facile... sans l'écraser de mépris et la mettre minable, culpabilisée encore davantage...

– Patricia, votre explication « sort de sorcière », c'est une « hypothèse », vous connaissez ce mot ?

– u... u piqûh...?

? « piqûre hypodermique » ?

– Pas tout à fait : construire des hypothèses, c'est imaginer des explications possibles, pas sûres...

– s-si... sùh s... sùh sùh...

– Attendez... La meilleure demarche, c'est pas l'école qui l'apprend mais c'est mon idée à moi...

Elle l'écoutait très attentivement, concentrée, sentant bien à quel point c'était important, capital.

– Quand il y a quelque chose de très anormal, qui se produit, le mieux c'est pas de foncer sur la première explication qu'on envisage... le mieux c'est d'envisager toutes les hypothèses, voir les choses pour et contre chaque explication, et au vu de tout ça, on peut conclure...

Elle a cligné des yeux, sans bien comprendre.

– Par exemple, au Moyen-Age, en Europe, l'Eglise était toute puissante et tout le monde travaillait aux champs, avec pas beaucoup à manger. Et puis, parfois, à la fin de l'hiver, il y avait des chaleurs en avance, et les plantes repartaient, et puis du gel tardif, qui tuait presque toutes ces plantes, et les gens mourraient de faim, les bébés et les anciens surtout, oui.

Elle a fait Oui, gentille, sans objecter « rien à voir avec la choucroute ! »...



– Alors les survivants allaient à l'Eglise, et ils demandaient « pourquoi Dieu nous a punis, qu'est-ce qu'on a fait de Mal ? »... A votre idée, Patricia, c'est quoi la réponse ?

– n... na m... météo, p... pas punition...

– Excellent ! C'est la réponse moderne. Mais à l'époque, les papes disaient « C'est parce qu'il y a parmi vous des sorcières ! Brûlons-les vivantes ! Dieu sera content, réconcilié avec nous ! ». Ils brûlaient des dames, les pauvres, et l'année d'après, ou cinq ans après, ça pouvait recommencer, et ils brûlaient une autre fournée de dames prétendues nouvelles sorcières... Dieu était pas du tout apaisé, ou Dieu n'existait même pas (à l'époque, je veux dire), c'était juste une hypothèse à eux, en oubliant d'envisager que d'autres hypothèses sont possibles : les flux de masses d'air, avec les vents et les nuages, automatiques sans personne pour les pousser...

Elle a hoché le menton, avec un demi-sourire. Il a souri aussi :

– Je suis content que vous ayez compris, Patricia...

Elle a rougi, contente, oui. Comme remontant en estime à ses propres yeux.

– Maintenant, attention : passons à notre problème à nous. C'est pas une gelée tardive, qu'est-ce qui se passe d'anormal, qu'il faut chercher à expliquer ?

Il pensait qu'elle allait réfléchir longuement, chercher les mots, mais la réponse est sortie comme une évidence, sans même ses bégaiements habituels :

– ne pluss mèvheilleux monsieur du monde... géhah... ne pèh son temps... son ahgent... n'avec la pluss mal du monde... pat'ricia...

? Outch, merci du compliment, petite chérie... « Homme le pluss merveilleux du monde », lui ? Peut-être que la sorcière s'appelait Cupidon (Cupidona au féminin ?), les rendant aveugles conjointement... Mais bref :

– Et est-ce que vous pouvez me dire cinq de ses plus horribles défauts, à cette Patricia que vous dites être très très mal ?

Elle a réfléchi, et il a sorti son carnet de chèques, pour prendre des notes, sur la couverture (support papier, il n'en avait pas amené d'autre, pardon).

– un... un... n'elle est d... démîle, m... mentale...

Il a écrit « 1 : débile mentale ».

– deux... n'elle est n... naine...

« 2 : naine ».

– t... t'ois... ne sale m... mougroule...

« 3 : sale bougnoule »

– k... quate : l... laide...

« 4 : laide »

– s... cinq : m... malfohmée...

? Euh, de quoi parlait-elle ? Que répondre à ça ? Ils verraient ? « 5 : malformée ».

– n... n'incapabe n... ne hende un... un homme heuheureux...

?

– n... n'angelle, k... comme...

Oui, c'était ça. A la suite de 5 « ; incapable de rendre un homme heureux, comme une angelle ».

– Excellent. Ça fait les 5 points demandés.

– é... et bègue, et l... lente tohtue, et... et t'iste... n'int'ovèhtie... asociale... pas bien pahlé... pas savoih lih n'ék'ih... lisibe...

– Oui, c'est des dérivés des 5 points très forts de base, ils vont suffire, je crois.

– s... ça p'ouve bien s... c'est ne soh u... une sohcièh, p... pas n'auteu z... z'èsplitation... sa zentillesse n... n'infinie, s... spéciale pouh elle...

– Peut-être. Attendez, je le note « H1 (Sorcière) ». A mon avis, cette hypothèse elle aurait deux conséquences, automatiques : A/ Sentiment absolu, incontrôlable...

Elle a fait oui, approuvant, voyant comme là une preuve, puisqu'il résistait à l'évidence, sans s'enfuir en hurlant qu'il avait été piégé !

– Et B/ Le gentil monsieur, il serait complètement incapable d'expliquer son sentiment, parce que complètement injustifiable.

Elle a encore fait oui, un peu triste de triompher « hélas »... Mais, en fait, il avait gagné, là...

– Alors... ça c'était votre hypothèse, la seule que vous trouvez, vous. Simplement, moi – avec mon histoire personnelle, les secrets de mon cœur – j'ai accès à une autre hypothèse, qui contredit B/.

Elle ne respirait plu', immensément intéressée, comprenant qu'un Salut était peut-être au bout...

– « Hypothèse H2 (Sosie de Lucie) ».

Elle a entrouvert la bouche, effectivement prise au dépourvu, avec d'évidentes questions liées « Qui est cette Lucie ? », « Est-ce que vous pouvez me rappeler le sens du mot sosie ? », etc.

Puisqu'il avait pris son portefeuille, pour le carnet de chèques, il l'a ouvert à la photo de Lucie, seule image en dehors des cartes (identité et groupe sanguin – il refusait d'être électeur, de pourris, il n'était pas conducteur, les bus suffisaient en grande ville). L'image de Lucie, donc :

– Regardez Patricia, vous et elle, vous êtes « sosies », ça veut dire « vous avez exactement le même visage »...

Elle était bouche bée, n'ayant sans doute jamais vu quelqu'un ressemblant autant à l'image que lui renvoyaient d'elle-même les miroirs...

- Et elle a été « mon premier amour », et on dit « premier amour dure toujours ».
- m... mais è... elle, p... pas m... moi... n... ne s... cinq p... pas possible...
- J'y viens. Pour les 5 points, vous allez comprendre.

Elle a bougé, comme pour se mettre les oreilles en bonne position, hyper-attentive. Ce qu'il disait là semblait clairement ce qu'il y a de plus important dans l'Univers, pour elle.

- « Un : débile mentale ». Lucie était dernière de la classe, et moi premier, et... quand j'ai eu quinze ans, et qu'elle me souriait si doucement, j'ai... craqué, poum, « flash ». Au lieu de suivre ce que disaient mes parents : « fréquente des bons élèves », je trouvais qu'elle était un milliard de fois plus touchante mignonne, dans sa détresse, et je trouvais les profs et ses sopines, les copains : tellement injustes, de la traiter de « débile, nullarde », toujours. Je rêvais de l'aider, lui porter secours, en Maths et en Sciences, pour qu'elle réussisse de justesse à échapper au redoublement qui allait nous séparer. Vous voyez, Patricia, on peut aimer une dite-débile, mille fois plus que toutes les prétentieuses méchantes...

Elle en avait la bouche ouverte, interloquée, mais apparemment convaincue, subjuguée.

- « Deux : naine ». Lucie était la plus petite de tout le lycée, et les camarades méchants l'appelaient « la sale naine »...

Il n'a pas précisé « enfin, une vingtaine de centimètres de plus que vous, quand même elle faisait, un mètre quarante-huit et pas un mètre vingt-six (estimations)... Pour elle c'était une insulte rabaisante, pas un classement officiel méprisé. »

- Et moi je la trouvais mille fois plus mignonne, comme ça, toute faible à protéger, plutôt que les fières fortes grandes comme des hommes, et avec des grands talons en plus, berk, aucun intérêt (enfin, pour moi personnellement, c'est différent pour les quelques garçons qui préférèrent les hommes).

Patricia en restait muette, les yeux écarquillés, n'ayant apparemment jamais imaginé quelque chose comme ça.

- « Trois : sale bougnoule ». Lucie était d'origine polonaise, comme vous, peut-être de la même famille ou du même village, d'origine. Les méchants racistes la traitaient de « sale polak de merde, retourne dans ton pays, au lieu de bouffer le pain des Français ! ». Et moi j'étais pas s'accord du tout.

Elle a fait oui, du menton, se souvenant sans doute de ce qu'il avait répondu à la dame méchante, il y a deux ans, à la pâtisserie.

- Oui : au concours Miss Univers, moi je préfère la plus jolie, la plus française est pas du tout un choix automatique pour moi. Souvent, sont plus jolies que les françaises : les polonaises et russes, les chinoises et vietnamiennes, les philippines et tahitiennes (vahinés).

Slaves, asiatiques et austronésiennes, oui. Sans compter les métis vénézuéliennes ou colombiennes, partiellement amérindiennes, souvent gagnantes avait-il entendu dire. Et des jolies afro-Américaines aussi. Patricia n'a pas objecté que les polynésiennes sont françaises, mais peu importait. Enfin, ça introduisait le « 4 : laide », mais il voulait clore son raisonnement « bougnoule », avant :

- Personnellement, mon idéal est un monde sans frontière : comme on se déplace du département 31 au 59, si on veut, on se déplace du pays Pologne au pays France, si on veut, sans égoïsme rejetant l'autre en voulant toute la richesse pour soi tout seul... Les Français autrefois ont migré en masse vers l'Amérique, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie. La morale dit « traite autrui comme tu veux être traité », alors si on a envahi il est juste d'être envahi à son tour, c'est pas un scandale mais c'est très normal.

Hein ? Patricia essayait une larme. Elle a expliqué :

- s... c'est s... si beau v... vous ne dih...

« C'est si beau vous ne dire », donc « c'est si beau ce que vous dites » ?

- Merci...

Ils se souriaient, merveilleusement. Et clairement, il croyait lire en elle la pensée « même si, à la fin, il va se reconnaître victime de la sorcière, j'en suis sûre, c'est merveilleux ces autres explications, au milieu ».

- « Quatre : laide. » Là, Patricia, je... peux pas expliquer. Vous savez, on dit « l'amour rend aveugle », et - comme je suis tombé amoureux de Lucie, après : j'ai trouvé qu'elle était la plus jolie du monde, la seule et unique infiniment belle, de l'Univers... Et vous : numéro 1 ex aequo, avec elle. Je le jure. Pour moi, vous êtes pas laide du tout du tout, vous êtes la plus jolie du monde, et « normalement », tous les hommes du monde devraient tomber fous amoureux de vous, je crois...

Rouge... Mais elle a regardé encore la photo de Lucie, sous plastique, et ça rendait effectivement la chose presque croyable, pour elle. Elle n'a pas demandé pourquoi il y avait des épaules de part et d'autre (agrandissement de photo de classe) et pas une photo personnelle à part entière, à fond uni ou fleuri...

- « 5 : malformée, incapable de rendre un homme heureux, comme une angelle ».

Patricia a fait une petite moue, semblant dire : « Oui, jusque là Lucie-bis, c'était crédible mais patatras ! Moi à la poubelle, direct ! »...

- Là, il faut que je vous explique pourquoi je n'ai pas de bague de mariage à mon doigt, même si j'ai été fou amoureux de Lucie.

Elle a fait Oui, immensément intéressée encore.

- Attendez je raconte : comme je l'ai vécu, d'abord. A 15 ans, j'étais innocent, je pensais que les trucs sexuels, c'est pour les grands, à 18 ou 20 ans, on verrait ça un jour, peu importe pour l'instant. Et mon rêve, avec Lucie, c'était de

devenir « amis, innocemment, tendrement »... peut-être nous promener en nous tenant la main, en nous faisant des sourires, des bises sur la joue...

Patricia en larmoyait de... envie ou jalousie ?

– Mais... alors qu'elle m'avait tant fait de sourires, que je la croyais (j'étais 100% sûr) « amoureuse de moi, en secret, trop timide pour l'avouer », alors qu'elle avait changé de place en classe pour se mettre à côté de moi (où il y avait personne)... elle a refusé que je l'aide en maths, en fronçant les sourcils, grondant presque.

Patricia était interloquée, plus que surprise : choquée...

– Mais... je me suis dit qu'elle avait raison : oublions un peu l'école où elle est faible, dite mauvaise, pensons à autre chose, je l'ai invitée au cinéma (et je lui aurais payé la place bien sûr – avec mes économies d'argent de poche).

Patricia oscillait entre espoir (gentil pour lui) et... compréhension (si la concurrente Lucie allait refuser, ça lui ouvrirait le cœur restant à prendre, pour elle Patricia...).

– Elle a refusé, méchamment, elle m'a dit de la laisser tranquille.

– oh... oh... p... pouhquoi... ?

– Euh, oui, je vais vous expliquer. Enfin, c'est pareil, c'était totalement incompréhensible pour moi, et j'aurais pu tout à fait partir dans une chasse aux sorcières, mais je vous explique ce que j'ai compris des années plus tard.

Elle a fait Oui, du menton, avec presque un mot « Viite », tant cette histoire la tenait en haleine, petite chérie. Elle n'avait pas demandé le rapport avec la sexualité, mais il y venait, oui :

– A 14 ans, en cours de biologie, le prof nous avait dit que « plein de jeunes filles de votre âge font l'amour en cachette des parents, sans pilule médicale anti-bébé, et après elles se retrouvent enceintes, elles se crèvent le ventre avec des aiguilles à tricoter sans rien dire, et elles meurent... alors il faut que toutes les filles prennent la pilule, et – pour la toute première fois, très douloureuse, il faut qu'elles se cherchent un homme mûr, sachant bien faire. Quant aux garçonnets de 14 ans, pas mûrs, sans argent ni rien, qu'ils attendent leur tour ».

Patricia ne hochait pas la tête, n'ayant apparemment pas eu cette « formation-là », en centre pour jeunes filles (handicapées ?), pas en collège mixte.

– Alors, je crois que Lucie... à 15 ans, prenait la pilule pour sexualité imminente, et elle se cherchait un vieux barbu, pour commencer, pas du tout un garçonnet de son âge. Mais, pour voir si son charme fonctionnait, elle s'est amusée à séduire le premier de la classe, en lui faisant plein plein de sourires faussement timides, et ça a marché. Et elle l'a cassé, victoire...

– oh... oh, m... mé-chante...

– Oui, « salope », même...

– Et moi, cassé, pleurant tous les soirs (et « ça ne pleure pas un homme »), j'ai sauté de la falaise...

– oh... oh...

– Ça a raté, mais... enfin, je ne boîte plu' maintenant, mais... une des traces, sequelles, c'est que mon ventre ait plus jamais dur, comme pour les trucs sexuels. J'avais pas utilisé, mais des fois au réveil, c'était comme ça, et disparu après pipi, bof. Mais plu' jamais. Et ça voulait dire que plu' aucune fille ne voudrait jamais de moi.

– s... si... : d... difféhent...

– Oui ?

– K... condinuez... ne z... z'histoih... t... tènement z'injuste, oh...

– Oui, quand je suis sorti de l'hôpital, Lucie a refusé de me parler. Elle m'a seulement fait savoir (par sa meilleure copine) qu'elle m'interdisait de recommencer, que le chantage au suicide, c'est la pire saloperie qu'un salaud peut commettre... Et elle refusait qu'on soit même simplement copains, se dire bonjour, non, refusé. Alors moi, je me suis éteint, sans plu' me tuer. En devenant un zéro. J'ai arrêté les études, après le Bac trop facile pardon. Je suis devenu ouvrier, quittant Toulouse pour ici très loin à Lille... Sans aucun ami, sans copine, sans sortie, sans sport, sans voyage, sans radio, sans télévision, sans téléphone. Eteint, mort-vivant...

– v... vous... ?

Il a souri : certes, ce n'était pas ce triste-là qu'elle connaissait, mais justement :

– Oui. Mais... il y a 3 ans, le 23 Avril...

Elle a rougi très fort, cachant un sourire confus...

– Oui : le jour où je vous ai rencontrée... mon cœur a recommencé à battre... Et vous étiez aussi jolie que Lucie mais un milliard de fois plus gentille, oh (confirmé encore et encore, semaine après semaine)... Mais j'étais persuadé que si je vous disais ma tendresse, vous me jetteriez à la poubelle, comme avait fait Lucie. Et si je vous imaginais parfois presque « comme amoureuse » de moi, il fallait surtout pas que je recommence l'erreur grave d'y croire... Et avec mon ventre mou maintenant, vous ne pourriez même pas m'essayer entre deux autres amants, comme fait Lucie maintenant (à ce qu'on m'a dit, devenue « mangeuse de mâles », jetés comme des chaussettes après usage)... Donc rien semblait possible entre vous et moi. Je suis fou amoureux de vous, Patricia, mais je peux pas vous faire l'amour... ou... je pouvais pas si vous l'aviez exigé, normalement...

Elle respirait difficilement, toute chamboulée par ces idées pour elle inimaginables...

– Donc votre numéro 5, c'est... une chance inouïe... Je suis immensément heureux d'apprendre que vous êtes une petite angelle innocente, pour toujours... et moi je veux que vous revoie, vous tenir la main, vous embrasser sur la joue, tendrement... vous épouser si c'est autorisé sans faire de bébés...

Rouge, rouge... la pauvre. Elle s'est signée, religieusement. En une sorte de « Merci Seigneur », visiblement pas « Arrière Satanas, protégez-moi du Démon »...

– Et... c'est pas que j'aurais pu aller voir une agence matrimoniale (de mariages) en demandant une femme sans exigence sexuelle du tout, non : j'étais amoureux fidèle de ma petite pâtissière adorée, elle seule au monde... amoureux fidèle pour toujours de l'image de Lucie, mais la vraie avait été tellement tellement méchante atroce...

Patricia a essuyé ses larmes, faiblement, immensément touchée par cette histoire...

– Alors, Patricia... Est-ce que vous convenez que... cette hypothèse « Patricia = Lucie-bis », ça explique aussi ma tendresse... sans sorcière du tout... ?

Il avait pensé la convaincre, mais elle a fait Non. Non ?

– I... la sohcieh... s... c'est m... madame I... Lucie...

– Peut-être, oui...

Et cette réponse, toute simple mais leur donnant raison à tous les deux, l'a tellement émue qu'elle s'est penchée, et – avec un courage phénoménal – elle a osé lui faire une bise sur le bras...

Ils se sont mariés à l'église Saint-Norbert de Lille (même s'il n'était pas croyant) et à la mairie de Lille. Sans témoins, du moins « connus » (deux employés municipaux acceptant de contresigner) et hormis le mantôme de Lucie qui les regardait en planant dehors, selon Patricia gentille...

## CONCURRENCE DÉCOLLETÉE

Gérard est arrivé tranquillement au magasin de sa petite pâtissière adorée, sans imaginer rien de spécial. Elle était simplement en train de servir une grosse dame, arrivée avant lui. Cette personne s'est retournée vers lui :

– Ah ben quand même, voilà UN homme, pas zéro ! Hé, mec, tu...

Mais la petite jeune fille était toute toute catastrophée :

– n... non m... maname, p... pas dih...

– Ta gueule, je fais s'que j'veux ! La cliente est reine ! Hé mec, tu sais qu'y'a une autre pâtisserie dans l'quartier ! Ou boulangerie-pâtiss'rie, on s'en fout !

Il a avalé sa salive.

– ça ne m'intéresse pas, je préfère ici, avec manemoiselle...

La petite jeune fille a baissé les yeux, souriante rougissante, adorable... Comme rassurée, heureuse.

– Non, mais éh ! Attends !

– n... non maname, z... ze vous en s... supplie...

– La vendeuse là-bas, elle est super-grande, pas naine, elle ! Et avec un décolleté vertigineux ! Pas b'soin de blouse blanche de grand-mère ! Du coup, tu vas aller voir ça de plus près, hein ? ! Salut ! C'est par là, la première rue à gauche !

Et la petite jeune fille... pleurait, comme perdue, cassée. Vite, la rassurer, démentir la dame :

– désolé de vous contredire, madame, mais moi je préfère infiniment ma toute petite pâtissière timide, ici présente...

– Hein ? ! T'es pas normal toi comme mec ! T'es pédé ?

– non, j'adore manemoiselle, notre petite pâtissière, simplement.

– Pft ! C'est même pas drôle, je pensais lui casser sa toute dernière clientèle masculine ! Ah-ah-ah ! Mais bref, toi connasse, combien ch'te dois ? !

Et elle a payé, elle est partie, pas très contente. Ouf, à lui...

– m... mèhçi n... n'infini, m... meu-s... sieu... s... c'est n... ne seigneurh k... que vous a fait dih... ?

Est-ce que c'était le Seigneur qui l'avait fait parler, dire ?? Il a souri.

– Je crois pas, pourquoi ?

– k... que d... depuis n... n'une semaine, z... ze p'i l... le s... Seigneurh au... au moins v... vous heviende...

« P'i », « prie » ? Enfin, peu importe.

– C'est ce qui s'est passé, vous voyez, pas de problème : je reviens.

Enfin, il était – quand même – infiniment touchant qu'elle ait prié spécialement pour LUI... oh...

– k... que...

Incrovable, elle toujours toute silencieuse, elle parlait en une fois presque davantage qu'en ces trois ans et demi (141 visites, 141 vendredis)...

– que... n'y me heste t... t'ois v... vendhedis, a... avant la fin du monde, z... ze n'avais si peuh s... c'est déjà na fin du monde... p... plu' vous hevoih zamais... z... zamais... ou... ouf, t'ois fois encoh...

Et elle est partie chercher son flan traditionnel, toute honteuse d'avoir tant parlé, et comme avoué ses secrets... Mais que disait-elle ? Dans trois semaines elle ne serait plu' là ? Ils cesseraient de se voir ? Et en soi, ça constituait pour elle « la fin du monde » ??? C'était elle qui était amoureuse de lui, pas le contraire ??? Ou « en plus » de la réciproque, oh...

– Manemoiselle, je... vous remercie infiniment de... me dire là, m'annoncer, ce... cette fin, à venir...

Elle a reniflé, larmoyante, hochant le menton, faiblement, concentrée sur le pliage, l'emballage.

– Même si vous ne travaillez plu' ici, euh... est-ce qu'on pourra se revoir, vous et moi, amicalement ?

Elle a entrouvert la bouche, et s'est tournée vers lui, ébahie, comme par un miracle insensé, impossible, en vrai.

– v... vous dih... ?

« Vous dire ? » pour « Qu'est-ce que vous avez dit ? », oui, il la connaissait.

– Je souhaiterais vous revoir, manemoiselle, amicalement, si c'était possible...

Elle a levé les yeux au Ciel, souriante comme éperdue de bonheur, et elle est tombée, évanouie.

## COPROPRIOS

Gérard hésitait, à en parler à Patricia, directement. A priori, ce n'était qu'un rêve nocturne à lui, même si ça lui chamboulait tout l'esprit et le cœur.

Dans ce rêve, Gérard tordait le cou à son problème d'hyper fidélité malade. Il téléphonait à Lucie, son premier amour (à 15 ans, platonique) en demandant à lui parler quand même (même si elle avait dit ne plu' vouloir le revoir jamais). Et l'objet de cette discussion était de lui expliquer qu'il était guéri, qu'une sosie à elle (Patricia) avait réparé son cœur, par ses sourires touchants et une amitié pure et douce. Comme, en un sens, c'était – dans son esprit à lui, un peu malade – une infidélité à son vœu de « Lucie pour toujours, snif », il ressentait le besoin qu'elle donne son accord, Lucie. Evidemment, le résultat attendu n'était pas du tout « je suis un peu jalouse de cette nouvelle, mais OK », bien plutôt « j'en ai rien à foutre, tu aurais dû m'oublier depuis belle-lurette au lieu de devenir vieux garçon comme un con ». Mais il ressentait ce besoin, pour tourner la page. Dans tous les cas, d'ailleurs : aussi bien s'il demandait Patricia en mariage que si leur histoire restait une amitié gentille.

Mais dans le rêve, ça ne se passait pas du tout ainsi. Enfin, Gérard se souvenait mal du début, les premiers mots de retrouvailles. Lucie aurait dit quelque chose comme « Quel nom tu dis qu'tu t'appelles ? Eh ! Si c'était y'a quatorze ans, c'est oublié merde ! S'il fallait me souvenir de tous les hommes que j'ai eus ! ».

Mais le moment « crucial », pour une raison indéterminée, c'est que Lucie répondait : « se revoir ? j'ai pas le temps ! cette après-midi, j'ai cette réunion de copropriétaires, pour mon ancien appart ! Tu y vas à ma place ? ». Et... sans qu'il comprenne pourquoi, c'est devenu pour Gérard une question hyper-sérieuse, cruciale : comment remplacer Lucie à son assemblée coproprio'...

D'un côté, il se disait « Mais je n'y connais rien, moi, j'ai toujours été locataire. Et je connais pas l'historique. J'ai aucune idée de ce qu'il faudrait dire ou noter. » Mais en même temps, il était torturé par le point de vue opposé : « Elle me demande ça parce qu'elle sait que je ne peux rien lui refuser, que je ferais n'importe quoi pour elle. Elle dit ça pour me tester. La cohérence m'oblige à répondre Oui. » Bien sûr c'était absurde, parce que si elle était occupée cette après-midi, ils pouvaient tout autant se revoir un autre jour. Et, puisque dans son esprit, il y réfléchissait des jours et des jours, la question perdait totalement son sens. Et aussi : en vrai, ils n'habitaient plu' dans la même ville, Toulouse, mais elle maintenant à Paris (héritant de ses parents divorcés ?) et lui à Lille (enterré, en un sens), bref le temps de prendre les billets, de faire le voyage, d'aller à l'endroit nécessaire, ce n'était tout simplement pas possible.

Mais... il était tout tiraillé, par l'impérieuse nécessité, ressentie, de faire l'impossible pour elle, Lucie. Dans son lit, il se tournait et retournait, avec inconfort, perdu. Et... l'idée « il faudrait que j'en parle à Patricia » lui a traversé l'esprit, donc. Puisqu'elle était la seule personne « amie » qu'il ait, possiblement, comme confidente, aide à la décision.

Et puis il s'est dit que c'était idiot, puisqu'il n'aimait plu' du tout Lucie mais seulement sa réincarnation en Patricia. (Sans lui dire à elle, pour ne pas la faire fuir – comme avait fui Lucie, préférant un « vieux » ou cent jeunes...). Bref, il a conclu que non, il ne ferait plu' n'importe quoi pour Lucie, plu' du tout. Et il a fini par s'endormir (si tout ça n'était pas déjà vécu dans le sommeil).

### EXPLICATION PRÉ-ANNONCÉE

Quand Gérard a pris le petit flan emballé, il a souri, simplement, avant de dire au revoir à sa petite pâtis-  
sière adorée, mais... elle l'a pris de vitesse, étonnamment, elle toujours tellement silencieuse gentille :

– m... meu-s... sieu, è... est-ceu z... ze p... pouha v... vous pahler... ?

??? Gérard croyait voir se réaliser ses pires cauchemars (la naine petite jeune fille, sosie de Lucie, lui inter-  
dirait à son tour de revenir la voir, même en ne faisant que semblant d'acheter un gâteau)...

– Me... parler ?

Elle a fait Oui. Euh...

– Bien sûr que vous pouvez me parler, euh... Vous voulez dire : en dehors du magasin ?

Et la réponse était Oui, confirmant ses craintes (professionnellement, elle n'avait pas le droit de chasser les  
clients, leur interdire de revenir...).

– D'accord, dans... ? une vingtaine de minutes, ce soir, après la fermeture du magasin ? Ou bien quelqu'un vient  
vous chercher tout de suite ?

Elle a paru surprise. Était-ce parce qu'il se doutait bien qu'elle avait un amant ? (ou plusieurs), même s'il  
faisait le rêve idiot qu'elle était solitaire et mal-aimée (sauf adorée par lui-même)...

– Ou demain matin, ou...

Oui, demain matin, d'accord.

– Vers euh... dix heures... ? Entre ici et l'abribus là ?

Oui. Euh...

– Simplement, euh... en deux mots, euh... est-ce que vous pouvez m'annoncer le... sujet, de... cette discussion ?  
En quelques mots...

Elle a encore fait oui, gentille, sans yeux froncés du tout (pas comme la mise à mort que ça allait être).

– ou... ou-i, s... c'est z... ze vas m... mouh...  
Elle allait mourir, elle ???

– m... mais ze vas v... vous èspliquer s... c'est pas voteu faute...

???!!! Et il percevait la silhouette de clients allant entrer, euh...

– D'accord. Merci.

Et une dame entrait, et... il est sorti, perdu...

Toute la nuit, il a essayé d'imaginer ce qu'elle avait voulu dire, petite chérie, totalement incompréhensible.  
Enfin, tous les délires étaient possibles, il ne s'interdisait que deux hypothèses : 1/ elle disait ça pour plaisanter  
(non, le sujet était trop grave, pouvant le tuer, lui) ; 2/ elle disait ça en mélangeant les mots et les idées (puisque  
insultée comme « handicapée mentale » par des clients méchants, souvent).

Le lendemain, il a retrouvé sa petite chérie, donc. Et ils ont parlé là, au milieu du chemin, debout sur le trot-  
toir, pardon (quoiqu'il n'y ait pas grand monde, ça ne gênait personne).

– Vous pouvez m'expliquer, manemoiselle ?

Elle a hoché le menton.

– z... ze sais t... toutes les filles du monde... è ne sont z'amouheuses ne vous...

??? Elle disait ça pour plaisanter ?

– et... et à na ténévision, k... comme ça, n... n'un m... monsieur m... mille maît'esses, n'il a abandonné u... une  
avec un bébé dans ne vente... et elle est mohte, et ap'è la famille de elle, n... ne en colèh du monsieur, d... dih  
s... c'est sa faute, touss...

??? Euh, peut-être que c'était un film, mais quelle espèce de rapport avec lui-même, vieux garçon soli-  
taire ?

– m... mais moi z... ze voulais vous dih s... c'est niffèhent...

Bien sûr, que c'est différent. Ni amoureuse de lui, ni en situation de...

– k... que ze vas s... sauter s... sous le t'ain, n... n'en pensant t... t'è foh à v... vous...

??? Quoi ???!!!

– m... mais c'est pas v... voteu faute du tout...

Il était estomaqué. Mais elle a levé une main, à demi :

– z... ze v... vas n'èspliter...

Oh oui, il avait immensément besoin d'explications...

– k... que z... zamais t... toute m... ma vie, k... quèqu'un n... n'avoit été zentil avec moi... s... sauf v... vous, s...  
si zentil à n'infini...

Mais c'est pas une raison pour se tuer ! Attendre la suite, explicative, forcément...

– t... t'ois ans et demi d... de bonheuh, v... vous sèhvih, s... sans déhanger...

Et bonheur pour lui en face, servi oui, mais quel con il avait été, de ne pas croire en ses chances, dans le  
cœur de la petite jeune fille...

– m... mais ma tutelle, n... ne dih...

Elle était sous tutelle, pauvre chérie ?

– d... dih n... ne libéher p... place, n'au foyer s... social, m... moi ze vas hetouhner ch... chez les démiles, a... à  
Douai...

Oh...

– et... et p... plu' vous hevoih z... zamais... t... t'o hohible, a... aloh s... sauter s... sous le t'ain, s... sans déhan-ger...

Il cherchait l'air, perdu, affolé...

– m... mais pas du tout k... colèh ne vous... k... que vous j... justeu m... mèhveilleux, n... n'à n'infini... s... c'est pas f... faute ne vous, du tout...

– Manemoiselle, attendez. Euh...

Elle attendait, gentille.

– Manemoiselle, je jure que je n'ai pas dix mille amoureuses...

– m... miyon... ?

– Non, encore moins un million !

– n... n'y a m... miyah... ne savoih v... vous ézistez... ?

Il a avalé sa salive.

– Non, pas un milliard, encore moins.

Le sang battait à ses tempes, Gérard. C'était l'instant le plus important de sa vie entière, il ne fallait pas se rater.

– Une seule fille au monde me souriait : ma petite pâtissière, adorée, de la rue saint-jean... (vous)...

Elle a baissé les yeux, rougi, très fort.

– Et c'est pour ça, je crois, que je la trouve (que je vous trouve) tellement merveilleuse... et que je suis gentil avec vous, vous seule au monde... oui...

Elle a entrouvert la bouche, très surprise à son tour.

– Je vous le jure.

– m... mais moi z... ze ête u... u' moins que hien...

– Pas à mes yeux à moi. Pour moi vous êtes la plus jolie fille du monde, et la plus gentille de l'Univers...

Estomaquée, la pauvre, comme s'il énonçait l'inconcevable...

– Alors, si vous êtes chassée de votre foyer social, je vous invite à venir habiter chez moi... Pour les cinquante ans à venir... Bienvenue, manemoiselle...

Il avait pensé la faire rougir, sourire, heureuse, mais pas du tout : elle a paru très triste et a fait non, du menton.

– k... que z... ze peux pas hemèhcier, p... pahdon, pahdon, ze ête u... une hatée, m... malfohmée, n... n'incapabe v... vous donner m... mon coh, p... pahdon... pahdon...

Il se sentait fondre de tendresse, et il se retenait pour ne pas la prendre dans ses bras, la couvrir de bises...

– Vous êtes invitée tout autant, manemoiselle. Pour me remercier, ça sera différent, et très très facile : me dire votre prénom, votre nom, me donner une photo de vous... (que je ferais agrandir, dans un cadre, en forme de cœur)...

Là, elle a rougi, très fort, confuse...

– Et, si vous voulez... on pourra se prendre la main, peut-être je pourrai vous caresser les cheveux, les épaules (on serait tout habillés, sages timides, ne craignez rien).

– m... m... mouhieh n... ne monheuh... oh... oh...

Mourir de bonheur ?

– Ou vivre, simplement heureux, à notre façon timide, tous les deux...

Et, cramoisie, retenant un immense sourire, coincé en semi-grimace, elle a hoché le menton...



## LE FLAN « LETTRE À LA MER »

En attendant l'autobus, pour rentrer chez lui (via le centre-ville), Gérard se demandait quelle raison avez pu pousser sa petite pâtissière chérie à finir son au revoir (« au... au hev... voih m... meu-s... sieu... »), habituel, par quatre pardons aujourd'hui (« p... pahdon, p... pah-don, p... pahdon, p... p... oh, p...pahdon... »). Elle n'avait pas échappé le flan tombé par terre, non, le prix n'avait pas augmenté, rien de visible. Et pourtant elle avait les larmes aux yeux, elle tremblait (et s'excusait, donc), en ramenant le petit paquet emballé. Ou bien elle s'excusait pour ces tremblements, simplement, oui, pas de problème.

Il est monté dans le bus, quand celui-ci est arrivé, et le retour s'est passé tranquillement, la correspondance et le second bus, le chemin à pied et monter les étages avec l'escalier. Entrer, poser le paquet, accrocher son manteau, souffler une seconde, oui. Et puis, euh... manger la première des 6 parts du gâteau, en guise de dîner, comme chaque vendredi soir (depuis trois ans et demi). Il a ouvert le paquet, coupé une part, et... ??? Sous le gâteau, il y avait un papier, plié, une lettre, manuscrite... Est-ce que ça expliquait ses excuses, petite chérie, désolée de dire dans cette lettre ceci ou ça ? Peut-être.

Il... il n'a pas regardé le contenu, tout de suite, un peu craintif. Il voyait deux grandes possibilités, concernant ce qu'elle pouvait vouloir lui dire, pas en face :

1/ Ne revenez plu' jamais, monsieur, on n'a pas le droit de déranger les gens qu'on aime contre leur gré.

2/ Mon amant actuel est très jaloux, attention il pête la gueule de tous ceux qui me regardent un peu trop. Restez chez vous, c'est plus prudent que de revenir et encore à la pâtisserie. Adieu.

Oui... Soupir. Soupirs, et encore. Allez : lire... (cette grosse écriture, étonnante pour sa toute timide petite introvertie adorée).

« Elle me dit de vous écrire :

Monsieur,

Qu'est-ce qu'elles deviennent toutes les filles qui étaient amoureuses de vous et qui sont envoyées dans une autre ville pour toujours, comme moi ? Est-ce qu'elles sont mortes au bord du chemin c'est pas grave c'est comme ça ? Ou bien c'est quoi qui se passe ?

Pardon, monsieur.

Patricia Niezewska, votre naine petite pâtissière pardon

(et sa consoeur au foyer social, sachant écrire) 03.12.12.03.12 »

Il a relu trois fois la lettre, ébahi, et – effectivement – c'était une déclaration d'amour (de elle vers lui, et pas le contraire !?), et désespérée, presque mourante, oh...

L'appeler aussitôt ? Mais il était 21 heures 07, bien trop tard pour aller réveiller un foyer social féminin ou quoi, pardon... Appeler demain ?

Avec un pincement au cœur, il imaginait la petite jeune fille ayant attendu toute la soirée près du téléphone, en vain... N'imaginant simplement pas qu'il traversait toute la ville pour aller la voir, plus de deux heures de trajet... Pardon...

Allez, demain...

Enfin, il n'a pas vraiment dormi, tellement secoué par cette nouvelle fracassante (fabuleuse) : celle qu'il aimait, en secret, l'aimait elle aussi, en secret elle aussi. Oui, mais « c'est au garçon de faire le premier pas », il paraît, il était inexcusable, le pardonnerait-elle ?

Quand il s'est réveillé, le lendemain matin, ça prouvait – en un sens – qu'il avait dormi, finalement. Et la lettre était bien là, pas un rêve non (ou bien retour au même rêve, hum). Mais... à quelle heure peut-on appeler un foyer social sans déranger ? Après le petit déjeuner ? Plus tard le samedi ? Disons, 9 heures du matin, ça paraît raisonnable. Même si, euh, les femmes se pomponnent plus ou moins des heures après le petit déjeuner (il avait entendu ses collègues mariés ou en couple s'en plaindre). Mais... Patricia, petite chérie, ne se maquillait jamais, tellement si jolie au naturel... 9 heures, donc ? Descendre de l'appartement à 8h50, rejoindre la cabine téléphonique, ou... lui restait-il assez d'unités sur sa carte téléphone ? Ou bien... sortir à 8h40, aller acheter une nouvelle carte 120 unités, aller au téléphone...

Il a fait comme ça, oui, après avoir mangé sa part numéro 2 de flan, avec une pensée tendre pour sa petite chérie, au bout du fil tout à l'heure...

Il a emmené le précieux papier, bien sûr, avec le numéro marqué. Et il est allé acheter la carte, puis appeler... Il a pianoté ce numéro, espérant qu'il n'y ait pas d'erreur de marquage (sinon, il appellerait les Renseignements, demanderait s'il y a un foyer social féminin près de la Rue Saint-Jean...).

Tut-tut. Silence. Dring. Dring. Dring.

– Allô ! Ouais ?!

Non, ce n'était pas sa petite chérie, bête timide tout douce...

– Pardon, madame, excusez-moi de vous déranger, est-ce que je pourrais parler à Patricia Niezewska, s'il vous plait... ?

– 'Connais pas ! Eh ! C'est pas mon job à moi, machin téléphone ou quoi, bordel !

?

– Euh, c'est une jeune fille de très très petite taille...

– Tu veux dire « La Naine » ?! « La Naine Débile » ?! Ah-ah-ah ! Non !

Non ?

– Elle est de très petite taille, oui, et des gens la traitent comme vous dites, pardon...  
– Ben ouais, attends ! J'vais la chercher ! Mais cette conne toute renfermée à la con, qui reçoit un appel ! Elle va se pisser dessus, ch'uis sûre ! Ah-ah-ah !  
? Oui, réservée effacée, telle qu'il l'aimait, telle qu'il l'imaginait... mais en plus... solitaire perdue, pas logée luxueusement dans les appartements d'amants divers...  
Il s'est passé plusieurs minutes.  
– Allô ?!  
Voix féminine, mais pas du tout sa petite chérie, ni la dame de tout à l'heure.  
– Allô, pardon...  
– Ah ! C'est un truc en cours ?! J'raccroche pas ?! C'était posé là, OK, salut !  
Et le silence... Longtemps. Puis une toute petite voix, délicieuse :  
– a... a... al-lô, m... meu-s... sieu, p... pahdon...  
– 'Jour Patricia, je... j'ai reçu votre lettre, je m'appelle Gérard, Gérard Nesity... J'ai pas osé vous appeler hier soir, désolé, il était tard quand j'ai lu, euh...  
Un silence, ou... bruit bizarre (elle avalait sa salive, peut-être, difficilement).  
– m... mèhçi, p... pahdon... p... pahdon...  
– Pardon, euh, c'est moi qui m'excuse...  
– s... c'est p... pas v... voteu f... faute...  
– En fait, si, Patricia. C'est ma faute, je vous demande pardon...  
– t... tout m... ma faute, p... pahdon...  
– Patricia, depuis trois ans et demi, qu'on se revoit, vous et moi...  
– ou... i...  
– Depuis tout ce temps, je suis amoureux de vous, et je me rends compte que j'aurais dû vous le dire, pardon... J'étais sûr que vous me chasseriez, vous m'interdiriez de revenir, mais c'est pas... « viril » de fuir le danger, pardon...  
Elle a reniflé. Elle pleurait, oh...  
– Patricia ? Vous êtes là ?  
– p... pahdon, oh...  
– C'est moi qui vous demande pardon.  
– m... mais...  
Silence. Mh ?  
– Oui ?  
– m... mais... m... même si t... toutes vos amouheuses, v... vous dih k... comme ça, s... si gentil, m... mais...  
– Jamais aucune fille a été amoureuse de moi, de toute ma vie... Il y avait que ma petite pâtissière chérie, vous, qui me souriez si gentiment... Mais j'y croyais pas : ce serait trop beau. Eh, vous êtes quand même la pluss jolie fille de l'Univers...  
– l... la pluss l... laide... p... pahdon...  
– Moi je vous trouve la pluss jolie, je suis sûr, je suis peut-être aveugle mais je suis heureux comme ça...  
Silence. Il l'imaginait les joues rouges...  
– Patricia, vous... disiez que vous êtes envoyée dans une autre ville ? Pour toujours ?  
– ou... ou-i, p... pahdon... m... mais...  
Mais ?  
– k... que ze peux pas, n... n'avant pahthi, v... vous hemèhçier...  
? Ce n'était pas le souci, non, euh...  
– k... que z... ze m... malfohmée, p... pahdon... l... la docteu n... n'elle dih... et... et même si tous les hommes n... ne vouloih les filles t... toutes, m... même laides, m... moi ze peux hien v... vous donner... pahdon, p... pahdon...  
Elle pleurait, visiblement...  
– Patricia, je... je suis pas un homme comme ça, qui couche avec toutes ou quoi, je... je suis un vieux garçon innocent, c'est pas grave si je meurs idiot... mais je suis romantique, je vous aime, dans mon cœur, et j'ai besoin de vous, je veux pas que vous soyez morte...  
– oh... oh...  
– Si vous devez partir, je voudrai vous revoir, je pourrai aller vous voir ?  
Un silence. Elle semblait totalement interloquée.  
– z... ze hève...?  
« Je rêve ? » ?  
– Patricia, on ne sait jamais si on rêve, chacun, mais... je vous assure que je suis en train de vous parler, moi, vous n'êtes pas en train de me rêver, vous. Juré.  
Silence.  
– Patricia, aujourd'hui samedi, est-ce que vous travaillez ? (moi : non)...  
Il y a eu un silence. Gênée ?  
– s... ça dépend, z... ze peux faih s... cette ap'è mini, nettoyer n... nes toilettes, du foyer...  
Pauvre chérie, pas au Paradis, non...  
– Ce que je vous propose, c'est que je vais venir vous voir, dans deux heures environ.  
– m... mèhçi, oh... oh, m... mèhçi, en... en vhai...?

- Tout à fait.
- n... ne faut z... ze vous achète n... n'un flan p... pouh hembouhser n... ne z'autobus...?  
Il a souri :
- Pas besoin. Et on pourra se parler. Vous voyez : votre bouteille à la mer a été trouvée, et le prince charmant vient à votre secours...
- m... mèhçi s... seigneuh d... de pas possibe...  
« Merci Seigneur de pas possible » devait signifier « Miracle », oui...

## MATA HARI

A la réflexion, cette histoire s'était passée de manière étonnante, surprenante. Et, certes, la surprise est une constante du monde dit Réalité (ou Cauchemar...). Gérard avait effectivement fait un rêve nocturne ressemblant à ce qui s'est passé, mais avec des différences, très notables.

En vrai, au lieu de voir « par hasard » cette délicieuse petite sosie de Lucja dans un magasin de maquettes, à l'autre bout de Lille, il avait trouvé, dans sa boîte aux lettres, une publicité de pâtisserie avec la photo de son visage – ô combien adorable, adoré... Sans doute distribué dans toutes les boîtes aux lettres, des immeubles du quartier, c'était une pâtisserie assez proche. (Bien sur, il a fait agrandir et encadrer ce visage délicieux, en grand pour le mur et en moyen pour sa table de chevet – mettant à sa grande surprise aux oubliettes l'image de Lucja, agrandie de leur photo de classe...) Et au lieu d'aller acheter une petite maquette chaque semaine, le vendredi soir (dans son rêve), il est allé à la pâtisserie chaque jour, amoureuxment... Ceci dit, elle était naine et bègue, adorable, comme dans son rêve exactement (et comme dans la réponse qu'il avait fait dans le journal de l'usine, interviewant tout le monde sur la définition du bonheur : « rencontrer et revoir une sosie de celle que j'aimais, naine et bègue timide peut-être »). Différence très notable avec son rêve : au lieu de s'étaler sur des années, petits pas timorés, leur histoire a été très très vite, incroyable. Il avait pensé que sa nouvelle petite chérie (la deuxième et toute dernière de sa vie) ne le remarquerait pas, au début, s'habituant simplement à sa venue avant de le reconnaître comme habitué, avant d'être touchée quand il prenait sa défense contre les clients méchants, mais « en vrai », incroyable : elle a semblé « émue », « touchée », dès la première fois que leurs regards se sont croisés, le premier jour, elle a rougi timide, délicieuse... est-ce que sa tendresse à lui se lisait sur son visage ? Et puis, dès la troisième semaine (au lieu de la 141<sup>e</sup> semaine), l'anecdote qu'il avait imaginée : un hasard les amenant à se revoir, en dehors du magasin... (une affiche sur son comptoir, pour une séance « connaissance du monde » au cinéma du quartier, dimanche matin). Et ils s'y sont retrouvés, timides, touchés, il lui a payé la place, heureux, et elle a accepté, merveilleuse... Et puis c'est devenu une routine délicieuse, chaque dimanche matin, et Gérard espérait que ça dure des années, imaginant que la cinquième année peut-être, il lui offrirait des fleurs, un dimanche tombant pile à la Saint-Valentin, fête des amoureux... mais dès la cinquième semaine, étonnamment, elle a eu des mots brusquant tout, en un sens :  
– j... géhah... s... ça ête m... mon annivèhsaih, j... jeudi p... p'ochain, v... vin sept ans...

Lui il en avait 29, il était heureux de savoir son âge.

- Bon anniversaire, Patricia...
- m... mèhçi...
- Qu'est-ce que je pourrais vous offrir ?
- ze sais pas...

Bien sûr, c'était cette confusion timide qu'il attendait d'elle, mais, incroyablement, elle a dit autre chose, presque tout de suite :

- p... pah ézempe, s... si v... vous avez inventé u... une machine, j... géhah... z... ze sehais s... si z'heuuse v... vous me donnez l... les plans, l... les calculs...

C'était une coïncidence à peine croyable (impossible, en fait), parce qu'autrefois il avait conçu une roue à mouvement perpétuel, révolutionnant le monde (si quelqu'un la construisait un jour en vrai), et Lucja avait refusé qu'il l'appelle « Moteur Lucjéen », tout en l'envoyant promener, à jamais... Mais sa petite Patricia, pas du tout apparentée à Lucja, ne pouvait bien sûr pas le savoir (et, pour ne pas la complexer, il ne lui avait jamais révélé qu'il avait un Q.I. de 230, disant simplement qu'il était ouvrier, ce qui était vrai...).

Rassemblant ses souvenirs, il a tout réécrit, dessiné, calculé, prouvé, la semaine suivante, et il en a fait don à sa petite chérie le jeudi soir, au magasin, lui souhaitant un bon anniversaire, Patricia... Elle a souri, timide, remercié, sans expliquer, mystérieuse.

Mais le lendemain, elle n'était pas au magasin, fermé sans explication. Pareil samedi. Et elle n'était pas au cinéma le dimanche de cette semaine.

Pareil la semaine suivante : elle n'était pas au magasin, sa remplaçante disant que c'était elle maintenant qui avait le job, « l'autre étant partie » (???). Enfin, officiellement, Gérard et Patricia n'étaient pas « amis », seulement camarades de cinéma et vendeuse/client-fidèle, mais... il était quand même immensément étonné qu'elle ne lui en ait pas parlé.

Incroyable encore, une douzaine de jours après « l'anniversaire », Gérard a entendu frapper à sa porte et la petite voix de sa chérie appelant doucement « j... géhah... ». Habituellement, il n'ouvrait jamais (aux représentants ou prédicateurs), puisque n'ayant aucun ami (et Patricia ne connaissant pas son adresse, théoriquement), mais là, ébahi, il est allé lui ouvrir, petite chérie, oui... Et c'était bien elle, vivante et en santé comme normale, comment avait-elle pu venir jusqu'ici (ignorant où il habitait) ?

Bien sûr, il l'a invitée à entrer, en s'excusant que le ménage n'était pas fait, pardon. Et, incroyable, inouï, son humble petite pâtissière a sorti de sa poche un boîtier électronique, qu'elle a déplacé dans le studio, en silence, avant qu'une lumière ne s'allume et qu'elle se baisse pour quelque chose sous la table de chevet, qu'elle a écrasé, comme un micro dans les films d'espions (?!). Et pareil encore, derrière le radiateur, et puis elle a souri.

- voilà, les micros sont off maintenant. Le nôtre et celui d'en face.

Sans bégayer ! Elle ???

- euh, tu préfères que je joue mon rôle pour toi, que je bégaye ?

Gérard, estomaqué, a fait Oui, espérant retrouver sa petite chérie, si le rêve se commutait au monde normal, pour la suite...

– d... d'accouh, p... pahdon, p... pahdon...

Oui, ouf, et ne prononçant pas les R, il retrouvait sa petite chérie...

– j... géhah... n... nohmalement, on... on a les plans, t... tu dois être éliminé... pouh pas que les autes y les aient aussi...

Et Patricia employant un subjonctif et employant le tutoiement, ça sonnait tout incroyable. Ça inquiétait Gérard davantage que le fait qu'elle lui annonce sa mort à lui, programmée.

– t... tu vas être tué...

– C'est pas grave. Je pensais mourir, de toute façon...

– p... pasque... ta petite pâtissière n... n'avait disparu... ?

– A jamais, il semblait.

– z... ze nous ai appôhté des bahbituïques, p... pouh nous z'endohmih a... à zamais... p... pas besoin s... sauter sous ne t'ain...

? S'il avait eu ça sous la main, certes, il serait mort depuis bien longtemps (le rejet par Lucja au lycée à leurs 15 ans, le rejet par Lucja au téléphone à leurs 25 ans...).

– Merci, oh merci. Mais euh, pourquoi « nous », toi aussi... ? euh, ou nous, si euh...

Il ne comprenait rien, pardon. Mais elle a secoué la tête.

– ze être en m... mission, te sédui... pouh te voler ces plans... les obtenih de ton cèhveau, suhveillé pah mon p... pays...

??? Espionne ? Patricia ? Ou Patrycja en écriture polonaise... russo-polonaise, KGB ou l'équivalent maintenant...

– m... mais ze n'a t... tombée f... folleu z'amouheuse de toi... p... pahdon... a... aloh ze t'ahis...

Trahir ? Elle choisissait de trahir pour lui ?

– et k... comme ne vont n... nous massak'er... s... c'est mieux n... nous endohmih... ne zamais héveiller...

Et oui, ils ont fait ainsi : ils ont pris tous les cachets (davantage pour lui, au prorata du poids, approximatif), et ils sont allés s'allonger. Avoir Patrycja tout contre lui, lovée dans son épaule, était immensément merveilleux, fabuleux... Sentir sa toute douce poitrine contre lui... Et ils se sont endormis, éteints, oui.

## LOS ANGELLES DE LA MUERTE

Gérard s'était une fois demandé si son histoire de cœur avec cette petite pâtissière naine était anodine ou bien l'élément majeur de l'Univers. Il avait conclu dans le sens « brouille sans importance » mais il se trompait, totalement.

Enfin, dans le détail, c'était un peu plus compliqué que ça, dans la tête de Gérard. Oui, c'était un amour secret, platonique, très très minuscule aux yeux des gens de sa génération vautrée dans le sexe échangiste en tuant les futurs bébés (pilule et avortement). Mais en même temps, revoir chaque vendredi soir sa petite chérie, au magasin pour un flan, était pour lui le centre de l'Univers, et sa seule raison de vivre. Sans se re-tuer comme après l'affaire Lucja et Lucja-bis (sa camarade de classe autrefois, sosie de visage de la petite pâtissière polonaise, pauvrete lycéenne qu'il avait espéré sauver du redoublement et qui l'avait envoyé chier, et encore quand il l'avait recontactée dix ans plus tard)... Et, contrebalançant cette importance colossale pour lui, il y avait l'évidence que ça ne comptait sans doute pour rien aux yeux de sa petite pâtissière elle-même. Comme Lucja maintenant, elle devait avoir des dizaines ou centaines d'amants, et l'adorateur platonique qu'il était constituait un détail sans doute très négligeable. Elle paraissait émue touchée, chaque fois qu'il prenait sa défense contre des clients méchants devant lui, mais il s'agissait assez clairement de brouilles. Pensait-il. Il se trompait.

En ce vendredi 16 juin, il est allé comme d'habitude en « pèlerinage » auprès de sa belle, officiellement « acheter un gâteau », et il a pris comme d'habitude le premier bus vers le centre-ville, avant le 23 vers le quartier Saint-Jean. Mais sur ce trottoir où il allait prendre la correspondance, il a été interpellé par une petite vieille, au nez crochu.

– Eh toi ! J'ai à te parler !

Gérard, pas sociable pour deux sous, pensait passer son chemin, ignorer la gêneuse, quoique ce soit mal commode en étant bloqué là par l'attente du bus.

– Eh ! Faut qu'on cause, de ta petite pâtissière naine de merde !

???! Gérard était ébahi, subjugué, n'ayant jamais parlé à personne de sa petite chérie, de ses 141 visites hebdomadaires là-bas (aujourd'hui était la 142<sup>e</sup>)... Et on n'était pas du tout ici devant la pâtisserie, mais à une demi-heure de bus, peut-être une heure et demie de marche à pied... Incompréhensible.

– Ah ! J'vois qu'ça t'intéresse !

Il a avalé sa salive, interloqué, hagard, perdu...

– Eh ! Ch'te signale que cette petite conne, cette crevure, elle est même pas humaine !

Il a cligné des yeux.

– c'est pas grave, mdame.

Même si elle était un robot ou un mirage, elle était la plus merveilleuse de l'Univers, sa seule raison de rester vivre sur Terre.

– Ben si ! Eh ! Tu pourras jamais la « connaître », comme ils disent dans les livres !

? Comme la Bible dit que les gens de Sodome voulaient « connaître » un ange envoyé par le Ciel ? Non, il ne cherchait pas à « coucher », il adorait sa petite pâtissière, sans rien demander en échange, rien...

– c'est pas grave, je l'adore quand même, simplement, sans déranger...

– Ben si ! Putain, tu nous déranges tous nos plans à nous, notre mission ici !

?? Une folle ? La mère ou grand-mère de la petite jeune fille (qui aurait parlé de lui) ??

– pardon, euh...

– D'toute façon, j'te l'dis : elle te déteste, elle te méprise, elle dit du mal de toi dès qu't'as l'dos tourné !

? Qu'elle ait parlé de lui semblait évident, véridique donc, puisque la dame avait eu connaissance de son « existence » (s'il ne rêvait pas). Sauf explication surnaturelle.

– Alors ! Tu ne dois plu' jamais aller la voir ! Ignore-la ! Stop final ! OK ?

– non, euh...

– Ou bien, tu vas aller lui foutre une grande paire de baffes dans sa gueule, pour t'avoir fait des sourires en face en crachant dans ton dos !

– je vous crois pas...

Et le bus 23 arrivait, Gérard a quitté la dame, pour monter à bord. Et le bus est parti, laissant la vieille grincheuse, sur le trottoir.

Enfin, après le trajet, il est descendu, et allé à pied jusqu'à la pâtisserie adorée... Et il a retrouvé son si joli visage, son sourire délicieux...

– 'soir manemoiselle...

– s... s... soih m... meu-s... sieu...

Si polie gentille, toujours, et il n'y avait pas d'autres clients aujourd'hui. Elle allait lui chercher son flan traditionnel, en silence gentille, c'était leur tradition routinière, oui.

– euh, manemoiselle, au centre-ville, là où j'ai pris le bus pour venir, une dame euh... d'un certain âge, elle m'a parlé de vous, étonnamment.

Elle n'a pas paru surprise ni confuse mais comme un peu effrayée. Etait-ce sa mère qui avait menacé de dire des choses, et de la faire frapper ou quoi ?

– Ne craignez rien, je l'ai pas crue...

– I... los ann... angellès d... de la m... muerté... ?

???

– Mh ? Je sais pas, elle avait pas d'accent américain, je sais pas si elle venait de Los Angeles.

Ou « Los angeles de la muerte », sonnante comme « les anges de la mort », ou « les angelles de la mort », était-ce cela la « mission » dont avait parlé la dame ? Et leur toute petite pâtissière serait une telle « angelle », donc pas tout à fait humaine ?

– Même si vous étiez une angelle, manemoiselle, moi je vous trouverais adorable, merveilleuse gentille...

Elle a rougi très fort, et commencé à emballer le flan, consciencieuse mignonne... Et puis il a payé, dit au revoir. Et il est reparti, simplement, heureux.

Mais, tandis qu'il était assis à l'abribus de cette Rue Saint-Jean, pour rentrer chez lui (via le centre-ville), la vieille dame est réapparue, venant sur le côté. (Avec un bus toutes les quarante minutes, elle n'avait pas pu venir en prenant le suivant, mais elle avait peut-être une voiture, elle).

– Imbécile, tu as pas fait comme on t'a dit ! Lui roucouler des gentillesses, c'est le contraire de s'qu'y faut faire : retourne lui écraser ton poing sur la gueule !

– jamais, madame... ou... expliquez-moi pourquoi, au moins...

Elle a soupiré, très fort.

– Notre mission, c'est de montrer au Créateur que cette humanité est toute pourrie, méchante saleté, qu'il faut la massacrer, comme il a fait à Gomorrhe mais tous, pas juste deux villes ou quoi !

? Une « illuminée » religieuse ?

– Et elle, cette crevure ! elle devait super bien se faire écrabouiller par les gens normaux méchants, et témoigner que vous êtes tous haïssables ! Mais cette conne elle est tombée folle amoureuse de toi !

???!!!

– Je rêve de la protéger, la consoler, oui...

– Mais non, bon sang ! Vas lui foutre ton poing dans la gueule, qu'elle accepte de témoigner devant la Haute Cour, pour que l'Autre il faut qu'il décide le Jugement Dernier, de votre pourriture !

Le mot médical pour les gens qui se font des films grandioses, à partir de toutes petites choses, c'était « mégalomanie », croyait se souvenir Gérard.

– même si vous disiez vrai, je... veux pas frapper celle que j'aime, elle...

– Mais bon sang ! Il le faut ! C'est toute notre mission qui tombe à l'eau sinon ! Et bon, normalement, tu dois m'prendre pour une folle !

Gérard n'aimait pas le mot « fou », « folle », renvoyant aux psychiatres qui l'avaient drogué, des années, pour que – assommé par les médicaments – il ne se re-tue pas...

– Puisque je suis folle, selon les humains imbéciles, comme toi, tu risques rien, ça existe pas cette Haute Cour, tu risques pas de faire massacrer l'humanité, OK ? Alors tu vas foutre ton poing dans la gueule à la pite, tranquille, sans risque d'Armageddon, rien !

– non, je l'aime...

– Ah putain !

Mais... la dame sortait un pistolet, noir, avec un grand tube comme le « silencieux » dans les films d'espions ou quoi.

– De deux choses l'une : ou bien tu vas la cogner ou bien je te tue ! Tu choisis quoi ?!

Il a soupiré.

– tuez-moi...

Et elle a tiré. Toc. Et il est mort.

Mais la petite jeune fille, pâtissière, infiniment triste que l'homme qu'elle aime ne revienne plu' jamais, s'est aussi donné la mort, au lieu de témoigner de la méchanceté de toute l'humanité restante, et le plan des angelles de la mort a échoué, complètement. Ou à refaire, à débattre.

## ATTENTAT PLUS OU MOINS PARÉ

A son usine, durant les pauses « café », Gérard avait entendu les nouvelles inquiètes, du monde. Ses collègues ouvriers parlaient d'attentats en France et Angleterre, faisant craindre à chaque minute l'horreur pour chacun. Gérard n'avait pas la télévision ni la radio, pour connaître les détails, mais il lui semblait que les armées française et anglaise tuaient, au Moyen-Orient, des familles dites ennemies, et nos chefs des armées étant élus, les électeurs ici se faisaient normalement tuer en retour, avec leurs familles pareillement – il aurait mieux fallu arrêter la guerre là-bas que de chercher à combattre ici le prétendu inexplicable. Et les gens parlaient de « terroristes » comme si c'était un principe abominable, injustifiable pour quelque raison que ce soit... en oubliant que chaque 8 mai était célébré le terrorisme triomphant de 1945, avec le terror bombing massacrant les enfants allemands et japonais, et ouvrant droit à possession d'armes atomiques terroristes anti-civils, anti-bébés... Mais bref, Gérard se sentait loin de tout ça, et s'il n'avait pas de radio ou quoi, c'était davantage par refus que par impossibilité financière. Il voulait rester tranquille.

En tout cas, le moment principal de sa semaine, sa visite à sa toute petite pâtissière adorée, était tout ce qui comptait pour lui – le vendredi soir. Et, cette semaine, il y avait une dame devant lui, une petite dame asiatique ou tahitienne (ou philippine), douce, polie. Elle avait demandé un moka qu'emballait joliment la petite naine jolie...

Mais derrière eux la porte de verre s'est ouverte presque violemment. Un jeune type entraînait, les yeux froncés, barbu – algérien ou quelque chose. Avec un manteau bizarre, rembourré ou quoi.

– Stop ! Personne ne bouge ! Moi, pour Allah, je vais vous exploser la gueule ! Téléphonnez aux journalistes ! Hop !

La petite jeune fille naine était pétrifiée, ne sachant pas quoi faire. Et la dame asiatique tremblait. Euh... il y avait un téléphone sur le comptoir. Mais... enfin, il a pris la parole, étant le seul homme présent, et envisageant que les faibles femmes n'auraient pas le cran :

– euh, msieu, on connaît pas de journalistes...

– Faites pas chier ! L'dix-sept ! Police ou quoi, déjà, et l'paradis hop direct à m'faire péter à exploser des sales Français !

?

– euh, y a erreur, je crois : mademoiselle, petite demoiselle en blouse blanche, elle est polonaise, et madame cliente est asiatique, moi je suis antifrçais...

– De quoi ?! Antifrçais comment ?!

– j'aime pas du tout le fromage et vin, saucisson, j'ai toujours refusé de chanter l'hymne « qu'un sang impur abreuve nos sillons », je suis contre le droit de veto ONU à la France et pas aux algériens indochinois, je suis amoureux d'une toute petite polonaise et pas d'une française...

– Mais si t'es un sale juif international, c'est encore pire !

– je suis anti-israélien aussi, anti-américain : à mon avis, il faut rendre toute la Palestine aux Arabes ou aux Cananéens, toute l'Amérique aux Indiens. Et condamner Jésus-Christ, qui a dit que les non-Juifs sont des chiens. J'ai pas le droit, avec la loi Gayssot projuive spéciale : je risque la prison moi, pour délit d'opinion...

– Convertis-toi à l'Islam, le Grand ! Et fais les tous péter !

– euh, j'aime pas l'esclavage, cher à votre prophète... ni la violence, pareil...

– Mais merde, c'est nul de vous exploser la gueule à vous, femmelettes merde ! J'veis trouver mieux !

Et il est parti, en essayant de claquer la porte, mais un peu retenue par le bloum. La petite jeune fille, très pâle, recommençait à sourire, faiblement. Vers lui, Gérard, touchante :

– m... mon hého...

Son héros ? Lui ? Oh, c'était adorable, et il a rougi peut-être bien. La dame asiatique parlait aussi :

– Merci monsieur, vous sauvez notre vie, avec courage admirabe...

Et... la petite jeune fille ramenait le moka emballé, la dame sortait son porte-monnaie. Personne ne se jetait sur le téléphone pour crier au secours, alerte ou quoi. Oui.

– Combien je vous dois, aimable demoiselle ?

– d... dix u... u... uit euho... p... pahdon...

La dame a posé un billet, et la petite jeune fille naine a posé la monnaie « tout là-haut ». La dame a rangé ça, posément.

– Euh, je suis pas très pressée de partir, dans cette rue dangereuse, où ça peut exploser, n'est-ce pas ?

– p... pahdon, p... pahdon...

– C'est pas votre faute.

– m... mèhci...

La dame était gentille, incroyable pour une cliente ici – les française normales, caféinées, étaient hargneuses, cassantes, toujours (quand les hommes normaux étaient écraseurs dominateurs – femelles dominantes et mâles dominants). Oui, ils étaient trois anormaux, là, en ce petit local.

Et quand ils ont entendu la grande explosion, plus loin sur la rue, ils ont compris que c'était produit ce qui aurait pu leur arriver à eux, oui. Enfin, « des Français » super-fiers, peut-être, venaient de décéder, après avoir fait massacrer « là-bas » et avant de massacrer encore doublement. Le tueur n'étant pas plus joli. Le monde est moche, oui.



## FIN DU MONDE OCCIDENTO-CENTRÉ ?

### 4<sup>e</sup> page de couverture : Explosif !

Dans cet essai plus détonant qu'une bombe atomique, le journaliste Jean Durand expose la face cachée de l'affaire du terroriste lillois Gérard Nesity, abattu avec sa complice par les forces de l'ordre cette année. Attention, ça décoiffe ! Osez-vous lire ce brûlot ?

### Introduction

Les « informations » vous ont officiellement présenté les tenants et aboutissants de l'affaire Nesity, de ce début d'année. Toutefois, il s'agit de propagande mensongère, et j'ai l'immense responsabilité d'en connaître les dessous cachés, mis au secret par toutes nos autorités. Je pourrais me taire et vivre tranquille, mais une haute conception déontologique de ma fonction journalistique me conduit à révéler la vérité, et le résultat de mes enquêtes complémentaires, avec le risque d'être « éliminé » avant la parution de ceci. Il ne s'agit pas ici de faire de l'argent, pour ma poche ou je ne sais quel groupe, mais de dénoncer des scandales un milliard de fois plus graves que les affaires de mœurs de telle ou telle célébrité. Il s'agit bien d'une fin du monde, en un sens, et un péril démentiel pèse sur nos têtes (car ne nous sommes pas du tout innocents, libres et bons, contrairement à tous les discours). Aurons-nous le courage de l'affronter en face ou faut-il faire l'autruche en faisant taire les donneurs d'alerte ? Après des mois de torture intérieure, j'essaie ici de me libérer en prenant le risque vital de parler. Accrochez-vous.

### Chapitre Un : l'étudiant sombre

Il y a onze ans, Gérard Nesity était un jeune homme triste, étudiant en voie d'abandonner les études, après une tentative de suicide et sous suivi psychiatrique (ne servant à rien, à son avis). Bien qu'ayant un quotient intellectuel très exceptionnellement supérieur, il voulait devenir ouvrier ou mort (tué par un microbe compréhensif, celle qu'il aimait sans retour lui ayant finalement interdit de se tuer). Tandis que les jeunes normalement s'éclatent et sortent, multiplient les expériences, lui restait prostré, sur son sort. (Il ne s'intéressait nullement à la religion, ni l'Islamisme prétendu récupérer les brebis égarées, ni une autre voie – il était sceptique, plus dubitatif encore qu'agnostique). Simplement, une équation vue au lycée et revue en université le troublait, et il a démontré que c'était incohérent, aboutissant au mouvement perpétuel affirmé impossible par toutes les académies. Il a gardé ses plans et calculs dans diverses archives personnelles, pensant ne plus jamais les ressortir. Il avait conscience que « si ça marchait », sa machine produirait une énergie infinie, totalement gratuite, ruinant tous les pétroliers et nucléaires du monde, mais ce n'était pas son problème. Il voulait mourir ou s'enterrer vivant, pas devenir multimilliardaire et Prix Nobel numéro 1 du millénaire.

Et puis il a quitté le Sud de la France pour un travail d'ouvrier dans une usine de Lille, loin de la blondinette qu'il aimait sans retour aucun. Et là, sa vie a été triste et morne, il était comme zombie, sans intérêt en rien ni personne, sans radio ni téléphone ni télévision ni journaux, rien. Aucun ami connu. Et il n'avait pas mis son nom sur la porte de son studio, il avait débranché la sonnette. Son collègue Muhamad El-Tobrouk le décrit comme un triste étrangement sérieux, brillant sans bruit, ayant prouvé « mathématiquement » les erreurs des chefs et grands chefs mais n'insistant pas. En ce sens il était perçu comme anormal, un peu inquiétant, mais ça ne semblait pas grave. Solitaire en tout cas, au début.

Et puis, un jour il y a maintenant quatre ans, il a entr'aperçu, dans une vitrine de pâtisserie, une toute petite jeune fille, naine, avec le visage exact de sa chérie perdue. Et il a été hypnotisé, semble-t-il. Et après deux ans et demi à revenir à cette pâtisserie, acheter un gâteau à la bègue jeune naine, ils se sont revus au cinéma. Officiellement pour des séances Connaissances du Monde, le dimanche matin, mais il revivait, tendrement, timide. Cela a duré un an, avant leur mort, à tous les deux.

### Chapitre Deux : la pauvre exclue

L'héroïne de cette histoire, Patrycja Niezewska, était en un sens le contraire de Gérard Nesity (bien qu'introvertie timide aussi, solitaire jugée bizarre) : elle avait un Quotient Intellectuel non mesurable, estimé à 20 (contre 180 pour son ami, le total faisant la moyenne 100... – un peu comme l'ex copine de Gérard Nesity, dernière de la classe au lycée quand il était premier, et qu'il avait espéré sauver du redoublement, pour qu'ils continuent à se revoir, simplement). La naine petite Niezewska (haute de 1 mètre 26, contre 1 mètre 47 pour sa sosie Lucja Metalski d'autrefois) était officiellement classée handicapée mentale (quand Miss Metalski, après un an de semi-vacances, redoublement, est devenue diplômée de l'université, traductrice multi-publiée, d'américain et d'hébreu). Réussissant les exercices pour rendre la monnaie, Niezewska fut placée en insertion professionnelle dans une pâtisserie à Lille, le vendredi après-midi. Sa patronne, ayant fait une enquête anonyme, a obtenu 92% d'avis très insatisfaites (du service le vendredi après-midi, quasi muet, triste) à l'exception de cinq billets enthousiastes, quasi amoureux, avec des écritures différentes mais semblant contrefaites, avec un même stylo... sauvetage par Gérard Nesity, apparemment, plaidant pour sauver sa petite chérie du renvoi. Au foyer social où elle logeait, sa consœur Fatima Barka la décrit comme triste et méprisée par toutes, restant prostrée dans ses pensées, relisant infiniment son cahier-journal. Ne vivant (au début) que pour écrire dans ce cahier la nuit de vendredi à samedi (amoureuse d'un client de son travail ?), puis le dimanche après-midi (après le passage à l'épisode cinéma du dimanche matin, ça se recoupe).

La petite handicapée mentale allait normalement être exclue du foyer social, après quatre ans, retournant en institution spécialisée à Douai. Elle aurait dû être renvoyée bien plus tôt, en total échec d'insertion, échec de

sociabilisation, mais divers problèmes administratifs avaient retardé la procédure. Toutefois, en ce mois de Mai, sa tutelle lui avait signifié son départ, et elle pleurait (sans doute à l'idée de perdre l'amitié douce de son Gérard secrètement adoré, puisqu'elle ne s'intéressait à rien d'autre dans le monde extérieur).

Agés de 26 et 29 ans cette année, Patrycja et Gérard étaient comme deux fleurs bleues, romantiques idiotas, abstinentes coincés sans aucune perspective de rien, espérant seulement que ce miracle de se revoir durerait, gentiment. Mais là, avec le cataclysme de son renvoi à elle dans une autre ville, l'écroulement pointait à l'horizon.

Il semble que c'est le 7 Mai que Patrycja a parlé à Gérard, sortant de son silence habituel (attente de la séance ciné) pour expliquer la raison de ses larmes – d'après Haïcha Tobrouk, première arrivée au cinéma en général après les deux timides, qui étaient toujours encore plus en avance qu'elle (pour passer une heure ensemble sans le noir de la salle ?). Il est vraisemblable que la minuscule Niezewka a expliqué le caractère désespéré de sa situation. En tout cas, Gérard a demandé une entrevue à la tutelle, Judith Cohen, et il a même proposé d'épouser Patrycja. Mais la fonctionnaire a refusé tout net, criant qu'elle faisait le bien pour la société civile, qu'elle connaissait son métier, contester ses décisions constituant une intolérable insulte envers sa supériorité évidente, insulte antisémitique certainement a-t-elle diagnostiqué (elle se clame avoir été en cela supérieurement clairvoyante).

Elle a par ailleurs précisé que La Naine n'était pas une femme mais une ratée totale, une sorte d'angelle (selon son dossier médical) et on ne marie pas de tels déchets – elle n'a pas cru Nesej disant n'avoir aucune espèce de vie sexuelle et n'avoir qu'une tendresse infinie envers sa petite chérie. « Un dingue avec une crevure : non merci ! ».

Gérard a donc décidé de construire sa machine impossible, pour « terrasser la Réalité » (le mot est de lui-même).

#### *Chapitre Trois : la machine terrifiante*

Avec des roulements à billes, des boules de plomb, des montures de balsa et contreplaqué, Gérard Nesej a fabriqué (le soir, après son travail) cette concrétisation de ses calculs d'autrefois. Et, « miracle » ou « horreur » : la roue tournait, de plus en plus vite, sans s'arrêter, sauf à la bloquer par barres de contrôle. Sans aucune source d'énergie, donc fournissant de l'énergie à partir de rien ! Ou... annihilant ailleurs de l'énergie bien plus fondamentale que nos sources de chaleur ou électricité.

Au vu de cela, Gérard a voulu convoquer une Conférence de Presse tonitruante, mais notre journal local, qui a reçu le courrier, n'a pas pris ça au sérieux. C'est moi, qui ai fait des études de psychologie, qui ai été envoyé voir de quoi il retournait (« un dingue, sans doute », selon le rédac'chef). J'ai plaisanté « on dit que le génie rejoint la folie ! » mais seul un haussement d'épaules méprisant m'a répondu. En tout cas, loin de se tenir en salle de conférence bardée de micros et caméras, la discussion entre Nesej et journalistes (moi-même, seulement, finalement, donc) s'est déroulée dans un café proche de son usine.

Gérard Nesej annonçait que sa machine impossible ne pouvait fonctionner qu'en « consommant » la masse génératrice de gravité, donc réduisait irréversiblement le poids de la Terre. Et comme ça fournissait une énergie infinie et gratuite, qu'il ne poserait aucun brevet bloquant, tout le monde allait se ruer sur l'aubaine, en construire des milliards d'exemplaires, et la Terre – déséquilibrée, et de plus en plus – allait quitter son orbite solaire, pour se perdre dans les infinités gelées de l'Univers (ou allait tomber se fondre dans le Soleil, il n'avait pas vérifié cette partie des calculs). Exterminant l'humanité, dans tous les cas. En échange de la non-divulgence de ses plans, il exigeait donc que sa petite Patrycja ne soit pas exclue vers Douai mais puisse rester à Lille, en foyer social ou chez lui, l'hébergeant amicalement. Chantage à l'extermination universelle... pour raison amoureuse... (et platonique, même pas bestiale normalement !).

#### *Chapitre Quatre : la discussion généralisante*

Entendant cela, je ne savais pas s'il fallait prendre l'affaire au sérieux. J'étais plutôt réservé : si l'Académie des Sciences, Française et Internationale, déclare le mouvement perpétuel « impossible », il y a sans doute de très fortes raisons, preuves théoriques et pratiques. Mais, à supposer que cet inventeur inconnu ait sous la main une menace d'extermination de l'humanité, il me paraissait un incroyable gâchis qu'il ne réclame comme « rançon » qu'une micro mesure administrative locale. (Je fais partie normalement du service International/Géopolitique du journal – quoique en décroissance d'effectif actuellement). J'ai demandé à Nesej s'il ne voulait rien essayer d'exiger d'autre, à l'O.N.U., de bien plus grandiose, pour le bien de tous (et pas seulement pour sa micro romance à lui). Il a réfléchi, et répondu – à ma demande, insistante (pardon... puisqu'en un sens, ça allait le tuer...).

Il envisageait de demander, éventuellement :

1– L'apartheid étant maintenant condamné, que la Grande-Bretagne donne son droit de veto ONU à l'Inde, vingt fois plus peuplée. L'indignat étant maintenant abrogé, que la France donne son droit de veto ONU au Vietnam plus peuplé, ou à l'Indonésie encore plus peuplée (ET musulmane – c'est moi qui précise !). Que les USA soient privés de leur droit de veto ONU, pour le crime impardonnable d'avoir exterminé et parqué les Amérindiens, et fanatiquement voulu que la Palestine soit rendue aux prétendus Hébreux sans du tout envisager de rendre l'Amérique aux Indiens. Et puisque les Occidentaux refusent les migrants, que tous les Etasuniens dénués de sang amérindien soient rapatriés en Europe pareillement, d'où ruine de l'Europe, partageant enfin la misère du monde équitablement. Que les frontières (égoïstes, groupistes) soient abolies dans deux ans, pour un monde uni, sans rejet de l'autre. (Fin de notre civilisation ? pensais-je, première justice humaniste ?).

2- Que l'état d'Israël soit évacué comme l'Algérie Française, en laissant revenir les expulsés Palestiniens, et les fuyards ayant échappé aux exterminations racistes, terrorisme auquel l'Occident est allié, entièrement. Que le mot Juif soit dissocié en Juifa involontaire (par ascendance), innocent sauf pour les racistes antisémites, et Juifo volontaire (par choix fier), coupable de racisme avec cette religion non prosélyte transmise par ascendance – ou avec nationalisme sioniste athée, reprenant ce racisme sans alibi de prétendue volonté divine.

3- Que la Francophonie (dont la France, oui) adopte l'écriture de Patrycja, phonétique en lettres standards, « un milliard de fois mieux que notre usine à gaz ». Que l'école cesse d'être une usine à crétiens réciteurs et admirateurs de célébrités mais devienne une éducation à l'esprit logique, critique. Que la laïcité ne soit pas l'approbation de toutes les religions (sauf l'islamisme) mais la condamnation des textes sacrés esclavagistes, terroristes, adorateurs du Déluge exterminateur de bébés et foetus, avec l'idée (Israélite et Jésusesque) que les non-Juifs sont des chiens.

4- Que la France révoque la Loi Gayssot, qui punit de prison le doute sceptique vis-à-vis du dogme (concernant la Shoah) en prétendant incarner la liberté sacrée, bla-bla. Que cessent les célébrations de la seconde guerre mondiale qui a été une guerre du mal contre un autre mal : que l'envahissement de la Pologne 1939 ne soit pas prétendu un milliard de fois plus grave que l'envahissement antérieur de l'Amérique, Océanie, Algérie, Indochine. Que le traitement raciste des racistes israélites soit présenté comme un logique retour de bâton hélas. Que les vénérés alliés soient reconnus terroristes massacreurs de civils et bébés, notamment à Hambourg, Dresde, Tokyo, Hiroshima. Que soient condamnées les paroles de « La Marseillaise », déclarant que les civils sont des soldats et que les étrangers et leurs bébés ont le sang impur, bons à tuer.

5- Que nos bombes atomiques (tueuses de civils et bébés) soient reconnues terroristes, et illégales en application du Traité de Non-Prolifération Nucléaire, ne ciblant nullement les seuls « nouveaux » candidats à la domination massacreuse.

Ce tableau, ici détaillé et sans amalgame, n'était nullement la harangue d'un « antisémite radicalisé fou de haine », contrairement à ce qu'a dépeint la propagande unanime, mais c'était simplement la réponse d'un penseur logique étonnant, amoureux blessé par une juive ashkenaze, sosie de sa petite pâtissière, autrefois. Peut-être a-t-il été rejeté avec les mots « sale goy », la belle Lucja donnant fièrement son pucelage en vacances en Israël, à des garçons 100% pur-juif, tellement « supérieurs ». Et l'inventeur pouvant massacrer l'humanité, si on le poussait à réfléchir à grande échelle, démolissait alors la domination judéo-chrétienne (« occidentale ») sur le monde.

Mais, lisant mon papier compte-rendu, notre rédac'chef (israélite) a hurlé au terrorisme antisémite, super-ultra-gravissime, et (de par ses contacts) il a rameuté toutes les autorités policières, militaires. Le gêneur a très vite été exécuté avec sa copine, devant leur cinéma chéri, par dix-neuf tireurs d'élite postés sur les toits. Et l'immeuble de Nesity – impasse Mickey Newbury – a le jour-même brûlé (accident ? ou nettoyage, faisant 48 morts collatéraux dont 7 enfants de moins de quinze ans), détruisant le prototype infernal.

En un sens, cela a pu sauver la planète d'une errance meurtrière aux confins de l'Univers glacé, mais dans son tableau des énormes défauts de notre monde prétendu « libre » et « vertueux », Gérard Nesity parlait d'une injustice terrible et générale, évidente mais cachée – expliquant la violence « terroriste » qui nous massacre (action prétendue diabolique incompréhensible, hum). Il y a là de quoi réfléchir. Immensément.

Fin. (A réécrire entièrement, à étoffer en minimum 14 pages petit format, à la « Indignez-vous »)  
Jean Durand, Lille, France, Europe, planète Terre...

Estampille rouge officielle : n°1/979-1, À DÉTRUIRE D'URGENCE

### TUEUSE SUR DEMANDE

Gérard ne pensait pas que sa 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtissière adorée serait un jour très spécial, erreur... Après qu'elle ait pris les pièces qu'il avait posées, et tandis qu'il prenait le traditionnel petit paquet, elle a dit, doucement :

– m... meu-s... sieu, s... si vous n'avez b... besoin n... ne tuer quéqu'un, j... je peux faih...

??? Hein ??? S'il avait besoin de tuer quelqu'un, sa timide et douce petite pâtissière proposait de faire ça pour lui ?? Fallait-il éclater de rire si elle essayait de plaisanter ? On n'était pas du tout un Premier Avril... Enfin, il n'y avait personne derrière lui, ce n'était pas une grosse plaisanterie évidente pour faire rire tout le monde, ça pouvait être qu'elle avait besoin d'argent immense et avait vu un film où une fille devient tueur à gages ou quelque chose. Euh, répondre quelque chose, au moins, vite...

– Euh, tuer comment ?

Elle voulait dire « avec un gâteau empoisonné » ? Elle a cligné des yeux.

– z... ze sais pas k... comment ça mahche... n'un fusil, ou... ou n'une bombe...

Ouh-là-là, c'était terriblement sérieux. Était-elle en voie de recrutement par un réseau terroriste ? Proposant gentiment son aide à quelqu'un d'amical, un peu, pour choisir une cible, plutôt méchante ?

– Euh, vous avez ça ? fusil ou bombe ?

Elle a fait non, toute désolée, perdue.

– m... mais ze pensais... k... que dans les fi'ms...

Oui, c'était bien une histoire de films.

– les ceux que ne veulent tuer m... méchant(s), n... n'ont pas ne dhoit, ou... ou ne vont en p'ison...

– Oui.

– a... aloh k... comme moi ze vas m... mouhih, b... bientôt...

??? Elle pensait « mourir » bientôt ???

– k... que ze va p... pahtih... a... à Douai, n... nohmanement... p... plu' vous hevoih zamais, vous m... meu-s... sieu, le seul zentil du monde... aloh... mouhih chaguin... ch... chez les démiles ou en p'ison, s... c'est paheil, p... pouh moi...

???

– Manemoiselle, une autre solution – sans tuer personne, ni vous ni autrui... Cette autre solution ça serait que j'aille vous voir, à Douai, dire bonjour...

Elle a écarquillé des grands yeux stupéfaits, ébahis...

– s... ça éziste...? p... possibe...? s... sans vous déhanger...?

– Bien sûr : je l'adore, moi, ma petite pâtissière... comme une amie, ma seule amie...

– oh... oh...

Comme transportée, rougissante, souriante perdue...

– m... mais p... pouh heméhcier, z... ze peux tuer k... quéqu'un, k... quand même...

– C'est vrai : tenez, je vais faire un pas ici à côté du comptoir, me baisser, et vous allez me faire un bisou sur la joue. Ça va flinguer mon cœur... « tuer » le vieux garçon triste que j'étais...

Ils ont fait comme ça et il a donc reçu ce bisou tout doux, immensément délicieux, de sa naine petite chérie...

– m... mais v... vous pas m... moh, z'èspèh...

– Non, je suis pas « mort »...

– et z... ze vas n'aller en p'ison...?

– Au contraire, c'est moi qui est prisonnier, là, mon cœur vous appartient pour l'éternité, paf, chaviré, prisonnier...

Elle ne souriait pas tout à fait, hésitant entre bonheur et culpabilité (parce que c'était elle, sans doute, qui avait fait le bisou « coupable »...).

PRÉSIDENT TOUT NU

(Journal télévisé du vendredi 04/08/2017, 22h17, canal E2E4)

« (...) à ne pas oublier, sur la route des vacances !!!... DERNIÈRE MINUTE : on nous apprend qu'à Lille vient de se terminer tragiquement une prise d'otages islamiste. Les terroristes exigeaient qu'on leur livre le Président de la République Française et le Secrétaire Général des Nations-Unies, tout nus, avec un ballet à chiottes dans le derrière, et portant ensemble une pile de 17 Corans en langue arabe. C'était clairement irrecevable et l'assaut a été donné, avec plein succès : aucun tué hormis terroriste et complice. Immense bravo de la rédaction à nos valeureuses forces de l'ordre ! »

(Compte-rendu écrit de la cassette audio – dissoute au vitriol 32N – pages ultra-confidentielles, interdites de copie et à détruire au plus tard le 05/08/2017 à midi.)

– 'Jour manemoiselle...  
– j... jough m... meu-s... sieu...  
– Qu'est-ce que...? Vous... fermez ? La pâtisserie ? Vous souhaitez qu'on parle un peu, sans être dérangés par d'autres clients après moi ?  
– s... c'est p... pas... n... non...  
– Mh ? Pourquoi ceteuh... mitraillette en chocolat, euh...?  
– p... p'endez n... ne téléphone... ici, t... téléphonez l... la police k... que je vas v... vous tuer...  
– Mh ? Ça crache des bombons en chocolat, là, regardez... Et je sais bien que vous êtes une gentille, presque une amie, après ces trois années...  
– s... si v... vous p... plait, t... té-né-f... phone...  
– Pleurez pas, non, je... je téléphone, oui, pardon.  
(Son de touches sonores, puis de liaison)  
– Allô ici Police-Secours !  
– allô, oui, excusez-moi de vous déranger... on me demande de vous appeler pour vous dire que... on va me tuer, j'ai... une « mitraillette » braquée sur moi...  
– Où est-ce ?!  
– (manemoiselle, on me demande où)... Ici, euh... c'est la pâtisserie de la Rue Saint-Jean, à Lille, 79 Rue Saint-Jean.  
– Combien sont-ils ?  
– qui ?  
– Les terroristes !  
– y a pas de terror... Attendez, je vous la passe.  
– a... allô...  
– Oui, allô ! Qui êtes-vous ?!  
– s... c'est m... moi z... ze vas t... tuer l... le gentil m... meu-s... sieu, l... le pluss zentil du monde... oui, l... le tuer...  
– Qu'est-ce que vous voulez en échange de le libérer sain et sauf ?!  
– que... n'y faut p... pas me henvoyer ch... chez les nêmes, a... à Douai... k... que si ze va p... plu zamais hevoih l... le gentil monsieur... s... c'est t'o affheux...  
– Ben il faut voir ça avec les affaires sociales, ou les socio-médicaux, ces trucs-là !  
– n... ne veulent pas... a... aloh z... ze va l... le tuer, t... tant pis p... pouh sa fiancée...  
– Mais on tue pas les gens comme ça ! Pour un truc administratif ou quoi !  
– s... c'est moi z... ze n'a inventé...  
– Purée ! Où on va ?! Et... vous fréquentez quelle mosquée ?  
– m... mostée...?  
– Mosquée ! Là où les imams font leur prêche !  
– p... pêche...? n... non, n'y faut un... un papier k... que p'euve ze vas pas n'èspulsée ne foyer social...  
– Quel foyer social ?!  
– hue... hue Saint-Jean...  
– Vous avez l'adresse s'il vous plaît ?!  
– k... quate-v... vingt t'eize... hue s... Saint-Jean...  
– A Lille ? 59 000 ?  
– s... cinquante n... neuf z... zého t'ente...  
– Ah, en banlieue ?!  
– ou-i... l... loin d... de la gah... s... sinon ze n... n'auhais dézà s... sauté...  
– Comment ?  
– hien...  
– Bien ! Vous pouvez me repasser l'ôtage ?!  
– (t... tiendez, m... meu-s... sieu...).  
– allô ?

- C'est vous à nouveau ? Elle tient comment sa mitraillette ? Pointée sur votre tempe ? sur votre sexe ? vers les jambes ?
  - shht... non, c'est pas grave...
  - Les secours seront là d'une seconde à l'autre ! Gagnez du temps !
  - c'est juste un malentendu... je... je savais pas qu'elle pensait ça de moi... moi je suis amoureux d'elle, en secret, depuis trois ans... pour la sauver de l'expulsion, je vais la demander en mar...
- (Explosion énorme, fracas de verre brisé, souffle du lance-flammes, fin de l'enregistrement).

## CARRIE BIS

Gérard n'était pas très optimiste, en allant voir sa petite pâtissière adorée une 141<sup>e</sup> fois. Si elle était toute tristounette comme la dernière fois, il envisageait de lui demander si elle avait déjà quelqu'un à qui parler de ses problèmes, à qui demander de l'aide, et... Enfin, « idéalement », la réponse serait « Non, pourrait-ce être vous ? » (bégayé-simplifié à sa façon gentille), mais il craignait une réponse plus abrupte : « bien sûr, mon amant de cette semaine, puisque celui du mois passé faisait rien pour aider ! »... Enfin, tant mieux pour elle, mais ça ruinerait à jamais son rêve (à lui) qu'elle soit une pauvre solitaire, l'attendant lui comme un prince charmant... Non, soyons sérieux. Mais il se devait de demander, proposer, pour le cas minuscule (infiniment peu probable) où elle soit toute seule perdue...

C'est dans cet état d'esprit qu'il est entré dans le magasin, oui, peu après 18 heures 30. La petite jeune fille était effectivement toute triste, ce soir encore... Enfin, elle ne débordait jamais d'énergie et de joie de vivre, il l'adorait pour ce côté « pauvre chérie à soutenir », mais là elle semblait vraiment « à consoler », et... il risquait très fort de se faire chasser comme indésirable. Comme par sa sosie Lucie il y a quatorze ans, la première année de lycée.

Elle servait une grosse dame, qui racontait les scandales de la vente par correspondance, et elle ne répondait pas, n'écoutait même pas, semblait-il (mais la dame monologuait de toute façon, sans aucune volonté d'échange). Et puis, toute faible voûtée, elle a ramené le paquet.

– Combien ch'te dois, p'tite naine !

– n... nix sept eu... euho...

– Ah merde ! Quand même ! Vache !

– p... pahdon...

– Pasque moi des comme ça j'en ai fait de mon jeune temps, ça coûtait pas trois balles à tout casser ! A la maison ! Mais avec les requins, ça chiffre ! Eh ouais !

Elle payait, quand même, et la toute petite jeune fille rendait la monnaie.

– Allez ! J'y vais !

– v... 'voih m... maname...

Elle est partie, sans rendre la politesse. Alors lui s'est avancé d'un pas.

– 'Soir manemoiselle...

Et une ébauche de demi-sourire, touchant, en le reconnaissant... Ça faisait chaud au cœur, de faire cet effet-là à celle qu'on aime (même si cet amour-là, éperdu, est sans retour – il rêvait bien sûr qu'elle était amoureuse de lui en secret, mais la même hypothèse il y a quatorze ans l'avait tué, lui, il ne fallait pas recommencer...).

– s... soih, m... meu-s... sieu, m... mèhçi, m... mèhçi...

Et elle allait lui chercher son flan traditionnel, puis elle l'a emballé, doucement. Euh...

– Manemoiselle, euh... vous semblez un peu souffrante, ou quelque chose...

Elle a baissé le nez, coupable...

– p... pahdon...

– C'est pas du tout un reproche...

Sans aller jusqu'à oser dire « la tristesse vous va si bien, vous êtes adorable, oui... ».

– Simplement, je me demandais... pardon... Si vous avez des problèmes, ou des ennuis, est-ce que vous avez quelqu'un à qui en parler ? pour vous aider par exemple ?

Au mieux, elle allait répondre « bien sûr, ma famille », mais il craignait une réponse positive beaucoup plus abrupte pour lui, cassant le roman qu'il se faisait à moitié (s'endormant chaque soir en la serrant dans son épaule, via son oreiller...).

– p... pèhsonne au... au monde, p... pahdon, p... pahdon...

??? Magnifique ?

– Moi je serais très heureux de... vous aider, vous écouter, vous soutenir – en dehors du magasin, pas juste une demi-minute par semaine...

Eberluée, elle était.

– Qu'en pensez-vous, manemoiselle ? Vous seriez peut-être intéressée ?

Elle a baissé le menton, et rougi très fort.

– a... a... a...

Il avait peur de « Ah non alors ! », qu'est-ce que ça pouvait être d'autre, comme phrase ?

– a... a n'infini...

Intéressée à l'infini ??? Oh joie...

– v... vous héponde n... ne quesnion, m... même n... nifficile... ?

– Euh, j'essaierai, bien sûr. Et, si j'ai pas les réponses tout de suite, peut-être qu'on pourra se revoir une autre fois, quand j'aurais fait des recherches.

Il n'avait pas du tout idée de quoi elle voulait parler, mais... il saurait le moment venu, a-t-il pensé. Et – tandis qu'on était vendredi soir – il s'est avéré que le meilleur créneau pour ce « quasi rendez-vous » était le lendemain samedi, où ils ne travaillaient pas. Par exemple le matin, 9h30.

Et le soir, rentré à la maison, il a couvert de bisous son oreiller... même si le lendemain n'incluait assurément pas du tout ce programme.

Ils se sont retrouvés près de la pâtisserie, comme convenu, et sont allés s'asseoir sur le banc public un peu plus loin. Il était émerveillé par son allure, petite reine de beauté toute timide et prude : habillée de gris discret et neutre, comme pour passer inaperçue, sans décolleté ni mini-jupe ni talons, comme pas du tout séduite. Enfin, en un sens, ça signifiait qu'elle ne comptait pas du tout que quelque chose de plus ou moins amoureux se crée entre eux, évidemment, hélas, mais en même temps, elle restait la fragile fleur qu'était Lucie à 15 ans, avant de devenir « femme », vulgaire, allumeuse tous azimuts (sauf lui dorénavant), usée...

– En quoi puis-je vous aider, manemoiselle ?

Elle a cherché les mots.

– m... me dih...

Lui dire oui, lui dire quoi ?

– k... que s... c'est k... compiqué n... n'éspliter, p... pahdon...

– On a plus de deux heures devant nous, j'ai tout mon temps, allez-y...

Et... ce qu'elle avait à dire était effectivement énorme, démentiel, incroyable, grave, déroutant :

1/ Sans faire exprès, elle avait des « pouvoirs » (Gérard pensait au film « Carrie au bal du Diable », où une jeune fille, un peu coincée comme ça, est bousculée au-delà du supportable et massacre tout le monde par télékinésie).

2/ Elle envisageait de faire mourir sa tutelle (vomir tout son intérieur) et faire brûler le bâtiment des affaires sociales, mais peut-être qu'il trouverait ça mal (lui, Gérard)...

3/ Sinon, elle allait être renvoyée chez les débiles à Douai, loin de Lille, loin de lui Gérard, et elle pensait donc mourir de chagrin (parce que jamais personne au monde n'avait été aussi gentil avec elle... surtout les fois 27, 43, 109 et 126. Elle comptait elle aussi leurs rencontres, à tous les deux – et Gérard ne se souvenait plu' exactement des numéros, mais ça semblait les fois où il avait contesté des client(e)s la traitant de « sale bougnol polak », « crevure », « tortue anémique », « ptite crotte de merde ».

Gérard en avait les larmes aux yeux, et elle pleurait faiblement, même (en silence, mais les larmes coulaient). Il allait être midi, et Gérard a proposé qu'ils aillent manger au restaurant et continuent à parler après manger. Mais elle a dit qu'elle ne pouvait pas manger, qu'elle allait tout vomir pardon, alors il a dit que lui non plu' n'avait pas faim, c'est seulement une tradition de manger vers midi, il pouvait sauter un repas sans problème. Ça l'a émue, fortement, car elle avait visiblement pensé qu'il allait la planter là avec colère, abandonnée, au moins temporairement. Mais non, l'aider elle était pour lui plus important que le boire et le manger (à sa très grande surprise à elle).

Finalement, il lui a expliqué que... si jamais elle tuait quelqu'un méchant ou brûlait des bâtiments de papiers officiels, il ne serait pas « fâché » contre elle, non, mais il serait très très inquiet car elle serait en danger, de poursuites et condamnations, sévères horribles. Il préférerait envisager avec elle ce qui pouvait être essayé d'autre. Selon ce que les problèmes administratifs étaient, selon aussi ce que ses pouvoirs à elle permettaient d'ajouter dans le champ des possibles.

Ils en ont parlé six heures de plus, jusqu'à dix-huit heures, aboutissant à un projet dément, mais facile selon elle, petite fée...

1/ Elle ne serait plus à exclure du foyer social car elle n'y habiterait plu' : sans avoir « nulle part où aller », elle viendrait habiter chez lui (elle ne savait pas faire la cuisine mais elle pouvait faire venir des plats cuisinés tièdes dans le four, elle était malformée mais elle pourrait lui apporter des maîtresses très belles toutes nues – il a dit « non merci, je préfère un simple câlin entre nous, tout habillés, bises sur la joue », elle ne savait pas faire le repassage ni l'aspirateur électrique mais elle pouvait faire que tout soit bien et propre, ce n'est pas un coup de baguette magique mais le principe est le même).

2/ Son nom allait disparaître des fichiers et cahiers de la tutelle, même si celle-ci allait crier très fort car il n'était pas possible d'effacer ses souvenirs. (Gérard déconseillait une panne informatique mondiale définitive, des solutions de remplacement risquant de rétablir le problème).

3/ Dans six mois, si tout se passe bien, il la demanderait en mariage...

Elle pleurait de bonheur, éperdu, totalement déroutée qu'il ait eu le « super-pouvoir » de faire un milliard de fois mieux que tout ce qu'elle avait pu imaginer.



#### UNE QUESTION ANODINE AU DÉBUT

Gérard regardait, tendrement, sa petite pâtissière chérie faire le paquet, gentille. Et puis elle l'a apporté au comptoir, fini. Gérard a posé ses pièces, l'acompte comme d'habitude.

– m... meu-s... sieu...

Mh ? Il était extrêmement rare qu'elle prenne la parole, sans se contenter de répondre à ses politesses d'au revoir.

– Oui manemoiselle ?

Elle a éclairci sa voie, comme toute gênée...

– m... meu-s... sieu... è... è... est-ceu v... vous content ne moi... un... un tit peu... ?

??? Il a souri.

– Oui, je suis très très content de vous... Et bien plus qu'un petit peu... Content de votre travail, parfait, content de vous connaître en tant que personne, aussi...

Elle était rouge, cramoisie. Euh, est-ce que la question suivante, logique, allait être « êtes-vous amoureux de moi ? », avant sanctions possibles, voire interdiction de revenir ?... (snif).

– è... è... est-ceu v... vous pouhez n... ne dih... s... ça, n'à ma t... tutelle... ?

??? Elle était sous tutelle ? Est-ce que les clients l'insultant comme « handicapée mentale » n'auraient pas complètement tort ?

– è... è dit t... tout ne monde n... ne me déteste... a... à Lille...

– Non, elle se trompe, oh... Je vais lui dire, bien sûr, pas de problème. Vous avez ses coordonnées ?

Et elle lui a donné un papier imprimé, une page A4 imprimée, avec en-tête et reste vide. Bien. La petite jeune fille tremblait un peu, mais elle souriait, comme toute heureuse, un peu surprise par l'aubaine de la situation (elle n'y avait pas cru, visiblement).

Enfin, une dame entrait et ils n'auraient pas l'occasion de parler encore, alors il a pris son paquet, et :

– 'Soir manemoiselle, merci.

– s... soih m... meu-s... sieu, m... mèhçi n... n'infini d... du monde...

Il est sorti, souriant. C'était la toute première fois qu'il avait droit à un remerciement « infini »...

Enfin, dans le bus, il a regardé plus attentivement la feuille qu'elle avait donnée, petit ange :

« *Hyacinthe De La Fourmière, Assistante Sociale, Service Insertion des Handicapés Mentaux* »...

Il a avalé sa salive, oui, ça confirmait ses craintes. Enfin, pas « craintes » que sa petite chérie soit ceci ou cela, mais qu'elle souffre d'être méprisée, injustement.

Puisqu'on était vendredi soir et que c'était marqué « *Lundi-Vendredi 10h-11h & 14h-15h* », il ne pouvait pas appeler maintenant, il attendrait Lundi.

Et ce lundi, donc, à la pause de 10h à son usine, il est allé au téléphone public à pièces. Tapant le numéro de la dame.

– Allô ?!

– bonjour madame, excusez-moi de vous déranger...

– Ouais OK ! C'est pour quoi !

– je vous appelle parce que... une petite jeune fille, travaillant en pâtisserie, m'a demandé de vous contacter...

– La Naine ?!

– euh... elle mesure environ un mètre vingt six, j'ai estimé...

– Ouais, c'est La Naine ! Et t'as quoi à dire !

– je voulais vous dire que son travail est très parfait, et que je l'adore aussi en tant que personne, elle est merveilleuse...

– T'fous d'ma gueule ?!

– non, je suis entièrement sincère, je le jure.

– Mmf ! Ton nom, adresse, profession, numéro sécu, date de naissance, téléphone !

?

– Je m'appelle Gérard Neussé, N-E-C-E-Y, j'habite 27 impasse Newbury, N-E-W-B-U-R-Y, 59030 Lille, je suis ouvrier, euh... mon numéro sécu, euh...

Il l'a dit de mémoire, mais pas sûr. Et sa date de naissance, il y a 29 ans, oui.

– enfin, je crois, pour le numéro Sécu c'est à vérifier peut-être. Et j'ai pas de téléphone, pardon, j'appelle d'un poste public, à mon usine, là.

– Hein ?! Ça existe pas les mecs sans téléphone, sauf SDF, et tu prétends avoir une adresse ?! C'est un foyer d'accueil ?! De mecs à la rue ?! Et entre nuls paumés, vous la jouez Solidarité, avec la Naine Débile ?!

?

– euh, non, je suis locataire, depuis une dizaine d'années. Je paie des impôts. Simplement je... préfère pas avoir le téléphone, pas être dérangé, je pensais...

– Et tes amis ils t'appellent comment ?!

– euh, j'ai pas d'amis, pardon. Mais depuis trois ans et demi, j'ai le sourire de ma petite pâtissière, qui me console.

– Pf, archi-nul ! Quasi malade !

– voilà, madame, là ma pause est finie, je vais devoir retourner au travail, pardon...

– Attends, non ! C'est pas clair s't'histoire. Faut qu'on cause ! Si ch'te convoque ici, tu donnes ça à ton service du personnel, DRH comme ils disent maintenant ces cons, et ils te libèrent, venir causer ici, hop !

– d'accord, vous avez mon adresse, merci, je vous laisse...

– Ouais, salut !

Et elle a raccroché. Gérard se sentait tout chose. Enfin, il est retourné sur machine, accomplir son travail, mais... le mot « nulle paumée », pour désigner sa petite chérie, lui trottait dans la tête – elle qu'il avait si longtemps crue choyée par dix ou cent amants...

Enfin, à la maison jeudi, il a reçu une convocation pour le lundi suivant, aux Affaires Sociales, voir Madame De la Fourmière. Et le vendredi, revoyant sa petite chérie, ils se sont souris simplement (il y avait du monde devant et derrière, difficile de placer un mot personnel).

Lundi donc (la DRH de l'usine lui ayant libéré la matinée pour cette tâche « administrative »), il s'est rendu aux Affaires Sociales, dans le quartier de la pâtisserie aimée, justement, un peu plus proche du centre-ville. Et là, il a grimpé les escaliers indiqués, jusqu'au troisième étage, et attendu dans le couloir, devant la porte marquée « De La Fourmière, A.S. ».

Longtemps après, la porte s'est ouverte, et une dame l'a apostrophé :

– Ah, c'est toi, le chéri à La Naine ?!

? Euh, il ne se souvenait pas avoir énoncé son amour envers elle, mais c'était peut-être une évidence, oui, pour l'intuition féminine, pardon... (La petite jeune fille le savait-elle amoureux aussi, elle-même ?).

– euh, je viens au sujet de la petite pâtissière que vous appelez La Naine, oui, je crois.

– Entre ! Assis-toi ! Là !

Il y avait deux chaises de ce côté du bureau, oui. La dame s'est rassise aussi, de son côté, fauteuil.

– Alors ! J'ai vérifié avec ton numéro Sécu ! T'es suivi psychiatriquement ! Ça constitue pas un avis crédible !

– euh, madame, c'est... un malentendu... je... j'ai effectivement essayé de me tuer, il y a plusieurs années, mais euh... votre... « pupille » ? elle a guéri mon cœur... et je n'ai plu' besoin de...

– Y z'en disent quoi les psys ?!

– rien, y renouvellent les ordonnances de médicaments, routine, on se parle pas vraiment.

– Mouais. Je sais pas. Bon, admettons, hum. Parce que là, La Naine, elle me fait souci !

Il écoutait, immensément attentif, chaque mot que disait la dame pouvant l'aider à mieux connaître celle qu'il aimait...

– Pasque, comme toi elle a des antécédents suicidaires, ste conne !

Pauvre chérie...

– Et là, qu'elle est toute chialeuse, de dépression ou quoi, disent les connards de psys ! Ouais, parce qu'on a besoin de libérer des places, en foyers sociaux, pour les syriennes et roumaines, alors elle, polak débile, je vais la virer, la renvoyer chez les débiles à Douai !

Oh... elle habitait en foyer social ? Et sur le point de quitter Lille ? A jamais ?

– J'ui ai dit : « mais connasse, tout le monde te déteste, ici à Lille, alors là-bas ou ici, c'est pareil pour toi ! ».

– non, madame...

– Ben ouais, c'est là qu'elle m'a parlé du « gentil monsieur, le plus gentil du monde », toi !

Oh, adorable chérie... aveugle mignonne...

– Et j'ui ai d'mandé si elle est amoureuse de toi ! Tu sais s'qu'è m'a rpondu ?!

– euh, elle a dû répondre « Non », bien sûr, pardon...

– È m'a dit « s... sans déranger » ! Moi j'ui fais « Oui-sans-déranger ou Non-sans-déranger ?! » È m'a dit « la première ». Bref, amoureuse de toi, oui !

????!!!

– Alors tous les deux, bande de gros couillons débiles, vous êtes amoureux l'un de l'autre ! En croyant tous les deux que l'autre ne l'est pas, bien sûr ! Couillons de timides à la con !

Euh, il a rougi, pardon...

– Et là, elle va se tuer parce que je vais la virer de la ville, et si ça se trouve, toi après tu vas te tuer parce qu'elle est crevée, ta consolatrice de merde !

Il a avalé sa salive, perdu...

– et si je la demandais en mariage... ?

– Hé ! Elle est pas majeure, officiellement : en tant que débile mentale, c'est moi qu'exerce la tutelle, tu me demandes à moi ! Mais attends !

Il a attendu, oui...

– Faut que je te dise un truc, normalement rédhibitoire, mais je sais plu' trop là !

Elle a farfouillé dans ses papiers.

– Enfin, on s'en fout des termes médicaux, du dossier !

Mh ? Elle était malade, petite chérie, grave ?

– La Naine, c'est une ratée. Normalement, il faudrait les tuer à la naissance, des comme ça, mais bref !

??

– Attends, j'reprends autrement ! Dis, toi, t'as eu combien d'maîtresses, au cours des 24 derniers mois ?! (2 ans, ça fait !).

– zéro...

– OK-OK, mais t'as été aux putes, j'veux dire, combien de fois, en deux ans ?!  
 – zéro...  
 – Merde ! A 29 ans, t'es puceau ?!  
     Il a rougi, pardon, hoché le menton...  
 – Et alors ! Si tu dmandes La Naine en mariage, t'escomptes bien te rattraper, la niquer à en plu' finir ?!  
     Il a avalé sa salive.  
 – euh, je... sais pas si... je peux, j'ai aucune expérience, euh...  
 – T'es impuissant ?!  
 – peut-être...  
 – Ben ouf, en un sens ! Pasque sinon je te cassais tout la baraque ! Hé, la Naine, elle est malformée, imbaisable, pas de sexe interne, comme un ange débile, une ratée, totale ! Normalement, un mec entendant ça, il se barre en courant, non ?!  
 – non, je... j'ai l'honneur de... de vous demander sa main, madame tutelle, euh... si elle est d'accord, elle, euh...  
 – On s'en fout de elle !  
 – non...  
 – Ben si ! Mais j'vais lui dire ! Même si tu penses pas trop à lui défoncer le con, comme elle a des gros nichons et que ça plaît aux hommes...  
     Il a rougi, pardon.... Et, certes, sa naine petite pâtissière était de formes immensément jolies...  
 – J'ui dirai qu'y faut qu'è prévoit de se montrer à poil à toi, même si elle a peut-être pas de poils, cette ratée à la con ! Et te laisser lui peloter les nichons, les sucer !  
     Il était rouge, rouge...  
 – Et si, par hasard, ça te dresse le truc, qui sait, qu'elle fasse ça avec les mains, ou la langue ou quoi !  
     Gérard aurait voulu se cacher sous sa chaise, tout honteux perdu.  
 – Hé, c'est ça le mariage, non ?!  
     Il a cherché l'air...  
 – je voulais dire, madame... je veux lui jurer de la protéger, l'héberger, la nourrir...  
 – È sait pas faire la cuisine, éh ! Les débiles ont pas le droit de toucher au feu ! Ni à l'électrique, elle connaît pas le repassage ! Là c'est trop, tu nous dis merde et tu te casses ?!  
 – je... je fais la cuisine pour moi, je... serais heureux de la faire pour nous deux, je... rentrerais le midi, de l'usine, sans plu' manger là-bas, c'est pas obligatoire...  
 – Et l'repassage ?!  
 – les plis me dérangent pas, euh... je donnais au pressing une tenue par semaine, pour aller la voir elle, petite chérie, mais... si on n'a plu' du tout besoin de... « essayer de plaire », euh...  
 – Ah-ah-ah ! Tout frippés tous les deux, ça te va ?!  
 – moi oui, et... si elle veut, mieux, on pourra donner au pressing, un peu...  
 – Ben ouais, ouvrier, tu roules pas sur l'or !  
 – je dépensais très très peu, j'ai plein de sous qui restent à la banque...  
 – C'est mal ! L'économie a besoin que les gens dépensent, tu le sais pas ?!  
 – tous les deux, on dépensera...  
 – Et, du coup, elle se tuerait pas ! Et personne viendrait m'engueuler que c'est ma deuxième qui crève en deux mois !  
     Il n'a pas osé dire que l'avancement de carrière de la dame n'était pas le problème, s'il était question de vie ou de mort, de celle qu'il aimait, celle qui le maintenait en vie, lui...  
 – Alors moi je dis d'accord ! Je signe, pour le mariage ! Après, tu verras avec tes psys, ça sra plu' mon problème, yes ! Je suis très très forte !

## ADIEUX

Même si sa petite pâtissière avait paru toute triste, la semaine passée, Gérard ne s'attendait pas à ce que leur 141<sup>e</sup> rencontre, ce vendredi soir, soit immensément spéciale. Pourtant, quand il est entré dans le magasin, elle n'a pas eu le gentil sourire habituel (même la semaine passée) : elle était larmoyante, douloureuse, pauvre chérie.

– 'Soir manemoiselle...

– s... soih, m... meu-s... sieu...

– Oh, vous avez l'air souffrante... Vous vous sentez mal ?

– m... meu-s... sieu, z... ze v... voulais v... vous dih a... adieu...

Adieu ? Oh... est-ce qu'elle lui interdisait de revenir, amoureux idiot dépassant le rôle convenu de simple client ? pardon...

– Euh, oui, euh, vous ne voulez plu' que je revienne jamais ?

Elle a reniflé.

– v... vous pouvoih heviende...

Reviendre ? Revenir ? Il pouvait revenir, mais alors...

– n... n'y auha n'une maname ghande et belle, n... n'intennigente...

Oh, et plu' elle, petite naine chérie, humble jolie ?

– Oh, mais moi je préfère vous...

Elle a baissé les yeux, et... oh, deux larmes coulaient, et... elle ne se détournait pas du tout ce soir pour aller chercher son flan habituel, non. Elle avait visiblement beaucoup à dire, avant l'entrée éventuelle de vrai client, les interrompant, pour leurs tout derniers mots...

– z... ze sehais d... dézà mohte, s... si vous ézistez pas...

Hein ? Elle serait déjà morte s'il n'existait pas (s'il ne l'avait pas rencontrée) ?

– Moi pareil, manemoiselle : votre sourire m'a sauvé la vie, il y a trois ans et demi...

Elle a eu une ébauche de demi-sourire, triste.

– m... mèhçi...

Mais le bruit de la rue, une dame entrait, et la petite jeune fille a paru comme brisée, anéantie, la pauvre. La dame a froncé les sourcils :

– Mais qu'est-ce qu'à fout, ste conne ! Eh, sale naine, tu sers les gens ou faut te botter l'cul ?!

Il ne pouvait pas laisser dire ça, oh non :

– Madame, je vous laisse ma place. Je suis pas pressé.

– Ouais, bon, à moi ! Eh connasse, moi j'veux un baba au rhum, là, mais avec le truc en dessous, pas qui m'coule dans les doigts beurk, saleté !

Et la petite jeune fille, comme cassée, est allée accomplir son devoir... Mais un vieux monsieur entrait, aussi, aïe... Euh, prévenir le problème, s'adresser à lui :

– Euh, msieu, je vous laisse ma place, là allez-y, après la dame, moi je dois parler à la petite demoiselle...

– OK !

Et merde, quelqu'un d'autre encore entrait. Alors euh, il a dit, en direction de sa petite pâtissière chérie :

– Euh, manemoiselle, je repasserai tout à l'heure, quand y aura moins de monde, je suis pas pressé, je repasserai.

Elle a paru toute paniquée, mais il a confirmé du menton, et elle a fait oui, murmurant un « m... mèhçi », muet. Alors il est sorti, oui. Avec le cœur qui cogne. Si elle ne travaillait plu' ici, pourraient-ils se revoir, amicalement ? Puisqu'ils avaient été comme « sauvés » l'un par l'autre, par cette euh... proximité, silencieuse, amicale, en jouant menteusement les rôles de client et vendeuse... Maintenant que euh... elle avait fait le premier pas, avouant cet attachement, ils pourraient devenir amis (si elle le pardonnait de ne pas avoir déclaré sa tendresse, ou amitié, envers elle...).

La dame sortait :

– Bon ! Et maint'nant acheter les navets pour la soupe, bordel !

Oui, et derrière la vitrine, la jolie jeune fille, triste, servait le vieux monsieur. Il était 18:52 à sa montre, le magasin fermait à 19:00, théoriquement, auraient-ils le temps de parler ? Ou bien, à dix-neuf heures heures sonnantes, son amant du moment venait-il la chercher ? (à supposer qu'elle, euh, « normale », euh... même si lui était un vieux garçon idiot, pardon).

Le vieux monsieur s'en allait, à son tour. Mais, sorti, il est venu vers lui, Gérard !

– Jeune homme, restez bien pour aller la voir quand y aura un moment sans personne !

– oui, msieu, bien sûr, pardon...

– Pasque ma ptite nièce, avec cette tronche, elle s'est suicidée ! Des cachets, un sac poubelle sur la tête et on l'a rtrouvé morte !

– oh...

– Là, j'ui ai dmandé, à la ptite, qui tu étais : si elle voulait que j'appelle la police, si tu l'embêtais.

– non, non...

– Non, elle m'a répondu : « il est celui que j'aime ».

Oh... !!??

– Alors OK, mais la laisse pas tomber crevante, OK ? Je dis ça, c'est pas mes oignons, mais j'aurais voulu que quelqu'un dise ça au mec de ma ptite nièce Magali !

– je... je ferai n'importe quoi, pour sauver notre petite pâtissière, je le jure...

– Bien !

Et il est parti. Et l'autre type sortait... Personne d'autre n'était en vue sur le trottoir... il est rentré, et... la petite jeune fille était venue à sa rencontre, sortant de derrière son comptoir, immensément mignonne, toute toute petite sans la distance...

– Manemoiselle, on a un moment à nous. Et craignez rien, on peut se parler même après la fermeture, je suis pas pressé, du tout.

Elle larmoyait, le regard comme implorant, comme si c'était leurs toutes toutes dernières secondes, d'adieux.

– Manemoiselle, je m'appelle Gérard, Gérard Necey, j'ai 29 ans, je voudrais qu'on devienne amis, vous et moi, même si vous travaillez plu' ici...

Il avait espérer la faire sourire, retrouver espoir, mais elle s'est comme un peu pluss effondrée, oh...

– z... ze s... seha p... plu' a... à Lille ou... ou...

– Ou...?

– ou n... n'au cimetieh... k... que plu' vous voih z... zamais, z... ze peux pas... p... pahdon...

– On va se revoir, manemoiselle, je vous le promets. Même si vous allez dans une autre ville, je pourrai aller vous voir...

Elle a relevé les yeux, éberluée.

– s... sans v... vous déhanger...?

– Au contraire : moi j'ai besoin de vous revoir, je vous adore, vous, vous seule au monde. J'ai besoin de vous revoir.

Et là, elle a rougi, souri, timide perdue. Sauvée, apparemment, ouf.

## UN SYNDROME À NOM COMPLIQUÉ

Patricia n'avait jamais été bavarde, petite naine chérie, juste silencieuse effacée mignonne. Mais là, en ce dimanche matin, la trouver devant le cinéma toute larmoyante – sans explication – était difficile à « respecter », sans proposer de l'aide ou quelque chose. Gérard ne savait pas comment dire :

– Patricia, si vous avez des problèmes, des soucis, peut-être que... quelqu'un comme moi peut vous aider, un peu...

Elle n'a répondu ni oui ni non, seulement reniflé, faiblement.

– Même si c'est des problèmes d'argent, je peux vous aider, un peu...

Non, ce n'était pas ça.

– Ou s'il faut faire des recherches... pour des démarches ou quelque chose, je peux aller à la bibliothèque, ou dans un web café (j'ai pas le téléphone, pas Internet, pardon)...

Elle a relevé de grands yeux mouillés, intéressés, semblait-il.

– s... sans v... vous déhanger...?

– Ça me dérangerait pas du tout, au contraire : je serais heureux d'aider ma petite Patricia, adorée...

Elle a rougi, baissé les yeux, perdue. Silence. Et puis elle a dit des mots étranges :

– s... syndhome ne m... mèyèh... hokit... t... tanski k... kusteu... haouz... zeuh...

??? Un syndrome de maladie ? Qui était malade ? Elle ou son père ou son amant, ou son chien-chien ? Mais elle n'expliquait pas davantage, du tout.

– Euh, je vais le noter, voir si je trouve des renseignements à ce sujet...

Elle était rouge, cramoisie... il ne comprenait pas pourquoi. Une « maladie honteuse » ?

Enfin, il a sorti son portefeuille, son stylo et la couverture de son carnet de chèque (espace libre où écrire).

– Ça s'écrit comment ?

Elle a pincé les lèvres.

– p... pahdon, j... géhah, z... ze connais p... pas l... le nom b... bien d... de les lettres...

Mh ? « Bé pour B, Hach pour H » ? Pardon, oui.

– Vous pouvez me l'écrire ?

Et, délicate, elle a écrit – de sa main – ces mots sur son carnet à lui (écrit qu'il garderait précieusement, premier écrit de sa petite chérie en sa possession à lui). Et elle lui a rendu.

Il y avait écrit – en très petites lettres propres mignonnes : « syndrome de mayer rokitsansky küster hauser, mrkh ».

– Merci beaucoup, Patricia. Je regarderai, j'essaierai de comprendre, de voir ce que... euh...

Il ne savait pas s'il fallait dire « comment ça se soigne » (pour sauver un proche d'elle voire elle-même), ou « comment ça s'évite/se gère » (s'il s'agissait de crises colériques de son amant à elle, éventuel...), ou autre.

Enfin, ensuite il y a eu leur film habituel, séance « connaissance du monde » du dimanche matin, et puis les quelques pas ensemble, jusqu'à son abribus à lui, leurs au-revoirs.

Mais, dès l'après-midi même, il est allé à un web-café (la bibliothèque municipale étant fermée le dimanche). Et il a tapé le nom du syndrome en question. Et... il s'avérait que... c'était une malformation féminine, touchant une femme sur cinq mille (0,02%, soit six mille françaises environ, actuellement) : naître sans appareil reproducteur, ni vagin ni utérus (mais avec trompes et ovaires normaux), avec impossibilité de relations amoureuses normales et de maternité. Une opération était maintenant possible, mais très chère, presque inabordable (pas remboursée par la sécurité sociale en France).

Hum. Pourquoi cette « anomalie », « être une angelle » en termes moyenâgeux, rendait-il si triste Patricia cette semaine ? Avait-elle appris que sa meilleure amie souffrait de ça et se sentait-elle impuissante à l'aider ? Jusqu'à en larmoyer ? ça paraissait peu plausible, même si elle était très sensible, Patricia, il le devinait.

Où était-ce elle-même qui avait cette particularité, mais elle le savait sans doute depuis très longtemps, visites médicales adolescentes au moins. Pas de règles donc besoin d'explications ? Il pensait au film *Carrie*, quoique très différent, pour un simple retard de quelques années. Euh... Bref, ce syndrome (ou le fait que cette particularité porte un nom médical) rendait très triste sa petite Patricia chérie, il n'en savait pas plus. Les articles Internet ne parlaient pas de la somme pour l'opération possible, mais si elle avait besoin (pour elle-même ou quelqu'un) il pourrait donner tout ce qu'il avait à la banque, si elle voulait.

C'est donc sans trop savoir qu'il est retourné la voir, à la pâtisserie où il l'avait connue, le vendredi soir, comme chaque semaine. Mais... il y avait du monde devant et derrière, guère possible de discuter, de choses ultra-personnelles, presque intimes, pardon.

Mais, quand son tour à lui est venu, avant qu'elle aille chercher son flan traditionnel (le 141<sup>e</sup>), elle a eu des mots étonnants :

– m... mèhçi n... n'à heviende k... quand même...

(Merci n'à revindre – d'être revenu – quand même)... Comme si elle... avait avoué une infirmité à elle, en pensant qu'il ne reviendrait plu' jamais la voir, jamais... Etait-ce une toubib qui lui avait dit, récemment, que quand on est comme elle, aucun homme n'est plus intéressé et que tous les mecs s'enfuient en courant ? Ou autre chose. Mais quand il l'a quittée, le gâteau emballé payé, elle avait à nouveau les larmes aux yeux :

– m... mèhçi n... n'infini...

Un instant, il a envisagé de mentir : « au fait, je n'ai pas encore regardé, pour votre mot compliqué, je regarderai demain samedi, on en parlera dimanche ». Non, elle semblait savoir qu'il avait déjà regardé, et elle était touchée qu'il revienne quand même, comme amicalement, « malgré tout »... Pauvre chérie.

Et le dimanche, donc : comme d'habitude il est arrivé une heure avant la séance, et comme d'habitude elle était déjà là. Mais... il ne voulait pas trop en parler debout comme ça contre le mur, bientôt au milieu des gens qui attendent :

– Patricia, est-ce qu'on peut aller s'asseoir là-bas, s'il vous plaît ? Pour nous parler, tranquillement.

Elle a paru un peu paniquée, mais elle a fait Oui, tout de suite, l'air coupable. Pardon. Ils sont allés s'asseoir sur le banc public, à une quarantaine de mètres, là-bas. Il a aidé Patricia à monter, petite naine chérie.

– m... mēhçi, j... géhah, p... pahdon...

Et il s'est posé à côté d'elle.

– Patricia, j'ai regardé ce qu'était le syndrome dont vous parliez, ce que c'est, si ça peut se changer, combien ça coûte...

Elle a fait non, faiblement. Silence. Elle a reniflé. Et le silence a duré.

– Patricia, je... vous m'avez tellement peu dit, je... je sais même pas si... ça concerne quelqu'un, parmi vos proches, ou vous-même...

Elle a levé de grands yeux paniqués, à nouveau :

– s... si ça seyait moi, v... vous n... n'a plu' jamais heviende... ?

– Si. Bien sûr que si. Si vous êtes personnellement touchée par ce syndrome...

Elle n'a pas fait Non, pas souri.

– ... Vous restez mon amie, adorée, et je voudrais vous aider, si vous m'expliquez le... « drame » que ça cause pour vous...

Est-ce qu'elle avait voulu coucher avec un homme qu'elle aimait mais pas possible ? Ou autre chose ? Ou une loi était sortie, voulant expulser les gens d'origine étrangère ayant tel ou tel symptôme, touchant sa petite polonaise chérie ?

Elle... bougeait, toute gênée perdue, sur le point de prononcer des mots qu'elle n'osait pas, ou envisageait de regretter très fort après.

– Dites-moi, Patricia.

– m... moi...

Il a souri.

– Merci oui. Je voulais dire : quand vous serez prête à me dire, ayez le courage de me dire. Je jure que je veux vous aider, Patricia. Si je comprends le... le drame, la douleur, précisément maintenant, qui vous touche...

Elle a fait Oui. Comme comprenant mieux. Oui, il était clair qu'elle ne pouvait pas découvrir à 26 ans cette spécificité en elle. Ce qui la blessait était forcément une conséquence indirecte, dont la nature lui échappait, à lui.

– z... zéhah...

– Oui.

– z... zéhah... k... que ze ête k... comme ça, p... pahdon... pahdon... s... ça veut dih... z... ze pouha z... jamais v... vous hemēhçier...

Mh ? Le remercier parce qu'il lui payait la place de cinéma, chaque semaine, depuis ces dix-neuf semaines ?

– et... et s... c'est l... la fin, z... ze vas k... quiller Lille, p... pahdon, s... sans vous n'avoih hemēhçi, k... que vous faih pēhde v... voteu temps, pahdon, p... pahdon...

Et elle a fondu en larmes, dans ses mains, oh... Pauvre chérie... Euh, il s'est rapproché d'elle, et... il lui a passé le bras autour des épaules, elle a tressailli, mais sans le repousser du tout. Au contraire en se pelotonnant contre son flanc à lui, comme amoureuxment... Délicieusement... (sentir le doux contact de sa molle poitrine était infiniment merveilleux).

Mais elle pleurait, pauvre chérie... Il lui a caressé les cheveux, doucement. Et elle en a presque sangloté, pardon...

– Patricia, vous savez... C'est pas tous les hommes, tous les garçons, qui sont des bêtes, à vouloir qu'une chose : défoncer le ventre des femmes. Non, certains seulement, peut-être une majorité oui, mais pas moi.

Elle ne respirait plu', comme en haleine, suspendue à ses mots.

– Moi je suis pas très normal. A 29 ans, j'ai jamais fait l'amour, jamais eu de « petite amie » comme ils disent, non. J'ai seulement notre amitié à tous les deux, vous et moi. Qui est tendre et douce, merveilleuse...

Elle a bougé, comme pour lui faire une caresse, de la tempe, contre le flanc. Merveilleuse gentille.

– Chaque sourire de vous, pour moi c'est un remerciement fabuleux. Et j'ai été immensément remercié, heureux, quand vous m'avez dit votre prénom, votre âge. C'était merveilleux pour moi, merci.

– v... vous n... n'un ange, au-s... si... ?

– Pas exactement, euh...

Enfin, il avait cette grappe poilue au bas-ventre, et il se rasait la barbe – quoique... Patricia ait une poitrine féminine, merveilleuse, euh...

– Mais Patricia, même si vous quittez Lille, je voudrai vous revoir... je peux aller vous revoir, ailleurs, même loin, même si des méchants vous renvoient en Pologne...

Elle a levé vers lui de grands yeux mouillés, comme subjugués :

– m... moi... ?

– Oui, je vous aime, Patricia...

– oh... oh...

Et une nouvelle crise de larmes, contre son flanc... Mais, au milieu de ces pleurs, il a entendu un mot capital :

– n... non, s... c'est m... moi ze f... folleuh z'amouheuse ne v... vous...

– Alors ce qu'il y a, c'est qu'on est amoureux tous les deux, l'un de l'autre...

– m... mais z... ze peux pas... hemèhcieur... p... pahdon...

– Je vous pardonne, Patricia. On n'est pas des bêtes. Mon cœur aime votre cœur, simplement...

– oh... oh... ne bonheuh in... in-fini... oh...



### MULTI-QUESTION IMPRÉVUE

D'habitude, Gérard et sa petite Patricia chérie restaient silencieux, contre le mur, attendant leur séance de cinéma "connaissance du monde", hebdomadaire, mais – à l'occasion de cette 140e rencontre (20e au cinéma, en plus des 120 à la pâtisserie), elle a parlé :

– j... géhah, j... je voulais v... vous demander...

Et le silence.

– Oui, demandez moi, Patricia.

Elle a avalé sa salive, intimidée, un peu perdue.

– au... au f... foyer social, l... les madames è... elles pahlent...

Silence.

– Oui.

– et... et n... n'elles pahlent d... de les hommes, m... moi j... je connais pas...

Il a souri. Plutôt heureux qu'elle soit ingénue, sans avoir connu mille amants déjà (elle avait vingt six ans).

– Oui, moi je suis un homme, je vais pouvoir vous expliquer, si quelque chose vous intrigue.

Quoiqu'il n'était pas un homme très normal (vieux garçon, à 29 ans, et ne s'intéressant ni au football ni aux voitures, hum).

– è... elles dih... p... pouh nes hommes, t... tout qu'ils veulent, s... c'est k... coucher nes manames...

Coucher avec des filles ?

– é... et si on... on peut pas... ou... ou veut pas, n... n'y faut les p'éviende tout suite, sinon n'ils pèhdent leuh temps, t'è en colèh, ap'è ?... p... pahdon, p... pahdon...

« Préviendre » valant « prévenir », euh...

– Ça dépend, c'est plus compliqué, en vrai. C'est vrai qu'il y a des obsédés qui ne pensent qu'au sexe, et peut-être que c'est une majorité, mais pas « nous tous ». Pas moi en tout cas...

Oh, son visage crispé s'est soudain détendu, comme illuminée, petite chérie...

– ou... ou-i... ? s... si je m... malfohmée, p... pas capabe, v... vous pas n'en colèh... ?

– Pas en colère du tout. Entre nous ça peut être une amitié, toute simple gentille. Ou ça peut être de la tendresse « platonique », rêve de calins, tout habillés...

Elle était cramoisie... souriante immensément, mais toute gênée perdue, honteuse ou quoi...

– v... vous pas en colèh... s... si moi f... folleu z'amouheuse ne vous, en... en sek'é... ?

??? Folle amoureuse de lui en secret ???

– Pas en colère du tout, au contraire. Et comme moi aussi je suis amoureux de vous, je vous demanderais en mariage...

Il a cru qu'elle s'évanouissait, oups ! Mais c'est allé, elle s'est tenue au mur, pour ne pas tomber, ouf. Et elle cherchait son souffle, comme fatiguée, perdue, secouée en tout cas.

– je sehais t... tènement z'heuheuse n'assepter, j... géhah... é... hélas, j... je vas k... quitter la ville... k... que je vous a fait pèhdeu voteu temps, s... seunement, p... pahdon, oh...

– Patricia, j'ai pas perdu mon temps, pas une seule seconde, parce que c'était des instants de bonheur, que vous m'avez donnés, tous ces sourires, ces moments gentils, ensemble, côte à côte...

Rouge, heureuse, perdue...

– Et si vous partez, je vais peut-être vous suivre, si vous m'y autorisez... Si vous repartez en Pologne, je vais apprendre le Polonais...

Elle pleurait, d'émotion, ou de bonheur pur, incroyablement.

– p... pouh m... moi... ?

– Oui, pour vous.

– j... je méhite p... pas, p... pahdon...

– Vous savez, quand on est amoureux, on est aveugle, et bienheureux si on a la chance que c'est réciproque... Moi je suis pas beau, pas riche...

– s... si, l... le pluss beau du monde... le pluss hiche... de cœuh...

– Merci, ma petite chérie.

Il s'est penché, et il l'a embrassée (dans les cheveux), pour la toute première fois. Mais aïe, cette fois, elle est tombée, inanimée...

## LECTURE RÉCIPROQUE ÉTRANGE

Quand sa tutelle lui a annoncé son renvoi de Lille, Patrycja s'est vue condamnée à mort... Bien sûr que la dame voulait récupérer des places en foyer social, et elle – petite naine débile – sa place était chez les handicapées mentales, retour à Douai... Mais... ne plu' revoir, jamais oh jamais, le gentil monsieur du vendredi soir (le monsieur qui achetait un flan vanille 6 parts, toujours), c'était pour elle la fin du monde. Sans plu' son sourire, son calme, sa protection même (si gentil contre les méchants), elle allait mourir de chagrin. Et voilà...

Mais... même en ne mangeant plu', son corps continuait à respirer et boire, pardon (de l'eau). Et alors elle ne tombait pas morte, et elle allait être emmenée là-bas, et des piqûres ou quelque chose, prisonnière, obligée de vivre, même si elle ne voulait plu' du tout...

Alors elle est allée à la gare, pour sauter sous un train, mais... au bord de la voie, elle a eu tellement peur... Et en allant sur un autre quai : pareil, tellement peur (de la douleur infinie), elle n'a pas réussi à trouver la force... Surtout que dans son esprit il y avait le doux sourire du gentil monsieur, tellement merveilleux, et quitter ce monde, sans même le revoir une dernière fois vendredi prochain... elle ne pouvait pas, stupide et lâche, pardon... Peureuse nulle, mais c'est comme ça, pardon.

Mais après ce vendredi et le revoir une dernière fois, le problème serait presque le même, alors comment faire ? Elle a décidé de lui écrire une lettre, à lui-même. Pour lui avouer tout, et il se mettrait en colère, et ça casserait « le malentendu », ça s'appelle, quand on se trompe tellement, pardon.

Et ce vendredi, à la pâtisserie, elle a trouvé la force de lui dire :

– m... meu-s... sieu, j... je vous z'a n'ék'i une lette...

Son sourire à lui a disparu, et il a semblé grave. Il a hoché le menton :

– Je comprends, oui.

Oui, il devait savoir que toutes les filles du monde étaient amoureuses de lui (le plus gentil du monde, et le plus beau en plus). Et un jour, elles craquaient, et plus capables de faire semblant professionnelles le servir ou quelque chose, pardon.

– m... mais je sais p... pas ék'ih... n'y faut j... je vous lih...

Il n'a pas froncé les sourcils, pas dit qu'il n'avait pas le temps, sans méchanceté encore. Alors elle a insisté :

– et j... je voudhais v... vous viende d... demain m... matin, p... pouh que j... je vous lih...

Elle savait qu'il venait en autobus de très loin, et que cette exigence était inadmissible, il allait se mettre en colère...

– Oui, pas de problème, pardon.

??? Alors elle a fait encore plus méchante, pardon... :

– j... je veux dih... p... pas je voudhais, m... mais je veux, j... j'ézige...

– Oui, oui pas de problème.

?

– et... et ne faudhait v... vous viende... n... n'avec v... voteu fiancée...

Il a paru surpris, mais bien sûr qu'elle savait qu'il n'avait pas de bague (c'était le 14<sup>1</sup> vendredi qu'il venait)...

– Euh...

– ou... ou m... même s... si è peut pas, n... ne faut v... vous viende, v... vous... ob'igé...

Elle n'avait jamais été aussi méchante de toute sa vie, mais le monsieur était tellement gentil à l'infini, il recevait ça sans colère du tout, oh... Mais avec la lettre, le lendemain, elle allait évidemment « dépasser les bornes », et sa colère allait déborder, tout. Elle aurait la force sauter.

Et le lendemain, il a viende, si gentil, oh... Elle en avait presque les larmes aux yeux, devant tellement de gentillesse, infinie, mais il fallait être forte, méchante, essayer, de toutes ses forces. Pour gagner la libération de cette vie affreuse (sauf lui...)...

– 'Jour manemoiselle...

– j... jough m... meu-s... sieu, p... pahdon...

Elle a sorti sa lettre. Mais il a dit :

– Attendez, euh... je crois que j'ai besoin de m'asseoir, pour euh... voir ça en face, encaisser. On peut aller sur le banc là-bas ?

Ils y sont allés. Et, en chemin, il a dit :

– Manemoiselle, euh... je... vous remercie, en un sens, de... d'avoir pris l'initiative de... nous parler, sans ce comptoir entre nous, faussement professionnel...

Oui, il la savait amoureuse, c'était clair.

– Mais, théoriquement, c'est... au garçon de... faire le premier pas, proposer, se faire jeter, et voilà... je vous ai écrit moi aussi une lettre, cette nuit. J'aurais dû le faire depuis très longtemps, pardon. Je crois que je vais vous la faire lire, ou vous la lire, vous aurez pas besoin de lire votre lettre.

??? Mais elle a fait non, perdue, restant sur son projet très grave, « capital » ça s'appelle peut-être.

– n... non, s... c'est m... moi lih... p... p'emièh...

Est-ce qu'il allait se fâcher de ce refus tellement méchant pardon... ?

– Euh, oui, en un sens, votre initiative vous donne priorité, pardon. Mais... sachez que... ce que je vous lirai : je l'ai déjà écrit, et j'étais prêt à vous le dire, vous l'avouer...

Elle a cligné des yeux. « Avouer », ça veut dire quoi ? Elle, elle connaissait ce mot pour « avouer son amour à elle », mais ça doit vouloir dire autre chose aussi, très différent, pardon (elle n'était pas intelligente, pardon).

Ils arrivaient au banc, et elle a essayé d'escalader, pardon, petite naine ridicule, empotée. Mais... il lui a pris la main, très doucement, merveilleusement, et il l'a soutenue un peu, pour aider à grimper « là-haut ». Et il s'est posé, simplement. Elle en pleurait presque, de tendresse infinie, de joie pure, mais son devoir était de lire la lettre... Elle l'a dépliée :

– meussieu...

Avalé sa salive, dans trois ou cinq minutes, elle serait morte, c'était les tout derniers instants du monde, très très vite...

– comme toutes les filles du monde... je... n'ête folle z'a-mouheuse ne vous... mais moi un milliah de fois pluss encoh... même mille fois pluss que voteu... fi-ancée...

Il a baissé les yeux, comme assommé, presque. Elle a attendu une seconde, mais il ne criait pas, il ne la gifflait pas, pas encore.

– à cause que tout ne monde il me déteste... aloh voteu gentillesse... infinie... envèh tout ne monde... pouh moi c'est un miyah fois pluss foh... que pouh les autes... de pahmi nous...

Il respirait, soufflait, comme très déçu ou quelque chose (elle ne comprenait pas, puisqu'il était intelligent normal, enfin les dames au foyer social elles disaient toujours « les hommes ça comprend rien », pardon).

– et... je peux même pas hêver vous donner... mon coh... une nuit ou quèque chose... que je malfohmée, pas capabe, pahdon... je pas ête une femme en vhai, seunement un cœuh, folle... z'amouheuse, pahdon... sans vous demander pêhmission, et vote fiancée en colèh infinie de moi... elle est nohmale...

Il n'a pas fait Oui, ni froncé les yeux encore. Il la laissait finir, s'enfoncer jusque par terre, oui.

– aloh... vous allez me cogner me batte, c'est nohmal... et moi je va t'ouver la fohce... sauter sous le t'ain, ouf... délivhée ne ce monde... tennement méchant (sauf vous...). Pahdon... pahdon, pahdon... Vous pouvez taper, allez-y, c'est nohmal... signé : (Pat'ycja) La Naine Démile...

Et voilà. Et... il... s'appuyait sur les yeux, comme un peu malade, pardon. Oups, si gentil accepter être dérangé, si il était malade, pardon... Mais euh, elle a avalé sa salive. Et il a soupiré, très fort.

– Oh là là...

Et... il a sorti sa lettre à lui, de sa poche, pour la déchirer ? Ce qu'elle avait dit était tellement grave, ça devait rendre pas-bien sa lettre normale à toutes ses amoureuses, pardon.

Non, il l'a dépliée, pour la lire. Incroyable. Oui, il allait la frapper après, sans doute, il y a un ordre pour les choses pardon (pour les gens normal, sans doute).

– J'ai écrit ça, presque copie conforme de...

?

– Manemoiselle...

Oui. Il allait sans doute dire « Manemoiselle ou maname », parce que les dames mariées, évidemment toutes elles tombaient amoureuses de lui, pareilles.

– Depuis trois ans et demi, je vous mens, pardon. Je fais semblant de venir acheter un petit gâteau, alors que...

??? Non ? Il venait pas acheter un gâteau ??? Il venait la consoler de ce monde méchant, elle ??? Non, bien sûr...

– Je souhaite seulement vous revoir, vous regarder si jolie, vous écouter si timide mignonne et faible, adorable...

??? Il... il disait ça à toutes les filles du monde ? Mais il avait parlé de gâteau... seulement à toutes les pâtisseries du monde ? Et les « trois ans et demi », c'était tellement « elle toute seule », ça paraissait impossible. (Elle « jolie », elle petite naine très laide, non...).

– Mais si je vous disais ma tendresse, je pensais être interdit de revenir, et ce serait pour moi la fin du monde... re-sauter de la fenêtre, de l'immeuble...

??? Hein ? Oh... lui aussi, il... voulait mourir ??? Elle ne comprenait pas... lui, aimé de toutes les filles de l'Univers... (et même des grandes et intelligentes et belles, c'était sûr, elle était sûre sûre sûre...).

– Et... je pouvais même pas vous proposer un truc, aventure ou quoi, pardon... Quand j'avais 15 ans, votre sosie m'a brisé le cœur et j'ai sauté de la falaise...

Oh... elle ressemblait, elle, à une jeune fille qui lui avait fait beaucoup de mal ? Oh pardon, pardon...

– Et après, trois ans d'hôpital, enfin je re-marche, mais impuissant, je crois, je pourrais même pas assurer, si vous vouliez m'essayer, ou quelque chose. Je suis qu'un cœur amoureux de vous, dans un corps même pas bien mâle, pardon. Zéro, poubelle.

Oh non, non... comme elle... Elle en avait les larmes aux yeux...

– Mais j'avais pas le droit de vous mentir, vous cacher mon amour infini, platonique pardon. Tendresse infinie. Vous avez le droit de savoir, de me jeter, me tuer mais c'est pas grave, c'est pas vos affaires.

Oh...

– De toute façon, j'étais déjà mort. Vous m'avez sauvé la vie, avec votre sourire, il y a trois ans et demi. Mais c'était un malentendu, bien sûr. Je vous remercie pour ce petit supplément de vie, de bonheur, que vous m'avez donné. Dites-moi de ne jamais revenir, et j'obéirai. En vous disant adieu, merci, merci. Signé : Gérard Neussé, pseudo-client coupable, pardon.

Et il a fermé sa lettre, repliée. Et... elle ne savait tellement pas quoi faire, elle a... pleuré... Et... il lui a pris les épaules (elle a frissonné, toute, de joie pure), il lui a fait une bise sur les cheveux... oh suprême bonheur...

## RÊVE ANTI-PRÉMONITOIRE

(Enregistrement du micro public D12157, dimanche 03/09/2017, 09:03)

- Euh, Patricia, je... pourrais vous parler ? La séance, connaissance du monde, est pas avant une heure.
- ou... i, j... géhah, b... bien sûh...
- Voilà : j'ai fait un rêve, qui me bouleverse, qui me secoue. J'ai besoin de vous en parler.
- m... mèhçi...
- Me remerciez pas, vous allez voir. Hum. Euh... dans ce rêve, vous étiez chassée de Lille, devant partir dans une autre ville, ou un autre pays, et vous étiez très très triste, perdue...
- ou... i... p... pahdon...
- Mh ? Euh... et donc, euh... Puisque ici à Lille, vous aviez nulle part où aller, vous réfugier...
- ou-i, p... pahdon...
- Hein ? Enfin, c'est le rêve, je veux dire, et... donc, moi, pour vous secourir, moi je vous ai demandée en mariage...
- oh...
- Rougissez pas, non c'est un rêve, en vrai je veux pas vous embêter, pardon, euh... (...) mais dans ce rêve, vous me demandiez si j'étais amoureux de vous et depuis combien de temps...
- oh...
- C'est pas vous en vrai, c'était le rêve, qui vous faisait dire ça, bien sûr. Euh, et moi je répondais « depuis trois ans et demi, depuis que je vous ai rencontrée ». Et alors vous me giflez, et vous me répondez que Non, pas question, si j'ai rien dit jusqu'à maintenant, c'est très grave, très moche, de vous avoir laissée souffrir. Et vous partiez, pour ne plu' jamais revenir...
- p... pahdon...
- C'est pas vous en vrai, c'est mon rêve, pardon. Oui, et... si la conversation avait duré trente secondes de plus, je vous aurais expliqué pourquoi j'ai jamais rien dit...
- n... non...
- Mh ?... Euh, oui, c'est deux éléments, pardon, l'explication.
- ff...
- Respirez, ça va aller, Patricia.
- p... pahdon...
- Oui. Voilà. Les deux choses que je voulais vous exposer, c'est... Un, vous êtes le deuxième amour de ma vie, vous avez le même visage que la première, vous êtes la plus jolie du monde, ex aequo, pour moi...
- n... non, t... t'è l... laide... p... pahdon...
- Et quand j'avais dit à cette camarade de classe (que je croyais un peu amoureuse de moi), quand je lui ai dit que je l'aimais, elle m'a envoyé promener, alors j'ai conclu – pour toujours – qu'il faut jamais le dire, jamais... Et, à l'époque, je suis tombé de la falaise...
- oh, p... pahdon...
- Merci infiniment, Patricia. Elle n'a jamais dit ce mot là, elle, tellement méchante, en vrai. Mais bref, euh... comme séquelle de ma chute, et trois semaines de coma, deux ans d'hôpital, huit opérations... je... je suis impuissant, pardon, je crois... incapable de vous donner les enfants que vous voulez sans doute, et le plaisir mâle que veulent toutes les femmes, j'imagine...
- n... non...
- Voilà, oui, vous me dites non à moi, c'est normal.
- n... non, k... que...
- (...)
- k... que... ze pas êteu n... nohmale, m... moi z'aussi... p... paheil...
- Mh ?
- z... ze pas capabe v... vous donner m... mon coh... v... vous hemèhçier... ze vous fais pèhde voteu t... temps, j... géhah... p... pahdon...
- Non, euh, je... euh...
- ze êteu m... malfohmée, p... pas une vhaie f... femme, p... pahdon, k... que n'angelle némile et... et naine... ne moins que hien... justeu z'amouheuse ne vous... a... à n'infini d... dans mon cœur...
- Hein ?! Et que je vous ai rien dit, toutes ces années, vous pourriez me le pardonner ?
- dit... ne... ne quoi... ?
- Que je vous aime, Patricia, dans mon cœur, pareil. Et je voudrais vous protéger, vous héberger, vous adorer, ma petite chérie...
- oh... oh...
- Respirez, ça va aller.
- n... non...
- Non ? Vous me pardonnez pas ?
- n... non, z... ze pas colèh... z... ze folleu z'heuheuse a... à mouhih... m... mais s... ça va pas...
- Non, ça ne va pas ?
- à... à cause ze va m... m'évanouiller...
- oh... resp... Patricia ! Patricia !

### TROIS TYPES D'HOMMES

D'habitude, le dimanche matin Patricia était souriante timide, quand ils attendaient leur séance ciné « connaissance du monde », mais aujourd'hui elle semblait préoccupée, presque triste, la pauvre.

– Ça va, Tricia ?

Elle a fait une petite moue.

– p... pahdon, p... pahdon...

– C'est rien.

Mais que dire, pour la détendre, l'aider à profiter de son dimanche ?

– j... géhah, p... peut-être n... ne mieux s... ça sehait j... je vous nemande...

? Lui demander quoi ?

– Oui, demandez-moi.

Elle n'a pas répondu du tac au tac : à sa façon à elle, il fallait bien sûr rassembler les mots, les pré-essayer dans sa tête, avant de se lancer, sans trop bégayer.

– s... si u... une fille è... n'est pas u... une vhaie f... femme... j... justeu n... n'angelle... sans faih esp'ès...

Elle a attendu sa réaction à lui, imaginait-elle un éclat de rire ou une attitude méprisante ?

– Oui.

Cette acceptation, de pareille idée, a semblé la rassurer un peu.

– è... est-ce n... n'elle doit le dih... ? à l... le... le cehui qu'elle est folleu z'amouheuse, d... dans son cœuh...

Euh...

– p... pouh s'êscuser n... n'elle peut pas l... le hemèhcier s... sa zentillesse, k... qu'elle lui fait pèhde son temps, p... pahdon, pahdon...

Parlait-elle de son cas à elle, ou d'une amie à elle ? (ou personnage de roman ou film)...

– k... que elle peut pas l... lui donner s... son coh... m... même si è... elle sehait b... belle... en... en vhai t... tè laide, m... mais elle sait pas...

Laide ? Alors ce n'était pas elle, Patricia, plus jolie jeune fille de l'Univers... (version naine, simplement).

Euh...

– Euh, est-ce qu'elle « est » laide ou est-ce qu'elle « se croit » laide, elle ?

Elle a cligné des yeux.

– z... ze vounais dih... p... pouh l... lui, l... le gahçon, s... c'est mieux n... n'elle avoue, t... t'è vite ? que en colèh mais encoh pluss si è n'attende... ?

Il a soupilé, tant il n'était pas facile de répondre.

– Ça dépend, il y a pas de grande réponse générale à tous les cas. Si le garçon en question, il est super-viril, obsédé sexuel, il faut lui dire et il va se mettre en colère, oui. Mais...

Elle l'écoutait comme pleine d'espoir...

– Si c'est un gentil garçon, calme, doux, peut-être qu'il lui dira « c'est pas grave, soyons amis, simplement », même s'il se choisira une autre maîtresse.

Elle a rougi, souri, heureuse... Mais, euh, il avait autre chose à dire.

– Ou bien encore, si c'est un gars comme moi...

Si elle n'était pas intéressée, il n'allait bien sûr pas développer, simplement content de lui avoir fourni la réponse attendue, facteur d'espoir pour elle. Mais... elle cherchait ses yeux, comme immensément captivée par ses nouveaux mots.

– Oui, ça vous intéresse, ce cas ?

– a... à n'infini...

Oh, elle disait ça comme si « l'homme » dont la fille-angelle était « folleu z'amoureuse », c'était lui-même... Donc elle, amoureuse ? Son cœur (à lui) cognait...

– Moi je suis fou amoureux d'une jeune fille de très petite taille...

Elle a baissé les yeux, comme réfléchissant (« parlait-il d'elle-même ou d'une autre ? », clairement).

– Mais, euh... depuis un accident, euh, j'ai le ventre mou ou quoi, impuissant ça s'appelle, aucune fille voudrait de moi, incapable de faire l'amour, faire des bébés... Et... si celle que j'aime était pareille, pas du tout portée sur le sexe, je la demanderais en mariage, avec bonheur infini...

Elle a reniflé, l'air toute perdue. Entre larme et bonheur immense.

– n... ne petite taille k... comment... ?

– Comme vous, Patricia, très exactement.

– m... mais b... belle, k... quand même... ?

– Oui, comme vous... La pluss jolie du monde, à mon goût...

Elle s'est toute empourprée, là... Et toute au bord de fondre en larmes... Mais, elle a pâli, comme apeurée par une idée soudaine :

– m... mais s... si j... je dois k... quitter la ville... é... et plu' jamais v... vous hevoih...

– Pourquoi vous devriez quitter la ville ?

Elle a reniflé, oui presque larmoyante, pauvre chérie.

– a... à cause m... ma tutelle, n... ne veut hep'ende nes places, n... ne foyer social... et... et ze n... nulle pah où aller...

Nulle part où aller ?

– Ben si, Patricia, vous pouvez venir chez moi, maintenant, invitée, et pour toujours...

Elle a avalé sa salive, avec un drôle de bruit, et elle a paru défaillir. Il l'a rattrapée alors qu'elle tombait, évanouie, oh...

– Patricia, ça va ?!

Elle cherchait l'air. Mais elle a trouvé la force d'expliquer :

– z... ze m... mohte n... ne monheuh...

– Vous êtes morte de bonheur ?

– ou... ou-i...

– S'il vous plait, Patricia, respirez, soufflez... Moi j'ai besoin de vous, une cinquantaine d'années au moins...

Il n'a pas ajouté « entre mes bras », pour ne pas qu'elle tourne de l'œil à nouveau...

### WORLD WAR 3 ?

En tant que général maintenant en retraite, je tiens à mettre par écrit mes souvenirs personnels de la fameuse Affaire Solaire 2017. Ce n'est bien sûr pas pour publier des éléments fracassants, tout restant sous secret « Défense », mais je l'écris pour moi-même, pour m'en libérer l'esprit.

Le 21 Juin s'annonçait cette année comme un solstice d'été quelconque, jour le plus long de l'année sous nos latitudes, jour absolument quelconque au niveau de l'équateur. Enfin, la durée du jour intéresse les météorologues et les agriculteurs mais pour nous militaires, c'est très mineur. Il n'y a que pour les opérations extérieures commando que nous tenons compte de la luminosité, durée du jour et pleine lune, pour savoir s'il faut employer les lunettes de vision nocturne (avec avantage sur l'ennemi moins avancé technologiquement) ou inutile. De même, militairement, l'année 2017 n'évoquait aucune tension extrême, qu'une continuation à basse intensité du conflit asymétrique avec les islamistes. Avec en toile de fond les menaces à long terme que font peser la persistance de l'arsenal atomique russe et la montée en puissance de la Chine Populaire.

Mais ce 21 Juin 2017, il y a 6 ans, j'ai été réveillé vers 0h05 à mon domicile par le dispositif d'alerte de degré 5, maximal, et ça semblait une erreur, rien n'ayant annoncé aucune forme d'invasion de notre sol national ou d'assassinat du président de la république chef des armées... Je passe les détails de communication top secret pouvant intéresser des ennemis, mais j'ai donc pris connaissance de la situation : le soleil ne se levait pas au Japon, ce qui était scientifiquement impossible selon les experts (aucune éclipse prévue ni constatée), et faisait craindre une attaque extra-terrestre mondiale ! La Californie ne signalait aucune anomalie solaire, ce n'était pas que le soleil s'était éteint (à supposer que cela ait été possible sans signe avant-coureur), c'était incompréhensible, pouvant déboucher sur la fin du monde : sans soleil, plu' de photosynthèse, plu' de plantes, plu' d'herbivores, plu' de carnivores, et plu' d'humains ! (du moins à grande échelle, même si les V.I.P. – dont moi-même – pourraient se suffire de légumes cultivés à la lumière électro-nucléaire, et protéines/vitamines de synthèse).

Je me suis rendu de toute urgence au Quartier Général, et j'ai participé à la mise en alerte du fameux degré 5, armant les missiles nucléaires dans les silos et sous-marins, activant les bases aériennes pour lancement imminent des bombardiers stratégiques. Le problème était que la destination des armes restait totalement inconnue, la ligne de « non lever du jour » se décalant au fur et à mesure, sans pointer en rien un pays à l'abri, aux commandes. Les images satellites étaient époustoufflantes, « impossibles ». Et les nouvelles des pays racontaient les populations terrorisées, mais : secret, ne pas affoler ici, même si quelques familles françaises de chinois ou russes criaient en appelant à information immédiate par les autorités.

Vers 5 heures du matin en France (à l'heure d'été), l'aube aurait dû pointer et le monde travailleur de Rungis et autre allait percevoir l'énorme problème. Mais, incroyable, mondialement incroyable : un rayon de non-obscurité semblait apparaître... et peu après, à l'heure théorique de lever du soleil, il est devenu trait solaire isolé, d'environ trente mètres de large, pointant une maison précise, dans la banlieue chic de Lille ! Evidemment, toutes les forces de police se sont précipitées et nous militaires couvriions l'ensemble depuis le ciel : hélicoptères d'attaque au ras du sol, avions d'attaque au-dessus, bombardiers lours en altitude. Et un tiers environ des missiles atomiques et hydrogènes (et autres ; secrets) ont été reprogrammés d'urgence pour raser le département du Nord, si ce serait de là que surgiraient la foule de petits hommes verts venant envahir la planète. Posté en région Nord, j'étais en première ligne dans les forces d'intervention, accomplissant mon devoir jusqu'au sacrifice, prêt à commander « bombardez-nous, vite, adieu... ».

Dans cette maison vivait une dame veuve d'une cinquantaine d'années, anonyme (pas du tout gourou de secte satanique ou autre – selon les Services Généraux, mobilisés d'urgence), elle était employée aux affaires sociales du département, au centre-ville de Lille. Les forces de police hésitaient à l'embarquer pour interrogatoire serré au quartier général, mais moi-même, représentant l'armée, je suggérais de la garder dans le rayon de lumière, pour voir ce qui allait advenir.

Et... le soleil n'était pas spécialement brûlant, mais un incendie a commencé dans la maison ! Sans raison ! Branle-bas de combat ! Il y avait mille fusils, mitraillettes, revolvers (et teasers de casse non léthale), mais pas un seul extincteur ! Toutefois, non : il ne s'agissait pas d'incendie au sens de flammes libres s'étendant à toute la maison, non, mais de flammes localisées, sur le bureau de travail de la dame. Autour d'une lettre. Lettre dactylographiée, professionnelle, où cette dame commandait le renvoi « chez les débiles » d'une jeune naine handicapée mentale. Et la dame disait que cette lettre ne pouvait pas être là, puisque située dans un dossier clos, dans un tiroir, au centre social.

Petite parenthèse : en dehors de mes fonctions professionnelles, militaires, je suis un être humain (bien sûr) et un lecteur de science fiction. Cette sensibilité était ce jour-là puissamment ravivée par les menaces d'envahissement extraterrestre. Mais j'aime aussi la littérature fantastique, moins intergalactique, et j'ai émis une idée « comme ça », me venant à l'esprit :

– Madame, je suggère que vous annuliez ce renvoi, de la personne, pour voir.

Elle a poussé des hauts-cris mais le commissaire de police local a appuyé ma suggestion. Finalement, à l'arrivée du représentant des Nations Unies (un Haïtien voyant là comme une affaire vaudou), décision a été prise, en ce sens. Et la dame a téléphoné, donné des ordres, annulant l'expulsion. Et... le monde entier a retrouvé la lumière, instantanément !

Apparemment, la petite jeune fille (objet de l'expulsion) était une espèce de magicienne dotée de pouvoirs impossibles scientifiquement ! Evidemment, des scientifiques sont allés la rencontrer, mais... les deux professeurs

en astronomie allés la voir ont disparu ! (on les a retrouvés au zoo, aphones et amnésiques, dans une cage heureusement vide de bêtes féroces, cages de petits singes saïmiri). Il fut envisagé d'envoyer la police, revolver au poing, mais... c'est un peu léger face aux super-pouvoirs magiques d'une fée ou quoi. De même, nous militaires, aurions été diablement intéressés de mettre au service de notre force ces pouvoirs ou technologies liées, mais... à part détruire la ville où habitait la petite jeune fille (naine), nous étions peu armés pour la convaincre de coopérer. Et pour peu qu'elle soit de tempérament pacifiste, elle pouvait même ruiner nos forces par caprice, nous nous sommes donc abstenus de la déranger (après âpres discussions entre généraux). Il semble que les Russes ont abouti aux mêmes conclusions que nous, un peu différemment, deux de leurs agentes féminines étant signalées à proximité de la jeune surveillée. Ces agentes se sont retrouvées avec les saïmiri deux jours après les scientifiques de l'université parisienne... Une agitation phénoménale régnait parmi les services secrets, et trois tueurs islamistes, retrouvés en cage au zoo à leur tour, ont apparemment essayé de détruire cette « force du Diable » (selon leurs valeurs), en vain...

Quant à la dame du rayon de lumière mondial, elle a repris ses fonctions « normales », mais a alerté toute la hiérarchie et plus, quand la naine a demandé à la voir, avec un « ami » à elle (alors qu'elle était classée asociale irrécupérable, renfermée malade, solitaire éternelle). C'est sous discrète escorte policière, militaire (et atomique) que les deux jeunes se sont rendus aux affaires sociales. La petite jeune fille demandait à sa tutelle (en bégayant faiblement à son habitude de classée nullarde) l'autorisation d'aller habiter chez son « prince charmant » (ouvrier à Lille, ex-suicidaire, inventeur de la roue B pouvant remplacer le pétrole, jamais construite...). Ce fut écouté avec courtoisie, par la dame, sans trop trembler, elle a dit qu'elle allait en référer aux autorités, avant de donner éventuellement son accord.

Et maintenant, ce petit couple de Lillois anormal, à pouvoirs cosmiques invraisemblables (pour elle, du moins), vit en HLM, mariés... Lui va travailler chaque matin comme si de rien n'était, à son usine, et elle reste à l'intérieur. Sans sorties/voyages/amis, mais sans casse pour la planète, ouf.

On est bien peu de choses, malgré toutes nos certitudes passées, allez...



## FORCE DE LA FAIBLESSE

Patrycja attendait, devant le café-bar, un peu tremblante. Elle n'avait mis que ses habits comme d'habitude, alors que toutes les dames au foyer social, toujours, elles disaient qu'il faut mettre des vêtements sexy, pour sortir avec un homme, qu'on aime. Mais quand on est une naine comme elle, on n'a pas des vêtements de dame, juste des choses un peu qui existent pardon. Et si elle aurait sa poitrine moitié toute nue, elle serait morte de rougir, pardon pardon. Ou les madames en minijupe, de montrer leurs fesses et leurs cuisses, elle, elle aurait pas pu, pardon, pardon.

Mais le gentil monsieur, qu'elle aimait, il viendrait pas pour être séduit, bien sûr, comment il avait dit, à la pâtisserie, pour son 141<sup>e</sup> revendeur :

– Manemoiselle, est-ce que je pourrais vous embaucher, une heure ou deux, comme experte ? pour un livre que je suis en train d'écrire (en dehors de mon travail, pardon).

Elle, perdue, elle avait été folle de joie, de imaginer passer deux heures entières à le regarder, si beau, et l'écouter, si gentil. Et elle serait tellement heureuse savoir son nom, peut-être, et qui il était un peu, pas juste un client fidèle, du flan à la vanille. Et il parlait jamais, en un sens ça faisait qu'il était mille fois plus gentil que les autres gens, mais après : elle le connaissait pas du tout, pardon...

Mais, en même temps, et tout de suite, elle a eu très très peur que il va être déçu de elle, c'est sûr (que une débile comme elle ça sait rien de rien, pour écrire les livres, pardon).

– p... pahdon, k... que j... je pas bien p... pahler, p... pas bien héfféchi...

Mais il l'avait comme rassurée, tellement merveilleux avec elle, toujours, oh... :

– C'est pas une expertise sur les gâteaux ou les plages, le sujet c'est « la force de la faiblesse », et je voudrais connaître votre sentiment, votre avis. Vous seule au monde pouvez m'aider, je pense... Si vous prenez cent mille Euros de l'heure, je pourrai pas, non, combien il faudrait envisager pour moi, de vous rétribuer ?

Elle, elle savait pas quoi dire. Si sa réponse c'était « rien me payer, tellement heureuse vous aider, essayer, même que je pas capable », il allait dire que non, c'était pas la peine, sans essayer, même. Alors elle a répondu « par ézemp, comme vous gagnez de vote t'avail, de une heuh ». Et il avait souri, merveilleux, comme très heureux avec cette réponse, de elle ! Normalement, toujours tout le monde est en colère de ses réponses de questions, mais lui toujours il est merveilleux, avec elle, et pas pour mentir mais c'est vrai, ça se voit de son sourire vrai, comme heureux, magnifique (même si toutes les filles du monde, elles doivent être folles amoureuses de lui, c'est sûr, et c'est un peu triste quand on est une moins que rien à côté des autres tellement mieux...).

– 'Jour manemoiselle...

Elle a sursauté, perdue... Pardon, perdue dans ses pensées, elle avait oublié regarder par là où il viendrait, c'était sûr...

– j... jough, m... meu-s... sieu, m... mèhci...

– C'est moi qui vous remercie.

Elle a rougi, pardon... (avec ses joues bouillantes, sous les yeux, pardon, pardon).

– On se dirige vers le bar ? J'ai amené du papier, pour prendre des notes...

– m... mèhci...

Et ils sont entrés (elle était jamais entrée dans un bar, comme à la télévision).

– On se met là ? C'est une table pour deux, côte à côte, vous pourrez voir ce que j'écris, corriger si besoin...

Pardon, elle a pas avoué « je sais pas lire, pas écrire (lisible), pardon »... Ils se sont assis, et ça lui faisait chaud au cœur d'être assise auprès de lui, pour la toute première fois de toute sa vie... Lui, l'homme qu'elle aimait, si grand si beau...

– Salut ! Vous prendrez quoi ?!

Une madame de commander les choses (elle avait vu ça à la télévision).

– Euh oui : Manemoiselle, quelle boisson souhaitez-vous ?

Elle a baissé les yeux, perdue. Elle avait si peur : si elle buvait quelque chose, après elle aurait envie pipi, et peut-être il y avait pas de toilettes ? Ou des toilettes pour les géants, normal, pas pour une petite naine comme elle...

– h... hien, p... pahdon...

– Qu'est-ce qu'è raconte ?!

– Elle dit « rien, pardon ».

– Ah ben si, cocotte ! Faut consommer ! Ici c'est pas un hall de gare, non mais ! Putain !

– Madame, je prendrai deux jus d'orange, on se les partagera, ça ira, merci.

– Orange-whisky ?

– Non, sans alcool, s'y vous plaît.

– Mouais ! Ça paye pas mais bref ! Snirfl, mais la ptite naine, là, qu'elle me cherche pas, vu ?! Ouais « ptite naine », je dis : grande comme ça et avec des gros nichons, une naine ça s'appelle !

– Ou « une petite reine de beauté », laissez-nous madame, s'y vous plaît, on a du travail, à faire.

– Ouais ben c'est une consommation par personne et par heure !

– Entendu, on reprendra deux boissons dans une heure, si on n'a pas fini.

– Ouais d'abord !

Et elle est partie, et Patrycja avait les larmes aux yeux, de bonheur, que le prince charmant l'avait défendue elle, contre la dame dragon, oh... Et au lieu « p'tite naine » pour parler de elle, il disait « petite reine de beauté », oh...

Mais le monsieur, il ouvrait sa poche carton bleue, avec des papiers à l'intérieur. Des papiers vides surtout, et puis un papier de comme un livre ou un journal, avec une écriture de machine. Avec un grand titre et comme son nom au-dessous, qui c'est qui l'a écrit... Elle en a presque pleuré, de pas être capable lire, pardon, pardon, oh...

Son nom, pour elle ça faisait comme « guérarde neucheuille », et le titre de l'histoire, ça faisait comme « la forche de la fahibleusse ».

La dame rapportait les deux verres, oranges, et le monsieur gentil a payé. Elle est partie, en lui faisant un regard méchant à elle, très méchante oui.

– Bien, euh, oui, comme je vous disais, manemoiselle, ça c'est la couverture que j'imagine, même si – sans doute – aucun éditeur l'acceptera... je suis pas juif.

Elle regardait encore qu'est-ce qui était marqué, peut-être le titre, ça faisait comme il avait dit, écrit en bien de l'école.

– Oui, donc : Jézar Neussé (c'est mon nom) et le titre : la force de la faiblesse.

Jézar... Gérard il s'appelait, elle était heureuse à mourir le savoir, oh... (Dans ses rêves, la grande intelligente qui serait à sa place à elle, elle dirait « je vous aime Jézar », oh...).

– Et, pour les remerciements, je souhaiterais marquer votre nom-prénom à vous, manemoiselle, vous pouvez me les dire ?

Elle a rougi, pardon. De écrire dans un livre en vrai merci pour elle, elle... Elle avait du mal respirer, elle était tellement heureuse à l'infini, en même temps qu'elle avait tellement peur il va être déçu...

– p... pat'ycja n... niezewska, p... pahdon, pahdon...

Il a pas fait les yeux méchants du tout. Et pas dire « Mais c'est un nom de sale bougnoule ! », non, si gentil, il a écrit des lettres comme (pour elle de sa façon, ça ferait) Patricia Nieuzeuska...

– Merci, merci infiniment, manemoiselle Niezewska, je... je peux vous appeler Patricia (moi vous pouvez m'appeler Jézar)...

Oh, oh... Elle aurait le droit lui dire Jézar en vrai ?? Elle avait la tête qui tourne...

– Oui ?

– ou-i... m... mēhci n... n'infini, j... jēhah...

– Merci à vous, Patricia...

Et il a pris son papier blanc, avec seulement son nom à elle marqué, et... il a dessiné un petit cœur, à côté, elle s'est sentie rougir pardon... Non, en vrai ça voulait dire il serait content, bien sûr, pas amoureux de elle, bien sûr, bien sûr non...

– Alors, oui, donc... Le sujet, que j'ai imaginé, c'est... Enfin, une chanson américaine s'appelle « un marteau ou un clou », et le monsieur répète « je préférerais être un marteau qu'un clou, si je le pouvais, oui je le ferais certainement ». Mais, en sens inverse... Jésus-Christ a dit « les premiers seront les derniers », et... je sais que vous êtes d'origine polonaise, peut-être catholique... Qu'est-ce que vous en pensez ?

– m... moi... ?

– Oui, vous...

Elle a baissé les yeux, pardon.

– j... je pas t'è n'intelligente, p... pahdon... pahdon...

– Pardon, je vais présenter les choses plus près de vous...

Sans colère, si gentil et merveilleux, oh...

– Les méchants vous écrasent, comme s'ils étaient des marteaux tapant sur vous comme un clou...

?

– m... mais m... moi je pas pointue... d... de piquer le muh... le bois... n... non...

Il a souri, comme très content.

– Excellent, génial, merci infiniment...

?? Génial, le n'importe quoi qu'elle avait dit elle ?? Oh, il était tellement tellement gentil... Et il a écrit quelque chose, comme « comparahissonn clohu inncorreucteu : pass deu pohinnteu en eulleu ».

– Je reprends : oui, les méchants ils pensent gagner, être mille fois mieux que vous...

Oui...

– Mais vous, vous conquerez notre cœur, et pas eux du tout...

? Elle comprenait rien, pardon.

– Nous, les hommes amoureux de vous, de votre faiblesse, on voudrait vous protéger, on vous adore et on les déteste, eux. Pour nous plaire, ils ont tout raté, très forts affreux, et vous : vous avez tout gagné, toute faible mignonne...

Elle a rougi, perdue, perdue... Jézar, il disait ça comme si il serait amoureux de elle, de elle... Non, bien sûr...

– Comment vous vivez ça ? Pour vous, c'est un calcul ? une stratégie ? une évidence ?

Elle était toute rouge, rouge, elle savait pas quoi dire...

– Attendez, je comprends que c'est un peu gênant, comme ça à titre très personnel. Alors, je vous explique peut-être d'abord le reste de ma thèse, pour mettre en perspective...

– m... mēhci... m... mēhci...

– Oui, en 1780, avant la révolution française, les nobles ici croyaient triompher, ils avaient tout l'argent, toutes les armes, tout le pouvoir, le privilège de l'oisiveté, et ils croyaient nuls les petits, les faibles, dominés, harassés de travail, les pauvres... Mais ils se trompaient : eux – se disant nobles – ils ont été jugés mauvais, coupables, cassés, et les petites gens qu'ils méprisaient, ce sont eux qui ont triomphé pour finir.

? Oui ? Ça existe ?

– Et après, les bourgeois riches méprisaient les ouvriers pauvres, et les ouvriers agricoles, mais ça s'est renversé avec le communisme, en sens contraire. Et maintenant aussi... les Français et Américains, riches à l'échelle de la planète, ils méprisent les pauvres chinois qui travaillent bien plus dur que nous, mais ce sont eux qui méritent plus que nous, qui sont plus beaux que nous, moralement. (Un tiers-mondiste disait « le prolétariat occidental s'est embourgeoisé », je le crois, oui). Si quelqu'un tient les comptes, là-haut, on le paiera, peut-être, non ?

Elle savait pas bien dire les choses, mais c'était beau, comme il parle bien, comme « logique » elle croyait, ce qu'elle aimait bien.

– Pareil pour mon cas personnel.

Oh... elle était très intéressée que il allait parlait de lui-même, comme pour le connaître un petit peu, Jérar. Peut-être il allait parler comment elle est sa fiancée (grande bien sûr mais comment)...

– J'étais premier de la classe, je croyais faire le mieux possible, et... à quinze ans, j'ai été ému par la détresse de la dernière de la classe, votre sosie manemoiselle... insultée par les profs, par les camarades (pas moi mais les autres)... et pour sa taille aussi, elle était la plus petite du lycée, et ses origines (polonaises comme vous)...

? Est-ce que, s'il Lui souriait tellement (à elle Patrycja), c'est parce qu'elle ressemblait à cette fille de sa classe autrefois ? Elle aurait de la chance, elle, sans faire exprès, comme un miracle, de chance...

– Les autres croyaient triompher, croyaient qu'elle valait rien, elle, mais moi c'est elle que je préférerais. Je la trouvais mieux que moi, même...

Oh, si gentil...

– Et, enfin, elle a pas voulu de moi, pas voulu que je l'aide, à pas redoubler, pas voulu que je l'invite au cinéma, elle m'a cassé...

– p... pahdon... p... pahdon...

– Merci Patricia, c'est pas votre faute à vous, bien sûr, vous êtes un milliard de fois plus gentille que elle, et pluss jolie encore...

Elle a recommencé rougir, pardon... Peut-être comme la fille elle avait quinze ans aussi, ça voulait dire que son amie elle avait moins de poitrine que elle Patrycja maintenant, alors ça voulait dire « votre forte poitrine est très belle, Patricia », et ça la faisait rougir encore trois fois plus...

– Mais... moi j'étais cassé, cassé, et j'ai jamais eu « 20 ans », mais... comme j'ai arrêté les études, je me suis enterré ouvrier, et... je vois la société d'en bas... Les gens travaillant durs sont peu payés, méprisés, et... ceux qui se croient mieux prennent tous les sous, qu'est-ce qu'ils sont moches, et prétentieux, à tort, je vois leurs fautes, mathématiques, partout... je préfère vous, humble gentille, à tous ces prétentieux en cravate et tailleurs, qui se croient supérieurs, à tort.

Oh... c'était encore des mots de gentillesse infinie, pour elle, oh...

– Mais... c'est pour ça que j'ai besoin de votre aide... est-ce que c'est pareil, d'un point de vue féminin ?

– f... féminin... ?

– Oui. J'ai entendu dire que toutes les fillettes voulaient devenir princesses, donc se marier à des nobles, ou à des riches, en méprisant les pauvres, les travailleurs de peine... ça serait le contraire de mes conclusions à moi... (ou le contraire du jugement que pourrait porter Jésus, au Ciel ou quelque chose). Non ?

Elle a avalé sa salive.

– n... non, s... c'est p... pas t... toutes les filles, à vouloir devenir riches... les riches, s... c'est les pluss méchants... a... aloh... des autes k... comme moi, on hève... le pluss gentil gahçon du monde... et c'est vous, j... jéhah...

Là c'est lui qui a rougi, pardon... Comme si elle serait capable dire des choses que lui, il sait pas répondre... Et sans colère incroyable, sans la gifler, du tout. Il écrivait, prenait des notes, comme si c'était des idées intéressantes, qu'elle avait dites, pardon.

Et en même temps, ce qu'il lui avait fait dire, ça la remuait elle dans son cœur, comme de bonheur, à cause que, c'est vrai, c'est peut-être pas toutes les femmes du monde qui seraient amoureuses de lui. Beaucoup des dames, au foyer social, elles parlaient pas du tout de un monsieur gentil mais « un fort, poilu, un gagneur ». Elle, elle préférerait le gentil monsieur, son Jérar, adoré...

– Patricia, attendez... Quand je vous défends, contre les méchants clients, qui vous insultent, vous en pensez quoi ? Heureuse ? Ou déçue ?

– heuheuse...

– Pourtant, si je sors les griffes pour vous défendre, je suis moins « un gentil, un doux ».

?

– k... comme un doux p'ince chahmant...

Il a rougi encore, marqué « dohuks pinncheu charmannte ».

– Mais je suis pas riche...

– hiche de cœurh...

– Oh...

Il disait pas de « Oh, sottise ! », ou « Oh, quelle imbécile ! », mais comme « Oh, ça me touche, qu'est-ce que vous dire... ».

– Et je suis pas armé, pas d'épée, ni short pour gagner, écraser la concurrence...

– V... vous seunement ne dih... nes mots que me héchauffent le cœuh... pas de taper suh les méchants, p... pas besoin... seunement ne gentillesse, k... que me héchauffe le cœuh n'à moi... pas besoin ne tuer nes méchants...

Il écrivait plein de choses, comme si ça serait très très intéressant, qu'est-ce qu'elle dire, elle, oh...

– Génial, comme une troisième voie, j'y avais pas pensé...

Elle a rougi encore, tellement heureuse que il était content de elle...

## INGÉRENCE MORALISATRICE ÉTATIQUE

Gérard a pris son verre, mais comme la petite pâtissière ne prenait pas le sien, il l'a reposé, pardon, oui, pas pressé. Le bruit dans le bar s'atténuait un peu (la fureur du but marqué à la télé ou quoi s'apaisant un peu). Hum...  
– Oui, manemoiselle, je... vous remercie infiniment pour... avoir accepté de me parler, pour ce truc, pour moi important, que je vais vous expliquer.

Elle a fait oui, gentille.

– C'est... un vieux problème, mais que je vois sous un nouveau côté, et votre avis est important, pour moi.

Elle a cligné des yeux, semblant craindre un malentendu.

– Attendez, je vous explique...

Et si, il a bu une gorgée de son jus d'orange. Il était rare qu'il parle tant : 3 phrases de suite, et encore plus à venir. Elle a voulu l'imiter et elle a tendu le bras « là-haut au-dessus de la table », petite naïve chérie... Et puis descendu le verre, pour en boire une gorgée, le remonter.

– Oui, euh... ce qu'il y a, c'est que... je sais que la loi, française, m'interdit de... douter, du génocide au rwanda, en afrique. Mais moi je sais pas, quand même. C'était la situation avant, OK. Mais là, à mon travail, à table, j'ai entendu quelqu'un dire... il y a des gens qui contestent cette loi, mais pour une seule raison : c'est que c'est pas à l'état de nous commander ce qu'on doit penser.

Elle a avalé sa salive, sans froncer les sourcils par un sévère « quel rapport avec moi votre pâtissière ?! et franco-polonaise, je suis, pas africaine ! ». Non, elle ne l'a pas dit, mais il fallait clairement en venir au fait.

– Donc... ça semble vouloir dire que... tout le monde reconnaît indiscutable ce génocide (même si c'est pas à l'état de s'en mêler, c'est à régler entre nous, les gens).

Et donc...

– Moi j'ai pas d'amis, je suis pas proche de ma famille, je parle pas à mes collègues... j'ai que vous, manemoiselle, au monde... le sourire de ma petite pâtissière... Mais si vous me détestez, en tant que négationniste ignoble, je... j'avais besoin de le savoir... de... de vous avouer que je suis ça, très mal...

Voilà, il l'avait dit. Mais euh... elle semblait attendre, une suite, éventuelle...

– Voilà, qu'est-ce que vous en pensez, manemoiselle, de... de ça, de... ma position... ?

Elle a baissé les yeux, et il y a eu un long silence.

– j... génocine... p... pahdon, s... ça veut d... dih k... quoi... ?

– Génocide, c'est un massacre, une extermination, en très très grand nombre, de gens innocents, a priori...

Elle a cligné des yeux, perdue.

– uh... j... je avais p... pas comp'ende, p... pahdon, v... vous pouvez t... tout hedih, m... maindenant j... je n'a comp'ende...

Euh, puisqu'elle avait comprendre/compris, il a répété comme tout à l'heure, presque dans les mêmes termes, ou à peu près.

– et... et nagtionisse... ?

– négationniste, c'est qui ne croit pas, la vérité, « prétendue vérité » selon lui, « vérité indiscutable » selon les croyants... qui se disent objectifs, indéniables...

Elle a fait Oui, du menton. Rassemblant maintenant les pièces du puzzle. Silence.

– Le génocide, j'en ai entendu parler, simplement. Comme du Père Noël. J'ai vu à la télé (chez mes parents, un Noël) quelqu'un qui se disait témoin, je sais pas si c'est vrai, ou un acteur. Voilà. Vous êtes très fâchée ? De moi ?

Elle a souri, comme rassurée, ou contente, heureuse, même. Et il redoutait ses mots, qu'il envisageait être quelque chose comme « Oui, avec moi, vous vous êtes démasqué, j'ai réussi à vous démasquer. Et puisque j'ai une énorme importance pour vous, dites-vous, je vais vous faire tordre le cou à ce négationnisme horrible ! »...

– j... je pas fâchée ne vous, d... du tout, v... vous s... si gentil...

Oh... Merci... mais... Y allait-il avoir un « mais »... ?

– m... mais...

Aïe !

– m... moi z'aussi k... comme vous, ze sais pas... p... pahdon...

Hein ? L'objection, c'était seulement qu'elle était proche de lui, sur ce sujet, et pas méchante normale habituelle ?

– Vous êtes merveilleuse, manemoiselle...

Elle a rougi, très fort.

– En remerciement, qu'est-ce que je peux vous offrir ? Ma fidélité éternelle à votre magasin ? Ou un bouquet de fleurs ? Ou une donation à votre fiancé pour organiser votre mariage ?

Il pensait qu'elle allait hausser les épaules, dire que non, ce n'était pas grand-chose, mais au contraire, elle a fait oui, et... il a craint une réponse cinglante, du genre « Eho, vous faites pas d'illusions, mon patron nous commande d'aider un peu les clients, si possible et pas compliqué, mais vous faites pas d'illusions, et mon amant actuel est boxeur, il vous met la tête au carré si vous me lâchez pas les pompes, vu ? ».

– l... le hemèhciamento l... le pluss g'and du monde... s... ça sehaît...

Mh ? Qu'il la laisse tranquille dorénavant ?

– k... que vous v... viendez m... me voih... a... à Douai, où... où je vas hetouhner l... le mois p'ochain, p... pouh toujouh...

- ??? Oh, fin de ces trois ans et demi, de bonheur simple, à la revoir au magasin ?
- Bien sûr que j'irai vous voir, là-bas, si vous acceptez de me revoir...  
Et elle a souri, rougissant très fort... Cherchant l'air un peu, après, pardon.
  - v... vous voyez, v... vous pas t... t'è mal, v... vous t... t'è mèhveilleux...  
Lui, « très merveilleux » ??? Il a souri, immensément.
  - Moi je vous trouve très aveugle, merci, et très merveilleuse en même temps...  
Et ils ont rougi ensemble...

## PATRYCJA PRISONNIÈRE POLITIQUE ?

En cette 141<sup>e</sup> visite à sa petite pâtisserie adorée, Gérard a été époustoufflé : au lieu de garder le silence à son habitude gentille, elle a parlé, et pas du tout de banalités comme les clients bavards.

Elle emballait son petit flan, quand elle a murmuré :

– m... meu-s... sieu... è... est-ce s... ça sehait p... possibe, ze vous pahle, en... en nehoh nu madasin... ? z... ze vas n'aller en p'ison, z... ze comp'ends pas... p... pèhsonne n'il èsplique...

Il a réussi à fermer la bouche, pardon, ébahi, médusé.

– Oh, en prison ? C'est pas juste, non, vous si honnête parfaite...

Elle a rougi, souri, un peu. Silence. Euh...

– Mais bien sûr qu'on pourra en parler en dehors du magasin. Euh, je pourrai monter un comité de soutien ou je sais pas, aller témoigner...

Elle a baissé les yeux.

– m... mèhçi, m... mais c'est p... pas ça, s... c'est pas du madasin, z... ze comp'ends hien, p... pahdon, p... pahdon...

– Vous voulez qu'on en parle tout à l'heure, quand vous allez fermer ? Ou demain matin ? (je travaille pas le samedi, pas de problème pour moi).

Elle avait encore des rougeurs, toute perdue, intimidée.

– v... vous t... tennement z... zentil...

– Vous aussi, vous êtes la gentillesse même, si ils mettent les gentils en prison maintenant, c'est tellement injuste...

Et ils se sont revus le lendemain, donc, sur le banc public, à trente mètres du magasin.

– Expliquez-moi, manemoiselle, ce qu'on vous reproche.

– k... que z... ze pas bien c'oïh...

– Pas bien croire ? Croire ou ne pas croire, c'est libre, en théorie, dans notre pays France. Ailleurs, ça dépend...

Elle a cligné des yeux. Silence. La relancer ?

– Croire en Dieu ?

Non.

– k... c'oïh que ze hève pas...

– Croire que vous rêvez pas... C'est obligatoire ?

– è... elle dit k... comme ça, m... ma tutelle, et... et les auteu dames aussi, du foyer social...

Oh, elle habitait en foyer social, pauvre chérie ? Ou bien c'est là qu'elle travaillait les autres jours ? (en dehors du vendredi seulement, où elle servait à la pâtisserie, il le savait).

– s... sinon s... c'est k'ime n... négationniste...

– Négationniste ?

Il a souri, pardon, vaste débat, oui...

– z... ze èteu hinicule... ?

– Non, pas du tout ridicule, au contraire, manemoiselle, euh... Vous semblez la première victime (dont j'entends parler) d'une loi criminelle, contre la liberté d'opinion, ici.

Elle a paru intéressée.

– s... c'est la loi k... coupabe... ? s... c'est pas m... moi... ?

– J'en suis sûr. Ça explique.

– s... si vous pouvez m... me z'èspliter... s... c'est quoi, n... na choi...

– La Shoah, c'est... le massacre de Juifs, pendant les années 1940-45, je crois.

– j... juive, s... ça veut dih quoi... ?

Il a souri.

– Vous êtes merveilleuse, d'innocence, manemoiselle, c'est eux qui portent toute la haine, dans cette affaire, ils se trompent de cible.

Pardon, mais ça ne répondait pas à sa question.

– Un juif, une juive, il y a deux sens dans le dictionnaire : d'abord, c'est des descendants de tribus hébreux autrefois, il y a deux mille ans... ensuite, c'est des croyants d'une religion spéciale, qu'on dit israéliite.

Elle a cligné des yeux, perdue.

– Vous pensez que ça n'a rien à voir avec « vous mettre en prison » ?

– ou... ou-i, p... pahdon...

– Attendez, je vous explique.

– m... mèhçi, m... mèhçi, t... tennement...

– Par exemple, vous êtes peut-être de religion catholique – je sais que vous êtes d'origine polonaise...

Elle a souri, rougissante encore.

– m... mèhçi que... que vous pas dih s... sale mougnoùle... s... si zentil...

– Merci. Non, bienvenue à vous, moi je dis.

– m... mèhçi...

– J'ai pas l'esprit tribal, raciste ou xénophobe, ou autre... Mais justement, un catholique, normalement il dit comme ça « bienvenue à tout le monde, venez partager ma religion, que vous soyez blanc ou noir ou vert, ça compte pas ».

– ou... ou-i...

– Bien. Mais la religion juive, israélite, elle est différente, « non prosélyte » ça s'appelle : elle n'appelle pas du tout les autres gens à la rejoindre, elle veut se réserver à un groupe spécial : les juifs.

Elle ne réagissait pas, et – effectivement – ça ne paraissait guère choquant jusque là.

– Et ils disent que le fait d'être juif, c'est de naissance, par le sang, être enfant de juive. Alors les juifs se marient à des juives pour avoir des enfants juifs, et les juives choisissent aussi de se marier à des juifs, pour avoir des enfants « à sang pur », 100% pur juif.

– n... n'elles pensent l... les autes, s... c'est m... mal... ?

– Je sais pas. Leur religion dit que Dieu, le Dieu universel, il n'aime que les Juifs, qui forment Son peuple, il méprise les autres humains... Alors ceux qui adorent ce Dieu, ils font pareil, je crois...

– m... moi t... tout ne monde, n'y m... me mép'ise, s... sauf vous, s... si zentil...

– Merci.

Euh... Où il en était ?

– Oui, le mépris entraîne la haine, souvent, et les Juifs étaient hais pour ça. Ils s'aiment entre eux et ils sont très durs avec les autres, qui étaient pas contents, évidemment.

– p... pahdon, ou... ou-i... moi ze déteste un peu n... ne monde endier, s... sauf vous...

– Merci, oh...

Mais en revenir à ses explications, euh...

– Sinon, il y a le fait que Jésus, euh... vous êtes chrétienne, manemoiselle ?

Elle a hésité.

– p... pah ézempe, p... pouh n'aujouhd'hui, z... ze n'a p'ié le Ciel, k... que ça se passe bien, s... sans colèh de vous...

Aucun risque ! Qu'il se mette en colère contre sa petite chérie adorée...

– m... mais ze sais pas s... si le Seigneuh n'il éziste en vhai... ze pas n'inténgente, p... pahdon...

– Au contraire, moi je trouve votre doute, votre « peut-être », c'est très intelligent, plus que les croyants aveugles, plus que les athées aveugles, bravo manemoiselle...

Elle a rougi, très fort. Oui. Euh, mais... continuer quand même...

– Oui, dans le détail, les chrétiens, catholiques et protestants, et orthodoxes, ils croient que le Seigneur, il a eu un fils spécial, qui s'appelait Jésus, Jésus-Christ, venu parmi les hommes il y a deux mille ans.

– ou... ou-i, je n'a z'entendu pahler k... comme ça...

– Bien. Et Jésus-Christ était juif, justement.

– k... que n'aime pas les autes... ?

– Oui, il a dit à la Cananéenne que les Juifs sont les enfants de Dieu, et les non-Juifs sont des chiens...

– oh... oh...

– Personne répète cette horreur dans les Eglises, mais c'est dans le texte, l'Evangile...

– c'est... pas gentil... moi ze p'éfèh v... vous t... tennement zentil...

Lui, mieux que Jésus-Christ ??

– Merci du compliment, vertigineux, aoutch...

Elle a confirmé du menton, son jugement, adorable.

– Et puis, ou « mais »... au lieu de se faire applaudir par les Juifs de l'époque, il est devenu leur ennemi, parce qu'il se prenait pour Dieu et ça c'est interdit par les textes sacrés des Juifs normaux. Et ils l'ont fait tuer, par les Romains.

– s... suh un k... comme ça...

Elle montrait un signe de croix, avec les index de ses deux mains.

– C'est ça, tout à fait, parfait, bien.

Elle a rougi, comme toute toute heureuse d'être approuvée.

– Mais après, les chrétiens, qui sont devenus admirateurs de Jésus-Christ, dans les autres pays, ils disaient « les Juifs l'ont tué, notre Seigneur », et ils haïssaient les Juifs. Même cinq cents ans après, quand c'était pas des générations qui avaient connu ça.

Elle a cligné des yeux. Un peu perdue.

– Donc vous voyez, il y a deux genres de colères contre les juifs : une normale, parce que ce sont des racistes (qui se croient la race supérieure), et une mauvaise, qui est raciste (qui dit qu'ils sont une race inférieure).

Elle a hoché le menton, elle comprenait, oui.

– m... mais p... pouhquoi quènn'qu'un n'y me mette en p'ison, m... moi... ?

– J'y arrive, doucement, pardon.

– m... mèhçi... d... doucement, ou-i, si j... gentiment, m... mèhçi... peut-être je vas comp'endè...

Euh, il n'a pas su si ça lui reprochait d'aller trop lentement, sous-estimant sa vitesse de compréhension, ou si c'était un remerciement sincère, avec pour elle le solide espoir de comprendre effectivement, cette fois, personne ne lui expliquant aussi doucement, d'habitude.

– Bref, au Moyen-Age, avec les royaumes catholiques, l'Eglise catholique toute puissante, les Juifs ont été interdits de devenir paysans, « ça salirait la Terre don de Dieu père du Christ », disaient les prêtres méchants. Et alors les Juifs ont fait autre chose : commerçants et banquiers, et ça rapportait beaucoup plus d'argent, et ils sont devenus très riches, sans partager qu'entre eux, et ils étaient détestés par les pauvres.

– k... que nes ont tués... ?



– Pas tout de suite. Mais quand, vers 1940, des gouvernants ont dit « tous nos problèmes c'est la faute des Juifs qui nous exploitent, forçons-les au travail de peine »... plein de gens étaient d'accord, et plein de Juifs ont été déportés vers des camps d'esclaves. L'esclavage était normal, à l'époque et avant : j'aime pas ça mais...

Comment dire ?

– Dans les textes sacrés des Juifs et des Chrétiens, massacrer les autres ou les rendre esclaves, c'est normal et c'est bien, Dieu est d'accord, ils disent, moi je suis pas d'accord.

– m... mèhçi n... ne vous...

– Merci.

Gentille, si gentille de l'approuver.

– Enfin l'esclavage a été aboli en je-sais-pas-quelle-année, 1820 peut-être, mais en 1948, je crois, les Malgaches ont été massacrés parce qu'ils se révoltaient contre le « travail obligatoire » pour les colons français, contre l'esclavage.

Mais bref.

– Maintenant, l'Histoire raconte autre chose, l'Histoire officielle : les camps de travail nazis, ça aurait été des camps d'extermination, des Juifs. C'est ce qu'ils appellent La Shoah.

Elle a fait oui, du menton, oui ils rejoignaient sa question, et le sujet, donc.

– Ils disent que six millions de Juifs sont morts dans les chambres à gaz, je l'ai lu dans un livre. Mais quand on regarde de plus près, telle auteure juive, elle est morte en camps de la maladie « typhus », pas du tout massacrée, on nous raconte des bobards.

Elle a porté la main à son menton, s'interrogeant visiblement. Allait-elle demander « si c'est des mensonges, pourquoi me met-on en prison moi, qui n'y croit pas tellement ? » ? Mais le silence, seulement.

– Et dans ces camps, il y avait plein de logements, d'habitation, pour protéger du froid allemand, pour ne pas qu'ils meurent de froid, le contraire exact d'une extermination. Et ils s'échangeaient savonnette contre cigarettes, ces choses-là, c'était pas du tout une mise à mort. Et si les Russes approchaient, les camps étaient déplacés, pas massacrés à la mitrailleuse, pas du tout...

– a... aloh... p... pouhquoi n... n'ils dih f... fausse... ?

Pourquoi ils « dire » faux ?

– J'y viens.

Et elle a souri, comme heureuse, comme captivée par son histoire, qu'elle avait bien suivie jusque là, oui.

– Juste, un détail : il y a l'hypothèse que, avant de les tuer, les tueurs voulaient les faire travailler, comme les chevaux de trait sont tués sans retraite paisible, après avoir servi. Mais ça ne colle pas, parce qu'on nous parle d'enfants juifs tués, comme si c'était une extermination immédiate et pas du tout une mise au travail, avec assassinat bien longtemps après, non.

– m... mais v... vous k... que savoih... vous n'allez en p'ison, n... n'avec moi... ?

Il a souri.

– Je sais pas. J'en parle pas, aux autres gens, c'est interdit de penser, penser ce que je vous dis à vous...

– m... mèhçi v... voteu confiance v... vèh moi...

Oh oui, elle avait l'air immensément trop angélique et pure pour être une piègeuse espionne, venue lui faire avouer son prétendu crime, de pensée libre.

– Mais j'en viens à votre pourquoi...

Très intéressée, oui.

– Juste après la guerre, en 1948, plein de Juifs sont retournés à la terre ancestrale des Hébreux et ont voulu la prendre, pour en faire l'État Juif, Israël, sans être un peu partout dans le monde. Ils disaient que c'était leur propriété pour toujours, et le monde leur devait bien ça, ayant laissé faire quand ils se faisaient massacrer. Et ça leur a été accordé, en expulsant et massacrant les Arabes qui vivaient là, Musumans et Chrétiens...

– a... aloh...

– Oui ?

Allait-elle conclure seule ?

– s... si on k'oit pas s... c'est la véhité, ne Shoah, n'ils auhaient p... plu' le doigt p'ende cette tèh...

– Exactement. C'est, disent-ils, ce massacre totalement exceptionnel qui légitime le fait unique de leur rendre Israël deux mille ans après. Sans rendre l'Amérique aux Amérindiens trois cents ans après, ni l'Australie aux Aborigènes pareil, tout repose sur l'interdiction de nier la Shoah.

Elle avait la main devant la bouche, stupéfaite, effrayée, et comprenant, en même temps.

– Oui. Et, par exemple, mon frère est daltonien, il croit que le rouge et le vert, c'est la même couleur, mais on le met pas en prison parce qu'il se trompe, non, on a le droit à l'erreur. Mais là, c'est tout à fait autre chose, c'est pas que la loi dit « c'est une erreur, de pas croire la Shoah », non, c'est que ça touche au sacré, à l'intolérable, pour ceux qui décident.

– i... ici, s... c'est l... les juives k... que commandent... ?

– Les Juifs et leurs alliés, oui. Les Juifs tiennent les finances et les médias, qui décident tout. Du moins : ceux des Juifs qui ne sont pas allés en Israël, qui restent ici pour contrôler, pour nous faire tuer à leur place. Et quand eux ils meurent, ils se font enterrer en Israël, leur Terre Promise, pas ici, c'est sale puant, selon eux, mais il faut pas le dire, chut.

Elle respirait difficilement, comme essayant très fort de réfléchir. Pour poser une question ? Non, apparemment.

– Et j'ai lu qu'un rabbin, un chef religieux israélite, il avait dit que chaque juif doit s'engager en politique, pour être élu en faisant semblant de représenter la population, mais en fait pour servir son groupe adoré... Oui, et ça marche. N'importe qui, qui proteste, reçoit des hurlements et il est dit antisémite, ça veut dire massacreur de bébés juifs en 1940. C'est du terrorisme intellectuel, qui marche, pleinement.

– et... et moi, k... que pas savoih s... si je hève... ?

– Vous ne tuez rigoureusement personne, vous manemoiselle, oh non, si gentille...

Elle a rougi.

– Mais il vous interdisent de douter de leur dogme, leur vérité sacrée... Si vous croyez que moi ou le président, on n'existe pas, vous avez le droit, mais si vous doutez de la Shoah, ils trouvent que ça met leur Israël en danger, et ils vont vous abattre pour ça. Vous punir ou vous traiter de folle, vous enfermer.

– s... c'est pas juste...

– Je suis d'accord avec vous. Officiellement, leur argument c'est « quiconque oublie le passé va le re-commettre »...

Elle a essayé d'y réfléchir. Silence.

– Mais par exemple, si on croit pas que l'anthropophagie (c'est « des humains qui mangent des humains »), ça a existé, à tel ou tel endroit il y a cinq siècles, si on n'y croit pas ça n'a aucun rapport avec le fait qu'on veut manger de l'humain, c'est complètement idiot, leur truc.

Elle respirait plus fort, avec comme les yeux mouillés.

– m... mais s... si c'est eux nes idiots, p... pouhquoi n'ils dih... s... c'est moi l... la démile, et en p'ison... ?

– C'est la pourriture qui nous entoure, qui triomphe, qui oppresse. Et ils mentent abominablement, ils claironnent qu'on est le pays de la liberté, c'est pas vrai. Enfin, ici c'est pas le dogme coranique, c'est le dogme israélique...

Elle a souri, et rougi (pardon, croyait-elle qu'il la baratinait en vue de quelque chose ?).

– s... si nous mettent ensemble, n'en p'ison, m... moi ze veux bien s... ça duh m... mille ans...

Il a souri.

– Merci... Non, c'est deux ans de prison, leur loi, avec hommes et femmes séparées, à des adresses différentes.

– d... dommage...

– Merci.

Mais il y avait des gens autour d'eux, soudain. Des uniformes de policiers, et une policière.

– Les tourtereaux, on vous arrête, tous les deux, on a tout enregistré, votre compte est bon.

Et la petite jeune fille était ébahie comme lui, agrippée comme lui (mais par la policière, pas par deux grands costauds).

– Ne lui faites pas de mal à elle, c'est tout ma faute, pardon...

– Pas de pardon, pour les criminels, vous serez jugés et incarcérés, voilà !

– Ce que j'ai dit passera à la télé ?

– Assurément non ! Procès à huis-clos ! Tellement grave ! Intolérable !

Et ils ont été emmenés, vers deux fourgons séparés... Mais, en regardant vers elle, il a été soulagé : au lieu de le regarder lui avec colère, elle lui souriait, comme compagnon d'infortune, infiniment proche...